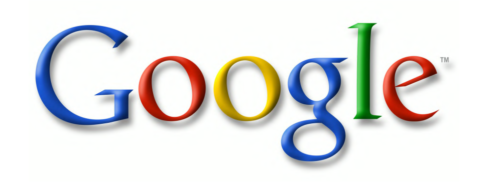

Google



2 Atlases KBG

~~+ +~~

~~by D. T.~~

(LaPlace)
KBG

~~3 K 6 14~~

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA CORVETTE

LA FAVORITE

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR LES MERS DE L'INDE ET DE CHINE

EXÉCUTÉ SUR LA CORVETTE DE L'ÉTAT

LA FAVORITE

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE

CAPITAINE DE FRÉGATE;

PUBLIÉ
PAR ORDRE DE M. LE VICE-AMIRAL COMTE DE RIGNY
MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

TOME I.



PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.
M DCCC XXXIII.

PRÉFACE.

Cette relation de voyage, rédigée et publiée par ordre du gouvernement, est l'ouvrage d'un officier de marine qui, presque toujours à la mer depuis sa première jeunesse, a dû se trouver un peu étranger au nouveau genre de travail qui lui était imposé; mais si le langage de la vérité, le désir de faire connaître aux lecteurs l'état présent des nombreux et lointains pays visités par *la Favorite*, peuvent faire excuser les défauts de style, à ces deux titres, j'espère avoir réussi. Je dirai ce que j'ai vu. Je n'ai cherché dans aucune bibliothèque ni consulté aucun ouvrage; la conversation des personnes instruites et d'un rang élevé est l'unique source où mes renseignements ont été puisés : mon intention n'est donc pas de combattre l'opinion de qui que ce soit, et encore moins de chercher à faire prévaloir la mienne. Je le répète, mon seul but a été sinon d'instruire, du moins d'intéresser en disant la vérité. Les personnes qui voudront bien lire cette relation jugeront si j'y suis parvenu; elles trouveront la narration dégagée des détails de marine ou des observations scientifiques, qui,

mêlés à des sujets plus intéressants pour les lecteurs étrangers à notre métier, ne pouvaient que perdre de leur prix; et sans doute les savants ainsi que les marins qui suivront les traces de *la Favorite*, aimeront mieux aussi voir tous ces documents réunis à la fin du second volume, que disséminés dans l'ouvrage.

J'ai voulu élever un monument au souvenir des travaux de mes compagnons. Cette tâche aurait exigé une main plus habile que la mienne; mais en retraçant les nombreuses preuves de dévouement que pendant une longue et difficile campagne les officiers et les marins de *la Favorite* ont données à l'état, en cédant parfois à l'émotion que m'ont fait souvent éprouver tant de témoignages de leur attachement au milieu des circonstances les plus critiques, j'ai senti que personne n'était, plus que leur commandant, capable de les aimer et de parler d'eux à leurs concitoyens.

AVANT-PROPOS.

Aussitôt que le traité de paix de 1814 fut signé, le gouvernement français conçut le projet d'envoyer des bâtiments de guerre dans les mers de l'Inde et de la Chine, afin d'y renouer des relations rompues depuis plus de vingt ans et de signaler à notre commerce des routes qu'il avait perdu l'habitude de parcourir; mais les événements qui survinrent dans la première moitié de l'année 1815 forcèrent d'ajourner l'exécution de toute entreprise de ce genre, et ce ne fut qu'en 1817 que la flûte *le Golo* et la frégate *la Cybèle* partirent l'une de l'île d'Aix le 2 février, et l'autre de Brest le 16 mars.

Le Golo, commandé par M. Damblart de Lansmastre, capitaine de frégate, ne fit dans l'Inde qu'une courte apparition, et fut de retour à Brest le 19 février 1818.

La Cybèle, dont le commandement était confié à M. de Kergariou, capitaine de vaisseau, avait une mission plus étendue : elle devait montrer le pavillon français dans les mers de la Chine et de la Cochinchine; y faire des recherches nautiques, s'assurer des facilités que notre commerce pourrait y trouver pour le succès de ses spéculations, et offrir aux navires français la protection dont ils pourraient avoir besoin, au moment surtout où ils commençaient à se montrer dans des parages qu'ils ne fréquentaient plus depuis longtemps.

M. de Kergariou fit un assez long séjour à Tourane, principal port de la Cochinchine; il y trouva deux anciens officiers de la marine française, MM. Chaigneau et Vanier, qui depuis près de trente ans séjournaient en ce pays où ils avaient reconduit le fils de l'empereur Gya-Long dont l'éducation s'était faite en France. Ils étaient l'un et l'autre pourvus de la dignité de mandarin et ils jouissaient à la cour cochinchinoise d'une assez grande considération; cependant ils n'eurent pas un crédit suffisant pour obtenir que M. de Kergariou se rendît dans la ville capitale afin d'y être présenté à l'empereur : les démarches qu'ils firent à ce sujet furent rendues vaines par les intrigues des mandarins du pays. On leur opposa comme un obstacle insurmontable que le commandant de *la Cybèle* n'était point porteur d'une lettre du roi de France pour le souverain de la Cochinchine.

La Cybèle rentra à Brest le 19 octobre 1818.

Peu de temps après, le 1er janvier 1819, M. Philibert, capitaine de vaisseau, partit sur la corvette de charge *le Rhône*, accompagnée de la gabare *la Durance*, pour se rendre à Java. Le but de sa mission était d'enrôler des cultivateurs chinois pour les conduire à Cayenne, où l'on comptait leur faire exécuter des défrichements jusqu'alors tentés inutilement par d'autres moyens.

Cette expédition n'eut aucun des résultats qu'on en attendait.

En 1821, le 8 juillet, la frégate *la Cléopâtre*, commandée par M. de Courson, quitta Brest pour aller aussi

explorer les mers orientales. Ce capitaine de vaisseau visita plusieurs ports de la Chine et de la Cochinchine; il ne réussit point à voir la cour de Hué, et vint remplir sur les côtes de Madagascar une mission qui lui avait été donnée par le gouverneur de Bourbon.

Il fut de retour à Brest le 8 mai 1823.

Le 27 avril de la même année, la frégate *l'Armide* avait été expédiée de Lorient, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Villaret de Joyeuse, pour aller annoncer au Brésil, à l'île de Bourbon, et dans nos établissements de l'Inde, que la guerre venait d'éclater entre la France et l'Espagne. *L'Armide*, après avoir rempli cette mission, toucha à l'Ile-de-France et au cap de Bonne-Espérance; puis elle revint à Brest, où elle mouilla le 2 juin 1824.

Trois mois auparavant, M. le baron de Bougainville, capitaine de vaisseau, fils du célèbre navigateur de ce nom, était parti, sur la frégate *la Thétis*, qu'il commandait, pour faire un voyage de circumnavigation qui devait commencer par les mers de l'Inde et de la Chine. Sorti de Brest le 2 mars 1824, il se rendit à l'île de Bourbon, où il fut rejoint par la corvette *l'Espérance*, dont le commandement avait été donné à M. de Nourquer du Camper, capitaine de frégate (aujourd'hui capitaine de vaisseau), qui avait fait la campagne précédente de *la Cléopâtre*, en qualité de second capitaine.

La Thétis et *l'Espérance* visitèrent successivement Pondichéry, Malaca, Sincapour, Cavite (dans la baie de Manille), Macao, Tourane, Sourabaya, Botany-Bay,

où M. de Bougainville fit élever un monument à la mémoire de Lapérouse, à l'endroit le plus voisin du dernier mouillage connu de cet infortuné navigateur; les deux bâtiments se portèrent de là à Valparaiso; puis en doublant le cap Horn, ils vinrent à Rio-Janeiro, et rentrèrent à Brest le 23 juin 1826.

Les fruits de ce voyage ont été des documents fort importants pour l'hydrographie et pour l'histoire naturelle.

En 1827, la gabare *la Chevrette* fut envoyée dans l'Inde, sous le commandement de M. Fabré, lieutenant de vaisseau, précédemment embarqué sur *l'Espérance*. *La Chevrette* fut absente de France du 29 mai 1827 au 12 décembre 1828; mais diverses circonstances la retinrent dans l'Inde; elle ne pénétra point dans les mers de Chine, et son voyage, dont la mort de M. Fabré a retardé la publication, fut très-fécond en documents scientifiques, mais ne s'étendit point au delà du golfe du Bengale.

Dans l'intervalle de temps que nous venons de parcourir, de 1816 à 1828, avaient eu lieu les trois voyages de découvertes de MM. les capitaines de Freycinet, Duperrey et Dumont-Durville, sur les corvettes *l'Uranie*, *la Coquille* et *l'Astrolabe;* mais il suffit d'en faire ici une simple mention, puisque des relations étendues en sont publiées par ordre du gouvernement, et maintenant fort avancées.

Pendant que *l'Astrolabe* parcourait les archipels situés à l'E. de la Nouvelle-Galles du sud, afin d'y chercher des traces du naufrage de Lapérouse, M. de

Legoarant de Tromelin, commandant de la corvette *la Bayonnaise*, partait de la côte du Pérou pour aller visiter l'île Mallicolo (nommée depuis Vanikoro), où les relations du capitaine anglais Dillon avaient annoncé que se trouvaient les débris des deux bâtiments que commandait le célèbre et malheureux navigateur français. M. Legoarant partit de Callao le 7 février 1828, arriva le 21 mars à l'île Whahou de l'archipel des Sandwich, appareilla de nouveau le 17 avril, mouilla le 26 mai devant l'île de Rottumahou ou Rotumah, qu'il quitta le 29 pour toucher le 2 juin à Tucopia, et le 3 à Vanikoro, où il reconnut, après le capitaine Dillon et M. Dumont-Durville, les restes de la grande catastrophe qu'il avait ordre de constater.

La Bayonnaise reprit la mer le 28 juin. Après avoir visité Santa-Cruz et les îles Swallow, elle se dirigea sur Guam, franchit ensuite le passage de Gilolo, relâcha dans la baie de Cayeli de Bouron, traversa les détroits d'Ombay et de Wetter, et arriva à Coupang (île Timor) le 25 août. Elle en partit le 11 septembre, arriva à l'île de Bourbon le 13 octobre, et de là, après avoir rempli une mission à Madagascar, elle toucha successivement à Sainte-Hélène et à l'Ascension, puis mouilla à Marseille le 19 mars 1829.

L'intention du ministre de la marine, en destinant la corvette *la Favorite* à une campagne de circumnavigation, ne fut pas de recommencer ce qui avait été si bien exécuté par les habiles capitaines de bâtiments que je viens de citer : il voulait que le pavillon protecteur du commerce français se montrât de nouveau dans des

traversée. De l'île de Bourbon, vous irez à Pondichéry; de là, passant par le détroit de Malac, vous entrerez dans la mer de Chine, où vous aurez à explorer successivement l'archipel des Anambas, celui des Natunas, les côtes de la Cochinchine, celles de l'île d'Haynan; après quoi vous vous porterez sur Macao et Manille.

Vous trouverez dans ce dernier port toutes les ressources nécessaires pour ravitailler *la Favorite* et réparer les avaries qu'elle pourrait avoir essuyées; votre équipage y prendra un repos devenu indispensable après une longue navigation, et vous y réglerez de nouveau vos chronomètres.

En quittant Manille, vous reviendrez sur les Natunas, d'où vous vous porterez dans la mer de Java par l'un des détroits qui se trouvent entre Sumatra et Bornéo; puis vous ferez une nouvelle relâche soit à Samarang, soit à Sourabaya. Vous jugerez alors, par l'époque où vous serez arrivé et par l'état de votre armement, si vous pouvez parcourir les détroits et les terres qui séparent Java de Timor, et vous rendre dans cette dernière île.

Ce sera là que vous prendrez la résolution, ou de revenir en France par le cap de Bonne-Espérance, ou d'achever le tour du globe, en vous portant par l'O. et le S. de la Nouvelle-Hollande, d'abord à Hobart-Town, à la terre de Van-Diémen, puis à Port-Jackson, d'où, après une relâche suffisante pour remettre *la Favorite* en état de continuer sa campagne, vous traverserez le grand Océan méridional pour vous diriger sur Valparaiso, où se trouve le principal rendez-vous des bâtiments qui composent notre station dans la mer Pacifique; vous doublerez ensuite le cap de Horn pour revenir à Toulon, après une courte relâche à Rio-Janeiro.

Vous trouverez ci-joint un mémoire rédigé au Dépôt des cartes et plans de la marine, et dans lequel la route que

je viens de vous indiquer est tracée avec tous les détails nécessaires pour que vous n'ayez jamais aucune incertitude sur les déterminations que vous aurez à prendre.

Le même mémoire contient l'indication des services que vous êtes appelé à rendre à la navigation, en ajoutant de nouveaux documents à ceux qui ont déjà été publiés sur les routes à suivre dans les mers où vous allez vous porter.

Cependant, Monsieur, les travaux hydrographiques ne devront pas être le but unique de votre campagne, et je vais vous indiquer d'autres objets qui mériteront de votre part une attention au moins égale.

Le commerce attend de la marine royale une protection que les bâtiments de Sa Majesté ne manquent jamais de lui offrir partout où ils ont occasion de se rendre.

Arrivé à Pondichéry, vous aurez avec M. le capitaine de vaisseau de Mélay, gouverneur des établissements français dans l'Inde, des conférences dans lesquelles vous devrez examiner de concert s'il ne serait pas utile que *la Favorite* se fît voir dans quelques-uns des ports du golfe du Bengale, et vous pourrez consacrer quelque temps à cette exploration, si elle est jugée de nature à produire de bons résultats pour nos intérêts commerciaux.

Si le retard que vous occasionnera un séjour prolongé dans le golfe du Bengale vous faisait arriver dans la mer de Chine vers la fin de la mousson de S. O., vous vous porteriez d'abord directement sur Manille, d'où vous prendriez votre point de départ pour Macao, l'île d'Haynan, la Cochinchine et les Anambas : je vous laisse à cet égard la plus grande latitude, et vous serez entièrement maître de modifier votre itinéraire lorsque les circonstances relatives à la direction et à la durée des vents périodiques vous en feront reconnaître la convenance.

Dans tous les lieux où vous vous présenterez, vous aurez soin de prendre des informations sur ce qui peut intéresser le commerce français, et vous aideriez, au besoin, ceux de nos navires marchands dont les capitaines seraient dans le cas de recourir à votre protection.

A Tourane, vous aurez à intervenir d'une manière toute spéciale dans nos relations politiques et commerciales; voici comment :

Pendant plus de trente ans, deux anciens officiers de la marine royale (MM. Chaigneau et Vanier) ont séjourné à la cour de Cochinchine, en qualité de mandarins; ils y jouissaient de la confiance de l'empereur Gya-Long, et ils y étaient encore à l'époque où M. le capitaine de vaisseau Kergariou, commandant la frégate *la Cybèle,* relâcha à Tourane; mais après la mort du souverain qui les protégeait, ils ne trouvèrent pas dans son successeur le même appui; les intrigues jalouses des mandarins cochinchinois leur firent perdre une faveur sans laquelle ils ne pouvaient se maintenir dans le pays, et ils prirent le parti de revenir en France.

Sur les indications données par M. Chaigneau, le ministère des affaires étrangères s'était déterminé à envoyer en Cochinchine le neveu de cet ancien mandarin avec le titre de vice-consul; mais n'ayant pu se faire accréditer en cette qualité, M. E. Chaigneau se retira d'abord à Pondichéry, et il s'embarqua ensuite à Calcutta avec le capitaine Dillon sur le navire de la compagnie des Indes *la Recherche,* pour aller explorer à l'île Vanikoro le lieu où les bâtiments de Lapérouse ont fait naufrage.

Revenu depuis en France, il doit partir incessamment sur *le Saint-Michel,* navire de Bordeaux, pour retourner en Cochinchine. Des renseignements reçus de ce pays font pré-

sumer que M. E. Chaigneau y sera admis cette fois avec le titre de vice-consul du Roi, qui vient de lui être conféré de nouveau par ordonnance de Sa Majesté.

Vous n'arriverez probablement à Tourane qu'après *le Saint-Michel*, et vous y apprendrez quel aura été l'accueil que le gouvernement cochinchinois aura fait à M. E. Chaigneau. S'il a été autorisé à séjourner dans le pays pour y exercer les fonctions consulaires, vous lui rendrez des honneurs qui serviront à confirmer sa mission aux yeux des hommes méfiants parmi lesquels il devra demeurer.

Mais dans le cas où M. E. Chaigneau n'aurait pas été admis à s'établir à Tourane avec un caractère public, vous vous appliquerez à en rechercher les motifs.

Au surplus, attachez-vous là, comme partout où vous ferez quelque séjour, à montrer ce que sont les Français et à donner de la marine royale l'opinion qu'elle s'est acquise jusqu'à présent dans tous les lieux où ses bâtiments ont eu l'occasion de se présenter. Occupez-vous aussi, autant que les circonstances vous le permettront, à recueillir les renseignements qui vous sembleront devoir être utiles au commerce; tels sont, par exemple, les règlements locaux sur les douanes et le pilotage; les conditions de toute espèce mises à l'admission des navires et des marchandises provenant de France ou des autres parties de l'Europe; la désignation de celles de ces marchandises qu'il peut être plus facile et plus profitable d'introduire dans chaque lieu; celles qu'on peut en emporter en retour; les époques de l'année où il y a le plus d'avantage à faire ces échanges, etc. etc.

Pendant vos nombreuses relâches, MM. les officiers de santé embarqués sur *la Favorite* pourront se livrer à des recherches d'histoire naturelle: vous leur donnerez à cet égard toutes les facilités qui dépendront de vous, en ne

perdant pas de vue, toutefois, que ce genre d'exploration doit être tout à fait secondaire dans l'exécution de votre mission.

Je ne vous prescris, Monsieur, aucune disposition particulière pour la tenue du bâtiment confié à vos soins; l'ordonnance du Roi en date du 31 octobre 1827, sur le service à la mer, a tout prévu à cet égard, et je me borne à vous recommander de vous y conformer avec la plus grande exactitude dans toutes les circonstances de votre navigation.

Vous voudrez bien saisir toutes les occasions qui s'offriront à vous de m'adresser des lettres, afin de me mettre en mesure de suivre la marche de *la Favorite* et pour me faire connaître l'état dans lequel ce bâtiment se trouvera dans le cours de sa longue campagne. A votre retour à Toulon, vous me rendrez, dans un rapport détaillé, un compte général de vos opérations.

Partout où des vivres et des objets de rechange vous seront nécessaires, vous trouverez sans doute des négociants français, ou même étrangers, qui seront empressés à vous les procurer, et vous assurerez le remboursement de leurs avances en leur remettant sur le ministère de la marine des traites à deux ou trois mois de vue, dont le payement aura lieu exactement à Paris. Je vous ai fait remettre, en piastres, une somme de 15,000 francs, afin de vous donner les moyens de pourvoir à des dépenses urgentes pour lesquelles vous ne trouveriez pas à user du crédit qui vous est ouvert sur le Trésor royal. Vous aurez soin, dans tous les cas, de suivre pour vos achats les formes réglées par les ordonnances et d'y faire intervenir le commis aux revues de la corvette, ainsi que votre premier lieutenant, l'un et l'autre étant plus spécialement chargés de ce qui concerne la comptabilité.

Vous allez partir, Monsieur, muni de tout ce qui peut contribuer au succès d'une expédition du genre de celle dont je viens de vous tracer le plan[1]. Votre état major est presque entièrement de votre choix; la composition en est excellente; celle de votre équipage paraît être également bonne; des instruments variés sont mis à votre disposition, ainsi que de nombreux documents hydrographiques : je dois donc compter sur des résultats complétement satisfaisants, et ma confiance sous ce rapport est d'autant plus grande qu'on m'a fait connaître vos précédents services et les éloges qu'ils vous ont fait obtenir : j'y trouve des gages assurés de ceux dont vous ne manquerez pas de vous rendre digne pendant la campagne que vous allez entreprendre.

Rien ne fait craindre, en ce moment, que la paix de l'Europe soit troublée pendant votre absence; mais si, contre toute attente, il survenait une guerre dans laquelle la France fût engagée, il vous en parviendrait sans doute des indices soit dans les ports neutres où vous relâcherez, soit dans vos communications avec les navires de commerce que vous rencontrerez en mer : au moindre bruit de ce genre qui vous paraîtrait avoir quelque fondement, vous devriez vous tenir constamment sur vos gardes et manœu-

[1] Parmi les moyens d'exécution mis à la disposition du capitaine de *la Favorite* se trouvait une assez grande quantité d'objets destinés à être employés en présents pour reconnaître les bons offices rendus à la corvette dans ses diverses relâches, ou à servir de moyens d'échange avec les peuplades sauvages qu'elle pourrait visiter. Ces objets consistaient principalement en armes de luxe, en ouvrages d'horlogerie et de bijouterie, porcelaines, cristaux et autres produits des manufactures françaises qu'il était intéressant de faire connaitre dans les pays éloignés où le bâtiment devait relâcher.

vrer autant que possible de manière à éviter d'être rencontré par un ennemi supérieur en forces; mais si, malgré votre vigilance, vous vous trouviez dans la nécessité de soutenir l'honneur du pavillon remis à votre garde, je sais, Monsieur, ce qu'on doit attendre de votre dévouement, et j'ai la conviction que *la Favorite* serait vaillamment défendue par vous, ainsi que par les officiers et marins appelés à vous seconder.

Recevez l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre secrétaire d'état au département de la marine et des colonies,

Signé Baron D'HAUSSEZ.

MÉMOIRE[1]

PORTANT

INSTRUCTIONS POUR LA CAMPAGNE

QUE DOIT FAIRE LA CORVETTE DE S. M. LA FAVORITE.

M. Laplace peut, en remplissant la mission spéciale dont il est chargé dans les mers des Indes et de la Chine, rendre d'importants services à l'hydrographie. Nous allons lui indiquer sommairement les parties de ces mers qui méritent surtout de fixer son attention; beaucoup de recherches sont encore à faire dans ces parages, et il est à désirer que les commandants des bâtiments du roi qui seront chargés d'y faire flotter le pavillon français, suivent l'exemple qu'ont donné dans ce genre MM. de Kergariou, de Bougainville et autres navigateurs, et qu'ils augmentent les connaissances hydrographiques que nous possédons déjà sur cette partie du globe. La base de tout travail de ce genre est la détermination exacte des latitudes et celle des longitudes au moyen de montres marines. Nous engagerons M. Laplace à bien se pénétrer des avis qui ont été donnés à ce sujet, et à ne négliger aucune des occasions qui lui seront offertes pour s'assurer de la marche de ces précieux instruments. Il devra déterminer les longitudes de tous les lieux où il relâchera, lors même que ces longitudes auraient été précédemment données par d'autres navigateurs.

Les mers que M. Laplace aura à parcourir pour se rendre à Bourbon, son premier point de destination, étant les mieux con-

[1] Ce mémoire, rédigé par M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef, et revu par M. Beautemps-Beaupré, directeur-adjoint et conservateur du dépôt de la marine, a été remis au ministre de la marine le 4 décembre 1829, par M. le comte de Gourdon, vice-amiral, directeur général du dépôt.

nues de notre globe, il n'y a pas d'objet spécial de recherches hydrographiques qui puisse lui être recommandé. Nous supposons que *la Favorite* se rendra à Pondichéry en quittant Bourbon; il est probable que partant de France vers le 1er décembre, elle pourra arriver à Bourbon vers le 15 mars et en partir avant le 1er avril. C'est vers cette époque que la mousson change, et qu'elle passe du N. E. au S. O. dans les mers de l'Inde, c'est-à-dire dans le golfe compris entre la côte d'Afrique et celle de Malabar, ainsi que dans le golfe de Bengale; mais comme ce changement peut avoir lieu avant ou après le départ de *la Favorite* de Bourbon, on ne peut déterminer ici la route qu'il sera préférable de suivre : nous nous contenterons donc d'engager M. Laplace, quelque route qu'il prenne pour se rendre de Bourbon à Pondichéry, à utiliser sa navigation en déterminant les latitudes et longitudes du plus grand nombre possible de points terrestres, et en rapportant ces longitudes à celle du Port-Louis de l'Ile-de-France, ou à celle de Saint-Denis de l'île de Bourbon, qui en a été déduite. Les cartes de l'archipel qui se trouve au N. de l'Ile-de-France laissent encore beaucoup à désirer, malgré les travaux d'un grand nombre de navigateurs. Beaucoup d'îles et de bancs y sont mal placés, et les incertitudes sont d'une telle nature qu'il faudrait, pour les lever, faire de la reconnaissance de ce seul archipel l'objet d'une mission spéciale.

M. Laplace rendra déjà un grand service à la navigation en déterminant les latitudes et les longitudes des points de cet archipel qu'il rencontrera. Cet officier trouvera dans les instructions données par Horsburgh, les renseignements qui pourront lui être nécessaires pour la route qu'il choisira. Il sera aussi à même de juger ce que les circonstances lui permettront de faire de plus avantageux, tant au but de sa mission qu'à l'hydrographie.

La Favorite, en quittant la côte de Coromandel, se dirigera sur le détroit de Malac. Il serait inutile que M. Laplace employât beaucoup de temps à visiter les îles Nicobar; cependant, sans trop se détourner de sa route, il pourrait en prendre connaissance et déterminer leurs positions, principalement celle de la grande

Nicobar, par rapport aux îles qui se trouvent au N. de la pointe septentrionale de Sumatra. Comme les instructions de d'Après et d'Horsburgh ne lui laisseront rien à désirer sur la navigation du détroit de Malac, il n'y a rien à lui dire à ce sujet.

Il est à présumer qu'il reste encore de l'incertitude sur les positions d'une grande partie de points remarquables, tant sur la côte de la presqu'île malaie que sur celle de Sumatra et des îles qui s'y trouvent; mais on recommandera en général à cet officier de déterminer les latitudes et longitudes de tous les points dont il aura connaissance, et principalement de tâcher de fixer la limite des bancs dont il aura occasion de s'approcher, et d assujettir toutes ces positions à celles d'un lieu antécédemment bien déterminé, tel que Pondichéry.

En sortant du détroit de Malac, *la Favorite* entrera dans la mer de Chine, et c'est dans cette partie que M. Laplace pourra rendre les plus grands services à l'hydrographie; car cette mer, malgré le grand nombre de navires qui l'ont parcourue et qui la parcourent journellement, et malgré les laborieuses recherches des hydrographes, présente encore un grand nombre de points dont les positions sont incertaines; les cartes les plus exactes qui en aient été faites ne sont fondées que sur des déterminations de longitudes en quelque sorte isolées; il n'y a point cette liaison que l'on met dans les travaux de ce genre depuis que l'on se sert de montres marines. Les voyages de MM. de Kergariou et de Bougainville ne nous ont encore donné que quelques points: aussi le champ qui reste à parcourir est-il très-vaste. L'hydrographie réclame de M. Laplace des services moins brillants, à la vérité, que la reconnaissance de côtes et parages entièrement inconnus; mais elle retirera des avantages d'une égale importance de la détermination géographique des caps, îles et écueils près desquels il aura occasion de passer. Ainsi, quelle que soit la route que M. Laplace jugera à propos de prendre pour remplir la mission dont il est chargé, on l'engage à ne rien négliger pour fixer avec ses montres les longitudes de tous les points remarquables dont il aura connaissance, et d'assujettir ces déterminations à la

longitude de Manille, sur l'exactitude de laquelle on peut compter. Il sera en conséquence nécessaire que *la Favorite* fasse dans ce port une relâche qui sera encore nécessitée par la longueur de la navigation précédente.

A l'époque où *la Favorite* entrera dans les mers de la Chine, la mousson du S. O. sera dans toute sa force : ainsi M. Laplace pourra choisir ou de se rendre à Manille d'abord, et de là à Macao, ou de se rendre directement à ce dernier point, pour de là aller à Manille. Au reste, les points dont il est à désirer qu'il puisse prendre connaissance se trouvent presque tous sur l'une et l'autre des deux routes. Ce sera sur les lieux seulement que M. Laplace pourra juger celle qu'il conviendra le mieux de suivre.

Le premier groupe d'îles dont il pourra prendre connaissance en sortant du détroit de Malac, est celui des Anambas. M. le baron de Bougainville a passé au travers de ces îles en 182......, et en a reconnu une partie. M. Laplace verra par la carte qu'on lui envoie le travail de M. de Bougainville, et il jugera quels sont les points sur lesquels il serait plus convenable qu'il dirigeât ses propres observations.

En quittant les Anambas, M. Laplace pourra ou se porter directement sur la côte de Cochinchine, ou s'éloigner de la route directe pour aller visiter le groupe des îles Natunas, qui est situé à moins de trente lieues dans le N. O. des Anambas. Il serait utile d'obtenir la position de quelques points remarquables de ces îles, et surtout de déterminer, en s'y rendant, la position de l'île Haycock et de l'île Low, par rapport aux deux groupes dont on vient de parler.

Des Natunas, *la Favorite* se portera sur les côtes de la Cochinchine. Les cartes de ces côtes qui se trouvent dans le Neptune des côtes orientales et du grand archipel d'Asie, ont été levées par M. Dayot, officier français qui a fait un long séjour auprès du souverain de la Cochinchine. Quoique ces cartes paraissent mériter une grande confiance, il est à désirer néanmoins que les navigateurs qui fréquentent ces parages ne négligent aucune occasion d'en vérifier quelques parties. M. Laplace trouvera la

longitude de Tourane dans le Mémoire astronomique du voyage de *la Thétis*, que l'on a joint aux présentes instructions.

Il pourra aussi vérifier la position de quelques-uns des écueils qui forment ce qu'on appelait autrefois *banc de Paracel;* ces écueils n'ont été visités jusqu'à ce jour par aucun navire français.

La partie septentrionale de la côte de la Cochinchine qui touche à celle de Tonquin, offre aussi des recherches intéressantes à faire. Il en est de même sur toute la côte qui forme le golfe de Tonquin. L'île d'Haynan, qui forme la partie orientale de ce golfe, a déjà été en partie explorée par M. de Kergariou, commandant *la Cybèle* en 1817. C'est principalement sur les parties orientales et méridionales de cette île que les travaux de cet officier se sont étendus. M. Laplace trouvera dans le Neptune des côtes orientales d'Asie les plans de quatre ports assez beaux qui se trouvent sur ces côtes. Nous ne possédons encore rien sur la partie occidentale d'Haynan.

Lorsque M. Laplace quittera les côtes de l'île d'Haynan, il se rendra à Macao, où il fera une courte relâche, et d'où il partira pour se rendre à Manille vers la fin de la mousson du S. O.

Il se trouve, à quinze ou vingt lieues dans le N. de la route directe qui conduit de Macao au cap Bolinao, un banc sur lequel il y a une petite île, couverte de gazon et d'arbrisseaux, dont il serait à désirer que l'on pût déterminer la position, par rapport à Macao et à Manille.

La relâche à Manille sera assez longue pour faire les réparations rendues nécessaires par la navigation précédente, et procurer quelque repos à l'équipage de *la Favorite*. M. Laplace devra s'occuper, pendant cette relâche, à obtenir avec une grande exactitude la marche de ses montres, puisque la longitude de Manille doit servir de point de départ pour fixer les longitudes de tous les points de la mer de Chine qui auront été visités.

Lorsque *la Favorite* quittera la baie de Manille, la mousson du N. E. commencera à se faire sentir : M. Laplace sera donc le maître de diriger sa route pour venir gagner l'un quelconque des détroits qui séparent Sumatra de Bornéo, et d'explorer les nom-

breux écueils qui bordent les côtes de Palawan et de Bornéo. Nous ne citerons pas ici les points sur lesquels il pourra diriger plus particulièrement ses recherches ; car tout dans cette partie est pour ainsi dire à faire. Cet officier trouvera dans les instructions et sur les cartes d'Horsburgh tous les renseignements qu'on pourrait lui donner ici sur ces parages. Nous dirons seulement qu'il serait avantageux qu'il pût, en sortant de Manille, revoir le groupe des Natunas et en compléter la reconnaissance.

Pour entrer ensuite dans la mer de Java, *la Favorite* devra passer dans un des détroits qui se trouvent entre les îles de Sumatra et de Bornéo. Le plus étroit de ces passages est celui de Banca, qui est bien connu. Entre l'île de Banca et celle de Billiton, il y a deux passages, l'un à l'O. de l'île Gaspard, dont il prend le nom, et l'autre à l'E. de la même île et de l'île du Milieu, qui s'appelle *détroit de Clément ;* il trouvera dans le voyage de Marchand deux plans de ces passages qui ne sont peut-être pas exacts, mais qu'il sera bon cependant qu'il consulte ; enfin on peut passer à l'E. de l'île Billiton, entre cette île et Bornéo. Les circonstances décideront M. Laplace dans le choix de ces passages ; dans tous les cas, on croit devoir l'inviter à compléter une des cartes qu'il aura sous les yeux.

On s'abstiendra d'entrer ici dans les détails de la navigation des différents détroits dont il vient d'être question, parce que l'ouvrage d'Horsburgh, déjà cité, contient tout ce qu'on sait à cet égard.

Lorsque *la Favorite* se trouvera dans la mer de Java, la mousson de l'O. y régnera : elle pourra donc se rapprocher de la côte septentrionale de cette île, et faire une relâche soit à Samarang, soit à Sourabaya. Ce dernier port a reçu depuis peu de grands accroissements : les bâtiments y sont bien à l'abri pendant la mousson de l'O.

La longitude de Sourabaya a été déterminée avec une grande exactitude dans le voyage d'Entrecasteaux : on pourra la prendre pour point de départ de celles qui seront observées en sortant de ce port. (Voir la *Relation du Voyage d'Entrecasteaux*.)

M. Laplace, en quittant la côte de Java, se trouvera en position de rendre encore de grands services à la navigation. En effet, les parties septentrionales des îles situées à l'E. de Java, telles que Baly, Lombock, Sumbawa, Sandelwood, Flores jusqu'à l'île de Timor, n'étant pas bien connues, M. Laplace pourrait les prolonger avec la mousson de l'O., et aller ensuite jusqu'à Timor, au sortir de la mer des Moluques, par un des détroits qui séparent les îles dont on vient de parler. M. Laplace consultera le voyage de *l'Uranie*, s'il étend ses reconnaissances jusqu'à Timor.

Lorsque M. Laplace quittera les îles de l'archipel d'Asie dont la reconnaissance vient de lui être recommandée, il pourra juger par l'état de ses équipages et celui de son bâtiment, s'il lui est possible de revenir dans les ports de France en doublant le cap de Horn, après avoir traversé le grand Océan, ou bien s'il est nécessaire, pour abréger sa campagne, de revenir par le cap de Bonne-Espérance. S'il se détermine en faveur de cette dernière route, elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire de rien insérer dans cette instruction de ce qui peut s'y rapporter; mais dans le cas où il préférerait celle qui lui ferait traverser le grand Océan, il contournerait la Nouvelle-Hollande, et après avoir relâché à Hobart-Town, nouvel établissement des Anglais, situé à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen, près du canal d'Entrecasteaux, il remonterait au N., pour faire une relâche au Port-Jackson.

En quittant ce port, ce qui pourra avoir lieu probablement dans le courant du mois de juin 1831, *la Favorite* fera route pour traverser la partie du grand Océan comprise entre la Nouvelle-Hollande et l'Amérique; quoique ce trajet soit de plus de 145° en longitude, on ne croit pas qu'il puisse prendre plus de deux mois à deux mois et demi, parce qu'en se maintenant par une latitude un peu élevée, l'on éprouve presque toujours des vents d'O. d'une force soutenue, qui permettent de faire beaucoup de chemin.

Trois routes se présentent en quittant le Port-Jackson pour aller à Valparaiso, port de l'Amérique où devra relâcher M. Laplace: la première passe au N. de la Nouvelle-Zélande, la seconde dans

le détroit de Cook, qui sépare les deux îles principales de ce groupe; enfin la troisième passe au S. Quelle que soit la route que M. Laplace choisira, nous lui recommanderons de nouveau de ne rien négliger pour avoir toujours la marche de ses montres avec une grande exactitude, même lorsque ces précieux instruments ne serviraient plus qu'à déterminer la route du bâtiment, et par suite la force et la direction des courants.

Il y a lieu de croire que *la Favorite* pourra avoir connaissance de la côte d'Amérique en septembre, et relâcher dans le même mois à Valparaiso. Si, en partant de ce port pour venir doubler le cap Horn, M. Laplace pouvait déterminer avec précision la position de trois dangers qui ont été reconnus par la goëlette américaine *le Dolphin*, en mai 1825, et sur l'un desquels s'est perdu le navire *l'Océan* en se rendant à Valparaiso, il rendrait encore un grand service à la navigation.

Voici la position de ces rochers d'après le journal nautique tenu à bord de la frégate du roi *la Marie-Thérèse*, par M. Barral, et publié dans les Annales maritimes, 1827, 2ᵉ partie, tome II, page 711.

	Latitude S.	Longitude O.
1ᵉʳ récif.	33° 51′ 20	74° 18′
2ᵉ —	33 52 15	74 14
3ᵉ —	33 50 10	74 12 15

Ces dangers sont seulement à quelques pieds sous l'eau. On trouve autour d'eux une profondeur de dix-sept à vingt brasses d'eau.

Il serait essentiel de déterminer leur distance à la côte la plus voisine.

A son retour dans l'Océan atlantique, M. Laplace touchera à Rio-Janeiro, avant d'entrer dans l'hémisphère septentrional; il s'assurera en ce lieu, dont la longitude est bien déterminée, si la marche de ses montres a été régulière, et il prendra un nouveau point de départ pour sa dernière traversée, pendant laquelle nous l'engageons à étudier aussi soigneusement que pendant toute la

durée de son voyage, la direction et la force des courants, au moyen d'observations nombreuses.

Nous n'avons rien dit dans tout ce qui précède des observations de distances; nous engagerons cependant M. Laplace à ne pas négliger cette méthode d'obtenir des longitudes absolues. Il n'ignore pas qu'on peut, au moyen des montres marines, rapporter à un seul point toutes les observations de ce genre faites à des époques différentes mais rapprochées, et parvenir par là à avoir un nombre suffisant de données pour déterminer une longitude absolue. (Voir le *Voyage d'Entrecasteaux.*)

Cependant on doit s'appliquer principalement à avoir des différences de longitude, au moyen des montres, et à les rattacher aux points terrestres dont les longitudes ont été déterminées précédemment par de bonnes observations astronomiques.

ÉTAT NOMINATIF

DES OFFICIERS, MATELOTS ET AUXILIAIRES

COMPOSANT L'ÉQUIPAGE DE LA CORVETTE DE L'ÉTAT LA FAVORITE.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Laplace (Cyrille-Pierre-Théodore).	Capitaine de frégate, commandant l'expédition.	A la mer, le 7 novembre 1793.	
Verdier (Paulin-Aristide).	Lieutenant de vaisseau, second, chargé du détail.	Montpellier (Hérault), 1797.	
Scholten (Frédéric).....	Lieutenant de vaisseau de la marine danoise, au service de France.	Copenhague, 1797.	
Serval (Gustave).......	Lieutenant de frégate, fait lieutenant de vaisseau pendant la campagne.	Toulon (Var), 1803.	
De Boissieu (Edmond)..	Lieutenant de frégate, fait lieutenant de vaisseau pendant la campagne.	Paris, 1806.	
Paris (Edmond-François).	Lieutenant de frégate.........	Paris, 1805.	
Eydoux (Fortuné-Théodore).	Chirurgien de la marine, entretenu de 2ᵉ classe.	Toulon (Var), 1803.	
Desportes (Pierre)......	Commis d'administration de la marine.	Toulon (Var).	
Lemèsur..............	Élève de 1ʳᵉ classe, fait lieutenant de frégate pendant la campagne.	Morlaix, 1809.	
Fougeroux............	Élève de 1ʳᵉ classe, fait lieutenant de frégate pendant la campagne.	1809.	
Bougraud (Eugène).....	Élève de 1ʳᵉ classe, fait lieutenant de frégate pendant la campagne.	1809.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
DE MIRULLE (Jules-Joseph).	Élève de 1re classe, fait lieutenant de frégate pendant la campagne.	1810.	
DAVID (Albert)........	Élève de 2e classe, fait de 1re pendant la campagne.	Paris, 1813.	
MOULAK (Alfred-Vincent).	Élève de 1re classe.........	Brest, 1816.	Embarqué au Chili en décembre 1831.
BAUME (Joseph)........	Chirurgien de la marine, entretenu de 3e classe.	Toulon (Var), 1810.	
LAUVERGNE (Barthélemy).	Dessinateur de l'expédition et secrétaire du commandant.	Toulon (Var), 1805.	

SOUS-OFFICIERS ET MATELOTS

COMPOSANT LA 56e COMPAGNIE PERMANENTE DES ÉQUIPAGES DE LIGNE.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
JEANSOLLEN (Maurice-Charles).	2e maître canonn., fait 1er maître pendant la campagne.	Toulon (Var), 1801.	
BONNEAUD (Étienne-Michel)	2e maître charpentier, fait 1er maître pendant la campagne.	La Seyne (Var), 1799.	
WAGNER (Jacques)......	Capitaine d'armes...........	Belfort (Haut-Rhin), 1804.	
MATHIEU (François).....	Maître armurier de 1re classe..	Toulon (Var), 1804.	
GIRAUD (Jacques)......	Aide-canonnier, fait 2e maître pendant la campagne.	La Seyne (Var), 1789.	
CROCCO (Jacques).......	Quartier-maître de manœuvre, fait 2e maître pendant la campagne.	Caprera (Corse), 1800.	
GRIOLET (Jean-Baptiste)..	Quartier-maître de manœuvre, fait 2e maître pendant la campagne.	Saurian (Hérault), 1796.	Mort à la terre de Diémen le 14 juillet 1831.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Fama (Nicolas-Jean).....	Quartier-maître de manœuvre, fait 2e maître pendant la campagne.	Toulon (Var), 1802.	
Cautélier (Jacques-Antoine).	Aide-timonier, fait 2e maître, puis 1er maître, pendant la campagne.	La Seyne (Var), 1805.	
Carot (André)..........	Maître de 1re classe, fait quartier-maître.	Saint-Tropez (Var), 1799.	
Bertin (Pierre).........	Idem......................	Bayonne (Basses-Pyrénées), 1805.	
Audibert (Joseph-Ange).	Idem......................	Istrie, 1802.	Noyé à la terre de Diémen le 28 juillet 1831.
Moutot (Louis-Gabriel)..	Idem......................	Nieul (Charente-Inférieure), 1806.	
Duran (Jean)..........	Idem......................	Castels (Gironde), 1799.	
Faragué (Étienne).....	Matelot de 1re classe.........	Narbonne (Aude), 1799.	
Girard (François)......	Idem......................	La Cadière (Var), 1806.	
Curel (Pierre).........	Idem......................	Tourette (Var), 1789.	Mort à la terre de Diémen le 12 juillet 1831.
Denis (Adolphe).......	Idem......................	Toulon (Var), 1800.	
Baille (Pierre-Simon)..	Matelot de 2e classe.........	Toulon (Var), 1800.	
Dagnan (Jean-Antoine)..	Matelot de 1re classe.........	Toulon (Var), 1806.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
QUIQUIZOLA (Jean).....	Matelot de 1re classe.........	Toulon (Var), 1806.	
LACAILLE.............	Idem......................	Guilles (Finistère), 1805.	
NICOLAÏ (Jean-Frédéric).	Matelot de 2e classe.........	Paris, 1807.	
LEBIHAN (François).....	Idem......................	Morlaix (Côtes-du-Nord), 1807.	
OLIVIER (François-Michel).	Matelot de 1re classe.........	Saint-Tropez (Var), 1800.	
CAPADOURA (Jean-Baptiste).	Quartier-maître de manœuvre..	Toulon (Var), 1807.	
BRUNET (François)......	Matelot de 1re classe, fait quartier-maître pendant la campagne.	Arles (Bouches-du-Rhône), 1810.	
VASSALY (Jacques)......	Idem......................	Bandol (Var), 1809.	
LEROUX (Pierre-Charles).	Matelot de 2e classe..........	Brest (Finistère), 1804.	
MANENT (Pierre).......	Matelot de 1re classe, fait quartier-maître de manœuvre pendant la campagne.	Cannes (Var), 1809.	
TILLI (Louis-François)..	Matelot de 1re classe.........	Nice (Piémont), 1809.	
PASERO (Antoine)......	Idem......................	Toulon (Var), 1802.	
SABARIN (Antoine).....	Matelot de 1re classe, fait quartier-maître de manœuvre pendant la campagne.	Arles (Bouches-du-Rhône), 1800.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Brun (Joseph).........	Matelot de 1re classe, fait quartier-maître de manœuvre pendant la campagne.	La Cadière (Var), 1810.	
Cauvière (Jean-Louis)..	Matelot de 1re classe.........	La Ciotat (Bouches-du-Rhône), 1810.	
Tisserant (André).....	Matelot de 2e classe..........	Ypres (Charente-Inférieure), 1806.	Mort à la mer le 15 juin 1830.
Caratini (Jean)........	*Idem*......................	Canari (Corse), 1806.	Mort à Manille le 17 septembre 1830.
Estienne (Pierre-Antoine).	*Idem*......................	Sixfours (Var), 1808.	
Bernard (Jacques-Charles).	Matelot de 1re classe, passé quartier-maître de manœuvre pendant la campagne.	Saint-Nazaire (Var), 1808.	
Ribaud (Étienne)......	Matelot de 2e classe..........	Saint-Tropez (Var).	
Vallicioni (Jean)......	Matelot de 3e classe..........	Olmo (Corse), 1805.	Mort à la mer le 28 juin 1831.
Paille (Joseph).......	*Idem*......................	Aires (Var), 1806.	
Favier (Cyprien)......	*Idem*......................	Lablet (Vaucluse), 1806.	
Castelli (Jean-Joseph)..	*Idem*......................	Mons (Var), 1805.	
Hugues (Étienne)......	Apprenti marin.............	Toulon (Var), 1811.	
Rollard (Louis-René)..	*Idem*......................	Congé (Orne), 1806.	Mort à la mer le 10 juin 1831.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Dodu (Gabriel)........	Apprenti marin.............	Moulins (Cher), 1806.	
Lamarre (Aimable-Louis).	*Idem*......................	Calais (Pas-de-Calais), 1806.	Mort à la terre de Diémen le 19 juillet 1831.
Mulot...............	Apprenti marin, fait aide-charpentier pendant la campagne.	Thomry (Eure), 1806.	
Buisson (Pierre).......	Apprenti marin.............	Marhénalle (Orne), 1806.	
Rivoal (François)......	*Idem*......................	Saint-Martin (Finistère), 1806.	Mort à la mer le 14 juillet 1831.
Palfrai (Noël)........	*Idem*......................	Fécamp (Seine-Inférieure), 1806.	
Escande (Jean-Casimir)..	*Idem*......................	Landes, 1807.	
Palmer (Auguste)......	*Idem*......................	Marsalligan (Gard), 1806.	
Bequé (Hippolyte)......	*Idem*......................	Hirgun (Hautes-Pyrénées), 1807.	
Basset (Jean-Baptiste)..	*Idem*......................	Grenoble (Isère), 1807.	
Berlinghery (Laurent)...	*Idem*......................	Luri (Corse), 1807.	Noyé à la terre de Diémen le 28 juillet 1831.
Kernalegurn (Magloire).	*Idem*......................	Pelgrin (Finistère), 1806.	Mort à la mer le 5 juin 1831.
Réné (Adolphe-Louis)...	*Idem*......................	Mayenne (Mayenne), 1806.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Journès (Marie-Louis)..	Apprenti marin...........	Gruissan (Aude), 1808.	
Constantin (Simon)....	*Idem*.....................	Nîmes (Gard), 1807.	
Faucher (Jean)........	*Idem*.....................	Alais (Gard), 1807.	
Coste (Pierre-Louis)....	*Idem*.....................	Nîmes (Gard), 1807.	
Aguillère (Jean-Jacques).	*Idem*.....................	Nîmes (Gard), 1807.	
Sigaud...............	*Idem*.....................	Pierrefeu (Var), 1807.	
Motty (Wilfrid).......	Apprenti marin, passé aide-timonier pendant la campagne.	Paris, 1807.	
Sasso (Victor).........	Mousse....................	Toulon (Var), 1813.	
Sellions (Louis-Joseph).	*Idem*.....................	Toulon (Var), 1815.	
Bernous (Jean-Louis)...	*Idem*.....................	Montpellier (Hérault), 1814.	

INSCRIPTION MARITIME. COMPLÉMENT D'ÉQUIPAGE.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
Granier (Jean)........	Maître d'équipage de 1re classe.	Avignon (Vaucluse), 1781.	
Gachet (Alexandre)....	2e maître voilier, passé 1er maître pendant la campagne.	Toulon (Var).	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
RIBAN (Zéphirin)	2ᵉ maître de manœuvre, passé 1ᵉʳ maître pendant la campagne.	Grenoble (Isère), 1788.	
LECLERC (Albert)	1ᵉʳ maître canonnier	Dunkerque (Nord), 1800.	Mort à la mer le 2 juillet 1831.
JOUGLAS (Pierre-Étienne).	Aide-calfat, fait maître pendant la campagne.	Sixfours (Var), 1800.	Mort à Java le 1ᵉʳ juin 1831.
REYNAUD (Antoine-Pierre).	Quartier-maître de manœuvre, fait 2ᵉ maître pendant la campagne.	Marseille (Bouches-du-Rhône), 1785.	
COURREGES (Jean)	Quartier-maître de manœuvre.	Bordeaux (Gironde).	Embarqué en déc. 1830, et mort au Chili en déc. 1831.
LAPONT (Jacques)	Aide-calfat, passé maître pendant la campagne.	Bayonne (Basses-Pyrénées), 1808.	Embarqué en déc. 1830, à Tourane.
POUGET (Étienne-Pierre)	Matelot de 1ʳᵉ classe, passé quartier-maître de manœuvre pendant la campagne.	"	
AUDIARD (Jean-Joseph)	*Idem*	Miglas (Ariége), 1808.	
DESONGLES	*Idem*	Bayonne (Basses-Pyrénées).	
ÉMERIC (Jean)	*Idem*	Saint-Estèphe (Gironde), 1797.	
RICHARD (Joseph)	Matelot de 1ʳᵉ classe	Brest (Finistère), 1805.	
THOMAS (François)	*Idem*	Saint-Malo.	Mort à Tourane le 31 décembre 1830.
DUNOGUÉ (Pierre)	*Idem*	Bayonne (Basses-Pyrénées).	Embarqué à Tourane en décembre 1830.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Gautier (Jean)........	Matelot de 1re classe.........	Trémaret (Côtes-du-Nord), 1789.	Embarqué à Tourane en décembre 1830.
Coll (Louis)..........	*Idem*......................	Perpignan (Pyrénées-Orientales).	
Nicolas (Louis-Pascal)...	Quartier-maître de manœuvre...	Toulon (Var), 1807.	
Leroux (Yves-Marie)....	*Idem*......................	Brest (Finistère).	
Long (Pierre-Sébastien)..	Matelot de 1re classe.........	Beausset (Var), 1809.	
Dotteman (Hubert).....	*Idem*......................	Havre (Seine-Inférieure).	
Naudin (Auguste)......	*Idem*......................	Saint-Malo.	*Idem.*
Dupérieu (Bertrand)...	*Idem*......................	Langon (Gironde).	*Idem.*
Etcheverry (Jean)......	*Idem*......................	Bayonne (Basses-Pyrénées).	*Idem.*
Carteaux.............	*Idem*......................	Blaye (Gironde).	*Idem.*
Perret (René)........	*Idem*......................	Lorient (Morbihan).	
Lemaout (Jean-Marie)...	*Idem*......................	Brest (Finistère), 1803.	Mort à la mer le 30 juin 1831.
Guis (Pierre-Joseph)....	Matelot de 2e classe..........	Toulon (Var), 1808.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Rastel (Augustin).....	Matelot de 2e classe.........	Nice (Piémont), 1810.	
Bariol (Louis).......	Matelot de 1re classe.........	Antibes (Var).	
Bourgain (Jean-Baptiste).	*Idem*......................	Boulogne (Pas-de-Calais), 1808.	
Magnier (Charles).....	*Idem*......................	Lamiers (Pas-de-Calais), 1807.	
Gourrin (Antoine).....	*Idem*......................	Cannes (Var), 1810.	Laissé blessé à Sidney.
Canillac (Jean-Hippolyte).	Matelot de 2e classe..........	Cette (Hérault), 1806.	Mort à la mer le 2 juin 1831.
Gosse (Remi-Marie)....	*Idem*......................	Château-Thierry (Aisne), 1808.	
Sallo (Marie-Vincent)..	*Idem*......................	Lorient (Morbihan), 1809.	
Catalourde (Antoine)..	*Idem*......................	Marseille (Bouches-du-Rhône).	
Villet (Jean-Baptiste)..	*Idem*......................	Agde (Hérault), 1810.	Mort à Java le 25 mai 1830.
Rivière (Dominique)...	*Idem*......................	Agde (Hérault), 1811.	
Mella (Auguste)......	*Idem*......................	*Idem*.	
Arnoux (Joseph)......	*Idem*......................	Galina (Var), 1804.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
PRINCIVALLE (Antoine)..	Matelot de 2e classe..........	Capraro (états de Gênes), 1810.	
POZZO-DI-BORGO.........	Matelot de 1re classe, passé quartier-maître pendant la campagne.	Corse, 1808.	
RAVEL................	Matelot de 3e classe.........	Marseille (Bouches-du-Rhône), 1809.	
DUBOSC (Jean-Baptiste)..	*Idem*.....................	Toulon (Var), 1808.	
CORNEUT (Henri).......	*Idem*.....................	Église (Charente-Inférieure), 1809.	
BOUCHEREAU (Jean).....	*Idem*.....................	Floudes (Gironde), 1807.	
ROQUECAVE (Barthélemy).	*Idem*.....................	Duras (Lot-et-Garonne), 1807.	
LACOSTE (Hippolyte)....	*Idem*.....................	Saint-Hippolyte (Finistère), 1808.	
ISOIR (Jean)..........	Matelot de 2e classe.........	Cette (Hérault).	
POUSSON (Jean-Baptiste).	*Idem*.....................	Antibes (Var), 1807.	
GOURDON (François).....	*Idem*.....................	Cette (Hérault).	
GANTEAUME (Joseph)....	*Idem*.....................	Toulon (Var).	
HONNORAT (Vital)......	*Idem*.....................	Oléron.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
LAMOTTE (Pierre-Lucas).	Matelot de 2e classe.........	Nantes (Loire-Inférieure).	
LABAYE (Pierre).......	*Idem*......................	Pouillac (Gironde).	
LE HÉREL (François)...	*Idem*......................	Lorient (Morbihan).	
BONIFAY (Joseph)......	Matelot de 1re classe, passé aide-voilier pendant la campagne.	Toulon (Var), 1810.	
FALCUCCI (Pierre-François).	Matelot de 1re classe........	Corse, 1802.	
BILLIS (Pascal)..	*Idem*......................	Lorient (Morbihan).	
LEGROS (Pierre-Nicolas)..	Matelot de 2e classe..........	Cherbourg.	
LECLERC (Pierre).......	Matelot de 1re classe.........	Marseille (Bouches-du-Rhône).	
MOUÈS (Jacques-Gabriel).	*Idem*......................	Brest (Finistère).	
DORÉMUS (Alphonse)....	*Idem*......................	Nantes (Seine-Inférieure).	
ANDRÉ (Claude)........	Matelot de 2e classe.........	*Idem*.	
LÉVÊQUE (Pierre)......	*Idem*......................	Bordeaux (Gironde).	
PAUQUET (Jean)........	*Idem*......................	*Idem*.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
VALLIER (Joseph-Louis).	Matelot de 1re classe........	Saint-Malo.	
CHEMINANT (Pierre-Marie).	*Idem*......................	Auray (Morbihan).	Mort à la mer le 8 juillet 1831.
LEBRET (François).....	*Idem*.....................	Saint-Malo.	
RIGAL (Charles).......	*Idem*......................	Bordeaux (Gironde).	
LAMARQUE (Bernard)....	*Idem*......................	Langon (Gironde).	
LEYRISSON (François-Désiré).	*Idem*......................	Nantes (Seine-Inférieure).	
MILLOT (François)......	*Idem*......................	La Rochelle (Charente-Inférieure).	
ISNELIN (Jean).........	Novice passé matelot.........	Toulon (Var), 1813.	
COLOMB (Jean-Laurent)..	Novice....................	Toulon (Var), 1812.	
NAPOLI (Benedetto).....	*Idem*......................	Naples, 1807.	
TIHEL (Jules-Joseph)....	Novice passé matelot.........	Gand (Seine), 1812.	
BRALIVET (Laurent)....	Novice.....................	Brest (Finistère).	
DAUGA (Louis)........	Novice passé matelot.........	Bordeaux (Gironde), 1810.	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
BONNET (Pierre)........	Novice passé matelot.........	Bordeaux (Gironde), 1810.	
CHAUMET (Pierre)......	*Idem*......................	Libourne (Gironde).	
ANGE (Séraphin).......	Mousse....................	Toulon (Var), 1813.	
VIDAL (Jean-Fortuné)...	*Idem*......................	Toulon (Var), 1814.	
DENIS (Édouard).......	*Idem*......................	La Rochelle (Charente-Inférieure), 1816.	
DESALVY (Louis).......	*Idem*......................	Toulon (Var), 1814.	
AUGIAS (Marius).......	*Idem*......................	Marseille (Bouches-du-Rhône), 1814.	

SURNUMÉRAIRES.

CAUVET (Joseph).	Magasinier.................	Hyères (Var).	

PRÉPOSÉS DES VIVRES.

BERTHOKETTY (Casimir)..	Commis aux vivres..........	Valenciennes (Nord).	
QUETUIL (Marie).......	Distributeur...............	"	
CAUVIN (Louis-Benoît)..	Tonnelier..................	Toulon (Var).	

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	LIEUX ET DATES DE NAISSANCE.	OBSERVATIONS.
MM.			
Castel (Charles)......	Boulanger..................	Lavalette (Var).	
Ricci (Ferdinand).....	Coq de 1re classe...........	Livourne (Toscane).	Mort à la mer le 8 janvier 1831.
DOMESTIQUES.			
Dessy (François).......	Domestique du commandant...	Cagliari (Sardaigne), 1808.	
Livon (Joseph)........	Cuisinier du commandant.....	Aix (Bouches-du-Rhône), 1803.	
Taulanne (Antoine)....	Maître d'hôtel des officiers.....	Toulon (Var), 1776.	
Berlivet (Laurent).....	Domestique des officiers.......	Toulon (Var), 1806.	
Mathieu (Pierre)......	*Idem*......................	*Idem*.	
Vial (Louis-Claude)....	*Idem*......................	Biot (Var), 1813.	
Pascal (Firmin).......	*Idem*......................	"	
Champion (Alexandre)...	*Idem*......................	Montuiseux (Marne).	

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR LES MERS DE L'INDE ET DE CHINE

SUR LA CORVETTE

LA FAVORITE

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832.

CHAPITRE Ier.

DÉPART DE FRANCE. — ARRIVÉE ET SÉJOUR A GORÉE.

Les événements politiques qui s'étaient succédé dans le Levant, et auxquels la marine militaire avait pris une part aussi active qu'honorable, avaient empêché pendant plusieurs années le gouvernement de faire paraître ses bâtiments dans les mers de l'Inde et de Chine : le repos momentané qui suivit l'occupation de la Morée par nos troupes permit d'y penser. La corvette de 24 canons *la Favorite*, d'une nouvelle construction, promettant les plus favorables résultats, fut désignée pour cette expédition lointaine, dont le commandement me fut confié.

Le bâtiment (1), lancé à la mer le 16 juin 1829, reçut la 56ᵉ compagnie des équipages de ligne, mit en rade le 15 août suivant, fit sur les côtes de Sardaigne et d'Italie une courte croisière d'épreuve qui justifia les espérances qu'il avait données. Une marche supérieure, des qualités excellentes dans les mauvais temps, dues à une construction aussi gracieuse que solide, semblèrent réunies pour assurer à *la Favorite* une heureuse campagne. L'armement, que les diverses directions du port de Toulon s'étaient plu à rendre aussi complet que je pouvais le désirer, ne laissa que bien peu de chose à faire au retour pour mettre la corvette en état d'entreprendre le long voyage qui me fut annoncé officiellement à la fin d'octobre.

Après quelques mutations, l'état major se trouva parfaitement composé et entièrement de mon choix. Plusieurs hommes, que l'âge ou leur santé rendait peu capables de supporter des fatigues prolongées, furent remplacés par des matelots choisis et de bonne volonté. Des cartes, des instruments astronomiques, quatre excellentes montres marines envoyées de Paris, durent assurer l'exactitude de nos futurs travaux hydrographiques; enfin le chirurgien major, chargé de suivre les différentes branches de l'histoire naturelle, reçut tout ce qui pouvait être nécessaire pour remplir avec avantage la tâche qui lui était confiée.

Je reçus les dernières instructions du ministre, et le 30 décembre 1829, à deux heures de l'après-midi, *la Favorite*, pourvue de tout ce qui pouvait assurer le succès de la mission qu'elle allait remplir, mit à la voile avec une petite brise de N. O. et un temps

douteux. Toutes les terres couvertes de neige, les nuages épais qui cachaient le soleil, donnaient à la nature une apparence de tristesse assez analogue au sentiment que nous éprouvions en faisant nos adieux à notre belle patrie. Aucun n'aurait voulu changer son sort, ni renoncer au bel avenir qui s'ouvrait devant lui; mais nous abandonnions nos familles, des amis, et l'expérience avait appris à beaucoup d'entre nous que les séparations peuvent être éternelles : ce fut donc avec des cœurs serrés que nous vîmes les terres de France s'éloigner d'abord lentement, puis bientôt s'abaisser rapidement à l'horizon et disparaître enfin pour longtemps à nos regards.

Un vent favorable de N. E., qui s'éleva dans la soirée et augmenta peu à peu avec la nuit, poussa rapidement la corvette vers l'Espagne, que nous aperçûmes le surlendemain, 1er de l'an 1830. Ce jour fut triste; il réveillait trop amèrement des regrets encore nouveaux. Quels vœux aurions-nous pu faire les uns pour les autres? Nos destinées n'étaient-elles pas liées? N'allions-nous pas supporter les mêmes fatigues, courir les mêmes dangers? Chacun fit des vœux pour les siens, et confia à l'avenir le soin de le ramener auprès d'eux.

Les vents continuant à souffler avec force de la même partie, nous longeâmes rapidement les côtes d'Espagne. Le ciel était plus clair, la température plus douce; les hautes terres de Valence et de Murcie, couvertes de neige, rappelaient seules la saison rigoureuse dans laquelle nous étions. Le 3 janvier, *la Favorite* doublait successivement tous les caps avancés qui forment sur

la côte d'Espagne autant de zones différentes pour les temps et pour les vents. Ceux-ci, en effet, avaient varié vers le N. en diminuant de force, et la vue du détroit put seule ranimer mon espérance de sortir de la Méditerranée sans subir ces interminables retards que si souvent les vents contraires d'O. font éprouver aux navigateurs qui se rendent dans les colonies. Nous fûmes plus heureux : le quatrième jour au soir après le départ de Toulon nous dépassions Gibraltar, cette forteresse hérissée de canons, contre laquelle les efforts de la France et de l'Espagne vinrent échouer à la fin du siècle dernier. Le pavillon anglais, qui flotte sur ses formidables batteries, semble vouloir défendre l'entrée de la Méditerranée. Sa rade, couverte il y a peu de mois d'une forêt de mâts, était veuve de son brillant commerce, attiré maintenant à Cadix par la franchise accordée à ce port. Sans doute qu'un excellent mouillage, le voisinage des belles plaines de l'Andalousie, l'auront fait préférer à un rocher aride; mais sur celui-ci règne l'ordre uni à la plus grande liberté, l'arbitraire y est inconnu : le gouvernement espagnol pourra-t-il soutenir une aussi difficile concurrence? Il est à craindre que non, et qu'avant peu de temps Gibraltar ne devienne, comme auparavant, l'entrepôt du commerce de la Péninsule et de la partie occidentale de la Méditerranée.

La forte citadelle de Ceuta, fondée sur une presqu'île étroite et élevée, paraît de l'autre côté du détroit. Elle est encore aux mains des Espagnols, qui, pendant leurs guerres avec la France, en refusèrent prudemment

l'entrée à un allié qui, sans nul doute, lui réservait le même sort qu'à Gibraltar.

Il était nuit quand nous donnâmes dans le canal. Une faible brise de N. poussait la corvette et lui fit dépasser Tariffa, dont le phare sert de guide nécessaire pour éviter les rochers de la côte d'Europe et ne pas trop approcher des bords sombres et inhospitaliers de l'Afrique, sur lesquels la mort ou un sort mille fois plus affreux attend le malheureux naufragé.

L'île Tariffa vit fuir les derniers Maures quand Grenade succomba. Du sommet des hautes et blanches murailles de Tanger et des montagnes de sable qui l'entourent, les descendants des anciens conquérants de l'Espagne peuvent voir les belles et fertiles plaines que leurs ancêtres ont cultivées. Cette vue ranime sans cesse la haine qu'ils portent au nom chrétien et l'espérance de rentrer un jour en maîtres dans Grenade et l'Andalousie.

Le lendemain au jour les terres avaient disparu, les mers immenses que nous devions parcourir s'ouvraient devant nous : alors commença réellement notre campagne; aussi dès ce moment le service fut-il réglé de la manière la plus avantageuse au succès de l'expédition, et les divers détails distribués entre les officiers. Le lieutenant de vaisseau Verdier, mon second, conserva la surveillance du personnel et du matériel, fonctions importantes attachées à son rang à bord, et qu'il remplissait depuis plusieurs mois avec autant de zèle que de talent. Le lieutenant de frégate Serval continua d'être chargé des montres marines et des calculs qu'elles entraînent

avec elles. L'officier du même grade Paris, qui, dans un voyage de découvertes sur la corvette *l'Astrolabe*, sous le commandement du capitaine Durville, avait acquis l'expérience des opérations hydrographiques, fut chargé de cette partie intéressante des travaux de la campagne; il eut pour coopérateur le lieutenant de frégate de Boissieu, qui dut en outre surveiller les observations pour déterminer chaque jour la variation de l'aiguille aimantée. Le lieutenant de vaisseau de la marine danoise Sholten fut chargé des observations de latitude. Enfin tous les élèves de première classe, à l'exception de M. Fougeroux, qui a pendant toute la campagne suivi la marche des baromètres et thermomètres, passèrent successivement par tous les détails.

Tout le personnel de la corvette était de cent soixante-cinq personnes, le nombre des matelots considérable et bien composé. Je le partageai en trois quarts pour la nuit, de manière que chaque homme eût huit heures de sommeil et pût être toute la journée dispos pour le service. Quelques précautions de prudence furent d'abord nécessaires; mais après un mois de navigation, les jeunes matelots étant exercés, elles devinrent inutiles, même dans les mauvaises mers que dans la suite nous eûmes à parcourir.

Le vent de N. se soutint jusqu'au 5; alors il passa au N. O., faible brise. Nous avancions lentement vers l'O. : un courant assez violent à l'E. se faisait sentir; quoique nous fussions éloignés de plus de soixante lieues de la côte d'Afrique, il nous en rapprochait trop rapidement pour ne pas me causer de l'inquiétude. Enfin

le 7 les vents tournèrent au S. E. et permirent de faire route directement pour les Canaries.

Mes craintes n'étaient pas sans fondement. Beaucoup de bâtiments marchands, mauvais voiliers, privés plusieurs jours de suite, pendant la mauvaise saison, de latitudes observées, et portés à l'E. par un courant que les capitaines ne peuvent estimer, tombent dans la bande de calmes et de mer houleuse qui longe la côte d'Afrique dans cette partie, et viennent se briser sur les terres acores et sans abri, entre Mogador et le cap Jubi, dont alors même ils se croient à grande distance vers l'O. Quelquefois les équipages se sauvent dans les canots et abordent aux îles voisines; mais combien de malheureux naufragés sont égorgés ou entraînés dans l'intérieur par les féroces habitants, auxquels une ancienne expérience, fatale pour les marins, apprit à venir dans la saison des naufrages planter leurs tentes sur ces rivages dangereux!

Les brises molles, variables et souvent contraires, ne nous permirent de voir l'île Ténériffe que le 10 janvier. Pendant deux jours nous louvoyâmes péniblement avec une mer très-grosse, sans faire aucun progrès pour gagner la rade de Sainte-Croix. Enfin, rien ne me faisant espérer un changement favorable dans le temps, je fis route pour Gorée, établissement français sur la côte d'Afrique, où je savais que nous trouverions un mouillage sûr, des rafraîchissements, de l'eau et du bois, sans presque aucuns frais, et l'avantage bien précieux de pouvoir laisser les hommes aller à terre sans craindre les maladies et la désertion, si à redouter aux Canaries.

cap Manuel, et enfin un dernier bord nous porta sur la rade de Gorée, où *la Favorite* mouilla le 19 janvier, à une heure de l'après-midi.

Le seul but de la relâche étant de remplacer l'eau et le bois consommés depuis Toulon, de rafraîchir l'équipage, dont la santé était excellente, je fixai au 26 l'époque du départ.

Chaque jour, une partie des hommes fut envoyée pêcher ou se promener sur la côte de la grande terre, pendant que le reste mettait le bâtiment en état, pour la longue traversée qu'il avait à faire jusqu'à Bourbon.

Je revis avec plaisir un pays où j'avais passé plusieurs années de ma jeunesse, comme commandant une goëlette de la station (3): quelques jours de repos me furent d'autant plus agréables que je trouvai dans M. Hesse, gouverneur particulier de la colonie, une obligeance sans bornes, et la réception toute cordiale qu'il me fit m'a laissé un fort doux souvenir.

L'île de Gorée fut découverte dans le xv[e] siècle par les Portugais, qui, quelque temps après, y fondèrent un comptoir pour la traite des esclaves et de la poudre d'or. En 1670 elle appartenait à la France, déjà maîtresse du Sénégal. Tant que le commerce des esclaves fut en vigueur, cet établissement prospéra; le degré d'opulence dont il a joui le siècle passé serait même incroyable, si les belles maisons, le fort bâti sur le sommet du rocher, enfin une population de 5,000 âmes, ne témoignaient encore de ce qu'il a été. Le siége du gouvernement des deux colonies y fut fixé pendant longtemps; le célèbre Boufflers ne dédaigna même pas de

l'occuper, et son souvenir est encore cher aux habitants, et surtout aux *signarres* (femmes de couleur) dont plusieurs se vantent d'avoir fixé son attention. Cet heureux passé rend leur position présente plus pénible et plus difficile à supporter. Depuis plusieurs années, la traite ayant tout à fait cessé, et une active station la rendant absolument impossible, ce petit pays est tombé dans la plus affreuse misère. D'autres branches de commerce moins lucratives, mais licites, pouvaient, dès le retour de la paix, en 1816, rappeler dans Gorée une partie de sa prospérité passée; mais soit indifférence, soit impossibilité de s'y opposer, on les laissa tomber aux mains de nos rivaux.

De temps immémorial la Gambie avait été, pour les habitants de nos établissements sur la côte d'Afrique, une source de grands bénéfices; en échange des produits de nos manufactures, ils en retiraient des cuirs verts, de la cire en grande quantité, de l'ivoire et de la poudre d'or.

Jaloux de ces avantages, et connaissant mieux ses intérêts, le gouvernement anglais fit mettre dans le traité de 1814 un article défendant aux bâtiments français de remonter la Gambie plus haut qu'Albreda, village du royaume de Bar, situé sur la rive droite du fleuve, et presque à son embouchure. Et, comme pour faire exécuter cette clause avec plus de facilité, et en même temps s'emparer du commerce des pays riverains, les Anglais ont fondé, sur une pointe de la rive gauche qui commande les passes, le comptoir de Sainte-Marie; telle est son heureuse position, que, malgré un hor-

rible climat auquel très-peu d'Européens peuvent ré sister, et des inondations fréquentes, la ville est considérable et l'entrepôt d'un grand commerce.

Les Français ont été également éloignés de presque tous les autres points de la côte, sous différents prétextes, qui n'ont trouvé de valeur que dans la faiblesse des personnes chargées d'en démontrer la fausseté. Il est bien tard maintenant pour réprimer des usurpations que le temps a consacrées; aussi est-il à craindre que, le mal continuant à s'accroître chaque année, une grande partie des habitants de Gorée, séduits par les avantages qui leur sont offerts, ne finissent par émigrer tous à Sainte-Marie; ce qui, je pense, serait déjà arrivé, sans la répugnance qu'ils éprouvent à abandonner le climat sain de leur patrie pour l'air empesté et mortel de l'établissement anglais.

Gorée est un produit entièrement volcanique (Pl. 1): plus longue que large, et très-étroite au milieu, elle peut avoir une demi-lieue de tour; sur la partie nord, qui est assez unie, sont bâties beaucoup de maisons de belle apparence, mais dont l'intérieur ne répond pas à l'extérieur. Au sommet élevé de la pointe du sud, on voit un fort de construction ancienne dont les canons commandent une belle baie, du fond de laquelle l'île n'est séparée que par un canal très-profond et large d'un mille et demi; la rade est du côté opposé, assez abritée des vents de N. et N. E., mais ouverte à ceux du S. E., qui sont très-dangereux depuis le mois de juin jusqu'en septembre, saison des grains appelés *tornados* ou *tourbillons*.

Toute cette partie de la côte d'Afrique est bordée de villages appartenant au souverain des pays voisins, dont la puissance et la mauvaise foi n'ont rien de redoutable pour l'établissement suffisamment défendu, contre de tels ennemis, par la mer et les batteries. Mais tous ces moyens ne purent jamais arrêter les Européens : Gorée a bien des fois changé de maîtres; Français, Anglais, qui l'ont possédée tour à tour, se sont laissé surprendre; la garnison était trop faible, le fort mal armé, il manquait d'eau douce comme le reste de l'île qui la tire du continent. Les Anglais avaient commencé, pendant la guerre, une citerne dans le fort, elle n'était pas achevée à la paix; à peine reste-t-il maintenant quelques vestiges de ce travail nécessaire; cependant le fort, pourvu d'eau, ayant une garnison suffisante, et pour commandant un homme de tête et de cœur, pourrait faire une longue résistance, et offrir une protection efficace à nos croiseurs poursuivis par l'ennemi; sa position est avantageuse, il est inaccessible du côté de la mer et lié au reste de l'île par un chemin très-étroit; ses casemates sont en bon état, ainsi que la poudrière; sa caserne peut contenir facilement un bon nombre de soldats.

La population de cette petite ville est presque entièrement composée de mulâtres et de nègres, dont une partie est dans l'esclavage; toute l'industrie, l'activité, se sont concentrées dans cette dernière classe, presque entièrement livrée à la navigation. Ces jolies petites goëlettes, qui font le cabotage le long de la côte, et vont aux îles du cap Vert sous la conduite de patrons noirs, sont construites par des charpentiers de la même cou-

leur; elles appartiennent aux familles de sang mêlé, qui font tout le commerce dont les opérations sont le plus ordinairement dirigées par des mulâtresses, douées en général d'une activité et d'une sagacité presque inconnues aux hommes de leur caste, abandonnés presque tous à la paresse et à l'oisiveté. Ces femmes, très-entendues en affaires, et dont deux seules passions partagent la vie, l'amour de l'argent et la jalousie, sont blanches, bien faites et à juste titre renommées sur toute la côte d'Afrique pour la beauté et le talent de la séduction : leurs yeux, leur tournure respirent une mollesse lascive qui enivre les Européens.

Aussi froide qu'adroite, et peu susceptible d'attachement, faisant servir l'ascendant qu'elle obtient au soin de ses seuls intérêts, la jeune fille vendue par sa mère au blanc qui en donne le plus grand prix, n'a, dès ce moment, qu'une seule occupation, un seul but, celui de s'assurer à ses dépens une fortune indépendante. Ces liaisons, reconnues dans le pays, et contre lesquelles les tribunaux ont souvent lutté en vain, ne peuvent être rompues que par la mort ou une longue absence, dont le terme n'est pas fixé. Alors la signarre devient libre de contracter de nouveaux engagements, auxquels rarement elle est infidèle; mais aussi sa jalousie trop fortement excitée ou son orgueil blessé la rendent capable des plus atroces vengeances. L'Européen qui veut être le premier possesseur d'une jeune fille, doit faire de grands sacrifices pour l'obtenir de ses parents, surtout si elle est jolie : dans ces circonstances, toutes les matrones de la famille s'assemblent pour dis-

cuter la proposition; les liqueurs de Bordeaux, versées à grands verres, doivent aplanir les difficultés sans cesse renaissantes, jusqu'à ce que les juges, tout à fait ivres, ne puissent plus opiner que du bonnet : ces indispensables préliminaires achevés, le postulant remet à la mère le prix de sa future, qui dès lors devient sa propriété.

La possession d'une signarre veuve ou abandonnée n'est pas aussi dispendieuse; elle est généralement le partage des blancs sans fortune, qui se trouvent ainsi avoir à leur disposition des esclaves et une maison : ils sont le plus ordinairement marchands, et paient, pour de pareils avantages, comme on doit le penser, de très-gros intérêts.

Cependant des coutumes si favorables à ces dames ont dû éprouver quelques changements par suite de l'état malheureux où est tombée la colonie : en effet, aux riches administrateurs anglais, aux négociants opulents établis maintenant à Sainte-Marie, ont succédé des employés français aux modiques appointements, des marchands bien économes, des officiers de terre et de mer, tous fort peu disposés à donner un grand nombre d'onces d'or pour obtenir les bonnes grâces des belles de Gorée; aussi, et au grand désespoir des vieilles signarres, les anciennes traditions se perdent-elles chaque jour davantage, et si le mal continue à faire des progrès aussi désolants, les jeunes filles se marieront pour rien.

La toilette d'une signarre, quoique simple et légère, est très-dispendieuse : un bandeau brodé en or couvre son front, sur lequel tombe parfois un mouchoir

de Madras; sa chemise blanche est serrée autour des reins par une pièce d'étoffe de coton ou de laine, suivant la saison; elle est appelée *pagne*, descend jusqu'aux pieds, et n'est retenue que par une manière particulière et usitée dans les colonies, d'engager un des coins entre la ceinture et le premier tour. Ce pagne, ainsi que celui qui flotte sur les épaules ou les couvre pour les garantir du froid, est ordinairement de prix, et souvent même ne le cède en rien aux cachemires. Ces étoffes se fabriquent sur la côte, aux îles du cap Vert, ou en Perse, d'où elles viennent, dit-on, par les caravanes. De nombreux anneaux d'or massif, dont la ciselure parfaite et délicate frappe d'étonnement et donne une haute opinion de l'industrie des ouvriers africains, ornent le bas des jambes et l'extrémité des bras d'une élégante, que la coquetterie peut seule décider à en supporter tout le poids. Aux oreilles pendent des anneaux énormes et d'un travail aussi précieux; enfin plusieurs colliers, composés de pièces d'or enfilées par le milieu, entourent son cou; leur nombre, souvent extravagant, dépose contre le plus ou moins de folie du malheureux entreteneur.

Pour être riche, dans ce pays, il faut avoir fait, dit-on, trois fortunes. Les deux premières sont la proie de la signarre et de ses enfants. Heureux l'Européen qui peut se décider à aller jouir de la troisième dans sa patrie; bien rarement on en voit prendre ce sage parti, et combien même, après plusieurs voyages en France, reviennent chercher, sous ce climat brûlant, une mort prématurée!

Ainsi que dans tous les pays peuplés de nègres libres ou esclaves, la superstition est poussée, sur cette partie de la côte d'Afrique, à un point plus extravagant que partout ailleurs. Avec une teinte plus sombre, elle est encore plus dangereuse dans ses effets, et donne lieu ou sert de prétexte à des crimes dont les blancs, souvent aussi avilis que les nègres qui les entourent, sont quelquefois eux-mêmes les victimes. Les marabouts, ou prêtres noirs mahométans, qui exploitent cette mine, en ont fait une source abondante de richesses : formant un corps puissant et entièrement séparé du reste de la population, ils exercent sur elle, comme sorciers et médecins, un empire sans bornes : leurs coups, frappés dans l'ombre, sont précédés et suivis du plus grand secret, et jusqu'ici la surveillance active des autorités de nos deux colonies d'Afrique n'a pu arrêter le cours ni découvrir les traces des empoisonnements et des meurtres commandés par cette espèce de tribunal secret.

Le sanctuaire d'où partent ces terribles arrêts est dans une forêt à quelques lieues de la mer, au pied d'un baobab énorme, qui couvre de ses antiques branches l'habitation du grand marabout; ce lieu redouté a pour nom *le grand arbre*. Malheur à celui qu'un ennemi caché avoué à sa vengeance, aux dépens de sa propre fortune! Il doit, après avoir vu sa famille entière décimée lentement par le fer ou le poison, en tomber lui-même la victime, à moins qu'il ne s'empresse de déposer entre les mains des prêtres, au premier avis secret que ceux-ci lui font donner, la rançon à laquelle il fut condamné : à ce prix il connaît son ennemi, et peut à son

tour, en faisant de nouveaux sacrifices, le vouer aux mêmes malheurs. Ces transactions criminelles, ténébreuses, souvent sans fin, sujet éternel de vengeances entre les familles, enrichissent les marabouts et les font vivre dans l'oisiveté aux dépens de la population abrutie.

Pour soutenir leur puissance, aucun moyen ne les effraye. J'ai vu fréquemment, dans la colonie de Saint-Louis, sur le Sénégal, des incendies annoncés d'avance faire disparaître des individus désignés et dévorer des quartiers habités par les nègres, qui, victimes soumises, n'osaient même pas désirer d'être vengés.

On pensera avec raison que la religion catholique n'a dû faire que peu ou point de prosélytes au milieu d'une population que la crainte et la superstition tiennent attachée à la croyance de ses pères, mélange de mahométisme et d'idolâtrie. En effet, on ne compte de chrétiens que dans les familles de couleur; mais à la multitude d'amulettes achetées à prix d'or aux marabouts, et dont leurs cols sont garnis, à leur extrême vénération pour le grand arbre et les sorciers, on ne peut concevoir qu'une bien faible opinion de la solidité de leur foi, et combien d'Européens leur donnent eux-mêmes l'exemple du plus dégoûtant abrutissement!

Parmi les nombreux usages que la superstition a établis depuis un temps immémorial sur cette partie de l'Afrique, il en est plusieurs qui, pour présenter un côté plaisant, n'en ont pas moins celui de l'arbitraire exercé par un pouvoir mystérieux. Le moyen employé pour entretenir, sinon la concorde, du moins la paix,

parmi les femmes dans des contrées où la polygamie est permise, se fait remarquer par sa singularité.

Le *Mama-Combo* est la terreur des femmes; elles n'osent regarder sans effroi ce mannequin de grandeur colossale, fait d'écorce d'arbre, peint de différentes couleurs, et ordinairement pendu à un arbre à petite distance du village : son chef est couvert d'un énorme bonnet pointu, orné de figures magiques; une longue robe à vastes manches compose le reste de l'habillement. C'est au commencement de la nuit, sur la place où se rassemblent les habitants, que *Mama-Combo* fait son apparition; plusieurs marabouts l'accompagnent. Les chants et les danses cessent tout à coup, les jeunes gens se rangent respectueusement sur son passage, au-devant duquel les vieillards vont en souriant; les femmes et les filles, tremblantes, interrogent leur conscience et rappellent le passé. Malheur à celle qui, jalouse de ses compagnes ou voulant être maîtresse au logis, en a troublé la tranquillité plusieurs fois; bientôt l'effrayante voix de *Mama-Combo* l'appelle devant son tribunal, l'exécution suit la sentence, et la baguette du juge inconnu inflige à la coupable, en présence de ses compagnes, une punition cruelle et rendue encore plus honteuse par les huées et les sarcasmes, pires encore que la douleur. La cérémonie terminée, tout rentre dans l'état accoutumé: *Mama-Combo* disparaît, et le jour le retrouve pendu à la place qu'il occupait au précédent coucher du soleil.

Ce rôle, entouré d'un secret inviolable, sous peine de mort pour tous les autres hommes, est rempli suc-

cessivement par les membres d'une association cachée, dont les arrêts viennent effrayer la population. La baguette du juge redouté est parfois remplacée par le glaive, qui frappe de mort l'ambitieux trop faible pour résister au pouvoir qu'il a voulu attaquer, ou trop fort pour en être épargné. Accusé de sorcellerie au moment où il était sans défiance, il tombe, frappé par une main inconnue, sans que ses amis effrayés osent même venir à son secours.

Sans doute que le glaive de *Mama-Combo* choisissait déjà ses victimes au milieu de la sauvage population de l'Afrique, alors même que les poignards des francs-juges répandaient la terreur sur les bords du Rhin. Combien de fois, en visitant les peuples sauvages, n'ai-je pas été étonné des rapprochements qu'offraient leurs coutumes, leurs superstitions, avec celles de nos ancêtres, dont les vieilles chroniques nous rappellent le souvenir; et ne retrouve-t-on pas encore maintenant, dans les classes inférieures de la société européenne, la même ignorance, la même férocité, les mêmes préjugés enfin, que chez les peuples incivilisés de l'Afrique ou de la mer du Sud!

Le voisinage de Gorée a dû nécessairement exercer une grande influence sur les côtes de la baie, que par sa position elle commande entièrement; en effet, la population, attirée par le commerce et augmentée aux dépens des pays voisins, est plus belle et moins sauvage que celles qu'on trouve plus au nord ou au sud; ses relations continuelles avec les Européens lui ont rendu familiers nos arts et notre industrie. Connaissant l'usage

de nos armes, elle est devenue plus courageuse, plus entreprenante, et bien supérieure en tout à ses voisins. Les habitants de la presqu'île de Daccard, qui forme la partie nord de la baie, en donnèrent la preuve au commencement du siècle : alors ils étaient soumis au damel ou roi de Cayor, puissant souverain des pays environnants ; mais, rendus plus hardis par leurs relations avec les blancs, et peut-être encore davantage par l'appui qu'ils en attendaient, ils se révoltèrent, prirent les armes sous la conduite de leur chef, homme d'un grand caractère, élevèrent une muraille en pierre à l'endroit le plus étroit de la presqu'île, et ce fut là qu'au nombre seulement de deux cents hommes, mais déterminés à mourir ou être libres, ils attendirent l'armée formidable de leur ancien maître, dont tous les efforts vinrent échouer contre un si faible obstacle. Il est vrai qu'ils appelèrent aussi à leur secours la superstition, si puissante sur l'esprit des nègres : les marabouts de Daccard, parmi lesquels le chef tenait un rang élevé, ont été de tout temps renommés pour leur sainteté dans le pays Yoloff; ils jetèrent un sort qui menaçait la vie du damel lui-même, s'il osait jamais approcher de la muraille ; des présents ou la crainte en éloignèrent également les généraux.

La population devenue libre a considérablement augmenté ; elle fait pour ainsi dire partie de celle de Gorée, par les relations continuelles entre les habitants. Le chef actuel, Moctar, généreusement traité par le gouvernement français, passe dans l'île la plus grande partie de son temps. C'est un homme assez avancé en âge, d'une taille élevée ; sa figure est belle, et sa phy-

sionomie décèle des moyens et de l'énergie. Chaque bâtiment arrivant sur la rade reçoit sa visite. Autrefois, cet honneur était reconnu par plusieurs coups de canon; mais maintenant Moctar se contente de la poudre, qu'il considère comme beaucoup plus profitable pour lui que le bruit. Les terres soumises à la juridiction de ce chef sont les plus productives de tous les environs, les habitants en ont su tirer un très-grand parti. Chaque année l'agriculture y fait des progrès; plusieurs espèces de fruits des tropiques, tout à fait inconnues dans le pays il y a quelques années, paraissent maintenant en assez grande abondance au marché. Enfin, la presqu'île de Daccard peut être regardée comme le jardin de Gorée. Elle est formée de terres hautes, noirâtres, coupées à pic sur le bord de la mer; beaucoup de rochers, sur lesquels la mer brise avec violence, en rendent l'approche difficile de presque tous les côtés; elle n'est liée au continent que par une étroite bande de sable, que le fond de la dangereuse baie d'Yoff serre vers le N., et qui, du côté du S., vient finir au cap Belair, servant de limites aux possessions du chef Moctar. A partir de ce point, la côte est basse, aride, blanchâtre, et la mer déroule sans cesse d'une manière uniforme ses longues lames sur des plages sablonneuses.

La petite baie de Ben, formée par le cap Belair, offre cependant un abri aux embarcations qui y abordent en foule. Les unes viennent prendre des chargements d'une eau très-bonne, à des puits qui fournissent abondamment aux besoins de l'île et des bâtiments mouillés sur la rade; les autres transportent les familles de Gorée

qui viennent habiter de charmantes cases élevées sur le bord de la mer. (Pl. 2.) Non-seulement elles y trouvent un air excellent et la liberté, mais elles jouissent du voisinage d'une forêt de hauts palmiers qui fournissent en abondance une liqueur que les habitants aiment passionnément. Prise fraîche, elle est blanchâtre, sucrée, un peu onctueuse, très-agréable au goût, et tellement inoffensive que l'on peut en boire sans crainte une très-grande quantité; mais après quelques heures, elle fermente, aigrit et enivre facilement. Ce vin de palme, c'est ainsi que le nomment les noirs, découle goutte à goutte dans des gourdes placées sous les incisions faites à la partie supérieure de l'arbre, sur lequel, chaque matin, les gardiens, aidés d'un cerceau en écorce qui entoure le tronc et leur corps en même temps, montent facilement pour remplacer par des vases vides ceux qui ont été remplis pendant la nuit et le jour précédent. Quoique très-grands, les produits de la forêt peuvent à peine, malgré le prix assez élevé du vin de palme, suffire à la consommation. Celle-ci cesse au commencement de la saison des pluies; car alors la petite quantité de liqueur que fournissent les palmiers est beaucoup moins agréable à boire et dangereuse pour la santé.

Ce revenu, assez considérable, appartient au damel.

Toute cette côte est très-poissonneuse. A certaines époques de l'année, la mer prend par moments la couleur rouge ou noire des bandes immenses de poissons qui la sillonnent dans tous les sens. La variété des espèces est infinie; on retrouve la plupart des poissons

voyageurs qui fréquentent les côtes O. de la France et de l'Espagne : les sardines et une espèce de thon remplissent les filets, et forment une branche lucrative de commerce pour les nègres des villages qui bordent les plages. Ces poissons, entiers ou coupés par morceaux, sont étendus sur un lit de branchages et recouverts d'herbes sèches, dont le feu vif et prompt, en les desséchant, leur assure sous ce climat brûlant une longue conservation : ainsi préparés et mis en ballots, ils sont transportés dans l'intérieur du continent.

Tant d'avantages font regarder le petit village de *Ham* comme l'endroit le plus agréable de cette partie de la côte d'Afrique. Les Anglais des établissements voisins y viennent en grand nombre rétablir leurs santés délabrées et respirer un air pur ; mais le mois de juin ramenant la mauvaise saison, qui dure jusqu'en novembre, rend ce lieu de plaisir mortel pour les Européens, et même pour les habitants de Gorée ; tous l'abandonnent et se retirent dans l'île, sur laquelle ils sont à l'abri des fièvres affreuses qui, dans une seule nuit, les frapperaient de mort sur le continent. Tel fut le sort de ces malheureux qui, trompés par de fausses espérances, vinrent, sous le nom de philanthropes (4), s'établir en 1816 sur le cap Belair : dans une seule mauvaise saison, presque tous y trouvèrent la mort. Peu échappèrent par une prompte fuite, et allèrent, dans les contrées voisines, succomber plus tard aux maladies dont ils avaient emporté le germe avec eux. On trouve encore quelques vestiges de leurs travaux ; ils témoignent que parmi ces hommes, plusieurs ne manquaient ni de talents, ni d'énergie. Trompés en France

par des intrigants, par des relations mensongères; abandonnés dès le commencement des pluies, sans aucun des secours promis, sur une terre étrangère, aux influences d'un climat qui devait les moissonner tous, ils luttèrent cependant contre tant d'obstacles avec un courage et une persévérance dignes d'un meilleur sort, et si une partie d'entre eux a laissé de fâcheux souvenirs, les autres ont gagné l'estime et l'affection des habitants de Saint-Louis et de Gorée.

Au mois de novembre, les grains de S. E., si redoutés sur cette côte, les torrents de pluie, cessent et font place aux belles brises de N. E. Dès lors, les nuages et les brumes disparaissent pour toute la belle saison. Le jour, une brise forte dure jusqu'au soir, et tempère l'ardeur du soleil; les vapeurs condensées retombent la nuit en rosée abondante sur une terre couverte quelques mois auparavant de belles moissons de mil, de maïs et de riz, mais maintenant tout à fait desséchée par la chaleur. Cet air sec et brûlant est sain pour les Européens, qui le bravent sans crainte et parcourent sans danger les campagnes où ils auraient trouvé une mort certaine pendant la saison des pluies. Profitant de cette heureuse époque de l'année, nous allions chaque jour dans la baie de Ben, pêcher à la seine une grande quantité de poissons, et jouir à terre de l'exercice et de la liberté. Nos médecins parcouraient les environs pour commencer la collection confiée à leurs soins; ils furent peu favorisés : les insectes, surtout dans la saison où nous étions, sont rares, les plantes de même peu variées. Les oiseaux sembleraient offrir, par leur nombre

étonnant, une riche mine à exploiter; mais bientôt on s'aperçoit que le nombre des espèces est extrêmement borné. Les poissons, au contraire, présentent aux recherches des naturalistes un vaste champ qui n'a pas encore été bien exploré. Malheureusement, le temps que je pouvais passer là était trop court, et, dans cette partie comme dans les autres, la récolte du chirurgien major ne put être, malgré ses soins, que très-incomplète.

Le dessinateur de l'expédition augmenta son recueil de quelques jolies vues, prises sur l'île de Gorée et à la grande terre; plusieurs sont remarquables et donnent une juste idée du pays.



CASE A NÈGRES, A GORÉE.

CHAPITRE II.

DÉPART DE GORÉE. — TRAVERSÉE JUSQU'A BOURBON.

Le mardi 26 janvier, tous nos préparatifs étant terminés, les chronomètres parfaitement réglés, les provisions et les rafraîchissements embarqués, *la Favorite* mit à la voile dans l'après-midi pour continuer son voyage. Les vents de N. E., qui avaient soufflé fortement pendant la première partie de la journée, n'étaient plus qu'une jolie brise, la mer un peu houleuse, le ciel clair et beau.

La santé de l'équipage était excellente. J'avais lieu d'être satisfait des progrès, de la conduite et du bon esprit de tous les hommes en général. Le zèle des officiers, la parfaite intelligence qui régnait entre eux, l'attachement qu'ils me témoignaient dans toutes les circonstances, semblaient m'assurer une campagne heureuse, et quelque grandes, quelque difficiles que dussent être les chances qui nous étaient réservées, j'allai sans crainte au-devant d'elles, et l'avenir n'eut plus rien qui pût m'intimider.

Aussitôt que la corvette fut hors de vue de terre, je

fis gouverner au S. S. O. Mon intention était d'aller chercher l'équateur le plus tôt possible, et de le couper entre 20 et 24° de longitude O.

Le 1er février, nous étions par 3° de latitude N. et 20° 41′ de longitude O., et nous commençâmes seulement alors à ressentir les grandes chaleurs. Au vent frais de N. E. avaient succédé peu à peu des brises très-faibles du N. O. au S. O.; des nuages épais venaient du S. et couvraient constamment le ciel; les rosées avaient cessé; la fraîcheur agréable des nuits avait fait place à une chaleur humide et étouffante qui moisissait tout, malgré les plus grandes précautions.

Je commençai alors à employer, pour garantir la santé de l'équipage des effets délétères d'une aussi dangereuse température, les moyens que m'indiquaient l'expérience et l'hygiène navale. Des feux furent fréquemment allumés et entretenus plusieurs heures de suite dans les parties basses du bâtiment, dont les ventilateurs renouvelaient constamment l'air; les effets d'habillement des matelots furent souvent changés et tenus toujours secs; une chemise de laine mit la nuit chaque homme à l'abri des variations subites de l'atmosphère, si à craindre dans les régions intertropicales, surtout pour des marins qui, accablés par la chaleur pendant leurs longs quarts de nuit, se livrent au sommeil malgré la plus grande surveillance, et se réveillent souvent déjà aux prises avec l'effroyable dyssenterie.

Combien de peine n'avaient pas les sous-officiers pour empêcher nos hommes de se livrer à un aussi dangereux repos! cependant la nuit était partagée en

trois quarts; qu'aurait-ce donc été si, suivant les ordonnances, elle l'eût été seulement en deux?

Sans doute il est absolument nécessaire d'empêcher les matelots de se livrer, étant de quart, à un sommeil qui peut souvent compromettre leur santé et la sûreté du bâtiment; mais est-il toujours possible d'y parvenir auprès d'hommes qui ont à peine quatre heures de repos par nuit? Je ne balance pas à certifier que non, et que cet usage de faire succéder une moitié de l'équipage à l'autre sur le pont, dans les longues campagnes, est la cause de beaucoup de maladies, surtout maintenant que les bâtiments de guerre sont armés en grande partie par des hommes qui ne sont point habitués depuis leur enfance à des veilles aussi prolongées. En effet, quel service actif peut-on exiger le jour d'un homme qui n'a pas dormi la nuit? Il apportera aux différents exercices un corps fatigué, un esprit dégoûté, et, après quelques mois, une santé chancelante.

En faisant faire trois quarts la nuit aux équipages, les capitaines, il est vrai, seront parfois obligés à plus de prudence et à une surveillance plus grande; mais quel est le véritable officier militaire qui ne sacrifiera pas volontiers quelques heures de repos à l'avantage d'avoir sous ses ordres des hommes bien portants, dévoués, contents de leur sort, et parfaitement exercés?

Ce mode de service a souvent été proposé par les officiers militaires et de santé de la marine qui se sont occupés de l'hygiène navale; mais jusqu'ici sans succès. Les plus grands obstacles sont dans l'ancienne coutume et dans les craintes que témoignent beaucoup d'officiers de

ne pouvoir manœuvrer la nuit, surtout en division. Je ne partage pas leur opinion; cependant il est vrai que dans les premiers temps la diminution d'un tiers dans le nombre d'hommes de service force à beaucoup de précautions; mais la différence devient de moins en moins sensible, par les progrès que fait l'instruction des matelots, dont la nécessité développe alors l'intelligence et l'activité; celles-ci sont soutenues par un physique vigoureux, non harassé par les longues veilles précédées des travaux continuels de la journée. C'est ainsi que *la Favorite* a navigué dans les plus mauvaises mers du globe, sans faire aucune avarie, toujours couverte d'autant de voiles que les circonstances permettaient d'en porter; c'est ainsi enfin que je suis parvenu, malgré une navigation continuelle, à conserver son équipage dans un état satisfaisant de santé, pendant dix-huit mois, et à rétablir les nombreux convalescents après une cruelle épidémie.

Le passage de l'équateur, dont nous approchions lentement, est ordinairement une époque critique dans les grands voyages de mer; les calmes sont souvent très-longs, les pluies continuelles; et les chaleurs étouffantes rendent toute espèce de repos impossible le jour et la nuit. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions n'étaient pas plus favorables : le ciel était sombre, le soleil constamment caché par d'épais nuages, les grains venant d'O. se succédaient rapidement et amenaient des torrents d'eau; une mer très-grosse fatiguait la corvette et l'empêchait de gouverner; l'humidité chaude répandue dans toutes les parties basses du bâti-

ment, y causait, malgré beaucoup de précautions, un air méphitique qui nous forçait de rester constamment sur le pont. Tous les effets d'habillement étaient mouillés et ne pouvaient sécher; cependant la santé des hommes se soutenait; quelques-uns éprouvaient des coliques, mais elles étaient légères et de peu de durée.

Le 4 février, nous franchîmes enfin l'équateur par 21° 30′ de longitude O. Ce passage fut fêté, suivant la coutume, par la folie et la gaieté. Dans la cérémonie du baptême, le jeu des acteurs se ressentit un peu de leur jeunesse et de leur inexpérience; peu d'entre eux y assistaient, je crois, pour la seconde fois, pas même le bonhomme *la Ligne*, principal personnage de la pièce, dont l'énorme barbe d'étoupe cachait à moitié une figure de vingt ans, pour laquelle le sérieux était chose aussi difficile à garder que pour la bande joyeuse de divinités et de diables qui l'accompagnait. Dans un état major et un équipage presque entièrement composés de jeunes gens, le nombre des initiés dut être considérable. *La Favorite* elle-même reçut le baptême des mains de ceux dont elle portait les destinées; l'immense Océan du Sud, qu'elle devait parcourir pendant tant de mois, s'ouvrit devant elle pour la première fois : elle y entra sous toutes voiles, et le beau temps, qui reparut dans l'après-midi, nous sembla d'un bon augure pour l'avenir. Les danses et les chants, animés par le vin que je fis distribuer comme compensation des torrents d'eau de mer répandus dans la cérémonie du matin, se prolongèrent assez avant dans la soirée; enfin la fatigue et le sommeil vinrent mettre fin aux plaisirs de la journée.

Dans d'aussi longues traversées, en temps de paix, de semblables distractions sont précieuses pour rompre un peu la monotonie du bord et empêcher le matelot de trop se livrer à ses réflexions et au souvenir du passé. Sur cette mer qui se déroule sous ses yeux, bien peu d'objets viennent fixer son attention. Quelquefois une voile blanche et lointaine, annoncée par l'homme qui veille au haut des mâts, vient animer pour un moment l'immense plaine dont il est entouré; souvent elle est pour lui le signal de l'activité qu'il désire et du danger mille fois moins redouté que le calme et l'oisiveté. Avec quelle promptitude, quel ordre admirable, toutes les voiles sont déployées, les canons préparés, les armes distribuées! tout alors, à bord d'un bâtiment de guerre, respire le combat. Le bruit seul des lames repoussées par sa marche rapide rompt le silence imposant qui règne entre les commandements répétés au porte-voix par l'officier de manœuvre. Chaque homme, dans l'attente des ordres qu'il doit exécuter, tourne alternativement ses regards vers son commandant, qui possède toute sa confiance, et dont il cherche à deviner les intentions, puis sur le navire inconnu, qui, malgré tous ses efforts pour s'éloigner, distingue bientôt les canons qu'il redoute dans ce moment, et dont peut-être plus tard il viendra rechercher la protection. Mais la flamme protectrice du commerce et terreur des forbans, en déployant ses couleurs à la tête des mâts du bâtiment de guerre, met un terme à l'incertitude du capitaine marchand; elle lui assure tous les secours dont il peut avoir besoin. Alors l'armateur bénit le

gouvernement qui le protége, et qui, dans sa sollicitude généreuse et digne d'une grande puissance, fait soutenir par ses forces navales sur les mers les plus lointaines le commerce de toutes les nations. Telle est l'honorable et constante occupation de la marine militaire, dont en France des hommes aveuglés ont voulu contester la nécessité, en sacrifiant à une indigne économie qui eût achevé d'anéantir nos relations commerciales, et déversé la honte sur le nom de notre belle patrie.

Pour l'officier de marine ou le savant embarqué, le temps s'écoule rapidement; tout est pour lui un sujet d'observation : à mesure qu'il change de parage, l'air lui offre de nouvelles distractions, la mer de nouveaux produits; des oiseaux de plusieurs espèces viennent voltiger autour du bâtiment, dont des poissons aux couleurs variées, de brillants et nombreux mollusques, accompagnent et éclairent la marche rapide pendant la nuit. Les calculs, la lecture, mille autres occupations empêchent l'ennui de venir jusqu'à nous, et rendent souvent trop courtes ces journées quelquefois si longues pour l'habitant des grandes villes, centre de toutes les distractions. Toujours active, l'imagination du marin charme les heures du service de nuit; elle l'entoure, dans sa solitude, des êtres chers qu'il laisse derrière lui: tout entier aux rêves du bonheur, il oublie les fatigues qu'il éprouve, et son âme puise dans ces idées riantes une nouvelle énergie. Quel est l'homme qui, ayant traversé les mers, n'a pas conservé un agréable souvenir de ces délicieuses soirées des tropiques, de ce ciel cou-

vert d'étoiles scintillantes que quelques nuages blancs peuvent à peine voiler; de cet air doux et léger, rafraîchi par une brise favorable qui promet une heureuse arrivée? a-t-il oublié cette mer doucement agitée qui, pressée par le sillage du navire, revient sur elle-même en brillantes nappes d'argent? quelle est l'âme qui n'a pas été entraînée alors dans une agréable rêverie, et ne s'est pas ouverte à la douce influence des souvenirs! Le cri heureux de *terre*, prononcé par la vigie qui veille au haut des mâts, ne fait-il pas oublier, après une longue traversée, toutes les peines, toutes les privations? Quelles émotions ne fait pas éprouver la vue des terres lointaines! Elles doivent être bien vives, puisqu'elles peuvent donner au marin militaire cet esprit aventureux, inquiet, inhérent à son métier, qui seul lui fait braver, sans autre but que l'honneur, tant de fatigues et de dangers, l'arrache à sa famille, aux êtres qui lui sont chers, pour aller aux extrémités du monde visiter des contrées sauvages et souvent inconnues : par lui, nous sacrifions sans regrets à l'État notre santé et nos plus belles années; voyez cet officier que l'âge a forcé au repos : son âme semble s'attacher encore au navire déployant ses voiles pour les pays lointains; il maudit sa faiblesse, et voudrait, au prix même de nouvelles infirmités, aller braver de nouveaux dangers pour retrouver les émotions qu'il éprouva dans sa jeunesse; il sait par expérience combien, après un pénible voyage, le marin jouit avec transport de tous les plaisirs, avec quelle vivacité sa curiosité dévore tous les objets nouveaux; il n'a pas oublié la joie du retour au sein d'une famille adorée et

inquiète, qu'il faudra abandonner encore pour jouir d'un nouveau retour et de nouveaux plaisirs.

Luttant contre des brises faibles et contraires, une mer forte, la corvette s'éloignait lentement de l'équateur; au lieu des prétendus feux dévorants, qui pendant des siècles arrêtèrent le courage et les découvertes des premiers navigateurs, nous n'avions trouvé que des pluies continuelles; mais enfin elles cessèrent; le ciel s'éclaircit peu à peu; la mer, moins houleuse, commença à sentir l'impression des vents généraux de S. E., dont les premiers souffles arrivaient jusqu'à nous; un air moins chaud, plus léger, circulait dans l'intérieur du bâtiment, et en faisait disparaître l'humidité. Les hamacs, les effets de l'équipage furent exposés, pendant plusieurs jours de suite, à l'influence salutaire du soleil; quelques hommes indisposés allaient mieux. Enfin, le 6 février, par 2° 30′ de latitude S. et 23° 30′ de longitude O., étant entrés tout à fait dans les vents généraux, nous avançâmes rapidement vers le S. O.

Plusieurs fois, depuis notre départ de Gorée, des bâtiments ont passé près de nous : leur pavillon, le plus souvent anglais, et leur construction, me les faisant reconnaître pour marchands, je me suis toujours dispensé de les faire raisonner, pour ne pas les retarder. Tous couraient vers le S.; souvent ils étaient aperçus sur l'avant, et avaient en peu d'heures disparu derrière nous.

Jusqu'au 17, que les vents du S. E. commencèrent à mollir en tournant vers le N. E., notre navigation fut heureuse, rapide, mais uniforme; le ciel toujours clair;

la brise constamment égale ne soulevait point la mer; la température était agréable le jour, et rendue fraîche la nuit par de fortes rosées; l'influence des courants se faisait sentir d'une manière inégale pour la force et la direction, cependant cette dernière portait le plus souvent vers l'O. et le N. O.; nous eûmes des grains assez violents, accompagnés d'éclairs; mais, chose digne de remarque, nous avions franchi les deux tropiques sans avoir entendu une seule fois le bruit du tonnerre. Les oiseaux étaient très-rares, et se tenaient dans le lointain. Je mis à profit, pour l'instruction de l'équipage, ces beaux temps, que nous allions bientôt perdre en entrant dans les parages orageux du S. Chaque jour les hommes, conduits par leurs officiers, furent exercés au canonnage et à la mousqueterie, et tel était le degré d'instruction auquel ils étaient déjà parvenus, que dans les fréquents exercices à feu je n'eus à déplorer aucun des fâcheux accidents si communs à bord des bâtiments de guerre. Le soir, avant le coucher du soleil, quand, pour reprendre plus tard, la brise tombait avec la chaleur, la manœuvre avait son tour. Les voiles étaient carguées et serrées toutes à la fois, et toujours avec un ensemble, une célérité, qui devaient, dans nos futures relâches, assurer à *la Favorite*, sur les bâtiments étrangers, une flatteuse supériorité.

Je trouvais dans cette activité un autre avantage non moins précieux, celui d'entretenir l'équipage en bonne santé, en l'empêchant de se livrer à un repos qui, trop prolongé, aurait immanquablement causé des maladies.

Chaque jour j'espérais voir les vents variables se décla-

rer de l'O., et je comptais sur eux pour nous faire doubler promptement le cap de Bonne-Espérance; mais ils s'établissaient lentement; la traversée s'allongeait; le calme, plus redouté des marins que le mauvais temps, arrêtait la marche de la corvette, et répandait sur notre vie son ennuyeuse uniformité : parfois une faible brise favorable venait ranimer nos espérances; mais nous abandonnant après quelques heures, elle causait à notre impatience un nouvel accroissement. Les provisions fraîches embarquées à Gorée étaient presque épuisées, et le régime sévère qu'une prévoyante prudence, d'accord avec les contrariétés que nous éprouvions, avait établi, était peu capable de rappeler la gaieté dans de jeunes têtes en relation immédiate avec des estomacs peu satisfaits. Tel est le cruel écueil contre lequel l'insouciante philosophie du marin vient le plus souvent échouer : intrépide dans les plus mauvais temps, il envisage sans crainte le péril; mais son courage ne peut braver une longue série de mauvais dîners, dont la fin est soumise aux caprices des vents. Une aussi triste perspective abat les imaginations les plus joyeuses, et répand une teinte sombre sur les physionomies : alors les sujets de conversation semblent épuisés ou se ressentent un peu de l'humeur des convives aigris par les privations; et si les contrariétés continuent encore longtemps, le séjour du bord devient insupportable jusqu'à ce que la vue de la terre ramène l'abandon dans les cœurs, et rétablisse une parfaite harmonie parmi les passagers. Cette influence maligne exerce même son empire sur l'officier de la marine, habitué

cependant à toutes les chances des longues navigations; mais elle ne pouvait faire que de lents progrès sur l'état major de *la Favorite*, dont tous les membres étaient liés par une exacte conformité d'âges, de caractères et de goûts. Dans les plus terribles épreuves de notre aventureuse campagne, la gaieté, la parfaite union qui régnaient parmi eux ne se sont jamais démenties : j'eus ma part de l'amitié qui les unissait; c'est elle qui, m'assurant du dévouement de mes braves officiers, m'a fait tenter, avec la certitude du succès, les travaux difficiles dont la réussite pourra jeter quelque éclat sur l'expédition de *la Favorite*. Cependant la santé chancelante d'un grand nombre d'hommes, le découragement qui commençait à se faire sentir dans un équipage presque entièrement composé de jeunes matelots, entraînés pour la première fois aussi loin de leur patrie, et dont le moral, je le savais par expérience, ne pouvait être défendu de la nostalgie, dans un voyage autour du monde, que par les distractions des relâches courtes, mais fréquemment renouvelées, me décidèrent à toucher au cap de Bonne-Espérance, si je pouvais y entrer sans perdre beaucoup de temps.

Depuis le 25 février les vents étaient favorables, mais faibles, et variant du N. à l'O., la mer grosse, le ciel souvent couvert et pluvieux : tout annonçait que nous approchions des mauvais temps.

Le 4 mars, par 34° 8′ de latitude N. et 11° 52′ de longitude O., une brise très-forte se fixa à l'O. S. O., et poussa rapidement la corvette vers l'extrémité S. de la côte d'Afrique, que nous aperçûmes couverte de nuages

épais le 6 mars, à une heure de l'après midi; tout semblait annoncer un coup de vent prochain; le temps, sombre et couvert, avait une apparence menaçante; la brise, en fraîchissant, avait remonté au N. O.; les nuages chassaient avec vitesse de cette partie. Autour de nous étaient rassemblés un grand nombre d'oiseaux de mer : parmi eux les albatros se faisaient distinguer par leur grosseur, un vol rapide, l'immense envergure de leurs ailes blanches; ils se jouaient au milieu des lames énormes sur le sommet desquelles la légère *Favorite* s'élevait elle-même comme un oiseau.

A chaque moment le mauvais temps augmentait de violence, et me forçait de diminuer de voiles; cependant nous avancions rapidement sur la terre, dont une brume épaisse cachait toutes les parties élevées : ce ne fut qu'à deux lieues que je pus reconnaître notre position : devant nous était la côte noirâtre, déchirée, sur laquelle la mer brisait avec une violence effrayante, et qui est comprise entre le cap de Bonne-Espérance, que je reconnus aux trois monticules de forme conique, dont le plus remarquable est placé sur son extrémité, et la colline formant le côté droit de l'entrée de Table-Bay : elle est appelée *Croupe-du-Lion* à cause de sa forme remarquable, qui représente assez exactement cet animal couché.

Si le temps eût été un peu moins mauvais, la mer moins terrible, *la Favorite* eût pu doubler la Croupe-du-Lion et mouiller avant peu d'heures devant la ville du Cap; j'en fis même la tentative, mais bientôt je sentis qu'elle pouvait entraîner à des avaries majeures, et que

même couronnée de succès, le vent, qui, augmentant toujours, annonçait un des grands mauvais temps si communs dans ces parages dans la saison avancée où nous étions, aurait empêché de trouver un abri sur une rade où il fait lever une mer terrible, qui jette souvent les navires sur les rochers du fond de la baie, abandonnée ordinairement à cette époque de l'année.

Un grand trois mâts anglais était à la cape, attendant sans doute le moment favorable pour entrer.

Je renonçai à cette relâche, qui pouvait me faire perdre un temps précieux, si, comme tout semblait l'annoncer, le coup de vent durait plusieurs jours. A trois heures, je donnai la route pour contourner le cap de Bonne-Espérance; à six heures, il était hors de vue, et nous faisions route pour Bourbon.

Ce fut sans doute dans la belle saison que les intrépides navigateurs portugais, dans des navires à peine pontés, grossièrement construits, déjà fatigués par une longue et pénible navigation, osèrent doubler ce terrible cap des Tempêtes, auquel de mauvais temps continuels leur firent donner ce nom mérité. De quelle force d'âme, de quel héroïsme ne durent pas être doués ces hommes extraordinaires qui, les premiers, nous montrèrent la route, à travers des mers orageuses, vers des côtes dont l'existence même était un problème pour eux! Quels dangers effrayants, quelles fatigues excessives, inconnues maintenant aux marins, n'eurent-ils pas à essuyer! Ils franchirent, dans de simples barques, des parages que nos bâtiments, modèles de construction, chefs-d'œuvre du génie humain, pourvus de tous les moyens que

les sciences et l'industrie ont pu inventer pour rendre la navigation sûre et facile, ne fréquentent pas sans quelque crainte et de grandes précautions qui ne les mettent pas toujours à l'abri du naufrage. Combien de fois, pendant le cours de notre voyage, n'ai-je pas eu lieu d'admirer l'intrépidité et les talents des Gama, des Magellan, et l'audace de leurs compagnons! Quels exemples ils ont laissés aux navigateurs, ces hommes extraordinaires, qui, doués d'une énergie surnaturelle, semblaient avoir abandonné l'espérance même du retour sur le rivage de leur patrie!

La navigation du cap de Bonne-Espérance est devenue de moins en moins dangereuse, à mesure que ses parages ont été mieux connus, et la construction des navires plus perfectionnée; cependant elle offre encore des obstacles qu'il n'est pas toujours facile de surmonter. Jusqu'à la fin du siècle dernier, les bâtiments partis d'Europe pour les mers de l'Inde arrivaient dans la belle saison de l'hémisphère S. au cap de Bonne-Espérance, qu'ils doublaient facilement avec les vents d'O. qui règnent presque constamment; le retour, l'année suivante à la même époque, offrait plus de difficultés : il fallait lutter constamment contre des vents souvent contraires, quelquefois forts, une mer dure et fatigante; mais l'expérience avait appris aux marins que sur le grand banc des Aiguilles qui longe la côte d'Afrique, à l'E. du cap, régnait un fort courant vers l'O., pouvant aider les bâtiments à remonter contre les vents de cette partie, en même temps que les sondes, obtenues facilement, les prévenaient du voisinage des

terres, sur lesquelles il y avait danger de se briser pendant la nuit ou les temps brumeux. Avec l'aide d'un si bon auxiliaire, il fut facile de revenir en Europe dans le beau temps. Cette découverte engagea d'intrépides capitaines de la compagnie des Indes anglaise à tenter en hiver la même entreprise, malgré les coups de vent violents, les mers terribles, que, par ces latitudes élevées, et à cette époque de l'année, l'Océan du S. oppose aux navigateurs. Leurs bâtiments, tenus sous une très-petite voilure, pour n'être fatigués que le moins possible par la mer, sont conservés au milieu du courant favorable jusqu'à ce que les observations de latitude ou les sondes connues donnent la certitude qu'ils sont à l'O. du cap, et peuvent, en gouvernant vers le N., aller chercher enfin une température moins sévère et un ciel moins orageux.

Ces tentatives ayant été heureuses pour la plupart, elles ouvrirent une nouvelle route, dans laquelle d'autres capitaines s'engagèrent avec l'espoir du succès; mais combien de fois fut-il déçu, combien de navires démâtés par des ouragans terribles, brisés par des lames énormes, furent obligés de chercher un abri sur la côte S. de Madagascar, pour s'y réparer et attendre le retour de la belle saison! Plusieurs, plus malheureux, se brisèrent sur les terres couvertes de brume; d'autres enfin, trop faibles de construction, ou dont les capitaines étaient trop audacieux, trouvèrent leur tombeau au milieu des mers dont ils avaient osé braver la fureur. Un pareil sort n'était nullement à redouter pour *la Favorite :* le temps fut très-mauvais; mais, poussée par un

vent favorable, elle dépassait promptement les longues lames qui, se déroulant à ses côtés, semblaient la repousser de leur sein.

Si des chances aussi heureuses nous eussent accompagnés pendant plusieurs jours, l'espérance fondée d'une prompte arrivée à Bourbon eût étouffé les regrets que me laissait la relâche que je venais d'abandonner; elles nous auraient évité les pénibles épreuves qui nous attendaient au terme de la traversée, que notre aveugle confiance nous assurait devoir être heureuse et d'une courte durée.

Dès le point du jour, le vent avait perdu de sa force; les voiles, serrées depuis la veille, avaient successivement reparu; les baromètres, dont la baisse avait été continuelle depuis plusieurs jours, commençaient à remonter; le ciel était moins nuageux, l'horizon plus lointain; le courant à l'O., rendu plus fort par les mauvais temps précédents, réagissait sur nous, et arrêtait la vitesse de la corvette courant alors au S. E. Les albatros, les pétrels aux couleurs ferrugineuses, à la tête noire, aux ailes aiguës, l'alcyon à l'air sauvage, au vol rapide et capricieux, dont la présence de mauvais augure annonce la tempête, commençaient à s'éloigner de nous pour aller chercher au loin leur proie sur une mer devenue plus tranquille.

Nous passâmes, dans la matinée, auprès de plusieurs bâtiments marchands anglais : ils remontaient vers l'O., sous petites voiles, à l'aide du courant. Sans doute leurs passagers, fatigués de la grosse mer, faisaient des vœux qu'il eût été bien difficile au ciel d'exaucer en même

temps que les nôtres qui furent malheureusement re jetés; car dans l'après-midi, après quelques moments de calme, une faible brise contraire d'E. s'éleva, et à notre tour nous louvoyâmes péniblement avec une mer houleuse qui fatiguait la corvette et l'empêchait d'aller de l'avant (5).

C'est ainsi que commença cette série de contrariétés qui nous accompagnèrent jusqu'à Bourbon. Jamais les mêmes vents ne furent vingt-quatre heures de suite favorables; ils étaient faibles, et sous un ciel rarement pluvieux, bientôt devenant contraires, ils soufflaient avec violence et soulevaient une mer très-grosse qui, causant à la corvette des mouvements durs et continuels, nous empêchait de reposer la nuit et de nous livrer à aucune occupation pendant le jour. Au calme succédaient des brises molles du S. E. à l'E. qui, tournant peu à peu au N. E., puis au N. et au N. O., amenaient des grains très-violents et une baisse dans le baromètre, jusqu'à ce que les vents de S. O. et de S. revinssent avec les beaux temps et nous fissent avancer, mais bien lentement, vers notre destination.

Forcés de courir au S. beaucoup plus que je n'en avais eu l'intention, nous étions, le 15 mars, par 39° 30′ de latitude; la température était froide, la mer grosse; un fort vent de N. E. était contraire, mais l'humidité de l'atmosphère, un ciel couvert, la baisse des baromètres, annonçaient dans le temps un changement prochain qui ne pouvait être que favorable pour nous.

Malgré les fatigues d'une traversée aussi peu favorisée, la santé de l'équipage se soutenait, les hommes indis-

posés s'étaient rétablis sous une température froide. Quelques centaines de lieues nous séparaient de Bourbon, et peu de jours d'un bon vent pouvaient nous mener à cette relâche désirée, où nous devions oublier toutes les fatigues passées; celles-ci cependant étaient loin de toucher à leur terme, et une des plus pénibles épreuves de la campagne devait marquer dans nos souvenirs l'entrée de *la Favorite* dans les mers de l'Inde.

Nous remontions avec peine vers le N.; les vents, le temps, étaient toujours inconstants. La même journée voyait souvent la pluie et de fortes brises succéder à quelques moments de beau temps; les baromètres, dans leurs mouvements brusques et irréguliers, semblaient errer sous l'influence d'une atmosphère tout à fait étrangère pour eux: la colonne de mercure baissait avec le calme et un ciel clair; elle remontait rapidement jusqu'à 28° 7′ quand un fort vent, chassant devant lui des nuages épais et sombres, nous apportait des torrents de pluie.

Aux oiseaux de mer qui ne nous avaient pas abandonnés depuis le passage du cap de Bonne-Espérance, et que chaque mauvais temps ramenait en foule autour de la corvette, était venu se joindre, depuis quelques jours, le *pétrel des neiges*, que Cook vit en grand nombre au milieu des glaces du pôle S. Sa grosseur est celle d'un pigeon, mais plus élancé, avec un plumage entièrement blanc, le bec brun et pointu, les yeux grands et noirs; son vol est rapide et saccadé comme celui du *pétrel ferrugineux*, auquel il le cède cependant en force et en grosseur.

La nature, en destinant ces différentes espèces d'oiseaux à vivre dans des contrées couvertes de neiges éternelles, et au milieu des glaces, leur accorda tout ce qui était nécessaire pour braver un climat rigoureux et des tempêtes presque continuelles. Un corps petit, en comparaison de sa grosseur apparente, est couvert d'un duvet très-serré et extrêmement épais, dont la surface est enduite d'une substance huileuse, que l'oiseau a l'instinct de renouveler constamment aux dépens de la quantité d'huile contenue dans son estomac; celle-ci lui donne aussi cette étonnante facilité à surnager au milieu des plus grosses lames, qu'on croirait toujours au moment de l'engloutir. L'extrémité postérieure, formée de plumes courtes et fortes, n'a que très-peu de développement; des ailes, très-longues, recourbées, peu fournies, mais mues par des muscles d'une force prodigieuse, donnent à ces oiseaux curieux la faculté de franchir avec vitesse des espaces immenses sans prendre de repos : tout ornement semble banni de leur structure : le col gros et court est surmonté d'une tête sans grâce, mais armée d'un bec fort et très-dur, capable de déchirer la peau des grands cétacés dont on rencontre souvent les cadavres abandonnés aux flots.

La vue de ces oiseaux d'espèces variées, se jouant dans le sillage du bâtiment, et cherchant à y saisir, avec une admirable vélocité, les morceaux de biscuit ou de viande salée, seuls dons que la pénurie de nos provisions permît à notre générosité, venait parfois distraire notre imagination épuisée. La bonne intelligence qui régnait entre eux excitait toujours mon étonnement : la

petite et légère *mouette* blanche venait en voltigeant enlever impunément à l'albatros une partie de la proie que celui-ci, dans son vol majestueux, était parvenu à soustraire au pétrel, beaucoup moins gros, mais encore plus vorace que lui. Souvent, pendant le calme, reposés en grand nombre sur la mer, auprès de la corvette, ils partageaient paisiblement, et sans que les faibles fussent opprimés, les aliments qui leur étaient jetés par les matelots. Quoique les albatros et les pétrels vinssent souvent voltiger en dedans même de nos basses vergues, jamais les coups de fusil, chargés cependant avec de très-gros plomb, ne parurent leur avoir fait de blessures; le bruit de l'explosion semblait les étonner, ils s'éloignaient, mais revenaient un moment après. La maladresse des tireurs ou l'épaisseur de leurs plumes les avaient-elles garantis? je ne puis le dire; mais j'en éprouvai un sentiment de satisfaction : j'aurais vu avec peine un de ces pauvres oiseaux ayant une aîle cassée, abandonné encore vivant sur cette mer sans bornes qui l'aurait englouti. Un coup de vent, un accident, ne pouvaient-ils pas nous jeter d'un jour à l'autre dans une aussi affreuse position!

Le 25 mars, nous étions par 31° 5′ de latitude S. et 51° 9′ 29″ de longitude O. Le temps, clair et beau les jours précédents, était devenu parfois sombre et pluvieux; la brise, auparavant variable de l'O. au N., avait tourné au N. E. et à l'E.; mais la mer était dure et inégale, ce que plusieurs navigateurs distingués ont attribué à la présence de hauts-fonds, en grand nombre dans ces parages. Sans doute que beaucoup de ces écueils

sont marqués sur les cartes et n'existent pas, ou du moins sont très-douteux; mais quelques-uns ont été vus plusieurs fois et déterminés avec soin.

Parfois notre route nous faisait passer, la nuit, très-près des positions assignées sur les cartes à des dangers qui, s'ils eussent été devant nous, auraient causé la perte aussi prompte que certaine du bâtiment; mais le péril présent à ses yeux peut seul réveiller le marin de son insouciance pour tout ce qui intéresse sa vie. L'officier, le matelot, quand l'heure du repos sonne pour eux, se livrent paisiblement au sommeil, sans s'inquiéter du sort que le ciel leur réserve; c'est au commandant qu'ils abandonnent les soucis, c'est lui qui doit veiller à leur conservation, garder au prix de ses veilles et de mille inquiétudes le dépôt précieux qui lui est confié : il est obéi aveuglément; mais sa responsabilité est sans bornes : c'est une charge pesante qu'il reçut de l'État, et dont une discipline sévère exige qu'il supporte seul tout le poids.

Les oiseaux nous avaient peu à peu abandonnés à mesure que notre latitude diminuait, et que la température devenait plus douce. Les poissons des tropiques commençaient à paraître autour de la corvette. Les matelots prirent un requin au moyen de l'émérillon, espèce de crochet fort et acéré, en fer, fixé à l'extrémité d'une chaîne de même métal pour pouvoir résister aux dents terribles de l'animal vorace quand il se précipite sur la proie qui lui est présentée. Plusieurs fois il s'y prit; mais ce ne fut qu'à la quatrième que, l'émérillon étant bien entré dans sa mâchoire, l'on put à grande peine

le hisser sur le pont. Ce requin avait huit pieds entre l'extrémité de la tête et la naissance de l'aileron de la queue; sa mâchoire était armée d'un triple rang de dents aiguës, son ventre blanc. Sa chair fut trouvée moins coriace et d'un goût plus supportable que celle du requin ordinaire, noir sous le ventre comme sur le dos, et que l'on trouve bien rarement par une latitude aussi éloignée de l'équateur.

Parfois nos pêcheurs purent attraper une bonite, séduite par le faux poisson volant attaché à une longue ligne de pêche, et que, dans son rapide sillage, la corvette faisait voler à la surface de la mer. L'hameçon caché s'emparait de sa proie, qui, halée heureusement à bord, malgré ses bonds et sa résistance désespérée, devenait pour nos estomacs fatigués un aliment sain, agréable et d'un prix infini. Depuis bien des jours nous n'avions plus de semblables bonnes fortunes, notre régime était plus que sévère; mais au milieu de tant de désappointements et d'espérances déçues, notre gaieté se soutenait, et la fin de la traversée ne pouvait plus être bien éloignée.

Le mois de mars est une mauvaise saison dans les mers de l'Inde que nous commencions à traverser; à cette époque de l'année passent ordinairement ces terribles ouragans qui ravagent alternativement, et souvent à la fois, les îles de France et de Bourbon, ainsi que les archipels voisins, situés entre le tropique et l'équateur. Je comptais arriver assez tard pour échapper à ce fléau, si redouté des navigateurs; mais il était décidé que dans sa campagne *la Favorite* passerait par toutes les épreuves d'une navigation lointaine, et dans cette cir-

constance, comme dans plusieurs autres qui se présentèrent pendant le voyage, les calculs de la prudence furent dérangés par la fatalité.

Le 28 mars, nous étions par 23° 12′ de latitude S. et 53° 11′ de longitude O. Les baromètres avaient beaucoup baissé. Une vapeur épaisse, immobile, couvrait l'horizon dans toutes ses parties et donnait au soleil une teinte rougeâtre et livide. L'atmosphère semblait embrasée; l'air était sec et brûlant. Nous éprouvions tous de l'oppression et un malaise général. La houle longue et profonde venait du S. E.; une brise inégale de cette partie arrivait en mourant jusqu'à nous. Tous ces phénomènes sinistres annonçaient une secousse violente et prochaine dans le temps. Je commençai de bonne heure à prendre des précautions. A une heure de l'après-midi, le vent se fixa tout à fait au S. E. en augmentant graduellement; les voiles légères furent successivement serrées et amenées sur le pont pour alléger la mâture. A quatre heures, des grains violents, accompagnés d'une pluie fine, se succédaient rapidement, et me forcèrent de faire prendre plusieurs ris aux huniers et serrer la grande voile; enfin, à huit heures, l'ouragan se déclara.

Le temps était affreux (Pl. 3.); la mer, brillante comme une immense nappe d'argent, s'élevait en lames énormes, sur lesquelles la corvette, n'ayant pour toute voilure que son foc d'artimon de cape, s'élançait comme un oiseau.

Jamais équipage de bâtiment de guerre ne montra plus de courage et de dévouement que mes braves et jeunes matelots n'en firent preuve dans cette circons-

tance critique, toute nouvelle pour eux : ni les mouvements effrayants de la corvette, ni l'horrible violence du vent, ne purent ébranler leur résolution; pas un ne manqua à son poste, devenu alors celui du danger; ils se précipitaient à l'envi sur les vergues. Les huniers, la misaine, furent étouffés, et j'eus un instant après la consolante satisfaction de les voir tous autour de moi en sûreté sur le pont.

Nous étions alors, mes officiers et moi, amarrés contre le bord du côté du vent, occupés à suivre les progrès de l'ouragan, que nous croyions être parvenu à sa plus grande violence; mais à dix heures, les éclairs se succédant sans presque aucune interruption, vinrent augmenter encore mes inquiétudes. En effet, le vent redoubla de fureur, les grains ne laissaient plus d'intervalle entre eux. La mer, rendue plus affreuse, menaçait à chaque moment de nous engloutir. Quoique toutes les écoutilles, hors une seule à l'extrémité arrière, eussent été condamnées avec soin, l'eau qui roulait constamment sur le pont était parvenue à pénétrer dans l'intérieur du bâtiment. L'entre-pont, les chambres des officiers, mon appartement même, ne pouvaient être séchés; une humidité chaude en rendait le séjour insupportable.

Cependant, au milieu de tant de dangers, *la Favorite* continuait à se comporter d'une manière admirable. J'avais fait tout ce que l'expérience, soutenue d'un bon équipage et de dignes officiers, peut inspirer à un commandant pour la conservation de son bâtiment; le mien, en déployant toutes les ressources de sa belle et solide

construction, semblait sentir tout le péril de sa position : avec quelle légèreté il échappait à ces lames monstrueuses, dont le choc d'une seule l'eût immanquablement submergé et au sommet desquelles il reparaissait comme par enchantement avec sa mâture effilée, peu soutenue par un gréement détendu, mais dont des mouvements très-doux assuraient la conservation !

Ce ne fut qu'à neuf heures du matin que l'ouragan perdit de sa force d'une manière sensible. Les baromètres avaient remonté, après être descendus jusqu'à 27 ^{p} 5 ^{l}. Le vent avait tourné au N. E.; alors de nouveaux dangers exigèrent de nouvelles précautions : le calme, qui devait bientôt s'établir, allait nous livrer sans appui à une mer très-grosse longtemps encore après la fin du mauvais temps; tous nos moyens furent donc employés à appuyer les bas mâts. Les voiles déployées successivement, à mesure que le vent mollissait, rendirent moins dangereux les roulis violents que la corvette éprouvait.

Dans l'après-midi, toutes les écoutilles purent être ouvertes. L'air, rendu infect par la chaleur concentrée et la présence de tant d'objets mouillés que l'on monta pour les mettre au sec sur le pont, fut renouvelé par tous les moyens possibles.

Les avaries dans la mâture et le gréement étaient de peu d'importance et furent facilement réparées; il n'en fut pas de même de nos canots; ils avaient beaucoup souffert, celui de poupe surtout était brisé, ainsi qu'un des bossoirs qui le soutenaient.

L'ordre renaissait à bord. La première épreuve de

notre campagne était achevée; *la Favorite* et son équipage s'étaient mutuellement éprouvés, et nos jeunes matelots, fiers de leur expérience, se jouaient déjà de tous les coups de vent à venir.

Cependant le temps n'avait pas entièrement changé d'apparence : un air frais et léger avait, il est vrai, succédé à l'atmosphère étouffante de la nuit; les baromètres remontaient; les éclairs, précurseurs des grains les plus violents, ne brillaient plus; mais le ciel était toujours sombre et pluvieux, l'horizon enveloppé de la même vapeur. La mer tombait lentement; les vents de N. E., avec lesquels, à la fin de l'ouragan, le calme était arrivé, soufflaient faiblement et amenaient avec eux une forte houle, annonçant que le mauvais temps régnait encore dans les parages peu éloignés.

Le soleil, qui se montra quelques instants vers midi, fit connaître notre position d'une manière précise; elle était peu différente de celle de la veille. Nous étions par 23° 6′ de latitude S. et 53° 51′ de longitude O., et environ à 50 lieues de Bourbon.

Le 30, la brise tourna au S. E. Je fis forcer de voiles sur la terre, dont plusieurs oiseaux nous annonçaient l'approche.

Le lendemain matin, elle n'était plus éloignée que de douze lieues; mais l'horizon était tellement sombre que lorsqu'à onze heures la vigie annonça la terre, j'aperçus distinctement la mer brisant avec fureur sur la côte, dont nous étions à peine à deux lieues. Elle était couverte de nuages si épais, qu'à cette petite distance il me fut impossible de distinguer d'abord aucun point de

reconnaissance. Les hautes montagnes que l'on aperçoit ordinairement de trente lieues étaient totalement cachées, le vent de S. E. mollissait, une houle très-forte portait à terre; j'éprouvai un moment d'inquiétude dont la brise, un peu ranimée par un grain de pluie, vint me tirer. Je fis courir au large quelques instants, et je distinguai alors le petit morne situé à l'extrémité de la pointe basse la plus E. de l'île, et remarquable par sa position isolée. Nous le doublâmes dans la soirée et continuâmes à longer la côte d'assez près jusqu'à neuf heures. Alors la voilure fut diminuée pour la nuit, que nous passâmes à courir des petits bords. Au jour, je laissai arriver pour la rade de Saint-Denis, sur laquelle *la Favorite* mouilla à huit heures du matin, auprès de la corvette de charge française *la Nièvre* et de la gabare *l'Infatigable*.



BARACHOIS DE BOURBON.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE A BOURBON. — SECOND OURAGAN. — RELACHE A L'ILE-DE-FRANCE. — ÉTAT ACTUEL DE CETTE COLONIE.

Rien, dans tout ce qui frappait nos regards, ne justifiait nos espérances et n'annonçait le repos dont nous avions tant besoin après une si longue suite de fatigues et de contrariétés. Le mauvais temps nous avait suivis au mouillage et ne promettait rien de bon pour l'avenir.

Du sommet des montagnes de l'île sous laquelle nous étions à l'abri, descendaient de fortes rafales de vent d'E. S. E. Le ciel était terne et pluvieux. Sur la côte, toujours couverte de nuages épais, la mer roulait ses longues lames blanches avec un bruit effrayant. Devant la ville, et à l'extrémité d'une petite jetée qu'une masse d'écume couvrait presque constamment, flottait un pavillon bleu, signal de mauvais augure pour les marins qui naviguent sur cette côte de fer; il leur en défend l'approche, et les renvoie au large attendre plus en sûreté qu'au mouillage le moment favorable, et quelquefois longtemps attendu, de communiquer avec le port. La rade n'offrait pas à nos yeux un spectacle beaucoup plus rassurant. Plus près de terre que la corvette étaient

mouillés cinq navires marchands ; leurs mâtures témoignaient tristement de la fureur du dernier ouragan : trois n'en avaient plus; le désordre des autres annonçait assez qu'ils n'étaient pas sans de grandes avaries.

Malgré la grosseur de la mer, une embarcation fut amenée heureusement; je l'envoyai avec un officier à bord de *la Nièvre;* elle revint quelques instants après. J'appris alors les ravages causés dans l'île et sur ses côtes par l'ouragan du 28 : il avait détruit un grand nombre de plantations, jeté la désolation dans beaucoup de quartiers; et, sans nul doute, plusieurs bâtiments dont la disparition causait de vives inquiétudes, avaient coulé à la mer.

La somme des malheurs qui devaient peser en 1830 sur cette malheureuse colonie n'était pas encore épuisée, et tout semblait faire craindre, pour une époque très-prochaine, de nouvelles calamités. Plusieurs pronostics avant-coureurs annonçaient un coup de vent; aussi les équipages des bâtiments marchands, hors d'état de prendre la mer avec quelques chances de salut, avaient-ils été embarqués à bord des navires de guerre, disposés eux-mêmes pour prendre le large au premier moment.

J'eus aussi connaissance du mauvais succès de l'expédition (6) envoyée à la côte de Madagascar, contre la nation des *Ovas*, pour soutenir l'établissement commencé il y a quelques années sur l'île Sainte-Marie, formant la baie de Tentingue, et fortement menacé par la veuve de Radama, ancien souverain de ce pays.

Cette expédition fut conduite avec autant de vigueur que de prudence par le capitaine de vaisseau Gourbeyre,

commandant la frégate *la Terpsichore* et la station française dans l'Inde ; mais comment quelques centaines de soldats, tirés de la garnison de Bourbon et énervés par un long séjour dans les colonies, auraient-ils pu résister aux fatigues de la guerre sous un climat dévorant, dans un pays malsain, où, jusqu'ici, des maladies affreuses ont frappé de mort la presque totalité des Européens qui ont osé s'y établir? Sans doute les troupes furent soutenues par les bâtiments de guerre, montés d'équipages nombreux, braves et disciplinés ; mais bientôt les épidémies laissèrent à peine à ces derniers assez d'hommes pour veiller à leur propre conservation. Cependant ils luttèrent avec succès dans toutes les rencontres avec un ennemi nombreux, guerrier, conquérant sous son dernier roi, et qui porte la bravoure jusqu'au fanatisme ; mais enfin, décimés trop souvent par les maladies, ils durent céder, et venir à Bourbon chercher, sous un climat moins dangereux, le rétablissement de leur santé, et attendre les renforts demandés en France.

Si le gouvernement décidait qu'une nouvelle expédition fût nécessaire pour faire une paix avantageuse, les présents et la séduction devraient être employés comme les moyens les plus puissants auprès de ces peuples à peine civilisés.

Mais ces résultats obtenus, où seraient les dédommagements des fortes dépenses que ces armements auraient exigées? quelle compensation obtiendrait-on des sacrifices de toute espèce faits pour un établissement d'une existence très-précaire dans l'avenir, et peut-être même douteuse maintenant?

Au milieu du grand nombre d'intérêts privés, opposés presque tous au succès de la nouvelle colonie de Sainte-Marie, et qui présidèrent à sa fondation, ceux de l'État furent basés sur la nécessité d'avoir, dans les mers de l'Inde, un point de relâche et de ravitaillement pour nos bâtiments pendant la guerre, avantage que Bourbon, sans port et privé même de rades sûres, ne peut offrir. On crut aussi ouvrir par ce moyen un débouché aux produits des manufactures françaises, en faisant prendre le goût de nos marchandises aux peuples noirs voisins de l'établissement.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les causes qui détruisirent ces espérances. Le premier gouverneur fit de grandes fautes et succomba en peu de temps, ainsi que les colons amenés d'Europe, aux maladies mortelles du pays.

Je me bornerai donc ici à montrer combien peu étaient solides les avantages prômis au gouvernement, en échange des sacrifices qu'il faisait. Ceux-ci sans doute ont profité à la population marchande de Bourbon, causé la fortune de quelques individus, grands partisans de la nouvelle colonie, mais n'ont amené aucun résultat pour le bien général.

Lorsque, pendant le siècle dernier, la marine française, grande et forte, luttait avec avantage dans les mers de l'Inde contre les forces anglaises, le projet de former des établissements sur la côte E. de Madagascar fut plusieurs fois mis à exécution, et autant de fois abandonné. Déjà, en 1673, les Français, échappés au massacre que les noirs firent des malheureux habitants du

Fort-Dauphin, fondé à l'extrémité S. E. de cette grande île, étaient venus s'établir à Bourbon, et en avaient été les premiers habitants. Ils ne conservèrent avec leur ancien établissement, et ceux qu'on avait abandonnés précédemment pour des causes à peu près semblables, qu'un commerce d'échange, auquel les marchands de l'Ile-de-France eurent la principale part : ils en retiraient des esclaves pour la culture des terres, des bœufs, du riz, et les autres approvisionnements nécessaires à la population des deux colonies ainsi qu'aux nombreuses escadres qui les fréquentaient. Quelques traitants, établis sur les principaux points de la côte de Madagascar, préparaient d'avance les cargaisons des navires; ils ménageaient les chefs nègres voisins dont ils dépendaient, captaient leur confiance par des présents, et ils sont même parvenus plusieurs fois à partager leur autorité. Mais toute idée d'occupation permanente fut abandonnée; cependant alors la puissance anglaise, dans cette partie du monde, était bornée à la possession d'établissements éloignés sur la côte de Coromandel; le cap de Bonne-Espérance était aux mains des Hollandais, rivaux souvent heureux de l'Angleterre; l'Ile-de-France, cette clef de l'Océan indien, recevait nos flottes et leur servait d'arsenal; de là elles allaient à Pondichéry et sur la côte du Bengale, soutenir, en temps de guerre, nos comptoirs, et faire trembler ceux de l'ennemi.

Mais le temps a effacé jusqu'au souvenir de cette grandeur; les compatriotes des Dupleix et des la Bourdonnais ne paraissent plus que comme marchands sur les côtes de l'Inde où ces grands hommes régnèrent en

maîtres, et remportèrent tant de victoires. Tous ces pays sont tombés successivement sous le joug immense de l'Angleterre. Dès le commencement du siècle, le cap de Bonne-Espérance, mal défendu par ses anciens possesseurs, a pris une nouvelle importance sous le pavillon anglais. Enfin, peu d'années après, cette île, seul reste de notre puissance, dont les heureux armements, dans les derniers jours de sa splendeur, firent jeter des cris de détresse à la compagnie anglaise des Indes; qui vit tant de fois son port rempli de bâtiments ennemis capturés, et sa brave jeunesse partager nos succès, nos dangers, dans les combats du grand port, devant les rivages de Bourbon, et apprendre ainsi à combattre et vaincre, sous les ordres des plus grands officiers de la marine militaire (7); l'Ile-de-France enfin, livrée depuis longtemps à ses seules ressources, privée même de l'appui de Bourbon, qui fut à peine défendue, succomba sous la plus formidable expédition qui eût jamais attaqué une colonie. Tant de pertes et de dépenses avaient appris à l'Angleterre le prix de sa dernière conquête; aussi lorsqu'en 1814 cette puissance jalouse dicta les conditions du traité, elle ne rendit à la France, de ses anciennes possessions dans l'Océan indien, que Bourbon, position inoffensive en temps de guerre, et peu susceptible d'être défendue. Telle est la puissance formidable contre laquelle notre nouvel établissement de Sainte Marie, sur la côte de Madagascar, aura à lutter dès les premiers coups de canon de la guerre maritime : et fût-il alors parvenu à un point de prospérité peu probable, entouré de remparts soutenus par une garnison

nombreuse et acclimatée, comment pourrait-il résister aux expéditions venues en peu de jours du cap de Bonne-Espérance et de l'Ile-de-France, aux peuples nègres voisins, excités et soulevés par les agents anglais? Et si ces moyens ne suffisaient pas, la compagnie des Indes, qui trouva en 1810 vingt mille soldats et plusieurs centaines de navires pour prendre l'Ile-de-France, défendue par sa position et ses habitants, n'aurait-elle pas recours au même moyen pour s'emparer de notre seul point de relâche dans ces mers, et détruire encore d'un seul coup les bâtiments de guerre et les corsaires ennemis de son commerce? Facile à bloquer, et d'un abord difficile la nuit, l'établissement de Sainte-Marie aurait bientôt toutes ses relations avec l'Europe interceptées par les escadres ennemies. Bourbon, dont les côtes profondes sont toujours tourmentées par une grosse mer, ne peut offrir ni abri ni protection aux bâtiments, et bloquée elle-même étroitement, elle aurait succombé ou serait réduite à une nullité absolue. Ainsi, nos croiseurs, arrivés dans ces mers lointaines après une longue traversée, repoussés des colonies neutres par leurs gouverneurs intimidés, trouvant le pavillon anglais déployé sur tous les points accessibles des côtes, seraient privés des moyens de ravitaillement, et même d'un refuge assuré pour se réparer des avaries éprouvées dans les combats ou les mauvais temps.

Loin de moi l'intention de vouloir établir en principe que la France doive renoncer à former des colonies ou des établissements dans les contrées éloignées. Je pense au contraire que bientôt, embarrassée d'une trop

forte population, et ne pouvant offrir des moyens faciles d'existence à toute cette nouvelle génération, inquiète et avide de changements, elle sera obligée d'encourager l'émigration, à l'exemple de l'Angleterre, qui, ayant devancé les autres peuples de l'Europe en civilisation et en puissance commerciale, a dû en venir avant eux à cette mesure dispendieuse, mais nécessaire pour éviter de grands malheurs.

Si l'on veut obtenir les mêmes succès, il faut employer les mêmes moyens : un moment ne les voit pas naître, et ils doivent être dès longtemps préparés. Les colonies fondées au prix des trésors de la mère patrie lui doivent un dédommagement de ses sacrifices ; mais il ne peut être obtenu qu'à la suite de la longue et paisible possession, qu'une marine militaire nombreuse et fortement organisée peut seule assurer. Tournons les yeux vers le passé, nous verrons le Canada enlevé, après une défense opiniâtre, à la France, dès que la marine négligée ne put plus lutter avec celle de l'ennemi. Dans la dernière guerre, et par la même cause, nous avons perdu successivement toutes nos colonies : le même sort attend nos établissements anciens et nouveaux, tant que l'on séparera leur existence de celle de la marine militaire; l'Angleterre s'emparera et profitera, comme elle l'a fait jusqu'ici, du fruit des travaux de sa rivale et de tant de sacrifices anéantis. Mais que la marine française, qui réunit tant d'éléments de grandeur et de force, se voie noblement encouragée; qu'elle ne soit pas, chaque année, l'objet de nouvelles récriminations ; que les intérêts du commerce maritime et la protection dont il a

besoin pour prospérer ne soient plus sacrifiés à des exigences du moment; alors seulement notre belle France pourra suivre l'exemple de l'Angleterre, en formant des colonies qu'elle sera en mesure de protéger; le superflu de sa population toujours croissante y trouvera une nouvelle patrie, ses manufactures un débouché pour leurs produits, et ses forces navales des points de station assurés.

Mais abandonnons d'aussi grands intérêts, auxquels l'avenir se montrera sans nul doute plus favorable que le passé.

Lorsque *la Favorite* quitta Toulon, le nouveau gouverneur nommé pour Bourbon, M. le capitaine de vaisseau Duval d'Ailly, était sur le point de s'embarquer pour sa destination. Le changement de la première autorité est un grand événement dans une colonie, et celui-ci, annoncé depuis plusieurs mois, occupait beaucoup tous les esprits. L'arrivée de la corvette, qui fut reconnue par plusieurs personnes venues dernièrement de France, devait faire naître bien des conjectures sur la présence à mon bord du gouverneur attendu. En effet, peu d'heures s'étaient écoulées depuis notre mouillage, lorsqu'à travers la brume nous distinguâmes plusieurs pavillons flottant au sommet d'un mât placé dans l'intérieur de la ville, à quelque distance du rivage, et au pied duquel, malgré la pluie et le vent, était rassemblée une nombreuse société de curieux. En vain ils renouvelaient sans cesse leurs signaux, que nous ne comprenions pas; pour eux notre réponse était aussi obscure et aussi peu satisfaisante. La similitude des pavillons employés des deux côtés, et si-

gnifiant également des mots, mais différents et dans des tactiques différentes, formaient des phrases si extraordinaires que, malgré notre impatiente curiosité, nous y trouvions un sujet de gaieté et de plaisante distraction. Enfin on se lassa de part et d'autre, et chacun resta aussi peu instruit qu'il l'était auparavant. Cependant nous approchions du moment où des signaux moins plaisants et plus faciles à concevoir devaient nous annoncer de nouveaux dangers et de nouvelles inquiétudes.

La journée du 2 avril avait été semblable à la précédente; mais la nuit suivante me fit prévoir ce qui nous attendait le lendemain. Le vent soufflait par rafales violentes, la mer se précipitait sur les rochers de la côte avec une nouvelle fureur; le bruit des lames, joint à l'espèce de roulement rauque et continuel que nous renvoyaient les montagnes, avait quelque chose d'effrayant et de solennel. Enfin le jour parut, il vint sombre et douteux éclairer les fâcheux pronostics d'un ouragan prochain.

Les nuages, chassés par le vent terrible qui se faisait déjà sentir de l'autre côté de l'île, cherchaient un abri en se roulant sur eux-mêmes dans les ravins, dont ils remplissaient les profondeurs depuis le sommet des mornes jusqu'au rivage. Nous pouvions apercevoir parfois les arbres les plus élevés courbés par l'orage; d'autres étaient arrachés par les torrents qui venaient se précipiter à la mer en longues nappes d'écume.

Au pavillon bleu, qu'au milieu de la brume qui l'entourait par moments on aurait pris pour le génie des tempêtes planant au-dessus des lames, était joint un

signal qui ordonnait aux navires marchands de prendre le large. Un instant après, à sept heures et demie, le bruit triste et lointain de trois coups de canon tirés des batteries de la ville, vint annoncer aux bâtiments de guerre qu'un nouvel ouragan commençait, et qu'ils devaient quitter une côte devenue extrêmement dangereuse pour eux.

En effet, en peu d'instants, le vent, toujours à l'E. S. E., avait considérablement augmenté; la mer était si mauvaise que je fus obligé, à mon grand regret, d'abandonner l'ancre et la chaîne-câble, mouillées par un trop grand fond pour pouvoir être levées dans une circonstance aussi difficile. Je fis prendre toutes les précautions que me suggéra mon vif désir de les retrouver plus tard.

Quoique notre séjour sur la rade de Saint-Denis eût été peu favorable et d'une bien courte durée, les haubans avaient été raidis, la mâture parfaitement appuyée et débarrassée, dans l'attente du mauvais temps, de tout ce qui pouvait la charger dans ses parties élevées.

Le nombre des malades était très-borné, aucun ne donnait d'inquiétude, et dorénavant nous ne pouvions plus être que peu de jours à la mer.

Ce fut donc dans la matinée du 3 avril 1830 que commença la seconde épreuve de notre campagne; mais déjà l'équipage de *la Favorite*, enhardi par l'expérience, avait appris à braver le mauvais temps. Tout terrible que celui-ci paraissait devoir être, il ne nous effrayait pas; nos dispositions étaient prises pour le recevoir : les ouvertures des ponts avaient été fermées avec le plus grand soin, pour empêcher l'eau de s'introduire

dans l'intérieur du bâtiment; tout était saisi solidement pour résister aux coups de mer et aux violents mouvements.

A 8 heures, la corvette courant au large sous ses petites voiles de cape, abandonna la côte, qui prenait un aspect de plus en plus effrayant. (Pl. 4.) A travers la brume épaisse, les masses de terre ne paraissaient plus que comme des ombres immenses suspendues sur nos têtes. Bientôt un spectacle déchirant vint pour un moment attirer nos regards, et nous faire éprouver cette sympathie qui lie toujours les marins dans les dangers de leur aventureux métier.

Les navires marchands avaient lentement obéi au signal de s'éloigner de terre; une partie était déjà hors de vue; les autres, entièrement démâtés et abandonnés de leurs équipages, ayant rompu leurs câbles, assaillis de tous côtés par une mer furieuse, poussés sans guides au large, venaient passer auprès de la corvette, forcée de manœuvrer pour les éviter. Nous déplorions le sort d'un chien laissé à bord d'un brick, nous entendions encore les cris de désespoir du pauvre animal, quand tout à coup, au milieu de la brume, paraît à nous toucher, un navire n'ayant pour toute mâture qu'un morceau de bois sur lequel, en guise de voile, un lambeau de toile était installé; son pavillon, roulé et attaché de distance en distance, annonçait la détresse. Deux hommes paraissaient sur le pont; pour ne pas être emportés par les lames, ils s'étaient attachés au bord du bâtiment, que, comme capitaine et second, malgré les conseils, les ordres même du commandant de la rade, ils n'a-

vaient pas voulu abandonner; ils tendaient leurs bras vers nous, pour faire, sans doute, des adieux qu'ils croyaient les derniers. Officiers et matelots mesuraient de l'œil les lames furieuses qui nous séparaient de ces deux victimes presque assurées d'un dévouement mal entendu; toute tentative eût été inutile et eût coûté la vie aux hommes courageux qui voulaient s'exposer. J'éprouvai un douloureux regret; mais je dus y renoncer, pour éviter de plus grands malheurs.

A mesure que nous perdions l'abri de la terre en courant au large, le coup de vent semblait augmenter. Les baromètres étaient à $27^{p}\ 4^{l}$, une vapeur épaisse voilait le soleil et tombait en pluie froide et très-fine; cependant rien encore n'annonçait un ouragan plus terrible que celui du 27 mars. Mais quelques instants après le coucher du soleil, un phénomène que nous n'avions pas encore observé précéda de très-peu de temps le moment où la corvette courut les plus grands dangers. Une teinte rougeâtre et blafarde éclaira pendant une demi-heure le ciel et l'horizon dans toutes leurs parties; l'ouragan augmenta de fureur; des éclairs brillants et presque sans interruption, comme les grains qu'ils accompagnaient, vinrent éclairer l'horrible scène qui se déployait alors à nos regards, et dont la dernière épreuve ne nous avait donné qu'une faible idée. A onze heures du soir, le vent soufflait avec une rage effrayante, la mâture ployait comme un roseau et menaçait à chaque instant de voler en morceaux; les lames, semblables à des montagnes d'écume sur lesquelles la corvette, couchée par sa mâture, se relevait avec une difficulté bien inquiétante,

se présentaient sans cesse devant nous. Une seule pouvait engloutir *la Favorite;* mais cet excellent bâtiment, abandonné pour ainsi dire à ses seuls moyens, justifiait d'une manière admirable la confiance que j'avais en lui.

Enfin, à une heure de la nuit, les éclairs moins brillants et plus rares, les baromètres qui commençaient à remonter, annoncèrent la fin de l'ouragan, mais non celle du mauvais temps; car, après un moment de calme, à quatre heures du matin, les vents passèrent subitement du S. E. au N. O., et reprirent avec une nouvelle violence. Le ciel était toujours couvert, l'horizon embrumé, mais la mer paraissait moins terrible que le soir précédent.

Nous passâmes ainsi la journée du 4 et la nuit qui suivit: le temps n'ayant que peu ou point changé, les vents toujours au N. O., j'abandonnai mon premier projet de revenir tout de suite à Bourbon, et je laissai arriver pour l'Ile-de-France, alors à peu de distance sous le vent.

Sous les voiles majeures, qui avaient été successivement déployées, nous avancions rapidement vers notre nouvelle destination, où nous devions trouver un port sûr, le repos si nécessaire à un équipage harassé par des mauvais temps presque continuels, les moyens de réparer les avaries éprouvées dans les deux ouragans, et surtout pendant le dernier, et enfin de l'eau, dont nous n'avions plus à bord, avec la plus sévère économie, que pour quelques jours.

Plus nous approchions de la terre, que la brume em-

pêchait encore de voir distinctement, plus le temps devenait beau. A trois heures, le ciel était clair; le soleil, caché depuis si longtemps, avait reparu; une brise fraîche du N. nous portait sur la partie S. de l'Ile-de-France, qui s'étendait devant nous. Toutes les voiles étaient dehors, et j'avais l'espoir que les vents généraux de S. E., favorables pour nous, succéderaient au calme qui s'établissait peu à peu.

Pendant la journée du 6, nous eûmes à lutter contre des brises faibles et contraires et une mer constamment grosse dans ces parages. Ce temps fut utilement employé à sécher et aérer l'intérieur du bâtiment, à rétablir l'ordre dans sa mâture et son gréement, enfin à effacer autant que possible les ravages des derniers mauvais temps.

Le 7, dans l'après-midi, après un grain suivi du calme, la brise tant désirée s'éleva, d'abord faible; mais bientôt, acquérant de la force, elle permit de prendre connaissance avant la nuit du morne de Brabant, à l'extrémité S. O. de l'île, sous lequel nous passions à onze heures du soir.

Ce moment fut délicieux. Le ciel était sans nuages; la lune, alors pleine, éclairait la côte, éloignée d'une demilieue; une brise légère nous apportait l'odeur suave des orangers et des fleurs, la température était douce, et la mer, unie comme une glace, formait cependant, en se brisant sur les récifs, une longue ligne d'argent qui me servait à diriger la route.

Mes officiers et moi, assis sur l'arrière de la corvette, nous jouissions de ce délicieux spectacle, nos âmes s'ou-

vraient aux plus douces émotions. Le passé, avec ses dangers, ses fatigues à peine terminées, n'était plus qu'un songe pénible, dont le réveil était arrivé; nous touchions au terme des privations que nous endurions depuis tant de jours. Chaque homme, oubliant le sommeil, se promettait le dédommagement de ce qu'il avait souffert. Pour moi, heureux d'avoir amené à bon port, à travers tant de dangers, les marins dont la destinée m'était confiée, je jouissais de leur joie; j'éprouvais un sentiment d'orgueil en voyant *la Favorite* avec sa mâture haute, légère et couverte de voiles, glisser rapidement sur la mer, qui peu de jours auparavant menaçait de l'engloutir. Mon âme, froissée par les soucis, goûtait enfin un moment de repos, devenu absolument nécessaire à ma santé fatiguée.

Le jour remplaça le clair de lune, et nous fit voir l'Ile-de-France dans toute sa splendeur. Nous étions devant le Port-Louis, et une vue admirable s'étendait au loin sous nos yeux.

Sur notre droite était la *grande rivière* qui, après avoir serpenté au milieu des plantations entremêlées de bosquets et couvertes de charmantes habitations que leur blancheur faisait facilement distinguer, venait déployer son embouchure entourée de récifs sur lesquels la mer, doucement agitée par une petite brise du large, formait une ligne blanche d'écume qui réfléchissait les premiers rayons du soleil levant. Une multitude de pirogues de pêcheurs sillonnaient dans tous les sens ces bassins naturels, et des bateaux caboteurs donnant à pleines voiles dans les passes étroites pour

remonter la rivière, achevaient d'animer ce tableau enchanteur.

Sur notre gauche, la côte, avec ses longues bandes de récifs, remparts que la nature lui donna pour la protéger contre l'immense Océan, s'éloignait rapidement vers le N. Une ombre lointaine et bleuâtre marquait la place du Coin-de-Mire et des autres rochers qui terminent la terre dans le N. O. Toute cette partie de l'île est basse, parfaitement cultivée, et couverte de cannes à sucre dont la couleur encore verte laissait ressortir agréablement l'humble clocher au sommet aigu (Pl. 9.) et le faîte blanc des principales habitations.

Mais nos regards se tournaient malgré nous vers le Port-Louis, dont la vue magnifique et gracieuse en même temps excitait notre admiration. (Pl. 8.) Quelle riante perspective offrent aux yeux du marin et du passager, fatigués par un long voyage, ces deux batteries avancées qu'on croirait sorties de la mer au même instant que les bouquets de cocotiers qui, de leur feuillage élevé, en surmontent les murailles blanches armées de nombreux canons! Elles forment entre elles et défendent la passe sinueuse que deux navires ne peuvent franchir à la fois et qui conduit sur la rade couverte d'une forêt de mâts, dont les pavillons mollement agités semblent interroger le vent qui souffle en dehors. Plus loin, dans le fond, nous découvrions la ville, les maisons, les arbres qui les entourent, formant une bordure émaillée de mille couleurs au pied des montagnes sombres et majestueuses qui la dominent de tous les côtés. Nos yeux perdaient bien vite la trace des travaux de l'homme sur les flancs

escarpés du *Pouce* au sommet arrondi et incliné, du *Peter-bot* au pic si élevé et surmonté d'un bouton, de la montagne du *Rempart* aux formes bizarres et sauvages, masses énormes, couvertes de forêts, sillonnées par les torrents, et qui tiennent leurs têtes presque constamment cachées dans les nuages.

Cependant, aidée d'une jolie brise, *la Favorite*, couverte de voiles, approchait des passes entre les récifs dont l'entrée est marquée par une caisse flottante surmontée d'une cloche que le mouvement donné par la mer fait constamment sonner. Ce bruit secourable indique dans les nuits sombres et orageuses le bon mouillage aux bâtiments. Le pilote, qui vint au-devant de la corvette, nous évita un nouveau retard, et enfin, avant midi, *la Favorite* mouilla sur la rade du Port-Louis.

J'envoyai un officier annoncer notre arrivée au gouverneur; sa réponse fut gracieuse; il témoignait le plus vif désir de me voir, et les ordres étaient déjà donnés pour que le salut fût rendu. Le pavillon anglais fut salué de vingt-un coups de canon; celui de France reçut sur-le-champ le même honneur.

Bientôt après cette cérémonie, je me rendis au rivage, sur lequel je trouvai le capitaine d'une corvette anglaise qui eut l'aimable complaisance de m'introduire auprès du gouverneur dont je fus parfaitement reçu, et qui m'engagea à passer l'après-midi à sa campagne, où il restait constamment dans cette saison.

Une heure après, je montai dans une des voitures de son excellence, avec ma nouvelle connaissance, le capi-

taine anglais, et nous arrivâmes en peu de temps au Réduit, magnifique habitation située sur le sommet d'une colline élevée, dans une position délicieuse. Elle avait eu la même destination sous la puissance des Français; mais, sous ses nouveaux maîtres, elle avait été beaucoup augmentée.

Le général Colleville, frère du lord écossais du même nom, était depuis deux ans gouverneur de l'Ile-de-France : ancien militaire, il avait fait avec distinction la guerre en Europe et dans l'Inde. Son caractère franc, ouvert, ferme et conciliant à la fois, le faisait aimer de toutes les personnes qui l'entouraient; mais arrivé au timon des affaires dans un temps difficile, obligé d'exécuter les ordres sévères d'un gouvernement peu disposé à traiter favorablement ses nouveaux sujets, il ne put être justement apprécié par des esprits aigris n'ayant que trop de raisons d'être mécontents, et qui chaque jour, malgré ses efforts, s'éloignaient davantage de lui. Alors la colonie offrait le spectacle d'une lutte constante entre les mœurs, les préjugés, les caractères si différents des deux grandes nations : cette population si éminemment française, si gaie, si vive, passionnée pour ses glorieux souvenirs de guerre, ployait impatiemment depuis vingt ans sous le joug froid et pesant de nos rivaux, jaloux et mécontents d'une opposition que le temps ni la force n'avaient pu subjuguer. Une mutuelle animosité excita d'un côté des reproches, injustes peut-être, et de l'autre des vexations particulières et une trop grande précipitation dans la mise en vigueur des nouvelles lois aussi favorables aux esclaves que contraires

aux anciens préjugés des colons. Enfin la société elle-même se partagea en deux partis également animés de l'esprit d'aigreur et d'absolutisme inhérent aux opinions politiques. En vain lady Colleville, femme d'une haute naissance, d'un caractère aimable et doux, voulut-elle amener un rapprochement dans de grandes et magnifiques réunions; on y vint, mais de nouvelles rivalités causèrent un nouveau surcroît d'exaspération.

Mes visites au Réduit étaient assez fréquentes; sollicité, ainsi que mes officiers, d'y venir passer des journées entières, nous y trouvions toujours un accueil aussi empressé que gracieux. Je jouissais, dans cette belle habitation, de quelques moments de repos et de la liberté. Je cherchais la France au milieu de ces bois frais et touffus, auprès de ces cascades bouillonnant dans le creux des ravins dont l'œil effrayé n'ose mesurer la profondeur. C'est au point de réunion de deux semblables précipices, au fond desquels roulent des torrents descendant des montagnes, que sont situés, sur un plateau étroit et élevé de huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, les bâtiments et les jardins. Combien de fois, livré à mes réflexions, ai-je passé dans la solitude des heures entières à la pointe avancée, formée par l'extrémité de l'angle, et à laquelle sa position sauvage et majestueuse a fait donner le nom de *bout du monde!* J'avais sous les yeux ces masses énormes de pierres volcaniques aux formes bizarres, et portant encore les traces des convulsions souterraines qui les avaient séparées; leurs sommets arides et rougeâtres, dominant de profonds ravins, jetaient une ombre im-

posante sur les blocs de roches que les torrents couvraient d'écume et semblaient vouloir déraciner; leurs eaux, grossies par les pluies précédentes, venaient se réunir au fond du précipice immense ouvert à mes pieds; puis, continuant de ravins en ravins leur course inégale, dont le bruit sourd venait jusqu'à moi, elles allaient enfin former la *grande rivière* que je reconnaissais dans le lointain.

Mes yeux, fatigués de ce désordre, se reposaient avec plaisir sur ces massifs d'arbres nains, qui, favorisés par l'humidité et à l'abri des rayons brûlants du soleil, tapissent les parois en pente rapide des précipices; ils offrent à une multitude de singes verts une retraite dans laquelle eux seuls peuvent pénétrer. C'est de là que des bandes nombreuses de ces animaux malfaisants vont piller les champs des habitations voisines. Aucune ruse de guerre ne leur est inconnue pour échapper à la vengeance des propriétaires exaspérés. Pendant que la troupe dévalise les plantations de cannes à sucre et de bananiers, ses nombreuses sentinelles, placées sur les rochers et les arbres élevés, veillent avec soin au salut commun : un cri annonce l'approche de l'ennemi; alors les pillards, portant le butin sous chacun de leurs bras, et sautillant sur les pieds de derrière, reprennent promptement la route des ravins. Si dans la retraite les moins lestes ou les plus chargés ne peuvent échapper aux fatals coups de fusil, mais quoique blessés grièvement parviennent à gagner quelques taillis, leurs compagnons reviennent les ramasser quand le danger est éloigné. Et telle est la constitution forte et vivace de ces

animaux, qu'il est rare qu'un singe blessé ne se rétablisse pas. On a remarqué qu'alors, sans doute à cause de son expérience reconnue, il devient un des chefs de bande, sans que les corps de ses compagnons tués sur le coup dans les expéditions précédentes, et pendus aux arbres voisins, puissent l'intimider et le dégoûter de ces déprédations.

En traversant le petit bois qui entoure le *bout du monde* et le sépare des jardins, on retrouve avec plaisir toutes les grâces de la nature civilisée : de belles allées couvertes terminent des deux côtés les bords escarpés du plateau, dont le milieu est occupé par de vastes boulingrins, garnis de bouquets d'arbres agréablement répartis. La maison, avec sa façade ornée de parterres de fleurs, et les bosquets qui entourent ses deux extrémités, forme le troisième côté. Comme toutes les habitations des colonies, elle est plus longue que large, bâtie en bois, et n'a qu'un seul étage. Au rez-de-chaussée sont les salles de réception, et au-dessus les appartements particuliers, dont le nombre, trop borné pour la quantité des visiteurs qui affluent constamment auprès du gouverneur, est considérablement augmenté par les *bancalangs*, espèce de petits pavillons séparés et sans étage qui entourent la cour d'entrée, placée du côté opposé au jardin.

L'ameublement n'est pas somptueux, mais il est commode pour les chaleurs : tirés presque entièrement de Chine, le bambou et le rotin en font tous les frais. Les meubles d'Europe ne pourraient résister longtemps au vent fort et constant qui dessèche la terre depuis mai jusqu'en septembre, et encore moins à l'humidité chaude

de la saison des pluies, pendant laquelle les colons se retirent sur leurs habitations pour y respirer en liberté un air moins étouffant. Ceux que le luxe exige absolument deviennent en peu de temps les repaires d'une multitude d'insectes dégoûtants et même dangereux. Les murs, entièrement de bois, donnent asile à des scorpions, des cent-pieds et des serpents. Le lézard familier, ami de l'homme, ne peut parvenir à détruire les myriades de petites fourmis rouges, que les plus grandes précautions peuvent difficilement éloigner; enfin ces désolants moustiques, dont les cris troublent le sommeil du malheureux qu'une gaze met à l'abri de leurs douloureuses piqûres, viennent encore augmenter la liste des calamités au prix desquelles les Européens jouissent du beau climat des tropiques : l'habitude les fait oublier, et une température toujours agréable, une douce liberté, l'affable hospitalité des habitants, rendront toujours, pour le voyageur, l'Ile-de-France un pays délicieux. En donnant quelques détails sur la maison de campagne du gouverneur, j'ai décrit en même temps la plupart des riches habitations. Sur toutes, l'Européen retrouve cette même grandeur, ce même luxe, cette foule de domestiques empressés d'aller au-devant même de ses désirs : quoique jouissant d'une entière liberté, il se voit l'objet de cette gracieuse bienveillance, de ces soins délicats, dont les seuls enfants de la France savent embellir l'hospitalité. Quels heureux moments j'ai passés au sein des sociétés réunies sur ces belles habitations! Elles me rappelaient la France, que j'avais quittée pour si longtemps; je retrouvais des Français dont le cœur battait

au souvenir de la patrie; avec quel plaisir ils parlaient du temps où notre pavillon flottait sur les batteries du Port-Louis, de ces circonstances mémorables dans les fastes de la colonie qui virent la jeunesse de l'île s'embarquant en foule à bord de nos frégates, et forçant, après des combats à outrance (8), l'ennemi, leur maître maintenant, de se rendre ou d'abandonner les côtes qu'il bloquait auparavant! Cette époque de gloire est encore chère aux habitants de l'Ile-de-France; cependant elle ne fut pas pour eux celle de l'opulence et de la prospérité; mais, enfants de la grande nation, ils ont combattu et souffert pour elle; pour eux aussi le souvenir de ses triomphes est un héritage qu'ils conservent précieusement.

Lorsqu'en 1810, après la capitulation de la garnison et la reddition des frégates sur l'une desquelles j'étais embarqué comme élève de première classe, nous abandonnâmes l'Ile-de-France, depuis plusieurs années ses ports ne voyaient plus que de loin en loin des navires venus d'Europe; toute exportation des produits avait cessé, le commerce n'était plus alimenté que par les prises faites sur l'ennemi, mais alors il était fidèle à ses engagements; les transactions étaient peu considérables, mais rarement la bonne foi n'y présidait pas; une ancienne simplicité mettait des bornes au luxe, si dangereux dans les colonies. Quels changements il avait causés dans celle-ci depuis vingt années! D'abord ébloui, j'eus bientôt après la conviction que cette apparence de prospérité cachait une crise commerciale qui devait faire regretter aux colons un temps moins brillant, mais

plus heureux. Pendant les premières années de la paix, l'Ile-de-France prospéra: ses sucres, ses cafés, recherchés en Europe, trouvèrent de nombreux acheteurs qui les firent monter à un prix très-élevé; les plantations prirent un immense accroissement et augmentèrent considérablement de valeur; mais le luxe, dont les Anglais commencèrent à donner l'exemple pernicieux, vint avec la fortune; d'abord à sa suite, bientôt il la dépassa : l'heureuse aisance du temps passé disparut; de nombreux et brillants équipages, apportés à grands frais d'Angleterre ou du cap de Bonne-Espérance, circulèrent rapidement dans les rues qui n'avaient vu encore que de modestes palanquins; dans toutes les parties de l'île, des maisons vastes, meublées avec luxe, remplacèrent les humbles et anciennes habitations; des routes magnifiques, faites et entretenues à grands frais par les forçats indiens envoyés de Bombay et de Madras, serpentèrent à travers les montagnes, et permirent aux voitures de traverser l'île dans plusieurs sens. Alors cette passion d'entreprises hasardeuses, qui amena tant de catastrophes dans les grandes villes de commerce d'Europe, avait franchi les mers, et était venue chercher de nouvelles victimes dans les colonies, dont les habitants ne furent que trop disposés à suivre ses dangereuses illusions. Un vertige sembla s'emparer des colons de l'Ile-de-France et de Bourbon : une foule de chercheurs de fortune, chassés d'Europe par le mauvais état de leurs affaires, augmentèrent encore le mal. La vente du sucre offrant des avantages, cette culture remplaça toutes les autres : les plantations de café furent entière-

ment arrachées. Les habitations, vendues à des prix exorbitants, durent être payées sur les revenus futurs dont personne n'osait même soupçonner la solidité; enfin les habitants des deux colonies se livrèrent à toutes les folies dont l'ancien monde donnait alors l'exemple.

Bientôt les marchés d'Europe furent encombrés des sucres importés de toutes les colonies, et même de plusieurs contrées d'Asie. Les prix durent alors considérablement baisser : ce fut la fin du rêve; le réveil fut triste. Les cent livres de sucre, qui avaient monté jusqu'au prix énorme de neuf piastres, tombèrent à celui de quatre piastres qu'on offrait en avril 1830, sans que l'avenir même laissât espérer des conditions plus favorables.

Les colons qui, dans leur aveuglement, avaient presque tous couvert de cannes à sucre les champs qui auparavant nourrissaient leurs esclaves, durent acheter des vivres à un prix exorbitant : ces nouvelles charges obligées les mirent davantage dans l'impossibilité de remplir les engagements onéreux antérieurement contractés, non-seulement avec les anciens propriétaires d'habitations, mais avec les négociants qui avaient fourni à leur luxe extravagant. Les banqueroutes se multiplièrent, les fortunes furent renversées ou fortement ébranlées, sans que le goût de la dépense, qui avait causé une partie de ces malheurs, parût être affaibli.

La société ne fut pas sans se ressentir d'aussi forts ébranlements : les réunions devinrent rares, et le Port-

Louis, séjour autrefois des plaisirs, les vit s'éloigner peu à peu.

La détresse des affaires commerciales n'a pas amené seule ce changement; une autre cause, beaucoup plus ancienne, exerce aussi une influence qui peut avoir, dans un avenir peu éloigné, de bien fâcheux résultats.

Dès les premières années de leur puissance dans la colonie, les Anglais virent avec inquiétude que l'éloignement, l'aversion même des habitants pour leur gouvernement, loin de s'affaiblir, prenaient chaque jour une nouvelle énergie qui, au premier coup de canon d'une guerre, pouvait rendre à la France son ancienne possession. Pour diminuer le nombre de ces prétendus ennemis intérieurs, et forcer les colons à vendre leurs propriétés aux Anglais qui vinrent s'établir dans la colonie, les mesures arbitraires, les vexations ne furent pas épargnées; mais l'émigration fut lente, et n'amena pas les résultats attendus : il fallut avoir recours à un autre moyen; et l'opposition qu'on redoutait fut divisée.

Jusqu'alors les blancs et les hommes de couleur avaient vécu en bonne intelligence : cette dernière caste, paisible, laborieuse, s'enrichissait sous le patronage de ses anciens maîtres dont les préjugés contre elle, si absurdes dans les autres colonies, avaient perdu de leur honteuse sévérité. Ces avantages, qui semblaient satisfaire les mulâtres, étaient la récompense de la conduite qu'ils avaient tenue en aidant les colons à contenir les noirs pendant les troubles de la révolution. Cet accord inspirait des craintes au gouvernement anglais,

qui, étant parvenu à le rompre, a établi solidement son autorité.

Les lois promulguées depuis la paix générale, par le parlement anglais, sur l'esclavage des noirs et l'égalité parfaite entre les blancs et les hommes de couleur, ont trouvé et trouvent encore une vive opposition dans les Indes occidentales. Elles furent, sans aucun ménagement pour tant d'intérêts, tant de préjugés blessés, mises en vigueur à l'Ile-de-France.

Les mulâtres parurent en général peu sensibles d'abord à une théorie de droits qui n'apportait que peu ou point de changements avantageux à la position heureuse dont ils jouissaient; cependant, sans s'éloigner des blancs, ils s'attachèrent à un gouvernement qui les comblait de faveurs, et durent être peu disposés à rappeler celui qui les en aurait privés. Si ces prétendues mesures libérales s'étaient arrêtées là, les colons, attaqués seulement dans leurs préjugés, y auraient renoncé avec le temps; mais leur mécontentement n'eut plus de bornes quand, sous le prétexte de philanthropie, ils virent des agents d'un gouvernement dont les intentions bienveillantes pour la colonie inspiraient peu de confiance, s'interposer entre eux et leurs esclaves, partie la plus précieuse de leur propriété, et, sous le titre de protecteurs des noirs, si difficiles à contenir dans la dépendance, amener peu à peu ceux-ci, en affaiblissant les liens qui les unissaient à leurs maîtres, vers un soulèvement ou l'affranchissement général.

C'est par ce moyen que le gouvernement anglais, en captant l'attachement des esclaves, a élevé un nouvel

et fort obstacle contre les tentatives de la France pour reprendre son ancienne colonie. Cette circonstance nouvelle aurait dû rapprocher les blancs et les mulâtres, menacés d'un danger commun; mais une rivalité, bien autrement difficile à apaiser, est venue tirer les Anglais de l'inquiétude que cette réunion pouvait leur inspirer.

Les dames de l'Ile-de-France jouissent en Europe et dans l'Inde d'une juste réputation de beauté : elles sont jolies, remplies de grâces, leur tournure est charmante; chez elles un caractère vif, gai, spirituel, se joint le plus souvent à une éducation soignée. Sans doute elles doivent ces avantages au sang qui coule dans leurs veines, mais ce fut aussi en partie à la même source que les filles de couleur puisèrent le don de plaire : elles ont une taille légère, svelte et voluptueuse; de beaux yeux, des traits délicats, enfin une physionomie piquante, assurent sur les hommes, à ces rivales redoutées, un empire qui ne fut pas toujours désintéressé, et ce succès excita bien souvent, avec raison, les plaintes des dames et des demoiselles, dont les mulâtresses ruinaient les maris ou enlevaient les adorateurs. La vengeance amena l'injustice, et souvent la jolie fille de couleur, accusée d'un geste ou d'un regard insolent par son ennemie irritée, souffrit un châtiment bien ignominieux : rarement, malgré les lois qui parlaient en sa faveur, la mulâtresse esclave pouvait-elle obtenir la liberté, quelque prix qu'elle en offrît.

Le changement de maîtres amena dans la colonie un ordre de choses bien différent : les femmes de couleur, favorisées par le nouveau gouvernement, en profitèrent

pour se venger de leurs anciennes maîtresses, dont elles s'empressèrent de prendre le costume et les habitudes : à la robe modeste en coton, au madras de rigueur et si gracieux sur leurs têtes, succédèrent les étoffes riches et les chapeaux de Paris; de jolis pieds, nus jusqu'alors, furent emprisonnés dans des souliers européens, et l'on vit ces nouvelles élégantes, descendant des combles de la salle de spectacle, où jusque-là l'usage les avait reléguées, venir s'établir effrontément aux premières loges, et rivaliser de luxe et de toilette avec les premières dames de la colonie; celles-ci, humiliées d'une égalité qui heurtait leurs préjugés les plus forts, et qu'elles regardaient comme le plus sensible des affronts, ne parurent plus au théâtre ni aux promenades; tous les lieux publics furent abandonnés aux femmes de couleur.

Les blancs, qui avaient presque tous des relations avec les deux partis, gardèrent longtemps la neutralité; mais, réveillés enfin par l'esprit d'indépendance, d'insolence même qui déjà avait fait de grands progrès parmi les esclaves, et que les lois mises en vigueur par le gouvernement tendaient encore à rendre plus dangereux, ils voulurent défendre leurs priviléges : la résistance physique était impossible, l'opposition morale se montra partout. Les Anglais et leurs partisans furent expulsés des sociétés françaises, dont une animosité très-vive fit fuir la gaieté et la liberté; la politique et les récriminations devinrent les seuls sujets de conversation. La neutralité fut impossible : sans doute quelques demoiselles cédèrent aux vœux des beaux officiers de la garnison

et passèrent dans le camp opposé; mais, à l'honneur de l'esprit national du beau sexe de l'Ile-de-France, le nombre des transfuges fut extrêmement borné.

Au théâtre, le mécontentement se montra avec encore plus de vivacité : les pièces qui pouvaient offrir le plus d'allusions contraires à la nation anglaise furent jouées de préférence et applaudies avec fureur par une jeunesse exaltée qui mit de tout temps le courage au premier rang de ses précieuses qualités; plusieurs fois le désordre fut poussé très-loin; enfin le gouverneur, rendu inquiet par cette effervescence toujours croissante, fit fermer la salle. Les acteurs s'étaient embarqués pour Bourbon peu de jours avant mon arrivée dans la colonie.

Tel était l'état dans lequel je trouvai cette société que j'avais vue autrefois si agréable, si animée; mais les cœurs n'avaient pas changé. Avec quel empressement les anciens colons vinrent au-devant de nous! Mes officiers, plus libres que moi, purent jouir de toutes les distractions qui leur furent offertes. Chaque jour amenait de nouvelles invitations de la part des habitants mêmes de l'intérieur, qui témoignaient les plus vifs regrets quand elles ne pouvaient être acceptées.

C'est ainsi que je parcourus les environs de Port-Louis, et pus admirer les points de vue pittoresques que les montagnes offrent à chaque pas. Je vis la belle cascade située à peu de distance du Réduit. (Pl. 6.) Le torrent solitaire, encaissé entre deux montagnes couvertes d'une épaisse forêt, tombe de cent pieds de haut

dans un gouffre formé par les rochers; l'eau s'y précipite comme une masse d'écume, pour continuer ensuite son cours au fond d'un ravin. Au sentiment d'effroi que me faisait éprouver cet imposant spectacle de la nature sauvage, vint se joindre celui de la compassion pour ce pauvre nègre dont l'incroyable aventure fait pour ainsi dire partie du tableau que j'avais sous les yeux. Il avait travaillé dans le bois voisin, et retournait fatigué à sa case; arrivé au milieu du torrent, qu'il était habitué à traverser chaque jour, le courant, rendu plus rapide par une subite chute d'eau des montagnes, l'entraîne au sommet de la cascade, la lui fait franchir dans un tourbillon, et vient déposer son corps brisé sur un lit de débris peu éloigné du gouffre. Il fut heureusement retrouvé, quelques heures après, par des noirs des habitations voisines. J'ai vu ce malheureux, je lui ai parlé; il était guéri de ses nombreuses et profondes blessures, mais son cerveau, affaibli par la terreur, avait perdu tout souvenir du passé.

Je visitai les plus belles habitations du quartier des Pamplemousses et du plateau élevé des Plaines-Wil-liams : de tous côtés s'étendaient, à perte de vue, d'immenses plantations de cannes à sucre; de riches récoltes couvraient beaucoup de terrains nouvellement défrichés. Mais c'est en vain aussi que je cherchai ces bois d'orangers, de citronniers, si frais, si agréables, où souvent, dans ma jeunesse, j'avais été cueillir des fruits, les longues avenues de *bois noirs* à l'ombre desquels les cafiers bravaient la trop grande chaleur et les mauvais temps : ces ornements des plaines ou du penchant des

collines ont disparu, sacrifiés au fatal génie des spéculations.

Mes regrets renouvelaient ceux des propriétaires de tant d'habitations si bien ombragées autrefois, veuves maintenant de ces belles plantations de café qui firent leur richesse, et de ces bouquets d'arbres, qui en rendaient le séjour délicieux.

Nous étions à cette époque de l'année où la saison des pluies s'éloignant avec le soleil, entré depuis quelques semaines dans l'hémisphère nord, fait place à la sécheresse et au beau temps. Déjà les nuits étaient plus fraîches, mais encore sans rosée; les brumes épaisses disparaissaient peu à peu; les hautes montagnes, couvertes de nuages depuis plusieurs mois, laissaient apercevoir leurs sommets; les torrents étaient moins forts, moins impétueux, et cette année encore l'Ile-de-France avait échappé aux terribles ouragans décrits par Bernardin de Saint-Pierre avec une si effrayante vérité. Mais les souvenirs du dernier n'étaient pas encore effacés: la colonie avait été entièrement ravagée, les récoltes arrachées par le vent ou emportées par les eaux, les maisons abattues ou leurs toits enlevés; des lames énormes venant du large et renversant tout sur leur passage, avaient entraîné au rivage tous les bâtiments mouillés sur la rade; plusieurs, enfermés dans l'arrière-port appelé *trou fanfaron*, quoique tenus par de fortes amarres, et abrités de tous côtés par la terre, s'étaient brisés en grande partie les uns contre les autres, et les quais mêmes n'avaient pas mis la ville à l'abri de l'inondation.

Ce fléau fait, dans les années malheureuses, ses capricieuses apparitions ordinairement en mars ou avril, sans apporter aucun changement dans la marche des saisons; de novembre en mai de forts vents d'O. se font sentir parfois, et apportent des torrents de pluie; l'époque des ouragans termine cette première période, qui est suivie des calmes pendant lesquels le beau temps s'établit tout à fait; les brises fraîches et constantes de S. E. soufflent en juin, et règnent tout le reste de l'année.

La navigation de l'Ile-de-France est donc facile dans presque tous les temps; aussi les relations de cette colonie s'étendent-elles à beaucoup de pays. Les navires viennent en peu de temps de la Nouvelle-Galles du S. et de la terre de Diémen, échanger contre du sucre, du rhum et les marchandises d'Europe, la farine, les moutons, les bois de construction, que fournissent en abondance ces deux établissements. La colonie reçoit du cap de Bonne-Espérance des chevaux, des fruits, des provisions, qu'elle paye en partie avec ses produits. Madagascar est, pour la grande quantité de marchandises tirées d'Angleterre et de l'Inde, un débouché qui prend chaque année un nouvel accroissement, et emploie un grand nombre de forts caboteurs, qui reviennent chargés de bœufs, obtenus ainsi à un prix inférieur. Enfin, l'énorme quantité de sucre que produit cette île est envoyée en grande partie à la métropole, et le reste répandu dans le monde entier. Le commerce français avec l'Ile-de-France fut actif pendant les premières années de la paix; les expéditions de Bor-

deaux se multiplièrent; mais les droits élevés imposés sur les vins et les produits de nos manufactures d'objets de luxe, ne permirent bientôt plus de soutenir la concurrence des Anglais, dont les bâtiments, naviguant à meilleur marché que les nôtres, vinrent prendre en France des chargements qui, transportés en Angleterre, et de là dans les mers de l'Inde, obtinrent alors de payer des droits bien inférieurs; ils eurent de plus en leur faveur les préjugés nationaux, si ordinaires à leurs compatriotes qui achetaient ces marchandises à un prix supérieur à celui des nôtres de même espèce, mais apportées par des marchands français : d'un autre côté, ceux-ci ne pouvant prendre en échange le sucre de la colonie, soumis en France à de forts droits comme produit étranger, manquent de chargement au retour. Ces difficultés ont donc réduit presque à rien notre commerce avec l'Île-de-France, qui cependant voit souvent dans ses ports des bâtiments français revenant de l'Inde.

La position de cette île sur la route de l'Inde en Europe, la sûreté de son port, qui permet de faire subir aux navires toute espèce de réparations, font de cette colonie un point de relâche excellent, et lui assurent une branche de commerce qui n'est pas la moins importante de celles qu'elle possède, car tout y coûte un prix exorbitant. Malheur aux assureurs des navires que les grands mauvais temps du golfe de Bengale, les ouragans, ou enfin les coups de vent du cap de Bonne-Espérance ont forcés de relâcher au Port-Louis! Tous les bénéfices qu'ils attendaient peuvent à peine payer les

réparations. Les tarifs augmentent avec la nécessité; c'est cette dernière qui fit payer, à une frégate hollandaise démâtée, un bas mât cent cinquante mille francs; c'est encore elle qui forçait les navires échappés aux ouragans de Bourbon d'accepter les dures conditions imposées par les propriétaires des chantiers de construction.

Ces sommes énormes dépensées par notre commerce, déjà si peu favorisé dans ses spéculations, me faisaient éprouver un sentiment de peine. Je voulus savoir si quelquefois elles n'avaient pas été exagérées par la mauvaise foi, si quelques capitaines n'avaient pas profité de l'absence de toute surveillance légale pour entraîner les assureurs dans de si grands frais; mes soupçons ne furent que trop vérifiés par les renseignements que j'obtins, et malheureusement bien des exemples furent cités.

Je pensai que le seul moyen d'obvier à de si graves inconvénients serait la présence d'un consul; lui seul pourrait arrêter, par sa connaissance des lieux et des usages, les transactions ruineuses ou illicites pour lesquelles on trouve si facilement des complices dans les colonies; il guiderait également l'inexpérience, dans ces sortes d'affaires, des commandants des bâtiments du Roi, appelés si souvent à l'Ile-de-France pour y réparer leurs avaries; son influence auprès des autorités servirait encore à obtenir des mesures qui missent un terme à la désertion que commettent dans cette colonie, avec une scandaleuse impunité, les matelots des bâtiments de guerre et surtout des navires du commerce, qui souvent ne peuvent reprendre la mer qu'après de longs retards

et des frais excessifs. Ces inconvénients, et plusieurs autres qu'il est inutile d'énumérer ici, avaient excité les réclamations de notre commerce auprès du gouvernement, qui voulut y apporter remède en nommant un consul à l'Ile-de-France; mais quelques difficultés, survenues entre les administrations des deux colonies voisines, firent ajourner une si bonne intention, dont malheureusement, depuis cette époque, il n'a plus été question.

Le nombre des Français établis au Port-Louis est considérable; ils partagent le haut commerce avec les Anglais; celui de détail est en grande partie entre leurs mains. Ils reçoivent peu de navires venus directement de France; mais plusieurs grands trois mâts, arrivant de l'Inde, étaient dans le port, occupés à débarquer le reste de leurs chargements et à réparer les avaries reçues dans les derniers ouragans ou pendant une navigation antérieure.

En parcourant la ville, j'oubliais facilement qu'elle n'était plus française. Le langage, les habitudes, les modes d'habillement n'avaient rien d'étranger; je la trouvai peu changée, malgré l'incendie qui, quelques années après la paix, dévora les quartiers au S. O. du port. La grande rue qui longe le rivage et va d'une extrémité de la ville à l'autre avait été rebâtie. Ces petites maisons à un seul étage, peintes de différentes couleurs, avec leurs fenêtres fermées par des treillis verts en rotin, le feuillage des palmiers qui les entourent, offraient toujours le même coup d'œil pittoresque, et avaient conservé un air d'aisance et de propreté. Je revis

avec plaisir ces belles avenues d'arbres bordées de maisons de grande apparence, ombragées de bosquets. On y trouve une agréable tranquillité et un air plus frais qu'au centre de la ville, dont elles sont un peu éloignées. C'est là que les riches négociants, fatigués des affaires traitées dans les magasins situés sur le port, viennent se reposer le soir au sein de leurs familles.

La demeure du gouverneur était toujours aussi grande, aussi triste, et surtout aussi peu solide qu'en 1810. Les appartements, qui offrent de tous les côtés les traces de la plus forte humidité, sont trop vastes et mal distribués; leur ameublement manque de grâce et de fraîcheur, il se ressent de la préférence donnée au Réduit. Du reste, il est à craindre que le premier ouragan ne renverse tout cet échafaudage de planches, comme il a été sur le point d'arriver à la salle de spectacle, qui, construite également en bois, a, par la seule impulsion du vent, couru de plusieurs pouces sur sa base en pierres, et cause dans cet état peu rassurant l'étonnement des curieux. Cette salle n'est pas spacieuse; mais elle est commode et bien décorée.

Tous les monuments du Port-Louis ne sont pas aussi fragiles et d'une aussi courte durée. L'aquéduc qui conduit l'eau par-dessus un ravin profond, depuis la grande rivière jusqu'à la ville, est bâti en pierres et en briques; il est très-long, élevé à une grande hauteur, d'une construction solide et élégante, digne enfin du fameux la Bourdonnais, sous le gouvernement duquel il fut établi. On voit encore, dans la partie élevée de la ville, une caserne spacieuse, construite en pierres par les Fran-

çais; elle a été augmentée de plusieurs corps de logis par les Anglais. Un beau champ de manœuvres est dans l'intérieur.

Les promenades sont peu remarquables, tristes et point fréquentées; c'est dans la grande rue et sur les quais du port que se rassemblent les promeneurs après le coucher du soleil. (Pl. 7.) Alors le travail est terminé; les nombreuses bandes de nègres ne font plus entendre la chanson baroque et monotone dont la cadence règle leurs efforts et charme leurs longs et pénibles travaux. Les ateliers pour la construction et la réparation des navires, placés sur le bord du rivage, et si bruyants pendant le jour, sont silencieux et abandonnés; mais les magasins, brillants de lumières et de tous les objets de luxe que peuvent fournir les capitales d'Europe; les cafés, remplis de monde; la foule des oisifs, qui, la cigare à la bouche, viennent respirer la fraîcheur, chercher des nouvelles ou en donner, offrent le soir, dans la belle saison, un spectacle aussi animé qu'amusant.

Cependant, au milieu de tant d'agréables distractions, les jours s'écoulaient rapidement; le terme que j'avais fixé pour le départ approchait. La corvette, réparée de ses légères avaries, remise dans le meilleur état, était constamment remplie de nombreux visiteurs, qui venaient admirer sa construction gracieuse et bien soignée: la bonne mine, l'excellente discipline de son nombreux équipage, la bonne conduite, les manières distinguées des officiers et des élèves, l'honorable désintéressement avec lequel ils reconnurent, par des fêtes charmantes,

toutes les honnêtetés dont ils avaient été l'objet, flattaient l'amour-propre national des Français, et nous assuraient en même temps une réception aussi honorable qu'empressée auprès de toutes les autorités de la colonie.

Le 19 avril au matin, tous les travaux étant terminés, l'eau faite et le gréement réparé avec soin, les chaloupes des pilotes vinrent démarrer la corvette, et nous mettre en dehors des passes. J'avais une nombreuse société à bord; je la retins à déjeuner : elle désirait voir *la Favorite* sous voiles et manœuvrant quelques instants devant le port. L'amour-propre de l'équipage était excité; il sentit que, dans ce moment, il devait soutenir l'honneur de notre marine militaire devant une foule de rivaux peu disposés à l'indulgence, et au nombre desquels se trouvaient le capitaine et les officiers de la corvette anglaise. L'épreuve fut tout à fait heureuse pour nous : les matelots manœuvrèrent avec une célérité, un silence et un ensemble qui excitèrent l'étonnement et l'admiration des visiteurs, et j'en fus d'autant plus enchanté, que j'avais craint qu'un repos de quatorze jours n'eût un peu effacé dans nos jeunes têtes l'expérience du passé; mais tel est le caractère du marin français : souvent mou, léger, inattentif même, dans le beau temps et les circonstances ordinaires, vous le trouverez toujours actif, dévoué, audacieux au moment du danger, et jaloux d'assurer dans toutes les luttes la supériorité à sa nation et à son bâtiment.

Je fis mouiller à midi, pour attendre la brise du soir. Nos convives nous quittèrent en témoignant de vifs re-

grets du départ de *la Favorite*, et faisant des vœux pour le succès de sa longue campagne. A huit heures du soir, nos cœurs firent leurs adieux à cette charmante colonie, où nous avions reçu une si douce hospitalité et trouvé un dernier souvenir de notre belle patrie. Puissent-ils être exaucés un jour, les vœux que nous fîmes pour que cette île toute française, arrachée à sa mère patrie par les malheurs de la guerre, puisse voir notre pavillon flotter en maître dans ses ports!



FONTAINE DU PORT LOUIS.

CHAPITRE IV.

RETOUR A BOURBON. — DESCRIPTION DE CETTE COLONIE.

Une brise légère entraîna la corvette loin de la côte, et au jour, nos yeux se tournèrent vers Bourbon, dont nous aperçûmes les hautes montagnes dans le lointain. La chaleur était forte, le ciel clair, la brise faible et inégale, la mer grosse comme elle l'est presque constamment dans le canal entre les deux îles.

Le 21 au soir, le temps devint tout à fait favorable, et Bourbon, que nous avions pu à peine apercevoir dans le premier attérage, s'offrit alors sans voile à nos regards. Son aspect est sombre, sauvage et majestueux à la fois : les montagnes, de couleur rougeâtre volcanique, dépouillées de végétation dans leurs parties supérieures, semblent se grouper en rond vers le centre de l'île, d'où s'élèvent les hautes *Salazes*, toujours couvertes de neige; la côte, de forme circulaire, coupée à pic et d'un abord difficile, arrête pour ainsi dire leur pente rapide et sillonnée de nombreux ravins, qui descendent jusqu'à la mer. En vain l'œil cherche les points de vue délicieux de l'Ile-de-France; partout le regard, après avoir erré sur quelques bouquets d'arbres,

sur des champs cultivés et des habitations répandues près de la côte, à peu de distance du rivage, va se briser contre ces masses à formes aiguës et tranchées, et fait éprouver un sentiment de tristesse et d'involontaires regrets.

A la nuit, les colonnes de feu et de fumée, que par intervalles vomissait le volcan, nous servirent de points de reconnaissance pour approcher de la côte, dont les pointes, comme autant de grandes ombres, se projetaient devant nous. Ce ne fut que quand les lumières des habitations sur le bord de la mer furent distinctement aperçues, que je fis mettre en travers pour attendre le jour.

Une température douce, des nuages légers, une jolie brise de S. E., annonçaient un beau temps pour le lendemain. En effet, le lever du soleil fut magnifique; il nous montra à peu de distance la pointe Sainte-Suzanne et les bosquets qui couronnent son extrémité. La corvette, sous toutes voiles, longeait le rivage, éloigné d'un mille. Nous distinguions parfaitement les habitants, rassemblés sur les hauteurs pour nous voir passer, et, sur un plan plus rapproché, les nègres accroupis sur le bord de la mer.

Gâtés par nos souvenirs récents, cette partie, la mieux cultivée, la plus riche de l'île, avait peu d'attraits pour nous, et, eût-elle été plus brillante, la vue de deux beaux navires marchands échoués sur la côte, démâtés et abandonnés depuis le dernier ouragan, rappelait trop un pénible passé.

Cependant toutes les réflexions tristes furent oubliées

quand, en approchant de Saint-Denis, nous n'aperçûmes plus le fatal pavillon bleu. La mer ne brisait que faiblement sur le rivage, et bientôt une chaloupe nous apporta le pilote, qui mouilla la corvette à un mille de terre, par 17 brasses d'eau.

La rade de Saint-Denis n'offrait pas le même spectacle qu'à notre première arrivée. De tous les navires qui étaient alors au mouillage, un seul était revenu. Une partie avait pu atteindre le Port-Louis en même temps que *la Favorite;* de ce nombre se trouva le petit brick dont le sort nous avait tant intéressés au commencement de l'ouragan; il avait été cent fois sur le point d'être submergé, mais un navire l'ayant pris à la remorque quand le mauvais temps fut passé, le rentra dans le port, et sauva ainsi la vie des hommes qui s'étaient sacrifiés à sa conservation. Dans la marine marchande anglaise ou hollandaise, le courage et surtout le dévouement de ces deux officiers du commerce auraient été récompensés par les compagnies d'assurance : celle de France n'y fit aucune attention.

Plusieurs navires s'étaient perdus sur les côtes de l'île, d'autres n'avaient pas reparu; leur sort donnait de vives inquiétudes, et *la Nièvre* était allée à leur recherche. Elle avait été remplacée par la belle frégate de 60 canons *la Terpsichore* commandant la station. Quoique le temps fût beau, le ciel clair, la mer tranquille, et que les nuages menaçants qui couvraient les terres quelques semaines auparavant eussent entièrement disparu, la vue de Saint-Denis n'avait rien d'attrayant : le rivage est aride et couvert de monceaux de pierres plates appelées

galets ; ce sont les résultats des travaux entrepris à grands frais pour faire une jetée qui devait mettre les petits bâtiments et les chaloupes employées au déchargement et au chargement des navires mouillés sur la rade à l'abri de la mer et des mauvais temps. Toutes les précautions possibles avaient été prises : un beau môle s'avançait dans la mer et entourait le bassin, sujet d'orgueil pour les habitants de Saint-Denis et de désespoir pour leurs rivaux de Saint-Paul, qui toujours prétendirent que leur rade était meilleure (moins mauvaise) que celle du chef-lieu de la colonie. Cependant, en faveur de ces derniers semblait alors résolu un problème dont la solution entraînait à sa suite de grands intérêts de commerce local dans une île qui ne possède pas un seul endroit où même les petits caboteurs puissent trouver un port dans les mauvais temps ; le premier ouragan, qui se fit peu attendre, rétablit en peu d'heures la discussion sur ses anciennes bases. La mer, habituée à tourner sans obstacles autour des côtes rondes de Bourbon, se précipita avec fureur sur le nouveau monument. Combien faible il parut alors à ceux qui l'avaient élevé malgré les conseils des vieillards ! Il ne résista pas un moment, et fut rejeté sur le rivage par les lames qui entraînèrent même sa base. Une goëlette, amarrée en dedans du bassin, fut portée à la place qu'occupait un moment auparavant le bureau de la douane ; enfin tout fut détruit, et il ne resta de ces travaux, qui avaient coûté tant de dépenses et de temps, qu'une petite crique dans laquelle un canot peut à peine entrer, et qu'à chaque nouvel ouragan la mer comble en partie.

Le rivage, ainsi déchiré, est d'un abord difficile dans tous les temps. Les bâtiments ne peuvent débarquer ou prendre leurs cargaisons que par intervalles, et seulement au moyen de ponts volants qui s'abattent à une certaine hauteur sur la mer, leur extrémité restant en dehors des lames, de manière que les chaloupes chargées puissent approcher sans courir le risque d'être brisées.

Depuis le renversement de la jetée, le mouillage que prennent près de la côte les bâtiments marchands, dans la belle saison, est devenu encore moins sûr. Le fond est couvert de galets sur lesquels les ancres ne peuvent prendre facilement, et il arrive fréquemment dans les mois de beau temps que de grands ras de marée, presque toujours accompagnés du calme, et qui font lever une houle énorme, jettent les navires à la côte.

Aussi le passager, arrivé au terme de son voyage, ne débarque-t-il pas sans effroi, comme sans quelque danger, sur un rivage dont une mer constamment agitée semble défendre l'approche aux Européens.

Ce fut sous l'influence de ces peu riantes réflexions que je m'embarquai pour me rendre à terre dans le canot du pilote dont la pratique est nécessaire pour franchir les lames sans accident. Cependant son expérience ne put me garantir d'être complétement mouillé, ainsi que l'officier qui m'accompagnait. Si j'eusse pris ce début comme présage d'un avenir peu agréable, je suis forcé d'avouer que je n'aurais pas été loin de la vérité.

J'étais dans une colonie française, et tout me parais-

sait étranger autour de moi; en vain j'attendis cette hospitalité honorable, cet accueil affectueux, empressé, que nous avions trouvés à l'Ile-de-France, et que les officiers de la marine militaire reçoivent partout où ils portent leur pavillon. Sans doute l'air froid et peu sociable, même entre eux, que je remarquai chez les habitants de Saint-Denis pendant mon séjour dans leur ville, tenait au souvenir encore récent des deux ouragans dont les ravages avaient été désastreux.

Cependant je trouvai un dédommagement dans la réception que me fit sur son habitation, et malgré de grandes pertes récentes, un habitant, homme de moyens supérieurs, d'un caractère ferme, désirant ardemment la prospérité de la colonie où il est né, et apportant au haut conseil dont il est membre une connaissance parfaite des intérêts du pays. Je passai une journée entière au milieu de sa famille, une des plus riches et des plus distinguées de Bourbon. J'y trouvai la grandeur, l'urbanité de la capitale, et en même temps l'exemple de l'ordre et d'une économie éclairée dans un grand établissement. Je pus juger par mes yeux, et d'après les renseignements que voulut bien me donner le propriétaire, des progrès qu'avaient faits les cultures depuis quelques années, de leur état actuel, et des diverses anomalies qu'elles avaient subies par l'influence du système de spéculation adopté à Bourbon avec un aussi funeste empressement qu'à l'Ile-de-France : les mêmes causes y ont amené à peu près les mêmes effets, mais ils y ont été moins désastreux.

Cependant les produits en sucre ont pris également à

Bourbon un énorme accroissement aux dépens des autres cultures et surtout de celle des champs destinés aux vivres des esclaves. Heureusement les plantations de café ne furent pas arrachées; elles forment, maintenant que les sucres sont tombés à très-bas prix et que les girofles ne trouvent plus de débouchés, la branche d'exportation la plus favorable à la colonie. Peu d'habitations ont changé de maîtres; mais il en est beaucoup qui, dans les circonstances favorables au commerce du sucre, avaient pris une trop grande extension par des achats d'esclaves ou de terrain, et se trouvent maintenant grevées d'engagements onéreux auxquels les propriétaires ne pourront faire que difficilement face, même dans un temps éloigné.

Les ouragans qui viennent depuis plusieurs années ravager la colonie à chaque mauvaise saison, ont encore rendu cet état de choses plus malheureux. Le petit nombre des plantations affectées à la nourriture des esclaves ont été souvent détruites par le vent ou emportées par les torrents. Il a fallu acheter à un prix très-élevé le riz de l'Inde ou de Madagascar, dont quelquefois les arrivages se sont fait attendre. Enfin, les nombreux naufrages ont achevé la ruine de beaucoup d'habitants.

D'un autre côté, les compagnies d'assurance, découragées par des pertes continuelles, ne veulent plus assurer les navires que sur les deux rades de Saint-Denis et Saint-Paul, où nous avons vu qu'ils étaient peu en sûreté. Elles arrêtent ainsi le cabotage, nécessaire le long de la côte pour prendre les produits sur les habitations,

en laissant les risques nombreux de ce genre de navigation à la charge des armateurs.

Toutes ces circonstances fâcheuses réunies ont beaucoup fait tomber le commerce de la colonie. Ses relations avec l'Inde sont presque nulles, et ne sont guère plus actives avec la Chine. Quelques parties de cargaison en girofle étaient expédiées chaque année à Macao, pour y être échangées contre des produits de l'industrie chinoise. De là les navires passaient à Manille ou à Java afin d'y prendre des chargements de riz pour Bourbon. Les dernières expéditions ont été toutes malheureuses, et ces fâcheux résultats ont entraîné l'abandon de la culture des épices dont l'introduction dans la colonie avait coûté de grandes dépenses et promettait des avantages que la rivalité de Sumatra, et même celle de Cayenne, ont tout à fait anéantis.

Le voisinage de l'Ile-de-France n'est d'aucun intérêt pour la colonie; une prohibition réciproque les tient entièrement étrangères l'une à l'autre. Cependant Bourbon fournit en contrebande à sa rivale du café dont celle-ci ne cultive même plus assez pour sa propre consommation.

C'est de Madagascar que notre colonie tire une grande partie des vivres dont elle a besoin; aussi sont-ils fort chers, rares et de mauvaise qualité. Les bœufs, que l'on ne peut nourrir dans l'île, faute de pâturages, sont exténués par une traversée quelquefois longue et fatigante; les volailles ne valent pas mieux et sont fort chères; enfin le riz est d'une qualité inférieure. La quantité de marchandises données en échange de ces tristes

produits du sol madécasse est très-minime et se ressent de la concurrence anglaise qui poursuit notre commerce partout.

Le voyageur qui visita dans les premières années du siècle les deux colonies voisines, dut être étonné des différences frappantes qui existaient, même dès cette époque, entre les caractères et les mœurs de leurs habitants. Ils semblent porter les effets de la teinte gaie ou sombre qu'offre l'apparence de l'un ou l'autre pays. Cependant Bourbon fut aussi peuplée par des Français, et n'a changé de maîtres que momentanément, avant la paix de 1814, qui la rendit à la France. Ce ne fut qu'à cette époque que cette île commença à jouer un rôle un peu important; jusque-là elle n'avait été qu'une dépendance négligée de sa brillante rivale, centre du commerce et siége du gouvernement. Alors Bourbon était loin d'avoir sa population actuelle. Ses produits en café très-estimé, et ses sucres, d'une qualité inférieure, étaient portés au Port-Louis par des caboteurs qui prenaient en échange des marchandises d'Europe. Une heureuse simplicité régnait dans l'île, le luxe y était inconnu, et l'étranger visiteur y trouvait une hospitalité franche et remplie d'obligeance. Vivant dans des habitations éloignées les unes des autres, au milieu des montagnes, le colon avait dû contracter une âpreté de manières, une violence de caractère et un amour-propre excessif, suites naturelles de l'isolement et du manque d'éducation; mais combien de belles qualités ne cache-t-il pas sous ces défauts! Franc, loyal, fidèle à sa parole, le Bourbonnais est renommé pour son courage et son

adresse parmi les colons de l'Ile-de-France, qui ont vu souvent, dans les circonstances difficiles, des bandes de ces courageux volontaires voler à leur secours et repousser l'ennemi. Ils sont infatigables; leurs corps, endurcis par la chasse au milieu des ravins et des précipices, sont grands et bien proportionnés; leurs traits réguliers, mais brunis par le soleil, respirent la détermination et offrent en même temps quelque chose de grave et de hautain.

Une civilisation avancée, la présence d'un commerce actif, l'affluence des voyageurs, l'amour du luxe et des plaisirs, avaient établi à l'Ile-de-France, comme dans presque toutes les colonies, une espèce de gaieté qui laissait la principale influence aux mains du gouvernement. Bourbon, au contraire, privée de toutes relations avec l'Europe, tenue dans l'isolement par l'abord dangereux de ses côtes et le peu d'avantages qu'elle pouvait alors offrir aux marchands, avait conservé toutes les formes des gouvernements primitifs, auxquelles le pouvoir d'un gouverneur peu influent et une faible garnison n'apportèrent que de lentes modifications. Les familles les plus anciennes, les plus riches de l'île, exerçaient dans les différents quartiers une influence qui aurait pu être considérée comme de l'autorité : elles dirigeaient l'opinion et la conduite de la masse des habitants, dont l'existence et les intérêts dépendaient des leurs, et ce ne fut pas toujours dans un sens favorable aux intérêts de la France. La jalousie contre l'île voisine, l'espoir de trouver des avantages dans un changement de maîtres, firent livrer, sans presque combattre, la colonie aux

Anglais en 1809. Un an après, l'Ile-de-France, délaissée, succomba à son tour, mais après une défense opiniâtre, sous les forces nombreuses qui allèrent ensuite soumettre Java.

Bourbon, retombée de nouveau sous l'influence de sa rivale, ne gagna que peu ou point à ces changements; ce ne fut qu'après la paix de 1814 qu'elle commença à sortir de l'obscurité à laquelle la nature, en la traitant en marâtre, semblait l'avoir condamnée pour toujours; mais cette colonie était le reste de notre puissance dans l'Océan indien, elle devint nécessairement le centre de notre commerce, malgré tous les obstacles dangereux qu'elle oppose à la navigation. En peu d'années ses richesses et ses produits purent être comparés à ceux de sa voisine, restée sous le joug des Anglais.

Ce nouvel état de choses amena de grands changements; la population fut considérablement augmentée par une foule de marchands, de marins, de chercheurs de fortune, qui vinrent exploiter une mine nouvelle. Ils apportèrent peu de capitaux, mais de l'industrie, le désir de s'enrichir, et malheureusement des dispositions dont l'exemple n'agit que trop sur l'esprit des anciens habitants. Le luxe succéda à l'ancienne simplicité, l'imitation des grandes villes d'Europe fit de rapides progrès; Saint-Denis et Saint-Paul furent considérablement augmentées et connurent les bals et les fêtes; mais dès lors l'hospitalité commença à n'être plus en honneur, les engagements ne furent plus sacrés, les funestes banqueroutes vinrent ébranler les fortunes et faire fuir la confiance. La société, si paisible jusque-là, vit naître dans

son sein les jalousies et les rivalités; les partis, à la tête desquels se trouvèrent naturellement les chefs des familles influentes du pays, cherchèrent à diriger la marche du gouvernement suivant leurs intérêts ou leur manière de voir, et introduisirent la division dans le grand conseil colonial, dont ils étaient membres.

La classe nombreuse du petit commerce, venue entièrement d'Europe, se recrute non-seulement parmi les nouveaux arrivants, mais encore dans la classe des prolétaires créoles, connaissant de nouveaux besoins sans être pour cela plus disposés au travail que par le passé. Cette masse d'individus renferme dans son sein beaucoup d'esprits inquiets, remuants, désireux de changements, qui, suivant leurs espérances, pourraient les tirer du besoin. Ainsi s'était établie, entre les propriétaires et les hommes qui n'avaient rien, cette lutte qui, soulevant les esclaves, fit perdre à la France sa belle colonie de Saint-Domingue, bouleversa la Guadeloupe et la Martinique, et à laquelle l'Ile-de-France n'échappa que par la ferme détermination de ses habitants. Rien encore, je pense, ne fait craindre ces malheurs pour Bourbon. Ainsi qu'à l'Ile-de-France, les hommes de couleur, bien traités par les colons, n'ayant jamais souffert de l'influence des préjugés de caste, sont doux, tranquilles, et jouissent presque tous d'une petite aisance sous le patronage des familles blanches auxquelles ils tiennent par les liens du sang. Cette dernière garantie, presque entièrement détruite dans les autres colonies, a conservé à Bourbon toute sa salutaire influence; les noirs esclaves mêmes sont généralement traités avec plus

de douceur. Jusqu'ici les crimes et les révoltes sont encore inconnus parmi eux ; mais que ne doit-on pas redouter des efforts de tant de gens malintentionnés, de ce mot de *liberté* prononcé sans cesse au milieu d'une classe d'hommes qui ne peut en connaître ni le sens ni la valeur, de l'exemple enfin d'une colonie voisine qui marche à grands pas vers l'affranchissement obligé des noirs ?

Bourbon ne ressemble à aucune autre colonie : l'observateur remarque dans les mœurs des différences qui peuvent avoir leur bon côté, mais ne paraissent nullement favorables au bien général. La plupart des riches colons, cantonnés pour ainsi dire sur leurs habitations où ils vivent en princes, exerçant une grande influence sur leurs voisins, ne peuvent éprouver qu'un bien faible intérêt pour la ville, qu'ils visitent rarement. Ils apportent, dans les divers conseils dont ils font partie et où ils sont en présence de leurs rivaux, un esprit hautain peu favorable à la conciliation. De là naît l'opposition que trouvent les mesures les plus sages. Les dépenses locales les plus nécessaires, soulevant des jalousies de quartiers, sont retardées ou refusées, et il ne reste au gouverneur qui n'a pu parvenir à capter ces esprits difficiles, à s'emparer de leur confiance, et à employer utilement leur expérience et leurs talents, que la ressource dangereuse des actes d'autorité, ou d'une condescendance qui peut amener d'aussi fâcheux résultats.

Mais tous ces inconvénients ont disparu quand le pouvoir a été confié à un homme ferme, habile (9), qui

connût le caractère difficile, il est vrai, mais loyal et susceptible d'attachement de ses administrés, leur goût pour le faste et les flatteuses distinctions; qui sût ménager leur amour-propre, écouter leurs conseils, et réprimer en même temps leurs écarts avec une fermeté convenable; qui parvînt à réunir autour de lui toutes les autorités secondaires dont la désunion, les rivalités, l'opposition cachée et quelquefois ouverte, affaiblissent toujours l'action du pouvoir et entraînent peu à peu à des désordres impossibles à réprimer.

Alors les rivalités des grands propriétaires ont tourné au profit de l'intérêt commun; l'esprit inquiet, remuant, de la classe marchande, a donné une nouvelle impulsion au commerce et fait former de nouvelles entreprises. C'est dans ces circonstances heureuses que fut fondée cette banque qui a rendu de si grands services à la colonie; que la culture des épices, abandonnée depuis, fut poussée avec vigueur; que des routes praticables furent commencées : alors on tenta de faire un port à Saint-Denis, et si l'entreprise ne réussit pas, elle n'en fait pas moins honneur au gouvernement qui l'encouragea et à l'esprit public qui donna les moyens de faire face aux dépenses énormes qu'elle nécessita.

Dans des pays où la fortune seule établit les lignes de démarcation entre les rangs de la société, le pouvoir doit être entouré d'une noble représentation. Le gouvernement anglais sentit cette vérité en donnant aux gouverneurs de ses colonies les moyens de soutenir leur dignité avec grandeur, de manière que, dans aucun cas, elle ne pût se trouver dans un état d'infério-

rité. La position de la première autorité de Bourbon ne m'a pas semblé convenablement établie; je ne parlerai pas des émoluments; quoique atteignant au plus le tiers de ceux dont jouit le gouverneur de l'Ile-de-France, ils doivent suffire et se trouvent dans les limites qu'un gouvernement économe ne doit pas dépasser; mais je signalerai cette demeure qui menace ruine de tous les côtés, manquant des agréments intérieurs, des jardins, des dépendances que possèdent tous les habitants aisés de Saint-Denis. Mais plus encore, la privation d'une maison de campagne, servant d'asile nécessaire contre les chaleurs et les maladies d'un climat brûlant, força plusieurs fois le gouverneur ou sa famille d'aller chercher l'hospitalité sur les habitations des particuliers : ils la trouvèrent grande, magnifique, trop peut-être, puisqu'elle ne pouvait être rendue, et qu'offerte le plus souvent par l'amour-propre et l'ostentation, ses fruits devaient être des jalousies et de nouvelles divisions.

Montrerai-je le gouverneur privé souvent, par les circonstances ou le refus de la mauvaise volonté, et malgré les plus grands sacrifices, des provisions de première nécessité que l'habitant le moins riche tire de son humble habitation ou de celles de ses amis!

Quelques dépenses faites à propos feraient disparaître tous ces inconvénients qui, dans une ville où la population est disposée à la malignité et aux tracasseries, peuvent porter atteinte à la considération qui doit entourer le pouvoir. Je n'ai pu savoir ce qui jusqu'ici s'est opposé à ce qu'elles fussent faites. Peut-être un désintéressement exagéré a-t-il empêché les autorités qui se sont

succédé depuis la paix de solliciter du gouvernement les ordres nécessaires pour imposer une charge légère sur les revenus de la colonie.

On a attribué aux soucis des affaires cet air froid, ces manières peu avenantes de la plupart des habitants de Saint-Denis pour les nouveaux débarqués; c'est sans doute la même cause qui leur fait préférer l'isolement de leur intérieur à la société, dont ils semblent ignorer les agréments. Les grands dîners, les nombreuses assemblées, sont les seules occasions qui puissent les réunir: la froide cérémonie, l'étiquette la plus sévère, y président; les rivalités entre les familles riches et leurs adhérents achèvent d'en chasser le plaisir. Les bals que le gouverneur donne aux grandes époques de l'année voient paraître les notabilités de la ville et de l'intérieur de l'île: les dames viennent y lutter de luxe et de toilettes, et obtenir ainsi des triomphes qui soulèvent de nouvelles discordes et rendent les haines irréconciliables.

J'ai entendu beaucoup de personnes assurer que ces assemblées étaient très-brillantes et pouvaient être comparées à celles de la capitale, non-seulement pour la fraîcheur des toilettes et la profusion des diamants, mais encore pour la beauté des femmes qui les portaient. Les dames de Bourbon sont généralement jolies et bien faites; leur tournure est charmante; elles ont les pieds petits, les mains délicates, la taille svelte et bien prise, des manières distinguées; mais leurs physionomies ont quelque chose de froid et de hautain, surtout avec les étrangers, dont leur extrême amour-propre semble redouter le jugement: une vie moins retirée, des séjours

moins longs sur des habitations isolées, plus d'habitude du monde, feraient bientôt disparaître une faible tache, déjà même effacée par tant d'agréments. Les dames de Bourbon, dont beaucoup ont été élevées en Europe, sont spirituelles et possèdent plusieurs talents d'agrément; le goût qu'elles montrent dans leur manière de s'habiller est remarquable; il leur fait d'autant plus d'honneur qu'elles ne tirent de France que les étoffes et les modèles. On les voit, chose bien rare dans les colonies, mais reste des anciens usages dans celle-ci, s'occuper de l'intérieur de leurs maisons, y faire régner l'ordre et l'économie; tandis que les colons, portant dans les affaires cet esprit entreprenant qui les caractérise, aiment à arriver à la fortune par des chances douteuses; ou, déployant leur activité sur des habitations bien cultivées, cherchent ainsi les moyens de soutenir les dépenses où les entraîne leur passion pour le luxe et l'ostentation.

La partie S. E. de Bourbon est appelée *Pays brûlé :* les laves et la cendre dont elle est couverte, et que le volcan y répand encore fréquemment, lui ont fait donner ce nom. Cette côte, entièrement dépouillée de végétation par le vent de S. E. qui souffle sur elle une grande partie de l'année, battue par une mer toujours très-grosse, offre le spectacle de la désolation. Aussi les cultures sont-elles presque nulles de ce côté. Celui de l'O., au contraire, abrité du vent régnant par de hautes montagnes dont les flancs et les pentes, quoique rapides, offrent de très-beaux terrains pour toutes sortes de plantations, est couvert de superbes habitations qui

envoient leurs produits à Saint-Denis et à Saint-Paul. Ces deux petites villes se partagent l'attachement des habitants et les richesses de la colonie dont elles troublent le repos par leurs débats continuels. Saint-Paul, moins considérable que Saint-Denis qui est le chef-lieu de l'île et par conséquent le centre des affaires, n'a jamais cessé de soutenir ses prétentions à devenir elle-même la résidence du gouverneur. Elle prétend que, située sur le bord d'une plaine, sa position est plus riante, plus convenable que celle de sa rivale pressée entre la mer et des montagnes escarpées qui repoussent toute culture et rendent les communications difficiles avec les quartiers situés dans la partie N. O. de l'île; que sa rade est plus vaste, offre plus de points de débarquement, avec une mer moins grosse que celle de Saint-Denis. Les partisans de l'opinion contraire la soutiennent d'arguments qui partagent également les avantages et les inconvénients, et amènent l'incertitude qui n'a pu être fixée jusqu'ici.

Sans doute la rade du chef-lieu est très-mauvaise, la mer y est constamment houleuse et empêche souvent, dans la mauvaise saison, pendant des mois entiers, toute communication avec la côte; elle est trop profonde et le mouillage y est mauvais; mais dans les ouragans, les bâtiments, quoique mouillés à peu de distance du rivage, prennent facilement le large. Il n'en est pas de même devant Saint-Paul, d'où les bâtiments, à moins d'être à l'ancre beaucoup en dehors, ne peuvent appareiller sans beaucoup de difficultés, et sans courir de grands dangers quand le coup de vent se

déclare au N. et N. O., comme il arrive quelquefois. Cet inconvénient, il est vrai, n'existe pas pendant l'autre partie de l'année, mais alors les ras de marée sont fréquents, et la mer brise avec violence sur la côte.

Le procès est aussi difficile à juger sous les autres rapports. Les quartiers dont Saint-Denis est le centre commercial, ne peuvent communiquer, à travers les montagnes, avec ceux qui envoient leurs produits à la ville rivale; mais ils sont les plus riches et les plus peuplés de la colonie. Le chef-lieu étant l'endroit le plus convenable pour l'embarquement de leurs récoltes, attirera toujours naturellement la plus grande partie du commerce, sera le centre des affaires, et aura le plus de droits à être le siége des autorités. Ces avantages, qui dérivent les uns des autres et ne peuvent être divisés, sont la ruine de Saint-Paul et l'objet de ses constantes réclamations. L'on pensera avec raison que le gouvernement a fait de nombreuses tentatives pour trouver une solution qui satisfît également les deux partis; elles ont été infructueuses jusqu'ici. Quand la route, que l'on travaille encore à grands frais, fut praticable entre Saint-Denis et Saint-Paul, les hautes cours judiciaires furent installées dans cette dernière ville : on comptait par ce moyen y attirer la foule des plaideurs et des individus qui suivent ordinairement les tribunaux. Ce nouvel arrangement excita les réclamations des habitants du chef-lieu, forcés ainsi, par leurs nombreuses affaires, à des déplacements dispendieux et continuels; ces plaintes ne furent pas repoussées par les juges, qui, se

regardant comme exilés loin de la principale autorité, regrettaient le séjour plus agréable de Saint-Denis. Les choses étaient en cet état quand nous passâmes à Bourbon; elles ont été, je crois, rétablies sur l'ancien pied, et Saint-Paul, encore une fois opprimée, a sans doute renouvelé ses réclamations plus fortement que jamais.

On peut penser que cette lutte entre les deux points principaux de l'île a empêché jusqu'ici le gouvernement d'embellir Saint-Denis, et de la doter de plusieurs de ces monuments d'utilité publique ou de luxe qui font reconnaître à un étranger la résidence du gouverneur et le centre du commerce d'une colonie. La ville a une apparence triste et négligée, qui n'a que trop de rapports avec le spectacle de désolation qu'offre son rivage au voyageur débarqué : en vain ses yeux cherchent les quais et les plages de sable que l'on retrouve dans tous les établissements coloniaux, où ils sont toujours couverts d'une population agissante; il ne voit qu'un terrain inégal, des monceaux de pierres, quelques masures, que la fumée qui s'en échappe et le bruit des marteaux qu'on entend font reconnaître pour des ateliers destinés à la réparation des navires. A gauche sont les ruines informes de l'ancienne jetée qui couvre de ses débris une assez grande étendue de terrain. Sur la droite, les regards rencontrent un grand hangar appelé *Bancassal*, construit en bois, près de la mer qui à chaque ouragan vient l'ébranler et en emporter une partie. Du même côté, et à quelque distance au-dessus d'une batterie armée de plusieurs canons, on voit la maison du gou-

verneur : elle est en bois, avec sa partie inférieure en pierres; la cour d'entrée, les deux ailes de rigueur, le bâtiment à un seul étage qui les lie, et dont la moitié au moins est occupée par une immense galerie, donnent à l'édifice une certaine apparence bien supérieure à la réalité.

Cette demeure, d'une construction très-ancienne, a besoin de grandes réparations ou, pour mieux dire, d'être remplacée. Sa position est très-mauvaise; aussi est-elle entièrement isolée. Pendant une partie de l'année, les coups de vent, dont elle n'est abritée par rien, la fatiguent et y font entrer la pluie de toutes parts, sans qu'il soit possible de s'en garantir. La saison sèche amène de nouveaux inconvénients : à l'humidité succèdent les tourbillons de poussière que soulèvent les brises toujours fortes, et une chaleur étouffante causée par la réverbération des rayons du soleil sur un terrain sablonneux ou volcanisé.

L'aménagement n'offre aucun dédommagement : les appartements sont mal distribués, à peine convenablement ornés, et en si petit nombre, que le gouverneur peut difficilement exercer une honorable hospitalité.

A mesure que l'on s'éloigne du rivage, la scène change, mais lentement. Au milieu de beaucoup de cases, généralement de peu d'apparence, quelques maisons en bois, propres et assez jolies, se laissent apercevoir : les rues qu'elles bordent ne sont ni pavées ni bien entretenues; l'eau de pluie y séjourne dans des mares qui les rendent souvent impraticables, et à leur

place, quand elles sont desséchées, reste un sable fin que la brise remue constamment, pour le malheur des yeux des pauvres passants. Alors se fait sentir un nouvel inconvénient, auquel il serait facile de remédier à peu de frais. La ville, quoique adossée à de hautes montagnes qui renferment une multitude de sources, manque de fontaines; une seule existe dans le quartier le plus élevé, mais elle est très-éloignée du bord de la mer. On disait qu'une compagnie s'était offerte pour conduire de l'eau dans chaque maison et sur le port; mais, en attendant que les actionnaires se trouvent, les bâtiments la payent un prix exorbitant, et les habitants sont obligés de l'envoyer chercher à grands frais.

Si, abandonnant le centre de la ville, on monte sur la gauche, les progrès qu'a faits Saint-Denis depuis quelques années commencent à paraître. Une belle et large avenue, bordée en partie des deux côtés par d'élégantes maisons où vivent les plus riches habitants, mène par un plan doucement incliné et se termine au jardin du Roi. Cette promenade, si vantée dans la colonie, ne m'a paru mériter sous aucun rapport sa réputation : c'est un enclos d'une médiocre étendue, distribué avec peu de goût, mal entretenu, entouré d'une haie que les noirs et les animaux ont détruite en plusieurs endroits. Cependant les restes de quelques ornements, des plantes rares, les bosquets d'arbres déjà vieux dont l'ombre est si précieuse, rappellent une splendeur passée qui, comparée à l'état présent, dépose contre la négligence ou la trop grande économie de l'administration de la ville.

Cet emplacement, qu'il serait facile d'agrandir aux

dépens des rochers voisins, conviendrait parfaitement pour une nouvelle maison du gouverneur; elle dominerait la rade et la ville dont elle ornerait le plus beau quartier.

Peut-être que la construction du collége public a empêché de songer, dans les derniers temps, à d'autres travaux; et en effet les dépenses ne pouvaient avoir une plus louable destination. Ce monument fait honneur au goût et aux talents de l'architecte qui l'a construit : il venait d'être inauguré en grande pompe peu de temps avant notre arrivée.

C'est un carré long, recouvert en terrasse; au milieu d'un des plus grands côtés, et occupant le tiers au moins de la largeur du premier et seul étage, est une belle galerie qui met les enfants à l'abri de la pluie ou du soleil, pendant les heures de récréation. A côté sont les dortoirs, bien aérés, et ornés de deux rangs de petits lits en fer garnis avec une simple uniformité. Les deux extrémités du même étage sont occupées par les logements des autorités de l'établissement. Au rez-de-chaussée on voit les classes et les réfectoires. Partout j'ai remarqué beaucoup d'ordre et de propreté. L'entrée est du côté de la galerie : il faut, pour y arriver, traverser une vaste cour qui doit être plantée de plusieurs rangs d'arbres et entourée des bâtiments de servitude; mais ces travaux, ainsi que ceux qu'on a entrepris pour faire un jardin du côté opposé, n'avancent que bien lentement, malheureusement pour les intérêts du nouvel établissement : ils n'étaient que commencés lors de la pompeuse cérémonie de l'inauguration.

Quand je visitai le collége, le nombre des élèves était peu considérable, mais il augmentait tous les jours. Les talents du directeur, l'estime générale dont il jouissait, assuraient le succès d'une institution si nécessaire dans un pays où l'éducation première a été très-négligée jusqu'ici.

Est-ce en souvenir de la simplicité primitive que la justice est logée un peu sans façon au chef-lieu de la colonie de Bourbon? Pour moi, je n'en crois rien; car lorsqu'un matin quelques personnes rassemblées à la porte d'une petite maison basse et sans aucune apparence, située dans une mauvaise rue près du bord de la mer, eurent appris à ma curiosité étonnée que j'étais devant le palais de justice, on y plaidait fort bruyamment une cause très-scandaleuse, et la voix publique eut soin de m'instruire que plusieurs de celles qui se trouvaient inscrites au rôle n'étaient pas plus favorables à la réputation de moralité, et surtout de bonne foi, de quelques habitants de Saint-Denis. Sans doute qu'avant la paix un tribunal aussi modeste suffisait au petit nombre et au peu d'importance des causes que quelques juges étaient appelés à décider; mais maintenant que l'accroissement de la population et du commerce a nécessité l'établissement d'une cour royale et de tribunaux inférieurs, il me semble juste que colons et marchands traitent mieux la justice à laquelle ils ont si souvent recours.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des monuments publics, et l'on voit que sous ce rapport Saint-Denis ne surpasse pas nos petites villes de France; sous plusieurs autres,

elle ne peut pas leur être comparée. Malheur à l'Européen débarquant sans être muni de très-pressantes lettres de recommandation qui lui assurent l'hospitalité chez quelque habitant aisé, car dans cette ville il n'y a pas un seul hôtel, pas une auberge, pas un café, où un étranger puisse être convenablement reçu, et personne ne viendra au-devant de lui pour le secourir et le tirer d'embarras. Si, à la crainte fondée d'une réception aussi peu bienveillante, on ajoute la difficulté de trouver des vivres frais, leur mauvaise qualité, la valeur hors de toute mesure des provisions les plus communes fournies par les habitations de l'intérieur, l'éloignement qu'éprouvent généralement les marins pour cette colonie sera facilement compris.

Le temps et les occasions me manquèrent pour faire des excursions dans l'île; j'ai déjà parlé de ma visite sur une belle habitation peu éloignée de la ville; je pus voir en y allant les ravages des derniers ouragans. Quelle effrayante idée cette longue ligne de dévastations se déroulant du sommet des montagnes jusqu'au bord de la mer et marquant le lit des torrents, ces plantations ensevelies sous une couche de sable et de rochers arrachés par les eaux aux ravins supérieurs, ne me donnèrent-elles pas de ce terrible fléau! Je traversai le lit, alors presque à sec, de la *rivière des plaies*, dont aucun travail n'a pu jusqu'ici arrêter les dévastations : je considérais avec un étonnement mêlé d'effroi les nombreux blocs de pierre, d'une grosseur prodigieuse, que, dans leur impétuosité, les eaux avaient roulés jusque-là. Plus loin, des maisons épargnées par

les eaux avaient été renversées par le vent; de tous les côtés où mes regards se portaient, je n'apercevais que le spectacle de la désolation; mais bientôt, ayant franchi ce triste passage, nous trouvâmes avec plaisir, mes compagnons et moi, une nature moins sombre et plus animée.

Le chemin que nous suivions est celui qui conduit aux riches quartiers de *Sainte-Suzanne* et de *Saint-Benoît;* il est coupé de distance en distance par des torrents sur lesquels sont construits des ponts, que chaque année voit renversés et rétablis; et comme il en est à peu près de même sur tous les points habités de la colonie, il arrive que, dans la saison des pluies et des ouragans, les communications étant quelquefois interrompues pendant plusieurs jours de suite, les habitations restent abandonnées à leurs seuls moyens et détruites faute de secours.

J'allai voir, de l'autre côté de la ville, les grands travaux entrepris pour rendre plus facilement praticable le chemin qui, à travers plusieurs montagnes situées sur le bord de la mer, doit mener de Saint-Denis à Saint-Paul : il a été taillé dans le roc. C'est un ouvrage trop magnifique peut-être, et qui fait honneur aux ingénieurs qui l'ont tracé et presque entièrement terminé. De combien de semblables travaux, mais moins dispendieux, la colonie n'a-t-elle pas besoin!

Au-dessus de la ville, presque au milieu des rochers, et sur les bords d'une petite rivière qui bondit au fond d'un ravin, on trouve quelques points de vue plus pittoresques que gracieux. (Pl. 5.)

Le problème de l'existence des colonies sans la traite des noirs, dont la solution, cherchée depuis le commencement du siècle, est loin d'être trouvée partout ailleurs, l'a été cependant à Bourbon, mais d'une manière qui ne peut convenir qu'à cette colonie, et qui doit attendre l'épreuve du temps.

A l'époque où la traite des esclaves fut défendue par le gouvernement, et lorsqu'une active station l'arrêta tout à fait, Bourbon manquait de bras pour ses cultures, que la prospérité du commerce faisait cependant augmenter chaque jour. Les colons ne pouvaient imiter ceux de l'Ile-de-France, qui étaient parvenus à employer la charrue et les animaux, ces moyens ne pouvant convenir dans un pays inégal, montagneux, et que la main de l'homme peut seule cultiver. Forcés de renoncer aux captifs de l'Afrique et de Madagascar, les habitants demandèrent des bras libres à la presqu'île de l'Inde : on trouva, dans les établissements français sur cette côte, des Indiens qui s'engagèrent, moyennant une somme assez modique par mois et le passage, à venir travailler pendant quelques années sur les habitations de Bourbon. Quoique fortement encouragés par le gouvernement, les essais ne furent pas d'abord heureux : les engagements étaient peu nombreux parmi des hommes d'une autre religion, esclaves des préjugés, et pour lesquels le travail et l'expatriation sont également odieux. D'autres obstacles se présentaient dans la colonie, mais la prudence et la sagesse des autorités les surmontèrent tous peu à peu. Les pauvres émigrants devinrent l'objet d'une active sollicitude; ils furent bien traités, payés

exactement par leurs nouveaux maîtres, et leur avenir mis à l'abri des vicissitudes, si communes dans les affaires, qui font changer de propriétaires les habitations et les esclaves; enfin les Indiens purent faire passer à leurs familles des nouvelles et le fruit de leurs travaux.

Tant de soins et tant de fidélité dans les promesses méritaient la confiance des nouveaux cultivateurs; en effet ils vinrent en grand nombre sur les bâtiments expédiés de la colonie, et les marchands en firent des spéculations. Chaque Indien ne put être embarqué que muni d'un certificat du gouverneur de l'établissement français où il avait vécu jusque-là.

J'ai trouvé les colons satisfaits de leurs ouvriers; ils ne sont pas, il est vrai, si forts, si durs au travail que les nègres; mais ils sont plus doux, ne boivent que de l'eau, ne s'absentent jamais de leurs occupations, ne volent point, tandis que les autres sont généralement ivrognes, paresseux, débauchés et coureurs.

Il a été jusqu'ici impossible de décider les Indiens à conduire leurs femmes avec eux; aussi retournent-ils dans leur patrie avec ce qu'ils ont gagné, aussitôt que l'engagement est expiré; mais comme plusieurs sont revenus, il y a lieu d'espérer qu'on parviendra à surmonter cette répugnance et qu'ils finiront par se fixer dans la colonie.

Pendant le séjour de *la Favorite* sur la rade de Saint-Denis, le temps ne fut pas toujours beau; parfois le vent était fort, la mer brisait fortement sur le rivage, et le funeste pavillon bleu me fit souvent partager les

inquiétudes de mon second, chargé de la sûreté de la corvette pendant l'absence de son commandant : elle ne pouvait être en meilleures mains. Mais en était-il de même de tous les navires marchands dont je voyais les capitaines retenus constamment à terre par les affaires de la cargaison? Ils en usent ainsi pendant la mauvaise saison, et cependant ne doit-on pas supposer que si lors du dernier ouragan ils eussent été à bord, leur expérience eût empêché peut-être la perte de plusieurs navires, de leurs équipages, et épargné de grands sacrifices aux compagnies d'assurance?

Tout le monde à bord de *la Favorite* voyait arriver avec plaisir le terme de la relâche; les officiers, l'équipage, éprouvaient au mouillage tous les désagréments d'une pénible navigation. La mer, constamment houleuse, tenait le bâtiment dans un mouvement continuel; la communication avec la côte était la plupart du temps impossible, et l'embarquement, par les ponts volants, des vivres que je fis prendre pour remplacer ceux qui avaient été consommés depuis Toulon, exigea beaucoup de peine et de précautions. Le transport, qui ne put être fait que par des embarcations du pays, coûta des frais hors de toute proportion avec la valeur des objets transportés.

Ces opérations se faisaient autrefois, pour les bâtiments de guerre, avec plus de célérité et beaucoup moins de dépenses : les nègres, les bateaux, appartenaient au gouvernement et restaient toujours à la disposition du capitaine de port qui pouvait les employer également au service du commerce, moyennant un tarif

légalement fixé. Par ce moyen les relations avec la rade, les secours aux bâtiments en danger, confiés à des patrons exercés, étaient plus prompts et moins souvent impossibles. Rien de tout cela n'existe maintenant : les bateaux ont été vendus ou abandonnés, et les nègres matelots envoyés travailler au grand chemin de Saint-Paul. Le port, ainsi démuni, a eu recours aux entreprises particulières, et la métropole, en payant des frais énormes pour sa marine militaire, a pu voir qu'à Bourbon ses intérêts étaient tout à fait étrangers à ceux de la colonie.

Toutes les recherches pour retrouver l'ancre et la chaîne abandonnées lors du second ouragan furent inutiles; la violence et en même temps l'irrégularité des courants, ainsi que la grande profondeur de la rade, rendirent tous nos efforts infructueux. Cette perte était majeure, et je ne pouvais la réparer. Un événement fâcheux vint encore hâter mon départ : deux matelots, entraînés par les mauvais conseils et les promesses des embaucheurs, essayèrent de déserter la nuit en gagnant la côte à la nage; arrivés près du rivage, le plus jeune, attaqué par les requins, appela en vain à son secours, il fut dévoré; son compagnon, moins malheureux, tomba sans connaissance sur les rochers, après une lutte pénible contre les lames; ramené le lendemain à bord, il expia sa faute par une longue et douloureuse maladie.

Le séjour de Bourbon ne m'a laissé que bien peu d'agréables souvenirs. Dans la petite chambre où l'amitié franche et cordiale d'un ancien compagnon de guerre dans l'Inde m'avait recueilli quelques heures

après mon débarquement, j'éprouvais une chaleur étouffante ; des myriades de moustiques me privaient, la nuit, du repos si nécessaire après les continuelles occupations de la journée ; les soirées s'écoulaient sans aucune distraction. Combien alors je regrettai l'Ile-de-France, ses bons et affables habitants !



EMBARCATIONS DRAGUANT UNE ANCRE.

CHAPITRE V.

DÉPART DE BOURBON. — L'ILE DE SABLE. — ARCHIPEL DES SEYCHELLES. — ARRIVÉE SUR LES CÔTES DE L'INDE.

Le 1er mai 1830, à sept heures du matin, *la Favorite* appareilla pour les côtes de l'Inde : officiers et matelots, tous partagèrent l'émotion que j'éprouvai, lorsqu'en passant très-près de l'arrière de la frégate commandante, notre équipage, rangé dans les haubans, depuis le pont jusqu'au sommet des mâts, la salua de nombreux cris de *vive le roi*. Ces adieux échangés nous rappelaient que là se brisaient nos dernières relations avec la marine militaire ; et dans quelques heures, abandonnés à nos seuls moyens, destinés à une navigation périlleuse, nous ne devions plus rencontrer sur la mer, pendant une longue suite de mois, que des étrangers et quelquefois des ennemis.

Les émotions du marin sont vives, mais heureusement aussi changeantes que l'élément capricieux contre lequel il est habitué à lutter. Bientôt la corvette, couverte de voiles, poussée par un vent favorable, eut laissé loin derrière elle Saint-Denis, sa rade et nos pénibles réflexions.

J'avais retrouvé la corvette dans le meilleur état, et parfaitement disposée pour la mer par les soins de mon second, officier distingué, dont les talents et les excellentes qualités me rendaient encore plus chère l'ancienne amitié qui nous liait. Quelques hommes légèrement indisposés donnaient l'espoir d'un prompt rétablissement. De ce nombre était un petit mousse que sa gentillesse et son intelligence avaient fait aimer de tout le monde : deux jours avant le départ, ayant été dégager la flamme qui toujours est déroulée à l'extrémité la plus élevée de la mâture d'un bâtiment de guerre, il était arrivé facilement à cette grande hauteur; mais ne prenant pas les précautions nécessaires, que sa hardiesse et l'habitude lui faisaient dédaigner, un coup de roulis très-violent le jeta à la mer. Rapporté à bord par un canot, il ne conserva bientôt plus que le souvenir de sa chute, qui ne l'empêcha pas de s'exposer encore souvent au même danger.

Après une relâche aussi fatigante, la vie réglée et tranquille du bord devait avoir de grands charmes pour moi, et pendant cette traversée du moins je ne devais pas redouter son uniformité.

J'avais un passager dont les mœurs douces et l'aimable caractère allaient faire disparaître pour moi les ennuis d'un isolement continuel. M. Charles Jurien, dont le nom de famille paraît avec honneur dans les premiers rangs des corps militaires et administratifs de la marine, venait de quitter ses fonctions de commissaire général à Bourbon, où ses talents et ses belles qualités avaient été universellement appréciés. Il voulait

étendre ses connaissances en parcourant l'Inde avant de retourner dans sa patrie. Le jour de son embarquement et celui de notre séparation à Pondichéry parurent beaucoup trop rapprochés aux officiers de *la Favorite* et à son commandant. Le souvenir de M. Jurien est resté parmi nous jusqu'à la fin de la campagne, sans que le temps ni la vue de tant d'objets nouveaux aient pu seulement l'affaiblir.

Nous gouvernions au N. N. E., quand la brise faible et variable du S. E. vers l'E. le permettait. Le courant à l'O. était fort, la mer houleuse, le temps parfois couvert et pluvieux.

En exécution des ordres du commandant de la station d'Afrique, je devais visiter l'île de Sable, écueil dangereux dans le N. de Bourbon, sur lequel on craignait que quelques bâtiments ne se fussent perdus dans les ouragans.

Les calmes et les vents contraires ne nous permirent d'en prendre connaissance que le 6 mai : la veille, à midi, les observations nous plaçaient à huit lieues dans l'E. Les courants que nous avions éprouvés les jours précédents, et la longitude douteuse donnée sur les cartes à cette petite île, m'avaient décidé à manœuvrer ainsi et à l'attaquer en latitude. Je fis donc courir à l'O. : la brise était molle ; nous ne fîmes que très-peu de chemin jusqu'à la nuit ; alors n'ayant aucune connaissance de l'écueil, je fis serrer le vent et courir de petites bordées pour attendre le jour. Au lever du soleil le temps était beau et clair, le vent au S. E., mais faible : nous laissâmes arriver, et à neuf heures on

aperçut la terre du haut des mâts; à onze heures la corvette n'en était plus éloignée que d'un petit mille, côtoyant la partie E. et manœuvrant pour doubler la pointe du N.

Cette île, ou pour mieux dire ce banc de sable, peut avoir deux tiers de mille de long, et la moitié en largeur; il est élevé seulement de quelques toises au-dessus de la mer qui, dans les coups de vent et les grandes marées, doit le couvrir en grande partie. Les lames se déroulaient d'une manière effrayante sur les récifs dont le rivage est entouré comme d'un rempart contre les assauts de l'Océan. La vue de ce dangereux écueil nous faisait éprouver le sentiment d'une pénible et inquiète curiosité; nos yeux cherchaient, sur cette surface uniforme de sable, dont la blancheur brillait sous les rayons d'un soleil brûlant, des vestiges qui annonçassent l'existence de quelques malheureux naufragés. Sur le monticule qui forme le point le plus élevé de l'île était une perche à moitié renversée par le vent, et surmontée d'une croix; autour, nous apercevions des restes de cabanes et de puits, faits sans doute par l'équipage de la flûte *l'Utile* qui, en 1767, découvrit l'île de Sable et s'y perdit pendant la nuit. Elle avait à bord quatre-vingts esclaves noirs; ils furent abandonnés par les blancs, qui parvinrent à gagner, dans les canots, la côte de Madagascar, vers laquelle les vents favorables les poussèrent heureusement. Telle était la terreur qu'inspirait aux marins ce banc que rien n'annonce, et dont la position était pour ainsi dire encore inconnue, que, pendant quinze ans, aucun navigateur n'osa aller

à sa recherche et au secours des infortunés noirs ; enfin l'intrépide capitaine Tromelin, commandant la corvette du roi *la Diligente*, parvint, après bien des recherches dangereuses, à trouver l'écueil : il était presque désert ; cinq femmes seulement avaient résisté à l'horrible misère qui avait moissonné leurs malheureux compagnons ; elles avaient vécu, sur cette terre de désolation, des coquillages apportés par les lames et des tortues qu'une heureuse fortune amenait sur le rivage ; des trous dans le sable fournissaient de l'eau saumâtre. Ces pauvres esclaves étaient réduites à un état complet d'abrutissement, et il fut impossible d'obtenir d'elles aucun des détails qui auraient été si intéressants. Conduites à l'Ile-de-France, elles eurent leur liberté et furent entretenues aux frais de l'État.

Depuis cette époque plusieurs navires ont eu le même sort que *l'Utile ;* mais les naufragés se sont sauvés dans les canots ou ont été secourus par les bâtiments de guerre envoyés fréquemment pour visiter ce banc dangereux. J'aurais désiré mettre à terre quelques hommes pour l'explorer; mais, quoique la brise fût très-modérée, la mer brisait avec une telle violence sur les récifs que toute communication était impossible. Je me bornai donc à en faire plusieurs fois le tour, d'assez près pour que rien ne pût échapper à nos regards. Les coups de canon, que je fis tirer à des intervalles rapprochés, n'eurent d'autre résultat que de faire lever une multitude d'oiseaux de mer dont les cris causaient un bruit assourdissant. A quatre heures du soir, après les observations d'angles horaires, nous

leur laissâmes la tranquille possession de l'île, dont la position, qui venait d'être parfaitement déterminée, est bien différente de celle qui lui est assignée sur toutes les anciennes cartes.

Latitude S. 15° 53′ 8″, longitude E. 52° 11′ 9″.

Avant le coucher du soleil nous étions hors de vue de ce danger, d'autant plus redouté des marins, qu'à peine visible à deux lieues par un temps clair et beau, il est impossible de l'apercevoir assez à temps pour l'éviter pendant la nuit ou sous un ciel sombre et couvert. Je fus moins heureux dans mes recherches de l'île Jean de Nova (10), portée sur les cartes comme très-basse, et formée par une bande de corail entourant un bassin profond. Nous passâmes plusieurs fois sur les positions qui lui sont assignées hypothétiquement par les hydrographes Daprès et Horsburgh, et les dépassâmes même de vingt milles vers l'O., mais inutilement; les vigies n'aperçurent rien, quoique l'horizon fût très-clair. J'éprouvai de vives inquiétudes dans la nuit qui s'écoula pendant nos recherches: plusieurs fois la mer devint tout à coup houleuse et bruyante comme si nous eussions été près des récifs; des oiseaux, qu'au clair de la lune et à leur vol lourd je reconnus pour des crabiers qui ne s'éloignent jamais de terre, tournaient autour du bâtiment; la sonde ne rapportait pas de fond, mais je savais qu'il en est presque toujours ainsi, même à toucher les coraux qui s'élèvent comme des murailles du fond de la mer. Le jour vint dissiper mes craintes, et me faire attribuer ces phénomènes de la nuit aux courants irréguliers causés par les marées et les hauts-

fonds en partie inconnus dont ces parages sont parsemés.

Le 10 au soir je fis gouverner au N. E., et faire route pour l'île Mahé de l'archipel des Seychelles, où je comptais trouver les rafraîchissements nécessaires pour rétablir les malades dont, depuis quelques jours, le nombre avait considérablement augmenté.

Les attaques de la dyssenterie se multipliaient : comme je les attribuais à la fraîcheur humide des nuits, succédant à la chaleur étouffante des jours, je redoublai de précautions pour empêcher les hommes de se livrer au sommeil autre part que dans leurs hamacs, et ils reçurent des ceintures de flanelle embarquées à Toulon comme préservatifs contre l'affreuse maladie dont nous devions, avant la fin du voyage, éprouver les terribles effets.

Le temps était beau et clair, la brise de S. E. fraîche et égale; la mer, moins houleuse, était sillonnée par une multitude de poissons qui se jouaient de l'adresse de nos pêcheurs. La bonite, dont les formes arrondies et la course rapide rappellent le thon des côtes de Provence, la dorade aux couleurs brillantes et variées, donnaient la chasse à des nuées de poissons volants qui, se fiant à leurs larges nageoires humides, cherchaient, mais en vain, dans l'air un asile contre leurs nombreux ennemis; ils y étaient poursuivis par les oiseaux de mer, et bientôt leurs ailes, desséchées par l'ardeur du soleil, les laissaient retomber dans la mer, où ils étaient dévorés. Souvent arrêtés dans leur vol par les agrès de la corvette, ils expiraient sur le pont, et leur chair,

quoique sèche et de peu de goût, causait sur nos tables une agréable diversion.

Le 12 mai, nous étions par 6° 19' de latitude S. et 53° 17' de longitude O. J'avais successivement constaté la non-existence, ou du moins les positions défectueuses sur les cartes, des trois petites îles la Providence, Saint-Pierre et Saint-Laurent, dont Horsburgh ne donne qu'une description douteuse; alors, désirant arriver promptement à la relâche, que la santé de mon équipage rendait de plus en plus nécessaire, j'abandonnai des recherches pour lesquelles je n'avais pas une mission spéciale, et qui auraient exigé beaucoup de temps, sans donner peut-être des résultats positifs. Nous forçâmes de voiles pour Mahé, dont la partie S. fut aperçue le 14, au lever du soleil.

Une jolie brise, le temps favorable sous tous les rapports, permirent de commencer les travaux hydrographiques sur Mahé et les nombreuses petites îles qui l'entourent du côté de l'E. Nous longions, à la distance d'un mille, la partie sur laquelle le vent de S. E. souffle presque constamment; aussi n'y voit-on aucune trace de culture. La côte a un aspect sauvage; elle est tantôt arride, tantôt couverte de bois, et offre très-peu de plages de sable. La sonde rapportait un brassiage variant entre douze et treize brasses, fond de sable. Bientôt nous dépassâmes les rochers qui forment la pointe N. E. de Mahé, et vîmes successivement à terre de notre route l'île Longue, la Moyenne, la Ronde, l'île aux Cerfs, et enfin Sainte-Anne, sous le vent de laquelle je fis mouiller, à environ une demi-lieue du rivage.

Nous étions à l'entrée d'une jolie baie, formée d'un côté par les îles que je viens de nommer et de l'autre par la pointe N. de Mahé. Dans le fond, à environ cinq milles de distance, nous apercevions le groupe de maisons qui composent le village, chef-lieu de la petite colonie. Il faut, pour y parvenir, passer au milieu de nombreuses bandes de récifs qui ensuite bordent une côte formée de rochers noirs, arides, situés au bas de la pente rapide de montagnes couvertes de bois. Le côté opposé offre un spectacle moins sombre et plus agréable aux yeux du marin fatigué. Sainte-Anne a un aspect riant : au centre sont des rochers élevés, dépouillés il est vrai des arbres qui faisaient autrefois leur parure, mais dominant sur les plantations de cannes à sucre qui couvrent la partie S. de l'île, et sur des bosquets de citronniers, d'orangers et d'autres arbres à fruits des tropiques. Les yeux se reposent agréablement sur les cocotiers et les bananiers, dont le feuillage vert, de nuances variées, tapisse le fond de jolies petites anses de sable blanc abritées de la mer par des rochers auxquels elles doivent une douce tranquillité.

J'avais expédié l'enseigne de vaisseau de Boissieu pour le village; il devait prévenir le gouverneur de notre arrivée et prendre en même temps des renseignements sur les moyens de remplir le but que je m'étais proposé en relâchant. J'attendais son retour avec d'autant plus d'impatience que, n'apercevant autour de la baie que peu d'habitations d'assez mince apparence, je commençais à craindre d'avoir reçu de faux renseignements sur les ressources de la colonie. Mes inquiétudes

furent promptement dissipées. M. de Boissieu revint; il avait été parfaitement reçu par le gouverneur anglais, qui mettait à ma disposition toutes les ressources de son gouvernement, et me faisait son compliment sur mon heureuse arrivée. Quelques instants après, une embarcation mit à bord de la corvette un jeune homme dont les bonnes manières nous prévinrent sur-le-champ en sa faveur. Son père, propriétaire de Sainte-Anne, l'envoyait m'offrir ses services et m'inviter à descendre sur son habitation.

Le soleil était déjà couché quand, accompagné de ma nouvelle connaissance, je m'embarquai dans mon canot pour aller à terre. Nous débarquâmes sur le sable au fond d'une petite anse. L'obscurité de la nuit, rendue encore plus grande par les massifs d'arbres qui venaient jusqu'au rivage; le reflet des flammes du foyer que les nègres venaient d'abandonner pour nous recevoir; ces figures animées par l'étonnement et la curiosité; tout, jusqu'aux pirogues halées à terre, donnait à cette scène quelque chose de bizarre et d'attachant en même temps. Nous entrâmes, accompagnés par des noirs portant des torches en bois résineux, dans une avenue sombre et couverte par des arbres épais; nous ne savions trop, mes compagnons et moi, que penser de la fin du voyage, quand, à notre grand étonnement, nous nous trouvâmes, après quelques minutes de marche, devant une belle maison (Pl. 10), parfaitement éclairée, dont le maître, vieillard encore vigoureux, vint à notre rencontre et nous en fit les honneurs d'une manière aussi franche que bienveillante. Toute la famille était réunie

dans un salon orné simplement, mais d'une excessive propreté. La société était composée de la maîtresse de la maison et de plusieurs jeunes femmes, ses filles, qui nous parurent, comme on le pensera avec raison, toutes jolies; je dois assurer, au surplus, que nous eûmes peu par la suite à revenir de notre premier jugement. Elles étaient Françaises de l'Ile-de-France, et toutes avaient visité cette colonie; aussi fûmes-nous reçus en compatriotes et comblés de mille délicates attentions.

La connaissance faite, il fut question de fêter l'arrivée et le séjour de *la Favorite* par des bals : c'était pour les dames une bonne occasion; car, à Mahé, le nombre des jeunes gens, et surtout des danseurs, m'a paru excessivement borné. En compensation, et comme nous en eûmes la preuve le surlendemain, les jeunes personnes sont en grand nombre, fort gaies, très-dansantes, et, sinon toutes jolies, du moins bien faites et de physionomies agréables. Il fallut cependant, au grand regret de mes compagnons, quitter bientôt une si séduisante société; mais on devait se voir le lendemain et les jours suivants. Nous retournâmes au rivage par le même chemin et avec les mêmes cérémonies; de là à bord, où je passai une nuit beaucoup plus tranquille que la précédente.

Les plaisirs de la soirée ne m'avaient pas fait oublier les intérêts de mon équipage; le lendemain matin il eut en abondance des vivres frais, dont il avait été presque entièrement privé à Bourbon. Ce nouveau régime produisit promptement d'heureux effets sur la santé des

hommes : les indispositions cessèrent, et les malades se rétablirent en grande partie.

Au point du jour, la corvette mit sous voiles pour prendre un mouillage plus en dedans de la baie. Le temps était beau; mais pendant la nuit il avait venté par grains assez violents. Un fâcheux désappointement nous attendait : l'ancre levée fut trouvée cassée et hors de service; c'était la seconde que nous perdions. La chaîne, nullement endommagée, fut mise sur une des deux dernières ancres qui restaient encore à bord. Je ne pouvais espérer de réparer ces pertes qu'à Pondichéry ou à Madras, et, en attendant, elles me forçaient à des précautions difficiles à prendre dans les fréquents mouillages que devaient nécessiter nos travaux hydrographiques de l'archipel des Seychelles.

A onze heures du matin, nous mouillâmes sur la côte de Sainte-Anne, à environ un demi-mille de l'anse où j'avais débarqué la veille. Cette position est regardée comme la meilleure de la baie; les bâtiments y sont à l'abri des vents de beaucoup de parties et de la houle venant du large.

A peu de distance de la corvette, et auprès d'un grand parc pour conserver les tortues de mer, était un petit ruisseau qui, nettoyé avec soin, nous fournit de très-bonne eau pour notre provision et nos besoins journaliers; mais il n'aurait pu suffire, je crois, à ceux d'une frégate, qui aurait été obligée d'envoyer sa chaloupe au village, voyage d'une lieue, fatigant, soumis aux flux et reflux, et que les commencements subits de ras de marée rendent quelquefois dangereux.

Dans l'après-midi, nous allâmes, M. Jurien et moi, rendre visite au gouverneur. Il nous reçut dans une petite maison en bois, à un seul étage et mal entretenue; elle n'est pour lui qu'un pied-à-terre; sa demeure est en dehors de l'établissement; car tel est le nom que l'on donne au village, que nous visitâmes en détail et où je ne vis rien de bien intéressant. Quelques petites maisons assez mal construites en bois, éparses sur un terrain inégal, rocailleux et adossé à une haute montagne pelée qui, réfléchissant les rayons du soleil, rend la chaleur insupportable dans deux ou trois rues étroites et sales. Cependant, au milieu de tout cela, je remarquai du mouvement et une certaine activité. Nous visitâmes un chantier de construction et de réparation pour les navires; il paraissait assez considérable et occuper bon nombre d'ouvriers. La proximité des bois, leur excellente qualité, rendent ces travaux beaucoup moins dispendieux à Mahé que partout ailleurs dans l'Océan indien. Il sort de la colonie un grand nombre de bâtiments de moyen tonnage, parfaitement construits, et beaucoup d'autres y viennent faire leurs réparations à bon marché. C'est une des meilleures branches de commerce de ce petit pays.

Les récifs forment devant le village un bassin profond, parfaitement à l'abri de la mer; les plus grands bâtiments peuvent y arriver par des passes sinueuses, mais faciles à franchir avec un pilote. Sur cette petite rade étaient plusieurs forts caboteurs, occupés à prendre des chargements de tortues de mer, renfermées dans des parcs construits sur le rivage de manière

que la mer les tienne toujours pleins; ils les portent à l'Ile-de-France et à Bourbon, où, dit-on, il s'en consomme jusqu'à douze mille par année, sans que cependant l'espèce paraisse en être diminuée dans l'archipel.

Je fus étonné des dimensions énormes de beaucoup de ces animaux amphibies; leur écaille avait jusqu'à quatre pieds de long, sur environ trois et demi de large, et parmi ceux qui furent embarqués à bord de la corvette, plusieurs pesaient jusqu'à cent vingt livres, et n'avaient coûté que vingt francs. La pêche de la tortue se fait avec facilité : les pêcheurs guettent le moment où elle vient, la nuit, déposer ses œufs dans le sable; ils la renversent sur le dos et la transportent au jour à bord de leurs bateaux; d'autres fois, ils s'approchent doucement de l'animal endormi profondément sur l'eau, l'entourent d'un très-fort filet et s'en rendent ainsi maîtres. S'il s'éveille trop tôt, mais à portée, le harpon acéré d'un pêcheur qui le veille s'attache à sa cuirasse en la traversant, et la pauvre tortue, lentement attirée à bord par une longue corde fixée au manche de l'instrument, tombe mourante entre les mains de ses ennemis. Dans ce cas, la chair en est moins estimée à cause de la décomposition que la chaleur excessive lui fait subir sur-le-champ; autrement elle est bonne, nourrissante, quoique un peu filandreuse; cuite, sa couleur est noirâtre et agréable au goût. Les œufs, cuits avec soin, sont bons à manger. Le sang noir et épais, bu encore chaud, est, dit-on, un excellent remède contre le scorbut.

C'est le caret qui fournit l'écaille précieuse; mais il est très-rare aux Seychelles; sa chair est malsaine, on la

dit même empoisonnée. Il n'en est pas de même de la tortue de terre, très-commune dans l'archipel; elle est beaucoup plus petite et plus ronde que celle de mer; sa chair est assez nourrissante; mais son goût sauvage et de terre la ferait dédaigner, si l'apparence malpropre et repoussante de l'animal n'inspirait pas d'avance le dégoût. Cependant on en expédie une quantité considérable pour les colonies voisines.

Nous avions accepté l'invitation à dîner du gouverneur, et nous quittâmes l'établissement pour aller à sa maison de campagne. Après un quart d'heure de marche au milieu de terrains qui me parurent mal cultivés, nous arrivâmes à la résidence de M. Harisson, située sur une hauteur à peu de distance de la mer. Elle est, comme toutes les habitations de l'île, construite en bois, à un seul étage, avec des salles spacieuses, bien aérées et très-simplement meublées; mais l'ordre et le bon goût qui régnaient partout me donnèrent un vif désir de voir la maîtresse de la maison.

Le ton distingué de M. Harisson, ses manières avenantes, sa facilité de s'exprimer en français, ce qui, chez un Anglais, annonce toujours une éducation soignée, m'avaient prévenu en faveur de sa femme. Mais j'avoue que je fus agréablement surpris de trouver à quatre mille lieues d'Europe, sous l'équateur et dans une île presque sauvage, autant de grâce et d'amabilité. Ajouterai-je encore que madame Harisson, élevée en France, était de Genève, ainsi que ses sœurs? J'écris ce que j'ai vu; la vérité, dont je me suis fait une loi, doit me défendre contre tout soupçon de partialité.

Le dîner fut fort agréable, et la conversation vive et animée. Cette réserve froide et cérémonieuse des dames anglaises avec les étrangers en fut bannie, et nous jouîmes tout à fait du privilége des voyageurs dont le séjour doit être court.

Quelques incursions dans l'île, la conversation aussi instructive que remplie d'agréments du gouverneur, les renseignements que tout le monde s'empressa de me donner, me firent juger parfaitement cette petite colonie, à peine connue, et dont l'histoire ne remonte pas loin dans les temps passés.

Ce fut en 1741 que l'archipel des Seychelles fut découvert par des caboteurs français; il reçut le nom du gouverneur qui alors commandait l'Ile-de-France. Mahé, la plus grande des îles du groupe, forme un triangle dont le plus grand côté vers l'O. a six lieues du N. au S. Les premiers habitants furent des pêcheurs de tortues; vers la fin du siècle dernier les terres commencèrent à être concédées à des colons venus de l'Ile-de-France; leurs moyens étaient bornés; ils arrivaient dans un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts dont ils ne sentirent pas alors le prix : pour les détruire, ils appelèrent le feu à leur aide; l'effet en fut prompt mais désastreux: les flammes, abandonnées à elles-mêmes, dévorèrent la plus grande partie des bois, dégarnirent les montagnes dont les flancs, exposés maintenant aux pluies et aux torrents, n'offrent plus qu'un roc noirâtre et aride.

Cependant la petite colonie était parvenue à une prospérité qui promettait pour l'avenir: cinq cents blancs, aidés par cinq mille esclaves, cultivaient de

nombreuses plantations de coton, dont les produits étaient portés à l'Ile-de-France sur des bâtiments construits dans l'île et à peu de frais; mais les chances du commerce ayant fait tomber de beaucoup la valeur du coton, les habitants de Mahé abandonnèrent peu à peu cette espèce de culture, qui ne leur offrait plus assez de bénéfices. C'est alors qu'ils ont connu le prix de ces mêmes bois que la flamme avait ravagés et qui étaient devenus la seule branche de commerce considérable qui leur fût restée. Il fallut aller chercher les arbres sur les montagnes escarpées où le feu n'avait pu les atteindre; les frais de transport en étaient très-grands, et chaque jour s'établit davantage la triste conviction que les belles espèces de bois dont l'abondance formait la richesse de Mahé ont entièrement disparu. Je vis des meubles faits avec des planches provenant d'une maison très-ancienne : ils étaient magnifiques pour la finesse du grain et la variété des couleurs; je les trouvai supérieurs à l'acajou.

Pendant la dernière guerre, la colonie, abandonnée à elle-même, fut un peu négligée; elle voyait alternativement nos bâtiments de guerre et ceux de l'ennemi; une partie des colons l'abandonnèrent et revinrent à l'Ile-de-France; mais quand cette dernière possession tomba au pouvoir des Anglais, ses relations avec Mahé se renouvelèrent, et prirent à la paix une plus grande importance que par le passé : le chef-lieu des Seychelles reçut un gouverneur et une garnison; les cotons abandonnés cédèrent la place à des cannes à sucre, qui, malgré leur qualité inférieure, devinrent pour quelques

années la principale richesse des colons. Un cabotage très-actif exploita la pêche des autres îles de l'archipel, qui reçurent successivement des habitants. Un grand nombre de forts caboteurs, construits dans les chantiers de ces différents petits établissements, sont vendus dans l'Inde après y avoir porté des bois de construction et d'ébénisterie; d'autres entretiennent les marchés des colonies voisines de volailles, de moutons, de maïs, de riz, de légumes et surtout de tortues. Mahé et les îles voisines fournissent aussi un grand nombre de bœufs; mais les calmes et les vents contraires, si communs dans ces parages, et qui rendent les traversées souvent très-longues, en ont empêché jusqu'ici l'exportation. Les avantages qu'offre la relâche des Seychelles y attirent maintenant un grand nombre de bâtiments, qui choisissent cette nouvelle route pour se rendre dans l'Inde; elle est fréquentée aussi par les baleiniers qui ont abandonné le canal Mozambique et font leur pêche sous l'équateur.

Les habitants vivent sous un gouvernement fort doux; ils sont presque entièrement libres et ne payent que de très-faibles droits; leur caractère est généralement bon, affable et hospitalier : presque tous marins, ils ont l'esprit hardi et entreprenant du métier. Quoique disséminés dans l'île sur leurs habitations, les colons aiment la société et les plaisirs. Je me réservais de les observer à la fête qui devait être donnée le lundi à Sainte-Anne. L'arrivée d'un bâtiment de guerre est un événement dans une petite colonie. L'état major de *la Favorite*, entièrement composé de jeunes gens, eut bientôt changé

les habitudes de ces bons colons. Les bals, les réunions remplacèrent tout à coup les longues et tristes soirées : l'île Sainte-Anne était devenue le séjour de la gaieté et des plaisirs; les amis, les parents quittèrent leurs habitations éloignées pour venir y prendre part, et profiter des distractions qu'un heureux hasard leur offrait. Cette soirée du lundi, désirée par tant de monde, arriva enfin. Rien n'y manqua pour la rendre agréable : la nombreuse famille de notre hôte, réunie pour le dîner, occupait une immense table que le maître de la maison présidait avec un air vraiment patriarcal; la gaieté de ses nombreux enfants, celle de ses convives, semblaient le rajeunir et le rendre heureux. Après vingt santés, portées aux grands parents, à *la Favorite*, à son commandant, et enfin à notre heureux voyage, on passa, à la grande satisfaction des jeunes gens, dans la salle où l'on devait danser.

La maison offrait alors un coup d'œil aussi extraordinaire qu'animé : les appartements, parfaitement éclairés par une multitude de lampes renfermées dans des globes en verre, répandaient sur les massifs d'arbres voisins une clarté brillante, mais qui, devenant douteuse à mesure qu'elle s'éloignait, faisait paraître les bosquets plus retirés comme autant de voûtes sombres; les rochers auxquels la maison est adossée semblaient de grandes ombres noires, tristes spectateurs de la fête; les bois étaient sillonnés par le grand nombre de torches qui éclairaient les nombreux arrivants; la foule des domestiques noirs, leurs cris, la musique qui commençait à se faire entendre, enfin le contraste de la civilisa-

tion avancée d'Europe, transplantée dans une contrée à peine arrachée à la nature sauvage, faisaient naître par moments dans mon esprit des doutes sur la réalité de la scène que j'avais sous les yeux. Le bal commença, et avec lui mon rôle d'observateur: l'assemblée était brillante, les toilettes simples, mais d'assez bon goût; je reconnus les modes que quelques années auparavant j'avais laissées à Paris; à Mahé aussi elles étaient portées par de jolies femmes, à la physionomie piquante, à la tournure svelte et gracieuse. Chez la plupart des danseuses, le désir de plaire, l'absence de toutes prétentions me fit fermer les yeux sur les points où la comparaison n'aurait pas été autant en leur faveur; mais il en était un qui mit tout à fait mon indulgence en défaut. Pourquoi ne puis-je pas vanter également la manière de danser des dames de Mahé! Je trouvai la nature non encore embellie par la civilisation: la mesure, souvent violée, tombait entre des pas un peu irréguliers que des petits pieds ne faisaient pas toujours excuser. Mon orgue de Barbarie, monté pour les contredanses les plus nouvelles, n'avait pas plu dans les soirées précédentes aux dames, peu habituées à des sons aussi justes et aussi doux; cette fois il avait été remplacé par un violon et un tambour de basque réservés pour les grandes circonstances : jamais fête de village n'entendit une musique plus discordante. Je ne pus m'empêcher de sourire du triomphe des danseuses et des mamans aux premiers sons de l'infernal orchestre; les danseurs de *la Favorite*, déconcertés, ne purent suivre leurs partners, qui sautaient à qui mieux mieux et déployaient

tous leurs talents. Malheureusement un si beau moment fut de courte durée : les cordes du violon, ne pouvant résister aux violents coups d'archet du ménétrier noir, excité par le vin et les applaudissements, se rompent successivement, et l'orgue revient encore désespérer par sa juste mesure les danseuses désappointées. Je fus regardé comme complice de mon malheureux instrument et du mouvement de gaieté de mes jeunes officiers; je cédai prudemment à l'orage, et, laissant la paix se conclure entre les partis, je revins à bord bien avant les danseurs, qui ne quittèrent la place qu'après minuit.

Les familles qui composent la petite population de Mahé sont toutes d'origine française. Elles partagent l'attachement des habitants de l'Ile-de-France pour leur ancienne patrie, dont elles ont également conservé les mœurs et les usages. Une vie active assure aux hommes leur vigueur et leur santé jusqu'à un âge avancé : ils sont en général bruns, grands et bien faits, s'expatrient facilement, quoique fortement attachés à leur pays, où ils reviennent presque toujours jouir paisiblement du fruit de leurs travaux. Les femmes sont généralement bien faites, de taille moyenne; leurs traits sont bruns, agréables et expressifs; elles ont peu de couleur et d'embonpoint. Les dames de Mahé sont actives et économes; leur industrie, qui s'étend à tout, a créé une branche de commerce aux dépens du cocotier de mer, production particulière au sol des Seychelles. Cet arbre n'a été trouvé jusqu'ici indigène que sur Praslin, une des îles de l'archipel, et il croît difficilement dans les autres

colonies où il a été transplanté; il est beaucoup plus petit que le cocotier, dont il porte le nom; son bois, mou et spongieux, n'est bon à rien; le fruit, beaucoup plus gros que le coco, n'en a ni le goût ni la saveur; sa coquille, dure et noirâtre, sert utilement à faire des vases pour les usages domestiques; cet arbre aime les bords de la mer, croît lentement, et ne produit, dit-on, qu'après un siècle. C'est avec ses feuilles, larges, très-longues et pointues, formées d'un tissu fort, serré et en même temps très-lisse, d'une jolie couleur paille quand il est séché, que les dames de Mahé font elles-mêmes de jolis ouvrages, des éventails légers et gracieux, des chapeaux qui imitent ceux de paille d'Italie. Ces petits produits d'industrie, portés dans les colonies voisines, et même dans l'Inde, sont échangés avantageusement contre les étoffes d'Europe et les modes de France.

Lors de la découverte des Seychelles, le commerce des épices était encore aux mains des Hollandais, et excitait l'envie des autres nations. A cette époque, des tentatives furent faites pour en introduire la culture à Bourbon et à Mahé; elles eurent assez de succès dans la première de ces deux colonies, et nous avons vu quels en ont été les résultats. Dans l'autre établissement, ils n'ont pas été plus heureux; cependant ces arbres précieux s'y multiplièrent d'une manière extraordinaire, et ils eussent, dans une colonie plus riche et sous des circonstances plus favorables, donné des produits importants; mais la guerre, le manque de débouchés, et le bas prix des épices, les ont fait abandonner; ils croissent maintenant sans aucun soin dans les bois.

Quoique cet archipel soit situé très-près de l'équateur, il n'en jouit pas moins d'un climat très-sain, à l'abri des ouragans qui ravagent sur cet Océan les îles plus près du tropique Sud. La température est élevée sans doute, mais toujours égale ; les variations subites et dangereuses dans l'atmosphère sont inconnues, les grandes brises d'O. de peu de durée; quelques grains de pluie signalent la mauvaise saison, qui commence en mai; alors viennent les vents de S. E., souvent frais, qui durent, non sans quelques variations vers le S., et même le S. O., jusqu'à la fin d'octobre. Mahé doit cet heureux climat à sa position sur la limite des vents alizés de S. E. et de ceux d'O., qui soufflent toute l'année sous l'équateur, rarement avec violence, mais toujours avec un ciel sombre et pluvieux. Le groupe d'îles participe également aux deux influences, qui s'affaiblissent mutuellement. Jamais de longues sécheresses dans les Seychelles, jamais aussi de longues pluies; la végétation est très-active et les maladies endémiques inconnues; aussi les familles y sont-elles nombreuses, les enfants très-beaux et faciles à élever. Ce dernier avantage est d'autant plus précieux que l'archipel en jouit seul au milieu de toutes les îles dont ces parages sont semés. Bourbon et l'Ile-de-France même voient chaque année leur génération naissante décimée par des maladies dont il a été jusqu'ici impossible de la garantir. Bien plus malheureux encore sont les habitants des établissements européens sur la côte de Madagascar, et ceux des nombreuses petites îles au S. de Mahé : ils ne peuvent arracher leurs enfants en bas âge à la mort

certaine qui les attend, qu'en les éloignant dès leur naissance d'un climat mortel; sans cette précaution leur ventre gonfle, les membres s'amaigrissent, et la consomption amène une prompte fin.

La véritable cause de cette maladie n'a pu encore être trouvée : dans les îles, on l'attribue à la mauvaise qualité de l'eau fournie par des puits creusés dans le sable, d'où elle sort imprégnée de sel et de substances malfaisantes; mais à Madagascar, l'eau vient des sources et des rivières; cependant jamais enfant blanc, ou même mulâtre, n'a pu arriver à l'âge de quatre ans, à moins d'avoir été élevé ailleurs. Il est vrai de dire que les hommes aussi résistent difficilement à ce climat malsain, aux fièvres causées par les marais et à la dyssenterie que donnent les eaux, dans lesquelles une foule de corps étrangers ont été en dissolution.

Le moment approchait où Sainte-Anne et ses bons habitants allaient rentrer dans le calme accoutumé; *la Favorite* devait reprendre la mer le lendemain au jour; nous regrettions tous sincèrement cette charmante petite colonie et nos nouveaux amis, si bienveillants et si affectueux. J'allai, accompagné de mon passager, aimable compagnon de toutes mes excursions, faire une dernière visite au gouverneur Hamilton; sa famille reçut nos adieux, et je dois convenir que, de ma part, ils ne furent pas sans regrets.

Malgré la chaleur, nous profitâmes, M. Jurien et moi, de la journée, encore peu avancée, pour parcourir cette partie de l'île. De tous les côtés où nous portâmes nos pas, le terrain était rocailleux, d'un sol

léger; les plantations de cannes à sucre avaient une mauvaise apparence; j'aperçus quelques bouquets de muscadiers et de girofliers abandonnés. La côte au S. du village est, comme celle du N., à peu près inhabitée et couverte de montagnes élevées, formant le centre de l'île, et dont les pentes rapides viennent jusqu'à la mer. Le versant de l'E. est garni en partie de bois dont les arbres, auxquels le feu n'a laissé que le tronc, blanchi maintenant par le temps et les pluies, semblent les témoins muets de l'insouciance des premiers colons.

Nous visitâmes plusieurs petites habitations et nous trouvâmes partout une extrême simplicité : une maison en bois sans étage, quelques cases en paille pour les noirs; au milieu, un espace à peine nivelé sur lequel les petits nègres et les cochons se roulaient dans le sable malgré les cris des vieilles négresses accroupies devant leurs portes. Notre arrivée mettait tout en mouvement; ces bons habitants ne savaient que faire pour nous bien recevoir. La maîtresse, toujours proprement habillée, était assise sur l'indispensable canapé en rotin et entourée de jeunes négresses rangées par terre sur des nattes; leur vêtement léger, un peu exigu, mais blanc et très-propre; de beaux yeux noirs, des dents blanches et bien rangées, affaiblissaient un peu à nos yeux la couleur trop foncée de leur teint.

Nous trouvions partout des connaissances faites aux bals et aux fêtes qui avaient, à Sainte-Anne ou à bord, signalé le séjour de *la Favorite*. Traité en ami par tous les colons, c'était à regret que j'étais forcé de refuser

mille invitations, auxquelles la franchise et le désir d'être agréable donnaient un grand prix à mes yeux. Ces habitations sont généralement situées près d'un ravin, au fond duquel coule un ruisseau d'une eau fraîche et limpide; les arbres y entretiennent par leur ombrage une température agréable pendant la chaleur du jour. Ce fut dans une de ces délicieuses retraites que mon compagnon et moi, fatigués d'une longue promenade, nous cherchâmes pour quelques instants le repos et un abri contre le soleil : dans cette solitude enchanteresse dont l'habitant des régions tempérées ne peut comprendre tout le prix, la France et son souvenir vinrent, à trois mille lieues d'Europe, donner à nos réflexions une teinte de douce mélancolie. Le lendemain à pareille heure, cette île, ses bons habitants, auraient sans doute disparu pour toujours derrière nous : cette hospitalité si bienveillante, ces nouvelles amitiés, allaient tomber dans le passé et faire place aux fatigues et aux soucis d'un voyage à peine commencé.

A huit heures nous étions à Sainte-Anne, où nous trouvâmes une nombreuse réunion : c'était la soirée d'adieux; mes officiers firent les leurs en dansant jusqu'à onze heures. Nos excellents hôtes voulurent mettre le comble à leurs attentions, et continuer jusqu'au dernier moment l'hospitalité aussi cordiale que désintéressée dont nous avions été l'objet. J'eus ma part dans la distribution de petits souvenirs que les dames de cette aimable famille firent à l'état major de *la Favorite*.

Tant de distractions n'avaient pas fait négliger les

travaux essentiels : l'eau était faite, le gréement réparé des légères avaries de la traversée précédente; les embarcations, sous les ordres de M. Pâris, avaient sondé la baie, dont le plan était terminé. En revenant à bord, je trouvai les provisions en vivres frais embarquées : six bœufs, destinés à être distribués à l'équipage, dès les premiers jours de mer, et huit énormes tortues, faciles à conserver longtemps à bord, assurèrent aux hommes convalescents et à ceux qui étaient en bonne santé un régime rafraîchissant pendant une grande partie de la prochaine traversée.

Le jeudi 20 mai, nous appareillâmes au point du jour, et je fis gouverner pour sortir de la baie : tant que la corvette fut sous la terre, la brise souffla mollement du S.; mais, hors de l'abri des montagnes, nous trouvâmes les vents de S. E. bon frais, la mer grosse, un ciel clair et très-beau.

D'après les quatre montres marines, parfaitement réglées, la longitude du mouillage, devant Sainte-Anne, est de 53° 9′ 48″, absolument la même que celle qui avait été assignée à cette position, deux ans auparavant, par le capitaine anglais Owen, chargé par son gouvernement de l'hydrographie des côtes d'Afrique. Nous sommes donc en droit de conclure que la longitude 53° 17′, que l'abbé Rochon donna en 1741 à l'île Sainte-Anne, est frappée d'une erreur de 9′ 15″, très-facile à commettre dans un temps où les instruments à réflexion étaient bien moins perfectionnés, et les montres marines à peu près inconnues.

Dans l'après-midi, nous longeâmes la côte ouest de

Mahé, pour en faire l'hydrographie : cette partie de l'île est très-élevée dans l'intérieur; les montagnes sont généralement arides; dans les gorges seulement on aperçoit des arbres dont une grande partie ont été privés par le feu de feuillage et de vie. La pente assez douce des hautes terres vers la mer paraît fort bien cultivée, couverte de champs de cannes à sucre et d'autres plantations, au milieu desquelles se laissent apercevoir de jolies maisons. Tel est le coup d'œil que nous offrit l'anse du N. O. : les habitants font grand cas de ce mouillage; il est très-sûr dans la saison des vents de S. E.; mais, pendant l'autre partie de l'année, ceux de N. pourraient le rendre dangereux. Il est vrai que, dans ces heureux parages, les grandes brises sont les seuls mauvais temps à craindre, encore même ne sont-elles pas de longue durée. Le rivage, à deux milles duquel passait la corvette, offre une suite de petites baies de sable blanc, séparées l'une de l'autre par des rochers, dont la couleur sombre ressortait agréablement du milieu du feuillage vert d'une multitude de cocotiers. Plusieurs pirogues de pêcheurs vinrent à bord : j'appris des noirs qui les montaient que le poisson est abondant, mais ne peut être pris qu'à la ligne, parce que les coraux dont le fond est tapissé partout près du rivage empêchent de se servir des filets. Nous avions appris, aux dépens des nôtres, dans la baie de Sainte-Anne, la vérité de leurs assertions.

Nos travaux n'avancèrent que lentement dans cette journée; la brise de S. E., contre laquelle nous luttions, était faible et variable sous la terre; une mer

houleuse et courte achevait d'arrêter la marche de la corvette. Au coucher du soleil, je me décidai à louvoyer sous toutes voiles pendant la nuit, pour gagner la pointe sud sous laquelle nous étions au jour. Ce côté de l'île est inhabité, aride et bordé de rochers : nous en fîmes rapidement l'hydrographie, ainsi que des îles ouest de l'archipel. A onze heures du soir, Sainte-Anne, que nous aperçûmes dans le lointain, reçut nos derniers adieux. Devant nous était Praslin, qui tient le premier rang dans ce groupe après Mahé, dont elle est éloignée de sept lieues dans le N. E. Cette île est haute, couverte de bois, qu'exploitent quelques habitants. Ceux-ci élèvent des bœufs, pêchent un grand nombre de tortues, qu'ils vendent aux baleiniers en relâche, ou qu'ils portent à la colonie voisine, dans des chaloupes construites par eux.

Praslin possède une bonne et vaste rade dont deux passes assurent la sortie par tous les vents ; elle est formée par deux îles placées près de la côte du nord ; sur l'une d'elles, appelée Curieuse, les Anglais ont établi un hôpital pour les lépreux de l'Ile-de-France. Ces malheureux et le médecin attaché à l'établissement en sont les seuls habitants. Ils se soignent, se consolent entre eux, et l'éloignement de tout être moins misérable diminue l'horreur de leur sort.

Toutes les îles nord de l'archipel, au milieu desquelles nous passions, furent parfaitement déterminées avant le coucher du soleil ; la plupart ne sont que des récifs de corail, dangereux pour les navires, et fréquentés seulement par les pêcheurs de tortues. A la

nuit, toutes nos opérations étant terminées, je donnai le cap à l'E., et nous fîmes route pour Ceylan : le ciel était clair, une légère brume enveloppait l'horizon; la brise de S. E. tourna peu à peu au S. O., et se soutint jusqu'au lendemain à midi. Alors la latitude était de 2° 53′ S., et la longitude, 57° 36′ O. Les courants, qui, la veille encore, s'étaient fait sentir fortement vers l'O., nous avaient portés dans l'E., direction qu'ils suivent sous l'équateur. Je supposerais que le contact de ces deux immenses masses d'eau, poussées dans des sens opposés, cause les courants forts et irréguliers qui rendent la navigation intérieure de l'archipel dangereuse la nuit pour les grands bâtiments, et la grosse mer qui règne constamment dans ces parages, même après les calmes de longue durée.

Les oiseaux de mer habitant les rochers des Seychelles ne nous avaient pas encore abandonnés : le délicat paille-en-queue, au plumage rose, aux formes sveltes, terminées par deux très-longues plumes légères, venait parfois voltiger au sommet des mâts de la corvette et faire entendre son cri faible et plaintif. Ce joli oiseau a, pour les formes et la grosseur, une grande analogie avec la pie de nos climats : son vol est également un battement d'ailes lent et prolongé, qui lui permet de s'éloigner à grande distance de terre. Cette espèce de paille-en-queue est commune dans les îles au sud de Mahé, et offre une singulière anomalie : à Bourbon et à l'Ile-de-France, cet oiseau a les pattes noires; à Rodrigue, éloignée de cent lieues, il les a rouges. Cette différence établit entre les parages que fréquen-

tent les paille-en-queue, une ligne de démarcation qui est défendue avec un acharnement extraordinaire pour des oiseaux aussi délicats : chaque parti garde ses possessions et n'en sort jamais.

La frégate, au contraire, est l'image du bâtiment de guerre dont elle porte le nom : son vol est d'une vélocité extraordinaire; des ailes longues et échancrées soutiennent facilement dans l'air un corps effilé dont le plumage, d'un noir terne, augmente de beaucoup les proportions; des yeux noirs et perçants, un bec fort et pointu, la queue courte et découpée en croissant, donnent à cet oiseau un air sauvage et guerrier, analogue à ses habitudes. Ainsi que le bâtiment dont elle porte le nom, et que la rapidité de sa marche, la promptitude de ses manœuvres, ont rendu la terreur des navires marchands ennemis, la frégate ailée, profitant également des avantages que lui donnent son courage et la vivacité de son vol, croise contre les autres oiseaux de mer, et leur enlève le produit d'une pêche lointaine, dont elle dédaigne les travaux incertains.

C'est surtout contre le fou, aussi grand, aussi fort qu'elle, que la frégate réunit tous ses efforts; elle l'attaque lorsque, revenant fatigué de la pêche, il apporte la pâture à ses petits; elle fond sur sa victime, la frappe sur la tête à coups redoublés, et la force, vaincue et effrayée, à rendre le poisson contenu dans son estomac, et que son ennemie saisit en volant.

Ces deux espèces d'oiseaux, de la grosseur d'un fort épervier, fréquentent les rochers et les nombreuses petites îles inhabitées, entre les tropiques, et les cou-

vrent d'une si énorme quantité d'œufs, que les habitants des pays voisins viennent en faire la récolte à certaines époques de l'année, et les considèrent comme un manger très-délicat. La frégate, avertie par son instinct, échappe au danger par la fuite; mais le fou, battant des ailes sans quitter le sol, et jetant des cris assourdissants, tombe sous le bâton, seule arme que les chasseurs daignent employer à sa destruction.

La chair des oiseaux de mer, sans presque aucune exception, est coriace et a un goût d'huile de poisson extrêmement désagréable : celle du fou est moins mauvaise, moins dure et plus susceptible d'être rendue mangeable, mais seulement pour des hommes affamés. Le plumage de cet oiseau est brun-foncé, la tête grosse, les yeux grands sans aucune expression; les formes de son corps semblent en rapport avec son instinct; elles sont grossières, d'un aspect dégoûtant; ses ailes sont grandes, mais leurs mouvements lourds et sans grâce. Le fou fuit les lieux habités; cependant il ne peut échapper à la frégate, que l'on trouve partout avec lui.

Une navigation tranquille et agréable, mais contrariée parfois par les calmes et les brises contraires, nous approchait lentement de l'équateur, que notre route devait couper sous un angle extrêmement aigu. Le fort courant à l'E. me forçait à cette précaution, nécessaire pour tenir toujours le bâtiment dans la direction du canal Adoumatis, entre les îles Maldives, et éviter le danger d'être entraîné pendant les calmes sur la partie nord de cet archipel.

Le 30 mai, à huit heures du matin, ayant le cap au N. E., *la Favorite* entra dans l'hémisphère nord par 67° 30′ de longitude O. : nous y trouvâmes des brises faibles, mais favorables. Le lendemain, notre latitude 1° 30′ N. était celle du canal Adoumatis, éloigné seulement de quarante lieues : je fis donc gouverner à l'E. Le ciel nuageux, l'horizon couvert de brume, la mer houleuse, annonçaient l'approche des parages où la mousson de S. O. se faisait sentir.

Les malades étaient presque entièrement rétablis. Je devais ces heureux résultats aux soins éclairés et aux encouragements que le chirurgien major ne cessait de leur prodiguer avec un zèle et une patience dignes des plus grands éloges. Cet officier de santé justifiait sous tous les rapports ce que je devais attendre de sa réputation antérieure et de ses talents.

Nous étions au milieu du canal Adoumatis le 1er juin, à midi : les nombreuses vigies placées au sommet des mâts n'aperçurent ni terre ni brisants; la mer n'avait pas changé de couleur, la houle toujours du S. O.; et, chose extraordinaire, le courant à l'E. était moins violent que les jours précédents.

L'archipel des Maldives est composé de quatorze récifs de corail appelés *attols;* ils sont tous de forme circulaire, laissant entre eux des passages plus ou moins larges, plus ou moins dangereux, dans lesquels la sonde ne peut trouver fond. Chaque attol est séparément formé par une masse énorme de coraux s'élevant du fond de la mer jusqu'à sa surface : qu'elles soient le produit du travail d'une multitude d'insectes encore

inaperçus, ou une végétation marine, l'étonnement de l'observateur n'en est pas moins grand, en voyant ces murailles, tantôt en ligne droite, tantôt courbes, s'élever sans appui, d'une profondeur immense, et former enfin des îles, malgré les efforts redoublés d'un Océan battu souvent par des ouragans terribles. Quelle suite de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'un semblable ouvrage ait été achevé avec d'aussi faibles moyens; pour que le corail, arrivé à la surface de la mer, et privé de vie par le contact de l'air, tombant successivement en poussière, ait composé le sol des îles qui lui doivent leur formation! Quelle suite étonnante de circonstances a conduit sur cette terre nouvelle, née pour ainsi dire au milieu des mers, les fruits du cocotier, arrachés aux côtes lontaines par les vents et les courants! L'arbre a pris racine dans le sable pour lequel la nature semble l'avoir destiné; le terrain, enrichi de ses débris, protégé par son ombre, s'est couvert de plantes, dont sans doute les semences ont été aussi apportées par les eaux.

Telle fut, suivant toute apparence, la première formation des Maldives; elles sont toutes à fleur d'eau. Dans l'intérieur du bassin formé par le cordon de corail et qui, dans quelques attols, peut avoir jusqu'à huit lieues de diamètre, sont de petites îles basses et couvertes, ainsi que la ceinture, d'une multitude de cocotiers. On ignore à quelle époque les Maldives furent peuplées; mais on sait que, depuis des temps bien reculés, elles font le commerce avec la côte malabare, éloignée de cent lieues. Les premiers Européens que

les naufrages jetèrent sur cet archipel y trouvèrent le mahométisme établi, des habitants actifs, industrieux, adonnés à la navigation sur une multitude de bateaux qui parcouraient les îles et allaient même à la côte de l'Inde, d'où ils revenaient avec la mousson favorable. Ils y avaient porté du poisson sec, des cordages faits avec l'écorce du cocotier, et de l'huile tirée de son fruit. Le cauris, petit coquillage adopté dans l'Inde comme monnaie inférieure, se trouve en abondance sur les récifs des attols, et forme une branche lucrative d'exportation.

Le caractère de cette population n'a jamais été bien jugé : chaque naufragé l'a peinte d'après l'accueil qu'il en a reçu. La plupart cependant la donnent comme bonne et hospitalière, mais redoutant beaucoup la visite des Européens, dont jusqu'ici de dangereux récifs et sa pauvreté l'ont garantie. Cependant ce pays malheureux, assiégé de tous côtés par la mer, et dont les habitants arrachent avec peine leur subsistance à une nature ingrate, a eu aussi ses révolutions, ses guerres civiles et ses ambitieux. Vers le milieu de l'archipel, qui s'étend dans la direction du N. au S., est un attol, à l'extrémité S. duquel est placée la petite île du Roi, plus favorisée de la nature que les autres; elle possède une rade où les bâtiments, conduits par les pilotes du pays, peuvent mouiller en sûreté devant le village, résidence du souverain des Maldives, titre qu'un chef a pris et fait reconnaître successivement de tous les attols par la force des armes. S'il eût borné là son ambition, sans doute son nom serait encore ignoré des

Européens; mais il voulut joindre les gains de la piraterie à ceux du commerce, qu'il avait centralisé dans son île, pour le soumettre à des droits; il arma de grandes chaloupes, s'empara d'abord des bâtiments indiens, puis osa attaquer les navires d'Europe faiblement armés qui passaient au milieu de ses possessions, et dont les équipages furent privés de la liberté. Ces actes de brigandage, dénoncés au gouvernement anglais de Bombay, furent promptement réprimés par le supplice des pirates capturés, et par la menace qui fut faite au souverain de lui faire subir le même traitement, s'il n'était plus circonspect à l'avenir. Depuis cette époque, les passages entre les Maldives sont assez sûrs, et les caboteurs des établissements anglais commencent à fréquenter l'île du Roi, où ils font un commerce avantageux pour les habitants et pour eux.

Le 2 juin, par 2° 30′ de latitude N., la mousson de S. O. a commencé à se faire sentir; nous avions quitté les vents généraux de S. E., après le départ des Seychelles, par 11° S. Heureusement pour les convalescents, *la Favorite* avait franchi cette bande que les calmes et les pluies continuelles font redouter des marins, sans éprouver ces chaleurs étouffantes et humides, cette succession de grains qui avaient signalé notre entrée dans l'hémisphère S.

La dernière tortue embarquée à Mahé venait d'être sacrifiée. Malgré un long séjour à bord, elle fournit à l'équipage un excellent dîner : je fus fâché de n'avoir pas embarqué un plus grand nombre de ces animaux, dont l'entretien n'a rien d'embarrassant, même à bord

des plus petits bâtiments. La seule précaution à prendre pour conserver une tortue, c'est de lui donner de l'eau de mer à boire le matin et le soir, de l'en arroser plusieurs fois pendant la chaleur du jour, et de lui laver fréquemment les yeux.

Cependant, poussés par la mousson, qui prenait de plus en plus force, nous avancions rapidement vers la partie S. de Ceylan, que mon intention était de reconnaître. Le 4, à midi, elle était à vingt lieues : le vent fort et par grains, une mer très-grosse, le ciel sombre, l'horizon enveloppé d'une brume épaisse, tout semblait réuni pour rendre difficile cet attérage, que les navigateurs redoutent dans la saison où nous étions, à cause des courants violents qui rendent, surtout la nuit, la position des bâtiments très-incertaine, et les portent fréquemment sur les dangers, appelés *basses*, situés au large de la côte (11). Le soleil allait se coucher, et les vigies n'avaient encore rien aperçu; la mauvaise nuit qui se préparait me donnait de vives inquiétudes. Enfin, M. de Boissieu, qui, six ans auparavant, dans la même saison, s'était trouvé sur la frégate *la Thétis*, commandée par le baron de Bougainville, dans des circonstances à peu près semblables, reconnut, du haut des mâts, et dans la brume, une montagne appelée *la Selle*, à cause de sa forme, et qui sert de reconnaissance pour attaquer par l'ouest la partie S. de Ceylan, dont la côte se laissait vaguement apercevoir. A peine les relèvements furent-ils pris, qu'une nuit très-sombre commença; à sept heures, j'estimais que nous étions à quatre lieues de la pointe de Dondres; je fis alors di-

minuer beaucoup de voiles, prendre même plusieurs ris aux huniers, et mettre le cap à l'E. 1/4 N. E. Cette route devait nous faire passer à bonne distance au large des *basses*, témoins de bien des naufrages. La sonde fut jetée d'heure en heure, et ne rapporta pas fond à cent brasses : nous éprouvions un très-fort courant vers l'E. Enfin le jour se fit, mais il était sombre, le ciel nuageux, le vent de S. O. violent et à grains, la mer aussi houleuse que la veille; les vigies n'aperçurent pas la terre : alors, supposant avec raison que nous l'avions dépassée, je fis gouverner au N., en forçant de voiles pour nous en approcher. En effet, à neuf heures, un ciel plus clair, la mer beaucoup moins houleuse, annoncèrent l'abri de la terre, et, à midi, nous prenions des relèvements sur le pic Aganis et sur la montagne à laquelle la forme d'une église, avec un clocher à droite, a fait donner par les Anglais le nom d'abbaye *Westminster;* ces deux points remarquables sont placés sur la côte S. E. de Ceylan.

Dans les dernières vingt-quatre heures, le courant nous avait portés de 45' à l'E., et de 6° dans la même direction, depuis le départ de Mahé; mais les montres marines, dont la marche était suivie avec le plus grand soin par M. Serval, officier rempli de zèle et de talents, avaient toujours parfaitement déterminé notre position. C'est dans de semblables circonstances que les marins apprécient toute la valeur de ces machines précieuses : si nous en eussions été privés, le ciel, souvent couvert pendant la traversée, ayant empêché de prendre des distances de la lune au soleil,

pour déterminer la longitude d'une manière positive, la corvette eût été sur la côte de Ceylan au moment où je l'en aurais crue à 120 lieues. Admirons le courage et la persévérance des navigateurs du siècle dernier : ils fréquentaient, dans un temps où les montres marines étaient inconnues et les instruments astronomiques plus qu'imparfaits, ces parages, que les marins actuels, avec tant de moyens de sécurité, regardent encore comme dangereux.

Les côtes de la presqu'île de l'Inde sont alternativement soumises à l'influence des vents opposés de S. O. et N. E., qui se partagent également l'année en deux saisons, aussi distinctes pour les habitants que pour les marins : ils sont appelés *moussons*. Celle de S. O. soufflait depuis deux mois; les mauvais temps se faisaient sentir sur la côte malabare et sur la partie O. de Ceylan, que nous avions reconnue la première. Des temps sombres, une mer battue par la brise, constamment forte, rendaient la navigation pénible et dangereuse de ce côté de la presqu'île; lorsqu'au contraire, Coromandel, abritée par les terres, voyait ses rades couvertes de navires qu'un vent favorable amenait chaque jour des pays lointains, et de caboteurs employés par un immense commerce.

A l'abri de Ceylan et près de terre, nous jouissions déjà d'une agréable tranquillité; la mer était unie, la brise légère nous apportait des bouffées d'odeurs aromatiques, enlevées aux bois, qui venaient jusqu'au bord de la mer : sous nos yeux s'étendait une plaine, bornée dans le lointain par des montagnes dont les

sommets étaient cachés dans les nuages; elles paraissaient être au centre de l'île; sur un plan plus rapproché s'élevaient, éloignés les uns des autres, plusieurs pics aux formes bizarres : ils ont reçu des navigateurs, auxquels ils servent de points de reconnaissance, des noms analogues à leur ressemblance prétendue.

Pendant la nuit, le courant, la brise faible et variable, firent tomber la corvette au large de la côte; au jour, nous gouvernâmes pour nous en rapprocher. Je distinguai l'entrée du beau port de Trinquemalay, pris et repris plusieurs fois par les Français et les Hollandais, et tombé, à la fin du siècle dernier, au pouvoir des Anglais, auxquels il appartient maintenant. Les bâtiments de guerre y trouvent un arsenal bien approvisionné, des chantiers de réparation et même de construction pour les navires. Le commerce est peu actif dans cet établissement, les épices que Ceylan produit en grande quantité ayant beaucoup tombé de valeur : cependant sa cannelle et ses bois de construction sont encore très-estimés. L'île est couverte de forêts; les bords de la mer seuls sont bien connus; la population est peu nombreuse, et n'a fait de progrès en civilisation que dans le voisinage des établissements européens.

Ceylan est renommée pour les éléphants, dont les bandes nombreuses parcourent ses plaines : souvent les voyageurs en rencontrent des troupeaux sur les routes établies le long de la côte pour communiquer entre les différents ports anglais. Ainsi réunis, ces animaux sont inoffensifs et n'inspirent que peu de crainte aux habitants. Il n'en est pas de même de la rencontre d'un

éléphant isolé, et chassé, dit-on, de sa bande pour son mauvais naturel, ou, ce qui est plus probable, forcé de l'abandonner à certaine époque de l'année, à cause du nombre impair. L'animal, devenu furieux, se livre à d'horribles actes de férocité; il entre dans les villages, sans que rien puisse l'effrayer; il renverse les cases, écrase les habitants, déracine les arbres; la vue de tout être animé augmente sa rage, qui devient surtout fatale aux voyageurs non avertis. Un major anglais, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, se rendait, dans un palanquin, de Trinquemalay à un établissement voisin; la petite caravane fait la rencontre d'un de ces animaux furieux; les porteurs prennent la fuite; l'éléphant court au palanquin, l'écrase sous ses pieds, ainsi que la malheureuse famille, et, prenant avec sa trompe les cadavres de ses victimes, il achève de les briser contre les arbres voisins. Ces accidents affreux sont communs; les naturels regardent comme un fléau l'apparition de ces éléphants, auxquels les Anglais ont donné le nom de *out-cast* (hors de caste). Ils ne parviennent à s'en délivrer qu'en faisant des trous profonds, recouverts de branchages, dans lesquels l'animal tombe et meurt de faim.

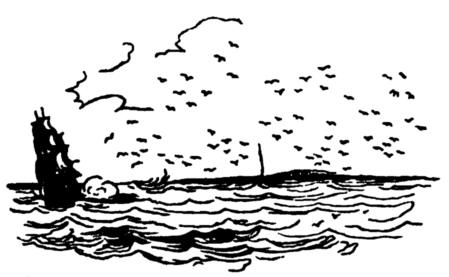
Au N., à peu de distance de Trinquemalay et du bord de la mer, on aperçoit une montagne peu élevée, à laquelle les Français donnent le nom d'*Érasme;* de là, jusqu'à la pointe N. de Ceylan, la côte est plate, basse, et ne peut être approchée que de trois ou quatre lieues. Plusieurs bancs de sable et de rochers, que la sonde peut seule annoncer, la rendent dangereuse la nuit ou

dans les temps couverts. Ces rivages, que nous trouvions si calmes, devaient être, cinq mois plus tard, redoutés des marins. Pendant cette autre partie de l'année, la côte de Coromandel, exposée à la mousson de N. E. dans toute sa force, voit à son tour les navires, battus par les tempêtes et les grosses mers, abandonner ses rades ouvertes, reprendre la route d'Europe, ou chercher un abri de l'autre côté du golfe du Bengale, dans les ports de la côte d'Aracan ou d'Ava. Le courant ayant changé de direction avec le vent, porte alors d'une violence extrême vers la partie E. de Ceylan, sur laquelle, dans les mauvais temps, les bâtiments se perdent avant de l'avoir aperçue.

Ceylan est séparée de l'extrémité de la presqu'île par un canal d'environ douze lieues, qui semble offrir aux navigateurs une route plus courte et moins pénible que celle qu'on suit ordinairement, et dont nous venions de connaître tous les dangers; mais malheureusement un long banc de roches, qui forme le fond du golfe Manar, et que les Européens appellent *le Pont-d'Adam,* barre entièrement le passage, même aux plus petits bâtiments. Des ingénieurs anglais ont été envoyés par la compagnie anglaise des Indes, pour voir si cet obstacle à la navigation ne pouvait être détruit; leur décision a été favorable, et l'on assurait que ces gigantesques travaux allaient être entrepris : ils sont dignes des possesseurs de la plus belle partie de l'Asie, des maîtres de ses trésors et de son immense population.

Le 8 au soir, nous quittâmes Ceylan et fîmes route toute la nuit pour la côte Coromandel; le lendemain

à dix heures, nous aperçûmes les établissements européens qui la bordent. Je vis le pavillon anglais flottant sur le fort de Porto-Novo, qui, entouré d'arbres, semble une oasis au milieu des sables qui couvrent ces rivages. Quelques caboteurs, occupés à embarquer du riz, dont cette petite place fait un commerce considérable, étaient mouillés sur la rade. Nous passâmes à très-petite distance de Goudelour, qui donna son nom à la victoire que remporta en 1760, sur la flotte anglaise, le fameux la Bourdonnais. Nos regards se fixèrent tristement sur les ruines du fort Saint-David, maintenant abandonné : chaque nom, sur ces rivages indiens, est un souvenir de l'antique gloire des Français. Enfin, à sept heures et demie, nous aperçûmes les lumières de la ville de Pondichéry, à laquelle nos feux et un coup de canon annoncèrent qu'un bâtiment de guerre venait de mouiller.



ÎLE DE SABLE.

CHAPITRE VI.

ARRIVÉE A PONDICHÉRY. — DESCRIPTION DE CET ÉTABLISSEMENT. — DÉPART.

La chaleur avait été très-forte pendant la journée; la brise, fraîche le matin, était devenue faible, variable, et nous apportait par moments des bouffées d'un air étouffant; l'horizon se chargeait de nuages noirs; au soleil couchant, tout annonçait un orage prochain. A peine arrivés au mouillage, où le courant plus que la brise nous avait portés, le ciel se couvrit entièrement, l'obscurité devint profonde, les éclairs étaient éblouissants, et, pour la première fois, nous entendîmes les éclats longs et bruyants du tonnerre indien : la pluie, qui succéda, tomba par torrents pendant une demi-heure; le ciel s'éclaircit ensuite, et l'air devint frais et léger pour le reste de la nuit. Le beau temps était heureusement revenu pour l'équipage indien d'une schelingue qui venait de passer un pénible moment le long du bord de la corvette : les frayeurs de ces pauvres matelots, peu habitués au danger, leur langage baroque, leurs cris aigus et tumultueux, étaient pour nos hommes un spectacle aussi nouveau que singulier. A la première vue, les Européens sentirent leur supériorité;

ils se précipitèrent dans l'embarcation, l'amarrèrent solidement, et firent taire les Indiens au moment où ceux-ci, épouvantés du choc d'une lame, allaient s'abandonner au courant et au vent.

Le capitaine de port était venu m'inviter à descendre à terre, de la part du gouverneur. Nous nous embarquâmes, M. Jurien et moi, dans la schelingue, dont les matelots rassurés passèrent adroitement le ressac qui brise constamment sur la côte, et nous déposèrent sains et saufs, mais non sans être mouillés, sur le rivage de Pondichéry.

Un accueil amical nous attendait. M. de Mélay, capitaine de vaisseau, exerça l'hospitalité avec l'aimable empressement d'une ancienne connaissance et la générosité d'un gouverneur. Plusieurs nuits très-fatigantes m'avaient rendu le repos absolument nécessaire; je le trouvai dans un des beaux appartements du gouvernement.

Je commençai dès le lendemain à jouir d'un spectacle tout nouveau. Un vaste champ d'observations s'ouvrait devant moi; je n'ai pu qu'y glaner, et mon séjour eût-il été moins court, je n'aurais encore pu donner qu'une idée bien imparfaite d'une contrée et d'habitants qui n'ont aucun point de similitude avec l'Europe et sa population. Je parlerai de ce que j'ai vu et qui m'a semblé digne de remarque, dans l'Inde comme dans les autres pays lointains que j'espère faire visiter au lecteur : je ne remonterai dans le passé de leur histoire qu'autant qu'il sera nécessaire pour expliquer leur état présent et donner une idée des destinées que l'avenir semble leur réserver.

Dès le matin, une foule de dubash ou daubachis se présentèrent devant moi. Le daubachi d'un Européen est son intendant; il lui est aussi nécessaire pour vivre que l'air pour respirer. Dans ce pays, où le moindre individu est adonné au commerce et cherche à tromper, un guide est absolument nécessaire pour l'étranger auprès duquel il remplit les fonctions d'interprète et d'autres emplois regardés comme peu honorables en Europe, mais sans aucune conséquence pour l'Indien, qui n'oublie jamais ses intérêts.

Le daubachi exerce sur toutes vos dépenses une inspection à laquelle il faut absolument se soumettre. Le marchand ne vendra qu'en présence de l'intendant, qui dès ce moment devient garant, ou à peu près, de la qualité et du juste prix de l'objet acheté. Il est chargé de fournir votre maison de tout ce qui est nécessaire; il choisit et commande tous les domestiques, ne quitte jamais son maître, le sert à table, est son *cicerone* le jour, et couche à la porte de sa chambre la nuit. Pour tant de services, il reçoit une faible somme par mois; mais ce ne sont pas là les seuls et les plus grands bénéfices attachés à sa place : en veillant à vos intérêts, et presque toujours avec une fidélité à laquelle tous les étrangers rendent justice, le daubachi soigne aussi les siens : il a sur tous les marchés une commission dont le taux, fixé par l'usage, lui est toujours payé par le marchand.

En vain l'Européen voudrait se soustraire à cette espèce de joug, auquel ses compatriotes mêmes, nés dans le pays, sont obligés de se soumettre. Dès l'instant

qu'il débarque sur le sol indien, il se trouve, pour ainsi dire, entouré d'un réseau tressé avec art par la parfaite intelligence qui règne entre les Indiens, réunis par l'obéissance passive entre les castes et par des intérêts communs. Dans le nombre infini de castes comprises entre les brames et les abjects et méprisés parias, celle des daubachis tient un rang élevé; son influence est grande, et pas un Indien, fût-il brame, ne voudrait y porter atteinte par son intervention. Tous s'entendent contre l'Européen, et lui font sentir que, malgré sa force et leur apparente humilité, il n'est que campé dans leur pays.

Les nombreux emplois d'une maison sont confiés à autant d'individus différents. Cette répartition n'est pas établie seulement par le luxe, mais bien encore par la coutume qui a fixé, dès les temps reculés, à chaque famille, l'emploi ou les seules fonctions que ses membres pourront exercer. La religion de Brama défend à une partie de ses sectateurs de toucher à ce qui a eu vie, et ordonne à tous de regarder le bœuf et la vache comme des animaux sacrés; les parias seuls sont dispensés de cette loi par leur infamie : aussi est-ce parmi eux que sont pris les cuisiniers, les cordonniers et les hommes qui remplissent les dernières fonctions de la domesticité. Ils sont en général débauchés, voleurs, et méritent la réprobation sous laquelle ils gémissent toute leur vie.

C'est une véritable étude pour le nouveau débarqué, de distinguer, parmi la foule de domestiques que chaque matin il voit à sa toilette, celui qui doit lui donner

l'objet dont il a besoin : la vue seule d'une botte fait reculer tout ce qui n'est pas paria, et, de son côté, celui-ci, dont le contact est une souillure, n'osera jamais, quelque chose qu'il arrive, toucher à une partie du vêtement que le daubachi doit présenter. Cependant, malgré ces inconvénients et ceux qui résultent de la difficulté de s'entendre, le service des Indiens est fort agréable : ils sont doux, soumis, attentifs, propres et très-entendus dans la partie dont ils sont chargés; mais n'attendez d'eux ni reconnaissance ni attachement.

Les gages d'un domestique sont extrêmement modiques; cependant ils doivent suffire à son existence et à celle de sa famille, le plus souvent nombreuse. Presque toute cette immense population ne vit que de riz, de piment et d'eau: les plus riches y ajoutent des fruits et du lait. Les mahométans sont nombreux; ils descendent des conquérants qui tant de fois ravagèrent et conquirent la presqu'île de l'Inde: leur régime est moins sévère; il tolère la volaille et le poisson; mais, observateurs zélés de la religion de Mahomet, ils ont les chrétiens en horreur, et entrent très-rarement à leur service. Une figure sérieuse, des traits réguliers et fortement prononcés, des membres annonçant la vigueur, une haute stature, et enfin le turban blanc, les distinguent facilement des sectateurs de Wichnou et de Brama. Ceux-ci portent sur le milieu du front, comme emblème de leur religion, deux raies blanches, séparées par une troisième qui est jaune. Ces marques, renouvelées avec soin chaque matin, sont faites avec de la

bouse de vache séchée et réduite en poussière : l'explication de ce symbole est assez extraordinaire et ne peut être répétée ici. Les bonzes, espèce de fanatiques qui se condamnent à mille atroces supplices, et les individus qui jouissent d'une grande réputation de sainteté, se barbouillent de la tête aux pieds avec cette poudre blanchâtre. Ces raies, disposées horizontalement sur la partie antérieure du corps de ces misérables, exténués par mille horribles souffrances et des privations continuelles, leur donnent l'aspect de squelettes sortant du tombeau.

L'habillement des Indiens m'a paru uniforme : à l'exception de quelques brames et individus riches, ils vont pieds nus; ils portent un pantalon en toile blanche, serré par le bas, mais large pour les musulmans; une pièce de coton de la même couleur enveloppe la partie supérieure du corps, couverte ordinairement d'une chemise dans les classes élevées, qui remplacent également la toile de coton par de la mousseline. Sous un climat très-chaud, un vêtement aussi léger peut suffire pendant une partie de l'année; mais, quand la mousson de N. E. souffle, et que les variations de la température sont subites et très-sensibles, ces malheureux Indiens sont frappés de mille maladies : les fluxions de poitrine en emportent beaucoup; et sans doute ce sont les mêmes causes, agissant sur une population soumise par les préjugés de la religion aux mêmes habitudes et à des coutumes semblables, qui amènent le terrible choléra, dont les ravages sembleraient fabuleux, même en Europe, malgré la cruelle expérience qu'on vient d'y faire

de cette affreuse maladie; elle dépeuple, dans l'Inde, des villages, des villes, des provinces entières. Les castes inférieures, qui composent la plus grande partie de la population, souffrent surtout beaucoup; elles sont misérables, sans secours, et séparées des autres par la réprobation : ces malheureux semblent alors des insectes succombant sous les froids de l'hiver.

Le daubachi et le grand nombre de domestiques soumis à ses ordres ne forment pas tout le personnel indien qui entoure un Européen. Si son rang est élevé, il doit avoir dans ses écuries plusieurs chevaux, amenés à grands frais de l'intérieur de l'Inde, du cap de Bonne-Espérance, ou de Java; et chacun de ces animaux est confié exclusivement aux soins d'un paria, qui le suit dans toutes ses courses, et chasse, la nuit comme le jour, les insectes qui pourraient troubler son repos ou sa tranquillité.

Les voitures sont achetées fort cher dans les établissements anglais; je dois convenir que j'en ai vu un fort petit nombre à Pondichéry; mais il n'en est pas de même des palanquins, jolies bonbonnières dans lesquelles une personne peut se tenir assise ou mollement étendue sur des coussins : les portières de chaque côté sont fermées par des rideaux en soie ou des panneaux dorés, sculptés comme l'intérieur. A chaque extrémité du palanquin, et fort près de son sommet, sort un morceau de bois très-orné et assez long pour que trois hommes puissent le porter sur leurs épaules : outre ces six porteurs, qui vont aussi rapidement qu'un cheval au trot, il en est deux autres qui, en atten-

dant leur tour de porter, courent devant et donnent pour ainsi dire le pas (Pl. 14).

Ces Indiens, appelés Talingas, sont d'une race particulière qui habite la presqu'île; et, comme les Auvergnats en France, ils viennent se louer dans les villes pour le travail auquel leur caste est spécialement destinée. Ils sont en outre chargés de l'entretien des bains, dont l'eau est préparée et chauffée avec une célérité extraordinaire. Ces hommes sont d'une taille élevée; ils ont les membres très-forts et bien nourris; leurs traits ont quelque chose de plus mâle, de plus rude que ceux des autres Indiens: ils sont doux, très-probes et infatigables. Le luxe du maître se déploie dans l'habillement des porteurs de son palanquin; il est composé ordinairement d'une chemise blanche, retombant sur un pantalon également de coton, et toujours d'une propreté parfaite; le turban rouge et la ceinture de la même couleur achèvent de donner à cette livrée un air singulier et agréable à la fois.

Être dans un appartement ou dans son palanquin, s'il n'a pas un équipage à sa disposition, telle est la seule alternative que l'usage laisse dans l'Inde à l'Européen: aller à pied serait tout à fait déroger à sa dignité. La première fois que le gouverneur actuel, fatigué d'être traîné et porté constamment, parut à pied le soir à la promenade, mais toutefois suivi de sa voiture et des palanquins de sa société, Pondichéry fut regardée comme menacée d'un très-grand malheur.

Les habitants aisés, auxquels leur fortune ne permet pas les calèches de Calcutta, prennent leur revanche

dans des palanquins suspendus sur des roues et traînés par deux bœufs. La différence est grande sans doute, mais pas autant qu'on le croirait : les deux coursiers sont choisis dans une race qui n'a rien des formes lourdes et grossières de nos bœufs d'Europe ; ceux-là sont vifs, de taille moyenne, gras et bien entretenus : ils prennent les mêmes allures que les chevaux, avec lesquels ils luttent de vitesse et de docilité. Ces voitures, qui paraissent grotesques au premier abord, sont commodes et voyagent rapidement ; elles appartiennent le plus ordinairement aux marchands arméniens ou indigènes.

C'est en palanquin que les voyageurs se transportent d'une extrémité de l'Inde à l'autre ; qu'ils franchissent les montagnes par des chemins que les mulets oseraient à peine tenter. Les porteurs sont changés de distance en distance, suivant la position des villages, qui toujours contiennent des individus de la caste destinée à trouver son existence uniquement dans ce genre de travail ; et telle est la loyale probité de ces Indiens, que l'Européen abandonné à leur merci, au milieu de contrées presque désertes, n'a jamais eu rien à redouter de leur part. En partant, il montre au chef des douze Talingas ce que contient sa bourse ; celui-ci en répond jusqu'au relais suivant.

Je trouvai cette manière de faire mes courses et mes visites très-agréable, et je sentis bientôt combien est prudent l'usage suivi de donner en partant, à l'inséparable daubachi, l'explication des projets que l'on a formés ; car à peine étais-je embarqué dans le palanquin,

que, malgré tous mes efforts, je tombai dans un sommeil profond. La mollesse des coussins, la chaleur, le mouvement doux et uniforme, et, plus que tout cela, le gémissement faible et monotone que jettent en cadence les Talingas, ont une puissance soporative à laquelle il est bien difficile de résister, surtout la nuit, malgré la clarté des torches et le bruit des Indiens qui les portent.

J'accompagnais chaque jour le gouverneur dans sa promenade du matin; je recevais de lui tous les renseignements propres à me faire connaître ce petit pays, qu'il gouvernait avec autant de sagesse que de bonté. M. de Mélay cherchait à retracer à mes yeux cette belle et puissante ville que Dupleix rendit la maîtresse de l'Inde, l'honneur de la France en Asie, et qui, sous le malheureux Lally, tomba pour toujours sous les coups de nos rivaux, longtemps humiliés. Leur jalousie, je dirai même leur vengeance, trop justement excitée par la destruction de Madras, que Dupleix ordonna, malgré la capitulation accordée par la Bourdonnais, eurent des effets terribles. Pondichéry disparut; pas un monument, pas une maison considérable ne restèrent debout; la capitale européenne dans l'Inde fit place à un village habité par de malheureux Indiens, victimes de leur attachement à la France. A la paix suivante, notre pavillon reparut sur la côte Coromandel : les Français, les indigènes, disséminés par les Anglais, revinrent, et Pondichéry sortit de ses cendres; mais, comme une ombre tremblante devant ses anciens destructeurs. Des promenades

bordées d'arbres ont remplacé ces orgueilleux remparts qui soutinrent tant d'assauts; l'herbe couvre leurs fondations qui ont disparu; et chaque jour la mer, en brisant sur le rivage, vient arracher les dernières pierres des murailles élevées qui la dominèrent si longtemps. Ces rues larges et droites, dont la solide construction a résisté au temps et au long abandon, n'offrent plus au voyageur étonné, au lieu de ces palais, séjour du luxe et des plaisirs, que beaucoup de masures et quelques maisons bâties au milieu des ruines. Quels souvenirs d'une grandeur évanouie ne rappellent pas ces places spacieuses dont les belles rangées d'arbres donnent une ombre précieuse sous ce climat brûlant; cette église des Missions dont l'architecture sévère et d'un style particulier rappelle les jésuites qui la firent élever! On sait le rôle, malheureusement trop célèbre, que joua, dans la prise de Pondichéry et dans le jugement inique de l'infortuné Lally, le chef de cet ordre remuant et ambitieux : le vainqueur irrité épargna leur temple, dont les richesses et les beaux ornements intérieurs disparurent avec eux à la fin du siècle dernier. J'ai trouvé l'église des Missions très-simple intérieurement et mal entretenue à l'extérieur : j'aurai occasion d'en reparler.

Jamais situation, pour un établissement, ne fut mieux choisie que celle qu'occupe Pondichéry. Cette ville dut sa fondation à des malheurs; mais ils furent réparés en peu de temps, et tout semblait alors annoncer à la France une puissance plus durable dans l'Inde.

Je remonterai dans le passé, pour trouver plusieurs époques nécessairement liées à l'histoire de nos comptoirs en Asie, et qui, pour le lecteur, pourront être de quelque intérêt.

La première expédition française pour les Indes orientales remonte aussi haut que l'an 1500; elle ne fut pas heureuse. Le seul bâtiment qui la composait était commandé par le capitaine Gonneville, marin distingué dans un siècle où la navigation sortait à peine de l'enfance. Il partit de Rouen; assailli par des mauvais temps continuels, son navire ne put doubler le cap de Bonne-Espérance, et il relâcha sur les côtes, alors inconnues, de cette partie S. de l'Afrique, d'où ce navigateur ne put regagner l'Europe qu'après avoir couru mille dangers et souffert des fatigues infinies. Il paraît que ces résultats refroidirent l'esprit d'entreprise; car ce ne fut qu'en 1602 que des marchands bretons tentèrent un second essai, dont les résultats ne furent pas plus favorables. Deux navires, sous la conduite de Girard, parvinrent jusqu'aux Maldives; des circonstances dont les détails ne sont pas parvenus jusqu'à nous les empêchèrent d'aller plus loin : Girard ne revit sa patrie que longtemps après. Pendant son absence, une compagnie s'était formée, et avait obtenu de Louis XIII un privilége de quinze années pour le commerce des Indes; mais, n'en ayant fait aucun usage, elle fut obligée de se joindre à une nouvelle association de marchands qui prit le nom de *compagnie des Moluques;* elle-même fut dissoute sans avoir rien entrepris. Cependant le commerce ne se montrait pas découragé : en 1635, des armateurs de

Dieppe expédièrent un bâtiment, sous le commandement du capitaine Régiment, qui fit successivement plusieurs voyages très-lucratifs aux côtes de la presqu'île de l'Inde; ces succès engagèrent le cardinal Richelieu à former une nouvelle compagnie en 1641. Ce grand ministre lui accorda des secours et un privilége exclusif pour dix ans. De cette époque date le premier établissement sur la côte de Madagascar : tous les fonds de la compagnie y furent malheureusement employés. De 1642 à 1648, quatre navires portèrent des colons et toutes les munitions nécessaires à une colonie naissante : les résultats ne furent pas heureux, et les expéditions cessèrent tout à fait. En 1643, malgré un renfort d'habitants envoyés par le maréchal la Meilleraye, l'établissement, constamment en guerre avec les indigènes et ravagé par les maladies, finit par disparaître entièrement.

Pendant ce temps, la presqu'île de l'Inde, alors source de richesses pour les Portugais, était abandonnée par les Français pour un pays horriblement malsain, n'offrant aucun avantage au commerce, habité par des peuples féroces et guerriers, qui ont successivement détruit tous les établissements européens fondés sur leurs côtes. Ce même aveuglement, qui a survécu jusqu'à nos jours, faillit encore causer la ruine de la grande compagnie des Indes que Colbert forma en 1664. Le capital de neuf millions, énorme pour ces temps-là, et dont le roi fournit la moitié, alla s'engloutir en grande partie sur le rivage de Madagascar : en 1675, le capital était réduit à trois millions, que des

entreprises malheureuses dans l'Inde diminuèrent encore considérablement. Caron, ancien agent de la compagnie des Indes hollandaise, et chargé de la direction de celle de France, voulut d'abord établir le centre des affaires à Surate; mais, ne jouissant pas d'une liberté entière, au milieu d'un peuple jaloux et soupçonneux, et cette place étant trop éloignée des marchés de Coromandel, il transporta le comptoir, en 1676, à Trinquemalay, sur la côte de Ceylan, dont le commerce d'épices l'avait séduit; mais les maladies et surtout le manque de vivres ayant considérablement affaibli les troupes embarquées sur une forte escadre venue d'Europe, sous le commandement de l'amiral la Haye, Caron se vit forcé d'attaquer Saint-Thomé, établissement fondé sur la côte Coromandel par les Portugais, qui en avaient été chassés quelques années auparavant par le roi de Golconde, qui dut à son tour l'abandonner aux Français; mais cette conquête ne devait pas rester longtemps aux mains de ses nouveaux maîtres : ceux-ci, attaqués par les Hollandais réunis aux Indiens, ne purent résister, et rendirent la place en 1678. Martin, qui dans l'intervalle avait remplacé Caron, ayant réuni les débris des deux colonies de Saint-Thomé et Ceylan, alla s'établir dans la petite bourgade de Pondichéry, qui lui avait été cédée antérieurement par le roi de Gingy. Ses talents, son activité, firent prospérer rapidement le nouvel établissement; mais les fortifications dont il l'entoura ne purent empêcher Pondichéry de tomber, en 1693, après une défense honorable, au pouvoir des Hollandais, alors très-puissants dans l'Inde. En 1697, la paix

de Riswick rendit à la France son ancienne possession, et Martin, nommé de nouveau gouverneur, en fit le chef-lieu des affaires de la compagnie et une des villes les plus importantes que les Européens eussent à cette époque en Asie. La puissance de la France s'étendit rapidement sur les côtes opposées de la presqu'île; enfin Dupleix, déjà fameux par son administration du comptoir de Chandernagor, sur les bords de l'Ougly, vint succéder aux Lenoir, aux Dumas, gouverneurs distingués par leurs talents; il prit le timon des affaires, pour l'honneur de sa patrie, dont il eût sans doute assuré la grandeur dans l'Inde, si son rappel n'eût devancé ses vastes projets. Lally fut son successeur.

Cette ville, que Dupleix amena à un si haut degré de prospérité, est située sur le bord d'une plaine immense: la vue n'est arrêtée que par quelques monticules, situés au S. O. et à peu de distance de la ville; ils servent pour ainsi dire de réservoir à plusieurs sources, d'autant plus précieuses pour les habitants et l'agriculture, que, sur cette côte sablonneuse, l'eau est presque partout ailleurs rare et de mauvaise qualité. C'est à ce grand avantage que Pondichéry doit les belles cultures qui l'entourent, ces champs de riz que des étangs artificiels, remplis par les eaux des pluies et des ruisseaux qui descendent des terrains plus élevés, amènent à la maturité par des arrosements sagement ménagés; ces plantations d'indigo dont les naturels tirent leur teinture bleue si estimée; enfin les cannes à sucre, nouvelle culture encouragée par le gouvernement, et qui déjà fournit aux besoins de la colonie. La même sollicitude

pour les intérêts des habitants a fait introduire les mûriers, et, à leur suite, les vers à soie; mais il est à craindre que cette tentative ne soit pas heureuse. Ces arbres ne résisteront que difficilement à la sécheresse; la grande chaleur, les fréquents orages détruisent les vers; enfin, l'entretien des uns et des autres entraîne dans des frais dont aucun succès ne fait encore prévoir le dédommagement.

Les environs de la ville sont traversés, dans plusieurs sens, par des routes larges et bordées d'arbres; elles ont conservé leur ancien air de grandeur; mais les maisons en ruine, les magnifiques jardins abandonnés qui des deux côtés attristent les regards, montrent également ce qu'a été Pondichéry et ce qu'elle est aujourd'hui. Ce territoire, qui naguère contenait des provinces riches et puissantes, voit maintenant ses bornes placées à moins d'une lieue de la mer, et, de tous les côtés, les possessions anglaises semblent le presser : il est cependant couvert d'une nombreuse population, heureuse sous le joug doux et paternel des Français. Les aldées ou villages n'offrent pas cette apparence de misère dégoûtante que j'ai remarquée plus tard dans les établissements voisins: l'activité, une certaine aisance, semblent y régner, surtout parmi les tisserands, caste dont le travail forme la principale branche de commerce de Pondichéry, et la seule peut-être qui soit restée aux Indiens, celle des toiles bleues ou guinées. Je voulus voir un des villages où elles se fabriquent, et je le parcourus avec un véritable intérêt.

Chaque famille a ses cases et son atelier de travail; celui-ci est un hangar sous lequel sont réunis tous les métiers à tisser; je fus étonné de leur simplicité : ils ressemblent absolument à ceux dont se servent les tisserands de la basse Bretagne pour la confection des toiles grossières. L'ouvrier indien, souvent fort jeune, est assis sur le bord d'un trou qui contient ses jambes et que le métier couvre entièrement : derrière lui sont de jeunes filles constamment occupées à dévider et préparer les fils de différentes couleurs. C'est ainsi que se fabriquent ces mouchoirs appelés *madras* en Europe, mais bien inférieurs à ceux qui sont faits dans les environs de l'établissement anglais qui porte ce nom. Les ouvriers attirés de cette province à Pondichéry n'ont jamais pu égaler leurs maîtres. Les tissus sont grossiers, mais teints avec des couleurs brillantes et quelquefois de longue durée.

L'industrie des Indiens est toute mécanique et stationnaire depuis des siècles; elle passe de génération en génération, dans les mêmes familles, sans éprouver aucune modification. Si la guerre, la famine ou la peste, fléaux souvent réunis pour ravager ces contrées, faisaient disparaître une caste, avec elle mourrait la branche d'industrie qu'elle cultivait; liées l'une à l'autre, elles sont également inhérentes aux localités. Madras possède les beaux mouchoirs qui n'ont pu jusqu'ici être imités, et Pondichéry seule fournit ces toiles bleues, connues et recherchées même des tribus sauvages de l'Afrique; elle doit ce grand avantage à la qualité de ses eaux, qui donnent à la teinture de l'indigo

un lustre et une solidité que l'on ne peut lui donner nulle part ailleurs.

Les cases indiennes sont toutes semblables et construites en paille : l'extérieur en est propre; l'intérieur est partagé en plusieurs compartiments dont les plus éloignés de l'entrée sont destinés aux femmes, toujours séparées des hommes la nuit. Les jeunes gens sont mariés presque au sortir de l'enfance et s'établissent dans le voisinage de leurs parents.

L'intérieur des habitations ne m'a paru ni bien orné ni d'une grande propreté; il est vrai que les meubles nécessaires à un Indien ne sont pas nombreux : une natte, étendue sur le sable fin qui couvre le sol, lui sert de lit; quelques pièces d'étoffe grossière le défendent contre la fraîcheur ou l'humidité des nuits; un coffre en bois contient ses humbles vêtements, ceux de sa femme, et le peu de bijoux d'or qui composent sa fortune. Un hangar séparé sert aux usages domestiques; les aliments y sont préparés par les mains des femmes, et la fumée, si désagréable dans les chaumières, ne se fait jamais sentir dans la case d'un Indou.

Les castes inférieures, condamnées aux travaux fatigants, portent leurs vêtements en toile bleue; le pantalon ne descend que jusqu'aux genoux; il laisse voir une jambe maigre et fatiguée; le reste du corps n'annonce ni la force ni la santé. Les membres du paria (Pl. 19) sont maigres, sans vigueur, et sur cette figure cuivrée, brûlée par le soleil, dans ces grands yeux noirs, privés d'expression, sur cette physionomie impassible, résignée, il est impossible de deviner un éclair d'énergie. Les

traits de l'Indou sont généralement réguliers, doux, et ont même, jusque dans l'âge mûr, quelque chose de féminin.

Cependant les nuances peu favorables du portrait que je viens de faire s'affaiblissent à mesure que l'on observe les castes supérieures qui, en se réservant la considération, les richesses, ou les états lucratifs sans travail pénible, vivent du commerce, ou aux dépens de la superstition, qu'elles exploitent à leur profit. Un brame est toujours facile à reconnaître : son habillement, très-blanc, est bien drapé sur ses épaules; son corps, chargé d'embonpoint, respire la mollesse et la santé; sa démarche n'est pas sans dignité; ses traits sont distingués; mais, à travers l'air grave, hautain et dédaigneux en même temps, répandu sur sa physionomie, on découvre sans peine quelque chose de faux et de méchant. L'influence des brames est sans bornes, même sur les castes les plus élevées; les dernières fuient devant eux ou cachent leur front dans la poussière. Ce pouvoir religieux, dont l'ancienneté se perd dans la nuit des temps, n'est nullement affaibli et brave la puissance et les efforts des Européens : cependant il est devenu, entre les mains de ceux-ci, un moyen d'asservissement. Presque toutes les fonctions inférieures de l'administration anglaise, dans l'intérieur de l'Inde, sont remplies par des brames : ce sont eux qui lèvent les impôts, les répartissent sur la population, aux dépens de laquelle ils s'enrichissent rapidement. Souvent investis de hauts emplois par de trop confiantes autorités, ils en ont presque toujours abusé, avec une fausseté,

une perfidie dont eux seuls pouvaient donner l'exemple; et, mettant d'avance à l'abri le fruit de leurs vols ou de leurs concussions, ni les menaces ni les supplices n'ont pu le leur faire restituer.

Les membres de cette caste orgueilleuse considèrent les Européens comme des ennemis avec lesquels ils partagent les dépouilles de leurs compatriotes vaincus: l'intérêt seul peut les faire ployer sous un joug qu'ils abhorrent, et paraître devant des étrangers, dont la présence est pour eux une horrible souillure, qu'ils s'empressent d'effacer par de nombreuses ablutions.

Les habitations des brames se distinguent toujours par leur étendue et un air d'aisance; elles contiennent ordinairement un grand nombre de domestiques tirés des hautes classes. Les appartements sont meublés avec luxe: ceux des femmes forment une partie séparée de la maison, où les plus proches parents peuvent à peine pénétrer. C'est dans ces lieux retirés, d'où elles sortent rarement, que vivent les Indiennes dans une espèce d'esclavage: ni les richesses, ni le rang élevé de leur famille ou de leur mari, ne rendent leur sort plus heureux. L'autorité du maître est absolue; elles ne sont que ses premières esclaves, et ne peuvent paraître devant lui que dans une posture humble et les yeux constamment baissés. La femme, considérée comme un être d'une espèce inférieure, ne mange jamais avec son mari ou ses fils, qu'elle doit servir; elle est même bannie de toutes les cérémonies religieuses. Soigner l'intérieur de sa maison, souffrir avec une inaltérable douceur les caprices de son maître; tâcher de

lui plaire, quels que soient son caractère et son humeur; parfois enfin se brûler sur son tombeau: tel est le sort d'une bramine dès qu'elle tombe sous le joug d'un mari.

Un usage assez singulier défend à une mère de prononcer le nom du père de ses enfants; elle ne lui parle qu'à la troisième personne, et les fils ne prennent le nom de la famille qu'après la mort de son chef.

Les femmes indiennes que leur rang dispense des travaux pénibles sont généralement jolies et bien faites; leur teint, légèrement cuivré, conserve dans la réclusion une délicatesse que relèvent des dents blanches et bien rangées; deux beaux yeux noirs, entourés d'un cercle bleu bordant les paupières; une taille bien prise; des seins parfaitement placés et conservés avec soin; un embonpoint modéré, des pieds petits, des mains délicates, rendent les Indiennes des femmes très-séduisantes. Elles aiment la parure et s'en servent avec beaucoup de goût: des anneaux d'or massifs ornent le bas de leurs jambes et l'extrémité des bras; des chaînes du même métal tournent autour du cou, couvrent le front et s'enlacent dans les cheveux, relevés sur le sommet de la tête, toujours découverte. Un pantalon large, descendant jusqu'aux pieds, et recouvert par la chemise, longue et sans manches (Pl. 17); enfin, une pièce de toile de coton entourant le cou et la partie supérieure du corps, forment leur habillement, dont la simplicité est loin d'exclure la coquetterie.

Cependant il est un genre d'ornement auquel, je dois l'avouer, ma vue n'a jamais pu s'habituer: je veux

parler d'un anneau d'or, souvent assez grand, passé dans la cloison gauche du nez et descendant jusque sur les lèvres. J'ai entendu beaucoup d'Européens prétendre que cette boucle donnait de l'expression à la physionomie de ces dames, que son balancement était un nouvel agrément : pour moi, je l'ai trouvé toujours bizarre et nullement séduisant.

Nous avions achevé la visite de l'aldée des tisserands; mon guide nous fit parcourir celle du voisinage, qui est habitée par des teinturiers. Ce village ressemblait à celui que je venais de quitter; il était de même entouré de grands arbres, à l'ombre desquels se reposaient des vieillards et jouait une foule d'enfants; plus loin, beaucoup de femmes étendaient sur des piquets les pièces de fil de coton, encore humides de la teinture bleue qu'elles venaient de recevoir dans une espèce d'usine que je voulus visiter. La simplicité des procédés m'étonna : des boules, formées de feuilles d'indigo écrasées, étaient mises à dissoudre dans de l'eau bouillante; celle-ci, chargée des parties colorantes et débarrassée de celles qui sont inutiles, était remise de nouveau en ébullition, et recevait alors les fils de coton qui, soumis une seconde fois à la même opération, puis séchés de nouveau, avaient acquis le degré de teinture nécessaire pour être mis en œuvre par les tisserands. Je n'ai pu acquérir la certitude que l'ouvrier ne mettait pas quelque mordant dans la teinture : malgré la plus grande attention et beaucoup de questions, mes doutes n'ont pu être levés. Seulement j'ai remarqué que les femmes, avant d'allonger les fils sur le métier, les enduisaient

d'une matière liquide, gluante, blanchâtre, presque inodore, et ressemblant à de l'eau de riz très-chargée: peut-être cette préparation doit-elle donner à la toile plus d'éclat, et une apparente solidité. Dans tous les cas, il semble que, si la teinture reçoit de l'eau une qualité supérieure en brillant et en durée, elle est mal appliquée; car ce n'est qu'après un assez long usage que les guinées ne déteignent plus : mais aussi elles n'ont alors rien perdu de leur belle couleur primitive.

La superbe teinture rouge qui domine dans tous les mouchoirs de l'Inde, et ne passe jamais, est tirée, par l'ébullition, d'une herbe assez semblable au *chiendent,* qui est récoltée dans les environs de Maduré, grande ville de l'intérieur. Les autres couleurs, beaucoup moins estimées, viennent des provinces du nord.

Les Indiens de Pondichéry ont encore une autre manière de préparer l'indigo : les feuilles écrasées et mises en pâte sont fortement battues dans une certaine quantité d'eau, jusqu'à ce que celle-ci soit chargée de la plus grande partie du bleu; puis transvasée et débarrassée ainsi des matières étrangères, elle reçoit une espèce de terre glaise qui, en se précipitant au fond du vase, entraîne avec elle toute la couleur. Ce mélange, bien séché au soleil, peut attendre longtemps le moment d'être employé. Ces procédés sont sans doute bien inférieurs à ceux que les Européens suivent sur les lieux mêmes; mais ils suffisent aux habitants et ne leur reviennent pas si cher. Toutes ces aldées sont placées sur le bord des belles routes dont j'ai déjà parlé, et offrent un spectacle extrêmement animé. Mais c'est sur-

tout auprès des *chauderies*, auberges publiques dans lesquelles les voyageurs de toutes les nations reçoivent une hospitalité gratuite, que se font remarquer le mouvement de cette nombreuse population et la variété des éléments qui la composent. Là, vous voyez le fakir indou faisant parade du supplice auquel, par sainteté ou par intérêt, il s'est condamné (Pl. 17); sa main est toujours tendue pour recevoir les aumônes. Près de lui est un musulman, tourné du côté de la Mecque, achevant sa prière, sans que le mouvement de la foule qui l'entoure puisse le déranger dans ses méditations; plus loin, les riches marchands, assis sur des tapis, entourés de leurs serviteurs et de nombreux ballots de marchandises que des bœufs ont apportés de l'intérieur, fument gravement le *houka*, en écoutant les propositions des commerçants du pays. Jamais un marché ne se conclut sans de longs débats qui laissent ainsi aux parties contractantes la faculté de considérer leurs intérêts sous toutes les faces: souvent ils sont bruyants sans que la conclusion en soit plus rapprochée; car pour un Indien le temps n'est rien, et le gain le plus minime est d'une grande valeur.

Ces chauderies sont des fondations pieuses : il y en a un grand nombre, et beaucoup ont coûté des sommes considérables sans autre dédommagement pour le fondateur que les bénédictions du voyageur fatigué. Un bâtiment très-vaste contient un grand nombre de chambres entièrement nues; chaque nouvel arrivant apporte toujours son bagage avec lui : une galerie extérieure reçoit les malheureux des castes réprouvées. Dans un

vaste enclos planté d'arbres et ordinairement bien entretenu, est un bassin pour les ablutions des musulmans et, à peu de distance, l'idole devant laquelle les sectateurs de Brama vont faire leurs génuflexions. Là règne une tolérance religieuse sans bornes, et parmi ces hommes que le hasard a rassemblés, dont peu appartiennent aux classes les plus élevées, jamais le plus léger différend n'a lieu; le vol même y est inconnu.

Quelle force peut conserver une pareille harmonie parmi cette immense population? Ce n'est pas la civilisation, puisque en Europe les crimes les plus atroces se succèdent chaque jour. Serait-ce, au contraire, l'innocence primitive? Non plus, puisque l'Indien, toujours adonné au commerce, cherche constamment à tromper, et que les dernières classes sont abandonnées à tous les excès de la dépravation : la superstition, les préjugés religieux, ont pu seuls amener d'aussi étonnants résultats. Tous les peuples furent soumis à ce joug; ils l'ont secoué, la plupart en partie, quelques-uns tout à fait; mais dans l'Inde la religion a conservé tout son empire, malgré une ancienneté de plusieurs milliers d'années pendant lesquels la presqu'île fut saccagée, conquise, occupée par une longue suite de peuples conquérants. Que sont-ils devenus? Nul vestige ne reste de leur passage. Des ruines, Delhi, Golconde détruites, quelques mahométans à peine aperçus, rappellent seuls les conquêtes des Arabes. La religion des Indous, leurs coutumes, leurs mœurs, ont traversé, sans se modifier, ces effrayantes révolutions. C'est en vain que les Anglais, abandonnant le glaive pour le flambeau de la civilisation,

ont voulu rappeler à une destinée moins cruelle cette multitude, victime des plus odieux préjugés; tous leurs efforts ont échoué, et le voyageur trouve la population de l'Inde telle qu'elle était sans doute du temps des Cyrus et des Alexandre. On ne peut douter un instant que le système des castes, imposé pour ainsi dire par la religion, ne soit la barrière contre laquelle est venu se briser le torrent des siècles et de la civilisation. Savoir comment la majeure partie d'une population a pu consentir à vivre en proie à la misère, sans espérance même de changer son sort, condamnée de génération en génération aux travaux les plus pénibles et les plus dégoûtants, à être, même en naissant, un objet d'horreur et de réprobation, est un problème dont la solution se perd dans la nuit des temps. Le législateur voulut sans doute diviser cette foule d'hommes, alors sauvages, pour la soumettre plus facilement au joug de l'ordre et des lois; il donna, au nom du ciel, à chaque caste ses charges et ses priviléges, et sa décision fut regardée comme celle du destin : son pouvoir passa aux mains des brames, qui l'ont conservé jusqu'à nos jours. Cette caste, consacrée au service des autels, veille avec soin à l'exécution sévère des anciennes lois; mais en même temps, soit prudence ou ambition, elle a laissé les barrières anciennement élevées entre les classes inférieures et celles qui possèdent les richesses, devenir la ligne de démarcation entre l'esclavage et la liberté.

Dans chaque caste la surveillance est confiée aux vieillards, appelés à juger et à punir les mauvaises

actions : les crimes sont très-rares, et peuvent être rachetés ; mais un attentat contre les usages religieux, les murmures contre la destinée, un seul doute sur le pouvoir des brames, sont punis d'un supplice qui, pour un Indou, est mille fois pire que la mort : l'expulsion de sa caste, pour laquelle il devient, comme le paria, un objet de dégoût et d'horreur.

Tel est l'effrayant avenir qui attend tout homme qui oserait abandonner sa religion, ou fronder les préjugés et les coutumes qu'elle a consacrés. Doit-on s'étonner après cela que la religion chrétienne n'ait pu convertir que quelques misérables des plus basses classes, et que la voix de la raison et de la philosophie soit restée sans effet sur une population aussi abrutie par la superstition! J'aurai occasion de revenir sur ce sujet.

Dans l'Inde, l'observateur éprouve, plutôt qu'il ne remarque, qu'une teinte d'uniformité est répandue sur tous les objets : rien de saillant n'offre un point d'arrêt à ses observations. Cette multitude d'êtres humains, que leur ressemblance physique et morale, la similitude absolue de vêtements et de coutumes, pourraient faire croire sortis du même moule, semblent des insectes inoffensifs, usant dans le sable la vie qu'ils ont reçue de la nature. La philanthropie du philosophe s'éteint à la vue de si grands maux ; il les déplore et détourne les yeux. Pour moi, que l'histoire sanglante des Tamerlan et des Gengiskan avait frappé d'horreur; qui ne pouvais concevoir comment, au milieu du ravage des provinces, pendant les siéges des capitales de l'Inde, des millions d'hommes avaient succombé sous le fer des

Tartares, quand j'eus parcouru les côtes de ces contrées, vu leur population, et surtout les parias, je compris alors, j'excusai même les massacres commis par les conquérants : ils avaient combattu les guerriers, et ils adoptèrent en vainqueurs le mépris des vaincus pour les classes inférieures.

Tournons les yeux sur notre Europe si belle, si riche maintenant, peut-être trouverions-nous encore des preuves qu'elle eut aussi ses Tartares, ses castes inférieures et ses superstitions.

Les monuments indiens portent le sceau de l'antiquité : on admire la patience qui a présidé à leur construction et aux nombreuses sculptures qui les ornent ; l'esprit est effrayé de la longue suite de siècles dont ces masses énormes sont les témoins, mais il n'éprouve aucun sentiment de grandeur ni d'exaltation. J'ai parcouru l'intérieur d'une pagode, temple indien dont la fondation se perd dans la nuit des temps; j'ai vu des pierres entassées sans goût, de grossières statues : rien ne parlait à l'âme et n'inspirait le respect.

Dans une première cour, sombre, étroite, et entourée de hauts murs, j'aperçus plusieurs vieilles bayadères, occupées à laver le linge des prêtres. Je franchis, malgré les efforts de mon guide pour m'en empêcher, la porte de la seconde enceinte ; elle est vaste et carrée; la galerie en pierre qui l'entoure intérieurement est adossée à un mur épais et soutenue de l'autre côté par un rang de colonnes ; dessous nous vîmes un grand nombre d'autels, sur lesquels figuraient de petites idoles en pierre, fort laides, grossièrement sculptées, et ac-

coutrées d'une manière bizarre. Le premier objet qui s'offrit à mes yeux était une colonne, haute d'environ trente pieds, peinte de plusieurs couleurs; au sommet, une poutre, mise en travers comme une potence, soutenait à chacune de ses extrémités de grosses boules rouges; derrière la colonne, et toujours dans le milieu de la cour faisant face à l'entrée, je vis une espèce de petit temple, construit en grosses pierres de taille couvertes de sculptures, représentant des animaux de formes bizarres; entre les quatre colonnes qui soutenaient un dôme pointu, surmonté d'une boule, était l'image d'un bœuf de grandeur naturelle, tirée d'un seul bloc de pierre grise et parfaitement sculptée; l'animal était debout, exhaussé sur un piédestal, la tête tournée vers le fond de l'enceinte du côté de la porte étroite et basse d'un monument (Pl. 12). J'entrai dans une salle dont les murs étaient couverts de peintures grossières représentant des idoles; devant elles brûlait, dans des lampes en fer, de l'huile qui répandait une odeur infecte: le sol était jonché de feuillages, offerts sans doute par les fidèles; mais comme les offrandes des jours précédents n'avaient pas été enlevées, il sortait de cet amas d'ordures des exhalaisons vraiment méphitiques. Au fond était une autre chambre, également sans autre ouverture que la porte; je m'en étais approché, et déjà j'entrevoyais une idole d'une figure hideuse, barbouillée de rouge et de graisse: la multitude de lampes qui brûlaient devant elle augmentait la puanteur affreuse que cet antre exhalait; mais alors je fus entouré par la foule des prêtres, très-mécontents que

j'eusse osé aller si loin : je battis prudemment en retraite, et, forcé de quitter l'enceinte, je regrettai de n'avoir pu visiter les monuments singuliers que j'apercevais dans le fond.

L'extérieur de la grande porte d'entrée attira mon attention par sa massive architecture dans laquelle je cherchai en vain quelques rapports avec les trois ordres employés par les anciens : la façade était ornée d'une multitude de sculptures dont les principales représentaient un bœuf entouré de musiciens et de bayadères (Pl. 11) ; cependant l'ensemble des monuments de la pagode me rappelait quelques souvenirs des gravures représentant l'intérieur du temple de Jérusalem et que, dans mon enfance, j'avais si souvent admirées dans l'*Ancien Testament*. N'avais-je pas approché du saint des saints! Et qui certifiera que le veau d'or des Juifs, copié du bœuf Apis des Égyptiens, n'est pas le bœuf sacré des Indous?

Le portail a plus de quarante pieds d'élévation; il est construit, ainsi que la plupart des parties importantes de l'édifice, en pierres de taille d'une couleur grisâtre, d'un grain plus fin et aussi dur que le granit, auquel elles ressemblent beaucoup. Il a fallu les faire venir de bien loin; le transport a dû en être difficile et dispendieux, car cette espèce de pierre ne se trouve pas dans les provinces des environs de Pondichéry.

La pagode de Wilnour, située à deux lieues de la ville, est plus riche, plus vaste, et d'une antiquité encore plus reculée, dit-on, que le temple dont j'ai donné la description. J'eus le chagrin de ne pouvoir aller la visiter : une indisposition, causée par la chaleur et

suite des fatigues de la mer, m'empêcha de satisfaire ma curiosité. Cependant j'en trouvai le dédommagement dans la visite que les brames de cette pagode, accompagnés de leurs bayadères, vinrent faire en grande cérémonie au gouverneur. Ces lévites de Brama n'avaient rien de remarquable; leur costume était le même que celui que j'ai déjà décrit; plusieurs étaient avancés en âge; tous portaient sur le front le signe révéré de leur caste. A leur air hautain avait succédé une basse humilité devant l'autorité dont ils désiraient obtenir une faveur. Rien dans leurs figures et leurs manières n'inspirait le respect, et, en eût-il été autrement, la vue seule de cette troupe de femmes, au maintien hardi et dissolu, l'aurait bientôt fait évanouir. En vain je cherchai quelques traits de ressemblance entre ces filles dont plusieurs, à peine sorties de l'enfance, étaient déjà fanées par le libertinage, et les fameuses bayadères dont Raynal fait un portrait si brillant et si séduisant. Celles-ci ne manquaient cependant pas absolument de grâces; mais, sous la profusion de bijoux d'or qui les couvraient, avec les énormes boucles qui pendaient à leurs nez et à leurs oreilles, elles avaient un air misérable et avili. Leur toilette différait peu de celle des autres femmes indiennes, dont l'air humble et soumis rend encore plus choquante l'effronterie déhontée des bayadères.

Ces créatures dégradées n'appartiennent pas à une caste particulière; elles sortent de toutes les castes inférieures pour y rentrer quand elles ont perdu leur jeunesse et leur beauté. Les brames, aux plaisirs des-

quels ces filles sont destinées, les choisissent dans l'enfance et les font élever par de vieilles bayadères pour les fonctions qu'elles sont appelées à remplir et qui ne se bornent pas au service de la pagode : la jalousie de leurs maîtres ne peut aller jusqu'à renoncer à une branche lucrative de commerce.

La passion des Indous pour la danse lubrique, à laquelle l'usage ne permet qu'aux seules bayadères de se vouer, est pour les riches un sujet de profusion dont les prêtres tirent un grand parti. Ces danseuses paraissent à toutes les fêtes et sont louées à des prix très-élevés ; à ces bénéfices ostensibles se joignent d'autres profits secrets dont l'autel réclame encore sa part : le reste, transformé en bijoux précieux, orne la bayadère et lui assure de nouveaux droits à la générosité de ses nombreux adorateurs.

Le riche Indou, condamné par sa religion à un régime sévère, à la privation de vin et de toute liqueur forte, s'en dédommage par le luxe et la mollesse. L'esclavage des femmes, l'effrayante sévérité des lois contre l'adultère, tiennent l'être le plus faible éloigné de toute distraction, tandis que son maître, livré pendant des nuits entières aux séductions des bayadères, paye leurs faveurs en les couvrant d'or.

Le libre exercice de trois religions, bien différentes quant aux principes, mais qui rivalisent pour la pompe de leurs cérémonies, doit amener nécessairement de nombreuses fêtes à Pondichéry ; en effet, pendant un court séjour, nous en vîmes trois : celle *du feu*, célébrée par les Indous ; l'*anniversaire de la mort d'un grand saint*

le spectacle extraordinaire qui s'offrit à mes yeux. Le ciel était sombre, de nombreux éclairs témoignaient que la chaleur avait été excessive dans la journée ; nos palanquins s'arrêtèrent dans une des grandes avenues bordées d'aldées ; j'avoue qu'au premier moment je crus être arrivé en enfer : nous nous trouvâmes au milieu d'une foule d'hommes portant des torches et des réchauds remplis d'étoupes imprégnées d'huile de coco, dont la lumière blafarde et agitée par les contorsions des porteurs donnait à ceux-ci l'apparence de véritables démons.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine, et au risque d'être vingt fois asphyxiés ou brûlés, jusqu'à la chapelle du saint : c'est un petit monument carré, en pierres de taille, dont une porte étroite et basse est la seule ouverture, condamnée, avant et après la cérémonie, pour tout le reste de l'année. A travers l'épaisse fumée causée par une douzaine de sales lampes qui éclairaient la petite chambre, unique pièce de l'édifice, je distinguai une espèce de catafalque, placé sur le sol et recouvert d'un mauvais tapis, dont l'ancienneté faisait sans doute tout le prix. Le prêtre nous offrit de petits morceaux enflammés d'un bois odorant dont il sentit, je pense, que le secours était absolument nécessaire : chaque visiteur reçut en outre de ses mains une chaîne de fleurs blanches et rouges, qu'il fallut mettre autour de son cou ; cette attention fut récompensée à la grande satisfaction du marabout. Enfin nous terminâmes le plus tôt possible notre visite pour aller voir les détails de la procession qui se préparait à quelques pas de la chapelle.

La principale pièce était en verre et en papier peints de différentes couleurs; la partie inférieure offrait la forme d'un carré de quatre pieds sur trois de hauteur; elle supportait un dôme deux fois plus élevé, dont le mouvement continuel de rotation, donné par un homme caché dans l'intérieur, était tout à fait indépendant. Une grande quantité d'ornements bizarres, brillants et disposés avec symétrie, couvraient la machine éclairée par dix rangs de bougies depuis sa base jusqu'au sommet surmonté lui-même d'un foyer d'où s'échappait une lumière éclatante; tout l'édifice, ainsi illuminé, offrait un coup d'œil aussi agréable que singulier : il reposait sur un énorme brancard autour duquel vingt vigoureux porteurs étaient rangés.

Derrière le *sandana colon* (c'est le nom indien de la machine éclairée) se trouvait une charrette traînée par deux bœufs et portant un énorme tambour sur lequel deux hommes frappaient constamment; en tête du cortége était un marabout d'une physionomie vénérable, vêtu de blanc, la tête couverte d'un large turban de la même couleur, ayant à ses côtés deux hommes porteurs de bannières sur lesquelles on distinguait des signes particuliers : il prononçait avec un grand calme sa prière à haute voix, sans que les hurlements et les contorsions d'un jongleur, armé d'un sabre avec lequel il faisait des tours effrayants, ni le vacarme de plusieurs autres acteurs frappant sur des tambours de basque, parussent seulement le déranger. Mais sa gravité fut mise à une bien plus forte épreuve quand la procession se mit en marche, car alors commença un effroyable

charivari : les mugissements de cornets à bouquin d'une grandeur démesurée, les cris aigus des flûtes, les roulements des gros tambours, enfin les sons rauques et déchirants des trompettes recourbées, instruments que l'on voit représentés dans les tableaux des batailles d'Alexandre, firent un vacarme auquel nos oreilles ne purent résister : nous nous sauvâmes en grande hâte, aveuglés par la fumée, repoussés par l'odeur infecte qu'exhalait cette foule dont le bruit, à cinq heures du matin, me poursuivait encore dans mon lit. Rien de plus inoffensif que la gaieté des Indiens; jamais de rixes, et comme les parias sont bannis de toutes les fêtes, l'homme ivre serait une horrible monstruosité au milieu de cette population qui s'abstient de vin et de liqueurs fortes avec une sévérité religieuse.

Cependant la Fête-Dieu approchait, et déjà de tous côtés dans la ville se faisaient les préparatifs pour les reposoirs : les prêtres des deux églises excitaient, dans cette grande circonstance, la générosité et l'amour-propre des chrétiens. Cette classe, malgré tous les efforts des jésuites et des missionnaires, est restée très-peu nombreuse et diminue encore tous les ans : elle est composée des Européens de nations catholiques, de mulâtres, enfants de femmes du pays, et enfin de parias que l'intérêt ou le désir d'échapper, sous la protection des chrétiens, au préjugé qui les écrase, a fait changer de religion. Le nombre des fidèles est donc extrêmement borné; cependant le partage a causé de tout temps, entre les deux paroisses, une rivalité qui n'a pas toujours été favorable à la propagation de notre

foi, dans des contrées où chaque croyant ignore les jalousies intérieures comme les débats extérieurs, et ne veut dominer que par la somptuosité de ses cérémonies.

La cathédrale des Missions, dont j'ai déjà parlé, est celle qui a l'avantage; c'est à cette église que vont les chrétiens indigènes et une partie de la population blanche : aussi, ses revenus étant plus considérables, ses cérémonies sont plus somptueuses que celles de sa rivale qui ne voit que les employés du gouvernement; mais, pour conserver cette supériorité et tenir toujours en haleine le zèle généreux des néophytes peu capables de comprendre l'admirable et simple morale de la religion chrétienne, il a fallu faire de nombreuses concessions et environner le culte extérieur de toute la pompe qui entoure celui de Brama. En effet, la différence, qui devrait être grande, est tellement affaiblie que l'étranger peut, au premier abord, commettre de fortes méprises. N'ai-je pas vu à la porte de l'église, au moment de la cérémonie, des bannières à peu près semblables à celles que j'avais remarquées une des soirées précédentes? n'ai-je pas entendu les mêmes instruments, le même bruit? Je n'oserais assurer ne pas avoir aperçu les mêmes individus. Quels avantages a rapportés une pareille condescendance? Malgré tous les efforts des prêtres catholiques, les pompes des cérémonies chrétiennes sont restées inférieures à celles des deux autres croyances dominantes; et notre religion, en s'éloignant de son principe et en cherchant ses prosélytes dans les classes méprisées, est tombée dans le mépris des Indiens.

La religion protestante n'a certainement pas converti plus d'indigènes; mais, sagement dépouillée de toute solennité extérieure, exercée dans des temples dont l'ordre et la décence ont chassé la foule, elle a obtenu dans l'Inde, comme partout ailleurs, le respect de la population.

La seconde église de Pondichéry est petite, très-propre, et simplement ornée : sa construction nouvelle n'a rien de monumental.

La chaleur avait fait remettre la procession à six heures du soir; j'y assistai, accompagné de l'état major de *la Favorite*. Les bannières, les images, et surtout les anges, les saints et les saintes, représentés par de petits enfants dont les charmantes figures pouvaient à peine faire fermer les yeux sur le ridicule de leur accoutrement, n'avaient pas été oubliés. Je voyais la population indienne, amassée sur notre passage, sourire de pitié à toutes ces pitoyables imitations que l'éclat ne relevait même pas à leurs yeux. Je tournai les miens sur les dames qui accompagnaient la procession, d'un air, je dois en convenir, peu dévot : je remarquai plusieurs jolies femmes, aux yeux vifs, à la physionomie spirituelle, mais elles étaient généralement pâles et habillées avec peu de goût.

J'eus occasion, dans cette circonstance, de voir la suite du gouverneur pour les grandes cérémonies, et quoiqu'elle ne soit qu'un bien faible souvenir de la pompe imposante qui entourait la première autorité de Pondichéry, du temps de la puissance française dans la presqu'île, elle ne manque cependant pas d'une certaine

dignité. Huit Indous, habillés de blanc à la mode du pays, pantalon et turban rouges, ayant un baudrier bleu orné des armes de France en argent, tiennent sur deux rangs la tête du cortége; ils sont appelés *pions*, portent les ordres du gouverneur, et pour tout indigène leur personne est sacrée. Après, viennent huit musulmans habillés de la même manière; ils ont des moustaches, et, au lieu d'un baudrier, ils portent de longues cannes en argent surmontées d'une pomme; puis arrive le palanquin du gouverneur suivi de ceux des autres autorités de la colonie, également accompagnées d'un nombreux domestique.

Au milieu d'une population aussi tranquille, de mœurs aussi douces, les gardes armés sont inutiles : aussi toute la police de la ville et de ses environs se fait-elle sans peine avec une seule compagnie de cipayes indiens qui compose toute la garnison.

Quand, le soir, le gouverneur rentre chez lui, tous ses gardes forment une haie, baissent la tête jusqu'à terre, la main droite étendue sur la poitrine, et prononcent ensemble une suite de paroles en langage indou. Les plaisants ont prétendu qu'elles signifiaient, suivant l'usage des peuples d'Asie envers leurs souverains, des compliments un peu exagérés, tels que *vainqueur des lions, destructeur des tigres,* et autres titres aussi modestes; mais tout se borne, à ce qu'il paraît, à des vœux pour la nuit et le jour suivant.

Pondichéry possède encore plusieurs maisons d'une grande apparence ; mais elles sont en général mal entretenues et inhabitées. Le palais du gouverneur mérite

seul quelque attention (Pl. 14) : il est bâti sur l'emplacement de l'ancien, qui fut entièrement détruit par les Anglais; quoique beaucoup moins grand, c'est cependant l'habitation la plus convenable que j'aie vue dans nos colonies. Il est situé sur un des côtés d'une belle place entourée de deux rangs d'arbres; devant la façade, d'une architecture élégante, est un jardin rempli de fleurs et bien entretenu : une grille laisse apercevoir les environs. Les appartements intérieurs sont commodes et bien distribués; la salle pour les grandes réunions et les bals est spacieuse et bien ornée : une vaste galerie, également au premier étage et ayant vue sur la place, permet de jouir de la fraîcheur, si précieuse sous un climat brûlant. Le stuc magnifique dont les murs sont couverts, et qui imite parfaitement le plus beau marbre blanc, ne contribue pas peu à donner aux pièces principales un air de grandeur. Cette pâte est composée avec de la chaux, du blanc d'œuf et du sucre : c'est dans son application qu'est toute la difficulté que la patience indienne peut seule surmonter; car cet admirable poli n'est obtenu que par un frottement très-léger et fréquemment renouvelé, exercé avec la main : la sécheresse du climat aide beaucoup aussi à le conserver. Jusqu'ici Pondichéry a joui d'une grande supériorité dans ce genre de travail. J'admirai surtout la salle à manger qui occupe une grande partie du rez-de-chaussée et donne, d'un côté sur le jardin, et de l'autre sur un beau péristyle dominant la cour d'entrée du palais. Les murs semblent revêtus d'albâtre et reflètent la lumière comme des glaces.

Ce stuc est à peu près le seul ornement des maisons particulières de Pondichéry ; l'ameublement en est plus que simple et est loin de pouvoir empêcher l'air de circuler dans ces immenses appartements. Les meubles travaillés par les Indiens sont lourds et de mauvais goût; ceux d'Europe ne peuvent que difficilement résister à l'humidité et surtout aux grandes chaleurs qui se succèdent alternativement. C'est l'industrie chinoise qui fait en grande partie les frais du modeste mobilier de l'Européen : le rotin et le bambou remplacent le verre et l'acajou; les lits sont si grands, et l'unique matelas qui les couvre est si mince et si uni, que l'ensemble forme une chambre rendue transparente par une gaze protectrice contre les myriades de moustiques, dont les cris et la piqûre font le désespoir du nouveau débarqué. Ce véritable fléau est plus répandu sur la côte de l'Inde que dans aucun des pays que j'ai visités. Les plus grandes précautions peuvent à peine en garantir, surtout pendant la mousson du S. O. : alors ces insectes sont si avides du sang de l'Européen non encore acclimaté, que, même le jour, à Calcutta, il doit être entouré d'une *moustiquaire,* pour pouvoir se livrer paisiblement à une occupation sédentaire. Attirés la nuit par la lumière qu'il est d'usage de conserver dans les appartements, les moustiques passent facilement à travers les croisées, fermées seulement par des persiennes et des treillis en rotin : ils assiégent les murailles de gaze, cherchent avec un instinct diabolique la moindre ouverture pour entrer et tourmenter le malheureux que des vêtements très-légers ne peuvent garantir de leurs douloureuses piqûres.

Toutes les maisons sont couvertes en terrasses, mais l'abondante rosée des nuits empêche d'y chercher du repos. En effet, quoique Pondichéry soit regardée comme le lieu le plus sain de toute la côte E. de l'Inde et préservée des maladies épidémiques qui ravagent si fréquemment les établissements aux environs, les variations de l'atmosphère y sont subites et souvent dangereuses. D'avril en septembre, quand le vent de S. O. souffle avec violence, un grain de pluie accompagné de tonnerre succède chaque soir à la chaleur étouffante de la journée et aux bouffées d'un air brûlant qui fait éprouver par moments une angoisse fatigante. La plupart des nuits ne sont pas plus agréables; mais en octobre, le soleil commençant à s'éloigner vers le S., les pluies ont entièrement cessé, le ciel est presque constamment clair. Alors les Européens jouissent d'une température délicieuse; les coups de vent de N. E. se font sentir, il est vrai, sur la côte, mais ils renouvellent l'air dans l'intérieur; des brises régulières tempèrent la chaleur le jour, et causent la nuit une fraîcheur favorable au repos des étrangers, mais dangereuse pour les Indiens, qui considèrent cette saison comme leur hiver.

La ville, quoique nouvelle dans presque toutes ses parties, n'en possède pas moins quelques monuments d'utilité publique qu'elle doit aux soins et à la bonne administration des gouverneurs qui se sont succédé depuis la paix : les marchés sont couverts et bien entretenus (Pl. 15); la foule des Indiens qui s'y rendent, leurs ruses pour faire valoir ce qu'ils ont à vendre, le jeu des

physionomies, leur impudeur à tromper les Européens, les contorsions des marchands, les bruyantes conversations des acheteurs, offrent un vaste champ aux observations sur les nuances du caractère des habitants.

Le marché à la viande offre un aspect dégoûtant; les bœufs étant chers, soit en raison de leur rareté ou à cause de la superstition des Indous, la chair de buffle est la seule que l'on consomme communément; l'apparence et le goût en sont également désagréables, et sous l'influence d'une chaleur excessive, l'odeur qu'elle répand explique l'aversion qu'elle fait éprouver aux mahométans.

Plusieurs grands magasins nouvellement construits et destinés à recevoir les approvisionnements de riz, quand la mauvaise récolte fait craindre la famine, sont des témoins de la sollicitude des autorités pour les malheureux indigènes, qui ont déjà vu plusieurs fois le gouvernement venir à leur secours avec autant de grandeur que de désintéressement, alors même que la famine décimait la population des provinces environnantes.

A Pondichéry, les provisions sont abondantes, à bas prix, mais peu variées et de qualité inférieure: la volaille y est petite et généralement maigre; il y a quelques fruits des tropiques dont plusieurs sont fort bons: quant aux légumes, on n'en trouve qu'une très-faible quantité. Les campagnes sont ravagées par une multitude de sangliers et de cochons sauvages que l'horreur des Indous pour le sang et l'aversion des mahométans pour ces animaux laissent multiplier en paix; cependant,

pour détruire l'ennemi sans manquer à leurs principes religieux, les habitants dressent des piéges; le sanglier tombe dans le trou creusé exprès et y meurt de faim, à moins que les parias ne viennent le prendre pour le manger ou le vendre aux étrangers. Les chasseurs européens et musulmans trouvent plusieurs autres espèces de gibier.

Quoique j'eusse vu, à la procession de la Fête-Dieu et aux promenades, une grande partie des dames de Pondichéry, j'attendais, pour en porter un jugement consciencieux, le bal que le gouverneur comptait donner en l'honneur de *la Favorite;* il fut très-beau, et j'eus une heureuse occasion de faire mes observations sur la plus brillante partie de la société. Je remarquai quelques jolies femmes aux yeux brillants, à la physionomie gracieuse, à la taille svelte et élancée, au regard mélancolique ou animé par la coquetterie : je m'arrête, car autrement j'achèverais des portraits dont les originaux, étant en petit nombre, pourraient être reconnus.

Longtemps encore après la perte de sa splendeur, Pondichéry fut renommée pour la beauté de ses femmes. Toutes étaient d'origine française; les Européens établis dans toutes les parties de l'Inde venaient jouir auprès d'elles des plaisirs d'une société agréable qu'ils ne trouvaient nulle autre part dans ces pays lointains. Mais le temps et un abandon prolongé ont dû amener des changements. En effet, beaucoup de familles se sont éteintes ou ont abandonné une ville devenue sans intérêt, pour aller s'établir à Madras ou à Calcutta. A leur suite ont disparu les richesses et le luxe; mais la gaieté,

le goût des plaisirs et des réunions ont, au milieu de cette population réduite à presque rien, survécu à tant de malheurs. Les Anglais quittent souvent encore leurs palais et le faste qui les entoure pour passer quelques mois dans les maisons modestes de Pondichéry, au milieu d'une société peu fortunée, mais affable et sans prétentions. Beaucoup d'entre eux, séduits par les grâces des demoiselles françaises, se marient et enlèvent ainsi les plus belles fleurs pour les transplanter dans les établissements voisins. Sans doute que ces nombreuses émigrations ont causé un grand vide dans le nombre des jolies femmes de la ville; car, parmi les dames que j'avais sous les yeux, réunies au bal chez le gouverneur, beaucoup étaient d'une couleur foncée trop équivoque pour laisser des doutes sur leur origine et compromettre notre amour-propre national. Sauf les très-agréables exceptions dont j'ai parlé plus haut, en général les toilettes me parurent de mauvais goût, portées par des figures peu gracieuses, des tailles grosses et carrées; mais, à la profusion des bijoux précieux dont ces dames étaient couvertes, au mélange singulier de goût indien et de modes européennes qui se faisait remarquer dans leur parure, je devinai, et avec raison, qu'elles appartenaient à la riche classe des marchands arméniens, ou à celle des mulâtres qui est également aisée.

Les dames du sang français sont donc en petit nombre à Pondichéry, et il diminue chaque année; elles sont en général aimables et gracieuses, aimant beaucoup à plaire, et ne négligeant rien pour parvenir à ce but qu'elles manquent rarement : un esprit naturel et

délié remplace chez elles une éducation trop souvent négligée : une imagination très-vive combat la paresse inhérente au climat et que malheureusement les usages ne secondent que trop. Le daubachi débarrasse sa maîtresse de tous les soins intérieurs de la maison, elle y reste absolument étrangère ; sa toilette même est rarement pour elle un objet d'occupation : la confection des robes suivant les modes de Paris, déjà anciennes il est vrai, est confiée à des tailleurs indiens ; mais ceux-ci, d'après ce que j'ai vu, s'entendent fort peu dans l'assortiment des couleurs favorables au teint de ces dames, qui, du reste, n'y sont pas toutes aussi indifférentes, car une des toilettes du bal trahissait par sa fraîcheur le bon goût et le travail de la jolie femme qu'elle parait si bien.

Ce n'est pas sur les rivages indiens qu'il faut venir chercher les figures fraîches et les couleurs de la santé : ces charmes européens disparaissent rapidement sous l'influence d'un climat dévorant. Heureuses les femmes qui n'y perdent pas leur santé ! Celles qui sont nées de familles établies depuis longtemps dans l'Inde ont beaucoup moins à craindre : habituées dès l'enfance à l'excessive chaleur, leur gaieté, leur énergie résistent mieux à l'ennui et à l'oisiveté, qui sont les causes de toutes les maladies des étrangers dans cette partie de l'Asie. Je fus à même de voir, dans les nombreux dîners auxquels j'assistai, que les cuisiniers indiens sont peu versés dans leur art, et qu'un pareil régime est capable de détraquer en peu de temps la machine humaine la mieux organisée. En effet, le *cary* joue le principal rôle dans

un repas; il se reproduit sous cent figures différentes, et je ne pense pas qu'il y ait aucun produit de pharmacie qui contienne plus de drogues qu'un cary indien bien conditionné. Le nouveau débarqué recule devant la force du piment, le goût du gingembre, le safran et la multitude d'ingrédients plus piquants les uns que les autres; mais bientôt dégoûté de viandes toujours dures et détestables, privé de poisson que les pêcheurs trouvent difficilement sur la côte, l'estomac fatigué par la chaleur préfère les mets qui doivent l'exciter, et le cary devient encore trop faible pour un palais blasé. J'ai vu servir, à la fin des bals, des consommés rendus épais par la quantité de poivre mêlé de gingembre qu'ils contenaient; les plus jeunes personnes avalaient cet infernal breuvage avec un plaisir infini. Ajoutez à cela, pour les hommes, l'usage peu modéré des liqueurs fortes, prétendues nécessaires pour réparer les pertes causées par la transpiration : on ne sera plus étonné qu'il meure tant d'Européens dans l'Inde, mais bien qu'il puisse y en exister un seul après un séjour de quelques années.

Quand on regarde la carte de la presqu'île de l'Inde, on voit que, par sa position, la rade de Pondichéry est entièrement à l'abri de la mousson de S. O., alors même que la côte, se dirigeant vers le N. E. un peu au-dessus de Madras, commence à être moins abritée par la terre et à éprouver les grosses mers et les mauvais temps qui se font sentir à cette époque dans le fond du golfe du Bengale. Au mouillage, nous avions toujours une mer très-belle : jamais le ressac sur le

rivage n'empêcha nos communications : les *schelingues* le franchissaient facilement. Ces embarcations, construites avec des planches légères et cousues entre elles avec du rotin, sont profondes, plates en dessous, relevées et pointues aux extrémités; leur longueur varie entre vingt et trente pieds; elles sont en usage sur toute cette côte, et les Indiens les manœuvrent au milieu des lames avec une très-grande habileté. La patience qu'ils mettent à attendre le moment favorable pour aborder; la prestesse avec laquelle le bateau est halé en travers sur le sable avant qu'une nouvelle lame ne vienne le remplir; les cris, le tapage qui accompagnent ces opérations, étonnent d'abord, mais finissent par intéresser. Les schelingues sont toujours tirées la nuit à terre et ne la quittent plus que très-rarement quand commence la mousson de N. E. Alors la côte est abandonnée par tous les navires; la mer, soulevée par les coups de vent du large, brise d'une manière effrayante sur les hauts-fonds, à plus de deux milles au large. A cette époque dangereuse, la rade de Pondichéry est encore la moins mauvaise de toutes celles du côté E. de la presqu'île : les lames y sont moins terribles et les calmes plus fréquents.

De si grands avantages furent précieux, tant que le commerce de la France dans l'Inde égala celui de nos rivaux; mais maintenant, à peine quelques bâtiments marchands paraissent devant cette ville qui vit des flottes sans nombre mouillées sous ses murs : ils apportent les restes de cargaisons dont ils n'ont pu se défaire dans les grands établissements anglais, et prennent

en échange, ou payent en argent, quelques ballots de toiles bleues destinées à être vendues dans nos comptoirs d'Afrique, après toutefois avoir été entreposées dans les ports de France. Antérieurement à cette mesure, plusieurs bâtiments firent des spéculations également heureuses pour les armateurs et pour nos comptoirs de l'Inde. Les cargaisons de toiles bleues ou *guinées* furent portées directement au Sénégal et vendues à un prix très-inférieur à celui des mêmes guinées prises en Angleterre par nos bâtiments, transportées en France, puis enfin dans nos comptoirs sur la côte d'Afrique. Cette dernière voie, toute longue, toute dispendieuse qu'elle paraîtra, est cependant celle qu'on suit maintenant, et elle procure ces marchandises à un prix moins élevé que si elles avaient été apportées de Pondichéry en France sur des bâtiments nationaux. Sans doute que la différence des frets, moins chers chez les Anglais que chez nous, compense avec avantage le temps et les dépenses qu'exige le voyage en Angleterre. Quelques modifications dans les droits de douanes, ou la liberté des relations directes de commerce entre Pondichéry et nos colonies africaines, rendraient plus égale cette concurrence contre laquelle nos marchands ne peuvent lutter.

Les manufactures de Rouen ont voulu imiter les guinées bleues : leurs essais, heureux sous le rapport du tissu, ne l'ont pas été sous celui de la teinture; et malgré la différence des prix, les peuplades d'Afrique donnent toujours la préférence aux toiles de l'Inde.

Une branche de commerce assez lucrative et qui

aurait pu, avec le temps, prendre une plus grande extension, restait encore aux pauvres habitants de Pondichéry : le sel, dont le monopole rapporte de gros bénéfices à la compagnie anglaise, après avoir été débarqué dans nos possessions, entrait en fraude dans les provinces voisines ; mais le tort que ce commerce interlope faisait à nos rivaux excita de fortes réclamations, auxquelles le gouvernement français crut devoir céder ; et moyennant une somme de 500,000 francs, payée annuellement, nos comptoirs tirent des magasins de la compagnie le sel nécessaire à leur consommation.

Au nombre des petits comptoirs ou loges appartenant à la France, et dont j'aurai occasion de parler plus tard, sont Karical et Mahé. Le premier est situé sur la côte Coromandel, à peu de distance au S. de Pondichéry, à l'embouchure d'une petite rivière dont il porte le nom et qui le sépare d'un établissement anglais. Cette place, sans la moindre importance comme sans commerce, n'est qu'un faible souvenir du passé.

Mahé est la seule possession française sur la côte malabare, si toutefois une case couverte en paille et sur laquelle flotte notre pavillon, peut mériter ce nom. Autrefois les bâtiments y trouvaient un peu d'opium acheté dans les provinces voisines, mais ce commerce a tout à fait cessé.

Les relâches sont, pour les bâtiments de guerre, des moments de repos après lesquels officiers et matelots reprennent la mer avec une nouvelle ardeur : le passé et l'avenir pressent tellement le présent, que celui-ci disparaît pour ainsi dire à leurs yeux. Ni les fréquentes

promenades à terre, ni l'abondance des vivres frais, et encore moins le repos, ne purent laisser de grands regrets à tout mon monde quand le moment du départ arriva. Moi-même, tout entier aux nouvelles chances qui allaient s'ouvrir devant *la Favorite*, j'étouffai l'émotion pénible que me causèrent les adieux de mon compagnon de voyage, M. Jurien, et ceux de M. de Mélay dont je venais de recevoir tant de preuves de bienveillance et d'amitié : le 19 juin, ils m'accompagnèrent jusqu'au bord de la mer, et quelques instants après, à sept heures du soir, nous mîmes sous voiles pour Madras.



VOITURE MALABARE, A PONDICHÉRY.

CHAPITRE VII.

ARRIVÉE A MADRAS. — DESCRIPTION DE CET ÉTABLISSEMENT ANGLAIS. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PUISSANCE ANGLAISE DANS L'INDE.

La magnifique ville de Madras, chef-lieu de l'une des trois présidences anglaises dans les Indes, est située sur la côte de Coromandel, à trente lieues au N. de Pondichéry. *La Favorite*, aidée du courant, franchit cet espace dans la nuit, malgré un calme de quelques heures, et mouilla, à onze heures du matin, devant le fort Saint-Georges, par neuf brasses d'eau, fond de sable, et à environ un mille et demi du rivage.

J'envoyai un officier traiter du salut avec les autorités militaires ; à quatre heures le pavillon anglais fut salué de vingt et un coups de canon, qui furent rendus sur-le-champ par les batteries du fort.

Le but principal de notre nouvelle relâche était de remplacer la chaîne et les deux ancres perdues à Bourbon et aux Seychelles ; j'avais l'intention de terminer cette opération le plus tôt possible, et de faire route ensuite pour le comptoir français de Yanaon que je devais visiter. J'avoue que mon début fut trop peu attrayant pour me faire changer de résolution.

Quelques instants après le salut, je descendis à terre dans une schelingue; la mer était houleuse sur la rade et encore plus mauvaise au rivage. Une voiture commandée d'avance m'attendait; mais par un contre-temps fâcheux, un Français qui devait me servir de guide manqua au rendez-vous, et pendant que je prenais quelques renseignements chez un négociant anglais dont je n'eus pas plus à me louer que de son associé, que j'avais apporté de Pondichéry, mon cocher tout à fait ivre abandonna son poste, et je me trouvai dans la rue au milieu d'une foule d'Indiens parlant tous à la fois un mauvais anglais qu'il m'était impossible d'entendre; enfin au moment où tout à fait déconcerté de me trouver dans une semblable position, je perdais l'espoir de jamais en sortir, mon guide arrive enfin, me fait monter dans sa voiture, et je trouve un asile chez lui; après quelques instants et malgré ses obligeantes sollicitations je retournai peu content à mon bord et bien décidé à ne revenir à terre que le surlendemain, le jour suivant étant un dimanche que, par religion, les Anglais passent renfermés chez eux.

J'eus donc tout le loisir de faire mes observations sur la position de Madras et sur sa rade; j'y joindrai quelques renseignements obtenus plus tard; ils m'aideront à donner de ce pays intéressant une idée qui sera trouvée sans doute bien imparfaite; mais mon seul but possible est de faire voir au lecteur ce que j'ai vu, de lui apprendre ce que j'ai appris, sans lui faire partager les fatigues et les dangers d'une longue navigation; s'il veut en savoir davantage, la lecture des ouvrages

volumineux qui traitent séparément et exclusivement de chacun des nombreux pays que nous avons visités en courant, satisfera sa curiosité.

La côte que j'avais sous les yeux est entièrement basse, aucune montagne ne se fait voir dans l'intérieur; le ressac qui brise constamment sur le rivage semble un long cordon argenté qui le sépare de la mer, dont le bruit sourd et monotone nous avait guidés pendant toute la nuit précédente.

De même que tous les établissements sur la côte de Coromandel, la ville, vue de la mer, n'a rien qui annonce une place aussi importante. Le fort Saint-Georges, ouvrage d'une grande étendue mais faiblement fortifié, borde le rivage. Les murailles, garnies de fossés du côté de terre, sont peu élevées, mais bien entretenues. Ces fortifications antiques et trop faibles pour supporter un siége entrepris par des troupes européennes, contenaient autrefois la ville blanche, c'est-à-dire les maisons et les magasins de la compagnie et des marchands anglais; mais depuis que la puissance britannique règne sans rivaux sur toute l'Inde et ne redoute ni étrangers ni indigènes, une nouvelle ville a couvert les environs, et le fort Saint-Georges est maintenant occupé par une nombreuse garnison. Au N. de ses murs commence la ville noire ou indienne : un quai très-large, d'une demi-lieue de long, bordé de belles maisons et de grands magasins parmi lesquels on distingue l'arsenal de la marine et le palais de la douane, donne une haute idée de l'opulence et du commerce de cette riche cité (Pl. 18). Derrière et jusqu'à une assez grande distance vers l'in-

térieur sont des rues propres, bien bâties en briques et en bois, et occupées par la multitude des marchands de toutes les nations de l'Inde : à l'extrémité du quai elles viennent aboutir au rivage, qui est couvert de cases aussi loin que la vue peut s'étendre. D'innombrables bâtiments caboteurs indigènes étaient mouillés autour de chaque point de débarquement. Les grands navires restent devant la ville; *la Favorite* en était entourée. Dans le nombre se trouvaient plusieurs vaisseaux de la compagnie; ils arrivaient d'Europe, et devaient repartir sous peu de jours pour la Chine.

En échange de l'énorme quantité de marchandises que Madras reçoit chaque année d'Angleterre et qu'elle répand dans les nombreux établissements voisins, elle ne peut donner que des toiles bleues confectionnées dans les provinces environnantes, et les mouchoirs qui, par leurs couleurs si vives et si solides, font la richesse de l'ancien royaume de *Paliacat,* peu éloigné de la mer. C'est vers Calcutta, la ville des palais, maintenant capitale de l'Inde dont elle rappelle, par ses richesses et sa magnificence, les fabuleuses cités, que se dirige la plus grande partie des innombrables navires que chaque année l'Europe envoie dans ces contrées lointaines. Sa position sur les bords d'un fleuve assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux, domine les belles plaines de l'Indostan. Centre d'un commerce immense, Calcutta reçoit les produits d'une grande partie de l'Asie et les paye avec des marchandises apportées d'Angleterre. Que pouvait l'industrie stationnaire des pauvres Indous, courbés sous le joug de plomb des plus absurdes

institutions, contre les manufactures européennes soutenues par les sciences, auxquelles le siècle a fait faire de si grands progrès? Dans cette lutte de l'abrutissement et de l'esclavage contre la civilisation unie à la liberté, les résultats ne pouvaient être incertains; l'Inde subjuguée par les armes des Européens a été bientôt soumise à leur active industrie; elle a vu s'évanouir peu à peu les principales branches de commerce qui avaient appelé l'étranger sur ses rivages; les mains de ses habitants, devenues oisives, ne travaillent presque plus ces belles mousselines, ces toiles de coton qui, pendant plusieurs siècles, furent recherchées dans nos contrées. Le coton récolté dans les champs du Bengale alimente les métiers de Londres et de Manchester, et rapporté dans l'Inde, il sert à l'habillement de sa population: sans doute que ces toiles, ces mousselines n'ont pas la même force, la même solidité que celles qu'on fabrique dans l'Indostan; mais la différence du prix, tout à fait à leur avantage, les a fait préférer par les indigènes eux-mêmes qui ont ainsi laissé échapper de leurs mains leur meilleure branche d'industrie; cause de tant de guerres et d'injustes spoliations, elle était le seul dédommagement de la presqu'île asservie; le joug est resté, les avantages ont disparu.

L'Inde possède, outre le coton brut, plusieurs autres productions que l'Europe recherche et n'a pu jusqu'ici remplacer. Une multitude d'usines dirigées par des Anglais tirent un parti très-avantageux des plantations d'indigo qui couvrent les bords du Gange et de l'Ougly. Le beau bleu qu'elles fournissent en quantités énormes

est consommé par nos manufactures. Mais cette abondance même, surpassant quelquefois les besoins annuels du commerce, enrichit et ruine tour à tour les propriétaires des indigoteries. L'année 1829 leur a été fatale; ils ont perdu une grande partie des bénéfices faits pendant les saisons précédentes.

La récolte de l'opium ne donne pas les mêmes inquiétudes; le monopole en appartient à la compagnie des Indes, qui lui conserve toujours le même prix élevé. Cette marchandise précieuse est le produit du pavot: on l'obtient en faisant, après la chute des fleurs, une légère incision à la partie inférieure de la pomme qui renferme les graines : la liqueur qui en découle est recueillie avec grand soin chaque matin; puis, après avoir subi plusieurs préparations, elle prend la consistance d'un onguent gluant, onctueux, d'une couleur brune rougeâtre, conservant toujours la forte odeur du pavot. Plus la substance est fine au toucher, plus la qualité est supérieure : ainsi préparée elle est mise en boules de la grosseur d'une forte orange; quarante forment une caisse qui, fermée et scellée du sceau de la compagnie, ne peut être ouverte que par le consommateur.

L'opium remplace dans toute l'Asie et même dans la Turquie d'Europe les liqueurs fortes, dont l'usage est défendu presque partout par la religion. Fumé comme le tabac, il jette dans une ivresse que les songes les plus doux, les plus riants, rendent délicieuse : l'ambitieux rêve les honneurs, le voluptueux tous les plaisirs qu'il aime; mais le réveil est affreux : les forces sont épuisées, l'affaiblissement de toutes les facultés succède à l'exci-

tation du cerveau ; un découragement profond remplace le bonheur idéal évanoui avec l'ivresse; cependant le souvenir en reste et ramène bientôt aux mêmes excès. Le teint hâve, les yeux éteints, le corps décharné et sans forces du fumeur d'opium, offrent le bideux spectacle de l'homme plongé dans les derniers excès de l'ivrognerie; comme lui, il cherche à oublier, dans l'anéantissement de ses facultés, la dégradation où il est tombé, et finit par mourir misérablement.

Les grands droits imposés de tout temps sur cette dangereuse substance ont formé un des principaux revenus des princes et des pachas asiatiques; la compagnie maîtresse de l'Inde a succédé aux anciens souverains; elle retire de cette branche de commerce des revenus considérables.

L'opium est divisé en plusieurs espèces suivant les pays d'où il est tiré; celui de Bénarès et de Patna, dans le Bengale, est le plus estimé; la Turquie en fournit de bon, mais en petite quantité; les provinces aux environs de Bombay sur la côte malabare produisent le maloua; mais, depuis quelques années, la compagnie a abandonné le monopole de cette dernière espèce, parce qu'étant inférieure, elle ne lui rapportait pas d'assez grands bénéfices. Enfin, les Portugais de Goa, voisins et au S. de Bombay, achètent pour être envoyée à *Macao* une forte quantité d'opium distingué dans le commerce sous la dénomination de *Damouns*, du nom de l'établissement portugais où s'embarque ce produit des possessions d'un souverain assez puissant pour avoir conservé sa liberté malgré la guerre très-vive qu'il

soutint il y a quelques années contre les maîtres de l'Indostan.

On estime à quinze mille le nombre de caisses qui sortent annuellement de l'Inde anglaise, au prix de six cents piastres (3,150 fr.) chacune : elles sont vendues au commerce particulier, qui les porte en Chine, où l'opium est non-seulement de contrebande, mais prohibé sous peine de mort. Jamais un vaisseau de la compagnie n'en reçoit à son bord.

Mon intention n'est pas d'énumérer ici toutes les espèces de marchandises que l'Inde fournit à l'Europe et au reste du monde : j'ai voulu seulement faire connaître les principaux objets d'exportation, auxquels j'ajouterai le salpêtre, dont les bâtiments prennent de grandes quantités pour compléter leurs chargements.

Aux deux résidences de Calcutta et de Madras vient s'en joindre une troisième, celle de Bombay, chef-lieu des possessions anglaises sur la côte O. de la presqu'île de l'Inde. Cette résidence est considérée comme la moins importante sous le rapport militaire, mais pour le commerce elle vient immédiatement après Calcutta. Les navires y trouvent des chargements de coton très-estimé, du bois de teck, si bon, si durable pour les constructions maritimes, du salpêtre et de l'opium.

Sur la côte malabare, quelques points ont bien encore conservé leur indépendance, mais ils sont sans force comme sans intérêt : *Goa*, dont le territoire est pour ainsi dire renfermé dans ses murailles en ruines qui virent les hauts faits des Portugais du temps passé; Mahé, dont nous avons déjà parlé; et enfin *Cochin* et

Calicut, dont le nom est le seul souvenir d'une grandeur effacée.

On peut donc dire que la puissance anglaise s'étend maintenant sur la vaste étendue de pays comprise entre la mer, la presqu'île du *Guzarate*, les déserts qui séparent l'Inde de la Perse, les monts Himalaya, le Thibet, et enfin à l'E. le puissant empire des Birmans. Sur toutes ces contrées couvertes d'une population innombrable, règnent l'ordre et la tranquillité; plusieurs souverains ont conservé leurs royaumes; mais ils n'en sont pour ainsi dire que les gouverneurs au nom de la compagnie, qui leur fait une pension et touche leurs revenus. D'autres, comme le Nizam, conservent une apparence de puissance, entretiennent des corps de troupes, mais commandés par des officiers anglais qui, sous le nom de gardes d'honneur, sont des surveillants et des gardiens. Les autres provinces possèdent des administrations parfaitement organisées dont les sommités seules sont européennes; les agents inférieurs sont tirés de la classe mulâtre, et surtout de la caste des brames : ceux-ci inspirent peu de confiance; mais par leur grande influence sur la population ils assurent la tranquillité. Un système d'impôts et de taxes bien établi, la propriété de presque toutes les terres dont les fermiers payent la moitié du produit à la compagnie, donnent à celle-ci des revenus immenses. Mais quel étonnement n'éprouve-t-on pas quand on vient à savoir que, loin de profiter d'une partie de ces richesses, elle peut à peine payer les dépenses où l'entraînent de si nombreux et de si considérables établissements!

En effet, pour assurer leur puissance dans l'Inde, les Anglais ont trois cent mille soldats, dont vingt-cinq mille blancs; sur ce nombre, sans doute un peu exagéré, il faut retrancher beaucoup de cipayes retirés du service actif et répandus dans les provinces sous différentes dénominations.

La plupart des régiments européens sont des troupes du roi auxquelles la compagnie accorde de grands avantages, juste dédommagement de plusieurs années d'exil. On retrouve dans les états majors la tenue parfaite, l'harmonie, qui distinguent les corps militaires de cette nation : ils tiennent le premier rang dans les sociétés, et méritent de le tenir. Les soldats, soumis à une discipline sévère, sont cependant décimés par les terribles maladies, suites inévitables de la débauche et de l'ivrognerie; ils meurent en foule dans les hôpitaux. Ceux qui résistent, énervés par la chaleur et par l'oisiveté cent fois plus dangereuse encore, vivent sans forces et sans vigueur. Aussi les troupes blanches sont-elles regardées comme un moyen d'asservissement plutôt moral que matériel.

La puissance de la compagnie est donc en grande partie soutenue par les nombreuses troupes indiennes. En effet, exercées comme les régiments européens, soumises à la même discipline, portant le même uniforme, elles ont toujours donné, surtout dans les dernières guerres, des preuves du plus grand courage et montré souvent aux soldats blancs le chemin de la brèche et de la victoire. Cependant le cipaye est d'une stature petite, ses membres grêles n'annoncent pas la force, sa physio-

nomie laisse difficilement deviner le courage et le dévouement; mais il est sobre, soumis, patient, résiste longtemps à la fatigue, et n'a cependant pour chaussure que des sandales. Les officiers, tous Européens, n'offrent ni la même union, ni l'esprit de corps qui se fait remarquer dans les troupes venues d'Angleterre; leur tenue est généralement moins bonne, ils se respectent moins, et paraissent tenir beaucoup plus à leurs énormes appointements qu'aux intérêts de la compagnie. La preuve qu'ils en donnèrent, il y a quelques années, est un exemple que les soldats pourraient bien un jour imiter à leur tour.

Plusieurs guerres successives, heureuses il est vrai, mais qui ne mirent pas comme autrefois des trésors au pouvoir des vainqueurs ; les diverses modifications contraires aux intérêts de la compagnie et qui furent faites à sa charte en faveur du commerce libre avec l'Inde, la forcèrent d'adopter un système d'économie absolument nécessaire. On voulut diminuer les frais de représentation et de déplacement, qui faisaient monter les émoluments des officiers de cipayes à des sommes exorbitantes : ceux-ci lésés dans leurs intérêts les plus chers, sourds aux sages remontrances du gouvernement qu'ils servaient, passèrent rapidement des murmures à la révolte, entraînèrent leurs soldats, et Madras se vit menacée par un corps nombreux de ses propres troupes qui, après s'être emparé des parcs d'artillerie, vint pour réduire le fort Saint-Georges dans lequel étaient renfermés les régiments du roi, toujours fidèles à la patrie et à leurs drapeaux. Si l'autre grand camp de l'intérieur eût suivi l'exemple du

premier, il eût été difficile de prévoir jusqu'à quels excès une masse aussi considérable de soldats, pourvus de tout ce qui était nécessaire pour faire la guerre, aurait pu se porter : peut-être l'Inde touchait-elle à une nouvelle révolution ; mais, parmi des hommes que le seul intérêt de l'argent faisait agir, il ne pouvait y avoir un accord suivi quand tous les moyens de séduction étaient employés. Les principaux chefs furent livrés ou séduits, les nouveaux règlements modifiés, et cette révolte, qui pouvait avoir des suites si funestes pour la puissance anglaise, fut heureusement étouffée. Telle était la crainte qu'elle avait inspirée que les coupables échappèrent à une juste punition.

Un semblable événement peut laisser des doutes sur la longue durée d'une puissance qui a vu et peut voir encore ses troupes tourner leurs armes contre elle ; nul doute que les cipayes ne partagent l'aversion de leurs compatriotes pour les étrangers ; cependant sortis des castes vouées à la guerre, une forte paye, un sort assuré, les retiennent sous les drapeaux ; mais que de plus grands avantages leur soient offerts, que l'espoir du pillage vienne les flatter, ils abandonneront sans scrupule l'ancien maître pour le nouveau. C'est en attendant ces circonstances peut-être encore éloignées, que l'Inde courbée sous le joug a vu successivement les Marattes et les habitants guerriers des provinces du nord, luttant encore contre les armes anglaises, soumis par les bras de ses propres enfants. Ses côtes sur lesquelles les Européens s'entr'égorgèrent si longtemps, soumises maintenant à la première puissance maritime, hérissées de

canons, couvertes de soldats, peuvent dans leur éloignement braver toutes les forces de l'Europe.

La gloire de rendre ces belles contrées à la liberté sera difficile à obtenir, et jusqu'ici tout semble faire croire qu'elle est réservée à la Russie. Le gouvernement anglais peut chaque année faire assurer, par des auteurs à ses gages, qu'il est impossible à une armée de venir de la Perse dans l'Indostan : son inquiétude seule prouve le contraire. Les Russes détruiront un jour sa puissance dans l'Inde; ils franchiront ces déserts, trop faibles barrières pour arrêter des troupes habituées aux fatigues et aux privations; ils verront les peuples venir au-devant d'eux, grossir leurs rangs et les aider à renverser le pouvoir de l'ennemi. Les habitants du nord, à peine soumis, se précipiteront sur la presqu'île, objet constant de leur cupidité. C'est alors que la compagnie, attaquée de toutes parts, n'ayant plus à offrir à ses troupes que les fatigues et les dangers d'une guerre défensive, au lieu du pillage et des trésors, aura une nouvelle preuve que jamais les troupes mercenaires ne sont fidèles au moment du danger, quand elles n'attendent pas un haut prix de leur sang.

Cependant ce siècle, si fertile en événements extraordinaires, peut amener de grands changements dans le mode de gouvernement de l'Inde et par suite dans sa situation politique. La compagnie anglaise touche au moment de l'expiration de sa charte : elle va se présenter devant le parlement avec la ferme résolution de refuser, même au prix de son existence, toute concession contraire à ses intérêts. Nous avons déjà vu que

l'Inde lui est à charge, surtout depuis la dernière guerre contre les Birmans, pour laquelle plus de cent millions de francs ont été dépensés sans aucun dédommagement positif. Pour soutenir un fardeau aussi lourd, la compagnie s'est réservé le commerce exclusif du thé avec la Chine. Ce monopole avait excité de grands murmures en Angleterre, lors du renouvellement de la charte qui va finir, et, suivant toute apparence, il sera aboli malgré les efforts du gouvernement, à la charge duquel l'Inde devra naturellement tomber lors de la dissolution de la compagnie. D'autres difficultés viendront encore compliquer son embarras; elles naîtront principalement de la juste demande que feront les actionnaires, du payement d'un matériel immense sur lequel sont hypothéquées des dettes plus considérables encore que sa valeur. D'un autre côté, combien sera dangereux le bouleversement que causera dans l'administration civile et militaire de ces vastes contrées la substitution d'un pouvoir sévère, économe, absolu, à une autorité faible, inhérente pour ainsi dire à une multitude d'abus, et au service de laquelle chaque individu croit être en droit de faire sa fortune et de vivre au sein d'un luxe hors de proportion avec son rang : combien d'intérêts lésés, d'espérances déçues! Cependant le changement aura lieu, suivant toute apparence, avant peu d'années; il faisait trembler les employés de la compagnie lors de mon passage à Madras.

D'après tout cela on peut supposer que la possession de l'Inde est devenue une charge pour l'Angleterre; et je suis persuadé que, sans l'orgueil national attaché à la

conservation de ces contrées, sans l'avantage que la cour de Londres trouve d'y employer utilement pour leur fortune une foule de ses créatures, la presqu'île serait rendue à la liberté, surtout si les intérêts du commerce anglais étaient garantis. Mais trop d'obstacles s'opposent maintenant à ce grand événement que le temps et les circonstances amèneront immanquablement.

Après avoir parlé d'intérêts aussi majeurs, c'est avec un sentiment pénible que j'arrive au moment de faire, presque malgré moi, un rapprochement peu flatteur pour notre orgueil national : en effet, est-il possible d'établir une comparaison entre les provinces riches et peuplées, soumises aux Anglais, et quelques obscurs comptoirs sans murailles et sans garnisons; entre un commerce qui occupe plusieurs milliers de navires, et un petit nombre de marchands isolés; enfin entre la grandeur soutenue par la confiance, et la cupidité unie à la mauvaise foi?

Combien de fois, dans le cours de mon voyage, n'ai-je pas eu à gémir sur l'abaissement de notre commerce maritime, sur la fatale déconsidération où il est tombé, et qu'il a méritée par son peu de dignité! Montrerai-je nos bâtiments, chargés sans choix et sans discernement avec les restes des magasins de la capitale et des villes de commerce, perdant la réputation de nos manufactures par la vente de marchandises de mauvaise qualité? Ferai-je voir les marchands abusant de la confiance par les plus indignes tromperies, et laissant aux Français qui les suivront la défiance et le mépris de la population trompée?

C'est par une semblable conduite que notre commerce, borné depuis longues années à la seule exportation des vins et des marchandises de luxe, en voit la consommation diminuer rapidement dans les pays éloignés. L'horlogerie, branche d'industrie si riche, si lucrative autrefois pour nos marchands, est tombée dans le mépris : celle des Anglais, quoique beaucoup plus chère et de formes moins gracieuses, mais plus sûre et plus solide, est préférée par les étrangers. Les modes françaises, copiées à Londres, ne sont plus envoyées de Paris. Quels efforts ne fait pas dans ce moment l'industrie de nos rivaux, pour enlever à la France les seuls produits dans lesquels nos manufactures ont conservé encore quelque supériorité, tels que les toiles peintes, les papiers de tenture et les étoffes de soie! Nul doute que nos artistes et nos ouvriers transportés en Angleterre ne finissent par couronner tant d'efforts d'un succès bien fatal aux intérêts de leur patrie. D'autres puissances commerçantes viennent encore partager les dépouilles d'un commerce autrefois si florissant, et qui marche vers son anéantissement total. En parcourant de nouvelles contrées, nous verrons les peuples éclairés lutter à l'envi d'activité et d'industrie ; les Hollandais, les Américains, les Allemands même, faire éprouver à l'Angleterre une concurrence aussi dangereuse que formidable pour son commerce. La France seule reste en arrière; elle semble avoir oublié sa grandeur passée ainsi que tous les principes qui firent autrefois fleurir son commerce maritime, trop faible maintenant pour être livré à lui-même sans la pro-

tection et l'appui du gouvernement : redevenu enfant au présent, il a besoin d'être dirigé et qu'un avenir lui soit préparé. Le système d'économie, aveuglément suivi et imposé par des hommes guidés sans doute par de bonnes intentions, mais sans aucune connaissance de nos relations commerciales avec les pays lointains, étouffe tous les avantages de la liberté. Il impose aux dépositaires du pouvoir la nécessité de renoncer à tous changements dans les douanes, quand même ils devraient amener, pour une époque éloignée seulement de quelques mois, une augmentation dans les revenus de l'état. Cependant ce n'est que par de semblables essais, quelquefois même malheureux, que l'on pourra parvenir à ranimer le commerce maritime en France : celui-ci, de son côté, appelé à de plus nobles destinées, reprendra peu à peu son antique loyauté ; la confiance reviendra ; nos manufactures, encouragées par une plus grande exportation, apprendront à travailler pour les peuples éloignés ; et notre belle patrie, profitant de la richesse de son sol et de l'industrie de ses habitants, pourra braver dans tout le monde, comme en Europe, la concurrence des autres nations.

La presque totalité du peu de navires français qui viennent dans l'Inde, se dirige sur Calcutta ; ils apportent des vins de Bordeaux et de Champagne en caisses, et en grande partie de qualités inférieures. Les comestibles se vendent assez avantageusement : les étoffes de soie, les toiles peintes, ainsi que les modes, sont assez recherchées ; mais l'arrivée d'un seul bâtiment amenant de grandes variations dans les prix, le succès

de toutes les opérations est soumis aux chances d'un hasard souvent malheureux. Les retours se font en indigo et en quelques balles de coton écru; mais les bénéfices les plus assurés sont basés sur le nombre des passagers anglais qui reviennent en France, dont le climat, plus doux que celui de leur patrie, convient mieux à des tempéraments usés ou fatigués. Généralement nos bâtiments qui font ces voyages, sont grands, construits pour la marche, et pourvus de toutes les commodités que les voyageurs peuvent désirer : ils jouissent sous ce rapport, dans l'Inde, d'une réputation méritée et avantageuse à leurs intérêts. Cependant les dernières années n'avaient pas été heureuses pour les armateurs.

Nos marchands ne visitent plus le comptoir de Chandernagor, situé sur les bords de l'Ougly, au-dessus de Calcutta. Du temps de Dupleix, il était le plus considérable des établissements européens dans cette partie de l'Inde ; maintenant il n'est rien. Le commandant, soumis au gouverneur de Pondichéry, quelques anciennes familles françaises, un village indien situé dans une position agréable, forment un ensemble que les Anglais de la ville des palais viennent visiter dans leurs promenades, ou quand ils sont poursuivis par leurs créanciers. Dans ce dernier cas, ils bravent sans crainte, sous la protection du pavillon français, les poursuites des malheureux qu'ils ont trompés; prérogative peu honorable pour une grande nation et triste reste de sa puissance évanouie.

Les forces militaires de la compagnie sont partagées entre les trois présidences de Calcutta, Madras et Bom-

bay. En temps de paix les gouverneurs sont indépendants les uns des autres; mais en temps de guerre ils reconnaissent la suprématie de celui du Bengale. En effet, ce dernier est le plus puissant; le corps d'armée sous ses ordres est le plus nombreux : sa cour, le luxe qui l'environne, égalent ce que l'Europe peut offrir de plus brillant. Cette place éminente, dont les revenus sont immenses, est accordée par le roi aux premiers seigneurs de la noblesse d'Angleterre : elle était occupée, lors du passage de *la Favorite* dans l'Inde, par lord Bentinck, ancien vice-roi de Sicile, grand homme d'état, joignant la fermeté, la grandeur, beaucoup de loyauté, à une noble simplicité de mœurs. Chargé de mettre à exécution les mesures d'économie ordonnées par la compagnie, il avait excité bien des murmures, mais son beau caractère était généralement respecté.

La présidence de Bombay est beaucoup moins considérable; mais elle possède l'école des officiers de la marine militaire de la compagnie et l'arsenal où se construisent les bâtiments de guerre pour la protection des côtes contre les pirates, et même plusieurs vaisseaux et frégates pour le compte du roi. La ville n'a rien de remarquable, mais la rade et le port sont les plus beaux de l'Inde. Le commerce particulier est très-considérable avec la Chine; il entretient un grand nombre de navires du plus fort tonnage, appelés *country-ships* (bâtiments du pays), parce qu'ils ne font et ne peuvent faire, d'après les statuts de la compagnie, que le grand cabotage à l'O. du cap de Bonne-Espérance.

C'est aussi de Bombay que partent les bateaux à

vapeur qui portent en peu de temps à *Kosêir*, peu éloignée de Suez, les voyageurs retournant en Europe par l'Égypte et la Méditerranée. Cette route commence à être fréquentée : c'est une de celles que suivaient les marchandises de l'Orient, avant que Gama leur en traçât une nouvelle, moins dispendieuse, par le cap de Bonne-Espérance; mais alors l'Égypte, théâtre de fréquentes révolutions, était au pouvoir des féroces Mamelouks; les Arabes voleurs infestaient le désert qu'il faut traverser avant de gagner le Caire; ils égorgeaient ou réduisaient en esclavage le marchand que les bancs de sable, les rochers et les fréquents mauvais temps de la mer Rouge n'avaient pas effrayé. Maintenant tous ces obstacles ont disparu: la paix, la tranquillité, un commencement de civilisation même, règnent dans les pays situés entre les deux mers intérieures; les bâtiments à vapeur naviguant sans crainte sur les hauts-fonds et au milieu des dangers de la côte arabe arrivent et partent à des époques fixes : ils établissent ainsi des relations suivies entre les comptoirs anglais sur la côte malabare et la Méditerranée. Cependant cette voie, toute prompte et sûre qu'elle est, ne peut convenir encore qu'aux marchandises précieuses et aux voyageurs; mais si l'ancien ouvrage des Pharaons est rétabli, si le canal de Suez est dégagé des sables qui l'encombrent, qui pourra prévoir les conséquences du bouleversement qu'éprouvera le commerce de toutes les nations? L'Inde, rapprochée pour ainsi dire de l'Europe, deviendra encore le théâtre sur lequel les puissances commerçantes lutteront de force et d'industrie. Puissent ces nouvelles

circonstances être favorables à la France, si bien placée pour en profiter, et lui rendre ce que nos rivaux et des fautes sans nombre lui ont ravi!

Madras est le chef-lieu de la seconde présidence, et doit être considérée comme un point bien moins commercial que militaire; en effet, ses forces sont considérables: soixante régiments de toute arme les composent; une partie garde le fort Saint-Georges et les nombreux approvisionnements qu'il renferme; l'autre est casernée à petite distance de la ville, auprès d'une colline sur laquelle sont les parcs d'artillerie: le reste qui, dit-on, est de vingt mille hommes, occupe Bangalor, une des principales villes du royaume de *Mysore* que le fameux *Typoo-Saëb* perdit avec la vie; elle est située à soixante lieues à l'O. de Madras et à vingt de *Seringapatnam*, dans un pays montagneux, très-sain, jouissant d'une agréable température, et traversé maintenant par les belles routes qui ont remplacé les chemins infestés autrefois de tigres et de jackals, et rendus presque impraticables par des précipices et des montagnes escarpées, que les derniers souverains du pays crurent une barrière contre l'envahissement des Anglais. Le gouverneur et les premières autorités militaires de la présidence passent dans cette ville la saison des chaleurs: je reçus les plus pressantes invitations de m'y rendre; mais mon séjour devait être trop court, et je fus forcé de refuser.

Je ne trouvai donc à Madras que très-peu des hauts employés de la compagnie; mais parmi eux étaient MM. Chamier, secrétaire général du gouvernement, et

Campbell, son beau-frère; et nos regrets cessèrent. En effet, jamais réception ne fut plus généreuse et plus aimable à la fois; tout concourait à lui donner un grand prix aux yeux des officiers de *la Favorite* et aux miens. Ces messieurs, hommes distingués sous tous les rapports, étaient mariés à deux sœurs, Françaises de Pondichéry; ces dames, remplies de grâces et d'amabilité, nous reçurent en compatriotes et nous comblèrent des plus délicates attentions.

Les ordres avaient été donnés de préparer l'hôtel superbe que le gouvernement entretient pour les commandants des vaisseaux du roi et de la compagnie; j'en pris possession en débarquant. Cette attention me fut d'autant plus agréable que, dans ce pays, l'hospitalité étant en honneur parmi les Européens, un étranger d'un rang élevé ne trouverait pas un endroit public où il pût être convenablement logé; cependant, dans cette capitale, tout respire un air de richesse et de grandeur. Quel fut mon étonnement quand, pour la première fois, laissant sur la gauche le fort Saint-Georges, ses nombreuses sentinelles, ses murailles blanches et leurs fossés garnis de verdure, j'entrai dans une avenue magnifique bordée de deux rangs d'arbres de chaque côté! Elle était sablée et parfaitement entretenue. Je voyais une multitude de palanquins bien ornés, et leurs porteurs couverts de cent différentes livrées; les nombreux et brillants équipages, traînés par des chevaux arabes ou persans, transportant rapidement les employés de la compagnie et les négociants vers le port où sont les bureaux et les magasins; des éléphants, conduits par leurs

cornacs, suivaient d'un pas lent les côtés de la route couverts en même temps d'une foule d'Indiens circulant à l'ombre des arbres. Ce mouvement continuel, le mélange du luxe européen avec celui de l'Asie, offraient à mes regards un spectacle aussi bizarre que magnifique.

Cependant, en traversant dans ma modeste voiture la demi-lieue qui sépare le fort Saint-Georges de la ville blanche, tant d'objets extraordinaires pour un étranger ne purent m'empêcher de remarquer que les plaines environnantes étaient incultes et inondées en partie par la mer et les dernières pluies. Je pensai que ces marais, que l'on retrouve sur toute la côte au N., pourraient bien être le foyer des maladies terribles qui viennent si souvent ravager la population et dont Pondichéry, entourée d'une plaine cultivée et assainie, est tout à fait exempte; mais la vue de la superbe Madras européenne vint éloigner mes sérieuses réflexions. Quelle longue suite de palais! quel luxe, quelle splendeur! Aucune apparence de misère ne vient causer de pénibles rapprochements. Des rues longues et larges, toutes plantées d'arbres, sont bordées de ces magnifiques habitations qu'une belle pelouse, ornée de bosquets et de fleurs, éloigne du bruit et met à l'abri de la poussière. Les plus beaux modèles de l'architecture grecque ont été imités; des colonnes blanches comme le marbre ornent la façade et forment la belle galerie qui entoure l'édifice, dont le sommet offre une élégante terrasse couvrant le second étage. En dehors et très-près sont bâtis des pavillons symétriquement placés; ils augmentent beaucoup le nombre des appartements.

Enfin, à l'autre extrémité d'une grande cour, sur les derrières de la maison, sont les bâtiments de servitude.

On peut juger d'après la description, bien concise cependant, que je viens de faire, combien doit être étendu l'espace occupé par chacune de ces habitations; en effet, elles sont si éloignées les unes des autres qu'il semble que chaque propriétaire ait cherché le plus grand isolement possible. Je m'en aperçus à mes dépens quand je fis les visites de cérémonie qu'un usage aussi désagréable que singulier exige devoir être faites entre onze heures et deux heures, moment le plus chaud de la journée. Plusieurs fois il m'est arrivé de faire une visite si éloignée, que je l'aurais échangée volontiers contre un voyage de long cours.

L'intérieur de ces palais est en rapport avec leur extérieur : de vastes appartements, disposés contre la chaleur, sont ornés de tout ce que l'Europe peut fournir de plus somptueux; les glaces, les tableaux, les statues couvrent des murs que le stuc rend plus blancs que l'albâtre; les meubles en bois précieux, les tentures en riches étoffes, sont dignes de cette magnificence : un essaim de domestiques indiens, portant tous la brillante livrée du maître, veillent aux portes ou restent dans l'intérieur; toujours attentifs au moindre ordre, ils l'exécutent avec une promptitude et une intelligence peu communes dans nos pays.

Mais c'est dans les grands dîners, où l'argent, le bronze et le cristal prodigués témoignaient de l'opulence du maître de la maison, que j'ai surtout remarqué

l'adresse des daubachis rangés derrière les convives : j'admirais leur dextérité à servir, leur extrême propreté; ils prévoyaient les désirs avant même qu'ils fussent conçus : l'ordre qui régnait parmi eux, malgré leur grand nombre, était encore un sujet d'observations.

Tel est le luxe dans lequel vivent la plupart des employés de la compagnie, appelés *civiliens*, pour les distinguer des militaires : ces deux corps m'ont paru être l'un pour l'autre un objet de constante jalousie. Les officiers, peu satisfaits de voir tous les emplois lucratifs aux mains de leurs rivaux, veulent obtenir en dédommagement une préséance à laquelle ceux-ci sont bien loin de consentir. Je conviendrai que les civiliens, outre l'avantage des appointements, qui dans l'Inde distinguent les rangs, ont encore sur les militaires celui que donnent une meilleure conduite et une éducation généralement plus soignée.

Ce luxe dispendieux prit naissance, ces émoluments énormes furent fixés dans le temps où la compagnie s'emparait des trésors du Bengale et de l'Indostan. Alors elle encourageait chez ses agents l'ostentation qui pouvait éblouir les peuples vaincus; en même temps un autre but était atteint, celui d'empêcher des fortunes qui auraient engagé les principaux officiers, fatigués d'un long exil, à retourner dans leur patrie.

La source des richesses est tarie; mais l'amour du luxe, la soif de l'or ne sont pas satisfaits. Nous avons vu la compagnie repoussée dans ses efforts pour réparer le mal qu'elle se fit à elle-même. Si son existence est raffermie par le renouvellement peu probable de sa

charte, quels débats les mesures d'une économie absolument nécessaire ne vont-elles pas causer! Si l'Inde, au contraire, passe à la couronne, quelle opposition celle-ci ne rencontrera-t-elle pas dans la répression de cette passion pour les dépenses qui chaque année entraîne des civiliens et des officiers des troupes natives vers leur ruine; pour réduire tant d'individus aux émoluments accordés par le gouvernement, et enfin leur faire comprendre que le service du roi exige plus de dévouement et surtout plus de désintéressement que celui d'une compagnie de marchands!

Ces considérations majeures occupaient les esprits lors de mon passage dans l'Inde. Tous redoutaient un changement de maîtres et n'osaient rien préjuger de l'avenir.

Pondichéry, pauvre et à peine peuplée, est cependant encore le séjour de la gaieté et des plaisirs; Madras, avec ses palais, ses richesses et sa population, est celui de la tristesse et du cérémonial. En vain je cherchais sur les physionomies des dames anglaises une lueur de gaieté : sur leurs figures pâles et amaigries je ne trouvais que l'ennui et le dégoût. Quelle Française voudrait acheter l'opulence qui les entoure au prix d'une semblable existence; échanger les plaisirs de la société, cette douce urbanité de nos mœurs contre l'isolement, et surtout la froide étiquette à laquelle, dans l'Inde, la vie d'une lady semble consacrée? Une promenade dans son brillant équipage, sur le bord de la mer, vient finir une journée presque entièrement passée dans les appartements intérieurs. En vain elle

espère que l'air moins chaud du soir ranimera ses forces épuisées par la chaleur et le repos continuels; mais non, elle rentre plutôt ennuyée que fatiguée, pour paraître, aussi pâle que le matin, à une table dont elle ne fait nullement les honneurs : le dessert l'en chasse; et pendant que les hommes, restés seuls, passent plusieurs heures à s'enivrer, la maîtresse de la maison se retire chez elle ou va se préparer pour une soirée dont, suivant l'étiquette, l'invitation date d'un mois. Dans ces réunions, les figures graves et roides semblent remplir un devoir et non pas jouir d'une agréable distraction : les danseurs et leurs partners portent dans les éternelles colonnes cette même gravité; le bal conserve jusqu'à la fin la même froideur qu'au commencement; nulle gaieté, aucun abandon : tout annonce que l'on s'est réuni sans plaisir et que l'on se séparera sans regret. Madras ne possédant pas de théâtre, les autres soirées n'amènent pas encore d'aussi vives distractions : alors les dames, isolées dans leurs grands appartements, éprouvent le plus souvent tout ce que l'ennui peut avoir de plus accablant. Elles n'ont pas leurs enfants pour les distraire ; à peine sortis de la première enfance, ils ont été envoyés en Europe, pour échapper aux maladies qui les eussent dévorés : heureuse la mère qui peut les suivre, elle évite le danger de ne les revoir jamais! Si elle reste, sa santé s'affaiblit de plus en plus; la cruelle maladie de poitrine l'entraîne rapidement au tombeau; et cette jeune femme, venue fraîche et belle d'Angleterre, va mourir dans quelque établissement sur la côte malaise, dont le

climat moins brûlant lui promettait en vain le retour vers la santé. Telle fut la destinée de l'Élisa de Sterne, dont Raynal acheva de rendre le nom immortel. Le comptoir d'Aujinga l'avait vue naître, Aujinga la vit expirer à la fleur de son âge, sous l'influence d'un climat dévorant.

Est-ce à la vie trop sédentaire des dames anglaises que doit être attribué le sort malheureux qui les attend presque toutes après quelques années de séjour dans l'Inde, ou bien à la différence du climat de ces contrées, voisines de l'équateur, avec le climat froid et humide de l'Angleterre? L'une et l'autre cause pourraient être admises; car dans nos comptoirs sur la même côte, et sous les mêmes influences, les familles françaises se sont parfaitement conservées, les enfants ont été élevés dans le pays; et si les jeunes personnes n'ont pas les couleurs brillantes ni la blancheur des femmes de leur ancienne patrie, elles en ont conservé la beauté, les grâces et la gaieté.

Si l'existence des hommes est plus active et moins monotone, leur fin n'est pas moins souvent malheureuse et prématurée. Ignorant les jouissances de la société privée, de ces liaisons d'amitié qui font chez notre nation le bonheur de la vie, ils usent leur existence à table; l'absence de distractions les livre à des excès que les femmes, toujours loin de leurs regards, ne peuvent arrêter : bientôt leur santé se dérange, et les obstructions au foie viennent terminer une vie vouée dès longtemps aux souffrances et au dégoût. Combien ai-je rencontré, dans le cours de mon voyage, d'em-

ployés de la compagnie rassasiés de richesses! Ils venaient mendier la santé aux climats tempérés de la Chine et de la Nouvelle-Hollande; ils n'y trouvaient qu'un tombeau!

Je pourrais encore peindre le jeune homme qui, pourvu d'une commission dans les troupes de la compagnie, quitte sa famille et sa patrie, croyant aller à la fortune; arrivé dans l'Inde, il prend le goût du luxe et de la dépense, imite le funeste exemple qu'il a constamment sous les yeux : bientôt ses appointements ne lui suffisent plus; il contracte des dettes énormes; il fait assurer sa vie pour satisfaire des créanciers exigeants, et le retour dans sa patrie lui est fermé pour toujours. Si, plus sage ou plus heureux, pendant les années de service nécessaires pour obtenir une honorable retraite, l'officier de la compagnie a pu faire sa fortune et conserver sa santé, quel sort l'attend dans son pays dont les mœurs et les coutumes lui sont devenues tout à fait étrangères? Il ne peut supporter le climat qui l'a vu naître, et revient finir son existence aux lieux où il en avait passé la plus grande partie.

Madras est située sur une plaine aride et sablonneuse; aussi les chaleurs y sont-elles excessives. Ses puits fournissent une eau d'un goût fade et désagréable, la seule cependant que l'on boive dans les maisons; elle est mise dans des carafes en argent ou en zinc qu'on tourne rapidement pendant plusieurs heures de suite dans un vase rempli de salpêtre, ce qui amène l'eau presque à l'état de glace : les hommes en consomment peu, mais les femmes y puisent peut-être le

germe des maux de poitrine qui plus tard finissent par les enlever.

Quelques monuments ornent la ville, mais ils se trouvent pour ainsi dire perdus dans l'espace immense qu'elle occupe et au milieu de toutes ses magnifiques habitations. Cependant j'ai remarqué le tombeau d'un fameux général anglais, mort dans l'Inde; il est entouré d'une belle pelouse, avec une balustrade de bon goût, et sert de centre à plusieurs rues. Le temple protestant est vaste, d'une architecture sévère et distinguée; l'intérieur en est simplement orné et d'une excessive propreté.

Le palais du gouverneur général, situé à petite distance du fort Saint-Georges, est très-vaste et domine la plaine environnante; l'architecture m'en a paru massive et visant plutôt à la durée qu'à l'élégance, cependant les Anglais prétendent que ce monument a été construit sur un des plus beaux modèles de l'ancienne Athènes; sa fondation ne remonte pas plus haut que 1802, époque de la chute de Typoo-Saëb, dernier souverain du Mysore, dont les trésors servirent à embellir Madras. L'intérieur du palais est magnifique : on vante surtout une salle de bal soutenue par des colonnes et dont les murs sont revêtus d'un admirable stuc blanc; elle peut contenir toute la société blanche de la présidence, dans les fêtes somptueuses que le gouverneur général donne à certaines époques de l'année. L'absence de cette première autorité m'a empêché de jouir de ce spectacle, et de pouvoir juger par moi-même de la vérité de tant de brillantes descriptions.

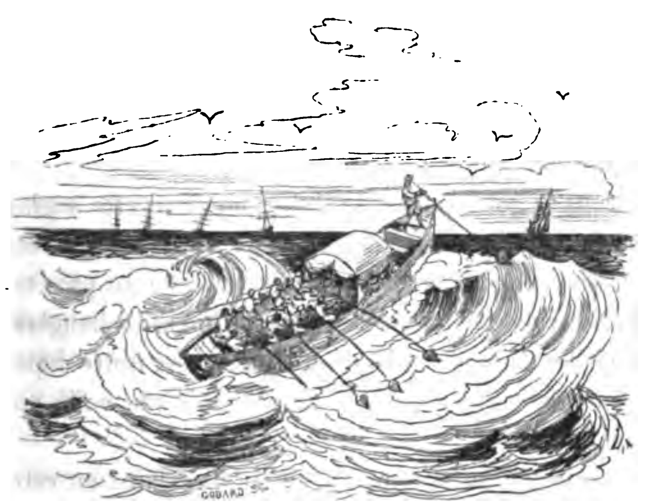
J'ai été reçu avec beaucoup d'égards et d'affabilité à la Société littéraire, composée de tout ce que le gouvernement et le commerce ont de plus distingué. Le local est magnifique, très-bien disposé, et contient une bibliothèque nombreuse et choisie.

La belle promenade qui borde la mer au S. du fort Saint-Georges, mérite d'être citée; elle est chaque jour, au coucher du soleil, le rendez-vous de la haute société : les dames viennent dans de superbes équipages y promener leurs souffrances et leurs ennuis; les hommes, montés sur de très-beaux chevaux, n'ont l'air ni plus contents ni plus heureux; ils attendent le moment de se mettre à table pour y passer le reste de la soirée. Avant la nuit, la musique des régiments de la garnison jouait pendant quelques instants et servait de point de réunion.

La Favorite était mouillée devant la promenade et à petite distance du rivage; nouvellement peinte et arrangée à Pondichéry, elle excitait, par sa grâce et sa légèreté sur la mer, la jalouse admiration des Anglais. Le grand dîner d'adieu que je donnai à bord aux autorités alors présentes à Madras, fut une occasion de leur montrer que si momentanément la marine française est moins nombreuse que celle d'Angleterre, elle est au moins son égale pour la discipline de ses équipages et la beauté de ses bâtiments.

Dès le lendemain de notre arrivée j'avais obtenu de choisir dans l'arsenal de la compagnie les deux ancres et la chaîne dont nous avions besoin; elles furent livrées au prix d'achat d'Angleterre, plus 50 p. 0/0, taux

fixé pour tous les approvisionnements de marine dont les magasins sont toujours remplis. Ce bénéfice paraîtra énorme au premier abord, mais le prix excessif de tous les objets d'Europe le fera trouver modéré. Les vins de France seuls n'avaient que peu de valeur; ils étaient tellement tombés, par l'arrivée simultanée de plusieurs navires de Bordeaux à Calcutta, que j'en fis acheter pour l'équipage neuf cents caisses de bonne qualité, au prix de 9 francs les douze bouteilles. Je cite cette circonstance, qui se renouvelle trop souvent dans l'Inde malheureusement pour le commerce français, comme un renseignement de plus sur les relations de nos marchands avec ces contrées éloignées.



SCHELINGUE FRANCHISSANT UNE BARRE.

CHAPITRE VIII.

DÉPART DE MADRAS. — ÉCHOUAGE DE LA CORVETTE. — MAZULIPATNAM.

L'honorable et gracieux accueil que nous avions reçu à Madras m'avait décidé à prolonger de quelques jours le temps d'abord fixé pour la relâche : le terme en arriva encore trop tôt au gré de mes jeunes officiers, qui donnaient un tacite consentement aux sollicitations qu'on m'adressait de tous les côtés. S'il eût été possible de prévoir l'événement fâcheux qu'un avenir très-prochain nous réservait, leurs regrets et les miens eussent été beaucoup plus sérieux.

Dans la journée du 28 juin, une corvette anglaise arrivant de Trinquemalay mouilla sur la rade; c'était *la Comète* que nous devions retrouver un an plus tard à la Nouvelle-Hollande. Les deux bâtiments échangèrent les visites d'usage; mais je ne pus retarder notre départ, et à neuf heures du soir *la Favorite* mit à la voile pour Yanaon.

Au mouillage le temps avait été incertain; au calme succédaient pour plusieurs jours de fortes brises de terre qui elles-mêmes cédaient parfois à des grains violents de N. O., accompagnés de torrents de pluie. La

chaleur était étouffante, un air sec et brûlant empêchait de reposer le jour et la nuit; mais quand nous fûmes à quelques lieues au large de terre, la brise se fixa au S. O., avec un ciel nuageux et une température moins accablante.

Nous abandonnions la côte de Coromandel pour celle de Golconde, qui, par la direction qu'elle prend au N. E., est exposée à la violence de la mousson qui soufflait alors. Les bords de la mer sont découpés par plusieurs embouchures de la Chrisna; les terres, extrêmement basses et inondées dans cette saison, forment, jusqu'à quelques lieues au large, des bancs alternativement de sable et de vase : c'est sur un de ces derniers que *la Favorite* fut bien près de terminer sa campagne et sa destinée.

Les petits caboteurs du pays fréquentent seuls ces parages dangereux, redoutés des bâtiments européens, qui, entraînés hors de leur route par un courant violent pendant les nuits sombres et orageuses, viennent s'échouer et se perdre fréquemment sur des hauts-fonds qu'ils croyaient bien éloignés.

Cette côte présente aux travaux hydrographiques des obstacles qui ont empêché jusqu'ici d'en lever une carte exacte. Pendant la partie de l'année où nous étions, elle est couverte presque constamment d'une brume qui la fait se confondre avec la mer, et cache les rares points de reconnaissance qui pourraient être déterminés. Dans l'autre saison, les coups de vent subits de N. E. et une houle terrible ne permettent pas même d'en approcher. Malgré ces difficultés, et au lieu de

tenir le large pour aller directement à Yanaon, je me décidai à suivre la côte de très-près pour en déterminer plusieurs points importants si les circonstances m'étaient favorables : malheureusement elles furent contraires; mais le zèle des officiers, le dévouement de l'équipage, la solide et belle construction de la corvette, justifièrent ma confiance, qui, cette fois comme dans plusieurs autres circonstances, me fit tenter des entreprises dangereuses sans doute, mais qu'il fallait mettre à fin pour remplir avec honneur la mission qui nous était confiée par le gouvernement.

Le lendemain du départ le temps était clair et beau; la brise, inégale, variait du S. au S. O. La terre fut aperçue à trois heures par la vigie; le soleil, qui frappait alors dessus, empêchait de la distinguer du pont: la sonde ne rapporta pas fond à trente brasses. Nous étions alors à quarante lieues environ au N. de Madras, et à vingt-trois au S. de la pointe d'Yvi, que je voulais reconnaître : dans cette intention je fis mettre, au coucher du soleil, le cap au N. E.

La brise avait fraîchi avec la nuit; la mer était forte, et la corvette marchait rapidement. Cependant la sonde, seul guide dans ces parages, était jetée de moment en moment et ne rapportait pas de fond à trente brasses; on en trouve huit à trois lieues de terre : c'est là que je voulais m'arrêter, et je ne comptais y être qu'après le soleil levé. A trois heures du matin la voilure fut diminuée et le plomb jeté plus fréquemment; malheureusement toutes ces précautions furent inutiles : la corvette, entraînée par un courant rapide, suivait une de ces

tranchées dont Daprès et Horsburgh signalent le danger sans indiquer le moyen de les éviter. A quatre heures dix minutes la sonde était encore dehors, quand je sentis que la corvette talonnait: je fis venir de suite à l'E.; les vigies crièrent : *Brisants devant*, et nous échouâmes sur un banc.

Ce premier moment fut terrible: la nuit était obscure; la brise, très-fraîche, rendait encore plus fortes les lames de la barre au milieu de laquelle nous étions et dont le bruit avait quelque chose d'effrayant. Le gouvernail, arraché de ses ferrures, fit craindre pour la sûreté de la poupe, sur laquelle la mer brisait avec fureur. Dans cette circonstance critique, je sentis combien les corps organisés prêtent à la discipline et conservent toujours un ensemble précieux: pas le plus léger désordre ni la moindre incertitude n'eurent lieu parmi l'équipage; il exécuta mes commandements en silence et avec une admirable célérité; les voiles furent serrées dans un instant et tout fut disposé, tant pour amener sur le pont les mâts les plus élevés, que pour mettre à la mer la chaloupe et toutes les autres embarcations.

Cependant le mouvement doux de la corvette, puis son immobilité, m'avaient appris dès le premier moment qu'elle était échouée dans la vase : alors je conçus l'espérance de la tirer de cette fâcheuse situation.

Le jour, attendu si ardemment, parut enfin : devant nous, au N., était à deux milles une côte de sable très-basse, presque noyée par les eaux d'une rivière dont je voyais distinctement sur notre droite l'embouchure peu éloignée et le cours large et sinueux s'enfoncer

dans l'intérieur : pas une habitation, pas un arbre, pas une embarcation ne paraissaient à nos yeux sur ce rivage désolé que la grande houle couvrait d'écume, après avoir chargé notre pont de sable et de boue. La mer, toujours très-forte, faisait courir de grands dangers à nos canots, alors débarqués; un des moins grands, commandé par l'élève de première classe Bouchaud, reçut une lame qui le brisa et l'engloutit : les hommes furent heureusement sauvés par les autres embarcations, dont les équipages, encouragés par l'exemple des officiers et loin d'être effrayés de cet accident, redoublèrent de courage et d'activité (Pl. 20).

Après avoir surmonté mille difficultés et couru plusieurs fois le danger imminent de sombrer, la chaloupe parvint, en se touant sur un léger cordage élongé d'avance avec un grappin, à porter au large une moyenne ancre à laquelle étaient amarrés deux grelins bout à bout ; ceux-ci furent promptement roidis et servirent d'appui contre le vent et la mer qui nous poussaient constamment sur le banc.

A onze heures, deux bateaux caboteurs indiens, venant du côté opposé à celui où nous étions échoués, entrèrent dans la rivière : ils répondirent à nos coups de canon de détresse et aux signaux que nous leur fîmes, en montrant un pavillon anglais. Bientôt la terre les cacha entièrement.

A midi, les observations de latitude justifièrent mes conjectures, que la corvette était sur la fausse pointe d'Yvi formant le côté S. de l'embouchure de la Chrisna que nous avions sous les yeux.

Dans la soirée, le temps moins mauvais permit d'élonger une seconde ancre à jet : je fis virer en même temps sur l'une et sur l'autre au moment de la pleine mer; la corvette remua dans son lit de vase, mais ne put en sortir.

La première nuit qui suivit notre échouage fut très-critique : le vent reprit avec une nouvelle force avant minuit; des lames énormes, chargées d'une vase noirâtre, se précipitaient sur le bâtiment que par moments elles couvraient entièrement; les chocs étaient si violents qu'il fallait une construction aussi solide que celle de *la Favorite* pour y résister. Je craignais à chaque instant que les grelins ne cédassent à la tension qu'un courant violent rendait encore plus forte : s'ils n'eussent tenu bon, la corvette, battue par une mer aussi terrible, serait sans doute venue en travers et aurait souffert de grandes avaries.

Nous fûmes plus heureux, et le lendemain nous amena un secours inattendu qui ranima les espérances et inspira une nouvelle énergie à tout le monde. Il était onze heures du matin quand la vigie aperçut un petit radeau conduit par trois Indiens qui le dirigeaient sur nous : en effet, bientôt ils furent à bord. C'étaient de pauvres pêcheurs; mais dans ce moment ils parurent des hommes descendus du ciel et dont on attendait les plus grands services. Quand ils eurent mangé le riz que je leur fis donner et que des présents eurent calmé leur inquiétude, je cherchai à tirer d'eux quelques renseignements : la tâche était difficile, personne à bord ne pouvait s'entendre avec eux. Plusieurs prétendus inter-

prètes avaient échoué, malgré beaucoup de contorsions et des mots français ornés des terminaisons les plus baroques : on eut donc recours à la langue naturelle, celle des signes, et nous finîmes par nous entendre. J'appris qu'il y avait dans la rivière, à un village peu éloigné, de grands bateaux semblables à ceux de la veille, et que pour des piastres je pourrais les faire venir. De pareils agents m'inspiraient peu de confiance : leur livrer le prix des bateaux, c'eût été risquer de ne pas les voir revenir; d'un autre côté, les Indiens n'ont presque aucune foi dans les promesses des Européens. Mon incertitude était cruelle et déjà les pêcheurs montraient le désir de partir, quand M. de Boissieu m'offrit généreusement de se confier à eux et d'aller à terre sur ce misérable radeau, au risque de se noyer dans la barre que nos canots n'auraient pu franchir même avec le calme (12). J'avais été plusieurs fois à même d'apprécier la force de caractère, l'esprit sage et prudent de ce brave officier : il fallait une circonstance aussi importante pour me décider à accepter sa proposition. Je lui donnai un jeune matelot, sujet hardi et dévoué, pour l'accompagner. Il partit, emportant pour ainsi dire les destinées de *la Favorite ;* nous suivîmes le radeau longtemps des yeux, et j'eus la satisfaction de le voir en sûreté en dedans de la barre.

La fin de la journée fut belle ; la houle étant faible, j'envoyai les embarcations sonder au large de la corvette ; les résultats de cette opération ne furent pas satisfaisants ; on trouva dix pieds d'eau. Cependant, comme la mer était basse, je conçus l'espoir qu'à la marée

haute du soir et d'après nos observations de la veille, le fond aurait augmenté de deux pieds, et qu'alors nous pourrions mettre le bâtiment, sinon à flot, du moins plus loin du sommet du banc en halant sur les grelins, après avoir toutefois vidé une partie des pièces à eau et passé plusieurs canons de l'avant afin d'alléger l'extrémité opposée. Ces précautions prises et le moment favorable arrivé, on hala avec force: la corvette fit quelques mouvements; mais, rencontrant la masse de vase amoncelée par la mer sur son arrière, elle resta en place. Les ancres, ne pouvant résister à une aussi grande force, commencèrent à céder : je fis alors cesser, pour ne pas nous priver de notre seul point d'appui que je comptais employer de nouveau le lendemain aux marées qui allaient en croissant, la lune devant être pleine le 5. Le mauvais temps, qui se fit sentir pendant la nuit, non-seulement dérangea tous mes calculs, mais empira notre situation. La corvette qu'un courant très-fort prenait par le travers, tirant moins d'eau que le jour précédent, fut portée par la mer davantage sur le banc.

Cependant la position de *la Favorite* devenait de plus en plus inquiétante: nos moyens étaient insuffisants pour l'en tirer; sa chaloupe trop faible ne pouvait porter une grosse ancre au large, la houle et le courant l'auraient immanquablement submergée. D'un autre côté, toutes les petites embarcations, dont le nombre était diminué par la perte du canot major coulé la veille, n'étaient point capables de contenir les deux câbles qui devaient accompagner la chaloupe. Mais comme un calme de quelques heures pouvait avoir lieu, je fis renforcer avec

des barriques vides l'arrière de cette dernière embarcation, et je me disposais même à joindre à cet appareil les mâts de hune de rechange, quand nous aperçûmes, vers le milieu du jour, deux bateaux descendant à pleines voiles la rivière, et enfin M. de Boissieu à bord de celui qui était le plus avancé. Nous observions leurs manœuvres avec une inquiète attention; chaque mouvement qu'ils faisaient vers la corvette diminuait le poids qui m'oppressait : la barre était franchie; encore un moment, nous avions en notre pouvoir le secours tant désiré, le salut de *la Favorite* paraissait assuré. Quelles expressions pourraient rendre l'émotion cruelle que j'éprouvai quand je vis les Indiens, effrayés par la grosse mer, virer de bord malgré tous les efforts de M. de Boissieu, rentrer dans la rivière et disparaître encore une fois à nos yeux!

Au premier moment de consternation qui se peignit sur toutes les physionomies, succéda bientôt l'espérance de chances plus heureuses pour le lendemain, et si la brise n'eût continué à souffler assez avant dans la nuit, le travail commencé le matin eût été achevé. Nous éprouvions mille difficultés et des retards sans nombre : autour de la corvette, la mer était presque constamment agitée; dès que la brise reprenait et que la marée montait, il fallait mettre à bord toutes les embarcations; autrement elles eussent été submergées dans un instant.

Le lendemain 2 juillet, aussitôt que le jour parut, tous les regards furent tournés vers la Chrisna, dont les sinuosités, après avoir longé pendant une lieue la

côte parallèlement à la mer, allaient se perdre dans le lointain. La nuit avait été fatigante : les ancres ayant cédé, la corvette portée davantage sur le banc avait talonné fortement sur un fond plus dur. Les secours nous étaient absolument nécessaires; je comptais sur l'activité et le dévouement de M. de Boissieu; ma confiance ne fut pas trompée : à midi nous vîmes trois bateaux revenir, et à trois heures ils étaient près de *la Favorite*, ayant chacun une assez forte garde pour ne rien me laisser à redouter de la frayeur des Indiens. Ce fut avec un vif plaisir que je vis auprès de moi le chef de cette heureuse expédition : il avait éprouvé bien des fatigues, beaucoup de contrariétés; mais le succès, et plus encore un si grand service rendu, en étaient un noble dédommagement (13). Dès ce moment toutes les difficultés disparurent. Malgré leur construction grossière et peu solide, les bateaux indiens reçurent une grosse ancre et les deux câbles. Le soir même, grâce à l'activité et à l'intelligence que déploya M. Paris dans cette opération ainsi que dans celles du même genre qui se succédèrent les jours suivants, la corvette put résister à la mer et au courant. Nous fîmes même quelques efforts pour la faire sortir de la masse de vase qui l'entourait, mais ils furent infructueux. L'équipage travailla toute la nuit à alléger le bâtiment : les pièces à eau furent presque entièrement vidées, une partie du lest en fer mis à bord des bateaux; enfin toute l'artillerie fut transportée sur l'avant, afin que la partie arrière, qui devait passer la première, fût moins immergée. A la marée du matin tout était prêt, et les apparaux se trouvaient

disposés pour augmenter autant que possible la force du cabestan. Du succès de cette tentative dépendait l'existence de mon bâtiment, ou du moins la continuation de sa campagne lointaine : je suivais avec une anxiété impossible à décrire chacune des secousses que les efforts prodigieux des officiers et des matelots réunis imprimaient à la corvette ; la violente émotion à laquelle j'étais en proie fut un instant au-dessus de mes forces épuisées par l'inquiétude et par plusieurs jours sans aucun repos, mais elle passa comme un éclair. Nous avancions bien lentement, la vase opposait une résistance difficile à surmonter : à la marée du soir, je profitai d'une assez forte houle pour franchir la boue amoncelée derrière par le courant. Ce premier obstacle vaincu, les autres le furent successivement ; mais ce ne fut que le surlendemain 6 juillet, dans l'après-midi, que *la Favorite* put être considérée comme hors de danger. Avec quel plaisir je la sentis se balancer mollement sur ces lames, qui, peu d'heures auparavant, semblaient encore la regarder comme leur proie ! Chacun à bord voulut, et à l'envi, faire disparaître leurs ravages et les traces d'un événement malheureux. Pour l'état major et l'équipage, ce souvenir fut bientôt effacé par de nouveaux objets ; mais pour moi, celui que m'ont laissé le zèle, l'affectueux dévouement de mon second et de tous les autres officiers, le courage, la constance, l'admirable discipline que les matelots déployèrent dans ces circonstances difficiles et leur attachement pour moi, ne s'effacera jamais de ma mémoire ; et même dans ce moment, en terminant la relation de la plus terrible épreuve qu'ait subie

la Favorite dans le cours de son voyage, je ne puis me défendre d'une douce émotion.

Le 9 juillet, la corvette était parfaitement réparée de ses avaries : son gouvernail remonté tournait facilement sur les ferrures de rechange. Le canot coulé le premier jour de l'échouage, trouvé à la côte par les pêcheurs, nous avait été rapporté à bord; enfin les Indiens des bateaux venaient d'être renvoyés comblés de présents et payés au delà même de leurs espérances, quand je reçus une lettre du collecteur général, première autorité de la province de Golconde; il me témoignait ses regrets de n'avoir pas appris plus tôt l'accident arrivé à la corvette, et m'envoyait les bateaux européens que le port de Mazulipatnam pouvait offrir. En effet, trois grandes embarcations accompagnaient la petite goëlette qui avait apporté le messager; elles nous étaient inutiles : cependant, avant de les renvoyer, on fit de nouvelles tentatives pour lever la grosse ancre mouillée la première; mais elle était tellement enfoncée dans la vase, que l'on fut obligé de l'abandonner. Nos pertes un peu majeures se bornèrent là. La bienveillante attention des autorités de Mazulipatnam, mon désir de leur en témoigner ma reconnaissance, me décidèrent à relâcher dans cet établissement anglais, éloigné seulement de douze lieues et sur la route que nous devions suivre pour aller à Yanaon. *La Favorite* appareilla dans la matinée du 9; le calme ne lui permit d'arriver que le soir à sa nouvelle destination.

Mazulipatnam a joué un grand rôle dans les fastes de nos guerres de l'Inde; son nom s'allie à beaucoup de

traités de paix et de commerce rompus presque aussitôt que conclus, à beaucoup de combats et surtout de dévastations. Je devais donc m'attendre à trouver un nouveau champ d'observations; je vis quelques ruines, anciens témoins de notre puissance, et mes regards ne rencontrèrent que la misère et l'abandon. Tel est le coup d'œil que présentent la plupart des provinces de la presqu'île, à mesure que l'on s'éloigne des grands établissements anglais : leurs malheureux habitants, sacrifiés aux armes et à l'industrie active des Européens, ne sont plus pour ainsi dire que des animaux parqués sur une terre qui fut autrefois leur propriété. L'avarice insatiable n'a pu la leur enlever, mais ils la cultivent pour grossir les revenus de leurs maîtres étrangers. Sans doute que l'Indostan avait été souvent ravagé par les armes de nombreux conquérants; les Marattes et les autres peuples guerriers du nord de la presqu'île en troublaient fréquemment la tranquillité par leurs déprédations, avant que les nations européennes vinssent par mer porter sur ses côtes, dans ses plus belles provinces, un nouveau système de guerre, puis ensuite un gouvernement étranger aux préjugés de la population et plus tard ennemi de son industrie. Que faisaient alors à cette immense foule d'habitants les malheurs de souverains, la ruine de capitales dont les noms étaient à peine venus jusqu'à eux? Pauvres et n'offrant rien à la rapacité du vainqueur, ils vivaient du faible produit d'une industrie que leurs pères avaient exercée; si le fer les décimait, ils tombaient sans se défendre sous les bras bientôt lassés des conquérants : en quelques années, les

désastres étaient réparés, le commerce suivait son cours à peine interrompu ; chaque royaume, quels que fussent ses maîtres, offrait toujours les mêmes produits, inhérents pour ainsi dire à son sol et au travail spécial de sa population. Ce furent ces produits qui attirèrent les Européens, firent jeter sur les côtes de l'Inde les fondements de tant de belles cités, et causèrent la prospérité dont jouissaient ces contrées à la fin même du siècle dernier, malgré les débats continuels qui avaient lieu entre la France et ses rivaux ; alors encore, quelque immense que fût la consommation de tissus indiens portés en Europe, la Turquie, la Perse, toute l'Asie recevaient ces marchandises par des caravanes ou à travers le golfe Persique ; la Mecque seule et ses pèlerins en consommaient des quantités qui paraîtraient fabuleuses. Nous avons déjà vu l'étonnante révolution qu'a éprouvée cette branche de commerce, et l'Indou recevant maintenant de nos manufactures ces produits qui si longtemps lui furent demandés et que les bras de ses nombreux ouvriers pouvaient à peine fournir en assez grande abondance. Si l'on considère d'un autre côté l'extension qu'a prise la navigation chez tous les peuples civilisés, les flottes marchandes d'Angleterre portant à Smyrne, au fond de la Méditerranée, sur les côtes de Syrie, des cargaisons sans nombre composées des mêmes marchandises que ces pays recevaient autrefois de l'Indostan, et les armateurs de Bombay parcourant sans rivaux la mer Rouge et le golfe Persique, on concevra facilement dans quelle profonde misère ont dû tomber les habitants de ces contrées, qui, de

temps immémorial, fabriquaient les toiles de coton. Le voyageur attristé cherche en vain le dédommagement de tant de maux; il ne trouve aucune trace des bienfaits de la prétendue philanthropie des possesseurs actuels de l'Inde; les efforts de la civilisation s'arrêtent aux portes des grands établissements dont la splendeur et les richesses éblouissent, mais plus loin on trouve un peuple esclave gémissant sous le poids de la plus affreuse pauvreté. Depuis la fin du siècle dernier, l'établissement que nous visitions a subi la destinée commune; cependant il a joui d'une assez grande prospérité sous la puissance des Français, quoique situé sur une côte basse, souvent inondée, bordée de marais et de bancs de vase qui forcent les bâtiments à mouiller beaucoup au large. C'est là que les produits de l'industrie des habitants de la province de Golconde, maintenant malheureuse et dépeuplée, étaient embarqués pour l'Europe, où ses toiles de différentes couleurs et surtout ses mouchoirs rouges jouissaient d'une grande réputation. Ce commerce a presque entièrement cessé; aussi la population de Mazulipatnam est-elle considérablement diminuée : elle habite une ville assez misérable, située au milieu d'une plaine marécageuse, malsaine, entièrement dépouillée d'arbres, et dont le terrain repousse toute culture. Le fort sur lequel flotta notre pavillon est placé sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière que la vase qui l'encombre et sa barre assez dangereuse défendent à toutes autres embarcations que celles du pays. Les fortifications sont peu considérables et ne pourraient faire une résistance

sérieuse. Elles se composent d'un mur assez bien entretenu, défendu du côté de terre par un fossé, et par la vase du côté opposé; l'intérieur en est vaste, quelques édifices de peu d'apparence renferment les dépôts de deux régiments d'infanterie native qui sont au service de la compagnie. La garnison est donc très-faible, mais un corps nombreux de troupes est campé à Hyderabad, grande ville située à cinquante lieues environ dans l'intérieur. Cette ville est la résidence d'un nabab autrefois puissant, mais que la compagnie a privé d'une grande partie de ses possessions, en dédommagement desquelles il reçoit un revenu annuel. Ses sujets supportent impatiemment le joug anglais : ils sont méchants, ce qui dans l'Inde est synonyme de guerrier, et ces dispositions nécessitent un grand développement de forces de la part de leurs oppresseurs.

Les autorités françaises habitaient l'intérieur du fort et dans ses environs. A l'exception de quelques bâtiments de très-mince apparence, tout le reste a disparu. Les Anglais, tous employés de la compagnie et imitant l'exemple de leurs compatriotes des autres établissements dans l'Inde, ont leurs habitations à quelque distance de la ville, sur un terrain plus élevé, mais aride, sablonneux, et à peine cultivé. Elles sont généralement bâties sur le modèle des maisons de campagne d'Angleterre, de forme carrée et à un seul étage : la blancheur des murs, leur vaste couverture en paille, les nombreux bâtiments de servitude dont l'usage et l'apparence sont analogues au principal corps de logis, rappellent aux Européens la patrie éloignée, bien mieux que des palais.

Partout j'ai vu une simplicité confortable : rien ne retraçait le luxe, la splendeur de Madras; mais je retrouvai ce que mon souvenir avait conservé avec le plus de plaisir : une réception gracieuse et remplie de bienveillance.

Le collecteur général de la province, homme distingué par ses talents et ses manières, exerça à mon égard l'hospitalité la plus grande et la plus aimable en même temps. Pendant les trois jours que je restai à terre, les bals, les grands dîners occupèrent les soirées; la société n'était pas nombreuse, mais assez gaie, ayant un peu secoué le joug de l'ennuyeuse étiquette, et cependant parfaitement composée. M. Sholten seul m'avait accompagné; j'aurais désiré vivement faire partager ces agréables distractions à tous les braves officiers de *la Favorite* comme un juste dédommagement des fatigues qu'ils venaient d'éprouver; mais l'éloignement de la corvette et la brise qui fut souvent très-forte me forcèrent d'y renoncer. Singulière alternative qui se présenta si souvent pendant le cours de notre campagne : la veille, aux prises avec mille dangers et des fatigues sans nombre; le lendemain, au milieu des fêtes et des plaisirs!

Mazulipatnam, résidence des premières autorités administratives et siége d'un haut tribunal, est le chef-lieu de la province de Golconde. Cependant le nombre des Européens y est très-peu considérable : les réunions auxquelles j'assistai, quoique augmentées de plusieurs officiers du camp d'Hyderabad venus avec leurs familles chercher une température moins étouffante et surtout quelques distractions, étaient bornées à une petite

quantité de dames, que je trouvai généralement gracieuses et aimables, mais presque toutes d'une mauvaise santé.

Comblé d'attentions, jouissant du repos de corps et d'esprit dont j'avais tant besoin, mon séjour à Mazulipatnam s'écoula rapidement. Cependant je ne changeai rien à ma première détermination, et le 16 juillet, après avoir échangé des adieux très-affectueux avec mon aimable hôte et plusieurs de mes nouvelles et agréables connaissances qui étaient venues dîner à bord de *la Favorite*, nous mîmes sous voiles pour Yanaon.

L'établissement que nous quittions ne peut être regardé comme une bonne relâche; les provisions y sont il est vrai à très-bon marché, mais d'une qualité inférieure; l'eau difficile à faire, remplie de vase, et de mauvais goût; les plus légères réparations, les moindres services coûtent des prix exorbitants, et j'en fis l'expérience quand nous payâmes la location des embarcations envoyées à la pointe d'Yvi. Le commerce de cette place ne se fait que par des caboteurs; ils sont même en petit nombre : rarement les grands navires mouillent sur la rade; un seul était à l'ancre, et il partit pour Calcutta quelques heures après notre arrivée. Son capitaine vint pendant mon absence à bord de la corvette, qu'il visita en grand détail : je ne fus pas fâché de cette dernière circonstance; car je craignais, et la suite m'a prouvé que j'avais raison, que l'on ne fît courir, dans la capitale du Bengale, des bruits sinistres sur l'existence de *la Favorite* et les résultats de son échouage (14). L'état peu rassurant de notre gouvernail, quelques avaries légères

mais dont la réparation était nécessaire avant l'entrée de la corvette dans les détroits, et plus que tout cela, le temps couvert, incertain, une mer toujours très-forte, me décidèrent à renoncer à toute opération hydrographique, et nous nous rendîmes directement dans la baie de Coringa, formée par la pointe Godeware, basse, hérissée de brisants dangereux qu'un phare annonce aux bâtiments (15). Nous contournâmes cette pointe de très-près dans la soirée du 17 : le bruit sourd et prolongé des lames, brisant sur cette longue chaîne de rochers, l'apparence du ciel, la baisse des baromètres, annonçaient du mauvais temps pour la nuit; nous la passâmes heureusement au mouillage devant Coringui, ville indienne à l'une des embouchures du Godavery sur lequel est situé, un peu au-dessus, le petit établissement français de Yanaon, éloigné de Mazulipatnam d'environ trente lieues. J'avais annoncé plusieurs jours d'avance au gouverneur l'époque de notre arrivée : aussi son aimable obligeance avait tout préparé pour nous faire oublier les fatigues de l'échouage, dont il avait été instruit par les autorités de la compagnie. Dès le point du jour une fort belle embarcation avec un patron, pilote de l'entrée de la rivière, était à mes ordres, et j'en profitai quelques heures après pour descendre à Coringui chez le capitaine de port anglais, des bons procédés duquel j'ai eu mille raisons de me louer. Il était à la tête d'un chantier de construction et de réparation pour les navires; j'y vis un grand nombre d'ouvriers indiens, charpentiers et forgerons fort adroits : nos ferrures de gouvernail rompues sur la pointe d'Yvi, furent refondues avec un

soin parfait, de la célérité, et sans entraîner dans de grands frais. J'eus lieu d'être également satisfait de tous les autres travaux entrepris pour réparer les avaries de *la Favorite*.

Après avoir déjeuné nous montâmes, l'officier qui m'accompagnait et moi, dans les palanquins qui devaient nous porter jusqu'à Yanaon. La route serpente pendant deux lieues au milieu d'un pays plat, couvert de bosquets et de vastes champs de riz : par moments elle longe le bord du Godavery, sur lequel une multitude de bateaux indiens remontaient péniblement le courant ou descendaient comme lui rapidement à la mer. Avec quel plaisir nos yeux, fatigués de l'aspect triste et monotone des environs arides de Madras et de Mazulipatnam, se reposaient sur ces bouquets d'arbres dont la saison des pluies entretenait la fraîcheur, sur ces immenses pelouses auxquelles le riz, jeune encore, prêtait une douce couleur verte, si agréable à la vue! Plus loin, sur des terrains moins exposés aux inondations, je distinguais les nombreuses plantations d'indigos, que leurs petites feuilles étroites et pointues, d'un vert foncé, me faisaient reconnaître facilement. Souvent notre marche était arrêtée par des troupeaux de buffles, aux corps sales et couverts de boue, aux formes pesantes et grossières : des cornes longues et aiguës, de grands yeux noirs, un air sauvage et menaçant, pourraient inspirer la crainte; de petits enfants, montés sur le sommet du dos de chacun de ces animaux, les faisaient obéir à leurs capricieux commandements. Le buffle, patient, infatigable, docile dans la servitude, est le fidèle compagnon

de l'Indien dans ses travaux pénibles : une nourriture grossière, la faculté de se plonger dans l'eau ou la vase pendant la chaleur du jour, suffisent à sa conservation. Le lait de la femelle offre un aliment aussi sain que nourrissant aux sobres sectateurs de Brama ; mais un goût particulier et désagréable lui fait préférer celui de vache par les Européens.

Tant de riants sujets de curiosité firent écouler agréablement le temps du voyage, jusqu'au bras étroit mais profond du Godavery, qu'il faut traverser pour entrer dans le bourg de Yanaon. Alors un spectacle d'un autre genre s'offrit à nos yeux (Pl. 22) : cette route, très-fréquentée, amène sur le bord du fleuve des voyageurs qui remplissent les bateaux de passage; ce mouvement sur un seul point, l'activité des nombreux ouvriers occupés à la construction de navires caboteurs dont les rives semblent couvertes, les bateaux entraînés par un rapide courant et menaçant à chaque moment de couler à fond les embarcations plus petites, chargées de passagers; tout, jusqu'à ce rang de cases à moitié sur l'eau, soutenues par des pieux, et dont les propriétaires regardaient gravement des fenêtres les tribulations de leurs compatriotes, formait une scène de tumulte si singulière, si bruyante, qu'il fallut la nécessité de songer à notre propre conservation pour en arracher notre attention. Les palanquins avaient été placés en travers sur les deux bords d'une espèce de bac peu long, très-étroit, et que le poids d'un grand nombre de pauvres Indiens qui passaient ainsi sans payer, tenait presque au niveau de l'eau; de mes coussins j'aurais pu facilement la

toucher. Malgré l'inquiétude que de fréquents accidents semblaient un peu justifier, j'admirais le sang-froid et la dextérité avec lesquels les matelots indiens se dirigeaient au milieu d'un courant très-fort et évitaient les abordages dont un seul nous eût immanquablement submergés. Ces marins, appelés *lascars*, forment une classe particulière, mais comprise dans celle des parias; ils arment tous les navires, même européens, qui font le commerce à l'E. du cap de Bonne-Espérance et les voyages de Chine. Ces équipages sont très-bons dans les climats entre les tropiques: le lascar est sobre, agile, obéissant, bon matelot, mais incapable de courage et d'énergie (Pl. 19). Il n'en est pas de même des marins arabes employés à bord de la plupart des bâtiments anglais de Bombay et des autres ports de la côte malabare; ceux-ci sont mahométans et en général des bords du golfe Persique ou de l'Arabie, dont les habitants se montrèrent si perfides envers les premiers navigateurs portugais. Ces lascars sont supérieurs à ceux de la côte E. de la presqu'île pour le courage et la détermination; mais leur caractère faux, vindicatif, les rend dangereux à bord des bâtiments marchands, et exige une garnison de cipayes pour les contenir. Bien souvent, pendant la dernière guerre, les Français mis à bord des prises anglaises par nos frégates en croisière, payèrent de la vie leur confiance déplacée dans des hommes aussi dangereux. Le petit nombre des Européens destinés à conduire à l'Ile-de-France les bâtiments capturés, laissait trop de facilité aux révoltes; cependant elles ne durent le plus souvent leur succès qu'à la trahison. Je citerai un seul

exemple, pour peindre le caractère aussi perfide que féroce de ces Arabes; il ne sera peut-être pas sans quelque intérêt.

Un navire, pris sur les côtes de l'Inde, abandonné à lui-même par le capteur français, faisait route depuis plusieurs jours pour sa nouvelle destination; l'équipage indien, bien traité, ne laissait soupçonner aucun mauvais dessein : ces apparences rassurantes couvraient un horrible complot. Vers midi, lorsque les Français, sans inquiétude et fatigués par la chaleur, négligeaient quelques-unes des précautions qu'une possession déjà ancienne leur faisait regarder comme inutiles, leur chef, occupé des observations astronomiques pour la latitude, est précipité à la mer, et ce signal est celui du massacre de ses compagnons; un seul, jeune homme dont les Arabes avaient remarqué la capacité, obtient la vie, à condition qu'il les conduira dans un port anglais, et il tient sa promesse. Au moment où cet infortuné croyait avoir échappé à la mort, attaché par ces misérables à l'ancre qu'ils allaient mouiller, il disparut avec elle dans la mer.

De pareilles atrocités, trop fréquemment renouvelées, encouragées par un ennemi que ses pertes continuelles exaspéraient, amenèrent de terribles représailles quand les tentatives de révolte furent étouffées. La nécessité de se défaire d'ennemis déclarés, trop nombreux pour être conservés, servira d'excuse à ces terribles exécutions et de défense contre les récriminations des Anglais.

Cependant, dans notre passage de la rivière, nous n'avions à craindre que d'être entraînés par le courant

ou de prendre un bain dans une eau fort sale, chargée de la boue et des immondices que le fleuve, alors débordé, enlevait aux pays riverains; mais nos pacifiques conducteurs nous déposèrent heureusement sur le rivage opposé, où commencent nos possessions et les maisons de l'établissement. J'ai toujours cherché quelques traits de ressemblance entre ce que je voyais dans ces pays lointains si vantés, et les objets qui entourent l'heureux habitant de la France. O vous qui, jouissant depuis votre enfance de tous les avantages d'une civilisation avancée, en ignorez tout le prix et vantez chaque jour l'étranger aux dépens de notre belle patrie; et qui, accordant trop de confiance aux récits exagérés des voyageurs prévenus ou de mauvaise foi, critiquez amèrement ces mœurs douces, cette heureuse urbanité que tous les peuples civilisés nous envient et cherchent à imiter; quittez vos foyers, parcourez le monde, et, sans vous laisser séduire par la position heureuse, brillante même des hautes classes, étudiez les habitudes, l'état social des classes inférieures; soyez observateurs impartiaux, et vous acquerrez la conviction que chaque peuple, soumis au climat pour ses mœurs, à la position topographique du pays pour ses institutions, et à tous deux pour son caractère national, possède un type particulier que la civilisation ne peut altérer dans les masses : l'imiter est aussi impossible que de faire prospérer sous les pôles les plantes de l'équateur. La France seule peut-être, sous un climat tempéré, placée au centre de l'Europe civilisée, est appelée à marcher à sa tête quand ses habitants, connaissant

mieux leur patrie, voudront enfin être eux-mêmes, en conservant leurs mœurs, leur caractère national dont ils devraient être fiers : alors ils offriront à l'étranger de beaux exemples à suivre et non des copies décolorées.

A Madras j'avais vu les maîtres de l'Indostan malades et ennuyés au milieu du luxe et des richesses; ici je trouvai une population pauvre, courbée sous le joug, et qui ne connaissait même pas les noms célèbres de Golconde, de Delhi et de tant d'autres riches cités qui composent toute l'Inde pour la plupart des habitants de l'Europe. Ces magnifiques palais, cette splendeur de l'Orient, rêves qui ont exalté tant d'imaginations, ne se sont montrés nulle part à mes yeux; j'ai joui d'un spectacle moins brillant, mais plus agréable pour moi: celui de quelques milliers d'Indiens bénissant le nom de la France, qui les protége et les rend heureux. Au premier abord, les rues couvertes de sable et bordées de deux rangs de maisons en brique, basses et mal entretenues, une foule d'enfants presque nus, des chiens maigres et criards, ne me donnèrent pas une haute idée de Yanaon; mais peu à peu d'assez jolies habitations blanchies à la chaux, entourées d'arbres et de jardins, succédèrent aux pauvres échoppes des marchands; leurs galeries, leurs toits plats me rappelèrent Pondichéry; je ne trouvai pas, il est vrai, le bel hôtel du gouverneur de notre ancienne capitale de l'Inde; mais dans la demeure modeste et commode de la première autorité de ce petit établissement, nous trouvâmes les mêmes attentions et une aussi affectueuse hospitalité.

Je revis dans M. de Lespardat, gouverneur de Yanaon, une de mes anciennes et plus agréables connaissances : les précieuses qualités qui lui avaient mérité l'estime des habitants de Cayenne, où il avait passé plusieurs années comme aide de camp du gouverneur de cette colonie, devaient lui assurer le même avantage sur la côte de l'Inde. En effet, j'eus bientôt acquis la conviction que la prospérité de Yanaon, faible sans doute, mais enviée par les pays voisins soumis aux Anglais, était entièrement due à la douceur, à la sollicitude de son gouvernement pour les Indiens confiés à ses soins : ceux-ci s'étendirent sur mon équipage, qui fut, dès le lendemain de l'arrivée de la corvette, abondamment pourvu de toutes les provisions fraîches nécessaires pour lui faire oublier les fatigues éprouvées à la pointe d'Yvi, et rétablir la santé de quelques hommes légèrement indisposés. Un peu souffrant moi-même en débarquant à terre, le doux repos, l'agréable liberté que je goûtai sous le toit hospitalier de M. de Lespardat, me ramenèrent en peu de jours à une parfaite santé. Les braves officiers de *la Favorite*, que toujours j'associai à mes plaisirs comme mes fidèles compagnons au milieu des fatigues et au moment du danger, éprouvèrent les mêmes avantages, et tous nous conserverons toujours un souvenir aussi affectueux que reconnaissant du gouverneur de Yanaon.

La présence de tant de jeunes gens, de caractères heureux et gais, produisit dans cette relâche le même effet qu'aux Seychelles : nos compatriotes indiens suspendirent, pour quelques jours, les jalouses tracasseries

qui divisent la bien peu nombreuse société de ce pays. Quand nous arrivâmes, la plupart des familles étaient brouillées entre elles; mais désirant profiter d'une heureuse occasion de s'amuser, on conclut tacitement une trêve, et Yanaon retrouva un souvenir de la gaieté et des plaisirs qui firent autrefois sa réputation. Cet établissement, toujours dépendant de Pondichéry, a subi les mêmes chances malheureuses que son chef-lieu: comme lui il a eu son époque de prospérité; ses sociétés ont aussi été brillantes, et maintenant sa population européenne, décimée par l'émigration, est réduite à n'être que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. Ses femmes, renommées alors pour leurs grâces et leur beauté, soutiennent encore cette réputation; mais leur nombre, déjà très-petit, diminue chaque année, les officiers anglais des garnisons voisines venant choisir les plus jolies.

La plupart des comptoirs européens sur la côte E. de la presqu'île, qui fleurirent autrefois, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été. Nous avons déjà vu les causes qui ont amené ces changements; mais même dans cet état, la situation avantageuse pour le but qui les fit fonder, de ceux que la France possède encore ou qui furent sa propriété dans les temps passés, dépose en faveur des talents et du génie commercial des hommes qui les établirent.

Lorsque les Français entrèrent en possession de Yanaon, sans doute par quelque concession forcée ou achetée, cette petite ville jouait un rôle assez important dans les affaires commerciales de l'Inde. Elle est placée

sur l'extrémité de la pointe de terre que forme le Godavery quand, arrivé à trois lieues de la mer, il se partage en deux branches : l'une, étroite et peu profonde, vient, après plusieurs détours, passer devant Coringui et former au fond de la baie la rade qu'elle encombre de plus en plus d'une masse énorme de vase qui force les bâtiments à mouiller à une assez grande distance de la côte; l'autre, large et profonde, surtout dans la saison des pluies, roule ses eaux rapides depuis les montagnes des Gates, où elle prend sa source, jusqu'à la mer, un peu au S. de la pointe Godeware. Cette principale embouchure, défendue par des bancs de sable et de roches peu connus, n'est nullement fréquentée par les navires européens, ni même par ceux du pays.

Le voisinage d'une rivière navigable traversant tout l'Indostan avait fait de Yanaon le centre d'un grand commerce; elle recevait, pour être blanchies et préparées dans les belles plaines qui entourent l'établissement, les toiles en coton écru fabriquées dans les provinces intérieures. Ces toiles étaient conservées dans d'immenses magasins, maintenant vides et abandonnés, jusqu'à l'époque où chaque année les vaisseaux des différentes compagnies venaient les enlever pour l'Europe. Cette exportation, encore considérable en 1814, commença dès lors à diminuer, et enfin elle cessa presque entièrement quand une espèce particulière de métiers pour fabriquer les toiles de coton communes fut inventée en Angleterre et permit aux marchands de cette nation d'entrer en concurrence avec ceux de Yanaon, qui ne purent résister à une grande baisse dans les prix.

Alors la multitude des bras qu'employait cette branche d'industrie restèrent oisifs. Dans notre comptoir et les pays environnants, la détresse du peuple fut portée à un point dont on se ferait difficilement une idée en Europe. La faim et la misère détruisirent un nombre considérable de malheureux Indiens. Ce fut dans ces circonstances que la colonie de Bourbon vint demander des bras libres pour cultiver ses plantations, dépourvues d'esclaves. Si les Indiens eussent été moins malheureux, on n'aurait rien obtenu; mais le besoin et les promesses en décidèrent quelques-uns, moins craintifs ou plus misérables que les autres, à tenter les chances de salut qui leur étaient offertes : les quatre piastres, prix de leurs travaux par mois, et dont une partie était donnée avant le départ, parurent un trésor à des parias, seule caste pouvant offrir des émigrants. Il a déjà été question, en parlant de Bourbon, des efforts que fit le gouvernement pour encourager ce nouveau genre de transaction, seul moyen de suppléer à la traite des noirs abolie; ils furent couronnés de succès, et les engagements, si difficiles d'abord à faire contracter aux Indiens, dépassaient en 1830 les demandes annuelles de la colonie. Une des grandes causes de ce succès inespéré fut la faculté laissée à chaque émigrant de faire passer à sa famille, et à des époques rapprochées, une piastre sur le nombre de celles qu'il gagnait par mois loin de sa patrie. Cette concession, toute faible qu'elle paraîtra, faisait cependant exister dans une sorte d'aisance une foule de malheureux ; elle avait donné à notre établissement cet air de vie et le mouvement qui

m'avaient agréablement étonné en arrivant. Mais déjà une prospérité naissante excitait la jalousie des voisins et les réclamations de ces hommes qu'un excessif amour-propre ou des intérêts lésés rendent toujours ennemis des innovations utiles. Les réclamations du gouvernement anglais de la province de Golconde contre un système d'émigration qui lui enlevait des sujets, n'étant fondées que sur des renseignements exagérés, seront facilement apaisées; mais en sera-t-il de même de celles du grand conseil de Bourbon qui, sous le prétexte que le faible secours envoyé par les Indiens à leurs familles faisait sortir le numéraire de la colonie, s'est opposé à ce que cette première condition de l'engagement fût remplie? Sans doute que mille moyens peuvent être trouvés pour obvier à ce faible inconvénient sans léser les intérêts de la population pauvre de Yanaon et ceux des malheureux dont les travaux sont aussi nécessaires à la colonie que faiblement rétribués par elle; mais il est douteux qu'ils soient employés, et je fais des vœux pour que l'esprit d'égoïsme et d'opposition à toutes les mesures utiles et sages, qui semble prévaloir dans nos colonies, ne prive pas Bourbon de l'avantage qui la sauvera peut-être, dans quelques années, d'un abandon forcé.

Le commerce des toiles n'a pas été la seule cause de l'ancienne prospérité de notre petit établissement. Le Godavery a de tout temps apporté à la mer les nombreux radeaux de différents bois, et surtout de teck, que les habitants des provinces de l'intérieur confient à son cours jusqu'à l'embouchure, pour les faire en-

suite transporter dans toutes les parties de l'Inde sur une multitude de caboteurs sortis eux-mêmes des chan tiers de Yanaon. La construction de ces caboteurs est grossière pour les formes et pour le travail : un seul mât portant sa voile carrée en coton traîne le bateau le long de la côte, qu'il ne quitte jamais; une mousson le conduit, la suivante le ramène à bon port. Cependant les ouvriers indiens, malgré leur inexpérience et leur lenteur excessive, mettent à fin des ouvrages moins défectueux et destinés à une navigation plus lointaine. Auprès de ces énormes piles de belles pièces de bois de teck, que son odeur très-forte défend des vers rongeurs, j'ai vu plusieurs bâtiments de moyen tonnage construits sur des modèles européens; ils sont en grande partie la propriété de marchands indigènes, qui en confient la conduite à des marins étrangers, quelquefois arabes, mais le plus souvent anglais ou français. Ces grands caboteurs transportent dans les établissements sur la côte E. de la presqu'île, du riz, dont les rives basses et inondées du Godavery fournissent d'abondantes récoltes, et l'indigo de belle qualité que produisent quelques usines dirigées par des blancs et alimentées par les vastes plantations qui les environnent.

Ces chantiers de construction, ces cônes élevés, formés de bambous au bois creux, léger, très-dur, marqué à distances égales par des nœuds égaux, et si utiles par leur longueur à la navigation des rivières; enfin ces nombreux ouvriers qui donnent un aspect si pittoresque au rivage de Yanaon, n'y ont cependant pas toujours existé (Pl. 21). Ce mouvement, ces travaux faisaient

autrefois partie de la prospérité de Coringui, placée à l'embouchure du fleuve. Cette ville, maintenant misérable, dépeuplée, entourée de vases et de marais fangeux, devant laquelle les bâtiments de moyenne grandeur peuvent à peine arriver par des passes sinueuses et changeantes, fut une cité riche et commerçante; sa rade et son port étaient couverts de nombreux bâtiments sortant neufs ou réparés de chantiers entourés de magasins magnifiques et richement approvisionnés. Toutes les nations commerçantes de l'Europe avaient leurs factoreries dans cette ville : la compagnie espagnole des Philippines elle-même y faisait réparer ses vaisseaux, qui repartaient chaque année chargés de ballots de toiles de coton. Tant d'éléments de prospérité firent monter sa population jusqu'à trente mille habitants; on accourait de toutes les provinces environnantes. Une seule journée vit anéantir Coringui : un phénomène affreux la réduisit à ce qu'elle est maintenant, un amas de mauvaises cases contenant une faible population sans commerce et presque sans industrie.

Dans le mois de décembre 1789, au moment où une grande marée atteignait sa plus forte hauteur, et que le vent de N. E. soufflant avec fureur amoncelait les eaux dans le fond de la baie, les malheureux habitants de Coringui aperçurent avec effroi trois lames monstrueuses, venant du large, et se succédant à peu de distance. La première, renversant tout sur son passage, se précipita dans la ville et y jeta plusieurs pieds d'eau; la seconde, augmentant ces ravages, annonça aux Indiens le sort affreux dont ils étaient menacés; la fuite

était impossible : dans un instant ce pays bas et uni fut entièrement inondé; enfin la dernière lame submergea, anéantit tout; la ville disparut et avec elle vingt mille de ses habitants; des bâtiments mouillés à l'embouchure furent portés jusque dans les plaines qui entourent Yanaon, qui elle-même éprouva de grandes pertes. La mer, en se retirant lentement, laissa des monceaux de sable et de vase qui rendirent toute recherche impossible, et fermèrent l'entrée du fleuve aux grands navires. Les Indiens échappés au désastre revinrent aux lieux qu'occupaient auparavant leurs foyers; ils rebâtirent quelques cases, mais plus loin de la mer que l'ancienne ville, dont l'emplacement, offrant l'image du chaos, n'est marqué que par la maison assez jolie du capitaine de port et par les chantiers qui l'entourent, seuls restes d'une cité riche et industrieuse.

Cependant Coringui voit encore quelques bâtiments européens, attirés par le bas prix du bois de construction et des travaux de réparation, très-chers partout ailleurs dans l'Inde : le nombre en a même augmenté dans les dernières années; mais dans l'état où est restée cette entrée du Godavery, jamais l'établissement ne pourra reprendre son importance passée. Un autre fléau vient chaque année, à la fin de la saison des pluies, tourmenter cette malheureuse population : les marais qui bordent le rivage sont un foyer de fièvres très-dangereuses; elles font fuir les étrangers, qui se retirent alors à Yanaon, dont le climat, quoique très-chaud, est sain pendant toute l'année. Jamais, malgré les fréquentes inondations causées par les pluies, et surtout

par le fleuve qui étend constamment son lit aux dépens des quartiers environnants, le terrible choléra n'a visité ce petit pays, couvert cependant de nombreux bosquets à l'ombre desquels sont placées les aldées; et à Madras, que si souvent le cruel fléau a visitée, les médecins ayant décidé que les arbres étaient favorables à sa propagation, une aveugle frayeur a fait abattre le peu de bosquets que les riches particuliers de cette seconde capitale de l'Inde étaient parvenus à faire croître à grands frais; précaution inutile, car depuis cette époque le nombre des victimes a été plus considérable qu'auparavant.

Le territoire appartenant à notre établissement est extrêmement borné, mais très-peuplé et bien cultivé. Au riz et à l'indigo se joint la culture des cannes à sucre, dont le produit grossier est entièrement consommé dans le pays. Les procédés employés par les Indiens sont très-défectueux; ceux des Européens commencent à y être substitués, et promettent de bons résultats pour l'avenir. Les fruits et les légumes sont ceux des contrées tropicales, mais ils sont très-peu variés et en petite quantité. Outre les buffles, dont j'ai déjà parlé, et qui sont employés exclusivement aux travaux pénibles, les campagnes de Yanaon nourrissent encore des bœufs de petite taille, mais dont la chair est très-bonne à manger, et de forts moutons couverts de longs poils au lieu de laine; les meilleurs viennent de l'intérieur; enfin, nos maîtres d'hôtel trouvaient facilement et à bas prix un grand nombre de chapons très-gras et d'un goût exquis. C'était une preuve des progrès en civilisation qu'ont faits les pauvres parias,

dont souvent, dans mes promenades, le misérable sort m'a ému de pitié. Rejetés loin de la population, ils vivent dans les lieux écartés où leur vue ne peut souiller les castes élevées; ils n'en sortent que la nuit pour venir enlever les cadavres des animaux morts de vieillesse ou de maladie; et pressés par la faim, ils les dévorent souvent au lieu de les enterrer. Ainsi est remplie l'horrible obligation qui leur fut imposée par la coutume ou par le législateur. Les moins misérables, mais non moins infâmes aux yeux des sectateurs de Brama, sont cordonniers, et leurs ouvrages prouvent que ces malheureux, quoique avilis, ne sont point sans intelligence et sans industrie. Les chaussures qu'ils fabriquent, légères, parfaitement faites, sont excellentes sous ce climat chaud et sec une grande partie de l'année; et si au fil de coton celui de chanvre était substitué, elles pourraient être d'une assez longue durée. Eux-mêmes préparent les peaux de chèvre qu'ils emploient; une seule journée, dit-on, leur suffit pour cette opération, sur laquelle je n'ai jamais pu obtenir des renseignements satisfaisants.

Les potiers sont également très-adroits, et font avec des instruments grossiers des ouvrages qui étonnent les étrangers; je les ai vus confectionner avec autant d'intelligence que de promptitude des vases de formes très-variées, des jarres énormes pour le blanchissage des toiles, et d'autres beaucoup plus petites pour rafraîchir l'eau. Toutes ces poteries sont séchées au soleil, et j'ignore s'ils connaissent l'usage du four ou nos procédés pour couvrir la terre cuite d'un vernis.

L'enrôlement des Indiens a beaucoup contribué à rendre la population de Yanaon moins misérable que celle des possessions étrangères voisines, mais cet avantage n'est répandu réellement que sur la dernière classe, et cependant toutes semblent vivre en paix et satisfaites de leur sort. Ainsi qu'à Pondichéry, le gouvernement exerce une autorité douce, bienveillante, et juste par-dessus tout; une sévère surveillance empêche les exactions des agents inférieurs indiens chargés de percevoir les droits sur le produit des terres. Celles-ci appartiennent presque en totalité à la France, qui s'est mise au lieu et place des anciens souverains du pays, et reçoit à ce titre 60 pour o/o du revenu. Cette charge semblera bien pesante pour les pauvres cultivateurs, cependant elle est levée facilement dans nos établissements, et leurs habitants sont tranquilles, paisibles et heureux sous le joug de notre patrie. Il n'en est pas de même de la population des provinces intérieures soumises aux Anglais : l'étendue du pays, le petit nombre d'autorités européennes chargées de le surveiller, laissent les Indiens en proie aux exactions et aux vexations les plus criantes de la part des collecteurs d'impôts. Les mahométans sont en grand nombre dans cette partie de l'Inde, et obligent leurs maîtres à un grand déploiement de forces pour les contenir. Ces restes des anciens conquérants de l'Indostan ont conservé, au milieu de l'immense population avec laquelle ils ne se sont jamais mêlés, les mêmes traits, la même tournure martiale, enfin la même supériorité physique et morale qu'avaient leurs ancêtres sur les faibles Indous. C'est

une nation dans une autre nation, ayant sur cette dernière l'ascendant que donnent le courage et l'union. En effet, au moment du danger, les musulmans se rassemblent, forment une masse animée du même esprit; ils ont souvent prouvé aux Européens qu'ils n'avaient pas entièrement dégénéré de leur antique valeur, et défendu les droits de leurs souverains avec une opiniâtreté que les Anglais ont été eux-mêmes forcés d'estimer. La force et la politique réunies ont consommé leur asservissement, mais ils supportent le joug impatiemment, et nul doute que la certitude d'un appui ne les portât bientôt à le secouer.

Les sectateurs de Brama, au contraire, divisés en une multitude de castes qui se détestent entre elles, sont entièrement dépourvus d'esprit national, qu'ils remplacent par un attachement exclusif à leur caste, et par une grande jalousie contre toutes les autres. Ces barrières n'ont jamais pu être même ébranlées par aucun intérêt public ou particulier. Ce n'est que dans la défense de ces préjugés politiques et religieux en même temps que les Indiens montrent de l'énergie; mais alors ces hommes, qui longtemps ont supporté sans même oser se plaindre les vexations les plus criantes, qui tombent sans se défendre sous le glaive de l'ennemi, deviennent des fanatiques furieux qu'aucun danger ne peut effrayer. La plus légère infraction aux priviléges d'une caste, ou quelque faveur accordée contre l'usage à une autre, amènent subitement ces crises qui ont quelquefois embarrassé les autorités européennes. A Pondichéry, un riche Indien avait obtenu la permis-

sion d'aller en palanquin; cette faveur était contraire à l'usage qui défend à la plupart des castes, même aux plus élevées, d'aller autrement qu'à pied. Des murmures, qui ne furent pas écoutés ou entendus, on passa aux voies de fait, et au moment où l'orgueilleux palanquin cheminait fièrement dans les rues, par un mouvement spontané la foule se précipite dessus, le met pour ainsi dire en poussière, et reprend tout de suite après sa première tranquillité.

Quelle répression exercer contre des hommes dont la religion a dicté les moindres actions, sanctifié tous les préjugés même les plus absurdes, et qui meurent sans montrer le moindre attachement pour la vie, plutôt que de les violer?

Cependant cet Indien, soumis à la superstition, indifférent aux malheurs de sa patrie et aux siens, est parfois capable des plus belles actions. J'ai déjà parlé du courage que les troupes natives, au service de la compagnie, ont montré dans la dernière guerre contre les peuples belliqueux du N. de la presqu'île : je citerai seulement deux exemples particuliers pris dans les extrêmes de la population.

A Yanaon, un pauvre Indien et sa femme, des castes inférieures, furent accusés d'avoir recélé des objets volés; les preuves paraissaient certaines, irrécusables. Ces malheureux, après avoir épuisé en vain tous leurs faibles moyens de justification, ne pouvant se décider à vivre avec la honte d'une pareille accusation, allèrent se précipiter dans le Godavery ; heureusement leurs corps furent aperçus au moment où, presque sans vie, ils

étaient entraînés par le courant. Rappelés à l'existence, ces Indiens ne consentirent à la conserver que quand leur innocence fut reconnue.

Dans la province du Bengale, comme dans toutes celles qui sont soumises immédiatement à la puissance anglaise, les crimes sont jugés d'après les lois de la Grande-Bretagne. Un *raja*, ou seigneur indien, dut paraître devant le tribunal pour se justifier d'un crime : il vint, accompagné de plusieurs parents ou amis, tous armés comme lui de poignards. Arrivé devant les juges, il refuse de se désarmer ; sur la nouvelle sommation qui lui en est faite, la colère et le dédain se peignent en même temps sur sa physionomie : « De quel droit, dit-il enfin, « me faites-vous paraître devant des étrangers ? Ai-je « donc perdu toutes les prérogatives que je dois à ma « naissance et au rang de ma famille dans cette pro- « vince ? Ma puissance, mes dignités, mes biens même, « m'ont été enlevés par votre gouvernement ; la liberté « et le droit de porter des armes m'étaient seuls restés, « et vous m'en dépouillez ! Je ne puis survivre à ce « nouvel affront : j'aime mieux mourir que d'être désho- « noré. » Il se plonge un poignard dans le cœur et expire aux pieds des juges. Ses amis, qui avaient entendu son discours, imitèrent tous son exemple et tombèrent morts auprès de lui, donnant une preuve de dévouement et de grandeur qui frappa les Anglais d'effroi et d'admiration.

De quels faits de pareils hommes ne seraient-ils pas capables pour affranchir leur pays, si la plus abjecte superstition n'étouffait dans leurs âmes les semences d'aussi nobles qualités !

Les Anglais, en ménageant avec le plus grand soin les préjugés et les superstitions des habitants de l'Indostan, en leur laissant le libre exercice des différentes religions, en composant les troupes avec les hommes des castes vouées aux armes, en même temps que les brames sont associés au gouvernement et possèdent la plupart des places lucratives, ont rivé les fers de l'Inde de manière que, sans secours étranger, jamais ces contrées ne pourront recouvrer la liberté.

Tous les sujets d'observations que m'offrait la population au milieu de laquelle je vivais à Yanaon n'étaient pas aussi sérieux; plusieurs même furent très-séduisants : au nombre de ceux-ci je mettrai les bayadères, dont M. de Lespardat voulut nous donner une juste idée pour faire tomber nos préventions conçues à Pondichéry. Le souvenir des prêtresses de la pagode de Wilnour me faisait douter de la vérité des éloges que j'entendais prodiguer aux danseuses de Yanaon; mais j'avoue que mes préventions s'effacèrent et que je fus enchanté : ce fut un soir que deux bayadères, renommées dans la contrée, vinrent essayer sur nous tous leurs moyens de séduction. Dans ce moment, où je vais chercher à retracer la gracieuse mollesse des mouvements de ces charmantes filles, les voluptueuses proportions de leurs corps, ces mouvements cadencés, cette pantomime si bien calculée pour porter dans l'âme des spectateurs une émotion toujours croissante, je retrouve encore un souvenir de celle que j'éprouvai.

Ces deux jolies danseuses avaient une taille moyenne, svelte et parfaitement bien prise; toutes les parties de

leurs corps étaient bien proportionnées et ornées d'un agréable embonpoint; des bras ronds et potelés étaient terminés par de jolies petites mains couvertes de bagues et se déployant sur une flûte dont les bayadères faisaient semblant de se servir quand le rôle, ou le jeu d'une écharpe en mousseline brodée en or, n'exigeait pas le développement de toutes leurs grâces. Une figure charmante, des traits délicats, deux grands yeux noirs recevant un nouvel éclat du cercle bleu qui entourait les paupières, exprimaient tour à tour les plus douces sensations, surtout celles du plaisir; une bouche ornée de belles dents que la volupté semblait avoir placées elle-même, une gorge doucement palpitante sous une mousseline légère, achevaient d'enivrer tous les cœurs.

L'habillement des bayadères, bizarre au premier coup d'œil, était riche et parfaitement choisi pour faire valoir leur beauté : une toque légère, couverte d'or, contenait une partie des cheveux qui ensuite tombaient en longues boucles sur un cou entouré de colliers précieux; la chemise en belle mousseline, serrée autour de la taille par une pièce d'étoffe rouge brochée d'or, descendait jusqu'aux pieds; une espèce de cafetan en soie verte ou bleue, richement orné et sans manches, était ouvert par devant; au-dessus des poignets et à la partie inférieure des jambes, se groupaient de nombreux anneaux d'or massifs; les pieds étaient nus, mais petits et délicats; aux oreilles et au nez pendaient des bijoux précieux. Tous ces ornements sont dus à la générosité des riches Indiens, qui considèrent le bonheur de voir danser les bayadères pendant plusieurs heures de suite

comme les plus grandes délices qu'un sectateur de Brama puisse goûter dans ce monde; et les enrichir, quel que soit le motif de la récompense, est à leurs yeux une action agréable à la Diviuité.

J'ai trouvé qu'il ne peut y avoir aucune comparaison entre les bayadères et nos danseuses de l'Opéra. Celles-ci, le plus ordinairement, ne visent, dans les ballets, qu'à l'effet général; tout leur art est dans leurs jambes ou dans quelques postures qui rendent plus ou moins imparfaitement le rôle muet qu'elles sont appelées à remplir; enfin leur physionomie n'exprime que la fatigue causée par de grands efforts nécessaires pour soutenir une réputation de légèreté. La danseuse indienne au contraire ne quitte pas la terre, elle ne danse même pas; mais la mesure, marquée par ses jolis pieds, est si bien suivie par toutes les parties du corps, entre lesquelles on admire une délicieuse harmonie, qu'elle obtiendra souvent la préférence sur sa rivale, plus légère sans doute, mais moins susceptible de charmer. La bayadère n'a qu'un seul but, celui d'enivrer les spectateurs, de s'emparer de toutes leurs facultés, de faire couler dans leurs âmes le feu dont elle semble embrasée; tout dans ses regards, dans le jeu de sa physionomie, dans ses moindres mouvements, respire la volupté et le plaisir au culte duquel sa jeunesse fut consacrée.

L'orchestre était composé d'un tambour et d'une espèce de hautbois dont les sons aigus se mêlaient par intervalles au bruit modéré du premier de ces deux instruments. Un des musiciens dont les accents vifs et tendres tour à tour suivaient la mesure et semblaient

guider les mouvements de la pantomime qu'ils paraissaient expliquer, excitait une attention aussi vive que soutenue chez les nombreux spectateurs indiens; et sans doute que nous perdions, en ne le comprenant pas, une grande partie de l'intérêt. Cette musique nous parut d'abord peu en rapport avec les pantomimes qui furent jouées successivement dans la soirée, et dont chaque mouvement semblait calculé pour l'avantage des charmes de la bayadère; mais bientôt nos sens séduits cédèrent aux scènes singulières et attachantes qui se succédèrent devant nous.

Une jeune fille, effrayée par la vue d'un *serpent capelle* (regardé par les Indiens comme possédant des vertus magiques), n'ose en approcher; cependant, sous l'influence *attirante* du fatal reptile, elle fait des efforts inutiles pour lui échapper; le sein même de sa mère, où elle cherche à se cacher plusieurs fois, ne peut l'en garantir : son sort s'accomplit, elle tombe mourante dans les bras de sa compagne. Celle-ci doute quelque temps de son malheur, essaye par ses caresses de rappeler à la vie la victime du monstre; trompée dans ses espérances, elle conjure le mauvais génie, joue de la flûte, prend mille positions gracieuses en tournant à petits pas autour de son amie, qui peu à peu revient à la vie et se jette enfin dans ses bras. Alors commence une espèce d'intermède où les deux bayadères luttent de grâces et de séductions : leurs yeux, humides de volupté, cherchent ceux des spectateurs; chaque mouvement découvre de nouveaux charmes et fait naître un nouveau désir. Les émotions que ces danseuses font éprouver entraînent

d'autant plus qu'elles ne sont nullement provoquées, du moins en public, par l'apparence même de la lubricité : aucun geste libre ne blesse la décence et n'inspire le dégoût. Cependant je dois convenir que les apparences seules sont sauvées ; car, sous ce rapport, nul peuple ne m'a paru plus libre que les Indiens. A Yanaon et surtout à Coringui, les maisons de prostitution étaient étonnamment multipliées, et la nombreuse société qui en garnissait constamment les portes et les fenêtres, en annonçait suffisamment la destination : prévenu à temps des dangers aussi terribles que certains auxquels une semblable tentation aurait exposé les hommes de *la Favorite*, je me vis forcé de borner les permissions d'aller à terre à un petit nombre de sujets sages et prudents. Malgré cette précaution, j'eus le chagrin de voir que les souvenirs de la relâche n'étaient pas tous également agréables ; je n'osai cependant m'en plaindre, car parmi nos jeunes gens beaucoup avaient été moins prudents qu'heureux.

Toutes ces malheureuses créatures appartiennent aux dernières classes, le plus souvent à celle des parias, dont leur sexe, tant qu'il est jeune, ne partage pas la réprobation, même aux yeux des brames qui connaissent aussi les accommodements avec le ciel et sont en même temps d'une excessive sévérité pour les femmes de leur caste.

Souvent encore, malgré les efforts redoublés des Européens pour abolir cette coutume abominable, on voit des bramines se brûler sur le tombeau de leur mari. Cette affreuse cérémonie avait eu lieu à Yanaon peu d'années avant notre passage, et le monument élevé

pour perpétuer le souvenir de ce trop beau dévouement, était le seul qui méritât notre attention : c'est une petite chapelle carrée en pierres de taille, le toit en pointe et élevé; le porche, que quatre colonnes soutiennent, mène à la petite porte du tombeau; celui-ci, construit à la même place où fut dressé le bûcher, est au milieu d'une plaine dont l'aspect est agréable (Pl. 13).

La malheureuse victime du fanatisme et plus encore de la superstition intéressée des brames, était jeune et belle, mais enchaînée à un vieux et dégoûtant mari; cependant elle marcha au plus horrible des supplices avec un courage et une froide résignation qui excitèrent l'admiration des Européens dont elle avait rejeté les prières et les supplications.

Les préparatifs du sacrifice durèrent longtemps; la bramine, vêtue de blanc, toujours obsédée par les prêtres qui l'entouraient constamment, resta renfermée pendant un mois dans sa maison, dont les plus proches parents seuls obtenaient l'entrée; elle en sortait de temps en temps au milieu d'une procession pompeuse pour recevoir les félicitations des dévots. Cependant il est à croire que ces honneurs, si flatteurs pour son amour-propre, ne l'empêchaient pas de sentir toute l'horreur de sa situation, car, sous les bijoux dont sans doute l'extrême profusion n'avait d'autre but que de cacher sa figure, on remarqua dans celle-ci un très-grand changement. Enfin le jour du sacrifice arriva; le bûcher avait été construit dans une fosse de huit pieds en carré et assez profonde; il était composé de bois sec et résineux et d'une herbe particulière qui, mêlés à des ma-

tières inflammables, devaient produire une fumée assez épaisse pour asphyxier la victime en peu d'instants; le tout était recouvert d'un riche tapis orné de guirlandes de fleurs.

Avant midi, la bramine, vêtue magnifiquement, couverte de ses bijoux les plus précieux, quitta sa demeure pour la dernière fois; entourée des brames et au milieu d'un cortége immense, elle se dirigea vers le bûcher fatal. Sa belle figure était pâle, altérée, et éprouvait un mouvement convulsif; sa démarche lente et incertaine, quelque chose d'égaré dans le regard, une forte excitation répandue sur toute la physionomie de cette infortunée, témoignaient assez qu'elle avait puisé à son insu, dans un breuvage, une partie de son apparente fermeté. Arrivée sur le bord de la fosse, elle descendit d'un air résolu sur le bûcher. Pendant que les femmes qui avaient soutenu sa marche la dépouillaient des ornements alors dévolus aux prêtres, ceux-ci, réunis autour de la victime, chantaient des cantiques en son honneur. La bramine, après une courte prière, s'étendit sur sa dernière couche, d'où la flamme s'éleva de plusieurs côtés : alors, suivant l'usage, les chants des brames devinrent plus forts, une multitude d'instruments redoublèrent leurs accords infernaux pour couvrir les cris de la victime; mais ces cruelles précautions furent inutiles. Quoique les matières inflammables, qui avaient été mouillées dans la nuit, n'eussent pas sur-le-champ produit l'effet qui en était attendu, l'infortunée, au milieu des flammes, avait conservé sa sérénité, ne proférait pas une plainte, et quelques instants après, à travers la

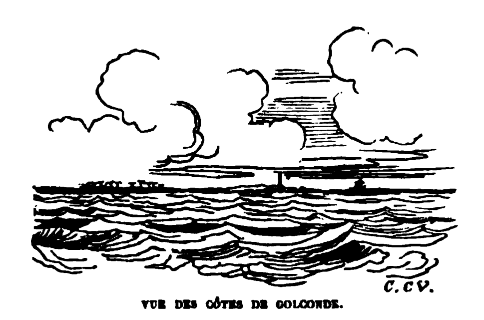
fumée qui commençait à s'élever en tourbillons, elle fut aperçue encore vivante et immobile dans sa première position : alors les brames, redoutant pour l'avenir l'influence d'un si épouvantable spectacle, donnèrent le signal accoutumé de combler la fosse, et bientôt la veuve et son dévouement ne furent plus qu'un souvenir.

Cependant on peut croire qu'un exemple qui coûte aussi cher n'a pas beaucoup d'imitatrices, et que le plus grand nombre des veuves bramines ne sont nullement disposées à suivre au tombeau leurs maris, dont en général elles n'ont pas beaucoup à se louer. En effet, ces sacrifices odieux sont rares, et je suis assez porté à croire qu'ils ne l'étaient guère moins avant l'arrivée des Européens sur les côtes de l'Inde. De ce qu'en Europe quelques jeunes veuves inconsolables se sont enfermées dans des couvents, et y ont fini leurs jours dans le deuil et les pleurs, un Indien qui voyagerait parmi nous devrait-il en conclure que toute femme qui perd son mari doit se condamner au même sort? La conclusion serait aussi fausse, je crois, que celle que les voyageurs ont tirée de quelques exemples semblables à celui que j'ai cité plus haut et qui ne sont tous que les suites de la superstition, de la cupidité, et bien souvent d'un orgueil mal entendu. Rejetons comme inadmissible pour quiconque a vu l'Indostan et ses habitants, cette assertion que l'usage atroce de faire brûler les veuves bramines après la mort de leurs maris n'avait été établi que pour forcer les femmes à soigner l'existence de laquelle la leur dépendait et les empêcher de la finir souvent par le poison, comme on prétend qu'il arrivait

avant que cette mesure aussi juste qu'équitable eût été prise. Bien fréquemment dans ces contrées les hommes d'un âge avancé épousent de très-jeunes filles que certainement leurs familles ne condamneraient pas à une fin aussi prochaine que cruelle. D'un autre côté, les mœurs des femmes des hautes castes auraient-elles été purifiées, par ce moyen violent, de la perversité dont elles étaient accusées? C'est au moins improbable, car l'on devrait en retrouver quelques traces dans les classes inférieures où les femmes n'ont rien à redouter du terrible bûcher, et cependant n'empoisonnent jamais, ou du moins très-rarement, leurs maris. Je crois que les brames, trouvant dans ce sacrifice le double avantage de soutenir la superstition et de gagner des richesses, profitent, pour obtenir le fatal consentement, du premier moment de désespoir naturel chez les femmes, surtout indiennes, quand elles perdent leur soutien, le père de leurs enfants, désespoir plus violent encore chez des êtres faibles, timides, rendus impressionnables par une retraite perpétuelle. Ce consentement une fois arraché, ces prêtres, aussi adroits que barbares, mettent en jeu l'amour-propre et la vanité pour rendre la rétractation impossible. Ils exaltent par des louanges continuelles l'âme de la victime, abandonnée à leurs seuls conseils : les liqueurs enivrantes, le poison même s'il le faut, sont employés, et la tombe cache leurs forfaits aux yeux de la multitude soumise et abusée.

Nous passions le temps qu'exigeait la réparation de nos avaries au sein d'un repos que la sollicitude bienveillante du gouverneur de Yanaon pour tout ce qui

appartenait à *la Favorite* rendait plus agréable chaque jour. Je n'étais cependant pas sans quelques regrets que me faisait éprouver la nécessité d'abandonner mon premier projet de visiter Calcutta ; mais le temps précieux perdu dans l'échouage, celui que nous venions d'employer à réparer la corvette, la condition absolue d'arriver dans les mers de Chine avant l'époque des ouragans, et plus encore que tout cela, la crainte d'éprouver dans l'Ougly, alors débordé et très-dangereux, des avaries majeures qui auraient pu interrompre ma campagne, sans que ces risques offrissent de grands avantages pour le service de l'état, me firent abandonner, non sans chagrin, l'espoir de visiter une ville célèbre qui pouvait offrir tant d'aliments à notre curiosité et fournir quelques pages intéressantes au voyage de *la Favorite*. Je cédai aux conseils de la prudence, et le 2 août au soir les côtes de l'Indostan avaient disparu derrière nous pour la dernière fois.



VUE DES CÔTES DE GOLCONDE.

CHAPITRE IX.

DÉPART DES CÔTES DE L'INDE. — PASSAGE DES DÉTROITS. — MALACA. — SINCAPOUR. — ARRIVÉE AUX PHILIPPINES.

Le séjour de *la Favorite* dans les divers établissements européens sur la côte de l'Indostan n'avait duré que deux mois; et cependant j'avais été à même de rendre dans ces pays, dépourvus d'agents consulaires français, de nombreux services aux marchands de notre nation. Comme j'ai eu fréquemment l'occasion de l'éprouver dans le cours de la campagne, l'influence du commandant d'un bâtiment de guerre auprès des autorités dans les colonies étrangères, toujours basée sur des relations amicales et un échange de procédés honorables, peut être d'une grande utilité pour un commerce comme le nôtre, presque constamment aventureux et n'attendant ses bénéfices que de circonstances fortuites, tandis que de nouveaux droits ou même des prohibitions inattendues viennent trop souvent en détruire les résultats. Avec quel empressement les navires marchands, dont la marine militaire protégea tant de fois les opérations, venaient chercher, à l'abri de nos canons, l'appui et la considération dont ils manquaient auparavant!

Cependant, malgré ces avantages et d'autres aussi majeurs que j'ai déjà signalés; malgré les réclamations de nos négociants, les bâtiments de l'état ne paraissent que de loin en loin sur ces côtes éloignées où leurs apparitions fréquentes pourraient être si utiles aux relations commerciales de la France; en même temps que la vue de notre pavillon, fort et respecté, entretiendrait pour l'avenir d'anciens et glorieux souvenirs parmi tous ces peuples, maintenant soumis aux Anglais. Mais le faible surcroît de dépenses que nécessiteraient ces armements ne pouvant produire que des résultats lents, solides mais sans éclat, et peu susceptibles d'être appréciés par beaucoup de personnes, l'aveugle économie les repousse encore, et force de laisser nos navires marchands privés de leurs protecteurs naturels; ainsi s'établit davantage chaque année, sur les derniers débris de notre commerce maritime expirant, ce principe aussi absurde que fatal à la prospérité de notre patrie : que la France, riche de ports magnifiques sur les deux mers, riche de ses productions si belles, si variées, et d'une population si industrieuse et admirée du monde entier, doit céder à ses rivaux l'exploitation des mers et se borner à son commerce intérieur.

Nous suivions, à six années de distance, les traces de la dernière expédition commandée par le baron de Bougainville, ayant sous ses ordres une frégate accompagnée d'une corvette. J'avais pour exemple à suivre tous les services signalés qu'elle avait rendus au commerce français : mes instructions, mes efforts, tendaient vers ce même but qui nous appelait dans les mers de Chine,

dont *la Favorite*, poussée par la mousson de S. O. dans toute sa force, approchait rapidement malgré une mer très-grosse et un temps sombre et pluvieux.

Depuis Pondichéry, les longues traversées étaient finies pour nous; mais à mesure que la corvette s'éloignait des parages fréquentés, notre navigation devenait de plus en plus difficile. Que pouvait cependant une pareille considération contre le plaisir que se promettait, en parcourant des pays tout à fait nouveaux pour eux, l'avide curiosité de mes jeunes gens? Ils avaient déjà fait sur les côtes de l'Inde une ample collection de souvenirs, parmi lesquels il est vrai quelques-uns moins agréables, restés de la pointe d'Yvi, étaient capables d'affaiblir bien des regrets.

J'étais impatient d'arriver à l'entrée du détroit de Malaca pour trouver un ciel plus clair et échapper à l'humidité excessive répandue dans toutes les parties du bâtiment, et qui, si elle eût duré longtemps, aurait pu détruire tout le bien que la santé de l'équipage avait retiré de l'agréable relâche de Yanaon. Mais le vent, toujours fort et favorable, nous fit arrondir en peu de temps par le S. l'archipel des Andamans, à une distance que le manque d'observations et la violence des courants à l'E. me forcèrent de prendre assez forte; et le 5 août, la corvette franchit le canal formé par les îles Nicobar et la pointe du royaume d'Achem qui occupe l'extrémité N. de Sumatra, dont celle S. forme avec Java le détroit de la Sonde.

Les côtes O. de cette grande île sont bien connues et fréquentées par les Européens, qui possèdent quelques

établissements constamment menacés par les différents sultans maîtres des provinces environnantes. Le plus puissant de tous, celui de Padang, soutint, il y a peu d'années, une guerre longue et sanglante contre les forces hollandaises de Java. Sa capitale, située sur le bord de la mer et hérissée de canons, fut prise de vive force : elle est restée depuis au pouvoir du vainqueur et a reçu une forte garnison. Cet exemple a intimidé les autres souverains, mais n'a pas arrêté leurs entreprises continuelles contre les Européens, qu'ils pillent, réduisent en esclavage ou égorgent sans pitié, quand ils peuvent le faire impunément. Les habitants de Sumatra sont féroces, traîtres, adonnés à la piraterie, enfin ils ont toutes les mauvaises qualités de la race malaise à laquelle ils appartiennent et dont j'aurai par la suite plusieurs occasions de parler. L'intérieur de l'île, surtout dans le S., est couvert de forêts dont une multitude de tigres de la plus grande espèce, des éléphants, des rhinocéros, des sangliers, mille variétés de reptiles dangereux, disputent la propriété à une population misérable, peu nombreuse, d'une race différente de celle des côtes et n'ayant pas la même religion. La partie N., dans le voisinage d'Achem, est habitée, si l'on en croit les Hollandais, par une nation guerrière, nombreuse et anthropophage. Il est peu de contrées qui aient subi autant de révolutions. Les Javanais prétendent avoir conquis plusieurs fois Sumatra et l'avoir tenue longtemps sous leur joug : d'anciens monuments, des traditions, une même religion, semblent justifier ces prétentions. Quoi qu'il en soit, les anciens posses-

seurs, chassés des côtes, ont été rejetés dans les forêts; leurs vainqueurs, que l'on suppose descendre des Arabes, suivent la loi de Mahomet, détestent les chrétiens, et marins aussi hardis qu'avides déprédateurs, montés en grand nombre sur des bateaux à rames appelés *pros*, ils infestent les côtes voisines et osent attaquer, pendant les calmes fréquents dans ces détroits, les bâtiments européens; les Malais eux-mêmes ne sont pas à l'abri de leurs pirateries. La côte de l'E., hérissée de bancs, bordée de marais et de terres inondées, est peu habitée et ne produit que du riz, dont le commerce se fait avec l'autre côté du détroit par les caboteurs du pays, tantôt pirates, tantôt marchands, suivant les circonstances et les occasions, car tous sont armés sous le prétexte de leur propre conservation. L'ouest produit une quantité considérable de girofle que des bâtiments de toutes les nations commerçantes du monde viennent acheter, dans les ports aussi sûrs que nombreux que forment les îles qui bordent cette côte, exposée pendant une partie de l'année à toute la violence de la mousson de S. O. Durant cette espèce de traite les équipages doivent faire bonne garde et prendre de grandes précautions, car les naturels ne laissent échapper aucune occasion favorable d'enlever les bâtiments marchands.

Mon intention avait été de passer au milieu du canal, de manière à prendre connaissance des hautes terres d'Achem et de celles de Nicobar; mais, dans la nuit qui précéda l'attérage, le courant porta la corvette si violemment au N., qu'elle eut beaucoup de peine à doubler cette dernière île. Son apparence est triste et

sombre; le sol, montagneux, couvert de bois épais, est plutôt parcouru qu'habité par un petit nombre de pauvres sauvages, d'un caractère doux, craintif, traitant bien les naufragés, mais dépourvus de toute industrie et laissant à la seule nature le soin de suffire à leur existence : aussi plusieurs fois d'affreuses famines ont enlevé une partie de cette population, réduite presqu'à rien maintenant, et habitant fort peu le bord de la mer.

Cette île appartient aux Danois. Je distinguai la baie, sûre et spacieuse, où ils avaient établi autrefois un comptoir : l'insalubrité du climat eut bientôt détruit la colonie naissante. On dit qu'une nouvelle expédition se prépare sur la côte Coromandel, au petit comptoir de Tranquebar appartenant à la même nation; tout fait présumer qu'elle ne sera pas plus heureuse que la précédente : les épaisses forêts, les pluies continuelles de la mousson de S. O., l'humidité excessive sous un soleil brûlant, causent des maladies qui enlèvent en peu de temps, non-seulement les Européens, mais même les Indiens, et font de grands ravages parmi les naturels.

Nicobar est étroite et peut avoir douze lieues de long; elle fait partie d'un archipel composé de quelques autres îles plus petites, mais dont les habitants, beaucoup moins sauvages, cultivent des légumes, des fruits, élèvent de la volaille, récoltent une grande quantité de cocos, et vendent ces produits de leur industrie aux bâtiments que le manque d'eau ou de provisions fait relâcher dans les bons mouillages qu'offrent leurs côtes. Cette

population, aussi inoffensive que celle de Nicobar, n'a aucun autre point de ressemblance avec elle : ses femmes sont même renommées pour leur grande beauté. A quelle race appartient ce petit nombre d'habitants tranquilles, industrieux, quoique proches voisins des sauvages? Tout semble faire présumer qu'ils viennent des côtes de l'Inde, et que leur établissement est la suite d'un naufrage.

Toujours sur une ligne à peu près N. et S., on trouve l'archipel des Andamans, séparés des Nicobars par un canal de trente lieues : ce nom seul fut longtemps l'effroi des navigateurs. En effet, les féroces habitants de ces îles sont méchants, traîtres, toujours en guerre entre eux, et dévorent, assure-t-on, les malheureux naufragés. Souvent même ils s'éloignent du rivage dans de grandes pirogues : alors, malheur au bâtiment mal armé qui, arrêté par le calme, est exposé à leurs attaques! Assailli de toutes parts, son équipage est massacré; la prise, dépouillée de tout ce qu'elle peut offrir de précieux à ces barbares, disparaît ensuite dans la mer.

Le grand Andaman est long de quarante lieues et en a dix environ dans sa plus grande largeur; à son extrémité S. est le petit Andaman, également élevé et couvert de bois, mais beaucoup moins étendu. Une multitude de rochers, de bancs, rendent ces parages extrêmement dangereux la nuit, surtout pendant les temps couverts et orageux qui signalent la force des deux moussons, contre lesquelles ces archipels d'un côté, et la côte de la presqu'île malaise de l'autre, semblent

destinés par la nature à défendre le grand détroit de Malaca.

Les Anglais ont tenté de faire sur la côte E. du grand Andaman un établissement au port Cornwallis, excellent mouillage, bien fermé, où l'on trouve de l'eau et du bois en abondance; mais en peu de temps le caractère insociable des habitants et les maladies forcèrent de tout abandonner. Le rendez-vous de la flotte portant l'armée anglaise destinée à faire la guerre aux Birmans, en 1827, fut fixé au port Cornwallis; pendant le séjour de l'expédition, pas un naturel ne fut aperçu.

Le navire échappé aux mers terribles et aux coups de vent qui causent chaque année de fréquents naufrages dans le fond du golfe du Bengale, trouve de l'autre côté de cette longue suite d'îles s'étendant depuis la côte du Pégu jusqu'à celle de Sumatra, un autre ciel, des mers tranquilles et souvent d'autres vents. En effet, quelques heures étaient à peine écoulées depuis notre entrée dans le détroit, que l'apparence du temps avait tout à fait changé : le ciel était clair; au fort vent de S. O. avait succédé peu à peu une jolie brise de S. qui poussait rapidement la corvette vers les îles élevées qui bordent la côte malaise que je voulais reconnaître avant de m'engager dans les passes étroites et difficiles qui devaient nous conduire devant Malaca (16).

La mer, devenue très-belle, était sillonnée par une multitude de bonites et de dorades dont les couleurs variées brillaient aux rayons du soleil quand ces poissons, dans leur course rapide, venaient à fleur d'eau dévorer le poisson volant retombant dans la mer. Des

oiseaux de l'espèce, je crois, des pétrels, assez gros, ayant le plumage gris, la tête blanchâtre, venaient souvent nous visiter.

Parfois la corvette traversait des lits de marées dont le bruit, semblable à celui que la mer ferait sur un banc, me donnait de l'inquiétude la nuit; mais bientôt nous y fûmes habitués. Les courants étaient inégaux, mais ordinairement portant au N. et à l'E.

Je profitai du beau temps et de la tranquillité dont nous jouissions pour faire reprendre à l'équipage les exercices abandonnés depuis deux mois : ces occupations secouèrent chez quelques hommes l'apathie que la chaleur, une navigation paisible et monotone entraînent à leur suite; chez d'autres, elles firent diversion dans de jeunes têtes que la vue de tant de choses nouvelles devait faire travailler; enfin elles durent conserver à tous les connaissances acquises et amener de nouveaux progrès.

Le 9 août, dans l'après-midi, nous eûmes connaissance de Pulo-Bouton (*Pulo* signifie *île* en langage malais), que son élévation en forme conique, séparée au sommet en deux parties, fait facilement reconnaître. Alors je fis gouverner sur l'île du Prince-de-Galles, éloignée de trente lieues et que je voulais voir de très-près.

Nous vîmes successivement plusieurs des îles qui bordent la côte malaise et laissâmes sur la gauche le golfe de Martaban, plus connu sous le nom de Rangoun, ville bâtie sur ses bords, à l'embouchure d'une rivière peu profonde. Cette cité, l'une des plus considérables du royaume d'Ava soumis au souverain des Birmans,

fut prise, après un long siége, dans la guerre sanglante que ce puissant roi soutint contre les Anglais en 1827; il résista courageusement aux efforts de ses ennemis pour le soumettre au joug qui pèse sur l'Inde : la compagnie y prodigua ses trésors (17), perdit une partie des troupes employées dans cette expédition, faite dans un pays malsain, marécageux, inondé par des rivières et des pluies, défendu par une population brave, féroce, fanatique pour la religion de Boudna, ennemie jurée de celle des Indous qui composaient la plus grande partie des forces anglaises. Deux années de guerre ont eu pour résultat le pillage de Rangoun et de quelques petites villes environnantes, quarante millions que le roi des Birmans a promis de payer, qu'il n'a pas encore livrés et qu'il ne donnera sans doute jamais, enfin la cession de quelques points sur la côte du Pégu. Que sont pour la compagnie ces faibles avantages, mis en balance avec la haine de tous les peuples malais, irrités contre les Anglais par cette expédition; auprès de l'inquiétude remuante que les souverains voisins montrent depuis la guerre à laquelle ils doivent la connaissance des futurs projets de l'ennemi et en même temps celle de leur force pour lui résister? Aussi l'entreprise a-t-elle été considérée dans l'Inde, par tous les hommes sensés, comme impolitique et pouvant amener plus tard de fatals résultats pour les intérêts de la compagnie.

Mais déjà nous éprouvions les inconvénients de la navigation des détroits; la chaleur était étouffante, les brises molles et très-variables forçaient de manœuvrer constamment : souvent la nuit une partie de l'horizon

se couvrait de nuages noirs, les éclairs brillaient presque sans interruption ; le tonnerre faisait entendre ses longs roulements dans les montagnes de Sumatra ; tout annonçait un de ces grains de N. O. si redoutés dans le détroit : les précautions étaient prises, mais le calme continuait et nous recevions des torrents de pluie.

Cependant la corvette avançait toujours vers le fond du détroit. Le 10 août, dans l'après-midi, nous aperçûmes le pavillon anglais flottant sur les forts de la belle île du Prince-de-Galles, que sa position commandant le passage, et son commerce avec les pays malais environnants, ont fait devenir un établissement important. On y compte un grand nombre de négociants européens ; mais la plus grande partie de la population est composée de Malais et surtout de Chinois qui tiennent tout le petit commerce et composent presque exclusivement la classe ouvrière. Cette ville n'existait même pas à la fin du siècle dernier. Ce fut alors qu'un jeune Anglais, naviguant sur un bâtiment marchand, se fit aimer de la fille du roi de Quéda, l'obtint de son père qui lui donna en dot Pulo-Pinang couverte à cette époque de bois épais, à peine habitée, et séparée du continent par un canal d'une lieue environ. Ne sachant que faire de son immense propriété, le nouveau possesseur la céda à la compagnie des Indes, qui aussitôt l'entoura de fortifications et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cette île est montagneuse et élevée ; mais le versant du côté de la côte malaise, étant en pente douce jusqu'à la mer, a offert un superbe emplacement pour une multitude de belles maisons, de charmantes habitations en-

tourées de bosquets et de jardins; ces maisons dominent une rade aussi vaste que sûre, toujours couverte de bâtiments qui, après avoir apporté des marchandises d'Europe, retournent dans les grands établissements de l'Inde, chargés de bois de construction et de riz tirés du pays d'Achem et des divers royaumes malais voisins, dont les *pros* remplissent le port de la nouvelle colonie. Parmi ces royaumes, celui de Tenasserim est le plus important, quoique placé sur la partie la plus étroite de la presqu'île malaise; il possède le port de Mergui, à l'embouchure de la rivière du même nom. Dans les temps, passés ce mouillage était très-fréquenté par les Français, mais les caboteurs anglais seuls y paraissent maintenant. Toute cette longue bande de côtes est généralement très-basse; l'approche en est rendue difficile par des rochers, des bancs et de petites îles, et défendue encore davantage par une population méchante et sans foi. Les terres ne produisent que du riz ; elles sont mal cultivées, excepté dans le voisinage de l'établissement anglais, dont l'influence se fait sentir sur une partie de la province environnante. Celle-ci fournit en assez grande quantité les légumes et tous les fruits des tropiques, des volailles, des bœufs pour la consommation des habitants de l'île du Prince-de-Galles, de sa forte garnison et des bâtiments de guerre qui forment, sous les ordres d'un amiral, un point de station destiné, mais en vain, à protéger le commerce contre les nombreux pirates qui infestent ces parages.

J'ai dépeint les habitants des côtes de Sumatra; les

Malais ne valent pas mieux : quoique de la même race, ils sont toujours en guerre, et le détroit qui les sépare est le théâtre de leurs brigandages continuels. En effet, quel autre caractère, quelles habitudes moins atroces pourraient avoir des hommes soumis au plus abominable système de gouvernement qui ait jamais pesé sur l'espèce humaine? Le souverain est maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, aux yeux desquels le nom d'esclave est le plus beau des titres. Aussi la classe inférieure, condamnée à cultiver les terres de ses maîtres, est réduite au dernier degré de misère et d'asservissement. Cette population, trop malheureuse pour être considérable, existe pour ainsi dire au milieu des bois qui couvrent une partie du pays et que parcourent de nombreuses bandes de tigres détruisant les animaux domestiques. Les chefs dont les possessions bordent le rivage, soumis de la part du souverain aux mêmes exactions, au même joug qu'ils font peser sur leurs sujets, ont cherché dans la piraterie des richesses moins longues à acquérir et plus faciles à soustraire à la rapacité des sultans. Ce brigandage leur a offert un avantage non moins précieux pour eux, celui de se procurer des esclaves qui cultivassent les terres pendant les courses ou le repos de leurs maîtres. Je laisse à penser quel est l'horrible sort réservé à ces malheureuses créatures, il est affreux; les indigènes peuvent y résister, mais les Européens et les Chinois succombent en peu de temps.

Les Malais forment donc la race la plus méchante du globe, mais heureusement elle est peu brave ; car

autrement les Européens auraient difficilement pu s'établir et se soutenir dans ces contrées.

Le Malais est aussi mal partagé au physique qu'au moral : sa stature est généralement au-dessous de la moyenne; ses membres ramassés décèlent la force, il est vrai, mais ils sont désagréablement conformés; la couleur de sa peau, cuivre rouge foncé, des cheveux noirs et crépus couvrant un front large et bas, les pommettes des joues saillantes et pointues, les yeux enfoncés, jaunâtres, un regard traître et sauvage, donnent à la figure du Malais quelque chose de celle du tigre; enfin un nez court et aplati, une bouche très-grande dont les lèvres, naturellement grosses, sont teintes en rouge et tenues constamment mouillées par le jus sanguinolent du bétel mêlé à la salive, forment à ces hommes une physionomie repoussante que je n'ai retrouvée chez aucun des peuples, même sauvages, que nous avons visités.

La plante appelée *bétel*, qui donne son nom à la composition formée de trois autres ingrédients, ressemble assez au haricot de nos climats, grimpe de même contre les arbres et les échalas, et préfère les terrains humides ainsi que le voisinage des ruisseaux : la feuille, que seule on emploie, est vert tendre, d'un goût aromatique et piquant, plus large surtout à sa base que celle du haricot et plus pointue à l'extrémité; les bords en sont légèrement dentelés. Cueillie verte, elle sert à envelopper artistement un peu de chaux très-blanche faite avec des coquilles, plus un morceau de noix d'arèque, produit de l'aréquier, arbre assez grand, d'un feuillage touffu et

brillant, dont les noix, qui pendent par grappes, ressemblent beaucoup au fruit encore vert du noyer d'Europe, sont de la même couleur, d'une grosseur semblable et également rondes; mais l'intérieur est différent : celui de la noix d'arèque n'a pas de coquilles et n'offre qu'une substance dure, amère, blanchâtre et noire au milieu. On joint encore au bétel de la terre du Japon, espèce de gomme noirâtre dont l'amertume est agréable; elle est extraite des feuilles d'une plante qui, soumises à l'ébullition, donnent cette substance encore en sirop, mais qui devient dure en refroidissant; coupée alors en petits morceaux, elle est livrée à la consommation. Tout cet amalgame forme une boule de la grosseur du pouce; il est préparé le matin pour la journée, et toujours présenté au nouvel arrivant en signe d'hospitalité.

L'usage du bétel est répandu non-seulement dans la presqu'île malaise, mais dans toutes les îles du grand archipel d'Asie. Quelles sont ses propriétés médicinales? Je n'ai jamais pu obtenir une solution satisfaisante à cet égard : je serais porté à croire que ces peuples mâchent le bétel comme les Européens fument le tabac, par désœuvrement et non par utilité; que les uns et les autres, surtout les premiers, sacrifient à une fantaisie la conservation de leurs dents, dont ordinairement les Malais sont privés dans un âge peu avancé.

Chez cette nation féroce le sexe le plus faible est réduit à l'esclavage; condamné dans les rangs élevés à une réclusion perpétuelle par des hommes jaloux jusqu'à la fureur, il est chargé, dans les classes inférieures, de tous les travaux les plus pénibles, qui le privent des

attraits que la nature ne lui a pas entièrement refusés. Prises très-jeunes, les femmes malaises sont bien faites, avec des traits agréables, mais la bouche défigurée aussi par l'usage du bétel; leurs yeux ont une expression de douceur et de résignation : en effet, connaissant le malheur, elles sont compatissantes pour les esclaves, et c'est par leurs soins que plusieurs Européens ont conservé l'existence et recouvré la liberté.

L'habillement des femmes, comme celui des hommes, se compose d'une chemise retombant au-dessous des genoux, sur un pantalon large et long; le tout en toile de coton, bleue pour les pauvres et blanche pour les classes supérieures; un bonnet brodé en or ou un simple mouchoir sur la tête; autour du corps une large ceinture d'étoffe, ordinairement de couleurs éclatantes et dans laquelle sont placés, et même souvent cachés, deux longs poignards dont les ornements, parfois d'un très-grand prix, complètent le costume d'un Malais de rang élevé. Les grands personnages portent des espèces de babouches à la turque; le sultan seul peut les garder constamment : nul ne peut paraître devant lui, même ses enfants, autrement que pieds nus.

Cette population est généralement très-sobre; elle doit, suivant toute apparence, cette seule bonne qualité aux principes sévères de la religion de Mahomet, pour les musulmans, et à la nécessité, pour les sectateurs des autres croyances. Tous ne vivent que de riz, de volailles, de poisson et d'eau : ils ne connaissent que peu ou point les liqueurs fortes.

Quelques sultans déploient un grand luxe à leur cour

et accordent beaucoup de prix à tout ce qui vient d'Europe. Cet exemple, suivi par leurs premiers sujets, est la source d'une branche lucrative de commerce qui nous appartenait autrefois, ainsi que celle des étoffes et des toiles de coton, dont les Anglais se sont également emparés; elles font la fortune des marchands établis à l'île du Prince; eux seuls, pour ainsi dire, ont profité de la guerre contre les Birmans, par la facilité qu'ils ont acquise de trafiquer librement et avec quelque sûreté, sur les divers points de la côte qui ont été concédés aux Anglais, dont le gouvernement, connaissant toujours parfaitement ses véritables intérêts, sait que le commerce, encouragé, rend toujours au centuple les sacrifices faits pour lui.

Le climat sain et agréable dont jouit l'île du Prince, plus encore que ses richesses et ses plaisirs, attire une foule de voyageurs qui viennent des côtes de l'Inde y chercher le rétablissement d'une santé délabrée. La ville n'est pas considérable ni régulièrement bâtie, mais elle est ornée de ces belles maisons annonçant, comme à Madras et à Calcutta, le siége d'un gouvernement. On y voit également de ces établissements publics qui doivent naissance à la prospérité.

Si les présidences de l'Indostan sont dotées de plusieurs belles écoles pour l'éducation de la classe des sang-mêlés, de colléges où les orphelins européens des deux sexes sont élevés et entretenus par la prévoyante générosité de la compagnie, l'île du Prince possède aussi deux écoles; l'une est pour la jeunesse anglaise, et c'est de l'autre que sortent les hommes de toutes les nations

de l'Asie qui vont, comme missionnaires ou interprètes, en Chine et dans tous les grands établissements anglais.

Le soleil allait se coucher, quand une brise plus fraîche nous fit dépasser rapidement Pulo-Pinang. Le temps était magnifique : sur la mer, à peine agitée, un grand nombre de navires, avec leurs voiles doucement arrondies par un vent léger, entraient dans le port ou en sortaient; d'autres plus grands faisaient route avec nous; une foule de caboteurs et de bateaux de pêche, redoutant les pirates, pressaient leur retour vers le rivage pour y passer la nuit. Cette longue suite d'îles, élevées et détachées de la côte, couvertes de sombres forêts, offraient à nos regards un spectacle enchanteur, que la nuit et notre éloignement qui augmentait à chaque instant firent bientôt disparaître entièrement.

Nous approchions du passage le plus difficile du détroit; il est resserré entre deux bancs de sable parsemés d'inégalités dangereuses et peu connues : une seule, sur laquelle il n'y a que douze pieds d'eau, est parfaitement placée sur les cartes et se trouve sur la route des navires, que des îles ou des points à terre très-éloignés, et difficiles à distinguer quand la moindre vapeur couvre l'horizon, peuvent seuls diriger au milieu des hauts-fonds. Souvent les calmes abandonnent les bâtiments à l'effet dangereux et inégal des courants, et les forcent à mouiller; d'autres fois cette précaution est nécessaire la nuit, et même le jour, contre les grains subits et violents de N. O., accompagnés de coups de tonnerre effrayants et de torrents de pluie, qui enlèvent tout

moyen de se conduire au milieu de ces passes étroites, témoins de bien des naufrages.

La Favorite fut plus heureuse: le 10 au soir j'eus connaissance des deux petites îles Aroas, d'où les pirates guettent souvent les navires trop faibles pour leur résister; elles servent, ainsi que le mont Parcelar, situé sur la côte malaise, de points de reconnaissance pour traverser les bancs. Après une nuit passée à l'ancre et dont un orage violent signala le commencement, la corvette, poussée par une jolie brise, franchit les dangers, et, longeant les rivages malais, fit route pour Malaca.

Dans cette partie, la presqu'île commence à se rapprocher de Sumatra, qui incline aussi un peu du même côté et rétrécit le détroit, dont de hauts-fonds dangereux remplissent le milieu. Nous passâmes la nuit suivante dans ces parages; elle fut pour moi une des plus inquiétantes de la campagne: le temps était sombre et menaçant; les grains, venant de directions opposées, et que des éclairs éblouissants et une pluie presque continuelle rendaient encore plus dangereux, se succédèrent jusqu'au matin. Redoutant le calme pour le lendemain, je n'avais pas voulu mouiller: la sonde et la surveillance infatigable des officiers de quart et surtout du second que le jour retrouva encore auprès de moi, servirent de guides et firent tout surmonter. Nous en fûmes récompensés quand, au lever du soleil, Malaca se fit voir dans le lointain.

Quel est l'homme qui, s'il a lu Raynal ou l'histoire intéressante des guerres des Portugais dans les Indes, ne

retrouve pas, au nom de Malaca, un respectueux souvenir? Ce fut le premier et, pendant bien des années, le plus grand des établissements européens dans cette partie de l'Asie, dont les plus puissants souverains vinrent souvent attaquer en vain des remparts orgueilleux défendus par les compagnons des Albuquerque et des Atayde : alors cette ville était le centre du commerce de tous les pays malais et du grand archipel d'Asie. Placée au milieu du détroit, seul passage connu des navigateurs de cette époque pour aller en Chine et retourner en Europe, Malaca voyait les flottes marchandes de toutes les nations attendre sous ses murs la saison favorable pour doubler le cap de Bonne-Espérance; les bâtiments de tous les pays y abordaient pour acheter les produits des contrées environnantes. Mais à mesure que les autres détroits furent connus, que les marins redoutèrent moins le cap de Bonne-Espérance, la prospérité de Malaca diminua peu à peu. Privée de ses intrépides défenseurs, dont le souvenir seul est resté dans les Indes, elle fut attaquée et prise plusieurs fois par les Espagnols et les Hollandais; quand enfin, vers la fin du siècle dernier, elle tomba au pouvoir des maîtres de Java, ils la trouvèrent détruite en partie par plusieurs siéges, et son ancienne splendeur était tout à fait éclipsée. La possession de l'île du Prince-de-Galles acheva la ruine de cette ancienne colonie portugaise qui, tombée tout à fait dans l'obscurité, a été cédée par les Hollandais à l'Angleterre en échange d'un petit comptoir sur la côte O. de Sumatra. Sous ses nouveaux maîtres, Malaca n'est plus qu'un bourg habité par une

dizaine de marchands européens; quelques cipayes maintiennent l'ordre parmi une population de Chinois et de Malais, et gardent le pavillon anglais déployé sur le monticule d'où l'ancienne citadelle, qui n'existe plus, dominait la ville et la mer. Toutes ces fortifications qui soutinrent tant d'assauts, qui virent de formidables expéditions aller porter dans ces contrées sauvages la terreur du nom européen; ces souvenirs de gloire des anciens Portugais, ont disparu comme la puissance et l'énergie de cette nation. (Pl. 26.) Je ne vis plus que quelques maisons entourées d'arbres, du milieu desquelles s'élevait une petite église en ruine, située sur un tertre; elle se détachait agréablement du vaste rideau de verdure qui couvrait les terres dans le lointain. Plus près de nous, et sur le bord de la mer, étaient une multitude d'habitations chinoises, construites sur pilotis, serrées entre elles et peintes en blanc; elles formaient d'une manière singulière le premier plan du riant tableau que le soleil couchant vint éclairer à nos yeux quand enfin, après une journée de calme, la brise légère nous permit de mouiller devant Malaca. Sur notre gauche était la petite île aux Pêcheurs, d'un aspect singulièrement pittoresque; elle touche presque au rivage et fait reconnaître le bon mouillage aux bâtiments; de l'autre côté le groupe des îles à l'Eau bornait l'horizon et semblait terminer les terres basses qui s'enfuyaient dans le lointain.

J'avais oublié l'antique gloire, les remparts de Malaca, mais j'admirais sa charmante position, cette plaine immense qui, du pied des montagnes éloignées, vient

péens voisins où ils sont fort chers. Des quais assez bien entretenus, restes d'une prospérité évanouie, empêchent la mer d'inonder les terrains bas environnants; ils soutiennent un léger pont-levis (Pl. 23), seul moyen de communication entre le quartier habité par les blancs et maintenant presque entièrement abandonné depuis le départ des Hollandais, et celui qu'occupent les Malais et les Chinois. J'ai retrouvé cette séparation dans tous les anciens établissements sur ces côtes : l'esprit remuant et traître des indigènes, le penchant connu des Chinois pour les conspirations, la rendent absolument nécessaire.

J'ai remarqué de jolies petites maisons de l'un et de l'autre côté de la rivière; mais celles des Européens, entourées de bosquets d'orangers et de mangoustiers, sont mieux situées; elles font face à la mer d'où vient la fraîcheur après le coucher du soleil.

La soirée passée au milieu de l'intéressante famille du résident fut paisible et remplie de charmes; c'est une de celles de toute la campagne dont je conserve le plus doux souvenir. Le temps était magnifique quand nous revînmes à bord; il faisait calme, mais la chaleur n'était pas étouffante comme sur les côtes de l'Inde : pas un nuage ne voilait la clarté de la lune; elle dessinait Malaca, sa petite église blanche, les rivages environnants qu'une brume légère faisait confondre avec la mer unie comme une glace. Quelques pêcheurs, enhardis par la présence de la corvette et osant braver les pirates qui, souvent cachés dans les rochers voisins, enlèvent ces malheureux et les traînent dans un

esclavage éternel, venaient jeter leurs filets auprès de nous. Dans cet excellent mouillage nous n'avions pas à redouter les grosses mers, les moussons furieuses du golfe du Bengale et des côtes de l'Indostan : pendant toute l'année le temps est beau; quelques grains de N.O., souvent violents et accompagnés de torrents de pluie, signalent, il est vrai, la mauvaise saison dans laquelle nous étions, mais peu d'heures les voient commencer et finir : le ciel redevient clair et beau, et il ne reste du mauvais temps qu'une agréable fraîcheur. Pendant l'autre saison, les calmes, les brises faibles et variables se succèdent alternativement; cependant elles soufflent assez régulièrement de la mer le soir; et chaque matin, dans notre navigation près du rivage, de légers souffles de vent nous apportaient des bouffées d'odeurs aromatiques qu'exhalaient les bois voisins. Cependant un long repos n'était pas fait pour nous, peut-être même aurait-il convenu fort peu à nos goûts : bien de mauvais temps attendaient encore *la Favorite*, mais combien d'objets nouveaux à voir et de pays à visiter!

Dans la matinée suivante une légère brise favorable s'éleva, je voulus en profiter, et nous mîmes sous voiles, ayant à bord un pratique pour les passes étroites conduisant à Sincapour et qui m'étaient tout à fait inconnues. A Malaca le détroit a tout au plus dix lieues de large, et cet espace est rempli de bancs et d'îles qui partant de la côte opposée, viennent rétrécir beaucoup le canal que suivent les bâtiments le long du rivage malais. Bientôt Sumatra, en s'élargissant et projetant un groupe d'îles dans l'étroit passage resté libre jus-

que-là, ne laisse plus qu'un canal rendu encore plus dangereux par un courant aussi variable que violent : nous y arrivâmes le surlendemain de notre départ de Malaca ; et après plusieurs mouillages que le calme rendit nécessaires, une jolie brise nous fit franchir les dangers heureusement. Nous avions laissé sur la droite le groupe élevé des îles Carimons, ce redouté repaire des pirates malais, qui, des pointes avancées et des îlots derrière lesquels ils sont cachés, se jettent à l'improviste sur les bâtiments hors d'état de combattre leurs *pros* armés souvent de pièces de canon, et que, pendant le calme qui empêche leur proie de s'échapper, plusieurs rangs de rames font voler sur la mer. Si la résistance a été opiniâtre mais inutile, et que le voisinage d'un comptoir européen leur fasse craindre d'être découverts, ces brigands égorgent ou noient les équipages, entraînent la prise dans des lieux retirés qu'eux seuls connaissent, et la coulent quand elle est entièrement dépouillée. C'est ainsi que, quelques mois avant notre passage, trois navires anglais avaient disparu ; et si des marchandises de leurs cargaisons, portées par des Malais à l'île du Prince-de-Galles pour y être vendues, n'avaient été reconnues par les armateurs eux-mêmes, on ignorerait sans doute encore la destinée des équipages, composés d'Indiens, et réduits en esclavage ; les passagers, au nombre desquels se trouvaient plusieurs Anglais de distinction, et leurs familles, allant à Sincapour dans l'intention d'y rétablir leur santé, avaient été égorgés ou précipités dans la mer après les plus horribles traitements.

Rarement les pirates tentent une expédition dont leur grand nombre ou quelque perfidie n'assure pas le succès. Quelquefois une pirogue montée par plusieurs Malais vient offrir au bâtiment arrêté par le calme du poisson ou des fruits; ils sont empoisonnés. Les espions, après avoir reconnu la force de l'équipage, le nombre des canons, tous ses moyens de défense, se retirent; mais ils reviennent bientôt sur des *pros* fortement armés attaquer des hommes en proie aux souffrances les plus affreuses, que les terribles *crits* malais ont bientôt terminées.

De semblables atrocités que la station navale anglaise, quoique nombreuse, n'a pu encore réprimer, se commettent cependant sous le plus beau ciel et dans les plus magnifiques pays du monde, mais habités par une abominable population et par des tigres moins méchants qu'elle.

Quelle scène admirable de grandeur se déploya devant nous quand la corvette entra dans le détroit du Gouverneur, qui vient immédiatement après celui de Malaca et conduit dans les mers de Chine! La fin du jour approchait, le ciel était presque sans nuages; nous traversions rapidement un vaste bassin formé par une foule de petites îles offrant un coup d'œil aussi varié qu'enchanteur; les unes montagneuses et élevées, formaient des sites imposants et romantiques; d'autres, couvertes de bois et d'un aspect plus doux, semblaient des pelouses vertes étendues sur la mer; enfin le danger que trois cocotiers font seuls distinguer, les îlots Coney et Rabbit couverts de verdure qui venait border de jolies anses de sable blanc, formaient un agréable

contraste, et quoique séparés entre eux par des passages larges et profonds, semblaient les anneaux verts d'une chaîne qui fermait le détroit. Dans le lointain, les hautes montagnes de la grande île de Battam; de l'autre côté, les terres de la presqu'île malaise, moins élevées, mais également couvertes de sombres forêts, formaient le fond du tableau que les ombres de la nuit vinrent affaiblir peu à peu et faire disparaître enfin tout à fait à nos regards.

Le vent frais dans l'après-midi avait beaucoup perdu de sa force. Nous luttions contre le courant, qui changeant deux fois de direction dans l'année, suivant la saison, rend la navigation du détroit du Gouverneur difficile, quand les brises ne sont pas réglées : celle qui nous poussait, quoique très-faible, suffit à la légère *Favorite*, qui après avoir doublé péniblement les rochers et les récifs nombreux bordant l'île Sincapour, mouilla enfin, le 17 août, à onze heures du soir, devant l'établissement anglais qui porte ce nom.

Cette ville est un des exemples modernes les plus extraordinaires de ce que peut le commerce maritime d'une grande nation quand il est encouragé et conduit par de sages et convenables institutions. Quelques années encore après la paix de 1814, les navigateurs qui passaient les détroits ne voyaient sur Sincapour que des bois épais, et sur le bord de la mer que de misérables cabanes de pêcheurs. Mais cette île sauvage dominait le détroit qui lie l'Inde avec la Chine : peu de jours d'une navigation facile pouvaient amener sur ses bords les *pros* marchands des îles de la Sonde, du golfe de Siam et des nombreux archipels qui couvrent les

mers voisines. Les Hollandais s'enrichissaient dans Batavia par le monopole qu'ils exerçaient sur ces contrées : deux siècles semblaient avoir consacré à leurs yeux les vexations qu'ils faisaient éprouver aux Malais, forcés de se soumettre à des droits aussi injustes qu'exorbitants : l'Angleterre entendit leurs cris et comprit de suite l'avantage qu'elle pouvait en tirer. Sincapour devint une cité florissante, un port franc où tous les navires du monde, hors les Américains, purent aborder sans payer aucun droit, et Batavia se vit abandonnée.

Chaque année a vu la prospérité du nouvel établissement augmenter d'une manière vraiment fabuleuse. Il est devenu l'entrepôt du commerce immense de l'Europe avec cette partie de l'Asie et les grands archipels voisins ; sa rade si belle, si sûre, est constamment couverte des pavillons de toutes les puissances commerçantes : son port peut à peine contenir la multitude de caboteurs malais qui abandonnant la route de Java, viennent échanger le sucre, le café, les beaux bois de Siam, l'étain renommé des îles Battam et Bentang, et mille autres produits moins considérables, mais plus précieux, contre les marchandises d'Europe qui livrées sans droits et à des prix que la concurrence tient à un taux modéré, ont trouvé une consommation que les calculs les plus vrais feraient trouver incroyable, et qui cependant augmente encore chaque jour. Un autre but semble avoir guidé la compagnie anglaise dans la fondation de Sincapour : elle a espéré trouver un débouché avantageux à l'énorme quantité de

Cette île, sur laquelle quinze années ont produit de si grands changements, peut avoir dix lieues de l'E. à l'O., et cinq dans sa plus grande largeur, du N. au S.; elle est entourée de plusieurs autres îles plus petites, inhabitées et couvertes de bois; son sol, surtout dans l'intérieur, est formé de collines peu élevées offrant une multitude de positions pittoresques, que les habitants européens ont couvertes d'habitations situées presque toutes auprès de ruisseaux descendant à la mer. Cependant les deux grands côtés de l'île ne sont pas également favorables à la culture et aux établissements: l'un, qui est séparé de la côte malaise par un canal étroit que suivaient autrefois les bâtiments allant à la Chine, est inégal et rocailleux sur le bord de la mer; l'autre, seul habité, offre au contraire une pente douce depuis les terres un peu élevées jusqu'au rivage, dont un banc de vase défend l'approche aux grands bâtiments. Cette position domine le détroit du Gouverneur, large de trois lieues, et une belle baie fermée à l'O. par quelques îlots que projette au large une des pointes avancées de Sincapour dont l'extrémité E. abrite le mouillage dans cette même direction. C'est au fond de cette baie et sur les bords d'une petite rivière qui la partage en deux parties, qu'est située la ville que le jour vint montrer enfin à notre impatiente curiosité. Devant elle étaient mouillés cinq grands vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise, et un grand nombre de bâtiments particuliers de la même nation. Le mouvement des canots, celui d'une multitude de bateaux apportant à bord les cargaisons attendues ou transportant au rivage les marchandises

venues de l'Inde ou d'Europe; enfin des flottes entières de caboteurs et de *pros* malais, entrant dans le port avec leurs nombreuses et longues rames ou leurs trois voiles carrées, offraient à nos yeux l'image d'une activité que je n'avais vue nulle part ailleurs. La longue ligne de belles maisons blanches qui bordent la mer, les charmantes habitations qui sur un plan plus éloigné semblaient autant de taches au milieu des bois, contrastaient d'une manière attrayante avec le rivage désert, d'un vert sombre, de la côte malaise voisine, et avec les hautes montagnes de Battam couvertes d'épaisses forêts, parcourues par des tigres énormes, seuls ennemis des pirates qui viennent y cacher le fruit de leurs déprédations.

Le salut des pavillons échangé dans la matinée, je descendis à terre voir le résident: ma visite fut courte; et en attendant le départ pour la campagne d'un négociant anglais auquel nos aimables connaissances de Malaca m'avaient adressé, j'eus le temps de parcourir la ville. Je joindrai ici les observations que le séjour de *la Favorite* à Sincapour m'a mis à même de faire sur ce curieux établissement.

Ainsi que je l'ai déjà dit, la ville est partagée en deux parties par une rivière assez profonde à son embouchure pour porter de gros bateaux dont une multitude bordent des quais couverts de belles maisons et d'immenses magasins devant lesquels se déploient toute l'activité et le mouvement d'une importante place de commerce. (Pl. 27.) Une foule agissante d'hommes de couleur, d'habillements, de langages différents, encombre les passages : parmi eux se font distinguer, par leur figure blanche, la

forme de leurs yeux, l'extrême propreté de leur habillement, les Chinois qui composent exclusivement les classes agricoles et ouvrières de la colonie; ils ne peuvent être confondus avec les marins malais au teint cuivré et basané, au regard farouche, à la taille courte et ramassée; des cheveux noirs, sales et crépus, un front sur lequel sont empreintes la méchanceté et la perfidie, sont cachés sous un chapeau de paille fortement tressée, de forme conique, à larges bords et attaché sous le menton; un simple caleçon en toile bleue, pour tout vêtement, laisse apercevoir des membres gros et musculeux. Ces hommes dangereux étaient accroupis sur le bord des *pros* dont j'admirais la construction, les formes fines et dégagées de tout ce qui aurait pu embarrasser leur marche rapide. Ces embarcations pontées sont pointues aux deux bouts et peuvent avoir soixante pieds de long sur une faible largeur : plusieurs étaient armées de petits canons, de pierriers et de quelques fusils, outre le *crit* que chaque matelot porte à sa ceinture et qu'il ne quitte jamais. Toutes ces précautions sont prises contre les pirates; elles servent aussi à augmenter les bénéfices de l'armateur, quand l'occasion se présente de le faire impunément aux dépens d'un bâtiment plus petit ou moins bien armé; car l'amour de la piraterie est inhérent au caractère du Malais, comme il l'a été du reste à celui de tous les peuples d'Europe avant qu'ils ne fussent arrivés à un haut degré de civilisation ; et sur plusieurs parties des côtes on retrouve encore, malheureusement pour les marins, des souvenirs de ce temps de barbarie. Dans le grand archipel d'Asie les Hollan-

dais seuls sont parvenus à faire respecter leur pavillon. Le voisinage de Batavia, une flotte de guerre bien entretenue, le supplice immédiat des forbans capturés, les dédommagements ou l'exil aux îles Moluques, auxquels sont contraints par la force des armes les sultans dont les domaines ont reçu le butin des pirates, inspirent à ceux-ci une salutaire frayeur, qui ne va pas cependant jusqu'à empêcher qu'il n'y ait parfois quelques bâtiments et leurs équipages massacrés sur la côte même de Java.

Tous les monuments publics ont été concentrés sur la rive gauche de la rivière. La vaste maison du résident est construite en briques recouvertes avec de la chaux dont l'extrême blancheur donne de loin à l'édifice une certaine apparence de grandeur; le toit en terrasse est soutenu, ainsi que la belle galerie qui entoure le premier étage, par un rang de petites colonnes: malgré tous ces ornements, l'architecture est lourde, sans grâces, et fait peu d'honneur à celui qui en a dressé le plan; le palais de justice, les prisons, l'hôtel des douanes, la demeure du second résident, sont dans le même genre et peu en harmonie avec les progrès qu'a faits l'architecture en Europe, et dont on trouve les plus beaux modèles suivis à Calcutta et à Madras.

En s'éloignant un peu du bord de la mer on trouve les promenades, dont les allées, plantées d'arbres très-jeunes, ne donnent encore aucun abri contre les rayons du soleil: aussi est-ce après son coucher que, dans de jolis équipages traînés par de petits chevaux javanais, à l'œil vif, aux formes gracieuses, à la course rapide, les

riches négociants européens viennent y respirer la fraîcheur que la brise de mer apporte chaque soir. Fort peu habitent ce côté de la ville, dont les vastes terrains inoccupés semblent attendre en vain des constructions; car tout le commerce, toute l'activité se sont portés sur l'autre côté de la rivière, où l'on arrive par un pont en bois aussi peu solide qu'élégant. (Pl. 28.) L'emplacement qu'ont choisi les marchands, que leurs intérêts trompent rarement, offre tous les avantages qu'il est possible de désirer pour un établissement. Plusieurs ramifications de la rivière forment autant de canaux navigables pour d'assez fortes embarcations, qui viennent déposer leurs chargements devant des magasins dont les fondations avancées servent à contenir les eaux.

Si l'on s'éloigne du bord de la rivière, des rues larges, bien alignées, venant aboutir à une place carrée, assez vaste et entourée des habitations les plus considérables, la multitude de maisons nouvellement achevées ou en construction, annoncent la prospérité, compagne d'un commerce libre et étendu. Les marchands chinois, qui font tout le petit commerce, ornent leurs demeures avec le goût bizarre de leur nation. Les façades sont couvertes de fresques en couleurs très-vives qui, vues d'une certaine distance, offrent un coup d'œil aussi singulier que riant. La partie inférieure est toujours occupée par des boutiques où sont artistement arrangés les produits de l'industrie du monde entier, et surtout de la Chine. La symétrie plaît à l'acheteur et forme un moyen de séduction dont savent profiter les marchands de ce peuple trop vanté, trop décrié, et que je me réserve de peindre

plus longuement quand je l'aurai étudié dans son propre pays.

Tant de travaux achevés en si peu de temps donnent déjà à Sincapour une apparence d'ancienneté aux yeux d'un nouveau débarqué ; mais s'il s'éloigne des dernières maisons, en dirigeant ses pas vers l'intérieur de l'île, le spectacle change peu à peu, et il retrouve les vestiges de la nature sauvage expirant sous les efforts de la civilisation. Une route bien entretenue circule au milieu de terrains inondés, que couvrent une multitude de cases malaises élevées sur des pieux ; plus loin des cannes à sucre d'une grande beauté couvrent un sol moins marécageux. Des deux côtés du chemin s'étendent quelques champs de légumes dont les jardiniers chinois vendent bien cher les récoltes aux Européens ; enfin, par une montée fort douce et presque insensible, on arrive aux charmantes habitations où les riches négociants viennent se délasser chaque soir des travaux d'une journée passée en ville et dans leurs magasins. La plupart de ces maisons, dont quelques années, quelques mois auparavant, la place était occupée par des bois qui les entourent encore, sont dans des positions aussi pittoresques pour le coup d'œil que favorables à la fraîcheur, si précieuse sous ce climat brûlant. Des monticules qu'elles dominent on jouit de la vue délicieuse du détroit, de la rade et des bâtiments qui la quittent ou arrivent au mouillage. Leur intérieur, parfaitement distribué, est embelli de tout ce que le luxe d'Europe et de Chine peut offrir de plus commode et de plus confortable. Construites entièrement en bois, ces

habitations, à un seul étage, sont supportées, quoique très-vastes, par des pieux qui les élèvent à plusieurs pieds au-dessus du sol; cette précaution nécessaire ne les met pas toujours entièrement à l'abri de la multitude d'insectes incommodes et de reptiles dangereux que l'humidité engendre dans un pays très-chaud et couvert de bois épais, véritables repaires des plus terribles moustiques qui aient jamais fait la guerre au pauvre genre humain.

Sur les revers des collines, de jeunes plantations de cannelliers et de girofliers semblent disputer la terre aux arbres de la forêt, dont les énormes squelettes, à moitié consumés par le feu, témoignent des travaux que leur destruction a coûtés à l'homme, qu'ils embarrassent encore de leurs débris. Mais quelques pas plus loin, ce contraste cesse et la nature sauvage, abandonnée à elle-même, reparaît dans toute sa splendeur et sa sombre majesté : vous entrez dans des bois épais dont la silencieuse solitude jette l'âme dans une tristesse respectueuse; ils semblent ne donner passage qu'à regret à l'homme, dont la hache doit les renverser un jour.

Les marais, formés par les ruisseaux descendant des montagnes, cèdent également peu à peu aux travaux dirigés par les Européens, qui emploient avec succès à leur desséchement une plante indigène ayant quelque ressemblance avec le cardon de France : ses feuilles sont plus larges, plus touffues, aussi fortes, moins longues, d'un vert plus foncé; elles ont la propriété de croître rapidement dans l'eau, de l'absorber, et enfin de combler de leurs débris, d'où repoussent constamment de

nouveaux jets, les terrains marécageux, qu'elles transforment ainsi peu à peu en un sol compacte et excellent pour la végétation.

L'île était sans doute autrefois habitée par des tigres, si communs sur les côtes voisines; mais la présence de l'homme les a fait fuir vers les bois éloignés, car les nouveaux habitants en voient rarement. Un autre animal carnassier, plus gros qu'un chat sauvage, qui pourrait bien être une espèce d'once, dont il a la peau tachetée, fait une guerre terrible aux troupeaux de moutons apportés à grands frais de la Nouvelle-Galles du Sud, et aux basses-cours, seules ressources des Européens dans un établissement naissant, dont la population étant concentrée dans la ville, doit laisser les cultures peu avancées; en effet les provisions sont rares, très-chères, généralement de mauvaise qualité, et apportées par mer des établissements voisins.

Ces inconvénients disparaîtront peu à peu, à mesure que Sincapour s'éloignera de l'époque si moderne de sa fondation; ils sont même déjà compensés par de bien précieux avantages : dans cette colonie le climat est sain; on n'y éprouve pas, comme dans l'Inde et la plupart des contrées équatoriales, la longue saison des pluies pendant laquelle les chaleurs sont étouffantes, ni la sécheresse qui empêche la terre de produire durant le reste de l'année. A Sincapour, la pluie et le beau temps se succèdent souvent plusieurs fois dans la même journée; ils rendent la température agréable, et entretiennent une magnifique végétation. Les maladies épidémiques qui ravagent l'Indostan et les pays voisins,

sont inconnues dans celui-ci : aussi les nombreux malades des établissements anglais sur la presqu'île indienne y viennent, mais le plus souvent trop tard, rétablir leur santé délabrée. Dans une de mes promenades matinales aux environs de la ville, j'entrai dans le champ du repos : plusieurs tombes nouvellement élevées, couvertes encore de feuillage et de fleurs, attirèrent mes regards : ce fut avec un sentiment de tristesse profonde, qu'aurait éprouvé comme moi tout voyageur aux pays lointains, ayant laissé dans sa patrie des êtres chers dont l'existence est pour lui le bonheur, que je lus sur la plupart de ces monuments de deuil les noms de jeunes Anglaises que la cruelle mort avait arrachées à leurs familles avant qu'elles eussent vécu vingt-cinq ans.

Cherchant la tranquillité dont avait besoin ma santé légèrement dérangée, je vis peu la société de Sincapour, malgré les nombreuses invitations dont les officiers de *la Favorite* et moi fûmes l'objet; et j'avouerai qu'une seule soirée passée avec des dames ne me donna nullement l'envie de renoncer à mon premier projet. Mon hôte, dont l'aimable obligeance m'avait offert un asile à sa charmante maison de campagne, voulut me faire connaître la première société de la ville qu'il m'avoua visiter rarement. J'en devinai bientôt les motifs : je vis quelques femmes, plusieurs hommes assez bien portants ; cependant la majeure partie des figures étaient pâles et maigres, et semblaient être venues chercher à Sincapour bien moins les plaisirs que la santé dont elles paraissaient avoir un pressant besoin. D'interminables sonates sur le piano, de grands airs d'opéras anglais,

m'amusèrent fort peu et ne déridèrent point du tout les physionomies froides et peu avenantes qui m'entouraient.

Cependant neuf heures allaient sonner. J'avais remarqué qu'à la roideur et à l'ennui peints sur la plupart des figures de la société, était venue se joindre une teinte d'incertitude et d'embarras, et qu'un petit ministre protestant avait ajouté un nouveau degré d'importance à son air mystique et compassé. Quoique ne devinant pas le motif de ces changements, je jugeai qu'il était temps de battre en retraite : mon introducteur imita mon exemple sans trop se faire prier. J'avais laissé derrière moi M. Sholten, que son compatriote le consul de Danemark avait également présenté, et je sus le lendemain par lui le mot de l'énigme que j'avais cherché en vain. A peine, moi profane papiste, étais-je sorti du salon, que la Bible fut apportée en grande cérémonie au ministre puritain, et les prières commencèrent : pendant leur durée, qui fut au moins d'une grande heure, à ce que prétendit mon lieutenant danois, il fut tenu à genoux ainsi que toute la société; et l'on devinera sans doute que cet excès de dévotion valut au protestant M. Sholten bien des plaisanteries de la part de ses camarades auxquels il avait souvent reproché le bigotisme prétendu des catholiques romains. Cependant toutes les observations que firent ses contradicteurs pendant nos fréquentes relâches, furent presque toutes aussi contraires à son opinion; mais, comme il arrive toujours, elles ne terminèrent nullement la discussion.

J'ai souvent remarqué et même j'ai acquis la conviction que le protestantisme anglais s'est armé pour ainsi dire de

l'intolérance et de la fureur de prosélytisme auxquelles a sagement renoncé le clergé français depuis le commencement du siècle. Dans notre patrie, les mœurs sont loin d'y avoir perdu; chez nos voisins, elles n'y ont rien gagné; mais c'est pour eux une espèce de point de ralliement autour duquel se groupent, pour résister au choc des classes inférieures et défendre leurs nombreux priviléges, l'aristocratie, le clergé anglican qui en fait partie, et les familles enrichies dans lesquelles cette caste puissante se recrute prudemment tous les jours. Ces ministres, soutenus du crédit de la noblesse à laquelle beaucoup d'entre eux tiennent par les liens du sang et tous par des intérêts communs, riches des biens de l'Église, fortement rétribués dans leurs fonctions, généralement instruits et d'une conduite exemplaire, doivent exercer une grande influence sur la population, et en effet leur pouvoir est très-étendu. Ce sont eux qui entretiennent dans la haute société cette dévotion qui n'est qu'apparente, mais calculée pour tromper le vulgaire. Ces Bibles si richement reliées, toujours exposées dans le lieu le plus apparent de l'appartement d'un gentleman anglais et surtout écossais, souvent laissées ouvertes sur la table le dimanche pour en imposer aux passants, sont peut-être plus rarement lues hors du temple que nos livres de messe hors de l'église; mais elles témoignent du rang et surtout de l'opinion du propriétaire; dès lors le but est rempli.

Le clergé de France, du moins maintenant, ne se recrute que peu ou point dans la noblesse et les hautes classes de la société; il a perdu ses grands biens; peut-

être même est-il généralement moins instruit que les ministres protestants; mais il est beaucoup moins absolu, moins fanatique, moins intolérant que ces derniers auxquels il a laissé l'air hautain et mystique des anciens puritains, pour ne conserver que la douceur et la charité. Combien de fois n'ai-je pas eu lieu d'admirer, dans les contrées les plus lointaines, la simplicité de mœurs de nos missionnaires, leur résignation au milieu de toutes sortes de privations, l'abnégation de tout intérêt personnel, leur zèle infatigable à secourir les malheureux de leurs conseils et souvent de leurs faibles moyens! Presque partout au contraire j'ai vu les missionnaires anglicans, quoique grandement rétribués et vivant au sein de l'aisance, être durs, peu charitables envers leurs compatriotes malheureux, absolus envers les pauvres néophytes soumis à leur joug, enfin regarder leur saint ministère comme une place à exploiter dans l'intérêt de leurs femmes et de leurs enfants. Il est vrai que ces apôtres errants inspirent peu de vénération aux Anglais, et ne jouissent que d'une faible considération parmi le clergé anglican.

Sincapour n'a été jusqu'ici qu'un établissement commercial: quelques canons pour faire les saluts, une compagnie de cipayes pour maintenir l'ordre, composent tous ses moyens de défense. Le gouvernement en est confié à un résident, qui reçoit les ordres du gouverneur général de l'île du Prince-de-Galles; un député résident est chargé des affaires civiles; cette place était occupée par un homme de moyens, d'un esprit vif et prompt, aimé, estimé généralement dans la colonie;

enfin cinq juges composant le tribunal, dont les décisions doivent être soumises, dans certains cas, à la sanction de la haute cour du chef-lieu : là se borne le nombre des principales autorités. Les employés secondaires sont dans la même proportion. Tous jouissent de très-forts émoluments, mais aussi ils administrent sagement une population de vingt mille Malais et Chinois, et de plusieurs centaines d'Européens établis.

Avant d'abandonner ce comptoir anglais, le plus avancé jusqu'ici vers la mer de Chine et dans le grand archipel d'Asie, sur lequel dominent encore les Hollandais, tournons nos regards sur les pays que *la Favorite* a déjà parcourus, et nous verrons comment nos rivaux sont parvenus à établir pas à pas leur puissance sur un immense développement de côtes dont ils ont expulsé successivement toutes les autres nations européennes; car de quelle importance est le village de Mahé avec son pavillon français, au milieu des possessions anglaises depuis Bombay jusqu'à Ceylan? Peut-on croire que l'ombre de l'ancienne Pondichéry, celles de Yanaon et de Chandernagor, paraissant à peine sur ce côté de la presqu'île entre Ceylan et Calcutta, puissent empêcher l'Angleterre de se considérer comme maîtresse absolue de ces contrées? A la fin du siècle dernier, le réseau de fer que cette nation a étendu sur l'Indostan n'allait pas plus loin sur les bords de la mer que l'embouchure de l'Ougly; bientôt la prise de possession et les fortifications de l'île du Prince-de-Galles lui assurèrent l'entrée du détroit de Malaca; mais ce n'était encore qu'un point isolé en 1814. Quelques années plus tard, le traité

de paix avec les Birmans mit au pouvoir des maîtres de l'Inde plusieurs points importants sur la côte qui sépare Calcutta du Pégu et celui-ci de l'île du Prince : ils s'emparèrent ainsi de tout le commerce de ces pays, et même de celui de Rangoun, où jusque-là jamais les Européens n'avaient pu être reçus. La cession de Malaca par les Hollandais suivit de peu d'années l'époque où Sincapour surgit pour ainsi dire tout à coup à la partie la plus étroite du détroit, pour en fermer le passage à toutes les nations aussitôt que l'Angleterre l'ordonnera. De ce point, armé, fortifié en peu de temps et devenu une station pour ses escadres, cette puissance pourra également bloquer les détroits entre Bornéo et Battam, seuls passages pour entrer dans ces mers. Déjà elle a soumis à son influence le royaume de Siam et les autres provinces riveraines du golfe étendu qui porte ce nom, ébranlé la puissance des Hollandais, détruit leur commerce et capté la confiance de leurs sujets, qui sans nul doute au moment de la guerre voleraient au-devant de ces nouveaux maîtres, et leur livreraient Java, sur laquelle a déjà flotté en 1811 le pavillon anglais.

C'est ainsi que nos rivaux affermissent rapidement leur puissance sur des pays lointains, il est vrai, et presque inconnus même de nom à beaucoup de nos modernes économistes, mais que le commerce maritime de la France exploita du temps de sa splendeur, et dont, faute d'appui, il est repoussé maintenant. Nous aurons occasion plus tard de faire voir les nouveaux projets de l'Angleterre pour son agrandissement dans les mers de Chine; ils sont près de recevoir leur exécution, et quand enfin

notre belle patrie s'éveillera aux cris de son commerce réduit au désespoir, les passages seront au pouvoir de la Grande-Bretagne, et la guerre même devenue impossible dans ces mers.

Dans le détroit du Gouverneur, resserré entre de hautes terres, et dans les autres passages fréquentés par les bâtiments, qui arrivent ainsi après de longs détours au détroit de la Sonde et dans la mer qui baigne les côtes de Java, la navigation est rendue lente, difficile, par des brises faibles et très-variables, des orages violents et surtout des courants aussi forts que changeants. La corvette eut à lutter contre ces obstacles depuis le 25 août au matin, jour de son appareillage, jusqu'au surlendemain soir, qu'elle entra dans les mers de Chine; nous devions les traverser pour arriver à Manille, point très-intéressant fréquenté par nos bâtiments du commerce, et que pour cette raison il m'était ordonné particulièrement de visiter.

La Favorite avait laissé pour longtemps derrière elle le beau ciel, les belles mers, les calmes des détroits de Malaca et du Gouverneur; la terrible mousson de S. O. que nous retrouvions dans les mers de Chine, quoique touchant à sa fin, était cependant aussi sombre, aussi orageuse que sur les côtes de l'Inde. Les hautes terres voisines de Sincapour étaient encore en vue que déjà les vents se fixaient au S. O., des nuages épais couvraient un ciel pluvieux, la mer s'élevait en lames courtes et fatigantes pour la corvette, qui cependant marchait rapidement vers sa nouvelle destination; elle passa à petite distance des archipels en grande partie

inconnus dont nous devions quelques mois plus tard faire l'hydrographie ; le vaste golfe de Siam, que de fréquents coups de vent rendent dangereux dans cette saison ; les côtes basses et bordées de bancs de la presqu'île du Camboge ; enfin la Cochinchine dont nous étions destinés à visiter l'année suivante le port principal, furent laissés successivement sur notre gauche. Les vigies aperçurent du haut des mâts l'île Pulo-Condor, qui doit une triste célébrité à son climat empoisonné et aux tentatives malheureuses que les Anglais et les Français ont successivement faites autrefois pour s'y établir, et s'assurer ainsi dans les mers de Chine une position très-avantageuse; mais des maladies terribles ont toujours forcé les Européens de fuir cet horrible séjour. En effet le climat y est affreux; la saison des pluies, qui commence en avril, dure huit mois, pendant lesquels il pleut chaque jour et sans interruption avec une abondance extraordinaire. Les eaux descendant des montagnes forment des torrents qui ravagent et entraînent tout. La terre, détrempée par les pluies, exhale une odeur infecte qui rend l'air très-malsain : alors tout tombe en pourriture ; les hommes eux-mêmes ne peuvent travailler sans un abri. La saison sèche cause une autre incommodité : l'eau tarit presque partout ; le sol, qui n'est, malgré sa couleur noirâtre, que du sable mêlé à une petite quantité de terre végétale fournie par la pourriture des bois et les feuilles tombées, devient aride et brûlant ; l'ardeur du soleil est si excessive, qu'il est très-dangereux de s'y exposer même pour un court instant.

Les bois épais qui couvrent cette terre élevée abondent en reptiles et en toutes sortes d'insectes venimeux, que la chaleur humide fait éclore, et qui trouvent un asile dans les racines longues et profondes d'une espèce d'arbre aussi dur que le fer, et dont le feuillage cache une multitude de singes. On trouve dans les terrains plus bas des lézards monstrueux qui détruisent la volaille; des serpents d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires, d'autres moins forts dont la morsure est mortelle; des mille-pieds, des scorpions, beaucoup de rats, enfin des myriades de fourmis qui pénètrent partout et corrompent ce qu'elles touchent.

Cette île de désolation est cependant habitée par quelques malheureuses familles que l'amour de la liberté ou peut-être d'autres motifs moins honorables ont fait fuir du Camboge et de la Cochinchine. Ces habitants n'ont l'air ni sains ni robustes; ils sont petits, maigres, fort basanés, assez industrieux pour leurs besoins, mais très-paresseux, avares et intéressés; cependant d'une très-grande pauvreté, qui sans doute les a garantis jusqu'ici des attaques de leurs voisins malais.

Les bâtiments ne relâchent à Pulo-Condor que par absolue nécessité : l'eau y est fort malsaine; l'île ne produit aucune sorte de fruits; le riz, les légumes n'y viennent pas : la mauvaise qualité du terrain, les pluies continuelles empêchent leur reproduction. La manière dont les insulaires construisent leurs petits jardins en est une preuve. Sur une claie d'environ quatre pieds en carré, élevée par quatre fourches à un pied du sol, et couverte d'une couche de terreau ayant plusieurs

pouces d'épaisseur, ils sèment des ciboules et de la menthe. Toutes les fois qu'il pleut, des trous sont pratiqués pour l'écoulement des eaux; mais malgré tous ces soins, rarement les récoltes viennent à bien.

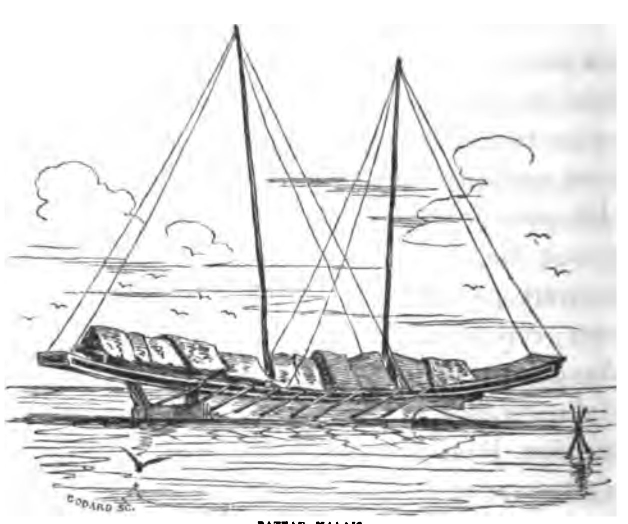
La rareté des pâturages empêche d'élever aucune espèce de bétail sur Pulo-Condor; les habitants possèdent seulement quelques poules et canards, et les vendent à un prix exorbitant.

Les indigènes emploient les grands arbres qui couvrent leurs montagnes à faire d'assez belles pirogues, rehaussées par des planches cousues avec du rotin. Sur ces frêles embarcations ils portent à la côte du continent voisin, pour y être échangée contre du riz et d'autres objets nécessaires à leur subsistance, une espèce de résine roussâtre, odoriférante et fort combustible; elle est le produit d'un arbre droit, uni et très-élevé, au pied duquel les indigènes font plusieurs trous qui reçoivent la résine coulant goutte à goutte toutes les fois que le feu est appliqué au tronc pendant quelques minutes.

L'île possède plusieurs bons mouillages; l'un au S. O. est étroit, bien fermé, mais très-malsain. Celui du N. O. est ouvert aux vents d'E. qui le rendent parfois dangereux; cependant c'est là que l'on trouve encore les ruines du fort que les Anglais avaient construit, et qu'ils ont abandonné après seulement cinq ou six années de possession. Dans le voisinage de cette baie on trouve des arbres assez forts pour faire des mâts et des vergues, mais ils coûtent des peines infinies.

Le 4 septembre, je fis gouverner sur l'île Luçon, dont nous aperçûmes les hautes montagnes le 7 dans la

matinée (18). Pour la première fois depuis notre départ de Sincapour, le temps fut clair et beau; mais, comme il arrive presque toujours en approchant des terres, la brise tomba peu à peu, et le soir seulement nous pûmes donner dans la magnifique baie de Manille, dont l'entrée est défendue par l'île du Corrégidor, armée de batteries et d'une forte garnison, mais trop éloignée de la côte S. pour opposer un grand obstacle aux bâtiments de guerre ennemis qui voudraient franchir le passage. La corvette fut hélée par le fort, reçut un pilote, et favorisée par une jolie brise et un beau clair de lune, elle mouilla à une heure après minuit devant la ville de Manille. (Pl. 29.)



BATEAU MALAIS.

CHAPITRE X.

MANILLE. — DESCRIPTION DE LUÇON. — QUELQUES DÉTAILS SUR SON GOUVERNEMENT, SES HABITANTS, LEURS MOEURS ET LEUR INDUSTRIE.

Il n'est point peut-être de contrées au monde qui offrent un plus vaste champ aux recherches des savants que le grand archipel d'Asie, et dont l'histoire soit restée entourée d'une plus profonde obscurité. Dans quel temps reculé eurent lieu ces grands événements, ces invasions de peuples conquérants, sectaires de Mahomet, qui ont successivement occupé la plupart des grandes îles depuis Sumatra jusqu'à Luçon? Quelques raisons porteraient à croire qu'ils sont venus de la mer Rouge et du golfe Persique, lorsque le mahométisme encore nouveau menaçait de réduire le monde entier sous sa loi.

L'on sait que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Arabes étaient très-avancés en géographie; leurs nombreux navires connaissaient parfaitement les côtes de l'Indostan, celles du golfe du Bengale, et étaient parvenus jusqu'à Sumatra et même à Java, qui reçurent des noms particuliers et dont les richesses et la fertilité jouissaient dès cette époque d'une grande célébrité.

C'est en vain cependant que l'on chercherait à établir des rapports concluants entre les mœurs, le langage de ces différentes nations maîtresses du grand archipel d'Asie, pour leur trouver une origine commune. La longue suite des siècles, les révolutions, le mélange avec les anciens habitants des pays conquis, ont dû nécessairement amener des changements, mais ils ont laissé subsister ces points de ressemblance naturels entre peuples qui obéissent également aux lois dictées par l'Alcoran. La langue dans laquelle est écrit ce livre saint, arbitre de la foi et de la conduite des musulmans, est regardée comme sacrée par les Malais et les Maures des Philippines, dont les prêtres la comprennent parfaitement. Ne pourrais-je pas encore apporter comme preuve à l'appui de ce que j'ai avancé cet usage remontant sans doute aux siècles passés, qui fait arriver chaque année d'Arabie dans ces contrées des espèces de prêtres missionnaires, venant réchauffer le zèle religieux des mahométans, sur lesquels ils exercent une influence excessive? Partout, chez les peuples établis sur presque toutes les côtes des îles de ce grand archipel, on retrouve les dispositions pour le commerce, le goût pour la navigation, qui rendirent célèbres les Arabes de Surate, de Mascate et des autres villes voisines du golfe Persique, qui, avant l'arrivée des Portugais, faisaient tout le commerce de l'Océan indien. Plusieurs voyageurs ont observé avec raison que les Malais peuvent avoir la même férocité, être aussi portés à la piraterie que les conquérants de Bornéo, de Macassar et d'une grande partie des Philippines, lesquels ont reçu des Européens le nom de *Maures*,

mais qu'ils n'en ont ni la stature ni les traits. Cette différence existe en effet, et j'en trouve la raison dans la race d'hommes sauvages et noirs premiers habitants de presque toutes ces îles, et qui, chassés des bords de la mer par les conquérants, se retirèrent dans les montagnes et les forêts de l'intérieur, d'où ils ne sont sortis depuis que pour piller et égorger leurs ennemis, dont le sang est resté alors dans sa pureté primitive; au lieu que dans l'archipel de la Sonde, les Arabes durent se mêler avec une population déjà civilisée et d'une couleur beaucoup plus analogue à la leur.

Ce n'est que depuis l'an 1520, époque à laquelle le célèbre Magellan découvrit l'archipel de Lazare, nommé depuis les Philippines, que l'on peut suivre avec quelque certitude la marche envahissante des Maures vers Luçon, qui, sans l'arrivée des Espagnols, allait subir le même sort que les autres îles voisines. Celle de Mindanào venait d'être envahie quand les Européens en débarquant se montrèrent pour la première fois dans ces pays si loin de leur patrie. La défense fut aussi opiniâtre que l'attaque avait été hardie. Cependant la petite île de Zébu resta soumise au pavillon de Charles-Quint, celle de Mactan vit tomber Magellan frappé de mort par une flèche; mais la route était tracée : *la Victoria,* seul bâtiment qui fût resté de l'expédition, était arrivée en Espagne, après trois ans d'absence, n'ayant plus que dix-huit hommes à bord; bientôt une flotte vint porter secours à la faible garnison de Zébu, exposée aux attaques continuelles des Maures, que les nouvelles forces repoussèrent souvent, mais ne purent jamais subjuguer.

Pendant cette guerre entre deux ennemis puissants également désireux de posséder Luçon, cette belle île n'attendait pas en victime résignée et sans défense que le succès d'un combat lui eût donné un nouveau maître: depuis longtemps ses premiers habitants, repoussés dans les montagnes, avaient cédé les plaines et les bords de la mer à des invasions successives d'étrangers constamment en guerre, n'ayant ni le même langage ni la même religion, tous braves et aimant passionnément leur liberté. Ceux-ci obéissaient à des chefs choisis parmi eux, ou appelés par leur naissance au commandement, et les suivaient au combat. Leur civilisation était peu avancée, mais cependant de beaucoup supérieure à celle de la population des autres Philippines; il est probable qu'ils devaient cet avantage à leurs relations de commerce avec les Chinois et les Japonais, que l'on croit même avoir formé plusieurs colonies sur ces côtes voisines de leur pays. En effet les Européens trouvèrent les provinces du nord de Luçon beaucoup plus peuplées, incomparablement mieux cultivées que celles du sud, qui du reste pouvaient avoir été réduites à cet état misérable par le voisinage et les déprédations des Maures habitant les îles voisines. Ces terribles ennemis, possesseurs de beaucoup d'excellents ports, en sortaient alors comme maintenant sur une foule de grandes embarcations pour porter la terreur et le pillage sur les rivages voisins, incendier les hameaux et emmener les malheureux habitants en esclavage. Suivant l'exemple des Malais des îles de la Sonde, ils couraient sur les *pros* marchands et les *jonques* chinoises qui faisaient alors

seuls le commerce dans ces mers. Déjà plusieurs fois et comme préludant à l'invasion qu'ils méditaient, les Maures avaient tenté des débarquements sur les côtes O. de Luçon; mais les habitants, aguerris par les fréquentes attaques des Chinois, les avaient constamment repoussés. La partie E. de l'île était dans le même état que celle du S., inculte et presque sans population, telle qu'elle est encore à présent. Les indigènes se réfugiaient dans les villages fortifiés situés au sommet des montagnes, aussitôt que les pirates étaient aperçus; mais souvent ces malheureux étaient surpris par un ennemi qui, comme le tigre, emploie tous les moyens de la ruse et de la perfidie pour saisir sa proie; il remonte les rivières la nuit dans de légères embarcations, s'approche, à l'abri des bois, très-près des endroits habités; dans un instant au jour tout est détruit, et les habitants que le fer a épargnés perdent à jamais la liberté.

Dans les montagnes escarpées de l'intérieur se trouvait une population noire assez nombreuse, sauvage, misérable, comme de nos jours, et cependant tout fait supposer qu'elle a été maîtresse de l'île. On la retrouve dans le même état d'abjection à Mindanao et dans les autres terres au S. de Luçon; j'aurai encore occasion d'en parler quand nous visiterons la Cochinchine, dont les habitants actuels ont également rejeté dans les montagnes du Laos cette malheureuse race pour laquelle sa couleur semble partout un signe de réprobation. Cependant dans le grand archipel d'Asie, au milieu des groupes de grandes îles plus à l'E., que leur éloignement de celles de la Sonde et des Philippines et plus encore la présence

des Européens dans ces contrées ont mises jusqu'ici à l'abri de l'invasion, les noirs sont restés maîtres de leurs anciennes possessions; mais ils n'en jouissent pas en paix, car les Malais viennent souvent ravager leurs côtes et faire des esclaves que l'on trouve répandus dans toutes les îles de la mer de Chine. Cette race noire est également maîtresse de plusieurs archipels de la mer du Sud : mais si l'on veut former des conjectures sur son origine, on tombe bientôt dans l'obscurité. Par quelle suite de révolutions du globe, ou de mouvements dans les populations, les nombreux groupes d'îles de l'Océan pacifique, quoique souvent peu éloignés les uns des autres, sont-ils occupés par les noirs ou les hommes cuivrés, sans qu'aucun ordre semble avoir présidé à cette répartition? Les sauvages de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Diémen, les féroces anthropophages de l'archipel Salomon et des Fidji sont noirs; les habitants de la Nouvelle-Zélande, si éloignée vers le S., ceux des îles des Amis et de la Société, plus voisines de l'équateur et plus civilisées, sont de la race cuivrée. Comment toutes ces terres, séparées entre elles par des mers immenses et souvent orageuses, ont-elles été peuplées d'habitants parlant un langage à peu près semblable, ayant les mêmes coutumes, les mêmes superstitions, et dont les frêles pirogues sont également incapables de remonter contre des vents forts soufflant toujours de la même partie, et de résister aux mauvais temps des côtes de la Nouvelle-Zélande? Peut-être ce problème sera-t-il résolu un jour.

Partout dans ces contrées les noirs sont féroces, trai-

tres, sans foi, la plupart anthropophages, presque sans aucune industrie; leur physique est hideux; leur front bas, proéminent, chargé d'une chevelure noire, crépue, épaisse, couvre des yeux enfoncés dont l'expression a quelque chose de sinistre et d'atroce; un nez épaté, de grosses lèvres, laissant paraître des dents pointues, achèvent de donner à ces sauvages un aspect effrayant. Les nègres auxquels les montagnes de Luçon servent d'asile contre leurs ennemis des plaines, sont encore maintenant un objet d'aversion pour les habitants des provinces environnantes, avec lesquels ils n'ont que très-peu ou point de relations : ils viennent seulement quelquefois vendre dans les habitations voisines de leurs montagnes, des paniers, des rotins d'une espèce particulière, produits d'une grossière industrie; mais les mauvais traitements que ces malheureux éprouvent fréquemment en représailles des ravages commis dans les plantations par leurs tribus, les forcent presque toujours à fuir dans les forêts et empêchent tout progrès de civilisation parmi eux. Bien des tentatives ont été faites pour les amener peu à peu à un état moins malheureux, mais jusqu'ici elles ont été sans succès et même souvent fatales aux missionnaires espagnols, dont le zèle religieux et l'admirable philanthropie étaient parvenus à réunir plusieurs familles et à former des villages. A la première mesure de sévérité que le bon ordre exigeait, les nouveaux chrétiens se retiraient dans les montagnes après avoir égorgé leurs pasteurs. Cependant, autant qu'on a pu les étudier, ils ont paru assez doux, mais vindicatifs. Les enfants qu'ils vendent

dans les temps de disette montrent, quand ils ont été élevés dans les villes, de l'intelligence et des dispositions pour les arts mécaniques, mais un penchant pour le vol que rien ne peut réprimer. Aussi sont-ils considérés par la population des plaines et des côtes comme des êtres d'une espèce inférieure, accusés d'anthropophagie et de toutes ces horribles misères de l'humanité que l'état sauvage et la fréquente privation de subsistances entraînent souvent après eux.

Luçon, la plus nord des Philippines, peut avoir soixante lieues de long et le tiers environ dans sa plus grande largeur de l'E. à l'O.; sa surface est couverte en partie de chaînes de montagnes dont plusieurs renferment des volcans qui souvent agitent l'île jusque dans ses fondements; ces montagnes laissent entre elles de belles vallées arrosées par des rivières et de nombreux ruisseaux dont les bords sont couverts de champs de riz. Le sol est d'une fertilité admirable; les épices les plus précieuses, les bois les plus recherchés y croissent spontanément : le café, la canne à sucre, le tabac, l'indigo, le cacaotier, n'attendaient pour produire de meilleures récoltes, que les soins des Européens. Les terres élevées, couvertes de magnifiques forêts, recèlent dans leur sein des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de charbon de terre; partout le penchant des collines et le lit des torrents en offrent des vestiges précieux qui enrichissent les villages riverains. Les côtes ne sont pas moins favorisées par la nature; celle de l'E., sillonnée pour ainsi dire par une multitude de rivières navigables pour de grosses embarcations, offre de bons mouillages aux plus

grands bâtiments. Mais c'est sur la côte O. de Luçon que tous les avantages semblaient réunis pour exciter la passion des conquêtes chez les peuples puissants de l'Europe et de cette partie de l'Asie. En effet peu de pays ont été aussi généreusement traités par la nature : de belles plaines se déroulant par une pente très-douce depuis les montagnes jusqu'à la mer, entourent des ports admirablement situés, ayant par des rivières profondes leurs relations assurées avec l'intérieur du pays, et pouvant offrir un abri parfaitement sûr à toutes les flottes du monde. Cette belle contrée partagée en plusieurs provinces était au pouvoir d'une population libre, nombreuse et guerrière, mais que la mésintelligence et des haines réciproques firent tomber successivement sous le joug espagnol.

En 1571, une expédition commandée par le colonel Salcedo partit de Zébu, dont les habitants, excités par l'espoir du pillage, se joignirent aux Espagnols, et la ville de Manille fut fondée, à l'embouchure d'une rivière, dans le fond d'une baie immense entourée de tous côtés par les terres et communiquant avec le large par un seul canal que des bancs de roches et des îles rétrécissent considérablement. La guerre commença sur-le-champ; elle fut sanglante, mais les armes européennes eurent enfin l'avantage. La province de Tagala sur le territoire de laquelle la nouvelle ville fut bâtie, et celle des Illocos plus au N., se soumirent aux fondateurs de Manille, qui fut entourée en peu de temps de fortifications et de fossés, suffisantes défenses contre des ennemis auxquels l'art de la guerre était entièrement inconnu. Les indigènes

employèrent la perfidie et la trahison : bon nombre d'Espagnols furent égorgés; mais les principaux chefs de Luçon ayant succombé dans la lutte ou cédé à la séduction, la colonie goûta un moment de tranquillité. Alors commencèrent les glorieux travaux des moines augustins qui, suivant l'usage des Espagnols à cette époque, avaient, comme missionnaires, accompagné l'expédition. Cette fois les supplices et les massacres ne furent nullement mis en œuvre pour établir le christianisme; la douceur, la persévérance employées auprès de ces nations remuantes et guerrières, eurent des succès surprenants que les armes n'auraient jamais obtenus. C'est ainsi que les moines ont établi peu à peu par la seule persuasion leur puissance sur la plus grande partie de Luçon, dont les habitants devenus chrétiens n'obéissent qu'à leurs curés. En effet entre les mains des prêtres sont réunis les deux pouvoirs temporel et spirituel : ils rendent compte de leur conduite à l'archevêque dont le siége est à Manille; l'alcade, seule autorité laïque dans chaque province, et dont les fonctions ne sont remplies ordinairement dans les parties de l'île éloignées du chef-lieu que par des hommes de couleur, n'a pour ainsi dire aucun pouvoir; ses ordres, ceux même qu'il reçoit du capitaine général, ne peuvent être exécutés qu'autant qu'ils ont obtenu l'assentiment des curés. Ceux-ci, pour soutenir cette autorité, n'ont pas un seul homme étranger armé ; et cependant, comme nous en citerons plus tard des exemples, les prêtres ont mené les habitants des provinces les plus reculées contre l'ennemi qui menaçait le chef-lieu, et conservé ainsi la colonie à leur patrie.

Mais avant que la puissance espagnole fût aussi bien établie par les armes sur les provinces voisines de Manille, et, au moyen de l'influence des moines, dans les parties de l'île plus éloignées du chef-lieu, la colonie exposée aux attaques des ennemis intérieurs et extérieurs toucha plusieurs fois à son entière destruction. Deux ans seulement après sa fondation, le pirate Limahon, chassé de Chine par les révolutions, voulut s'emparer de Luçon et y trouver pour lui et ses nombreux adhérents une nouvelle patrie. Manille, quoique surprise, faiblement fortifiée, et attaquée par douze mille ennemis, opposa une résistance si opiniâtre, que Limahon déconcerté, ayant contre lui les indigènes dont il avait espéré l'appui, fut forcé de lever le siége, et sa flotte le transporta avec le reste de son armée dans une autre partie de l'île, à l'embouchure de la rivière Pangasinan. L'intrépide gouverneur Salcedo l'y poursuit, détruit ses bâtiments. Le chef chinois meurt de ses blessures, ses adhérents disparaissent dans les bois ou tombent sous le fer des Espagnols.

Quelques années après, un autre aventurier japonais s'établit dans la province de Cagayan, d'où il est chassé après une guerre sanglante. A celui-ci succèdent les Maures qui, aidés des habitants mêmes de la province de Manille, tentent mais en vain d'égorger tous les Européens.

Toutes ces attaques que chaque année voyait se renouveler, loin de décourager les Espagnols, dont les renforts envoyés d'Europe augmentaient constamment le nombre, excitaient au contraire en eux cet esprit

audacieux et entreprenant qui, à cette époque, exaltait le caractère de leur nation. Bornéo est attaquée deux fois et reçoit un souverain de leur choix; les îles voisines de Luçon sont soumises, des forts en assurent la possession; en 1590, le gouverneur Dasmarinas part à la tête d'une forte expédition pour arracher les Moluques aux Portugais; sa flotte est dispersée par le mauvais temps; lui-même est assassiné, avec ses compatriotes qui l'accompagnaient, par l'équipage de son bâtiment. Les meurtriers, après avoir erré de côtes en côtes, abordent en Cochinchine où ils reçoivent la juste punition de leur trahison. Dans toutes ces expéditions, les Espagnols étaient secondés par les troupes natives de Luçon, qui depuis formèrent la garnison de Manille et la seule défense de la colonie.

Pendant que les armes des maîtres de Luçon soumettaient les îles environnantes et vengeaient sur les Maures la perte de Magellan et le massacre de ses compagnons, Manille prenait un accroissement extraordinaire : son commerce et la terreur de son nom s'étendaient dans toute cette partie de l'Asie. En 1587, ses marchands étaient déjà en relation avec le Pérou; dans cette même année, un des galions, *la Santa Anna*, fut pris par le capitaine anglais Cavendish. L'année suivante, une ambassade du souverain du Japon vint conclure un traité de commerce. Cette prospérité ne fit cependant pas négliger les moyens de défense, dont l'expérience du passé avait assez démontré l'utilité, et que l'avenir devait prouver être d'une absolue nécessité. De hautes murailles garnies de nombreux canons et défendues

par des fossés profonds, remplacèrent en 1590 les premières et trop faibles fortifications; l'arsenal maritime de Cavite, situé sur le bord de la baie à deux lieues environ au S. de Manille, fut également mis sur un pied de défense respectable; toutes ces précautions n'étaient pas inutiles contre un ennemi voisin, qui avait vu, avec autant de jalousie que de chagrin, les Européens s'établir si près de ses possessions et s'emparer d'un pays qu'il convoitait depuis longtemps. Formose, soumise récemment à l'empereur de la Chine, avait été attaquée plusieurs fois par les Espagnols. Ce fut pour satisfaire son ambition et venger ses injures que ce souverain fit tramer dans Manille même une conspiration qui la mit à deux doigts de sa perte. Dès les premières années de la fondation de cette colonie, les Chinois y furent reçus d'abord comme des marchands qui venaient seulement échanger des cargaisons. Bientôt le besoin d'ouvriers et de cultivateurs força de se relâcher de ces prudentes mesures : les Chinois s'établirent en foule et s'emparèrent de tout le petit commerce que dédaignaient les négociants espagnols; l'avantage que ceux-ci y trouvèrent fit fermer les yeux sur l'augmentation rapide de ces étrangers dangereux, dont le nombre montait à plus de vingt-cinq mille en 1603. Ils habitaient un faubourg appelé *Bidondo*, situé de l'autre côté de la rivière vis-à-vis de la ville fortifiée, occupée exclusivement par les Européens. Ce fut là qu'un complot, ourdi à loisir dans le plus grand secret et encouragé par le gouvernement chinois qui devait le faire soutenir par une flotte, éclata tout à coup; les Espagnols que leur trop grande sécurité

avait engagés à demeurer en dehors des murailles, furent égorgés; la ville elle-même manqua d'être surprise, et des circonstances fortuites empêchèrent seules le succès de la conspiration. Les révoltés, privés de l'appui de la flotte qu'ils attendaient et que le mauvais temps avait dissipée, se virent bientôt assaillis par les troupes et par tous les Européens revenus de leur première terreur; cependant, retranchés au nombre de vingt mille, à quelques lieues de Manille, ils livrèrent bataille et combattirent avec assez de résolution: mais l'aversion des indigènes contre eux avait augmenté considérablement le nombre de leurs ennemis. Les Chinois furent mis en déroute, une partie des fuyards tomba sous le fer ou mourut dans les supplices; l'autre trouva un asile dans les montagnes, où l'on supposa alors qu'ils avaient tous péri de faim et de misère. Cependant ces hommes industrieux, échappés à la juste vengeance des Espagnols et au joug de fer qui pèse encore maintenant sur leurs compatriotes, assurèrent à leurs descendants une destinée plus heureuse, mais qui, suivant toute apparence, ne sera plus de longue durée. Au commencement de ce siècle, une expédition partie de Manille pour réprimer quelques déprédations commises par les noirs, trouva, au grand étonnement des Espagnols, dans des gorges de montagnes presque inaccessibles, de beaux villages habités par une race blanche parfaitement civilisée, adonnée à l'agriculture, et que tout fit reconnaître comme descendant des Chinois échappés au massacre de 1603 et peut-être aussi à celui des compagnons du pirate Limahon. Des forêts,

des précipices les mettaient à l'abri des armes de leurs anciens ennemis, mais non de cet esprit de commerce, de cette passion du gain qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Lors de mon séjour à Luçon, déjà une partie de cette population disposée à sacrifier sa liberté et son sort à venir à de bien fragiles avantages, avait proposé, disait-on, de se soumettre au gouvernement espagnol, à condition de conserver le libre commerce du tabac dont elle récolte une grande quantité. Quel traité, et avec quels maîtres!

A peine Manille avait-elle échappé heureusement au danger d'une aussi formidable révolte, que les Japonais établis dans l'île, moins nombreux mais plus braves que les Chinois, tentèrent deux fois la même entreprise dans laquelle ceux-ci avaient échoué; ils ne furent pas plus heureux : la seconde se termina par l'extermination d'une partie d'entre eux, et le reste fut expulsé à jamais de l'île Luçon.

Cependant, malgré la suite d'événements semblables qui se succédèrent pendant le XVIIe siècle et la plus grande partie du suivant; malgré les succès balancés dans la guerre contre les Hollandais, qui après avoir détruit quelques établissements voisins de Luçon, s'être emparés de l'extrémité S. de Formose, virent à leur tour Malaca tomber au pouvoir de leurs ennemis, la colonie s'élevait rapidement à un haut degré de richesse et de prospérité commerciale; elle payait en marchandises de Chine et avec ses propres produits l'or et l'argent du Pérou que de nombreux galions apportaient d'Acapulco et de Lima.

C'était par Manille que l'Espagne, alors si puissante, recevait les épices, les produits chinois et japonais, très-recherchés à cette époque en Europe. Ce brillant commerce, auquel aucun étranger ne pouvait prendre part, était une inépuisable source de fortune pour les premières autorités des Philippines et les marchands espagnols ; mais la concurrence des magnifiques possessions de l'Amérique du Sud avait fait regarder à la cour de Madrid les Philippines plutôt comme un lieu d'exil que comme un gouvernement important. Une semblable manière de voir dut influer et influa en effet souvent sur le choix des autorités de ces îles, et par suite sur la composition de la population blanche. Sans doute, alors comme maintenant, Manille contenait bon nombre de négociants nationaux jouissant à juste titre de l'estime, de la confiance de leurs compatriotes et du commerce étranger; mais la société était animée d'un esprit de tracasserie, de calomnie et de désunion, auquel le conflit continuel du pouvoir militaire et monacal pouvait donner une nouvelle force : plusieurs capitaines généraux abandonnèrent même des fonctions dans lesquelles ils étaient abreuvés de dégoûts.

Maintenant que les Espagnols se portent en foule dans cette colonie, un des restes de l'ancienne puissance de leur patrie; que le gouvernement des Philippines est recherché par des hommes que leurs talents et leur réputation rendent recommandables, on sera étonné que ce mauvais esprit ait survécu au temps et à ces changements. J'ai trouvé dans la société de Manille une liberté dans les manières et surtout dans les propos, un

penchant à la calomnie et à la méchanceté, qui m'ont paru la rendre insupportable à tout le monde. Les femmes se détestent entre elles et n'ont aucun égard pour leur mutuelle réputation; les hommes, que l'intérêt a conduits dans ce pays, cherchent à se supplanter ou à se nuire par d'indignes manœuvres, aussi faciles que communes sous un gouvernement soupçonneux et défiant. Les autorités en général, n'ayant quitté l'Europe que pour aller à la fortune, négligent trop peut-être les moyens d'arrêter le mal et ne déploient aucune représentation convenable. Tel est l'état dans lequel j'ai trouvé la société de Manille; les haines entre familles, la nécessité de prendre un parti, m'ont déterminé à l'abandonner; pour les honnêtetés que j'ai faites ou voulu faire, j'ai éprouvé mille dégoûts : enfin, fatigué de lutter contre tant d'obstacles, je m'en éloignai tout à fait.

Cependant Manille n'est pas entièrement dépourvue de femmes aimables et bien élevées, de quelques hommes de bonnes manières, que leur conduite et leurs moyens rendent également estimables; mais ils vivent au sein d'une société choisie et très-limitée dont il est difficile à un étranger de pouvoir apprécier tout l'agrément.

Cette discorde, et les dissensions politiques qu'elle devait naturellement causer, furent aussi fatales à la colonie que les révoltes presque continuelles des différentes provinces de Luçon et des îles soumises au joug espagnol, souvent secoué et toujours impatiemment porté. L'influence des moines, bien plus que les armes, calma toujours ces soulèvements dont les chefs périrent

sur l'échafaud; mais au chef-lieu, théâtre de la lutte constante des autorités militaires contre un clergé rendu puissant par ses richesses et par le fanatisme et la superstition des indigènes, les excès allèrent très-loin et l'ordre ne fut jamais bien rétabli. En 1717, le capitaine général Bustamente, homme d'un grand caractère, fut égorgé avec toute sa famille par le peuple de Manille que les moines avaient soulevé; ces désordres, en affaiblissant le pouvoir espagnol dans ces mers, enhardirent ses nombreux ennemis à en profiter : les Maures firent une nouvelle et formidable invasion dans l'île de Luçon qu'ils mirent à feu et à sang, et se retirèrent emmenant avec eux une multitude d'esclaves et un immense butin. Le fameux Anson s'empara des galions venant du Pérou et fit éprouver de grandes pertes au commerce de Manille qui avait refusé de suivre les avis prudents du capitaine général; enfin la nature elle-même sembla vouloir annoncer par la furieuse éruption du Taal, volcan situé dans la province de Batangas et qui ensevelit sous les cendres un grand nombre de bourgs et de villages avec leurs habitants, les malheurs que devait éprouver la colonie sous le gouvernement de l'archevêque Manuel Roxa que, par leurs intrigues, les moines parvinrent à faire nommer capitaine général en 1758.

Ce prélat, d'un caractère faible et irrésolu, abandonna le pouvoir aux mains du clergé, qui souleva bien des haines et répandit plus que jamais la division parmi les divers corps de la colonie. Cependant jamais l'accord n'avait été aussi nécessaire, jamais les circonstances n'avaient été aussi graves.

La guerre, allumée en 1756 entre la France et l'Angleterre, venait de finir par la perte de tous nos établissements dans l'Inde : nos rivaux, encouragés par leurs succès, voulurent faire subir le même sort aux possessions de l'Espagne, contre laquelle les hostilités venaient de commencer. Ils profitèrent des forces militaires que les dernières circonstances avaient fait rassembler à Madras : une expédition, composée de blancs, de cipayes et de Cafres, formant au plus trois mille hommes sous les ordres du général Draper, vint débarquer devant Manille le 23 septembre 1762.

Alors les fortifications de la ville étaient ce qu'elles sont maintenant, très-fortes et bien entretenues ; des murailles élevées, garnies d'artillerie, plusieurs ouvrages à cornes, un fossé profond rempli d'eau, la défendaient du côté de terre et même du côté de la mer qu'une plage étroite de sable séparait des glacis ; enfin la rivière sur le bord de laquelle est bâtie Manille aurait opposé des obstacles insurmontables aux assiégeants, si la colonie avait eu pour gouverneur un homme de tête et de courage : il eût par son exemple animé la garnison, résisté aux attaques, et attendu ainsi les secours qui se réunissaient dans l'intérieur ; mais l'archevêque capitaine général avait négligé les troupes, il ignorait la déclaration de guerre ; la désunion était dans le conseil : la vue d'un ennemi inattendu fit éclater les haines avec un surcroît de violence parmi les autorités et jeta tout dans la confusion.

Cependant un officier espagnol, Bustos, dont le nom mérite d'être conservé, ranime le courage de la faible

garnison, fait à sa tête plusieurs sanglantes sorties; mais il est toujours repoussé, et le neveu de l'archevêque tombe au pouvoir de l'ennemi. Cette perte achève d'accabler le vieux capitaine général qui redemande en vain le prisonnier; ce malheureux jeune homme est égorgé par les assiégés au moment où, accompagné d'un officier anglais, il s'approchait des murailles pour être rendu.

Pendant ce temps, l'amiral Cornish, commandant la flotte de l'expédition, s'emparait de deux galions arrivant d'Acapulco; l'un d'eux, prévenu des événements, avait débarqué son trésor dans une partie de l'île éloignée du chef-lieu assiégé, et le conserva ainsi au gouvernement espagnol, qui plus tard en tira un grand parti pour reconquérir Luçon.

Dès les premières attaques, Anda, chanoine de l'archevêché, moine d'un grand caractère, plutôt fait pour les combats que pour le cloître, avait été envoyé dans les provinces pour assembler des secours. Déjà six mille indigènes des provinces voisines, conduits par leurs curés, étaient entrés dans Manille; joints à la garnison, ils firent le 2 octobre une sortie pour renverser les batteries que l'ennemi avait élevées contre les bastions de San Diego et San Andres qui défendent la ville à l'endroit où les fortifications, après avoir longé la mer, s'en éloignent brusquement vers l'intérieur. Les troupes espagnoles, partagées en trois divisions, attaquent les Anglais avec un courage forcené auquel il est d'abord impossible de résister : les canons encore fumants sont enlevés par les natifs, fanatisés et éprouvant autant d'horreur pour les Anglais hérétiques que d'aversion

pour la couleur noire des Cafres. Sans le courage des troupes blanches c'en était fait des assiégeants; mais leur discipline rétablit le combat; le massacre fut affreux. Les auxiliaires espagnols repoussés perdent courage, se débandent; une partie reprend le chemin de son pays, et l'autre rentre dans la place pour le malheur des pauvres habitants.

Enfin le 5 octobre, la brèche étant praticable, les assiégeants donnent l'assaut, entrent dans la ville sans trouver d'autre résistance que celle qu'opposent à la Porte royale cent soldats qui, ayant refusé de se rendre, périssent tous les armes à la main; beaucoup d'autres se noient dans la rivière en fuyant vers l'autre côté: le reste de la garnison se rendit aux Anglais. Alors commença une effroyable scène de carnage et de dévastation : Manille fut livrée à toutes les horreurs du pillage, et la population eut cependant encore moins à souffrir d'un ennemi vainqueur et irrité que des indigènes qu'elle avait appelés à sa défense, et qui commirent sur les blancs les plus affreuses atrocités. Cavite se rendit bientôt après.

Cependant, par les soins du général anglais, l'ordre se rétablit dans la ville, dont la rançon fut fixée à quatre millions de piastres; les autorités des provinces, alors soulevées, refusèrent d'y contribuer. Tel était le désordre, que cette cité si riche ne put fournir la somme exigée, quoique les ornements des églises eussent été livrés au vainqueur. Les trésors et les dépouilles de la colonie sont embarqués sur la flotte, et le général Draper repart, laissant pour garder sa conquête une partie des troupes venues de Madras.

Pendant les premiers temps de l'occupation de Manille, les Anglais purent concevoir quelque espérance d'en conserver la possession; ils s'emparèrent et restèrent maîtres pendant plusieurs mois de la province de Tagala, qui fournit des vivres à la garnison. Les Chinois, toujours disposés à se révolter contre les Espagnols, se joignirent à leurs ennemis et les aidèrent à gagner une bataille auprès du couvent de Boulacan, peu éloigné de la ville; mais bientôt tous ces avantages furent successivement perdus. Le faible archevêque, qui avait conservé sous le nouveau gouvernement la direction des affaires politiques et religieuses, sanctionné de son autorité et de sa présence toutes les mesures prises par les Anglais pour empêcher d'abord, puis ensuite arrêter la formidable réunion de troupes que le chanoine Anda était parvenu à opérer dans l'intérieur, meurt de chagrin et accablé de remords. Une guerre terrible et sanglante de partisans force les vainqueurs d'abandonner peu à peu leurs conquêtes et de se renfermer dans les murs de Manille, sous lesquels Anda et le capitaine Bustos arrivent à la tête d'une armée. La ville, ainsi bloquée étroitement, était vide de ses habitants; la garnison, affaiblie par les combats, avait à lutter contre la famine et les maladies; sa position devenait chaque jour plus critique : toute capitulation avec l'ennemi n'aurait été qu'un piége cachant les plus horribles représailles. Les moyens d'embarquement manquaient; l'avenir était effrayant, quand une frégate anglaise, annonçant la paix avec l'Espagne, mouilla devant la ville: alors les restes de la garnison, protégés par les traités

et plus encore par les canons du bâtiment de guerre nouvellement arrivé, abandonnèrent la colonie à ses anciens maîtres, qui reprirent possession de Manille le 31 mars 1764.

Une secousse aussi violente, donnée à une population nombreuse à peine soumise, toujours disposée au pillage et à la dévastation, composée d'éléments si variés et divisés entre eux par d'anciennes haines et des origines différentes, dut nécessairement amener une effrayante confusion. Luçon devint le théâtre de tous les désordres auxquels des hordes sauvages sans aucun frein auraient pu se livrer. Les habitants des provinces éloignées du chef-lieu, soumis à l'influence des curés, au joug de l'habitude, et pour ainsi dire à celui des localités, étaient restés jusqu'alors, sauf quelques révoltes partielles et bientôt étouffées, dans une heureuse tranquillité; mais dès qu'à la voix des prêtres cette masse d'hommes eut pris les armes contre l'invasion des Anglais, qu'elle eut quitté ses villages, ses provinces, pour en traverser d'autres qu'elle avait toujours considérés comme ennemis, la désorganisation fut complète, les campagnes ravagées, les habitants égorgés; les prêtres eux-mêmes ne purent tous échapper aux désastres que dans leur zèle ils n'avaient sans doute pas prévus : une grande partie d'entre eux furent massacrés. Alors peut-être la conduite de l'archevêque, qui avait redouté tous ces malheurs, fut-elle jugée moins sévèrement.

Les Chinois se révoltèrent de nouveau, prirent possession de la ville de Nava; mais ils en furent chassés après un combat sanglant. Au même moment les deux

provinces de la Laguna et de Batangas, voisines de celle de Manille, se soulèvent, et leurs habitants armés commettent les plus affreuses déprédations. Illocos et Cagayan donnent le titre de roi à un chef indigène nommé Silang; les curés et les autres autorités sont assassinés ou mis en fuite. Ce funeste exemple ne trouva que trop d'imitateurs : une nouvelle et plus terrible révolte éclata à Binatongan, chef-lieu de la province de Pangasinan, quand les collecteurs se présentèrent pour recevoir le tribut. Anda employa en vain tous les moyens de conciliation pour ramener les rebelles à l'obéissance; ceux-ci, attaqués avec vigueur et chassés des plaines, se retranchèrent dans les montagnes, et la tranquillité ne fut à peu près rétablie qu'en 1765. Déjà Silang avait été tué par ses adhérents, après six mois d'un prétendu règne et au moment de mettre à exécution son projet de massacrer tous les Européens et de s'emparer de la colonie.

Ces sanglantes révolutions eurent lieu en partie pendant que les Anglais étaient maîtres de Manille : leur présence contint les provinces de Tondo et de Cavite; celles de Bulacan et de Papanga souffrirent peu et restèrent heureusement tranquilles, car si elles eussent suivi l'exemple du reste de l'île, c'en était fait pour longtemps du pouvoir espagnol dans ces contrées.

Luçon rendue à ses anciens maîtres, la tranquillité ne fut pourtant pas rétablie : pendant bien des années de nombreuses bandes de brigands pillèrent et rançonnèrent les habitants des provinces, jusques aux portes de Manille. Les communications étaient devenues sinon impossibles, du moins extrêmement difficiles et dange-

reuses. Les moines seuls, sans aucune force militaire qui les soutînt, parvinrent peu à peu, à force de persévérance, à regagner leur influence sur cette population agitée. Enfin le chanoine Anda, devenu capitaine général des Philippines que par ses talents et la force de son caractère il avait conservées à sa patrie, acheva de rétablir l'ordre; Bustos, devenu colonel, fit une guerre heureuse aux pirates de Mindanao et les mit pour longtemps hors d'état de continuer leurs déprédations.

Sous une administration sage et ferme en même temps, les marchands de Manille réparèrent leurs pertes; le tribunal de commerce fut établi, la compagnie des Philippines créée: mais elle termina son existence avec le siècle et fut pendant ce court intervalle de temps le sujet des réclamations et des plaintes du commerce d'Espagne et particulièrement de Luçon, dont les négociants purent cependant dès lors recevoir directement d'Europe, par le cap de Bonne-Espérance, les marchandises qui venaient auparavant d'Amérique par le cap Horn et l'isthme de Panama.

Mais ce commencement de prospérité ne fut pas de longue durée: la révolte des colonies du nouveau monde, les révolutions de la Péninsule, ruinèrent tout à fait Manille et l'isolèrent pour ainsi dire de la mère patrie: la paix de 1814 trouva cette colonie presque sans relations commerciales comme sans industrie. Déjà cependant la nécessité et les circonstances avaient amené forcément d'avantageux changements dans le système de gouvernement qu'une nation jalouse

de ses possessions avait établi aux Philippines. Le commerce étranger fut admis : ce premier essai ayant augmenté considérablement le produit des douanes, auquel dans le mauvais état de ses finances la cour de Madrid a souvent eu recours, les négociants de toutes les nations obtinrent la permission de résider à Manille. Les indolents nationaux, hors d'état de soutenir la concurrence de l'industrie et de l'activité, se virent bientôt éloignés, malgré leurs plaintes, de la source de richesses où ils avaient puisé longtemps sans rivaux.

De semblables innovations eurent donc à lutter non-seulement contre une foule d'intérêts privés, mais encore contre des coutumes aussi anciennes qu'absurdes, que l'accroissement successif des revenus pouvait seul faire heurter ainsi par un gouvernement auquel jusque-là les idées libérales, de quelque espèce qu'elles fussent, étaient restées tout à fait inconnues. Aussi la position des négociants étrangers établis à Luçon est-elle entièrement précaire; seulement tolérés, ils n'ont aucune garantie et sont soumis aux caprices et aux décisions arbitraires d'une autorité soupçonneuse, inquiète, qui jusqu'ici a refusé avec opiniâtreté de recevoir les consuls des nations commerçantes, afin sans doute d'enlever aux victimes d'une délation ou de la calomnie les moyens de réclamer contre leur expulsion et le tort fait à leurs propriétés.

Cependant telles sont les ressources de cette belle colonie, qu'une faible lueur de liberté a réparé une partie de ses malheurs passés et lui prépare un avenir qui peut être très-brillant. En effet, Manille dans le

temps de sa plus grande splendeur, ne la dut qu'au commerce de la Chine avec l'Europe et l'Amérique du sud, dont elle n'était que l'entrepôt : les événements que chaque siècle amène avec lui ont fait disparaître sa prospérité comme celle de plusieurs autres pays que nous avons déjà visités. Les sources du commerce et les routes qu'il suit sont changeantes : les seules productions de la terre peuvent leur donner une longue durée ; ce sont ces productions qui attirent maintenant à Luçon de nombreux navires, venant prendre des chargements de sucre dont la qualité encore inférieure s'améliore chaque jour de plus en plus dans les usines établies depuis peu de temps par des Français, qui sont également parvenus à faire du rhum très-estimé. La quantité de café exportée de Manille est également très-forte, et a même décuplé depuis quelques années ; mais les deux principaux produits sont le tabac et le riz : tant que l'exportation de cette dernière denrée fut défendue ou soumise entièrement au caprice et aux intérêts des autorités, sa culture n'excéda pas les besoins de la population, qui en fait sa principale nourriture ; mais depuis que les étrangers en prennent une grande quantité pour la Chine, on conçoit difficilement ce que, même dans les années ordinaires, Luçon peut en livrer au commerce extérieur. Si la culture du tabac était aussi libre, le sol des Philippines, où il croît sans le secours de la main de l'homme, pourrait en fournir au monde entier ; mais ce don de la nature, si précieux pour le gouvernement qui s'en est réservé le monopole, est resté jusqu'ici presque inutile aux intérêts des habitants. Deux

seules provinces du nord de l'île ont le droit de cultiver cette plante; partout ailleurs elle est arrachée, et un corps nombreux de cavalerie est chargé de veiller à ce que cette rigoureuse mesure soit mise à exécution. Cependant, ainsi qu'il arrive toujours quand les lois sont en opposition avec les habitudes ou les besoins de la population, celle qui défend la libre culture du tabac dans la colonie est fréquemment éludée, difficilement exécutée, et cause souvent de sanglantes rencontres entre les agents du pouvoir et les indigènes peu civilisés des provinces de l'intérieur. Pour ceux-ci, fumer est un des premiers besoins de la vie, et cependant le tabac est constamment tenu dans les magasins de l'état à un prix assez élevé. Aussi, même à Manille, la contrebande est-elle très-active; mais l'extension énorme qu'a prise depuis quelques années l'exportation des caisses de cigares, dont la Havane elle-même envie à Luçon l'excellente qualité, dédommage grandement le fisc de ce qu'il perd à l'intérieur. Il y a encore peu de temps que les règlements les plus absurdes, arrêtant la culture du tabac aux lieux mêmes où elle est autorisée, empêchaient de pouvoir satisfaire aux demandes sans cesse renouvelées par le commerce étranger, et privaient ainsi les douanes d'une forte augmentation dans leurs revenus; mais depuis une tournée du capitaine général dans l'intérieur, les produits ont plus que doublé et se trouvent cependant au-dessous de la consommation. Les plantations et les usines de Luçon fournissent encore à l'exportation une grande quantité d'indigo très-estimé dans nos manufactures, mais que la concurrence du Bengale

a fait tomber un peu de prix depuis quelque temps. Les côtes recèlent un grand nombre de tortues dont l'écaille est recherchée pour les ouvrages de tabletterie, et des coquilles dont on extrait la nacre de perles. Enfin l'or recueilli dans le lit des torrents, sur les bords des rivières et même de la baie de Manille, après les grands mauvais temps, forme une somme considérable passant presque entièrement aux mains des Chinois, qui la transportent en contrebande dans leur pays. Il est un grand nombre d'autres productions de l'île qui, moins considérables ou plus communes que celles dont nous venons de parler, n'en trouvent pas moins un débouché avantageux avec les nombreux bâtiments qui fréquentent la colonie. Ceux-ci achètent, pour leur propre usage et comme objet de cargaison, un excellent cordage tiré de l'*abaca*, espèce de bananier produisant de mauvais fruits, mais dont les grandes feuilles filandreuses, séchées et battues, donnent un chanvre flexible, très-fort et susceptible d'être bien travaillé (19). La farine de Luçon, aussi belle que bonne, se conserve fort longtemps; le cacao, indigène dans les Philippines, est supérieur à celui de l'Amérique du sud, mais en petite quantité et d'un prix très-élevé; les légumes secs, les provisions sont généralement peu chers et de bonne qualité. L'exportation de toutes ces denrées est permise, mais malheureusement pour la colonie celle des bêtes à cornes et des chevaux est défendue, sans que l'on puisse trouver aucune raison plausible pour excuser cette mesure qui fait le plus grand tort aux provinces voisines du chef-lieu; ces dernières possèdent de grands trou-

peaux de bœufs d'une belle espèce, mais que leur bas prix fait négliger : aussi généralement à Manille la viande est-elle mauvaise et d'une apparence repoussante. Les buffles sont très-nombreux, entièrement consacrés à l'agriculture et aux travaux pénibles. Non-seulement ce précieux animal ne peut sortir de l'île, mais encore sa vie est un bien dont son maître ne peut disposer sans la permission de l'autorité; mesure sage, qui fait autant l'éloge du protecteur que celui de l'utilité du protégé. Les moutons sont rares et mauvais à Luçon, dont les habitants considèrent, on ne sait pourquoi, la chair de cet animal comme malsaine; ils ont pour les poules une égale aversion que partagent avec eux les Chinois et les peuples qui habitent les côtes de la Cochinchine : toutes les autres espèces de volaille sont également communes à Luçon, mais sans être un objet de réprobation. Le cheval n'est pas indigène dans les Philippines; sans doute il y fut apporté du Chili ou du Pérou, où déjà la belle race andalouse avait perdu de sa beauté primitive. Cependant à Manille ce noble animal a conservé la vivacité, le feu, le courage du sang dont il est sorti; son œil est noir et grand; sa tête petite et bien placée; il a les jambes fines, les formes gracieuses et bien proportionnées; et si sa taille est généralement petite, s'il ne ressemble pas toujours au portrait que je viens d'en faire, c'est la faute du gouvernement de la colonie, qui non-seulement n'a jamais rien tenté pour perfectionner la race des chevaux, mais encore en défend l'exportation qui, leur donnant quelque valeur, encouragerait les propriétaires à les soigner davantage

pour en tirer le bon parti que beaucoup d'exemples font espérer.

Mais ces améliorations et tant d'autres, nécessaires à la prospérité de Luçon, arriveront successivement et avec le temps. Cette colonie, plongée depuis trois siècles dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, s'éveille lentement aux premières lueurs de la civilisation européenne. Les progrès des lumières doivent être prudemment ménagés au milieu d'une population presque sauvage, que l'influence toute morale des moines retient seule dans l'ordre, et pour laquelle le mot de liberté est synonyme de désordre et de soulèvement. Avant même qu'un changement de système fasse sentir ses heureux effets sur cette masse d'hommes incapables d'en connaître les avantages, combien d'obstacles n'y aura-t-il pas à surmonter, même dans les classes élevées du chef-lieu, dont l'ignorance et le fanatisme sont aussi dignes de pitié!

La lutte entre l'autorité militaire et le clergé est aussi vive, aussi ardente maintenant que jamais; mêmes intrigues, même jalousie de pouvoir. Les moines, ennemis des innovations, s'opposent de tous leurs moyens à l'introduction des étrangers dans la colonie, et excitent contre eux la haine des naturels, que seuls ils peuvent contenir et faire obéir. Leur puissance dans Luçon est donc sans bornes; elle est la récompense de bien des travaux, de bien des dangers. Les prêtres sont les vainqueurs de ces peuples féroces; mais au zèle apostolique le plus admirable, à la persévérance la plus courageuse, les moines n'ont pas toujours joint l'humilité

chrétienne : ils ont voulu unir l'influence spirituelle au pouvoir temporel, et les couvents sont devenus les véritables maîtres des Philippines.

Luçon, ainsi que les îles voisines soumises en totalité ou en partie à la couronne d'Espagne, est divisée en paroisses très-étendues, dirigées chacune par un curé, moine d'un des quatre ordres de Manille. Chaque village obéit aux descendants de ses anciens chefs, sur l'esprit desquels les prêtres exercent un empire absolu. Si l'on ajoute aux éléments de puissance que je viens d'énumérer ceux que fournissent les richesses et les plus belles propriétés qui sont aux mains des moines, le pouvoir qu'elles assurent au clergé sur toute la surface de l'île, l'exécution sévère des règlements qui défendent toute relation entre les indigènes et les Européens, même espagnols, on concevra aisément que le rôle de l'autorité militaire est difficile, et que les fonctions de capitaine général des Philippines sont entourées de bien des dégoûts.

Cependant, malgré de si grandes précautions, des changements se sont opérés depuis quelques années, non-seulement dans les préjugés des hautes classes de Manille, mais encore dans ceux des habitants des provinces voisines. Cette dernière population est devenue beaucoup moins fanatique : son horreur pour les étrangers est considérablement diminuée; l'usage des marchandises d'Europe obtenues à un prix très-inférieur à celui qu'on en exigeait autrefois, le mouvement, l'aisance qu'un commerce actif entraîne avec lui, font fuser pour ainsi dire la civilisation au milieu de cette multitude

superstitieuse qui en 1820, excitée par les moines, égorgea une partie des étrangers qu'elle respecte et aime maintenant. Le terrible choléra faisait à cette époque, et pour la première fois, d'horribles ravages dans Manille et ses environs : les malheureux habitants mouraient par milliers; les églises étaient encombrées de malades expirants qui venaient inutilement demander au ciel la guérison de leurs maux. Le bruit sort, dit-on, des couvents que les étrangers ont jeté du poison dans les fontaines, et que Dieu punit ainsi les chrétiens qui ont toléré la présence des hérétiques. Tout à coup une rage frénétique s'empare de la population : les médecins, dont quelques heures auparavant elle demandait encore et bénissait les soins aussi actifs que désintéressés, accusés d'être des empoisonneurs, sont massacrés dans les rues. La fureur de la multitude, que des autorités faibles ou jalouses n'osent arrêter, augmente avec le carnage. Assaillis dans leurs maisons livrées au pillage, les négociants surpris tombent presque sans défense sous les poignards des assassins; leurs cadavres traînés dans la fange, sont outragés par les furieux qui n'ont pu les frapper. Tant que le sang espagnol ne fut pas menacé, la force publique resta spectatrice impassible de pareilles atrocités; mais lorsque, semblable à la bête féroce que la vue du sang irrite et qui se précipite sur son maître, le peuple, ayant égorgé les victimes désignées, voulut trouver des coupables dont les richesses pussent satisfaire sa soif de pillage, il fut arrêté : le but était rempli. Alors seulement le capitaine général, accompagné de son état major, parut sur les places publiques, compli-

mentant sur la justice de sa cause une populace encore couverte du sang des victimes dont les restes étaient indignement foulés aux pieds des chevaux. Les moines, dans cette horrible circonstance, montrèrent quel était leur pouvoir; mais je pense qu'il leur serait difficile d'en donner une semblable preuve maintenant. Peu d'années après, des événements d'un autre genre vinrent annoncer que les ennemis extérieurs n'étaient pas les seuls à craindre pour cette espèce de théocratie. Les idées libérales qui avaient causé les révolutions d'Espagne et appelé l'Amérique du sud à la liberté, avaient des partisans dans Manille. Une conspiration se trama au sein même du chef-lieu et de sa garnison. En mai 1824 les conjurés s'emparent des portes de la ville. Le capitaine général, qui à une époque encore récente avait laissé lâchement égorger les étrangers, est assassiné à son tour dans son propre palais. La liberté de Luçon allait être proclamée; mais la fidélité d'une partie des troupes, l'incertitude du reste, le manque d'argent, enfin la mort d'un des principaux chefs du complot, le font échouer; et avant la fin de la journée les cachots étaient remplis des coupables et des individus soupçonnés; ils s'y trouvaient encore lors de mon passage à Manille, et chaque bâtiment arrivant d'Europe pouvait apporter leur arrêt de mort. La plus faible partie de ces conspirateurs étaient Espagnols, les hommes de couleur formaient la majorité. Ces derniers sont nombreux dans la colonie; ils jouissent de tous les privilèges des Espagnols, dont ils ont conservé l'apathie, la paresse et l'amour de l'oisiveté; mais ils ne possèdent pas le

courage ni le caractère ferme et patient de cette nation. Le Manillois est d'une taille bien prise, au-dessus de la moyenne; ses traits sont agréables; la couleur de son teint est un peu foncée, mais sa physionomie ne manque pas d'expression : le plus souvent son éducation est très-négligée et abandonnée à toutes les pratiques de la plus absurde superstition. Les femmes sont jolies, bien faites, ont de beaux yeux noirs, de petits pieds, enfin la tournure voluptueuse des dames andalouses dont elles ont également la coquetterie : beaucoup d'entre elles épousent des Espagnols et tiennent dans la société le rang que leur fortune ou leur famille les met à même de soutenir, car leur couleur n'est soumise à aucun préjugé, mais cependant elle exclut les hommes de tous les emplois un peu importants dans le gouvernement de la colonie: telle fut sans doute la véritable cause de la conspiration dont je viens de parler et qui a échoué cette fois... La cour de Madrid, avertie par cette épreuve, a envoyé quatorze cents hommes de troupes de ligne pour empêcher Luçon de suivre l'exemple de ses autres colonies; mais cette précaution, nécessaire il est vrai, a beaucoup mécontenté les quatre mille hommes de troupes indigènes composant depuis très-longtemps les seules forces de la colonie, et qui croyaient avoir acquis par la répression de la dernière révolte de nouveaux droits à la confiance du gouvernement. Si ce mécontentement est capable d'inquiéter l'autorité militaire et de favoriser par la suite quelque révolution dans les Philippines, il ne sera pas sans trouver quelque sympathie dans le clergé. En effet, au sein même de ce corps si puissant,

qui semble avoir assuré son autorité par tous les moyens que la prudence des cloîtres peut inventer, grandit un ennemi qui, méprisé jusqu'à présent, commence à inspirer de l'inquiétude à ses maîtres, et peut plus tard, après avoir secoué le joug des moines, succéder à leur influence sur la population. Je veux parler du clergé séculier, tiré de la population indigène et mulâtre.

Lorsqu'au commencement de l'occupation des Philippines par les Espagnols, les moines augustins portaient le christianisme au milieu de peuplades féroces, et souvent pour prix de leur zèle expiraient dans les tourments, le nombre des missionnaires n'était pas considérable, ni les couvents si riches et si nombreux. Les provinces soumises successivement à la foi chrétienne, en employant beaucoup de moines, augmentèrent en même temps les revenus du clergé : de nouveaux ordres religieux vinrent participer à ces avantages. Les dangers cessèrent à mesure que la tranquillité s'établit; ils firent place à la vie douce et agréable que les curés mènent dans les provinces et qui n'est pas toujours d'une grande sévérité. Souvent le relâchement des moines sembla un dédommagement des rigueurs du cloître; mais ces mauvais exemples sont généralement peu dangereux pour les indigènes éloignés du chef-lieu, et peu communs et soigneusement cachés aux yeux des habitants plus civilisés dans le voisinage des couvents. Ce joug, quoique absolu, paraît léger à la population : la persuasion l'a imposé au nom de la religion; et dans presque toutes les paroisses, la charité et une bienveillance paternelle l'ont rendu cher aux nouveaux chré-

tiens. On a remarqué, et je crois avec raison, que les moines établis aux Philippines sont en général mieux gouvernés, plus instruits, d'une tenue plus régulière que ceux d'Europe, qu'ils ne reçoivent que difficilement de nouveaux sujets, et les choisissent toujours avec soin. Est-ce le désir de conserver à l'honneur de l'ordre toute sa pureté, ou la crainte de partager avec de nouveaux concurrents les faveurs et les richesses des couvents, qui en rend les chapitres si difficiles? Quel que soit le sentiment qui a dicté leur résolution, celle qu'ils ont adoptée peut bien être dans l'intérêt général, mais non suivant les conseils d'une sage et prudente prévision des événements à venir. C'est au sein même de la population indigène que le clergé de Manille a été chercher des prêtres pour desservir cette multitude de petites cures dédaignées par les moines, dont le petit nombre n'occupe que les places les plus importantes. Ce nouveau clergé, d'abord très-soumis et sans doute reconnaissant envers ses maîtres, a peu à peu changé de sentiments: maintenant il souffre impatiemment l'état d'infériorité, d'abaissement même où il est tenu : de fréquents séjours dans les couvents, ses relations habituelles avec les moines, ont fait succéder au prestige évanoui l'aversion que les prêtres séculiers portèrent toujours, et surtout en Espagne, aux ordres monastiques. Sans doute que les curés indigènes, peu instruits et très-faiblement rétribués, sont loin encore d'exercer sur leurs compatriotes une influence aussi grande que celle qui est inhérente pour ainsi dire, dans ces pays, au caractère de missionnaire; mais ces ennemis cachés affaiblissent peu à peu

le pouvoir du clergé européen ; ils éclaircissent le voile qui couvre les yeux des natifs, et préparent ainsi la population aux événements que le choc des idées nouvelles contre les anciennes amènera tôt ou tard à Manille, et qui, je pense, seront contraires à la prospérité, je dirai même à l'existence de la colonie, s'ils ne sont conduits avec une lente sagesse, seul moyen d'empêcher un bouleversement général.

J'ai déjà parlé des modifications favorables que la présence des étrangers à Luçon avait fait éprouver aux préjugés des Tagals ou habitants de la province de Manille. Son effet sur leurs habitudes n'est pas moins sensible : une nouvelle aisance, les relations commerciales ont adouci les mœurs d'une population qui est loin d'opposer de grands obstacles à la civilisation. Le caractère du Tagal est réfléchi, calme, intelligent, susceptible d'attachement et de reconnaissance; mais presque toujours il s'y mêle une teinte de défiance que décèle l'expression de ses yeux noirs et de sa physionomie. Sa figure diffère peu de celle du Malais, avec lequel l'indigène de Luçon m'a semblé avoir quelque ressemblance physique; comme lui il est de taille moyenne, ses membres sont forts et nerveux : le front bas, la figure large, le nez court et épaté, la bouche grande, rougie par le bétel, les cheveux noirs et le teint fortement cuivré, formeraient un complet rapprochement peu avantageux au Tagal, si celui-ci n'avait dans sa manière de marcher quelque chose de dégagé et même de noble, sans affectation. Son habillement a quelques rapports avec celui de l'habitant du détroit de

Sincapour; mais il est généralement plus propre, mieux soigné, et se compose d'une chemise à manches en toile de coton, ou confectionnée avec les fils très-fins d'une écorce particulière : cette chemise est ouverte sur la poitrine, tombe jusqu'au-dessous des genoux, et couvre ainsi un long pantalon d'étoffe rayée ou foncée, large par le bas et serré au-dessus des hanches. (Pl. 37 et 38.) Ce costume, toujours d'une grande propreté, a quelque chose d'agréable par sa simplicité. L'indigène de Luçon conserve sa chevelure dans une parfaite propreté, et la cache sous un *salacot*, chapeau de forme conique très-aplatie et à grands bords, fait de paille tressée pour les pauvres, et d'une étoffe de crin surmontée d'un capuchon en acier ou en cuivre argenté, souvent même doré pour les riches, qui dans les villes y substituent quelquefois le chapeau de feutre européen. Le salacot est aussi la coiffure de guerre; garni intérieurement de légères bandes de fer, et bien assujetti par deux courroies qui se nouent sous le menton, il défend la tête contre les armes tranchantes. Les hautes classes portent des souliers, mais le peuple est toujours pieds nus. L'habillement des femmes, suivant leur fortune, offre plus de variété et se compose ordinairement d'une espèce de camisole d'étoffe le plus souvent rayée de vives couleurs, fermée par devant, et couvrant une gorge bien conservée, qui semble être une beauté dont on fait très-grand cas; un pagne de couleur en toile de coton fait plusieurs fois le tour de la ceinture, un peu au-dessous de la camisole, et descend jusqu'aux pieds, ordinairement petits, bien faits et contenus dans des

souliers de maroquin, quelquefois brodés en or et ne couvrant que l'extrémité des doigts. (Pl. 37.) Il est difficile de marcher avec cette chaussure : aussi les femmes riches vont-elles en palanquin, et les pauvres sans souliers. (Pl. 38.)

Les Tagales sont parfaitement bien faites, se tiennent avec grâce et ne manquent pas d'une certaine dignité : leurs grands yeux noirs ont une expression de douceur qui se répand sur toute la physionomie ; cependant les traits de la figure ne sont pas agréables et ressemblent beaucoup à ceux des hommes. La tête n'est garantie que par des cheveux, frottés chaque matin avec la substance savonneuse tirée d'une racine particulière; ils sont ensuite relevés sur le derrière de la tête et très-artistement arrangés en un seul paquet.

Les deux sexes aiment la parure et portent des colliers en or ou en verroterie; mais tous ces bijoux des Luçonnaises ne peuvent dissimuler la grandeur démesurée d'une bouche que de grosses lèvres et des dents salies par l'usage continuel du bétel rendent réellement repoussante. Il est encore un autre agrément que les belles des Philippines partagent avec les dames de sang mêlé et même espagnoles de Manille; il est vrai que ces dernières, au lieu de fumer d'énormes carottes de tabac qui restent pendant plusieurs semaines dans les cases tagales comme un meuble à l'usage de toute la famille, se contentent de repousser agréablement par le nez la fumée des cigares que leurs jolies bouches, légèrement rougies par le bétel, peuvent au moins contenir : aussi laissèrent-elles les belles fumeuses indigènes jeter seules

les hauts cris, quand les matelots d'une frégate française eurent, il y a quelques années, la comique idée de promener sur leurs épaules, dans les faubourgs, un cigare long de plusieurs pieds et gros en proportion, qu'un de leurs camarades, habillé en femme du pays, faisait semblant de fumer à une des extrémités. Les hommes en rirent, mais les femmes manquèrent faire un mauvais parti aux acteurs de la mascarade. Cependant elles sont généralement d'une humeur réservée et assez douce; leur conduite est très-bonne, et elles se tiennent éloignées des Européens.

La sobriété est une des qualités des habitants de Luçon: le riz, du poisson, des légumes, des fruits, et enfin des canards pour les plus riches, forment leur principale nourriture, dont le piment est l'unique assaisonnement. L'eau est la seule boisson du peuple dans l'intérieur de l'île, mais la passion des liqueurs fortes a déjà fait de grands progrès dans Manille, surtout parmi les domestiques attachés aux étrangers, qui sont obligés de se faire servir par ce qu'il y a de pire dans la population. Telle est malheureusement la marche de la civilisation: les basses classes en adoptent avidement les vices, avant que les rangs plus élevés soient à même d'en apprécier les bienfaits. Cependant elle n'a pas encore détruit le respect pour l'hospitalité qui est en honneur dans les Philippines, même parmi les peuplades les plus pauvres et les plus féroces. Le voyageur, quelles que soient sa nation, sa couleur, ou sa religion, peut venir sans crainte, à l'heure du repas, s'asseoir autour de la calebasse remplie de riz, en prendre sa part et se

retirer; pas une question ne lui sera faite, mais son départ sera vu avec autant d'indifférence que son arrivée.

Le Tagal est industrieux et serait même susceptible de faire un bon ouvrier, si sa paresse n'étouffait pas les heureuses dispositions dont la nature l'a doué; cependant il sait lire et même écrire dans sa langue, facile à comprendre, douce, agréable à l'oreille. Elle a été amenée à ce point de perfection par la traduction de tous les ouvrages religieux que les moines ont pensé pouvoir être mis sans inconvénient entre les mains des indigènes: le nombre en est borné, comme on le pense bien; cependant ces soins n'en annoncent pas moins des idées élevées dans le clergé de Manille, et font honneur aux ordres monastiques qui n'ont pas dédaigné d'instruire un peuple que leur persévérance a rendu chrétien, alors même qu'en Espagne la population est tenue par les moines dans le plus dégoûtant abrutissement. Celle de Luçon est très-portée à la superstition, et tout semble cependant, dans la physionomie des deux sexes, annoncer d'abord la tristesse et l'indifférence; jamais ils ne se livrent à une joie franche: leur danse est grave comme les pantomimes qu'elle accompagne ordinairement; les sujets en sont le plus souvent sérieux, et les femmes elles-mêmes n'y apportent pas cet abandon ni cet entraînement au plaisir qui leur sont naturels dans les contrées placées aussi près de l'équateur. Les Tagals ont un goût prononcé pour la musique; j'en ai vu souvent passer plusieurs heures à écouter les sons tristes d'une mandoline; leur facilité à jouer de tous les instruments européens a donné le moyen de former d'assez bonnes

musiques dans les régiments de troupes indigènes. Il est vrai que le répertoire n'est pas considérable, car les musiciens, ne pouvant jouer que de mémoire, sacrifient souvent à la nouveauté ce qu'ils avaient appris quelques jours auparavant.

C'est surtout dans leur amour effréné pour les jeux de hasard et les paris, que ces hommes découvrent une violence de passions dont leur figure grave aurait pu faire douter. Voyez ce Tagal portant sous le bras un superbe coq qui ne le quitte jamais et reçoit constamment ses caresses; il le préfère certainement à sa femme et même à ses enfants; mais aussi c'est de la force du courageux animal qu'il attend le gain de ses nombreux paris, et une abondance momentanée. Les combats de coqs sont pour les habitants de Manille ce que les courses de taureaux sont pour les Espagnols : une distraction qu'ils aiment avec fureur. Les deux gouvernements les ont également soumis à leur autorisation, non pour rendre plus rares ces spectacles qui entretiennent chez le peuple le goût du sang, mais pour les soumettre à de forts droits, et faire servir cette passion populaire à l'augmentation de leurs revenus.

Il y a dans la ville, les faubourgs et même les provinces, des endroits désignés par l'autorité pour les combats de coqs; c'est là que ces intrépides animaux viennent défendre, au prix de leur sang et souvent de leur vie, les intérêts de leurs maîtres. Avant le combat, les arbitres, tirés de la foule des spectateurs qui entourent une petite arène couverte de sable fin, décident, après bien des discussions, si les combattants sont

égaux en forces et surtout en pesanteur : la question résolue, de petites lames d'acier, longues, étroites, et d'une excellente trempe, arment la patte gauche de chacun des gladiateurs, que les caresses et les exhortations intéressées de leurs propriétaires excitent au combat. Pendant ce temps les paris ont lieu, l'argent est prudemment opposé à l'argent; enfin le signal est donné, les deux coqs se précipitent à la rencontre l'un de l'autre: leurs yeux brillent, les plumes de la tête sont hérissées et éprouvent un frémissement que partage une belle crête écarlate. C'est alors que l'animal le mieux dressé oppose l'adresse à la force et au courage aveugle de son ennemi : ils dédaignent les coups de bec, ils savent combien est dangereux l'acier dont leurs pattes sont armées : aussi les portent-ils toujours en avant, en s'élançant au-dessus du sol. Rarement le combat dure longtemps; un des champions tombe, le corps ouvert ordinairement par une large blessure; il expire sur le sable et devient la proie du maître de son vainqueur: celui-ci, le plus souvent blessé lui-même, ne chante pas sa victoire; emporté loin de l'arène, il est comblé de soins, et reparaît au combat quelques jours après plus fier encore qu'auparavant, jusqu'à ce que le fatal coup d'éperon d'un heureux rival vienne terminer sa vie glorieuse et ruiner les espérances de son maître. Si parfois les combattants tiennent la victoire en suspens et s'arrêtent pour reprendre haleine, le vin chaud aromatisé leur est prodigué : alors avec quelle avide et inquiète curiosité chaque parti compte leurs blessures! Après quelques courts instants de repos, le combat re-

commence avec une nouvelle fureur, et ne finit que par la mort d'un des champions. Comme la pesanteur du combattant peut fort bien ne pas être, malgré l'usage qui l'a décidé, en juste rapport avec son courage, il arrive quelquefois que craignant la mort ou reconnaissant la supériorité de son adversaire, il abandonne le champ de bataille après quelques efforts. Si, ramené deux fois au combat, les cris, les encouragements de son maître ne peuvent ranimer son courage, les paris sont perdus, et le coq déshonoré va le plus souvent expier sa lâcheté sous l'ignominieux couteau de cuisine d'une maîtresse doublement irritée.

Tels sont les seuls plaisirs qui peuvent faire sortir le Tagal de son apathie naturelle; cependant elle ne va pas, comme chez beaucoup de peuples des pays chauds, jusqu'à lui faire négliger ce qui peut rendre son existence agréable : sa case, en planches et bambous, est très-bien construite; des feuilles de bananier la couvrent parfaitement; exhaussée de plusieurs pieds audessus du sol par des pieux, elle n'a rien à craindre des rats et des insectes malfaisants qui sont en grand nombre à Luçon, ni des inondations fréquentes dans la saison des pluies. L'intérieur, bien aéré par des fenêtres, est divisé en plusieurs chambres très-simplement meublées, mais toujours d'une grande propreté; un coffre fermant rarement à clef, contient ce que la famille a de plus précieux; des nattes en rotin, bien travaillées et de plusieurs couleurs très-vives, couvrent le plancher et servent en même temps de lits rendus plus chauds, pendant les nuits fraîches et humides, par des

couvertures en laine ou en coton. Sur les cloisons sont toujours les images enluminées avec peu de goût, de la sainte Vierge et d'un saint dont la protection est religieusement implorée soir et matin. A côté de la case principale en est une autre beaucoup plus petite et grossièrement construite; elle sert à préparer les aliments. J'ai souvent remarqué la propreté avec laquelle les femmes remplissent ces fonctions qui leur sont dévolues. Au moment du repas une natte ou un linge très-blanc est étendu sur le sol et reçoit le riz, partagé dans des espèces de bols mis à côté de chaque convive : les autres mets sont servis dans des vases en terre vernissée, ou dans des calebasses d'une parfaite netteté. J'avoue que leurs fourchettes sont celles que nous avons tous reçues de la nature; elles se rencontrent souvent au même but; mais les mains, lavées avec soin avant de servir à cet usage, en font disparaître la malpropreté.

Il m'a semblé que les familles tagales étaient peu nombreuses, les enfants en petite quantité, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la petite vérole et à d'autres maladies qui en détruisent beaucoup; car les femmes de Luçon sont bien traitées par les hommes, sur lesquels, même dans les dernières classes, elles exercent, dit-on, un grand ascendant. Les deux sexes s'occupent également des travaux des champs; mais le plus faible ne porte que rarement de lourds fardeaux : c'est à cela sans doute qu'il doit de conserver longtemps les appas qui distinguent ordinairement la jeunesse et la santé.

Tout porte à croire que si ce peuple fût tombé sous le joug d'une nation plus avancée en civilisation, moins

paresseuse que l'espagnole, il aurait pu faire de grands progrès dans l'industrie. Celle des habitants de l'intérieur se borne à tresser des nattes assez belles pour le tissu et les couleurs, ainsi qu'une toile fabriquée avec des fils d'écorce d'arbre et quelquefois aussi fine que la mousseline. Les habitants aisés, même les Européens, s'en servent beaucoup pour vêtements de nuit, pendant les grandes chaleurs.

A peine trouve-t-on au chef-lieu de la colonie de bons ouvriers indigènes pour les travaux de main-d'œuvre les plus communs dans nos pays; cependant il serait injuste d'attribuer seulement au caractère paresseux du Tagal cette ignorance dans les arts mécaniques usuels : la concurrence des industrieux Chinois, et le bas prix où elle entretient les salaires des ouvriers, m'a paru en être une des principales causes; car, depuis que la présence des étrangers produit un grand mouvement dans le commerce et accroît la consommation des objets fabriqués dans le pays, le nombre des ouvriers indigènes augmente sensiblement chaque année : aussi le gouvernement espagnol, moins guidé cependant peut-être par les intérêts de ses sujets qu'excité par la haine et la défiance que lui inspirent cette foule de remuants Chinois et le désir d'en arracher de grandes sommes dont l'état ne profite pas toujours, accable-t-il ces malheureux d'exactions et d'impôts aussi iniques que criants. Lors de mon séjour à Manille, les Chinois furent taxés arbitrairement à une somme très-forte et individuelle : les riches payèrent, mais les pauvres journaliers furent mis à la chaîne et employés aux travaux

des rues et des grandes routes; un grand nombre se pendirent aux arbres ou se sauvèrent dans les bois, où ils ont sans doute succombé à la faim, à la misère, et peut-être aussi sous les coups des naturels qui ne les aiment pas. De quel avantage aura été pour la colonie cette mesure, fort peu intéressante pour l'état, mais très-lucrative pour les avides autorités subalternes, qui considèrent la population chinoise comme une mine, qu'elles peuvent exploiter par toutes sortes de moyens? En effet, tout le commerce de détail est entre les mains de ces étrangers : ils sont courtiers de commerce et agents actifs, intelligents, mais très-intéressés, des négociants, dont les nombreuses cargaisons s'écoulent par leurs mains. Ils sont de tous les métiers : marchands, manufacturiers, cultivateurs, artisans, porteurs d'eau; toujours sobres, infatigables, très-propres, liés entre eux et ne se mêlant que très-peu avec les indigènes. La plus grande partie de ces hommes vivent seuls; car jamais il ne sort de femmes de leur patrie. Les plus riches en prennent parmi les Tagales des classes inférieures, auxquelles l'intérêt peut faire surmonter la répugnance qu'inspire généralement à leur sexe l'alliance des Chinois : aussi la classe qui en provient est-elle très-peu nombreuse; mais elle se fait distinguer, surtout dans les femmes, par sa beauté et ses belles proportions. Rarement ces étrangers consentent à mourir loin du sol qui les a vus naître : ils y retournent seuls finir leurs jours. Heureux quand ils peuvent soustraire à l'avidité des mandarins de leur patrie une partie des richesses que les maîtres de Luçon leur ont laissé emporter!

La présence d'une aussi grande réunion d'hommes sans famille et mécontents, et plus encore le souvenir de tant de révoltes sanglantes, de conspirations, ont fait conserver aux Espagnols l'habitude de résider dans Manille que ses hautes murailles, avec leurs nombreux ponts-levis, et sa population de sept à huit mille âmes, ont défendue jusqu'ici contre les tentatives des ennemis internes de la colonie. Depuis l'expédition des Anglais, ces fortifications ont été non-seulement réparées avec soin, mais augmentées de plusieurs ouvrages garnis d'un fossé profond du côté où la ville fut attaquée et enlevée. Rien dans la plaine ne domine cette position, et maintenant les troupes blanches venues d'Espagne et casernées dans l'intérieur de la place, lui assurent une nouvelle sécurité. Les bâtiments où elles logent sont placés auprès des remparts, et m'ont paru en très-bon état; ils étaient occupés quelques mois auparavant par les troupes indigènes, qui, à leur grand mécontentement, ont été reléguées dans les faubourgs et dans une caserne située sur le bord de la rivière, en dehors des fortifications. Le palais du capitaine général est dans le voisinage du quartier des troupes espagnoles; les derrières de ce bâtiment sont appuyés contre le rempart; de là on a la superbe vue de toute la baie et de son entrée. Cet édifice est très-étendu, mais lourd, massif, sans aucune grâce et peu élevé, pour avoir moins à craindre des tremblements de terre qui l'ont déjà secoué plusieurs fois. L'intérieur répond à l'aspect monotone de l'extérieur : les appartements sont immenses et distribués sans goût; l'ameublement, vieux, exigu,

mesquin, est non-seulement peu convenable à sa destination, mais il suffirait à peine aux besoins d'une autorité inférieure dans nos colonies. La façade du palais forme le quatrième côté d'une assez vaste place, et se trouve vis-à-vis de l'hôtel de ville, bâtiment de belle apparence, mais dont je n'ai pas visité l'intérieur. Des maisons particulières bordent les deux autres côtés; leur construction m'a paru peu ancienne : cependant tout cet ensemble porte une teinte de tristesse et d'abandon. Le milieu des rues, généralement étroites et mal entretenues, est formé d'un cailloutage inégal, qui les rend, quand il a plu, impraticables pour les piétons; elles sont bordées de maisons à un seul étage, dont la partie inférieure, bâtie en pierres, offre ordinairement une entrée fort sale, et dont la partie supérieure, construite en bois, fait saillie et forme ainsi une espèce de galerie entourée de nattes ou de jalousies : c'est là qu'après la sieste les habitants désœuvrés des deux sexes viennent fumer leurs cigares, dont la fumée est un préservatif contre d'innombrables moustiques qui troublent jour et nuit, surtout dans la mauvaise saison, le repos de l'Européen nouvellement arrivé.

J'ai remarqué dans tous les appartements espagnols de Manille, même dans ceux qui sont habités par les premiers fonctionnaires de la colonie, une pénurie que la propreté et l'arrangement ne dissimulent même pas. Tout y porte l'empreinte d'une excessive économie ou d'une grande ignorance des premières commodités de la vie.

La forme et l'apparence des maisons, l'absence du

commerce et de ce mouvement qu'il entraîne avec lui, la petite quantité de population indigène tolérée dans la ville, donnent à celle-ci un air de tristesse que le silence, interrompu seulement par le bruit des équipages, rend encore plus frappant pour l'étranger, surtout à la tombée de la nuit : alors ces vastes couvents avec leurs hautes et épaisses murailles, pour ainsi dire crénelées par des croisées étroites et garnies de fer, semblent de grandes ombres inspirant un sentiment de tristesse mêlé d'une inquiétude involontaire; plus tard, lorsque la nuit est sombre, vous apercevez comme un phare dans le lointain la lampe qui veille toujours à la porte basse et voûtée de ces silencieuses retraites. Parfois, et à certaines fêtes religieuses, de brillantes illuminations, même des feux d'artifice, font pour quelques heures disparaître l'obscurité; mais elle n'en est après que plus noire et plus dangereuse pour le passant isolé.

Les églises de Manille sont, comme les couvents, d'énormes masses de pierres sans grâce et dont le style d'architecture ne peut être facilement déterminé; intérieurement elles sont richement ornées, mais sans ordre et sans goût. Un monument moderne prouve que dans la colonie il est cependant des architectes qui ne manquent pas de talent. L'hôtel de la douane, nouvellement élevé sur un étroit plateau entre les fortifications et la rivière, est élégamment construit, offre un fort beau coup d'œil, mais il eût été mieux situé sur la rive opposée.

Le couvent des Orphelines est un bâtiment bien

simple, sans ornements, même dans l'intérieur. La bienfaisance présida à sa fondation et lui assura une existence qui a bravé près de deux siècles et bien des événements. Dans ces pays lointains, l'âme fatiguée de la vue des misères de la nature sauvage cédant avec peine à la civilisation, et des maux dont celle-ci fait payer ses bienfaits, se repose avec plaisir sur une pareille institution. En mars 1646 un horrible tremblement de terre dont les secousses se succédèrent pendant soixante jours, parut vouloir renverser Luçon jusque dans ses fondements : dans la province de Cagayan une montagne disparut entraînant avec elle la ville voisine et tous ses habitants; Manille vit la moitié de ses maisons et la plupart de ses principaux édifices renversés : une seule église, un seul couvent, celui des Augustins, échappèrent au désastre qui coûta la vie à plus de mille malheureux Européens; leurs orphelins, restés sans familles, sans secours, furent adoptés par la bienfaisance publique; et le couvent de Santa-Isabella, ainsi que le collége de Saint-Jean-de-Latran, furent fondés et dotés généreusement.

Un grand nombre de jeunes filles blanches ou de sang mêlé reçoivent de l'éducation dans le premier de ces deux établissements; elles en sortent pour se marier. Mais il est à craindre que dans ce pays où les mœurs sont un peu relâchées, une semblable institution ne soit pas gouvernée avec assez de sagesse et de prudentes précautions.

L'ancienneté des maisons de Manille, les ruines que l'on aperçoit dans plusieurs quartiers, cette église à

moitié détruite par un tremblement de terre et qui, située devant la principale entrée de la ville, offre un triste coup d'œil, tout annonce que le chef-lieu fortifié n'a pas profité de la nouvelle prospérité de la colonie. Mais si nous franchissons les ponts-levis et ces ouvrages avancés garnis de canons; si nous laissons derrière nous ce pont en pierre, seule communication entre les deux rives, et qu'une secousse souterraine a rompu au milieu, nos regards rencontreront dans le faubourg de Bidondo le spectacle de l'industrie, de l'aisance et d'une population aussi active que nombreuse. Quel contraste entre la rive silencieuse, triste et abandonnée qui borde les murs de Manille, et le bord opposé! Quel mouvement, quelle foule de bâtiments de moyenne grandeur, occupés à débarquer leurs marchandises ou à prendre des chargements! D'autres, amarrés près des nombreux chantiers, sont en réparation et se préparent à reprendre la mer. Des canaux, bordés de quais et de magasins, sont sillonnés par une multitude de barques arrivant chargées des produits de tous les points habités de la baie. Plus loin et en longeant toujours, vers la mer, un quai couvert d'ateliers et de cases, on voit les nombreux bateaux de passage pour Cavite, avec leurs longues voiles pointues que soutiennent des mâts formés de plusieurs bambous réunis. Ces embarcations, destinées à traverser la baie dans tous les temps, sont longues et très-étroites; mais deux fortes pièces de bois faisant saillie de chaque côté et jointes aux extrémités par une traverse sur laquelle les matelots se portent plus ou moins hors du bord pour faire contre-poids quand la brise est

Les Américains ont conservé jusqu'ici l'avantage dans le commerce des approvisionnements pour la marine; ils fournissent à la colonie les goudrons, les mâtures, les cordages en chanvre; ils y joignent les salaisons, la farine préparée dans des barils, et d'autres provisions pour la mer. Toutes ces productions du nouveau monde sont ordinairement vendues à des prix assez élevés pour attirer chaque année bon nombre de grands navires des États-Unis dans la baie de Manille, que les Hollandais visitent quelquefois en retournant de Chine à Java, et où les Français ne paraissent plus aujourd'hui que rarement. Il y a peu d'années encore, une partie de ces branches de commerce qui enrichissent les Anglais à Luçon, était aux mains de nos marchands: les vins, les liqueurs, les draps, les soieries, les étoffes peintes, les savons, les papiers de tenture de la France étaient préférés. Une même religion, un caractère moins fier, moins hautain que celui des Anglais, avaient effacé en grande partie les préventions défavorables que les guerres de la Péninsule avaient inspirées contre notre nation. Le commerce français sans appui dans ces pays éloignés, privé des encouragements qui lui avaient été accordés dans les premières années de la paix, lutta néanmoins longtemps contre mille obstacles et des droits de douanes qui semblaient calculés dans l'intérêt seul de nos colonies, dont les habitants, après avoir obtenu aux dépens de la population de la France des bénéfices considérables, exigent de la mère patrie qu'elle vienne à leur secours maintenant qu'ils subissent les conséquences inévitables de leurs folles spéculations.

Tant que la concurrence ne fit pas monter trop haut à Manille le prix du sucre, du café et des autres productions de Luçon, les bâtiments français purent les prendre en échange des produits de notre sol et de nos manufactures; mais ces marchandises ayant considérablement augmenté de prix, les expéditions n'offrirent plus de résultats avantageux, devinrent même onéreuses aux armateurs, et cessèrent presque tout à fait. Des idées plus libérales sur le commerce extérieur, les réclamations des chambres de commerce de nos trois principales places maritimes, firent accorder en 1825 une diminution dans les droits imposés sur les sucres provenant de Luçon et de la Cochinchine. Cette mesure, qui encourageait dans la marine marchande les entreprises lontaines, eut des résultats aussi prompts qu'étonnants : les bâtiments français reparurent sur la rade de Manille et dans la mer de Chine; leurs cargaisons eurent un débit avantageux; nos manufactures trouvèrent pour leurs produits un débouché qui pouvait par la suite prendre une beaucoup plus grande extension; les sucres allaient baisser de prix sur les marchés de France, leur consommation aurait augmenté, et par suite les revenus de l'état. Mais nos colonies, et surtout Bourbon, dont les habitants avaient vendu aux bâtiments de leur nation le sucre jusqu'au prix énorme de neuf piastres les cent livres, se réclamèrent du titre de Français quand cette nouvelle concurrence vint diminuer leurs bénéfices et les faire rentrer dans de justes limites. Malheureusement leurs plaintes ayant été reçues favorablement, les anciens droits furent rétablis, et le commerce

de Luçon encore une fois abandonné. Sur le très-petit nombre de bâtiments français qui vont en Chine, quelques-uns font échelle à Manille, et y déposent des marchandises de luxe qui, mal choisies comme celles que nos négociants envoient dans les autres colonies étrangères que nous avons déjà visitées, sont tombées dans le discrédit et se vendent très-difficilement. Les droits exorbitants (20) nouvellement imposés sur nos vins et nos liqueurs fortes équivalent à une prohibition et donnent tout l'avantage aux vins d'Espagne; enfin, l'impossibilité, ou du moins la difficulté insurmontable jusqu'ici de faire travailler les manufactures françaises selon les goûts des peuples étrangers, achèvent d'assurer aux Anglais le monopole du commerce des Philippines.

Cependant, si par suite de ces différentes anomalies dans les relations commerciales de la France avec Manille, nos marchands sont restés, envers nos rivaux, sous le double rapport de la fortune et des affaires, dans un état pénible d'infériorité, sous ceux de l'industrie et de l'activité, les Français n'en ont pas moins conservé la supériorité. Ce sont eux qui, à la tête des principales usines nouvellement établies dans la colonie, ont apporté de grandes améliorations dans la fabrication du sucre, abandonnée jusque-là aux Tagals et aux Chinois. J'aurai plus tard occasion de parler des différentes habitations formées dans une province voisine de la ville par nos compatriotes, qui ont mérité, par leur sage conduite et une bonne réputation, la confiance d'un gouvernement soupçonneux, jaloux de son autorité, et qui ne permet pas même aux nationaux de s'avancer dans l'in-

térieur du pays. L'avenir même semble s'annoncer d'une manière favorable pour les Français. Le nouveau capitaine général des Philippines joint à la réputation d'un officier très-distingué les talents, la force d'âme et la droiture qui forment le véritable homme d'état. Déjà, comme seconde autorité, il avait pendant deux années donné l'impulsion vers le bien : les améliorations s'étaient succédé, et la protection accordée aux étrangers en général, et en particulier aux Français, sur lesquels on comptait pour donner l'exemple aux indigènes, annonçait une nouvelle ère de prospérité pour la colonie. Mais ce capitaine général doit s'attendre à trouver bien des préjugés encore à détruire, bien des intérêts personnels à surmonter. Il rencontrera l'opposition d'un clergé puissant, habitué à dominer, et une résistance plus forte peut-être qui naîtra de la cupidité et de l'amour du gain répandus dans la plupart des administrations, et dont les tribunaux même ne sont pas exempts.

C'est une noble mais bien grande tâche à remplir !

Le faubourg de Bidondo couvre une vaste étendue de terrain et renferme, dit-on, cent cinquante mille habitants, dont un tiers environ de Chinois, le reste métis et Tagals ; les Européens de toutes les nations y sont en petite quantité.

Le nombre des édifices remarquables est très-borné : le couvent et l'église de Saint-Sébastien, dont la tour reçut les canons des Anglais lors du siége de Manille, sont absolument semblables aux monuments du même genre renfermés dans les fortifications. La manufacture

royale de cigares mérite d'être visitée. Dans les vastes salles de cet immense établissement, quinze cents ouvriers et trois mille femmes sont occupés constamment à rouler du tabac, et ne peuvent cependant pas suffire aux demandes du commerce extérieur. La quantité consommée ou exportée est prodigieuse, et les droits très-forts dont elle est chargée forment un des principaux revenus de la colonie. J'ai parcouru cette manufacture et me suis assuré que la manière de faire ces cigares si vantés était à peu près celle qu'on suit partout et n'exigeait aucune préparation secrète, comme on le croit généralement. La distribution, dans les ateliers, des divers détails de cette fabrication, aide beaucoup à la promptitude du travail, que j'ai suivi avec intérêt. Les meilleures feuilles de tabac tirées des paquets apportés de la province, sont légèrement mouillées, bien étendues, puis débarrassées de leurs côtes, et enfin coupées par bandes égales qui, entre les mains d'autres ouvrières, servent à former l'enveloppe des cigares, composés intérieurement du tabac haché provenant des feuilles trop petites ou brisées. Je remarquai la célérité avec laquelle ces femmes roulaient chaque bande et la fixaient avec de la gomme aux deux extrémités. Cependant leur ouvrage n'avait acquis sa perfection que lorsque, tranché aux deux bouts d'après un modèle donné, et inspecté sévèrement par une maîtresse d'atelier, il était jugé digne d'entrer dans la composition d'un paquet de trente-deux cigares : mille ou cinq cents de ces derniers forment une caisse ou demi-caisse qui, couverte de papier collé sur toutes les fentes, pour empêcher les in-

sectes de s'y introduire, est livrée au commerce pour être transportée dans toutes les parties du monde.

Ces cigares ne doivent, suivant toute apparence, leur réputation méritée qu'à la qualité particulière du tabac de Luçon, plus piquant, d'une couleur brune plus foncée que celui de la Havane, auquel il dispute la supériorité.

Les cigares de Manille gagnent beaucoup en vieillissant; leur goût, quand ils sortent encore humides de la manufacture, a quelque chose d'âcre et de désagréable; mais quelques mois plus tard le tabac possède ce parfum, cette facilité à brûler, qui le rendent si précieux pour les amateurs.

J'ai été étonné de l'ordre et de la décence qui règnent au milieu de cette multitude de femmes et de filles; elles ne sont pas de la dernière classe du peuple, et travaillent réunies par familles. Les hommes portent les fardeaux, préparent les caisses de cigares qu'ils livrent aux acheteurs, et font pour l'Espagne les *cigarrettas* en papier qu'eux seuls ont la permission de confectionner.

La province de Manille occupe le bord d'une vaste plaine entièrement unie, qui, par une pente insensible vers la mer, descend de la chaîne de hautes montagnes que l'on aperçoit dans le lointain. L'égale uniformité du terrain, les formes fortement dessinées des montagnes, dont plusieurs semblent avoir surgi du sol pour former des pics ou des mornes élevés, surtout dans le N. où la masse des hautes terres est plus éloignée de la côte, enfin le peu de profondeur de la baie même à grande

distance du rivage, porteraient à croire que cette plaine si fertile est en partie une terre d'alluvion. Elle est arrosée par une multitude de ruisseaux et par une rivière sinueuse et profonde, servant de communication entre la baie et un lac immense appelé *la Lagune*. Les inondations et les pluies presque continuelles rendent les environs de Manille tristes et impraticables pendant plusieurs mois de l'année; mais dans la belle saison ils sont charmants et offrent des points de vue délicieux. Les chemins qui mènent aux villages écartés passent au milieu de bouquets d'arbres couverts des fruits des tropiques : la banane, don précieux que la nature fit aux pays chauds; la mangue jaune dorée, si délicieuse aux Philippines; l'avocat, cachant sa forme ronde de couleur verte parmi les feuilles, comme pour refuser sa pulpe d'un goût si fin, et dont le noyau noir foncé fait ressortir la blancheur; l'orange si douce, si sucrée; enfin beaucoup d'autres fruits mûrissent sans que la main paresseuse de l'Espagnol ou du Tagal ait daigné leur donner des soins. Cependant quel exemple à suivre donnent les Chinois, qui cultivent si bien des champs couverts de cannes à sucre indigènes, dont l'espèce commence à céder la place à celle des Indes occidentales, plus productive et nouvellement introduite! À côté de l'habitation propre et bien close du fermier étranger, je voyais le sol couvert d'une végétation vigoureuse, promettant pour un terme peu éloigné plusieurs espèces de légumes de nos climats; luxe que l'industrie chinoise fait payer un peu cher aux Européens. Plus loin ces vastes rizières auxquelles une couleur vert

tendre donnait un aspect riant, témoignaient que les Tagals sont capables de suivre avec succès une culture qui demande de l'intelligence et de grands travaux. Avec quelle adresse les cultivateurs profitent, quand les pluies ont cessé, du moindre ruisseau pour arroser de vastes champs de riz dont un seul semblerait à nos paysans devoir absorber toute l'eau! Avec quelle persévérance ils travaillent des jours entiers dans la boue pour y planter un à un chaque brin de riz qui, quelques mois après, doit fournir une abondante moisson! Soumis à la puissance de toute autre nation européenne, ces charmants paysages auraient été couverts de belles et agréables habitations; mais l'Espagnol, et à son exemple la classe du sang mêlé, restent, sous ce climat brûlant, renfermés dans les murailles de Manille, dont à certaines époques de l'année l'air est aussi lourd que malsain. Cependant le capitaine général possède, à l'extrémité du faubourg de Bidondo du côté des campagnes, une maison de plaisance dont l'intérieur triste, peu soigné et plus que simplement meublé, répond à un extérieur qui n'a rien de grand ni même de convenable. Elle est située sur le bord d'une belle route passant au milieu de jolis villages et de quelques mesquines habitations occupées momentanément par les autorités de la colonie. Les environs offrent de nombreux buts de promenade aussi gais pour le coup d'œil qu'agréables, le soir, après la chaleur étouffante de la journée; mais les étrangers seuls savent jouir de ces plaisirs. Du côté opposé à celui que borde la rivière, les murs sombres et tristes de la ville dominent de vastes glacis privés de verdure, battus par les fortes

brises de mer qui empêchent les arbres d'y pousser, et font succéder des tourbillons de poussière blanchâtre à la boue et aux flaques d'eau de la saison des pluies; c'est là que, chaque soir après le coucher du soleil, se réunissent un essaim d'équipages d'une construction légère, gracieuse même, qui pourrait faire honneur aux ouvriers de la colonie, si ces calèches découvertes n'étaient pas généralement d'une simplicité qui le dispute à la malpropreté : les harnais surtout sont mal entretenus; ils couvrent cependant des attelages qui, pour être indigènes, n'en sont pas moins beaux, et obtiendraient un grand prix dans tout autre pays. Ces beaux animaux traînent avec rapidité de nonchalants maîtres fumant toujours le cigare leur éternel compagnon, et terminant ainsi une journée dont la plus grande partie a été consacrée au sommeil et à l'oisiveté. Leur air indolent et ennuyé contraste singulièrement avec la coquetterie vive et éveillée des dames espagnoles ou métisses dont les grands yeux noirs, les jolis traits, la physionomie prononcée et animée par le désir de plaire, enfin la tournure voluptueuse rendue encore plus attrayante par des toilettes où règne une certaine originalité nationale et une forte *disinvoltura* italienne, forment un ensemble bien séduisant; elles viennent augmenter le nombre de leurs adorateurs, déconcerter les projets d'une rivale, sacrifier à l'amour propre ou à la jalousie, enfin offrir ou chercher des sujets de scandale pour les conversations de la soirée.

Quelquefois les promeneurs, fatigués de tourner constamment dans un espace aussi borné, prennent la route

qui mène à Cavite. Elle est large, ornée de jolis villages qui forment le faubourg de la rive gauche, comme Bidondo est celui du côté opposé; ces villages ne sont habités que par des Tagals au nombre de vingt mille environ, parmi lesquels la civilisation n'a fait encore que de lents progrès : aussi est-ce dans cette partie que, lors des terribles ravages du choléra en 1820, commencèrent les premiers troubles, par le massacre des médecins français que leur dévouement avait appelés au secours des malades. Au milieu de ces villages celui de Malati, plus considérable que les autres, se fait distinguer par son agréable position, sa jolie petite église (Pl. 33), et par la caserne qui contient un régiment de troupes indigènes. A mesure que les glacis s'éloignent, les cases deviennent de plus en plus rares, les villages font place à des champs de riz; des buffles au regard fixe et sauvage, conduits par des enfants, cheminent lentement sur un chemin inégal et mal entretenu, qui, après bien des détours pour éviter les terrains bas inondés par la mer dans les grandes marées, aboutit enfin à l'entrée de l'arsenal maritime de la colonie.

Cavite est un amas de maisons mal construites, de mauvaise apparence, séparées entre elles par des rues étroites, sales, contenant une population pauvre et misérable. Les fortifications, quoique assez bien entretenues, sont loin d'égaler celles du chef-lieu dont Cavite a toujours suivi la destinée. Cependant, sous le rapport militaire, ce dernier point est important; il renferme le port de guerre, une nombreuse artillerie, des magasins assez bien approvisionnés de munitions pour la marine

royale. L'arsenal possède plusieurs chantiers de construction. Un beau brick de guerre avait été lancé l'année précédente. Il était même question de construire une frégate, mais les revenus de la colonie, diminués par les besoins sans cesse renaissants de la cour de Madrid, auront pu difficilement subvenir à une aussi forte dépense, malgré l'ordre et surtout l'économie que depuis peu de temps le nouveau capitaine général a introduits dans les travaux maritimes. Sous des hangars bien couverts et bien aérés, j'ai vu de belles embarcations pontées, armées sur l'avant d'un fort canon en bronze à pivot; j'ai admiré leurs belles formes, leur construction à peine terminée, le fini du travail, la beauté des bois: elles avaient été faites par des ouvriers indigènes seulement; mais les Tagals travaillent si lentement et reçoivent des salaires si élevés, que la valeur de la main-d'œuvre est hors de proportion avec son utilité et surtout avec les ressources de la colonie. Ces espèces de galères étaient destinées, ainsi qu'un grand nombre d'autres bâtiments légers amarrés contre les quais, à croiser au printemps sur les côtes E. de l'île pour les protéger contre les attaques des Maures, qui ordinairement en février, quand les fortes brises cessent, commencent leurs déprédations. On prétend que cette flottille ne les intimide que fort peu; souvent même ils vont en attaquer les bâtiments isolés dans les rivières et les criques où, au lieu de tenir la mer, ces gardes-côtes se mettent en sûreté. Il est vrai que les équipages tagals n'inspirent pas une grande confiance aux capitaines espagnols, qui préfèrent souvent leur propre salut à l'honneur d'être mas-

sacrés ou entraînés dans un esclavage sans fin par des ennemis féroces, toujours braves contre les indigènes des Philippines. Ceux-ci cependant soutenus et bien conduits par des Européens, sont susceptibles de courage et capables de faire payer cher aux Maures leur prétendue supériorité. Les troupes tagales l'ont prouvé dans plusieurs guerres des Espagnols contre les îles voisines, souvent conquises, mais il faut l'avouer, rarement conservées. Les villages de pêcheurs sur la côte fournissent de bons matelots, sobres, infatigables, hardis à la mer, et soutenant sans prendre de repos le travail de la rame pendant des journées entières. Ces matelots détestent les Maures, leurs ennemis naturels, mais résistent difficilement à l'abordage que cent de ces forbans n'oseraient tenter contre dix Européens.

La prospérité de Cavite et de son arsenal suivit les mêmes phases que celle de Manille; les mêmes causes la firent également tomber. Dans le temps de la splendeur du commerce de Luçon avec le Pérou et le Chili, les nombreux galions mouillaient devant l'arsenal et y débarquaient leurs riches cargaisons. Les réparations dont ils avaient besoin, les provisions nécessaires pour de forts équipages, le mouvement qu'entraînait leur présence, rendaient alors Cavite un endroit important: à la fin du siècle dernier, la colonie ne vit plus que rarement ces bâtiments chargés de trésors; les vaisseaux de la compagnie des Philippines prirent leur place et réparèrent un peu le mal que l'expédition anglaise avait fait éprouver à cette ville en même temps qu'au chef-lieu. Ces dernières sources de richesses furent bientôt

taries, et depuis cette époque Cavite ne voit plus que quelques bâtiments marchands venant chercher, pendant septembre et octobre, un refuge contre ces longs et dangereux coups de vent du large, qui soulèvent dans la baie une mer terrible, contre laquelle une pointe de sable, basse et avancée, abrite le mouillage de l'arsenal. Manille, située vis-à-vis le canal d'entrée, est exposée à ces grands vents de S. O. que les Espagnols appellent *collas;* pendant leur durée des lames énormes viennent se briser avec fureur sur le rivage, coulent souvent les petits bâtiments à l'ancre et jettent les grands à la côte. *La Favorite* reçut le 26 septembre, sur la rade de Manille, que d'après l'avis des pratiques espagnols j'avais préférée à celle de Cavite, un de ces mauvais temps redoutés; elle fut exposée pendant trois jours consécutifs à un vent furieux de S. O. et à une mer si grosse qu'elle couvrait parfois les ponts de la corvette. (Pl. 32.) Nos deux chaînes-câbles résistèrent parfaitement, et *la Favorite* sortit encore saine et sauve de ce nouveau danger. La plupart des navires mouillés devant Cavite furent entraînés au rivage et justifièrent ainsi les prévisions des pilotes. Pendant la durée du mauvais temps, les baromètres descendirent jusqu'à 27 pouces 4 lignes, une brume épaisse couvrit les terres, le ciel fut sombre, la pluie tomba par torrents, et quelques faibles oscillations du sol se firent sentir dans la ville. La rivière déborda, et une partie des faubourgs fut inondée.

Un autre fléau du même genre, mais plus terrible encore, vient fréquemment ravager les Philippines en

octobre, époque où la pluvieuse mousson de S. O., si brûlante, si malsaine même pour les indigènes, cède aux douces influences de la mousson de N. E., qui rend pour six mois aux habitants de Luçon un ciel serein, une température agréable et la santé. Ces ouragans, appelés *ty-fongs* par les Chinois et qui désolent les côtes de leur pays, font alors préférer la rade de Manille abritée du N. par les terres, à celle de Cavite qui y est exposée par sa position. Les navires voient arriver le danger sans pouvoir l'éviter. Toutes les précautions sont prises, les mâts élevés descendus sur le pont, les ancres portées dans différentes directions ou prêtes à tomber à la mer dès que les circonstances l'exigeront. Le ciel est clair, mais une brume rougeâtre enveloppe l'horizon; un calme profond dure depuis plusieurs jours, cependant la mer paraît tourmentée par une houle qui semble ne suivre aucune direction; l'air est lourd, d'une chaleur suffocante : alors les baromètres descendent parfois jusqu'à 26 pouces. Les oiseaux sont silencieux. Les animaux abattus semblent consternés et cherchent un abri; enfin l'ouragan se déclare, le vent souffle du N. avec une rage effrayante, puis saute sans aucune intermittence aux points les plus opposés. La mer si calme un instant auparavant, soulevée alors de tous les côtés, forme des lames monstrueuses, auxquelles les grands navires peuvent seuls résister; mais ils éprouvent des mouvements si durs que leurs mâts brisés deviennent pour eux un nouvel embarras, dont la violence du vent les empêche de se dégager : heureux encore quand les avaries ne vont pas plus loin; car souvent les câbles et les chaînes ne

pouvant résister à d'aussi terribles secousses, les bâtiments vont se briser à la côte, ou s'y échouer pour toujours.

Quelques heures ont suffi à l'ouragan pour causer tous ces désastres, ravager les campagnes, détruire les moissons, arracher les arbres, renverser des villages entiers, et souvent réveiller la fureur des volcans. Le *ty-fong* tombe tout à coup; il a commencé au N., il expire au S. La mer se calme peu à peu, l'air devient frais, léger, et la belle saison est commencée.

Ces convulsions de la nature, dont un heureux hasard nous épargna la dangereuse expérience pendant l'hivernage de 1830, paraissent cependant nécessaires pour rétablir l'équilibre dans l'atmosphère; et souvent, malgré les terreurs qu'elles inspirent, les habitants des Philippines les appellent de tous leurs vœux. En effet, les *collas* et plus encore les *ty-fongs* enlèvent ces brumes épaisses, stagnantes, auxquelles les indigènes attribuent sans doute avec raison les maladies qui à la fin de chaque mousson de S. O. ravagent plus ou moins la population de Luçon. Notre séjour dans cette île fut signalé par des circonstances semblables, qui le rendirent pour nous tous aussi triste que fatigant. En août et septembre les pluies avaient été rares, les calmes fréquents, la chaleur étouffante; un brouillard épais semblait un voile suspendu entre la terre et le soleil: ces phénomènes annonçaient des maladies. A peine *la Favorite* était-elle mouillée sur la rade et commencions-nous à goûter le repos devenu nécessaire après une longue navigation, qu'une épidémie se déclara dans la

ville et les faubourgs : chaque maison devint un hôpital. Au peuple et aux domestiques qui d'abord payèrent le tribut, succédèrent bientôt les gens riches ; le mal se répandit dans les provinces, gagna la rade et s'établit à bord de la corvette. Dans peu de jours tous les officiers et les matelots eurent un fort rhume et de violents accès de fièvre ; plusieurs furent très-malades ; mais les nombreuses précautions que je fis prendre, les soins éclairés et le zèle du chirurgien major que ses propres souffrances ne purent arrêter, diminuèrent mes inquiétudes et mirent un terme à la maladie. Cependant à terre elle continuait ses ravages : beaucoup d'indigènes succombaient; mais la terreur se répandit bien plus encore dans la population quand le choléra commença à choisir ses victimes d'abord dans les classes inférieures, puis ensuite dans les plus élevées. A chaque heure les cloches des couvents annonçaient une nouvelle mort ou un nouvel enterrement; nos malheurs particuliers nous forcèrent de veiller à notre propre conservation. Le 28 septembre au soir un matelot jeune et vigoureux dont jusqu'alors la santé avait été excellente, expira en trois heures d'une attaque de choléra. Ses camarades, déjà intimidés par les indispositions précédentes et les nouvelles sinistres apportées de la ville, se croient destinés au même sort et commencent à montrer un découragement plus fatal peut-être que le mal, pour la santé d'un grand nombre d'hommes réunis dans un espace si borné. Voulant éviter les progrès de cette maladie morale qui pouvait amener de fâcheux résultats, je me disposais à appareiller pour aller attendre au large le

sous un climat brûlant. Mes regards, après avoir suivi avec plaisir la longue suite de belles maisons bordant le côté droit de la rivière, allaient se reposer sur le pont déjà couvert d'une foule agissante, tandis qu'une multitude de bateaux de toutes grandeurs, franchissant ses grandes arches, apportaient aux magasins situés sur la rive les cargaisons des bâtiments que j'apercevais de l'autre côté. (Pl. 34.) Les tristes et sombres fortifications de Manille, les ponts-levis, les casernes qui bordent le rivage de ce même côté, formaient pour ainsi dire l'ombre d'un tableau enchanteur, que notre chaloupe, poussée par de vigoureux rameurs, en doublant une pointe, eut bientôt fait disparaître à nos yeux. Parcourant ainsi rapidement les nombreuses sinuosités de la rivière, nous jouissions des points de vue les plus délicieux; le long des deux rives se succédaient de jolis villages entourés de bambous élevés dont les hautes cimes, mollement balancées par une brise faible encore, faisaient entendre un doux murmure et projetaient leurs grandes ombres au loin sur les eaux. (Pl. 36.) Plus loin dans la plaine, les cases soutenues par des pieux au milieu des champs de riz, semblaient comme suspendues sur une immense pelouse verte qui se déroulait jusqu'à l'horizon. Autour de nous une multitude de pirogues, chargées de légumes et de fruits destinés pour Manille, abandonnaient ou accostaient tour à tour les petits débarcadères situés devant chaque maison; de plus grosses embarcations, chargées de marchandises et de bruyants passagers, se rendaient lentement à la foire de Santa-Cruz, chef-lieu de la province de Laguna, qui en-

toure une partie du lac. A neuf heures, nous fîmes halte à Passig, village tagal assez considérable qui donne son nom à la rivière dans cet endroit : le déjeuner fut servi sur l'herbe ; la faim et la gaieté le rendirent excellent. Les observations que chaque convive faisait sur la nombreuse société qui nous entourait contribuèrent beaucoup à faire écouler les instants rapidement. Devant nous était un pont de bois que le temps avait fait tomber en partie ; autour de ses débris étaient amarrés des bateaux de pêcheurs dont les immenses filets semblaient un nuage se balançant au-dessus de l'eau. Près du rivage, de nombreuses bandes de canards sillonnaient le courant dans tous les sens ; la quantité de ces oiseaux domestiques, paraissant tous de la même force et de la même grosseur, excita ma curiosité : elle fut bientôt satisfaite, et j'appris à mon grand étonnement que tous ces canards provenaient d'œufs couvés par des hommes qui, pour un modique salaire, ont la patience, ou pour mieux dire la paresse de rester couchés constamment sur les futurs canetons arrimés les uns auprès des autres dans de la cendre, de manière à former une surface plane garantie par quelques légères traverses recouvertes d'une épaisse couverture en laine ou en coton. Tout l'appareil est contenu dans une espèce de grabat très-peu élevé au-dessus du sol de la case bien fermée où il est placé ; et telle est la grande habitude de ces *couveurs* de nouveau genre, qu'ils savent reconnaître parfaitement le moment où les œufs sont près d'éclore, ils les brisent avec beaucoup d'adresse, et les nouveau-nés de courir à la rivière pour rentrer chaque soir, à

la suite d'un guide plus expérimenté, dans les cages flottantes dont le petit pont-levis, abattu chaque matin sur le rivage, est relevé le soir quand le troupeau est rentré. C'est dans les villages sur le bord du lac, et surtout dans celui de *los Baños* dont j'aurai occasion de parler plus tard, que ce singulier procédé est employé; de même que celui des fours, usité chez les Chinois, il est né de la nécessité et de l'économie. En effet, les femelles de canards, fussent-elles à Luçon en nombre deux fois plus grand, ne pourraient jamais suffire à l'énorme consommation que les habitants font de leur progéniture, pour laquelle, à l'exclusion des poules, ils ont un goût national.

Après avoir quitté Passig, nous continuâmes pendant quelque temps à côtoyer des rivages ombragés d'arbres et couverts de gazon (Pl. 35), sur lesquels des buffles, mollement étendus en attendant l'heure du travail, nous lançaient d'inquiets regards, pendant que leurs compagnons, enfoncés dans l'eau et la vase, n'annonçaient leur présence que par la bruyante respiration sortant de leurs naseaux, qui seuls paraissaient au-dessus de la surface unie de la rivière.

J'éprouvais un doux sentiment d'attendrissement en voyant les mères conduire leurs petits à l'eau, les soutenir au milieu du courant, les encourager par leurs caresses, les ramener au rivage quand ils étaient fatigués, et les réchauffer de leur haleine. Quelle tendresse inquiète, quelle sollicitude cet animal, à l'apparence si rude et si grossière, ne déployait-il pas dans ce moment! Mais c'était une mère qui protégeait son enfant.

Bientôt la rapidité plus grande du courant, des terrains inondés, les rizières éloignées des habitations, annoncèrent l'approche de la Laguna. Nous longions de vastes pêcheries. Une multitude de longs bambous, enfoncés dans la vase et joints entre eux par des cordes en rotin, s'élèvent comme des cloisons au-dessus de la surface des eaux, malgré leur grande profondeur. Ces cloisons forment un étroit labyrinthe dans lequel le poisson s'engageant de plus en plus va se prendre aux filets par lesquels est fermée l'issue qu'il cherchait. Ces pêcheries rapportent de grands revenus aux propriétaires, qui payent en conséquence de très-forts droits au gouvernement : aussi celui-ci ferme-t-il les yeux sur les inconvénients qu'elles entraînent partout où elles sont établies. Les vases s'amoncellent autour de ces longues lignes de pieux, forment des bancs, rétrécissent le passage, et gênent ainsi beaucoup la navigation des bateaux. Nous éprouvâmes tous ces inconvénients; mais enfin la vue magnifique du lac qui s'étendit devant nous les eut fait bientôt oublier. La Laguna, dont la forme est loin d'être régulière, peut avoir, d'après ce que prétendent les Espagnols, trente lieues de circonférence : elle est partagée en deux parties inégales par une chaîne d'îles sauvages, élevées et couvertes de bois, autour desquelles, comme dans presque tout le lac, on trouve une profondeur qui varie de vingt-cinq à trente pieds. Cette masse d'eau douce est entretenue par la multitude de ruisseaux descendant des hautes terres chargées de forêts d'un aspect sombre, et formant pour ainsi dire le premier plan des diverses chaînes de montagnes qui se

dirigent vers l'intérieur de l'île et cachent leurs sommets dans les nuages. Le côté seul par lequel nous étions entrés est formé de terres basses qui se trouvaient alors complétement inondées par la crue du lac provenant des pluies précédentes.

L'habitation, terme de notre voyage, est placée dans la partie que les îles cachaient à nos yeux : nous fûmes donc obligés de passer par un des canaux étroits et profonds qu'elles forment entre elles ; mais l'eau agitée par une forte brise contraire arrêtait la marche de notre petite embarcation, dont les matelots étaient excédés de fatigue. Il était quatre heures ; tous nos efforts pour aller plus loin, dans ce moment, auraient été inutiles : nous relâchâmes donc sur une des pointes du détroit, dans la cabane d'un pauvre pêcheur, seul habitant peut-être de cette petite presqu'île sauvage. La famille était composée de sa femme et de trois enfants ; tout annonçait la pauvreté dans leur demeure et leurs habillements, mais non la malpropreté : ils paraissaient heureux. Les petites créatures, gaies et bien portantes, entouraient leur mère, effrayée un peu d'abord à la vue de tant d'étrangers ; mais bientôt plus rassurée, elle vint prendre sa part des restes de notre dîner, en échange de l'eau fraîche qu'elle nous avait apportée.

Les traits de cette femme, jeune encore, étaient réguliers ; sa douce physionomie portait l'empreinte de la mélancolie naturelle à ses compatriotes, et plus prononcée encore chez son mari, en raison de la vie solitaire à laquelle il était condamné. Le résultat de sa pêche était vendu chaque jour à un marchand de Manille,

dont il recevait en échange le riz nécessaire à l'existence de sa famille. Ces bonnes gens me laissèrent visiter l'intérieur de leur demeure : deux cases petites, mais proprement garnies de nattes, la composaient; les meubles étaient grossiers et en petit nombre. Je trouvai, non sans étonnement, plusieurs livres religieux en langage tagal, du papier tiré de l'intérieur du bambou et tout ce qu'il fallait pour écrire dessus. Ce pauvre et malheureux indigène de Luçon, éloigné avec sa famille de toute société humaine, abandonné à ses seuls moyens, à son industrie, savait lire et écrire; et dans la patrie de ses maîtres, au sein du plus beau pays de l'Europe civilisée, le peuple croupit dans l'ignorance et l'abrutissement le plus dégoûtant. Que de torts un semblable rapprochement ne ferait-il pas pardonner aux moines de Luçon!

La partie de la côte sur laquelle nous avions relâché est montagneuse, escarpée, couverte de bois épais qui ne donnent passage qu'aux sangliers; c'est un amas de rochers venant jusqu'au rivage et coupés à pic: mais tout ce côté du lac est loin d'être d'un abord aussi difficile. Avant d'entrer dans le petit détroit nous avions passé devant un beau village situé sur le bord d'une plaine entourée de montagnes. J'avais reconnu à sa blancheur et à son étendue le couvent où réside seul maintenant le puissant curé de la paroisse; les environs paraissaient charmants : des champs bien cultivés étaient entourés de bouquets d'arbres fruitiers; une multitude de pirogues, revenant de la pêche, se pressaient sur la plage de sable blanc, auprès de laquelle de grands bateaux, mouillés plus au large, étaient occupés à charger ou à débarquer

les marchandises, dont l'échange est considérable entre le chef-lieu et la population toute indigène de cet endroit.

Cependant la nuit approchait et nous n'étions encore qu'à la moitié du voyage; la brise, au lieu de tomber comme il arrive ordinairement avant le coucher du soleil, avait augmenté de force; d'un autre côté, la fraîcheur qui se faisait sentir, des nuées de moustiques, nous promettaient dans cette relâche une fort mauvaise nuit: toutes ces puissantes considérations réunies, et le repos qu'avaient pris nos Tagals, nous décidèrent à tenter la fortune. Plusieurs fois pendant le reste de la traversée, l'agitation du lac, dont l'eau embarquait parfois dans la chaloupe trop chargée, la force du vent, l'obscurité profonde, donnèrent des inquiétudes à mes compagnons de voyage; enfin, à onze heures du soir, nous arrivâmes mouillés, transis de froid, mourant de faim, à notre destination: mais une aimable réception, un excellent souper, la manière affectueuse dont les maîtres de la maison s'occupèrent des voyageurs, nous rétablirent bientôt de nos fatigues, dont une bonne nuit effaça même le souvenir.

Le propriétaire de l'habitation où je trouvais une si gracieuse hospitalité, avait quitté la France depuis 1814. Les services signalés qu'il avait rendus à la colonie lors de la terrible invasion du choléra, ses belles qualités, la sûreté de son caractère, lui avaient obtenu l'estime et la bienveillance des principales autorités de Manille et la permission, refusée jusqu'alors opiniâtrément, même aux Espagnols, d'acquérir et de cultiver

des terres sur les bords de la Laguna. Il fallait une force d'âme, une persévérance bien grandes, pour achever une aussi difficile entreprise, et même seulement pour la tenter. Ces précieuses qualités, de l'instruction, des connaissances en agriculture, se trouvèrent réunies dans notre compatriote : il abandonna une vie douce et tranquille, et vint, accompagné de sa femme, jolie Espagnole appartenant à une des premières familles de la colonie, former dans un pays sauvage à peine habité un établissement dont les progrès étonnants, l'heureuse influence sur les environs, ont appris aux Espagnols à connaître tout le prix de cès terres abandonnées, et ouvert ainsi une nouvelle source de prospérité pour la colonie.

Cette seconde partie du lac est encore plus pittoresque que la première; elle semble disparaître sous l'ombre des hautes montagnes qui la pressent de tous côtés. Ces masses gigantesques sont couvertes jusqu'à leurs cimes de forêts aussi anciennes que le monde; leurs flancs, sillonnés par les pluies et les torrents, s'appuient à d'autres montagnes moins élevées qui viennent, en diminuant de hauteur, former autour du lac une ceinture de rochers et de bois parcourus par des troupes nombreuses de cerfs et de sangliers auxquels l'homme n'en a jamais disputé la possession. Dans quelques endroits cependant où les montagnes, s'éloignant du rivage, ont formé des vallées, on aperçoit plusieurs villages, entre autres celui de *los Baños*, situé à l'extrémité la plus éloignée de cette belle nappe d'eau, au pied d'une montagne fréquemment agitée par des feux sou-

terrains, qui sans doute donnent naissance aux sources d'eau chaude dont les prétendues vertus contre un grand nombre de maladies attiraient autrefois les habitants de Manille, qui venaient passer dans le petit village quelques mois de la belle saison, chercher la santé, et jouir des sites pittoresques qu'offrent les environs; mais l'invasion des Anglais, et plus encore les bandes de brigands qui longtemps parcoururent cette province, en ont éloigné les visiteurs. Quelques étrangers viennent cependant encore à l'établissement des bains; mais le prix trop élevé de ceux-ci, et plus encore leur malpropreté, le feront abandonner tout à fait, malgré les efforts des propriétaires pour lui rendre son ancienne renommée.

Santa-Cruz, jolie petite ville, chef-lieu de la province, est située également près du lac, au bord d'une plaine couverte d'arbres et de moissons; elle doit son existence et sa prospérité à une cause moins incertaine que celle qui fit fonder *los Baños*, je veux dire le commerce des produits de son sol. Le couvent, habité par un moine qui avec l'alcade composent toutes les autorités de cette partie intéressante de Luçon, l'église, les maisons blanches des habitants, parmi lesquels on compte beaucoup de Chinois, offrent un fort agréable coup d'œil. Mais cette ville, centre du commerce des provinces environnantes, et qui voit chaque jour les nombreuses embarcations de Manille aborder sur son rivage, n'est pas le séjour de la santé : les hautes terres qui l'entourent, les forêts voisines, empêchent le renouvellement de l'air vicié par les exhalaisons des marais

formés pendant la saison des pluies. Chaque année la fièvre et le choléra déciment cette population; quelques travaux suffiraient pour arrêter le mal, mais l'apathie espagnole, peu soucieuse des améliorations, le laisse subsister.

Le vin de palmier et l'eau-de-vie de coco forment la principale branche de commerce de Santa-Cruz; la première de ces deux liqueurs est tirée de l'arbre dont elle porte le nom, au moyen d'une incision faite à la partie supérieure du tronc; la séve qui en découle est assez agréable au goût, et prend une couleur qui lui donne quelque analogie avec nos vins blancs : mais elle est trop peu spiritueuse pour enivrer. Il n'en est pas de même de l'eau-de-vie, aussi forte que malsaine, faite avec le lait du coco, soumis à la fermentation, puis distillé : l'odeur et le goût de cette perfide liqueur sont loin d'être agréables; sa couleur est d'un blanc jaunâtre; l'ivresse qu'elle cause porte au cerveau et amène de grands accidents à sa suite; les étrangers qui en font usage meurent en peu de temps de la dyssenterie; cependant la consommation en est très-grande et augmente les revenus du gouvernement, qui s'en est réservé le monopole et a prohibé le rhum et nos eaux-de-vie, afin de le rendre plus lucratif. L'exploitation du vin de palme est également entre ses mains; les troupes indigènes le reçoivent des magasins; mais les Tagals, qui l'aiment beaucoup, le payent fort cher. On prétend qu'en vieillissant cette liqueur devient meilleure; cependant jusqu'ici les Européens lui ont préféré les vins de France, et même celui de Catalogne, que son bas

prix et le peu de droits qu'il paye met à la portée de tous les étrangers.

Tous les environs de cette partie reculée du lac portent les traces de tremblements de terre et des éruptions terribles de volcans, dont plusieurs fument encore dans les montagnes peu éloignées, et ont causé de grands malheurs pendant le siècle passé. Les déchirements des côtes, ces îles qui ne sont que les sommets de hautes terres, sur lesquels on découvre encore les cratères sans fond de volcans éteints, semblent prouver que la Laguna doit sa formation à un grand bouleversement. Ce fut sans doute la même cause qui fit sortir de l'eau cette presqu'île longue et étroite que les bateaux doivent contourner pour entrer dans le canal au fond duquel est bâtie Santa-Cruz. Cette langue de terre est formée de collines dont les sommets s'arrondissent, et dont les pentes deviennent moins rapides, plus propres à la culture, à mesure qu'elles s'approchent de son extrémité; près de cette dernière et du côté qui regarde le détroit, par lequel nous avions passé, est située sur le rivage l'habitation de M. de la Gironnière, dans une position peu élevée, à l'abri cependant des inondations. Au lieu d'une maison commode et bien construite en pierres, d'une belle usine pour faire le sucre, de plusieurs magasins, d'un joli village dont les habitants cultivent de vastes plantations de cannes à sucre et défrichent de nouveaux terrains, la *Hala-hala* n'offrait il y a encore peu d'années que des bois épais, des marais infects, et quelques misérables cabanes habitées par des hommes, la terreur des voyageurs; maintenant elle

est le séjour de la paix et de l'activité; sa population augmente rapidement, et déjà plusieurs rangs de cases, propres, bien construites, élevées sur des pieux, suivant la coutume des Tagals, forment plusieurs rues ombragées d'arbres, et composent un paysage fort riant.

Je me dédommageais dans cette belle propriété des ennuis de Manille, j'oubliais jusqu'à ses continuelles tracasseries, je jouissais d'une liberté que les attentions et les soins affectueux de mes hôtes me rendaient chaque jour plus agréable : chaque moment amenait une nouvelle distraction. Tantôt de grand matin nous partions pour la chasse ; notre train était composé de neuf chasseurs dont plusieurs, j'en conviendrai, ne devaient guère ce titre qu'au fusil qu'ils portaient ; tout notre accoutrement était en harmonie avec le pays sauvage que nous allions parcourir : la tête couverte du *salacot*, abri également bon contre la pluie et le soleil ; la veste de toile et le gros pantalon, et enfin les souliers à épaisses semelles ; nous étions accompagnés par vingt chiens, assez mal entretenus et de races différentes, mais vétérans remplis d'ardeur, habitués à la fatigue et redoutés des cerfs et des sangliers ; ils pouvaient à peine être contenus par de nombreux piqueurs armés de lances ; enfin plusieurs chevaux, destinés à porter secours aux traînards, achevaient de donner au rendez-vous, fixé au pied d'un arbre énorme et jusque-là solitaire, un air de mouvement et de vie, et formaient une scène singulièrement pittoresque. (Pl. 30.)

La chasse se dirigea vers une colline élevée dont le sommet était couvert de grandes herbes et les flancs

garnis de bois épais : nous avancions lentement sur une pente rapide et par des sentiers à peine tracés. Les piqueurs nous avaient devancés, des filets étaient placés pour arrêter les cerfs aux divers passages ; les chiens se faisaient déjà entendre au loin, et leurs aboiements répétés annonçant qu'ils étaient sur la trace, devenaient de plus en plus distincts ; enfin nous arrivâmes sur les lieux désignés pour la chasse : un poste me fut assigné ; il dominait les filets et les piqueurs, placés çà et là pour forcer les cerfs à venir de notre côté. Trois de ces beaux animaux venaient de passer sous mes yeux si rapidement que j'avais eu à peine le temps de les apercevoir, et je déplorais ma maladresse, quand un coup de fusil suivi de cris de triomphe partit à quelques pas de moi. Mon hôte, chasseur aussi adroit qu'infatigable, avait frappé l'animal au moment où, franchissant une fondrière, il allait se jeter dans le plus épais du bois. Déjà une partie des chiens étaient réunis autour de leur proie expirante : leurs yeux étincelants, leurs gueules béantes et enflammées, dévoraient d'avance la récompense due à leurs peines. Les entrailles de la victime ouverte par un piqueur furent dévorées dans un instant ; le corps, placé sur un cheval et envoyé à l'habitation, dut paraître au souper comme un très-utile trophée.

La fin de la chasse ne répondit pas à un aussi heureux début : le gibier avait fui dans les montagnes escarpées, où les chiens seuls avaient pu le suivre. Cependant nous continuâmes à gravir, mais d'un autre côté, et parvînmes enfin, après avoir franchi des herbes

hautes, dures et touffues, au sommet d'une colline élevée, d'où nous jouîmes de la magnifique vue du lac. Le temps était calme; l'eau, unie comme une glace, reflétait les rayons du soleil, parvenu alors à sa plus grande hauteur et éclairant jusque dans le lointain les montagnes amoncelées. Ce majestueux spectacle formait pour moi un pénible contraste avec les faibles travaux de l'espèce humaine, dont nous apercevions à peine les traces sur les bords du lac, comme un point imperceptible au milieu de la riche végétation qu'une nature sauvage étalait de tous côtés. La chaîne d'îles formant une barrière entre les deux parties de la Laguna semblait être à nos pieds : mes regards se fixèrent d'abord sur la plus petite de ces îles; elle est de forme ronde; son sein contient le cratère d'un volcan éteint dont l'eau s'est emparée et qui renferme beaucoup de poissons ainsi que des caïmans d'une grosseur énorme. Cet endroit curieux inspire une terreur superstitieuse aux Tagals, qui n'y accompagnent les Européens qu'avec une forte répugnance. A côté est située la plus grande île du groupe, couverte de bois ainsi que les autres et inhabitée maintenant; elle servit il y a peu d'années de repaire à des brigands qui, poursuivis, vinrent s'y réfugier, après avoir longtemps inquiété les environs de Manille. Bientôt de nouveaux crimes firent découvrir leur retraite : ils furent attaqués, leurs bateaux brûlés et tous les passages occupés. Une partie de ces malfaiteurs s'échappèrent de l'île avant d'être réduits à la dernière extrémité; les autres préférèrent mourir de faim et de misère plutôt que de se rendre aux troupes.

La bande se forma de nouveau dans la partie O. de la baie de Manille et devint tellement redoutable aux habitants par ses déprédations, et aux soldats envoyés contre elle par le nombre et l'audace des brigands qui la composaient, que le gouvernement ne trouva d'autre expédient pour rétablir la paix dans ces provinces voisines du chef-lieu, que d'offrir aux coupables le pardon, des terres et l'entier oubli du passé : les conditions furent acceptées et tenues fidèlement des deux côtés. Ces hommes, si féroces autrefois, vivent paisibles maintenant aux environs de Cavite et n'ont donné aucune raison de plainte depuis leur conversion, dont l'archevêque fit l'objet d'une pompeuse cérémonie. Amenés d'abord dans un couvent, ils y furent gardés pendant quelques jours pour se purifier de leurs méfaits; puis habillés de blanc et ayant communié, ils allèrent, accompagnés d'unn ombreux cortége de moines, recevoir leur pardon de la bouche même du capitaine général; enfin, rendus à la liberté, ils reçurent le produit d'une quête faite en leur faveur.

Cet appareil religieux produisit un effet favorable sur l'esprit de la multitude; car depuis cette époque aucune bande de brigands n'a reparu.

Tout entier à la scène aussi magnifique que variée qui se déployait sous mes yeux, je jouissais paisiblement de ma solitude que les cris des piqueurs peu éloignés et les aboiements des chiens mettaient à l'abri de tout danger dans un pays où les animaux féroces sont inconnus; mais quand la chasse descendit dans les plaines entrecoupées de marais et de bosquets touffus,

la crainte que m'inspiraient les buffles sauvages me fit alors rechercher la protection des chasseurs. Cet animal si tranquille, si obéissant dans la domesticité, est au contraire terrible dans l'état sauvage ; la vue de l'homme le rend furieux : ses yeux étincellent, ses naseaux semblent lancer du feu, son corps énorme et sans grâces déploie dans la poursuite de son ennemi une agilité étonnante : rien ne peut arrêter sa course pour atteindre le chasseur dont le coup mal dirigé l'a manqué ou légèrement blessé ; il le déchire de ses cornes longues et aiguës, ou si montant sur un arbre sa proie peut heureusement lui échapper, l'animal tourne constamment autour, la dévore des yeux, et ne la quitte que lorsque la faim le force à s'éloigner. Un Tagal du village de la *Hala-hala*, travaillant à couper du bois, eut le bonheur d'échapper ainsi à un énorme buffle qui vint l'attaquer, et qui trouvant de l'herbe dans le voisinage ne perdit pas de vue un seul moment le pauvre bûcheron; celui-ci n'avait pour toute arme que le large couteau que les indigènes portent toujours attaché à leur ceinture et dont ils savent se servir très-adroitement; pressé par la faim, il descend de l'arbre, autour duquel vient le poursuivre encore son ennemi plus irrité que jamais; enfin dans un instant où les terribles cornes le serraient de moins près, il parvient à saisir la queue du buffle, s'y cramponne de la main gauche, et frappe à coups redoublés son ennemi avec le couteau dont la droite est armée : l'animal étonné part comme un trait; mais bientôt épuisé par la perte du sang qui coule de ses nombreuses et profondes blessures, sa course se ralentit, et il tombe expirant auprès

du Tagal, couvert lui-même de blessures, de sang et de boue.

Les indigènes parviennent cependant à réduire en esclavage ce fougueux animal en le faisant tomber dans des fosses couvertes de feuillage, d'où il ne sort que quand la faim a épuisé ses forces : alors attaché à des buffles domestiques, le nouveau captif est conduit au troupeau, où il prend peu à peu l'habitude du joug. Mais si la trop grande confiance de son maître, ou un manque de surveillance, lui laissent sans frein revoir la forêt, il reprend son indépendance et devient plus sauvage qu'auparavant. Rarement le buffle né dans la domesticité cherche la liberté ; on prétend même qu'en naissant il porte au cou les traces du collier de travail qui fatigua sa mère : flétri par ces marques d'esclavage, il devient un objet d'horreur pour les buffles sauvages, auxquels il a abandonné le courage et l'indépendance, pour ne conserver que la force, la résignation et un instinct vraiment surprenant.

J'étais donc dans ces parties de chasse observateur plutôt que partie agissante ; mais l'exercice me rendait la santé, et quelle que fût la main exercée qui avait tué le cerf ou le sanglier, je n'en prenais pas moins ma part de fort bon cœur au dîner.

Un peu avant le coucher du soleil commençait ordinairement une autre chasse moins fatigante et plus proportionnée à mon adresse : celle d'une espèce de gros singes méchants et rusés, qui dévastent les plantations de cannes à sucre et les champs de riz. A tous ces titres réunis ils sont l'objet de la haine des indigènes et sur-

tout des enfants, que l'on oblige de monter la garde jour et nuit pour garantir les moissons des ravages de l'ennemi. Guidés par des auxiliaires aussi bien disposés et par les chiens dressés à cette guerre d'un nouveau genre, nous trouvions facilement les fourrés où les singes s'étaient retirés; souvent leurs ruses et surtout leur agilité mettaient notre adresse en défaut; mais enfin, bloqués dans quelque arbre isolé, plusieurs de ces pillards succombaient, non sans beaucoup de cris de rage et de désespoir, sous les nombreux coups de fusil, et allaient ensuite orner de leurs dépouilles les branches des arbres voisins du théâtre ordinaire de leurs déprédations. Ces animaux ont une force extraordinaire; ils font des bonds prodigieux quand ils sont poursuivis, et une blessure mortelle peut seule les arrêter. Leur naturel est aussi féroce que destructeur, et leurs dents ne sont pas moins à redouter que celles des bêtes de proie.

Le soir, assis autour d'une table en attendant le souper, nous écoutions les histoires du village. Parfois le scandale y avait une bonne part, et les plaisanteries des convives tombaient souvent sur le curé, gros Tagal, gai, jovial, sachant son bréviaire et rien de plus, mais ayant de l'esprit naturel et l'envie de s'instruire; du reste, de mœurs un peu relâchées, détestant les moines par-dessus tout, et rossant ses paroissiens quand ils négligeaient d'approcher de la sainte table ou du confessionnal dont les revenus formaient la meilleure partie de sa portion congrue. On le plaisantait beaucoup sur une nouvelle nièce qui, suivant l'usage, devait rester, ainsi que son futur, au presbytère pour y servir, jusqu'à ce

que les parents de la jeune fille eussent consenti au mariage dont la cérémonie était un nouveau gain pour le brave *padre Miguel*. Il est facile de saisir le côté immoral de cette coutume, sous l'influence d'un clergé peu scrupuleux; mais en même temps elle est une preuve du pouvoir des prêtres sur la population dont ils ont pu faire ployer ainsi le caractère défiant et jaloux.

Quand un garçon veut obtenir une jeune fille en mariage, la demande qu'il en fait aux parents est toujours accompagnée de présents, qui ne sont que les préliminaires des autres sacrifices nécessaires plus tard pour obtenir l'entière possession de celle qu'il aime. Si la fortune du jeune Tagal ne répond pas à son amour, et que cette circonstance fatale au sentiment dans tous les pays du monde, ne diminue pas l'affection de celle qui en est l'objet, il se met au service de l'exigeante famille, et doit y rester jusqu'au consentement de sa future belle-mère, dont l'intérêt s'oppose naturellement à ce que la faveur tant désirée soit promptement accordée. Les deux amants peuvent, après avoir attendu un certain temps, se retirer chez une des autorités du village, l'alcade ou le curé, mais plus ordinairement chez ce dernier, qui doit les unir après avoir demandé *officiellement* l'assentiment des parents; ceux-ci, après quelques jours de retard pour obtenir les meilleures conditions possibles, finissent toujours par le donner. Dans le cas dont nous venons de parler, la brebis égarée était jeune et jolie, et le *padre* paraissait bien disposé à faire traîner, pour des raisons à lui connues, son affaire en longueur.

Parfois la conversation prenait un tour plus sérieux, mais non moins intéressant pour moi; j'entendais expliquer le mode de surveillance suivi pour conserver la tranquillité dans des provinces populeuses et entièrement dépourvues de troupes réglées; l'organisation des milices, sur lesquelles notre hôte, qui était capitaine de celles de la Laguna, me donna des renseignements étendus; et je reconnus que le gouvernement espagnol, ou pour mieux dire celui des moines, instruit par l'expérience du passé, avait pris ses précautions contre une nouvelle attaque des Européens.

Dans chaque ville, bourg ou village, un certain nombre d'indigènes, assez considérable relativement à la population, obéit aux ordres d'un des habitants les plus riches ou les plus considérés du canton; ces hommes sont armés de fusils ou de piques, et portent comme marque distinctive le *salacot* de guerre, coiffure qui sert également à garantir la tête dans les courses à travers les bois : j'ai vu souvent les gardiens de troupeaux accroupis sous leurs énormes salacots, y trouver un bon abri contre la pluie qui tombait par torrents.

Cette milice veille à la sûreté des provinces, poursuit et arrête les malfaiteurs, monte la garde même la nuit dans les plus petits villages, remplit enfin le service de nos gendarmes. Les hommes qui la composent reçoivent du gouvernement la nourriture et une très-faible paye; ils sont généralement chasseurs très-adroits, soldats infatigables, et hardis surtout avec les naturels, parmi lesquels ils jouissent d'une grande considération. En cas d'alarme les gardes de chaque village se réunis-

sent sous les ordres de leur capitaine, qui les conduit, s'il est nécessaire, à l'alcade de la province. Ainsi peut être réuni en peu de temps un corps de troupes composé non de soldats exercés, disciplinés et capables de paraître de suite en ligne, mais de guerrillas formidables dans un pays sauvage, montagneux, couvert de forêts, et dont, pour tout autre qu'un indigène, les communications sont extrêmement difficiles par terre, même dans la plus belle saison de l'année. Cette milice est la meilleure défense de la colonie; et si, avant qu'elle ne fût organisée comme à présent, les Anglais, maîtres des fortifications de la ville de Manille, ont vu pendant une année leurs convois interceptés, leurs soldats décimés par la famine et les maladies dans les murs où des bandes nombreuses de partisans féroces et sans pitié les tenaient enfermés, quelles difficultés ne rencontrerait-on pas maintenant pour prendre des remparts défendus par une garnison européenne, aidée des troupes indigènes disciplinées, et enfin par une forte milice soutenue du reste de la population? L'ennemi apporté par une flotte dans ces pays lointains ne sera jamais assez nombreux pour résister longtemps à des attaques sanglantes et constamment renouvelées. Les habitants de Luçon, fanatisés par des curés jaloux de leurs priviléges et de leur autorité, repousseront tout joug étranger que la force seule voudra imposer, et conserveront à l'Espagne la plus belle des colonies qui lui sont restées.

Dans la partie où la presqu'île de *Hala-hala* se joint à la grande terre par des montagnes qui vont en augmentant de hauteur jusque sur un plan très-éloigné,

on trouve des sites dignes d'être admirés : ce fut de ce côté que nous dirigeâmes plusieurs fois nos courses du matin. La côte est bordée de rizières à travers lesquelles il nous fallut passer sur les petites digues destinées à tenir les champs constamment arrosés. Les terres détrempées par la pluie cédaient sous nos pieds, et nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux; mais notre gaieté, notre persévérance étaient au-dessus de tous les obstacles, et ce fut en riant de nous voir tous couverts de vase de la tête aux pieds, que nous arrivâmes enfin au pied de la montagne, dont la pente rapide fut promptement gravie. Notre marche était guidée par le bruit lointain de la belle cascade que nous allions visiter; le lit même du torrent, parsemé de roches énormes au milieu desquelles l'eau bouillonnait en se précipitant vers le lac, était le seul chemin qu'on pût suivre au risque encore de se rompre vingt fois le cou; rien ne put nous arrêter, et toute la bande voyageuse arriva sans accident au but désiré. Alors se montra à nos yeux une scène admirable de grandeur sauvage et de majesté; de ces rochers élevés, couverts de gros arbres suspendus sur nos têtes, se déroulaient d'énormes faisceaux de lianes formant une immense voûte sombre dont un ciel couvert augmentait encore l'obscurité. C'est là que le torrent, gonflé par les pluies, se précipitait avec un bruit effrayant du haut des rochers coupés perpendiculairement; les eaux bondissaient sur les grosses pierres amoncelées au pied de la cascade, et s'y déployant en une belle nappe d'écume, continuaient ensuite leur course bruyante à travers les ravins. (Pl. 31.) Les ani-

maux semblaient avoir fui de ce lieu, dont le sombre aspect et l'isolement nous faisaient éprouver un involontaire sentiment d'effroi. On n'entendait ni les chants des oiseaux ni le bruit des insectes; nos cris seuls se mêlaient au bruit monotone de la cascade; de tristes chauves-souris, seuls habitants de cette solitude, sortirent des cavernes formées par la saillie des rochers; elles voltigeaient en foule autour de nos têtes, et cependant pas un seul coup de fusil ne vint augmenter leur terreur. Enfin nous atteignîmes avec beaucoup de peine et quelques risques le sommet de la cascade, au moyen des lianes dont une, en se rompant dans mes mains, me laissa sur un rocher escarpé et rendu glissant par l'humidité; je fus fort embarrassé, et j'éprouvai, jusqu'au moment où mes compagnons vinrent à mon secours, la terrible crainte d'illustrer par une fin tragique la cascade de *Hala-hala*. Après avoir joui de ce nouveau et pittoresque point de vue, nous abandonnâmes la chute d'eau pour aller visiter, au milieu des bois, d'autres endroits curieux, entre autres un ruisseau dont l'eau claire et limpide a un goût acide très-prononcé et dépose un léger sédiment couleur d'oxide de cuivre: peut-être passe-t-elle dans son cours sur quelques veines de ce métal. Les indigènes ne la regardent pas comme malsaine; cependant ils en boivent rarement: je lui trouvai un goût désagréable qui me laissa une espèce de sécheresse dans la gorge et la bouche. Je remarquai dans ces montagnes la *liane du voyageur*, si commune dans les forêts d'Amérique; ses longs cordons couverts d'une écorce brune, filandreuse et grossière, descen-

daient en festons du sommet d'un grand arbre qui semblait succomber sous leurs épais réseaux : de la tige que je tranchai à quelques pieds au-dessus du sol, il découla à travers les larges pores d'une moelle grisâtre et solide au toucher, de l'eau fraîche, limpide, sans odeur ni mauvais goût. La nature, toujours prévoyante, a placé cette liane sous le climat brûlant du nouveau monde et du grand archipel d'Asie, comme un secours pour la malheureuse espèce humaine qui parcourt les immenses forêts de ces contrées.

Au milieu de tant d'agréables distractions, comblé des plus délicates attentions par mon hôte et sa charmante famille, les jours s'écoulaient trop rapidement. Ma santé était parfaitement rétablie : la mousson de N. E. commençait à s'établir, et les beaux temps renaissaient. Il fallut donc m'arracher à la douce existence que je menais, et retourner à Manille tout disposer pour quitter Luçon. Je fis des adieux auxquels se mêlèrent de sensibles regrets ; ceux que me témoigna toute la famille de M. de la Gironnière rendirent encore plus vif mon désir de la revoir un jour.

Nous traversâmes cette fois le lac par un temps calme et très-beau. Je pus admirer à mon aise son immense étendue ; mais en même temps je trouvai fondées les inquiétudes que, pendant la saison des pluies qui est aussi celle des convulsions volcaniques, cette masse d'eau cause à la ville de Manille, dont le niveau est de beaucoup inférieur à celui de la Laguna. Alors les oscillations du sol sont si fortes qu'il est parfois difficile aux habitants de rester debout; le lac est loin de

paraître étranger à ces tremblements de terre : la surface de ses eaux est extrêmement agitée; elles se gonflent avec un bruit sourd et effrayant, semblable à celui qui se fait entendre au même moment dans les environs de la ville : la rivière déborde tout à coup, et se rendant à la mer avec une violence terrible, enlève les récoltes, et renverse souvent les maisons qui bordent ses rives. Nul doute qu'un volcan souterrain ne gronde dans le voisinage du lac; il peut tôt ou tard causer une commotion terrible, et par suite l'immersion de Manille et même de Cavite, placées toutes deux sur un terrain très-plat, inférieur à la Laguna, qui a ses débouchés auprès du chef-lieu et de l'arsenal de la colonie.

Mais quelle idée de prospérité ne se forme-t-on pas, si, fermant les yeux sur des dangers qu'une longue tranquillité semble devoir faire moins redouter, l'on considère cette immense nappe d'eau navigable dans presque toutes ses parties pour les grands bâtiments, qui pourraient prendre dans une multitude de ports excellents, et presque à toucher le rivage, les produits des fertiles terres environnantes, lesquelles n'attendent que des bras actifs et industrieux pour payer au centuple les soins donnés à leur culture. La rivière qui joint le lac à la mer n'a que deux lieues; elle est profonde dans beaucoup d'endroits : il serait facile avec quelques travaux de la rendre presque entièrement navigable; et même dans le cas où ce projet entraînerait de trop grandes dépenses ou rencontrerait des difficultés imprévues, n'aurait-on pas les bateaux à vapeur pour établir une communication prompte et suivie entre la Laguna

et le chef-lieu, centre du commerce, qui peut recevoir dans son port les bâtiments de moyenne grandeur, et sur sa rade toutes les flottes marchandes du monde? Quand on fait attention encore à la multitude de beaux ports qu'offrent les côtes de Luçon, à ces belles plaines des provinces du nord et de l'ouest, traversées par des rivières et des canaux naturels aussi favorables à l'irrigation des terres qu'à leurs communications, peuplées de plusieurs millions d'habitants soumis au joug et susceptibles de recevoir les bienfaits d'une civilisation amenée avec une prudente lenteur, on est forcé de reconnaître que l'Espagne possède une des plus belles colonies du monde, et qu'il est à désirer que, continuant d'abandonner les vieux préjugés et le système absurde de gouvernement qu'elle avait suivi jusqu'en 1814, cette puissance, digne d'un meilleur sort, s'élève enfin à la hauteur des lumières du siècle et puisse retrouver dans les Philippines le dédommagement de ce qu'elle a perdu dans l'Amérique du sud.

A mon retour à Manille, je trouvai la corvette entièrement disposée pour prendre la mer : six mois de vivres embarqués, ainsi que des approvisionnements, lui assuraient, sous ce rapport, un avenir exempt d'inquiétudes. Les officiers et les matelots fatigués de repos et d'une relâche où ils n'avaient eu que très-peu d'agréables distractions, soupiraient après le moment du départ. Les derniers jours d'octobre furent employés en préparatifs pour la mer et à remplir des devoirs d'étiquette qui ne pouvaient qu'affaiblir encore nos regrets.

Cependant j'avais trouvé le gouverneur et son futur

successeur, le général Henrile, toujours animés de la même bienveillance envers moi; elle fut favorable aux affaires de plusieurs négociants français, entre autres d'un armateur de Bourbon pour lequel j'obtins une faveur spéciale qui changea entièrement les résultats de son expédition. Ces services, que je fus heureusement à même de rendre à notre commerce, semblent prouver combien sont fondées les réclamations sans cesse renouvelées par nos marchands, pour que la protection des bâtiments de guerre leur soit plus fréquemment accordée dans ces pays éloignés où l'arbitraire et les intérêts du moment font souvent varier plusieurs fois dans une année les taxes et les droits. Cette instabilité, qui peut être influencée favorablement pour notre commerce, tourne au contraire presque toujours à son désavantage s'il est abandonné.

La France, non plus que les autres puissances commerçantes de l'Europe, n'a pu surmonter jusqu'ici la répugnance de l'Espagne à recevoir des consuls étrangers dans sa colonie de Luçon. Il y a parfait accord entre l'autorité militaire et les moines pour entretenir cette répugnance de la cour de Madrid, et lui faire considérer comme dangereuse à la tranquillité du pays cette innovation contraire seulement à leurs intérêts. Cette dernière considération, véritable cause de leur opposition, prive nos marchands d'une protection constante, bien nécessaire dans une colonie où jusqu'à présent les balances de la justice n'ont pas toujours été conservées dans un équilibre parfait.

Les relations de la France avec les Philippines sont

sans doute bien faibles maintenant; j'en ai expliqué les véritables causes; mais celles-ci céderont enfin, on doit l'espérer plus que jamais dans les circonstances heureuses où se trouve notre belle patrie, à un système de douanes également favorable au commerce maritime et aux intérêts de nos colonies, lesquelles jusqu'ici, on doit en convenir, ont été avantagées aux dépens de l'immense population de la mère patrie. Mais si, quand cette époque tant désirée arrivera, elle trouve toutes les relations de nos marchands anéanties, les produits de nos manufactures ou de notre sol oubliés, alors il sera trop tard, et aucun sacrifice ne pourra réparer le mal qui a fait de si désolants progrès dans ces dernières années.

Depuis plusieurs mois les habitants de Manille attendaient avec impatience la consécration du nouvel archevêque, et l'on peut juger de quelle importance devait être une pareille cérémonie pour des Espagnols, surtout à Luçon : en effet, pendant trois jours la ville et les faubourgs furent en mouvement; les illuminations et les feux d'artifice se succédèrent chaque soir. L'ordre des Augustins, auquel appartenait la nouvelle autorité ecclésiastique, faisait toutes les dépenses de la cérémonie. Ces moines sont les plus riches des Philippines; aussi la dernière soirée de la fête fut-elle signalée par une brillante réunion dans leur couvent. J'avais reçu l'invitation d'y assister, à laquelle mon intention ne fut pas d'abord de me rendre, mais je cédai plus tard dans la soirée à la tentation de voir un spectacle que l'on m'annonçait devoir être extraordinaire pour un étranger. En effet, après avoir traversé avec les personnes

qui m'accompagnaient la foule qui parcourait les rues parfaitement illuminées, nous entrâmes dans le cloître, alors tout resplendissant de lumières. Les salles d'entrée étaient remplies de femmes et de jeunes filles assises sur des banquettes; et je pus deviner à leur ton et à leur air d'aisance avec les maîtres de la maison, que la connaissance était dès longtemps commencée. La haute société était réunie à l'extrémité d'une galerie plus intérieure et brillamment éclairée, où je trouvai les plus jolies femmes de la ville. Les musiques des régiments jouaient alternativement des valses et des contredanses. Je distinguai dans une grande pièce voisine les officiers et les élèves de *la Favorite*, montrant les figures et la mesure à de jeunes frères augustins qui sans doute avaient, aussi bien que tout le reste de leur confrérie, oublié les prières du soir. M'étant un peu approché des dames, je fus reconnu par le capitaine général, qui voulut absolument me présenter au nouveau prélat, que je connaissais cependant déjà. L'accueil que j'en reçus fut extrêmement gracieux; mais malgré son affabilité et la part qu'il semblait prendre à la joie générale, les respects profonds dont il était entouré me firent reconnaître facilement la plus puissante autorité des Philippines. Les conversations étaient bruyantes, animées et très-bien soutenues par les hauts fonctionnaires du couvent. A quelques pas de nous était une longue table couverte de sucreries et de rafraîchissements, dont plusieurs moines faisaient parfaitement les honneurs : mon refus d'y prendre part dut être sans doute agréable à une nuée d'officiers espagnols qui,

aussitôt que la société se fut éloignée, se précipitèrent comme des oiseaux de proie sur les pâtisseries et les bonbons: tout disparut dans un instant, et quelques moments après j'entendis les pauvres maîtres des cérémonies se plaindre de la peine qu'ils avaient eue à conserver les nappes et les plats.

Aussitôt que je pus quitter les autorités, je me rejetai dans la foule et continuai mes observations. Une musique bruyante faisait retentir les voûtes sur lesquelles paraissaient rangés les portraits des saints et des martyrs : les jeunes filles se promenaient bras dessus, bras dessous, avec les moines, dont le costume blanc, d'un tissu fin et très-propre, n'avait, je l'avoue, rien de repoussant; leurs manières annonçaient assez que la cellule n'était pas pour eux une retraite continuelle ou qu'ils aimassent exclusivement. Dans la vaste cour qui précède l'entrée du couvent, et où un magnifique feu d'artifice venait d'être tiré, la scène n'était ni moins profane ni moins animée. Partout régnait un peu de désordre et une grande liberté. Dans tous les groupes les Augustins me parurent avoir la préférence auprès des femmes de tous les rangs. J'étais resté auprès de la porte du cloître; la foule s'était écoulée pendant que je faisais mes observations, et personne n'était rentré : je fis comme tout le monde; et quand les cortéges des deux grandes autorités se furent acheminés vers les palais, je remontai, mais tout seul, dans ma voiture, faisant de très-graves réflexions sur les singuliers usages des peuples, et décidant pour la centième fois qu'il ne faut dans ce monde s'étonner de rien.

Le 1er novembre 1830, dans la matinée, *la Favorite* mit sous voiles : le temps était clair et beau. Une brise légère me permit de venir devant le palais du capitaine général, à petite distance du rivage, saluer le pavillon espagnol de vingt et un coups de canon que les batteries rendirent sur-le-champ : ce furent nos derniers adieux à Manille. La brise mollit dans l'après-midi, mais elle reprit avant la nuit, et enfin au coucher du soleil la corvette sortit de la baie et fit route pour Macao (22).

Le lendemain au jour nous avions fait peu de chemin : les hautes terres qui font reconnaître l'entrée de la baie de Manille étaient encore en vue : un horizon très-clair laissait apercevoir distinctement les îles au S. de Luçon ; plusieurs appartiennent en totalité ou en partie aux Espagnols. Zébu, qui la première tomba sous le joug européen, est presque entièrement chrétienne ; sa population, assez considérable, obéit à un gouverneur nommé par le capitaine général ; mais toute l'autorité est entre les mains d'un évêque et des moines, qui ont plusieurs couvents dans cette île.

Plus loin au S. E. est la grande île de Mindanao, si souvent conquise par les Espagnols et toujours reprise par les Maures : une seule de ses provinces, peuplée d'indigènes chrétiens, reconnaît la domination de Manille et celle d'un évêque nommé, comme celui de Zébu, par l'archevêque des Philippines. Cette population est, dit-on, misérable, exposée aux attaques continuelles des Maures voisins et à celles de la race noire, maîtresse des forêts qui couvrent les hautes montagnes de l'intérieur, dans lesquelles, malgré une guerre d'extermi-

nation, les Espagnols n'ont pu la faire rester en repos.

Telles sont les principales possessions de l'Espagne dans cet archipel; elles n'offrent presque aucun intérêt: leur commerce est nul, et leurs relations avec le chef-lieu sont rendues extrêmement difficiles et même nulles par les pirates maures qui infestent ces parages malgré la nombreuse flottille envoyée chaque année contre eux. Ces bandes de forbans, dès que la mousson de N. E. amène les beaux temps sur les côtes de Luçon et dans l'archipel, commencent le cours de leurs dévastations. Elles montent sur des *pros* souvent armés de canons, et même sur des navires européens capturés, attaquent les villages et les établissements voisins de la mer, trop faibles pour leur résister : une partie de la population est égorgée, l'autre réduite en esclavage va succomber dans les îles de la Sonde ou de la mer de Chine. On a cependant plusieurs exemples d'Européens qui, tombés entre les mains de ces forbans, sont restés longtemps leurs captifs, sans éprouver de mauvais traitements : ils les conservent au contraire avec soin, dans l'espérance d'obtenir d'eux une rançon. J'ai vu à Manille un jeune Français qui, par la protection spéciale de l'archevêque, avait obtenu la permission de faire, dans l'intérieur de Luçon, le commerce de l'or que les naturels recueillent dans les torrents. Il était tombé, avec sa petite fortune et le bateau dans lequel il parcourait la côte orientale, au pouvoir d'un pirate que l'espoir du pillage avait attiré de ces côtés, et qui bientôt retourna à Mindoro, une des îles voisines et au S. de Luçon, avec le butin fait pendant sa course. Notre malheureux compatriote

devenu captif n'avait même pas conservé l'espérance de sortir d'esclavage en payant une rançon, car il avait tout perdu; mais son courage, soutenu d'une forte énergie de caractère, lui fit recouvrer la liberté. Toute tentative était aussi hardie que périlleuse, et devait même, suivant toute apparence, être suivie de la mort si le succès ne la couronnait pas. Le maître du jeune Français était sultan d'une nombreuse bande de Maures habitant, ainsi que leurs familles, à bord de *pros* qui les transportaient souvent d'un point de la côte à un autre, soit pour échapper à l'ennemi, soit pour chercher une nouvelle résidence plus agréable et une côte plus poissonneuse. Le chef lui-même habitait une goëlette prise sur les Espagnols dans une course précédente. C'était dans cet étroit séjour que languissaient les prisonniers, surveillés avec soin, et auxquels les rivages voisins, très-bas et inondés, ne laissaient aucun espoir de fuir de ce côté. Cependant notre Français avait pour compagnon d'esclavage un Tagal qu'il trouva dévoué et aussi jaloux que lui de recouvrer sa liberté. Avec les matériaux les plus nécessaires, dérobés dans le butin des pirates, ils parvinrent à faire une petite boussole: plusieurs mois leur suffirent à peine pour terminer un aussi difficile travail, et pour amasser peu à peu quelques provisions économisées péniblement sur la faible quantité de vivres de la journée. Enfin, quand tout fut disposé, et pendant une nuit que la pluie qui tombait par torrents rendait encore plus obscure, les deux captifs enlèvent courageusement la petite embarcation amarrée derrière la goëlette, forcent de rames vers la haute mer, et se

trouvent heureusement au jour hors de la portée de leurs ennemis, mais sans eau et ayant perdu la plus grande partie de leurs provisions. Soutenus par l'espérance, ils font route au N. pour se rapprocher de Luçon, dont ils apercevaient les hautes montagnes dans le lointain. Malgré une chaleur étouffante, ils ramèrent toute la journée et la nuit suivante : le temps semblait les favoriser; il était beau et calme. Au jour, la côte protectrice ne devait pas être éloignée. Mais quel fut le cruel désappointement des deux compagnons de captivité, quand au lever du soleil ils eurent la conviction qu'un fort courant les avait maîtrisés et les emportait encore dans une direction tout à fait opposée à la route qu'ils voulaient suivre! Cependant, quoique épuisés par la fatigue et la soif, ils luttèrent contre cet obstacle jusqu'à la nuit; mais alors exténués de besoin, entièrement découragés, les deux pauvres fugitifs se couchèrent dans le fond de l'embarcation et abandonnèrent leur sort à la Providence; elle veilla sur eux! Au jour suivant, les montagnes de Luçon ne paraissaient plus il est vrai que comme des ombres lointaines et bleuâtres; mais ils aperçurent à peu de distance, du côté opposé, une côte sur laquelle un courant les portait avec rapidité. La terre, que dans leur désespoir ils avaient tant désirée, au risque même de retomber au pouvoir d'un maître irrité, leur causait maintenant la plus cruelle anxiété : un esclavage éternel, et peut-être une mort cruelle, vinrent alors se peindre à leur esprit effrayé. Cependant, en approchant davantage, le Français reconnut une côte sur laquelle il avait relâché plusieurs fois avec les

Maures, et dont plusieurs villages, peuplés d'insulaires chrétiens sous la protection des Espagnols, avaient toujours jusque-là repoussé vigoureusement les attaques des pirates; l'espérance de sauver leur vie et leur liberté ranime les forces de nos fugitifs; ils rament vers la terre, et après une longue journée d'angoisses et de fatigues difficiles à décrire, ils abordèrent à un grand village où tous les secours dont ils avaient un si pressant besoin leur furent prodigués. Après quelques mois d'attente, une canonnière espagnole qui était venue porter les ordres du gouverneur de Manille, ramena heureusement notre compatriote et son compagnon au milieu de leurs amis, pour lesquels ils étaient morts depuis longtemps.

Le récit que ce jeune Français me fit de sa captivité, et dont je n'ai donné ici qu'un simple abrégé, m'intéressa d'autant plus que sa figure pâle et fatiguée portait encore les traces des souffrances qu'il avait éprouvées. Un sort plus malheureux peut-être menace les équipages des bateaux caboteurs qui parfois s'exposent à faire sans protection le commerce des îles dont je viens de parler, et même la navigation sur les côtes O. de Luçon : aussi toute cette partie de l'île, que nous côtoyâmes de très-près pendant les premiers jours de notre traversée, nous parut-elle inhabitée, quoique d'une apparence charmante et heureusement diversifiée par des plaines et des collines couvertes de bois. Nous passâmes devant plusieurs baies bien situées pour la navigation, à l'abri de tous les vents, entourées de terres fertiles, mais que les caboteurs même ne fréquentent pas.

La mousson du N. E. qui ramène les beaux temps aux

Philippines et devance le soleil quand il revient vers l'hémisphère N., n'est pas moins rigoureuse pour les marins que celle du S. O. Si l'on jouit sur les côtes d'une température agréable, d'un ciel ordinairement clair, à quelques lieues au large les bâtiments luttent depuis novembre jusqu'en mars contre un vent toujours également impétueux, soulevant, dans le milieu de l'étroite mer qui sépare les Philippines des côtes de Chine et de Cochinchine, des lames si grosses et si courtes en même temps, que souvent les navires ont de la peine à leur résister. A cette époque et dans les mêmes parages, un ciel presque toujours sombre et couvert rend très-rares les observations astronomiques, absolument nécessaires cependant pour apprécier le courant très-violent qui porte vers le S. O., et achève de rendre la navigation aussi dangereuse dans cette saison que pendant celle qui l'a précédée.

Ce fut sous cette fâcheuse influence que, peu de jours après avoir quitté Manille, nous commençâmes à lutter contre le vent de N. E. contraire et très-fort, qui succéda aux brises faibles et variables, aux belles mers que nous avions trouvées jusque-là. Plus nous avancions vers le N., plus la mousson et la mer qu'elle soulève dans le canal entre Luçon et Formose devenaient fortes : elles arrêtaient la marche du bâtiment et le fatiguaient beaucoup. De mauvaises nuits succédaient à de pénibles journées dans notre navigation près des terres, sous lesquelles je tenais la corvette autant que les vents le permettaient, afin d'éviter le courant aussi fort que contraire qui se fait sentir à dix lieues environ au large, et

pour profiter de celui qui porte au N. en suivant la côte de Luçon, auquel nous devions les lents progrès que nous faisions chaque jour. Une houle très-dure et des grains violents, suivis de quelques heures de calme, me forçaient de tenir nuit et jour *la Favorite* couverte de voiles, et son équipage toujours en mouvement pour des manœuvres qui le fatiguaient beaucoup.

Plusieurs grands navires de commerce anglais qui faisaient la même route que *la Favorite* éprouvaient les mêmes contrariétés. Un de ces navires, parti d'Angleterre depuis près de cinq mois, et qui n'avait fait qu'une seule relâche de peu d'heures à Anger, dans le détroit de la Sonde, m'expédia un officier auquel je donnai quelques caisses de Bordeaux et des liqueurs pour ses malheureux passagers, au nombre desquels se trouvaient les nouvelles premières autorités de la factorerie anglaise à Canton. Le mauvais temps commença peu d'instants après notre séparation.

Le 9 novembre nous étions en vue du cap Bolinao, terre basse, un peu avancée au large, et située au milieu environ de la longueur N. et S. de Luçon. Je pris alors le bord du large, espérant par ce moyen échapper au mauvais temps en gagnant plus tôt Macao. Ma tentative, justifiée par les instructions de beaucoup de pratiques de ces mers dangereuses, ne le fut cependant pas par le succès. Hors de vue de terre nous trouvâmes la brise variant vers le N. en augmentant de force, une mer terrible, le courant au S. très-rapide, et les baromètres éprouvant de brusques oscillations. La corvette fatiguait beaucoup; le grand mât de hune,

qui avait bravé deux ouragans et tant de mauvais temps, ne put résister à de si fortes secousses et céda. Le gréement souffrait aussi beaucoup, à chaque moment les principaux cordages rompaient ou étaient mis hors de service : alors je sentis le tort que j'avais eu de donner trop de confiance à des renseignements dont les bases sont aussi variables que le temps; je fis donc revirer sur la côte, sous laquelle, malgré une très-forte houle, nous réparâmes les avaries et continuâmes à louvoyer à petits bords, en profitant du courant qui portait au N. et des faibles brises de terre que parfois nous recevions la nuit.

Le mauvais succès de notre dernière tentative au large m'avait décidé à ne faire route directe pour notre destination que quand nous serions arrivés au cap Boyador, extrémité N. de Luçon. Les mauvais temps que nous reçûmes coup sur coup, une mer affreuse, les terres couvertes d'une brume épaisse, annonçant qu'au large le vent du N. soufflait avec fureur, rendirent ma détermination difficile à accomplir. Ainsi se prolongeait une traversée sinon la plus longue du moins la plus pénible de toute notre campagne, et que nous avions considérée comme devant en être une des plus promptes et des plus agréables. La corvette, battue par une mer très-grosse, avait ses ponts constamment mouillés; les effets des officiers et des matelots, trempés par les lames, ne séchaient que difficilement; l'intérieur du bâtiment était fort humide, et le nombre des malades, d'abord presque nul, avait augmenté rapidement; moi-même, tourmenté par les inquiétudes inséparables d'une

navigation dans des mers dangereuses que je parcourais pour la première fois et où les ouragans et les naufrages sont fréquents, privé ainsi que les officiers de tout repos la nuit par les mouvements brusques et continuels de la corvette, j'aspirais comme eux à la tranquillité que nous espérions trouver dans le pays curieux vers lequel dans ce moment se tournaient toutes nos pensées.

Le 17 novembre au soir nous étions à trois lieues du cap Boyador, couvert de brume et assailli par l'immense houle venant du N. E., qui rencontrant le courant opposé, formait une espèce de barre si bruyante et si grosse, que pour calmer mon inquiétude je fis sonder; mais le plomb ne rapporta pas de fond : alors je me décidai à faire route pour les côtes de Chine, dont enfin nous aperçûmes les hautes montagnes le 19 au matin. Dès la veille, l'approche de la terre avait été annoncée par une multitude de bateaux de pêche qui, pour ainsi dire, couvrent la mer à plus de vingt lieues au large; ces embarcations chinoises sont grandes, solidement construites, et résistent aux terribles mauvais temps des deux saisons, qui souvent submergent les plus forts bâtiments européens; elles ont environ de quarante à cinquante pieds de long, sur une grande largeur; leurs extrémités sont en pointe; celle qui forme l'avant est plus effilée et porte de chaque côté un œil peint en couleurs éclatantes; le reste du bateau relevé de l'arrière est barbouillé de noir et de blanc. Chacun des deux mâts, dont le plus grand est sur l'avant, porte une voile carrée faite en rotin; on en voit une troisième très-petite de la même forme, mais en toile de coton, avec son mât placé à l'extrémité avant

de l'embarcation. Ces bateaux de pêche marchent parfaitement et sont très-bons voiliers par tous les temps; ils portent généralement une douzaine d'hommes, tous de la même famille, nés à bord et habitués à regarder leurs demeures flottantes comme leur véritable patrie. Ils n'abordent à terre que quand les vivres sont finis et que le chargement de poisson salé ou séché au soleil est terminé, ce qui n'arrive le plus souvent qu'après plusieurs mois. Alors les pêcheurs viennent échanger le produit de leurs travaux contre du riz, du thé, du sel et le peu d'objets dont ils ont besoin, puis retournent promptement à la mer jouir de leur liberté et vivre à l'abri des vexations et de la tyrannie des mandarins, cent fois plus à redouter pour eux que les tempêtes, les grosses mers et les ouragans.

Malgré le grand nombre d'individus des deux sexes entassés sur ces bateaux, leur grande propreté m'a frappé ; du reste, nous verrons plus tard que cette qualité est inhérente aux habitudes du peuple chinois. La tempérance de ces pêcheurs, dont le riz et le poisson forment la seule nourriture, comme le thé fait leur seule boisson, est pour eux le garant d'une excellente santé : aussi paraissent-ils tous très-forts et contents de leur destinée. Quelles réflexions ne ferait point l'heureux habitant de nos villes d'Europe, à la vue de cette population condamnée à passer toute sa vie sur un élément tant de fois agité par des coups de vent redoutés même des plus intrépides navigateurs ! Il apprendrait que l'homme peut vivre heureux loin des nombreuses réunions des êtres de son espèce, et que dans l'isole-

ment, au milieu de sa famille, les bienfaits d'une civilisation plus avancée ne sont point nécessaires à son bonheur; les enfants s'habituent, dès les premiers ans, aux privations, à la fatigue et à l'espèce d'exil où leur vie doit se passer; elle sera sans ambition comme sans grands événements; mais éloignés de leurs compatriotes, les pêcheurs chinois conserveront la réputation de probité et de courage qu'ils ont méritée jusqu'ici.

L'embouchure du Tigre, auprès de laquelle est située Macao, est entourée de plusieurs groupes d'îles dont la plupart sont des rochers que le vent des moussons a dépouillés de végétation : les plus petites sont au large, les autres augmentent d'étendue à mesure qu'elles se rapprochent du continent, et parmi ces dernières plusieurs sont habitées par des hommes que leurs dispositions au brigandage et à la piraterie rendaient encore, il n'y a pas longtemps, la terreur des caboteurs et des bâtiments marchands. Cet archipel et les rivages voisins furent témoins de bien des combats sur mer entre les flottes de l'empereur et les puissants révoltés dont les uns conquirent Formose et ravagèrent les côtes N. de la Chine, et les autres vinrent attaquer Luçon où ils succombèrent sous les coups des Espagnols.

A la fin du siècle dernier un fameux chef de pirates s'était établi en maître sur les îles voisines de Macao, et arrêtait le commerce chinois; plusieurs fois il battit les forces envoyées contre lui; déjà il menaçait les villes de la côte et même Canton, quand il fut attaqué par les Européens dont il avait pillé ou capturé grand nombre de bâtiments marchands : sa résistance

fut opiniâtre; mais enfin poursuivi d'îles en îles, il finit par succomber avec une partie de ses troupes; le reste fut dispersé pour toujours. Cependant encore aujourd'hui les actes de piraterie ne sont pas rares, et les navires faiblement armés doivent prendre beaucoup de précautions.

Toutes les îles sont séparées entre elles par des canaux étroits, mais profonds, et généralement connus des navigateurs. Cependant les temps orageux, sombres et couverts de la mousson de S. O., les brumes épaisses et les subits coups de vent d'E. pendant la mousson de N. E., les courants forts dans toutes les saisons, rendent l'attérage des côtes de Chine difficile à presque toutes les époques de l'année, malgré les cartes très-exactes levées récemment par les hydrographes anglais. Deux passages sont particulièrement fréquentés par les navires européens : l'un dans le S. de l'archipel pour la saison pendant laquelle souffle la mousson de S. O.; l'autre au N. quand règne celle de N. E.; de manière que le vent soit toujours favorable pour franchir les passes étroites et sinueuses qui conduisent à Macao.

Le 19 novembre au point du jour, après une nuit passée à courir de petits bords, nous eûmes connaissance mais à toute vue du rocher de *Piedra blanca*, placé, comme une sentinelle perdue, à sept lieues au large du continent, dont bientôt malgré la brume nous aperçûmes les hautes montagnes : alors je fis gouverner pour voir l'île de la Grande-Lemma et donner dans le passage qui porte le même nom. Le temps s'éclaircissait peu à peu, la brise était forte, la corvette avançait

rapidement, nous passâmes à huit heures entre des groupes de rochers sur lesquels la mer brisait avec fureur et renvoyait un bruit sourd et prolongé. L'air de désolation des îles qui nous entouraient, leur couleur sombre et triste, les longues lames blanches qui couvraient leurs rivages, l'incertitude inhérente à la position d'un bâtiment sur une côte encore inconnue pour tout le monde à son bord, enfin la vue de ces terres que notre imagination embellissait d'avance de tous les prestiges d'une impatiente curiosité, tout semblait réuni pour donner au moment où nous entrâmes dans les passes quelque chose d'attachant et de solennel en même temps. Mais l'arrivée du pilote chinois que le pavillon bleu mis à la tête d'un de nos mâts avait fait sortir des îles que nous dépassions successivement, fit une diversion fort agréable, surtout pour moi, à toutes nos belles mais un peu sombres et très-peu rassurantes réflexions. En effet, le nouveau venu avait attiré toute l'attention des officiers et de l'équipage : ils avaient vu des Chinois à Manille, mais ceux-ci étaient marins, métier qui, exposé dans tous les pays aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers, donne également à ceux qui le font la franchise, la hardiesse et l'insouciance pour tout, excepté pour le moment présent : aussi la connaissance fut-elle bientôt faite, et j'eus la conviction que le goût des matelots européens pour les liqueurs fortes n'était pas étranger à leurs camarades chinois. La jolie petite embarcation du pilote, si bien peinte, si propre et parée de son pavillon bleu et jaune percé de trois étoiles blanches, fut amarrée par nos matelots

le long de la corvette avec autant de soin que d'empressement; moi-même, je dois l'avouer, je fis peu de difficulté pour accorder les vingt-cinq piastres que le pilote, suivant l'usage, me demanda en montant à bord : ce n'était dépasser que faiblement le prix qu'aurait donné un bâtiment marchand, et j'accordai ce léger sacrifice en l'honneur de la flamme que nous portions; cependant aucun règlement n'a fixé ce taux : c'est l'état du temps et la position du bâtiment qui servent de bases aux demandes plus ou moins fortes des pilotes, suivant que leur secours est plus ou moins recherché. Le nôtre était pour moi un sujet d'observations : sa taille élevée, fortement prise, son teint brun, les traits prononcés de sa figure, de grands yeux à moitié fermés, mais laissant échapper des regards où la douceur et la loyauté se rencontraient rarement; un cou entièrement nu, une bouche grande, parfaitement meublée, le nez large et court, le front élevé et découvert, la calotte noire couvrant une tête rasée tout autour du sommet, d'où pendait une longue queue tombant jusqu'aux talons, donnaient à la physionomie de cet homme un air d'audace et de ruse qui rendait assez bien l'idée que je m'étais faite des forbans chinois dont j'avais entendu parler si souvent. Le poignard court et acéré que ce pilote portait sous la ceinture de son pantalon large par le bas et que couvrait entièrement une espèce de capote à manches en drap brun fermée de tous les côtés et descendant plus bas que les genoux, me fit douter fortement qu'à l'exemple de ses compatriotes marins, mon Chinois ne fît pas, suivant les circonstances, le

double métier de pilote et de pirate; néanmoins j'eus tout lieu d'en être content; seulement je crus remarquer chez lui une grande frayeur des mandarins, car il nous quitta brusquement aussitôt notre arrivée au mouillage devant Macao, où *la Favorite* jeta l'ancre le 21 novembre 1830 à la chute du jour.



PORTRAIT DE PADRE MIGUEL.

NOTES.

Note 1, page 2.

La corvette *la Favorite* a été construite à Toulon, d'après les plans de M. Campaignac, sous-ingénieur de la marine, sous la direction de M. Pironneau, officier du génie maritime du même grade.

Mise en chantier dans le mois de novembre 1827, elle a été lancée à l'eau le 11 juin 1829.

Ses dimensions principales sont les suivantes:

Longueur à la flottaison		38 mètr.	00 cent.
Largeur au maître couple		9	70
Creux sur quille		5	15
Tirant d'eau	à l'arrière	4	80
	à l'avant	3	94
	moyen	4	37
Hauteur des batteries au milieu		1	76
Poids de la coque		250 tonneaux.	
Poids du chargement		430	
Poids total		680	

Son artillerie consiste en 20 caronades de 30.
4 canons de 18.

Total......... 24 bouches à feu.

Elle est partie avec des munitions de guerre pour six mois, des rechanges et des objets d'approvisionnement au complet du règlement de campagne, pour un an.

Son équipage était en tout de cent soixante-cinq hommes, et

elle avait à bord des salaisons pour six mois, des autres vivres pour sept mois, du vin pour huit mois et de l'eau douce pour quatre mois.

Ce bâtiment, d'abord chargé pour une courte campagne dans la Méditerranée, avait été jugé de la manière la plus favorable; et pendant le long voyage qu'il a fait ensuite, il a complétement justifié l'excellente opinion qu'on en avait conçue.

Note 2, page 7.

L'île de Ténériffe fut longtemps le premier méridien pour tous les navigateurs de l'Europe; elle devait cet avantage aux Espagnols et aux Portugais, qui les premiers reconnurent les îles Canaries et en firent un point de repos d'où leurs bâtiments de découvertes s'élançaient pour ainsi dire vers des mondes nouveaux. Cette route tracée fut longtemps suivie; ce n'est même qu'à la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci que les Anglais ont abandonné Ténériffe pour Madère, qui est maintenant le principal point de relâche de leurs bâtiments allant dans les mers de l'autre côté de l'équateur.

Madère n'offre pas plus de bonnes rades que Ténériffe: dans l'une comme dans l'autre île des coups de vent terribles forcent fréquemment les navires d'appareiller subitement ou de se jeter à la côte. Toutes deux produisent une grande quantité de vins très-prisés par les peuples du nord de l'Europe; enfin elles fournissent également aux marins des provisions très-bonnes, mais à des prix exorbitants.

Ces avantages peuvent être précieux pour les navires marchands, qui presque toujours complètent dans ces relâches leurs chargements et font des provisions de vivres pour de nombreux passagers; mais que sont pour les bâtiments de guerre de semblables considérations, auprès de la stricte réclusion à laquelle la crainte des mauvais temps, l'éloignement du rivage, les maladies si communes à terre, condamnent leurs nombreux équipages, dont le bien-être était trop souvent autrefois sacrifié à des intérêts particu-

liers? Les partisans des plus absurdes usages, fermant les yeux sur les changements heureux arrivés dans le personnel de la marine militaire française, ou ne les connaissant pas, mettent constamment en avant l'ancienneté des coutumes ou l'exemple de nos rivaux. Une sage expérience a prouvé que le premier de ces arguments devait céder à des améliorations, non subites, mais successives, et que lorsque chaque jour les sciences et l'industrie font des progrès, la marine doit marcher avec elles. D'un autre côté, l'esprit d'innovation peut avoir de grands inconvénients, surtout quand c'est sur le personnel que portent ses effets. Qu'en 1815 nos bâtiments de guerre, reparaissant sur les mers après avoir été longtemps renfermés dans les rades, allassent chercher chez les Anglais de nombreux et bons modèles pour l'installation intérieure et même pour la tenue des équipages, rien ne pouvait être plus honorable, et l'on cite avec considération dans la marine militaire les jeunes officiers qui, arrivés maintenant aux premiers grades, offrirent alors un aussi noble exemple à imiter. C'est à l'impulsion donnée par eux que notre marine doit la prospérité où elle est maintenant, et qui ne le cède en rien à celle de nos rivaux. Mais chercher à copier ces derniers dans leur discipline et leurs usages à l'égard des matelots, c'est méconnaître la différence énorme qui existe entre le caractère des deux nations, et qui est plus sensible peut-être encore entre les marins anglais et français. Ceux-ci recrutés maintenant en grande partie dans cette classe de la population qui fournit à l'armée nos braves soldats, donnent l'exemple de la conduite et d'une bonne tenue, au lieu de l'indiscipline et du libertinage qui avilissaient autrefois nos matelots, et qu'on remarque encore chez ceux de presque toutes les autres puissances maritimes. Pourquoi les anciennes coutumes ne seraient-elles pas changées, puisque les équipages pour lesquels elles furent établies ne sont plus les mêmes? Pourquoi n'abandonnerait-on pas tout à fait ce système de réclusion perpétuelle sur les rades étrangères et dans les relâches? Il décourage, mécontente les hommes, fait naître les projets de désertion, et livre les matelots à l'ennui, source de presque toutes les maladies à bord des bâti-

ments. Si le gouvernement, marchant avec le siècle, a ouvert aux matelots de sa marine militaire la porte qui peut les conduire aux plus hauts grades de notre corps, il achèvera, dans sa sollicitude vraiment paternelle, de les faire jouir de tous les avantages que leur position permet de leur accorder. Qu'une discipline juste et très-sévère réprime les mauvais sujets; mais qu'en même temps le matelot tranquille, dévoué et obéissant puisse, comme les officiers qu'il est appelé à suivre sous le feu de l'ennemi, aller chercher quelquefois à terre des distractions et un délassement agréable des fatigues du bord. Il est donc convenable, si l'on veut atteindre ce but, que les bâtiments de guerre choisissent leurs points de relâche dans des lieux où, sans inquiétude pour la conservation des bâtiments, comme sans crainte pour la santé des hommes, les capitaines puissent laisser aller leurs équipages se promener à terre et jouir, autant que le service le permet, de l'exercice et de la liberté, toujours nécessaires après de longues traversées. Ces petites courses, en satisfaisant la curiosité si naturelle à des hommes qui courent le monde, entretiennent parmi un équipage la gaieté, la santé qui en est la suite, et surtout la bonne volonté. Sous tous ces rapports réunis, comme sous celui de l'économie pour l'état, je pense que la relâche de Gorée est bien préférable à celle de Ténériffe, où j'ai déjà dit que l'eau et les rafraîchissements sont fort chers, et où les mauvais temps et les difficultés des relations avec la côte forcent de tenir les équipages consignés à bord. Dans notre établissement de la côte d'Afrique, au contraire, les provisions sont à très-bas prix et en abondance; l'eau, facile à faire, ne coûte presque rien; et pendant la plus grande partie de l'année les hommes peuvent aller courir à terre sans aucun inconvénient et en rapporter une énorme quantité d'excellents poissons.

Pendant les premières années après la paix de 1814, la nécessité de trouver un point dont la longitude parfaitement déterminée pût servir à régler la marche des chronomètres, forçait nos bâtiments destinés aux expéditions lointaines de relâcher à Ténériffe; mais depuis qu'en 1817 l'amiral Roussin, dans sa savante campagne hydrographique sur les côtes d'Afrique, a fixé

d'une manière certaine, par tous les moyens astronomiques, la position de Gorée, la longitude de cette île peut servir aussi bien que celle du chef-lieu des Canaries à régler la marche des montres marines; et notre établissement trouvera dans ces visites, fréquemment renouvelées, une preuve de la bienveillance du gouvernement, à laquelle lui donne tant de droits sa situation malheureuse.

Note 3, page 10.

On appelle, en langage marin, *station*, le point de réunion dans les colonies et les pays étrangers, de plusieurs bâtiments de guerre sous les ordres d'un officier général ou supérieur de la marine, qui les envoie alternativement sur les côtes et dans les principaux ports environnants, pour veiller aux intérêts de notre commerce et protéger contre les forbans les navires marchands de toutes les nations.

Sous ces différents rapports, la station du Sénégal n'offrait que fort peu d'intérêt en 1817; aussi n'était-elle composée que de quelques bâtiments légers, au nombre desquels était la goëlette que je commandais comme enseigne de vaisseau, et qui se remplaçaient successivement à Saint-Louis (Sénégal) et à Gorée. Mais ce fut à partir de cette époque que le nombre des navires employés à la traite des noirs, commerce défendu par le gouvernement avec une juste sévérité, ayant considérablement augmenté, il fallut déployer des forces navales plus considérables et exercer une répression plus étendue. Maintenant Gorée voit fréquemment sur sa rade une frégate et plusieurs corvettes, exerçant une surveillance très-active sur toute la côte d'Afrique, jusque de l'autre côté de l'équateur, et en général sur tous les points fréquentés auparavant par les négriers, qui n'y font plus que de très-rares apparitions.

Note 4, page 24.

Quinze années écoulées et les événements ont fait oublier la Société coloniale philanthropique qui voulut, en 1817, coloniser la

presqu'île du Cap-Vert. Je n'ai donc nullement l'intention de retracer dans tous ses détails l'histoire des désastres qu'elle éprouva, ni celle de ses fautes intéressées, et, je suis forcé de le dire, des nombreuses friponneries que commirent la plupart de ses principaux agents. Une courte notice en donnera une idée au lecteur, et nous laisserons retomber dans l'oubli une funeste entreprise qui causa la mort et la ruine de tant de malheureux.

Les projets de cette prétendue compagnie furent conçus en 1815, et malheureusement approuvés, encouragés même tacitement par le gouvernement, qui plus tard repoussa les demandes extravagantes qu'elle faisait d'une charte, d'un prêt énorme, et enfin de plusieurs bâtiments de l'état qu'on aurait mis à la disposition des deux obscurs directeurs, appelés bientôt après devant les tribunaux. L'expédition partie de Rochefort pour aller prendre possession de l'île de Gorée et de Saint-Louis (Sénégal), porta à la côte d'Afrique vingt-huit explorateurs philanthropes qui devaient être en outre entretenus aux frais de l'état. Mais l'effroyable naufrage de *la Méduse* termina la destinée de la plupart de ces premiers chercheurs de fortune. Cependant ni cet affreux événement ni les rapports défavorables de ceux qui avaient survécu ne purent arrêter la marche d'une affaire dont les résultats à venir étaient les moins intéressants pour les principaux meneurs. Aussi des prospectus ornés de gravures représentant la presqu'île du Cap-Vert comme un nouvel Éden, avec des rivières, des ruisseaux, des forêts d'arbres fruitiers, dans un lieu où l'on ne trouve ni arbres, ni fruits, ni même d'eau courante, furent répandus avec profusion par toute la France. Les promesses les plus séduisantes et les plus fallacieuses en même temps engagèrent un grand nombre de malheureux abusés à vendre leurs petites propriétés pour payer les terrains, les esclaves, la fortune enfin qui devaient leur être concédés sur le sol africain. D'autres individus, tirés la plupart de cette classe avide de changements, que la paresse et la débauche tiennent toujours dans le besoin, vinrent compléter au Havre le nombre des futurs colons du cap Bel-Air. Ce fut alors que le gouvernement, éclairé, mais trop

tard, par les renseignements venus du Sénégal, voulut en vain ouvrir les yeux à ces malheureux; ils avaient tout abandonné, l'avenir seul leur restait. Ils partirent du Havre sur le navire du commerce *la Belle Alexandrine*, qui vint les débarquer à leur destination le 12 avril 1817, deux mois au plus avant la mauvaise saison. L'on jugera facilement quel effet dut produire sur ces hommes qui cherchaient la terre promise, la vue du cap Bernard, avec ses rochers dépouillés de végétation, des sables brûlants pour verdure, d'énormes baobabs pour arbres fruitiers, et enfin en place d'esclaves, des nègres libres, rusés et voleurs.

Les dissensions dont les premiers germes avaient paru avant le départ de France entre les émigrants et les directeurs de la compagnie, éclatèrent avec une grande violence pendant la traversée. Les principaux agents furent accusés par les autres passagers d'être complices de la friponnerie dont ceux-ci commençaient à soupçonner les résultats. Mais le désordre fut à son comble quand au lieu des maisons toutes prêtes pour les recevoir, des terrains tout défrichés qui leur avaient été promis, les émigrants ne trouvèrent qu'un sol aride et stérile, dont la possession ne leur fut même accordée par les nègres qu'à de très-onéreuses conditions. Les ouvriers refusèrent de travailler, les agents de la compagnie se réfugièrent à Gorée ou à Saint-Louis, et chacun s'appropria ce qu'il put des vivres et des approvisionnements qui avaient été débarqués et abandonnés sans abri sur l'emplacement du futur chef-lieu de la colonie. Cependant la mauvaise saison était arrivée, et surprenant les nouveaux colons armés les uns contre les autres, sans abri et sans aucune précaution contre les pluies, elle les décima rapidement. La plupart des prétendus philanthropes se sauvèrent dans les colonies françaises voisines, où ils reçurent des vivres du gouvernement, mais où presque tous succombèrent aux maladies du climat; le reste s'embarqua pour l'Europe sur les bâtiments de l'état; mais ils ne furent pas plus heureux que leurs camarades, et ils moururent en partie à l'hôpital de Rochefort. Six de ces émigrants, doués de plus d'énergie et de moyens que les autres, voulurent rester sur la presqu'île de Bel-

Air; ils construisirent des maisons, firent des plantations, luttèrent contre la mauvaise fortune, dans l'attente des secours promis en France et qui ne vinrent pas. Au mois d'août ils avaient disparu, plaints des habitants de Gorée et dignes d'un meilleur sort. En France les opérations de la compagnie ne furent pas plus heureuses; elle continua, il est vrai, encore pendant quelque temps à faire des dupes, malgré les avertissements réitérés du gouvernement; mais enfin les réclamations de ses victimes s'élevèrent de tous côtés avec tant de violence, que la justice informa contre les directeurs, dont le plus influent disparut et avec lui tous les projets de colonisation.

Note 5, page 44.

Horsburgh ne parle pas de ce courant à l'E. dont *la Favorite* a éprouvé les effets, et que la frégate *la Thétis* avait observé avant nous. Sans doute que le peu d'utilité qu'il offre à la navigation du cap de Bonne-Espérance l'a fait négliger par le savant hydrographe anglais. En effet, les vents soufflant presque toujours de la partie d'O., et ce courant à l'E. n'étant pour ainsi dire que le remous de celui qui porte avec violence dans la direction opposée en contournant le banc des Aiguilles, il arrive que les navires fuyant ordinairement devant le temps quand ils font route pour les mers de l'Inde, ou se tenant toujours sur le banc des Aiguilles à leur rentrée dans l'Océan, ne cherchent nullement à en profiter dans le premier cas et le fuient dans le dernier.

Cependant j'ai regretté de n'avoir pas contourné plus au large le cap de Bonne-Espérance, car j'aurais évité, je crois, en manœuvrant ainsi, les fortes différences que nous avons eues à l'O., et peut-être aurions-nous gagné quelque chose de plus vers l'E. quand les vents ont commencé à souffler faiblement de cette partie.

Note 6, page 56.

De tout ce que la France possédait autrefois à Madagascar, elle n'occupait depuis la paix que la petite île de Sainte-Marie,

dont l'administration dépendait de celle de la colonie de Bourbon.

Cependant la possession de ce petit coin de terre était devenue un motif de crainte pour les Ovas, l'une des peuplades les plus aguerries de Madagascar, dont le roi Radama avait souvent témoigné l'impatience avec laquelle il voyait un établissement européen se former dans son voisinage.

La mort de Radama mit le sceptre des Ovas entre les mains de la reine Ranavalona - Manjaka, et l'administration de l'île de Bourbon ne tarda point à s'apercevoir qu'elle maintiendrait difficilement avec la nouvelle souveraine des relations qui déjà, sous le règne du feu roi, n'étaient pas toujours complétement pacifiques. Le malaise qui devint bientôt la conséquence d'un pareil état de choses reporta naturellement la pensée du gouvernement de la colonie sur les anciens droits de la France relativement à Madagascar, et après avoir consulté à ce sujet le conseil colonial, il proposa au ministère le plan d'une expédition dont le but devait être de prendre possession de quelques parties du rivage de cette grande île, afin d'y former un établissement qui pût plus tard servir de point d'appui pour de plus vastes opérations.

Il paraît que ce projet ne fut pas adopté dans son entier et que le gouvernement jugea suffisant de donner à la colonie de Bourbon les moyens d'imposer assez aux chefs des Ovas pour leur faire craindre l'inimitié de la France.

Une frégate de 60 canons, *la Terpsichore*, fut détachée de la station française du Brésil pour aller prendre les ordres du gouverneur de Bourbon; elle arriva à Saint-Denis le 27 mai 1829. M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre, qui la commandait, trouva sur la même rade la gabare *l'Infatigable*, le transport *le Madagascar* et l'aviso *le Colibri*. Il y fut rejoint, peu de temps après, par la corvette de charge *la Nièvre*, et par les gabares *la Chevrette* et *la Zélée*.

Un petit nombre de soldats fut embarqué sur cette division qui, vers la fin du mois d'août, prit possession du port de Tintingue, où M. Gourbeyre fit élever un fort sur lequel le pavillon

français fut arboré solennellement le 16 septembre, et qui, bientôt armé de huit pièces de canon, reçut une garnison de trois cents hommes et les approvisionnements nécessaires.

Le général des Ovas ayant envoyé une députation pour demander de quel droit les Français s'établissaient ainsi à Tintingue, M. Gourbeyre répondit en exposant les griefs de la France et en revendiquant les droits imprescriptibles qu'elle avait sur le territoire que ses troupes étaient venues occuper; puis, le 10 octobre, *la Terpsichore, la Nièvre* et *la Chevrette* se présentèrent devant Tamatave pour réclamer l'assentiment de la reine aux dispositions déjà prises et la conclusion d'un traité; mais aucune réponse satisfaisante n'ayant été faite à cette sommation, une déclaration formelle de guerre s'ensuivit, et le 11 octobre les trois bâtiments, embossés à trois cents toises de distance, ouvrirent leur feu contre le fort de Tamatave, qui en peu d'instants fut entièrement bouleversé : les Ovas, leur général et ses principaux officiers s'enfuirent dans toutes les directions. Poursuivis par un détachement de deux cent trente-huit hommes débarqués de nos bâtiments, ils laissèrent sur la place cinquante des leurs, et on trouva dans le fort vingt-trois canons ou caronades, un pierrier, deux cent douze fusils, quatre-vingts zagaies et beaucoup d'autres objets.

De ce moment les hostilités furent alternativement suspendues et reprises, toujours à notre avantage et au grand détriment des Ovas, à qui la supériorité de nos soldats ne permettait de faire qu'une résistance insignifiante. Partout où nous pûmes les attaquer, à Foulpointe, à la pointe Larrée, ils éprouvèrent une perte considérable et nos troupes s'établirent à terre dans les redoutes qu'ils abandonnaient.

Afin de mieux assurer la défaite des Ovas, M. Gourbeyre avait eu soin de se ménager les moyens d'opérer une utile diversion en excitant contre eux d'autres peuplades indigènes; mais il paraît que ses négociations à ce sujet n'eurent que des résultats peu importants.

Cependant il était impossible que nos troupes pussent se main-

tenir dans les positions dont elles s'étaient emparées, à moins qu'elles ne reçussent des renforts considérables qui ne pouvaient venir que d'Europe; et faute de ces secours, dès le commencement du mois de novembre, M. Gourbeyre, renonçant à de nouvelles entreprises, laissa le fort de Tintingue armé de quatorze bouches à feu, avec quatre cents hommes de garnison et des vivres pour trois mois; puis il revint à Sainte-Marie avec sa division.

Sur la fin de novembre, la reine Ranavalona-Manjaka envoya, pour traiter de la paix, deux ambassadeurs qui furent reçus à bord de *la Terpsichore*, et à qui le commandant de l'expédition remit une lettre pour leur souveraine avec le projet d'un traité dans lequel étaient tracées, comme conditions nécessaires de tout arrangement, les limites du territoire dont la France réclamait la possession.

Ce ne fut que le 19 janvier 1830 que la réponse de la reine parvint à Bourbon; et cette réponse était un refus formel d'accepter les conditions qui lui étaient imposées.

La Terpsichore était alors à Saint-Denis. M. Gourbeyre proposa au conseil de la colonie de reprendre les hostilités, mais avec des moyens beaucoup plus étendus : un corps de troupes de douze cents hommes au moins, une compagnie d'artillerie, des ouvriers militaires, des chaloupes armées et tous les approvisionnements nécessaires pour une campagne décisive.

La colonie n'étant pas en mesure de fournir les éléments d'une semblable opération, il fallut en référer à la métropole et attendre les secours que le gouvernement voudrait envoyer; mais la France étant alors occupée de l'expédition d'Alger, on se borna à faire partir une frégate et une corvette de charge avec quelques troupes et une petite partie des approvisionnements demandés.

Avant l'arrivée de ces deux bâtiments, l'influence meurtrière du climat s'était fait sentir à la petite garnison de Tintingue, qui avait perdu une partie de ses soldats. La population de Sainte-Marie avait éprouvé le même sort, et les équipages de la division navale comptaient un grand nombre de malades et de morts.

Les secours envoyés de France ne suffisant point pour entreprendre une expédition complète, on résolut de les faire servir à une simple démonstration destinée à appuyer de nouvelles négociations pour la paix. La division navale se présenta, au commencement d'août 1830, devant Tamatave, où elle parut produire une grande impression de terreur, et pendant ce temps un envoyé de la colonie de Bourbon se rendait à la capitale des Ovas pour traiter de la paix; mais une intrigue de cour empêcha qu'il ne fût admis en présence de la reine, et il fallut renoncer pour le moment à tout accommodement.

Aucune probabilité de succès ne s'offrant alors pour de nouvelles tentatives qu'on n'avait plus l'espoir de voir appuyer par les secours de la métropole, *la Terpsichore* partit le 9 octobre pour revenir en France, et elle mouilla à Brest le 28 décembre 1830.

Il est évident que les moyens mis à la disposition de M. Gourbeyre étaient insuffisants pour obtenir un résultat décisif: avec le petit nombre d'hommes et de bâtiments que ce capitaine de vaisseau a pu employer, il a fait tout ce qu'on pouvait attendre de son dévouement et de son expérience; mais il agissait avec l'espoir de ressources ultérieures qui lui ont manqué, et le succès était impossible. Il y aurait à examiner maintenant si la France avait un intérêt bien réel, et surtout bien entendu, à faire cette expédition; si le conseil de la colonie de Bourbon n'a pas été trop vite en l'entreprenant sans avoir la certitude d'être approuvé, et si le gouvernement aurait dû accorder plus largement les secours demandés. Mais ces questions mèneraient fort loin; leur solution exigerait des développements très-étendus; et peut-être suffira-t-il de dire ici que si quelqu'un a eu tort dans cette affaire, ce n'a pas été le gouvernement.

Note 7, page 60.

Je craindrais en cherchant à retracer les beaux combats qui ont illustré notre marine militaire dans l'Inde pendant les deux dernières années qui précédèrent la prise de l'Ile-de-France par les

Anglais, de ne pas faire éprouver au lecteur ce sentiment de grandeur et d'enthousiasme que fait naître le souvenir des événements de cette époque. J'ai donc préféré réunir ici les rapports des braves commandants de ces frégates qui luttèrent avec tant de gloire contre les nombreuses forces navales britanniques dans l'Inde, et ne cédèrent enfin à l'ennemi que lorsque leur dernier asile fut tombé en son pouvoir. Les noms de la plupart des officiers généraux de la marine actuelle se présenteront fréquemment : plusieurs ont succombé aux fatales catégories de 1815; mais parmi les autres, la France sera fière de retrouver l'amiral qui fit capituler Cadix et commanda l'armée navale qui a si puissamment coopéré à la conquête d'Alger.

I.

RAPPORT

DU CAPITAINE DE VAISSEAU DUPERRÉ A S. E. LE MINISTRE DE LA MARINE.

Paris, 26 mars 1811.

« MONSEIGNEUR,

« La frégate *la Bellone,* dont Sa Majesté avait daigné me confier le commandement, fut armée à Saint-Malo sur la fin de l'année 1808. Le 17 janvier de l'année suivante je mis sous voiles; mes instructions m'annonçaient que j'étais destiné à aller renforcer la station de l'Ile-de-France. Des vents contraires me retinrent quelque temps dans les mers d'Europe : j'y fis plusieurs rencontres, et entre autres je m'emparai de trois bâtiments anglais que je brûlai.

« Vers la ligne, je rencontrai un bâtiment portugais venant de Lisbonne et allant au Brésil; il avait environ cent cinquante passagers, hommes, femmes et enfants : malgré la richesse de son chargement et les justes sujets de récrimination qu'il m'avait donnés, je l'expédiai en cartel et le renvoyai sans rançon.

« Quelque temps après, je pris un navire anglais venant *del Rio de la Plata* et je le brûlai.

« Lors de mon attérage à l'Ile-de-France, la station ennemie était nombreuse : je fus chassé successivement par trois de ses croiseurs ; je leur échappai par différentes manœuvres, et le 14 mai j'entrai dans le port.

« Après la remise des munitions destinées pour la colonie, *la Bellone* fut équipée et ravitaillée pour une croisière ; l'île était étroitement bloquée par l'ennemi, qui ne voulait permettre la sortie d'aucun bâtiment.

« Le 17 août à midi, je mis sous voiles en présence d'un vaisseau, d'une frégate et d'une corvette : ils me chassèrent, mais en vain. Après avoir rempli à l'île de Madagascar une mission qui avait pour but de former un petit établissement pour approvisionner la colonie en quelques salaisons, je fis route vers le golfe du Bengale ; j'établis ma croisière à l'embouchure du Gange. A peine arrivé, j'y rencontrai et pris, après une courte mais vive défense, la corvette *le Victor*, de 20 canons et cent hommes d'équipage ; peu après je m'emparai successivement de deux bâtiments anglais qui furent expédiés pour l'Ile-de-France. Le 22 novembre je rencontrai une frégate sous pavillon portugais ; je ne pus d'abord l'approcher assez pour la décider à un engagement sérieux : je fus forcé de la combattre à grande portée pendant deux heures, mais sans succès : je fis alors cesser le feu pour profiter de l'avantage de marche de *la Bellone*, et la serrer de près. Je la chassai pendant toute la nuit, et la rejoignis le lendemain matin. Après un nouveau combat à portée de pistolet pendant deux heures, son pavillon tomba. Cette frégate, nommée *la Minerve*, construite sur un plan superbe et de grandes dimensions, montait 48 canons et était armée de trois cent soixante Européens ; elle venait du Bengale et retournait au Brésil.

« Mes prisonniers, au nombre de cinq cents, l'état de délabrement de mes prises, criblées et hachées dans leur mâture et leur gréement, me forçaient de lever la croisière. Peu de temps après, j'eus occasion d'expédier en parlementaire un navire anglais que je pris, avec une grande partie de mes prisonniers.

« A trois cents lieues de l'Ile-de-France, je rencontrai la frégate

de S. M. *la Manche*, commandée par M. le capitaine de vaisseau Dornal de Guy, avec deux vaisseaux de la compagnie des Indes capturés par elle et *la Vénus* dans le golfe du Bengale. Nous nous ralliâmes et réunîmes nos forces pour protéger l'entrée de nos prises.

« Le 2 janvier 1810 nous arrivâmes à l'Ile-de-France, malgré l'ennemi et sa présence. Sa station se trouvait forte de deux vaisseaux, plusieurs frégates et corvettes.

« Les réparations et le réarmement de la frégate *la Minerve* et de la corvette *le Victor*, alors réunies à *la Bellone*, sous mon commandement, furent de suite ordonnés et poussés avec activité. MM. Bouvet et Morice, capitaines de frégate, furent désignés pour les commander.

« Le 14 mars, cette division, bien armée, équipée et approvisionnée, mit sous voiles pour une croisière. Elle se porta d'abord dans le S. de l'île de Madagascar, au point de section des routes de tous les bâtiments venant des mers de l'Inde et de Chine. Cette première croisière ne répondit pas à mon attente; quelques circonstances en diminuèrent les chances; tels qu'un embargo momentané sur les bâtiments anglais en Chine, par suite d'un différend avec le gouvernement chinois, et un second à Madras sur quelques vaisseaux de la compagnie arrêtés pour le transport des troupes destinées à une expédition projetée contre l'île Bonaparte. Je n'en arrêtai pas moins deux bâtiments, l'un venant de Chine et l'autre du Bengale; ils furent expédiés pour l'Ile-de-France.

« Au 1er juin je fis route pour la baie de Saint-Augustin, dans l'île de Madagascar; j'y trouvai un navire anglais venant de la pêche de la baleine; je le brûlai. Après un court séjour, la division, bien réparée et pourvue de rafraîchissements de toute espèce, quitta sa relâche; elle se dirigea vers l'île de Mozambique; je n'y trouvai rien à entreprendre : je me contentai de demander au gouverneur cinquante Cafres, utiles pour renforcer les équipages; je les reçus dans les vingt-quatre heures et je partis.

« Le 3 juillet, à la vue de l'île d'Anjouan, on aperçut et recon

nut trois vaisseaux de la compagnie des Indes : la division de suite s'établit en chasse. La frégate *la Minerve,* favorisée par la variété du vent, les joignit à trois heures du soir : aussitôt mon signal d'attaque, elle prolongea leur ligne au vent et les combattit à portée de pistolet. Cette manœuvre allait être couronnée du succès, lorsqu'elle se trouva désemparée de son grand mât de hune et de son mât de perroquet de fougue : l'ennemi, encouragé par ce succès inattendu, rétablit son ordre; mais *la Bellone* approchait; elle ne tarda pas à prolonger sous le vent sa ligne serrée, beaupré sur poupe, et vint prendre poste par le travers du vaisseau portant la marque distinctive du commandement. A six heures, je les engageai vergue à vergue : leur feu fut d'abord bien servi; leur mousqueterie était vive. A huit heures, tous trois étaient réduits et amenés : je m'occupai d'en amarrer deux, *le Windham* et *le Ceylan ;* mais le troisième, profitant de l'obscurité de la nuit, des avaries de *la Minerve,* et surtout de la sécurité que lui donnait son pavillon amené, nous échappa par la fuite. Ces vaisseaux venaient du Cap et allaient dans l'Inde ; ils étaient armés de 30 canons et avaient chacun quatre cents hommes de troupes formant le 24ᵉ régiment d'infanterie : officier général, colonel, drapeaux étaient à bord. La division avait besoin de réparer ses avaries ; elle toucha à Anjouan. Après une relâche de douze jours, elle se mit en route pour l'Ile-de-France, escortant ses prises, et descendit le canal de Mozambique, qui pouvait offrir de nouvelles chances de succès.

« Le 20 août au matin, on aperçut les montagnes du vent de l'île ; à midi le port Impérial était reconnu ; un bâtiment à trois mâts était mouillé sous le fort de l'île la Passe (poste avancé destiné à défendre l'entrée du port). Le pavillon français flottait sur l'un et l'autre ; le dernier indiquait par les signaux de côte que l'ennemi croisait devant le port Napoléon : il était prudent alors d'y toucher, ou du moins d'y prendre langue ; la division rectifia son ordre de marche : *le Victor* prit la tête de la ligne ; *la Bellone* prit poste à la queue. La corvette, en doublant le fort et la frégate, est accueillie à coups de canon ; les couleurs françaises disparaissent, et l'un et l'autre arborent le pavillon anglais. Ma pre-

mière idée fut de croire que toute cette partie du vent de l'île était au pouvoir de l'ennemi : signal aussitôt de *ralliement général*. *La Minerve* et *le Ceylan* étaient trop avancés pour pouvoir exécuter ce mouvement : ils continuèrent leur route en combattant le fort et la frégate ennemis. Il n'y avait point à balancer : il fallait forcer le passage et rallier la division pour opérer une diversion utile à la colonie. Je fis le signal d'imiter ma manœuvre et donnai dans les passes, sous le feu du fort et de la frégate ; je répondis de toute ma volée à bout portant, en passant à poupe de celle-ci ; *le Windham* ne suivant pas mon mouvement, fut forcé d'aller chercher un autre port. Aussitôt mon arrivée, les communications avec la terre m'apprirent que l'île de la Passe seule avait été enlevée par l'ennemi, mais aussi que l'île Bonaparte était en son pouvoir. Le lendemain la division s'embossa dans la baie.

« Le 22, la frégate anglaise *le Sirius* se joignit à *la Néréide*, mouillée sous le fort de l'île de la Passe ; toutes deux firent un mouvement pour m'attaquer ; mais leur projet fut contrarié par l'échouage de la première.

« Le 23, les frégates *l'Iphigénie* et *la Magicienne* parurent à quatre heures de l'après-midi ; elles rallièrent les deux autres. Le plan d'attaque fut aussitôt arrêté ; les dispositions furent prises, et à cinq heures elles vinrent se présenter au combat. A cinq heures et demie le feu commence : les premières volées coupent les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan* qui viennent, en s'échouant, prolonger en terre *la Bellone ;* leur feu par ce mouvement se trouve masqué ; celle-ci reste seule alors pour prêter côté à l'ennemi, embossé par son travers : dans cette position le combat s'engage avec fureur. A huit heures, *la Néréide*, déjà réduite au silence, était forcée de céder à la supériorité de notre feu ; celui des autres frégates, bien ralenti, annonçait du désavantage ; le nôtre, alimenté par des secours de munitions de *la Minerve*, n'en devenait que plus vif : dès lors la victoire se déclarait pour nous.

« A dix heures et demie, frappé à la tête par une mitraille, renversé de dessus le pont dans la batterie, et enlevé sans con-

naissance, je fus remplacé par le capitaine Bouvet, qui passa sur *la Bellone*.

« Le feu continua toute la nuit presque sans interruption ; le point du jour vint éclairer la scène et nos succès : *la Néréide* était démâtée et dans l'état le plus affreux ; sur un tronçon de mât flottait encore un yac anglais ; mais il fut bientôt remplacé par le pavillon français. *La Magicienne*, par notre travers, criblée, hachée, était alors en butte à tous nos coups : l'ennemi, par ses dispositions, annonça bientôt l'intention de l'évacuer ; les débris de son équipage se réfugièrent vers l'île de la Passe et les deux autres frégates, et sur le soir, le feu s'y manifesta de toutes parts.

« *L'Iphigénie*, mouillée par le travers de *la Néréide*, et masquée par elle, n'annonçait pas par sa position l'intention de continuer à prendre part à l'action. *Le Sirius* échoué, et présentant l'avant, ne pouvait jouer que de ses pièces de chasse : dès lors la frégate *la Néréide* fut amarinée ; elle offrit un spectacle effrayant de carnage : les morts et les mourants couvraient ses ponts.

« Le 25 au matin, le feu fut dirigé sur *le Sirius* : il fut vivement attaqué ; mais sa position rendait la lutte trop inégale pour qu'elle fût longue : il fut à son tour bientôt abandonné et incendié ; avant midi l'explosion de ses poudres en dispersa les débris.

« *L'Iphigénie* restait seule alors ; elle se hâta de se touer et de se réfugier vers l'île de la Passe, emportant les débris des équipages échappés au combat. La division fit toutes ses dispositions pour se touer à sa poursuite et rendre le triomphe complet : bloquée désormais par les vents et par nous, elle restait à notre merci.

« Le 28 à la pointe du jour, le fort et la frégate furent sommés par le capitaine général de se rendre. Déjà des communications à cet effet venaient d'avoir lieu avec la division du capitaine Hamelin, arrivée la veille du port Napoléon. A onze heures le fort et la frégate arborèrent le pavillon français. Dans peu de jours celle-ci fut réparée et mise en état de prendre la mer ; elle fut armée par des détachements des équipages de la division, et détachée avec la corvette *le Victor* par le capitaine général, sous le commandement du capitaine Bouvet, pour se joindre à *l'Astrée*, à la re-

cherche des bâtiments épars de la station ennemie. Le 13 septembre, ces frégates, après un engagement sanglant, s'emparèrent de la frégate anglaise *l'Africaine*, capitaine Corbet; elle fut amarinée, et les prisonniers échappés au carnage en furent extraits; mais par suite, la division dont elle faisait partie accourut à son secours, et on fut forcé de l'abandonner : elles rentrèrent alors et prirent, à la vue de l'Ile-de-France, une corvette ennemie nommée *l'Aurore*.

« Des vents contraires et opiniâtres retenaient ma division paralysée dans le grand port; ses avaries avaient été réparées, ainsi que celles de la frégate prise *la Néréide*. Enfin le 15 octobre, profitant d'un calme, elle se toua en dehors des récifs et mit en route pour le port Napoléon, où elle rentra le lendemain. Son réarmement fut de suite ordonné; mais les avaries étaient grandes; les bas mâts des trois frégates étaient à changer ou à réparer : malgré le peu de ressources du port, on trouva les moyens de faire face à tout.

« Peu de jours après, la nouvelle apparition de l'ennemi en forces très-supérieures, et la certitude d'une attaque prochaine, me commandèrent des mesures de défense : je me réunis aussitôt avec les frégates *la Bellone* et *la Minerve*, toutes dégréées, sous les ordres de M. le capitaine de vaisseau Dornal de Guy, commandant la division des frégates *la Manche* et *l'Astrée*. Nous formâmes tous quatre une ligne d'embossage serrée, beaupré sur poupe, et faisant front à l'ouverture du port; deux chaînes avancées et que nous exécutâmes, en protégeaient également l'entrée. Ces mesures paraissaient combinées de manière à déjouer toute tentative de l'ennemi sur ce point. Des détachements nombreux des équipages furent mis à terre à la disposition du capitaine général.

« Dans les derniers jours de novembre, une expédition, signalée au nombre de soixante-quatorze voiles, et dans laquelle on comptait *un vaisseau, douze frégates et plusieurs corvettes, et environ cinquante transports*, se présenta devant l'île; le 29 elle mit à terre ses troupes de débarquement dans la grande baie, à neuf lieues du port Napoléon. Le lendemain elles se portèrent en avant, et le 1er dé-

cembre elles marchèrent vers les lignes du port : une attaque eut lieu ; elles furent repoussées. Dans l'après-midi la flotte vint prendre son mouillage dans la baie du Tombeau, à deux lieues du port ; elle y fut jointe par un convoi venant du cap de Bonne-Espérance avec des troupes : les signaux annoncèrent sur ce point un nouveau débarquement.

« Le 2 à la pointe du jour, toutes les frégates ennemies étaient sous voiles, et par leurs mouvements paraissaient menacer le port d'une attaque ; ce mouvement semblait être combiné avec celui des troupes. Vers huit heures, le commandant me fit connaître que le capitaine général le chargeait de faire passer à l'amiral anglais un paquet contenant des propositions.

« Dans l'après-midi, je me rendis à terre aux ordres du capitaine général. Après m'avoir donné connaissance des propositions qu'il avait faites, et des réponses (article par article) des généraux anglais, il m'ordonna de m'adjoindre au général Vandermaesen, commandant les troupes, pour traiter sur les bases adoptées et ses instructions particulières avec MM. le major général Ward et le commodore Rowley, nommés à cet effet par les généraux de terre et de mer. La capitulation fut arrêtée et signée dans la nuit du 2 au 3 à une heure ; approuvée et échangée à cinq heures du matin. Le même jour l'ennemi occupa les lignes ; le lendemain il prit possession du port et de la rade : en conséquence, et d'après l'ordre du capitaine général transmis par le commandant de la rade, la frégate *la Bellone*, ainsi que les autres bâtiments, furent remis à la disposition du commandant des forces navales ennemies.

« Les forces de terre se composaient de cinq expéditions parties des cinq points différents : Madras, Calcutta, Bombay, le cap de Bonne-Espérance et l'île Bonaparte. Chacune était de trois mille hommes de troupes européennes environ ; la dernière était moins considérable ; elles formaient environ quinze mille hommes ; les troupes noires cipayes étaient fortes de plusieurs régiments.

« *Signé* DUPERRÉ. »

II.

RÉCIT

Des événements qui se sont passés à l'Ile-de France depuis la prise de l'île Bonaparte jusqu'à la reddition de l'île de la Passe et de la frégate de S. M. britannique *l'Iphigénie*.

L'Ile-de-France, seule au milieu des nombreuses colonies anglaises; étroitement bloquée depuis plusieurs années par des forces maritimes bien supérieures aux siennes; privée de la majeure partie des secours que la métropole avait tenté de lui envoyer; provoquée par d'insolentes proclamations jetées sur ses côtes avec profusion; l'Ile-de-France a lu d'un œil dédaigneux les promesses dont on cherchait à l'éblouir; elle a souri d'indignation aux menaces qu'on osait lui faire et n'y a répondu que par des cris de victoire. Elle s'est rappelée que, seule restée en tous les temps fidèle à la mère patrie, elle devait offrir encore une fois l'exemple de ce que peut une famille nombreuse dont tous les membres sont unis, et dont le chef à la fois intrépide et sage a su gagner tous les cœurs et mériter l'amour et la confiance de ses enfants.

Habitants, commerçants, artisans, tous ont oublié les occupations paisibles auxquelles ils se livraient; tous ont saisi leurs armes; tous ont demandé à grands cris à marcher où le danger les appelait; et satisfait de leur zèle, le général Decaen n'a eu qu'à modérer cette ardeur impétueuse. Comment peindre tant d'enthousiasme! un si généreux dévouement! Comment retracer de sang-froid et avec un peu d'ordre les faits à jamais mémorables qui, en peu de jours, ont illustré notre colonie! Comment calmer l'ivresse où la gloire de nos braves marins nous a jetés, et descendre au rôle froid et impartial d'un écrivain qui veut dire la seule vérité! Me sera-t-il possible de le faire? Je vais le tenter: et ma tâche est si belle, ce que j'ai à raconter est si glorieux, que ma

crainte n'est pas d'augmenter, mais plutôt d'affaiblir l'éclat d'une aussi belle victoire.

L'île Bonaparte était prise; l'aventurier *la Gazelle* en avait apporté la nouvelle; et ce succès remporté par l'ennemi, loin de consterner la colonie de l'Ile-de-France, semblait l'avoir enflammée d'une énergie nouvelle. Dans presque tous les quartiers de l'île, et sans que les chefs eussent la peine d'en faire l'invitation, des corps nombreux de chasseurs nationaux se formaient et s'exerçaient: chacun courait aux armes et déployait aux cibles, préparées en tous lieux, l'adresse et la rapidité des coups qu'il brûlait de diriger sur l'ennemi.

Les officiers retirés du service s'offraient avec empressement au général Decaen, et réclamaient de lui d'être employés aux postes où l'ennemi tenterait de descendre. De fortes batteries, dirigées par le chef du génie, s'élevaient sur les points les plus importants de la côte. Une ligne formidable de défense annonçait à l'ennemi, revenu devant l'Ile-de-France, quelle résistance il aurait à surmonter s'il osait l'attaquer.

Dans la nuit du 13 au 14 août, deux cent cinquante hommes, débarqués des frégates en croisière, attaquent l'îlot de la Passe (poste éloigné de plus de trois milles de la côte), à la faveur d'un orage et de l'obscurité profonde, et s'en rendent maîtres avant que la terre, informée de leur entreprise, puisse y faire passer les secours nécessaires pour résister à une force aussi supérieure.

Au point du jour, les signaux annoncent l'avantage remporté par l'ennemi. La flûte *la Diligente,* mouillée sous l'île de la Passe, se retire vers le fond du port Impérial, et se fait abandonner des péniches anglaises qui l'avaient attaquée. A peine la nouvelle de la prise de ce poste est-elle parvenue au port Napoléon, que le général Vandermaesen se rend au point menacé et voit affluer autour de lui les habitants des quartiers voisins. Pleins de confiance en lui, ils demandent à marcher sous ses ordres; il n'est pas besoin de leur joindre des troupes de ligne: leur nombre est suffisant et leur dévouement assez entier pour que le général Vandermaesen soit certain, à leur tête, de repousser l'ennemi.

L'événement justifie sa confiance.

Plusieurs débarquements s'effectuent sur divers points de la côte, et partout les créoles fondent sur les Anglais et les forcent à se retirer en désordre. On a vu deux cent cinquante soldats fuir devant une vingtaine de tirailleurs dont les provocations et les gestes les défiaient vainement.

Lors de leurs incursions, ils répandirent avec profusion une proclamation, monument à jamais frappant du génie vénal de la nation qui l'a dictée. *De l'or!* voilà leur seul moyen de séduction; *de l'or!* pour payer l'honneur français et décider des guerriers, des administrateurs et des colons fidèles, à se vouer à l'infamie! Combien ils ont su mal apprécier leurs ennemis! et qu'ils en eussent jugé différemment s'ils avaient été témoins du noble enthousiasme qui les animait, lorsque, réunis par leur général au Champ de Mars, dans la journée du 15 août, pour y renouveler le serment de fidélité à leur monarque et à leur patrie; ils semblaient appeler par leurs cris le jour des combats, et demander que l'ennemi apportât moins de lenteur à l'exécution de ses projets d'attaque. Le capitaine général, dans cette auguste cérémonie, put acquérir de nouvelles preuves de l'attachement que lui ont voué les colons, et dans le discours plein de feu qu'il leur adressa, il fut aisé de démêler combien il était attendri de tant de témoignages de confiance et de dévouement.

Un jour! le plus beau de tous ceux qu'ait vus l'Ile-de-France, plus mémorable encore que ces brillantes époques signalées par les exploits des Tréhouart, des l'Hermite, des Bergeret, des Bourayne, des Malroux, des Surcouf, et de tant d'autres braves dont les noms sont écrits dans les annales de la colonie, devait bientôt mettre le comble à l'enthousiasme de tous les habitants de l'Ile-de-France.

Le général Decaen attendait avec confiance les événements. La division de l'intrépide Duperré, sortie depuis plusieurs mois pour ravager le commerce ennemi dans l'Inde, devait rentrer d'un instant à l'autre.

Le 20 août à huit heures et demie du soir, un courrier traverse

la ville avec rapidité, descend au gouvernement et annonce que les frégates *la Bellone* et *la Minerve*, la corvette *le Victor* et deux vaisseaux de la compagnie capturés par elle, étaient en vue dans le S. E. de l'île. Un second exprès, arrivé presque au même instant, rapporte que la division Duperré est mouillée dans le port Impérial : le bruit s'en répand aussitôt. On raconte que *la Bellone*, trompée par les pavillons qui flottent sur l'île de la Passe et sur la frégate *la Néréide*, mouillée derrière le fort, a fait signal à sa division d'entrer; que *le Victor, la Minerve* et le vaisseau de compagnie *le Ceylan*, essuyant successivement le feu de la batterie et de la frégate ennemies, et y ripostant avec vigueur, ont forcé la passe et sont venus mouiller au fond de la baie; on ajoute encore que *la Bellone* n'a pas tardé à les suivre dans ce port qu'elle croyait au pouvoir de l'ennemi, et qu'elle jugeait possible de lui enlever; qu'en passant près de *la Néréide*, elle a changé la direction de sa route pour lui tirer plusieurs bordées en poupe, et est ensuite venue rallier sa division; que *le Windham* seul n'a pu entrer, et est allé chercher un autre port.

A ces nouvelles, la joie la plus vive éclate : on se porte en foule au gouvernement; on y recueille avec avidité les moindres circonstances de cet événement; on se flatte qu'avant peu l'île de la Passe et *la Néréide* seront attaquées et enlevées par nos frégates. Pendant la nuit entière cet espoir se soutient; mais la Providence avait décidé qu'un plus beau triomphe honorerait nos armes et ravirait à la fois toutes les espérances à l'ennemi.

Trois de ses frégates croisaient alors avec sécurité devant le port Napoléon, et ne se doutaient pas de la rentrée de notre division. De fortes brises de S. E. tenaient *la Néréide* et nos frégates également bloquées, la première à l'entrée, les autres au fond du port Impérial, sans qu'aucune pût quitter la position où elle se trouvait.

Le 21 à quatre heures du matin, *le Windham*, cherchant à mouiller dans la rivière Noire, fut attaqué, repris et expédié de suite pour l'île Bonaparte, par la frégate anglaise *le Sirius*, capitaine Pym. Ce capitaine apprend que la division Duperré est entrée au port Impérial, et de suite l'avis en est donné à *la Magicienne* et

à *l'Iphigénie* : leur plan d'attaque est conçu à l'instant même. *Le Sirius* remonte vers le port Impérial, en passant sous le vent; les deux autres frégates s'élèvent par le vent pour atteindre le même point.

Mais le général Decaen a prévu leurs intentions; il sait qu'ils chercheront à écraser par le nombre notre division, et déjà l'ordre de les suivre et de les combattre est transmis aux capitaines de *la Vénus*, de *la Manche* et de *l'Astrée*, dont il modère depuis longtemps l'ardeur. Tout ce que le zèle, l'activité et le dévouement peuvent opérer de prodiges, est exécuté pour l'armement des frégates, et seize heures après la réception des instructions du général Decaen, toutes trois avec la corvette *l'Entreprenant*, appareillent, renforcées de volontaires d'honneur qui s'étaient embarqués sur la première invitation du général. Lui-même, dès le 21 au soir, monte à cheval et se rend sur les lieux que devait bientôt immortaliser le courage de nos braves. Partout sur son passage les habitants se présentent à lui, lui offrent, lui demandent comme une faveur de marcher sous ses ordres. Il arrive à Mahébourg[1] : il voit, il entretient l'intrépide Duperré; il lui promet tous les secours qui sont en son pouvoir; il lui annonce qu'avant peu la division de M. Hamelin viendra rendre la partie plus égale et tromper les espérances de l'ennemi.

Le 22, *le Sirius* paraît et se joint à *la Néréide*. Ces deux frégates osent manifester l'intention d'attaquer seules la division de M. Duperré; mais *le Sirius* touche, et le projet d'attaque est remis au lendemain.

Le 23, les frégates *la Magicienne* et *l'Iphigénie* rejoignent les autres. La division de *la Bellone*, par ordre de son chef, s'était embossée dans la position la plus favorable et avait fait toutes les dispositions nécessaires pour résister à l'attaque d'un ennemi supérieur en nombre, mais non pas en valeur.

Un renfort, composé de marins dont plusieurs officiers des frégates de la division Hamelin faisaient partie, était dirigé par

[1] Chef-lieu du port Impérial.

terre sur le port Impérial; aussitôt qu'il y fut arrivé, on le répartit sur les frégates de M. Duperré. Ainsi, prêt à tout événement, ce capitaine vit avec calme les quatre frégates anglaises se diriger sur lui.

Il n'est point d'expressions pour peindre tout ce qu'a eu de grand et de terrible ce moment où, s'avançant sans voiles et par la seule impulsion des vents sur leurs agrès, les quatre frégates ennemies, à bord desquelles régnait un silence imposant, venaient s'emparer d'une proie que semblait leur assurer l'inégalité du nombre; tous les cœurs étaient resserrés, hormis ceux de nos braves marins; et chose étrange, ceux-là seulement que menaçait le danger étaient tranquilles et intrépides, tandis que les témoins de cette effrayante action étaient saisis de crainte. Elle cessa bientôt, lorsqu'à l'approche de l'ennemi, on vit jaillir des flancs de *la Bellone* et de ses compagnes des torrents de feu. L'ennemi n'y répondit qu'après quelques minutes: les guerriers qui avaient vu les combats les plus sanglants ont déclaré depuis que les batteries les plus formidables n'offraient qu'une faible image du volcan représenté par la foudroyante *Bellone*. L'action s'était engagée à cinq heures un quart; les premières volées de l'ennemi avaient coupé les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan*, dont le feu, par cet accident, se trouvait masqué en grande partie. *La Bellone* répondit seule pendant longtemps au feu des quatre frégates ennemies, dont deux, quoique échouées, lui présentaient le travers et la combattaient avec fureur.

On a remarqué de terre que, vers huit heures, *la Néréide* était réduite au silence de la mort; que les deux autres frégates anglaises avaient ralenti leur feu, et que celui de nos vaisseaux n'avait rien perdu de sa vivacité.

A dix heures et demie, au moment même où son triomphe semblait complet, une mitraille frappa à la tête le redoutable Duperré et le renversa de dessus le pont dans la batterie. Bouvet, instruit de ce malheur, monte sur *la Bellone* et comprend, aux signes que lui fait son commandant, que le pavillon français ne doit jamais être amené. Cette recommandation n'était pas néces-

saire au capitaine Bouvet; la même résolution était dans son cœur, et Duperré n'a point quitté *la Bellone*, puisque Bouvet la commande. *La Minerve* rivalise de valeur et de dévouement avec *la Bellone*. MM. Fougeray et Roussin, lieutenants en pied des deux frégates, déploient le courage calme et déterminé dont ils ont déjà donné tant de preuves. Le courageux Mourgues, capitaine d'artillerie, semble se multiplier dans sa batterie pour accélérer les coups dirigés sur l'ennemi. M. Morice, capitaine du *Victor*, venu au port Napoléon sur l'ordre du commandant Duperré, et qu'une blessure grave, occasionnée par une chute de cheval, retenait sur son lit, oublie ses douleurs à la nouvelle de l'approche des Anglais, et se fait transporter sur sa corvette pour y partager la gloire et les dangers de ses frères d'armes.

M. Moulac, capitaine du *Ceylan*, a montré dans tout le cours de l'action un sang-froid et une intrépidité rares : atteint de deux blessures graves, il ne consent qu'avec peine à quitter le poste d'honneur pour recevoir les secours que réclamait son état. MM. René Decaen, Moisson, Montaud et Rabaudy, en un mot, officiers, aspirants, matelots, tous montrent une égale énergie, une valeur semblable, et il faudrait les nommer tous, si je voulais citer tous les braves.

On se fera aisément une idée des sentiments qui, pendant le cours de cette action, durent agiter le général Decaen et les colons de toutes les classes dont il était environné. Observant le combat de la plage la plus voisine du lieu où il se passait; faisant transporter à bord des frégates les secours de toute espèce qu'il supposait leur être nécessaires; dirigeant lui-même sur l'ennemi, avec un succès constant, le feu de la seule pièce de canon établie par ses soins au poste de Mahébourg; disposant tout afin de recevoir avec vigueur les détachements que l'ennemi pourrait jeter sur la côte pour y opérer une diversion; allant à bord des frégates, non pour encourager nos marins, un tel soin n'était pas nécessaire, mais pour leur payer le juste tribut d'éloges qui leur était dû : il vit s'écouler ainsi tout entière cette nuit à jamais mémorable.

Le général Vandermaesen, placé sur un autre point exposé au feu de l'ennemi, et que défendait également une seule pièce de canon sans plate-forme, y déployait le même zèle, la même activité, et regrettait, ainsi que les braves qui l'entouraient, de ne pouvoir prendre plus de part au combat. M. Blein, un de ses aides de camp, a été blessé en faisant partir la pièce qu'il venait de pointer sur l'ennemi.

A onze heures, le feu des Anglais avait cessé; nos braves interrompirent aussi le leur; mais à peine une demi-heure s'était écoulée, que chacun avait repris son poste et qu'une grêle de boulets et de mitraille recommençait à frapper l'ennemi, dont le lugubre silence annonça bientôt la défaite.

Le 24 à cinq heures, l'aide de camp du capitaine général, M. Delhor, vint donner avis à nos frégates qu'un des prisonniers français de l'île de la Passe, détenu sur *la Néréide*, s'échappant à travers le feu terrible que nos bâtiments vomissaient sur cette frégate, et se dégageant du milieu des morts et des mourants dont ses ponts étaient couverts, s'était précipité à la nage pour gagner la terre; qu'il avait annoncé au général Decaen que *la Néréide* avait entièrement cessé son feu depuis huit heures du soir; que le capitaine Willoughby, blessé lui-même dangereusement, et voyant l'impossibilité d'opposer à nos frégates une plus longue résistance, avait envoyé à diverses fois des hommes pour amener le pavillon; mais que le feu des Français avait toujours enlevé ceux qui se présentaient pour exécuter cet ordre; et que les autres Anglais, saisis de terreur, s'étaient précipités en désordre dans la cale, abandonnant leur capitaine étendu sur le pont, sans secours et nageant dans son sang.

Cet avis fit suspendre le feu dirigé encore sur *la Néréide*. Au point du jour, elle fut aperçue dans l'état le plus affreux, mais encore surmontée d'un yac anglais. Les prisonniers de l'île de la Passe, au nombre de dix-sept, se voyant les maîtres de *la Néréide*, se hâtèrent d'y arborer le pavillon français. Alors le feu de l'ennemi se dirigeant sur cette malheureuse frégate, il fallut songer à réduire les autres, avant d'en prendre possession. De ce

moment jusqu'à une heure de l'après-midi du 24, *la Magicienne* devint le seul but de tous nos coups.

L'ennemi annonça bientôt par ses dispositions l'intention d'évacuer cette frégate : vers le soir, elle était abandonnée, et le feu s'y manifesta dans plusieurs parties. A onze heures elle était totalement enflammée, et l'explosion ne tarda pas à avoir lieu.

La Néréide avait été, dès l'après-midi, amarinée par M. Roussin, qui l'avait trouvée dans un état plus horrible qu'il n'est possible de le peindre. Cent soixante morts ou blessés couvraient ses ponts : tous les secours que réclamaient ces derniers leur furent à l'instant prodigués.

Le 25 au matin, *le Sirius* fut à son tour vivement attaqué ; et bientôt ses équipages, ne pouvant supporter notre feu, l'abandonnèrent également en désordre et s'empressèrent de l'incendier. A onze heures ses débris enflammés, lancés dans les airs, offraient aux habitants nombreux qui garnissaient toutes les rives le plus beau et le plus horrible des spectacles.

Réfugiés alors en foule sur la dernière de leurs frégates et sur le fort qu'ils avaient surpris, mais dont l'enlèvement leur devenait si funeste, les Anglais purent considérer toute l'horreur de leur situation et reconnaître l'impossibilité de se soustraire au dernier coup que le général s'apprêtait à leur porter. Bercés toutefois par une dernière espérance, ils se hâtèrent de se retirer de la portée de nos frégates et de se touer sous la protection du fort de l'île de la Passe.

La Bellone et *la Minerve*, de leur côté, se réparaient avec activité, se disposant à suivre *l'Iphigénie* et à achever leur victoire, lorsque la division du capitaine Hamelin parut, le 27 août, devant le port Impérial, et ne laissa plus aux Anglais consternés la moindre possibilité de se soustraire à leur sort.

Nos frégates, battues par les vents contraires, repoussées par les courants, avaient, depuis leur sortie du port Napoléon, vainement lutté contre les éléments pour arriver à leur destination. Jalouses des dangers et de la gloire de la division Duperré, elles brûlaient de les partager, et n'avaient rien négligé pour surmonter

les obstacles qui s'opposaient à la rapidité de leur marche ; leurs efforts avaient été inutiles, et nos braves capitaines Hamelin, Dornal de Guy et Lemarant, n'étaient enfin arrivés au port Impérial que pour être témoins de la capitulation à laquelle l'ennemi était forcé de se soumettre. La corvette *l'Entreprenant*, capitaine Lebreton, plus favorisée par les vents, y était rendue depuis quelque temps.

A peine sur les lieux, le capitaine Hamelin somma l'ennemi de se rendre, lui fit sentir l'impossibilité de résister un seul moment à l'attaque qu'il était prêt à diriger contre lui ; et le capitaine général ayant, de son côté, répété la même sommation, le commodore Lambert céda à la nécessité et s'en remit à la générosité française sur son sort et celui de ses compagnons d'infortune.

A onze heures du matin, le pavillon français flottait sur l'île de la Passe et sur *l'Iphigénie*. Le général Decaen en fit prendre possession, et ordonna de transporter à terre les blessés entassés sur l'îlot, pour être traités avec les mêmes soins et les mêmes égards que les nôtres ; tous les autres prisonniers furent dirigés sur le port.

On a vu pendant leur marche ce que peut l'humanité chez les Français, même en faveur de leurs plus cruels ennemis. Des rafraîchissements de toute espèce leur étaient offerts par les habitants qui bordaient les grands chemins : rien n'a été négligé pour leur adoucir les rigueurs involontaires d'un voyage pour lequel il avait été impossible de prendre les dispositions convenables. Au port Napoléon, la même bienveillance leur a été témoignée : les femmes et les enfants ont surtout été l'objet des soins particuliers ; et le général, pour abréger la longueur de leur captivité, s'est empressé d'envoyer un cartel pour les déposer à l'île Bonaparte.

Nos lauriers ont été teints d'un sang précieux ; plusieurs officiers de distinction ont perdu la vie dans le combat. MM. Montozou et Meunier, de *la Bellone ;* Lanchore, de la corvette *le Victor*, et Arnaud, aspirant, ont emporté les regrets de tous, et particulièrement ceux de leurs capitaines, dont ils étaient justement

estimés. Officiers aussi instruits que modestes, à la fois prudents et braves, ils promettaient à la marine française des sujets précieux, et laissent dans le cœur de tous ceux qui les ont connus des regrets éternels. Trente-trois autres de nos braves marins ont aussi perdu la vie, et le nombre des blessés s'élève à cent douze; mais peu le sont dangereusement, et leur pays a l'espoir de les conserver pour d'autres victoires. Les officiers et aspirants blessés sont MM. Moulac, capitaine du *Ceylan;* Lefèvre-Aubert, second capitaine du même vaisseau; Prosper Brun, Cunot, Grainville, Perez, David et Ollivier, aspirants; et Vieillard, enseigne de *la Vénus*. M. Duperré, renversé pendant le combat, est déjà rendu à son commandement, et n'aspire, quoique souffrant encore de sa blessure, qu'à trouver de nouvelles occasions de se signaler.

Les avantages immenses qui résultent de ce fait d'armes, supérieur à tous ceux dont la marine française s'est honorée depuis longtemps, sont faciles à saisir: l'ennemi, déconcerté dans ses projets, n'a plus autour de notre île que deux frégates fuyant partout devant nos vaisseaux victorieux; les bâtiments de transport qui lui sont envoyés de l'Inde et du Cap, viennent eux-mêmes se livrer à nos croiseurs: trois sont déjà tombés en nos mains; trois corvettes ou avisos armés ont éprouvé le même sort; deux mille prisonniers sont entassés dans les dépôts de la colonie, et porteront eux-mêmes au Cap, dans l'Inde, et même en Angleterre, le récit de leurs désastres. Un général et plus de cinquante officiers de tout rang ont été détournés de leur destination et sont à la disposition du capitaine général, avec six capitaines de vaisseau et frégate et une foule d'officiers de marine. Ainsi, celui qui voulait de son gouvernement nous effrayer ou nous séduire, redoute à son tour qu'en se présentant sur les rivages de son île, nos frégates ne réveillent dans le cœur des braves qui l'habitent l'amour de leur souverain et celui de leur patrie. Il craint qu'ils ne veuillent suivre l'exemple que leur offrent les colons de l'Ile-de-France; qu'ils n'imitent leur généreux dévouement, en ravissant à l'ennemi une colonie sur les rives de laquelle auraient dû

s'anéantir les efforts des Anglais, comme ils sont venus échouer sur celles de l'Ile-de-France.

Quelle que soit, au reste, leur détermination actuelle, celui qui la gouverne ne peut s'abuser longtemps sur l'incertitude de ses succès et sur la facilité que la France aura toujours à lui enlever cette île; elle est peuplée de braves dont la valeur humilia plus d'une fois dans l'Inde le pavillon anglais, et n'attend, pour se ranimer, que l'arrivée des renforts en tous genres promis par le grand Napoléon.

Les succès que nous venons de remporter sont un gage certain des efforts que fera l'empereur des Français pour nous secourir. Alors nous serons en état non-seulement de continuer à nous défendre avec vigueur, mais encore de chasser l'ennemi de l'île qu'il a surprise, et de le poursuivre lui-même au milieu de ses possessions dans l'Inde, exposées toutes presque sans défense aux attaques de nos héros.

SOMMATIONS ET RÉPONSES.

Copie de la sommation faite par S. Exc. le capitaine général à M. le commodore commandant la frégate de S. M. britannique *l'Iphigénie* et la batterie de l'île de la Passe devant le port Impérial de l'Ile-de-France.

A bord de la frégate de S. M. I. et R. *la Minerve*, le 27 août 1810.

« MONSIEUR,

« Par la suite de votre entreprise du 23 de ce mois avec votre escadre, contre les frégates de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, etc., *la Bellone* et *la Minerve*, mouillées dans ce port, vous êtes réduit à la position la plus critique; vous ne devez pas espérer d'amélioration, puisque, d'un côté, j'ai donné ordre à des forces supérieures de vous tenir étroitement bloqué, et que de l'autre, vous ne devez pas attendre de délivrance, parce que d'ici à plusieurs mois il ne pourra pas paraître de vaisseaux de S. M. B. en assez grand nombre pour balancer les forces supé-

rieures que j'ai en ce moment à ma disposition. Cette affreuse position dans laquelle vous vous trouvez avec un grand nombre de vos compatriotes, par l'effet de l'incendie que vous avez été forcé de mettre à deux de vos frégates, n'ayant plus pour refuge que *l'Iphigénie* que vous ne pouvez réparer, et un rocher stérile où vous n'avez point d'asile pour le grand nombre de vos blessés, où enfin dans très-peu de jours vous serez sans moyens d'existence : de si grandes calamités, dont vous souffrez déjà beaucoup, doivent, Monsieur le commodore, vous pénétrer que toute idée de résistance serait illusoire et inhumaine.

« En conséquence, je vous somme, au nom de S. M. l'empereur mon maître, de vous rendre prisonnier de guerre avec vos équipages, ainsi que la garnison de l'île de la Passe ; de restituer à S. M. I., et *absolument intacts*, les batteries, bâtiments, armes, munitions, enfin tout ce qui est établi pour la défense de ce poste ; de remettre également à ma disposition la frégate de S. M. B. *l'Iphigénie,* sans aucune destruction quelconque que celle qu'elle a eue dans l'action où elle a pris part.

« Si, contre mon attente, vous différez seulement d'une heure à vous rendre aux conditions que je vous prescris, vous ne devez compter sur aucune clémence de ma part ; ou vous et vos équipages périrez de faim et de misère, ou, si j'entreprends de vous réduire, ce qui sera promptement exécuté, tout sera passé au fil de l'épée.

« Je n'ai plus, Monsieur le commodore, qu'à vous exhorter à ne pas m'obliger d'exécuter envers vous et ceux que vous commandez, l'un ou l'autre des actes extrêmes dont je viens de vous menacer.

« Le capitaine général, *signé* DECAEN. »

Copie de la réponse adressée par M. le commodore Lambert à S. Exc. le capitaine général.

A bord de la frégate de S. M. B. *l'Iphigénie*, le 22 août 1810.

« EXCELLENCE,

« J'ai l'honneur d'accuser la réception de votre lettre sur le

sujet pénible pour mon cœur d'une capitulation. Je vous transmets ci-joint copie de la correspondance qui a eu lieu entre M. le capitaine Hamelin et moi, relativement à celle à laquelle j'avais accédé avant d'avoir reçu votre lettre; et j'ai une trop haute opinion de l'honneur de V. E. pour supposer que vous y ferez aucun changement, excepté ceux qui pourraient résulter de ce que je n'entends pas bien la langue française.

« *Signé* Th. Lambert. »

Copie de la sommation faite par M. le capitaine de vaisseau Hamelin, commandant une division des forces navales de S. M. I. et R., à M. le commandant pour S. M. B. du fort de l'île de la Passe et de la frégate *l'Iphigénie*.

A bord de la *Vénus*, le 27 août 1810.

« Monsieur,

« Pour ne pas augmenter la perte en hommes que vous avez faite, sans espoir de succès pour le service du roi votre maître, je vous engage à vous rendre à discrétion; sinon, avec les quatre bâtiments qui sont sous mes ordres, je vais m'embosser, et vous réduire indubitablement.

« *Signé* Hamelin. »

Copie de la réponse de M. le commodore Lambert à la sommation de M. le capitaine Hamelin.

A l'île de la Passe, 27 août 1810.

« Monsieur,

« Le sort de la guerre est toujours douteux : nous ne pouvons rendre à discrétion une île et une frégate aussi bien disposées sous tous les rapports; mais, comme vous m'exprimez le désir d'arrêter l'effusion du sang, nous offrons de capituler aux conditions suivantes, savoir :

« Que l'île sera rendue dans son état actuel; que la frégate *l'Iphigénie* aura la faculté de partir avec toute la garnison pour tel port que vous désignerez, appartenant au gouvernement britannique.

« Th. Lambert. »

Copie d'une seconde sommation faite par M. le capitaine Hamelin à M. le commandant Lambert.

A bord de *la Vénus*, le 27 août 1810.

« Monsieur,

« Si toute résistance à mes forces n'était pas vaine, je vous estime trop pour vous proposer de n'en pas faire; mais pour vos blessés, craignez le feu de quatre frégates: rendez à discrétion *l'Iphigénie* et le fort de l'île de la Passe, que le pavillon français y soit hissé au soleil levant: vous serez tous prisonniers de guerre, mais tous renvoyés de suite sur parole, ou échangés dans un des ports de S. M. B.

« *Signé* E. Hamelin. »

Copie de la réponse de M. le commodore Lambert à M. le capitaine Hamelin.

A bord du vaisseau de S. M. B. *l'Iphigénie*, devant l'île de la Passe, le 28 août 1810.

« Monsieur,

« J'espérais et j'avais la confiance que l'honorable proposition que je fis hier au soir aurait été acceptée; mais d'après les circonstances actuelles, le vaisseau de S. M. B. *l'Iphigénie* et le fort de l'île de la Passe vous seront remis demain matin à dix heures. Le gouvernement français pourvoira à ce que des bâtiments sûrs et convenables soient fournis pour transporter les hommes de *l'Iphigénie* et la garnison de l'île de la Passe au cap de Bonne-Espérance, ou dans tel port d'Angleterre que vous désignerez, l'espace d'un mois, à dater de la présente, ou plus tôt, s'il est possible.

« *Signé* Th. Lambert. »

Copie de la lettre de S. Exc. le capitaine général à M. le commodore Lambert, commandant la frégate de S. M. B. *l'Iphigénie* et la batterie de l'île de la Passe.

A bord de la frégate de S. M. I. et R. *la Minerve*, le 28 août 1810.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de la réponse que

vous venez de faire à mes lettres, ainsi que de la communication que vous y avez jointe de votre correspondance, et vos propositions à M. le capitaine de vaisseau Hamelin. Il m'est impossible, Monsieur, d'accéder entièrement à l'article de faveur que vous désirez, d'être renvoyé dans un des ports de S. M. B., avec les hommes de *l'Iphigénie* et la garnison de l'île de la Passe; mais pour vous donner une nouvelle preuve de la loyauté et de la générosité française, je consens à vous faire renvoyer dans un mois sur des bâtiments sûrs, soit au cap de Bonne-Espérance, soit en Angleterre, aux conditions que vous ne pourrez servir contre l'empereur mon maître et ses alliés, que vous n'ayez été régulièrement échangés: vous me donnerez deux otages que j'indiquerai pour l'assurance de l'exécution des conditions de ce dernier article de la capitulation que je vous accorde.

« Si, comme je me plais à le croire, vous êtes prêt à souscrire aux conditions ci-dessus, je vous invite, Monsieur le commodore, d'ouvrir la facile communication entre moi et M. Hamilton, afin de pouvoir faire mettre à exécution, le plus promptement possible, les conditions qui seront souscrites; à quoi j'autorise M. le capitaine de vaisseau Hamelin par des dépêches que je lui adresse.

« Le capitaine général, *signé* DECAEN. »

III.

NOUVELLES OFFICIELLES
DE L'ILE-DE-FRANCE.

DÉTAIL

DES AFFAIRES QUI ONT EU LIEU APRÈS LA PRISE DES QUATRE FRÉGATES.

A S. E. LE MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Ile-de-France, le 26 septembre 1810.

« MONSEIGNEUR,

« Après les événements que j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre

Excellence par ma dépêche du 18 septembre, j'ai à vous informer des suites de la victoire remportée par la division Duperré.

« Le 29 août, le capitaine de vaisseau Hamelin, après avoir coopéré avec sa division à la reddition de la frégate *l'Iphigénie* et de l'île de la Passe, ayant aperçu une frégate ennemie (c'était *la Bodicea*), il lui appuya la chasse avec *la Vénus* et *la Manche;* mais malheureusement il ne fut pas possible de l'atteindre pour la combattre.

« La frégate *l'Astrée*, qui avait été détachée le 28 de la division Hamelin pour éclairer la partie du nord de l'île, assurer les communications entre le port Impérial et le port Napoléon, et rentrer incessamment dans ce dernier, reprit, le 30 août, la mouche n° 23, tombée précédemment au pouvoir de l'ennemi.

« Le même jour, la corvette *l'Entreprenant* s'empara de l'aviso *la Loterie*, ci-devant corsaire armé à l'île Bonaparte, et qui venait d'y introduire trois prises quand cette île tomba au pouvoir des Anglais. J'étais encore au port Impérial lorsque je fus informé de la rentrée de *l'Astrée* et de *l'Entreprenant* au port Napoléon. On s'occupait avec la plus grande activité de remettre en état d'appareiller les bâtiments de la division Duperré, avec ses prises. La frégate *l'Iphigénie* et la corvette *le Victor* étant déjà en état de pouvoir sortir, je me décidai à former une division de ces deux bâtiments avec *l'Astrée* et *l'Entreprenant*. Le capitaine Bouvet passa au commandement de *l'Iphigénie*, qui fut fournie d'un équipage et des approvisionnements dont elle avait besoin. Je donnai l'ordre de sortir au premier vent favorable; en même temps je prévins le capitaine Lemarant, commandant *l'Astrée*, ainsi que le capitaine de la corvette *l'Entreprenant*, de se disposer pour mettre sous voiles au premier ordre.

« Je revins le 1er septembre au port Napoléon. Il m'est impossible, Monseigneur, de vous exprimer avec quelle allégresse je fus reçu à mon arrivée par les gardes nationales, les troupes, les fonctionnaires publics et les habitants de toutes les classes; l'air retentissait des cris mille fois répétés de *vive l'empereur! vive Napoléon le Grand!*

« Le 3 septembre, *l'Astrée* et *l'Entreprenant* sortirent pour aller opérer leur jonction avec les deux bâtiments qui devaient appareiller du port Impérial, et qui le firent effectivement le 1er septembre. La contrariété des vents ne permit pas que ces deux expéditions, venant d'un point différent, se rencontrassent aussi tôt que je l'avais présumé. *L'Astrée* captura, le 5 septembre, la goëlette *l'Alexander,* partie du cap de Bonne-Espérance le 6 août. Ce bâtiment était chargé de marchandises envoyées à l'île Bonaparte, qu'on supposait alors au Cap être au pouvoir des Anglais. Cette prise entra au port Napoléon le 6 septembre.

« Le 8, je retournai au port Impérial pour m'entretenir avec le capitaine Duperré, dont la santé se rétablissait. Je le trouvai déjà à son bord et ses bâtiments mis en état convenable pour appareiller aussitôt que les vents le permettraient. J'y fus informé que *l'Astrée* et *l'Iphigénie* avaient fait leur jonction, le 9 septembre, devant le port, et que le capitaine Bouvet, commandant de cette division, en avait détaché *le Victor* pour venir chercher divers objets dont *l'Iphigénie,* disposée à la hâte, se trouvait avoir besoin.

« Le 10 septembre, une frégate anglaise vint reconnaître l'île de la Passe et le port Impérial. Le lendemain matin elle fut signalée donnant chasse à un brick sur la côte de la Poudre-d'Or. Quelque temps après, on signala que cette frégate avait des avaries dans sa mâture; enfin, que les péniches attaquaient ce brick : c'était l'aviso n° 23, commandé par l'enseigne Massieur, et expédié du port Napoléon pour porter divers objets nécessaires à la division Duperré. Cet aviso ayant manœuvré habilement, était parvenu à se réfugier dans une crique sur la côte du nord; les habitants de cette partie de l'île s'étaient empressés de marcher pour aller donner secours au n° 23. Le commandant de ce quartier, M. Hubert Martin, qui s'était de bonne heure aperçu de la poursuite que faisait l'ennemi, avait également dirigé des secours avec des pirogues conduites par le capitaine Dolvire, de la garde nationale. Tous ces braves gens se trouvèrent réunis si à propos au lieu de refuge où s'était jeté l'aviso, que les péniches qui avaient entrepris de l'enlever ou de le brûler furent vivement repoussées.

L'aviso fut ensuite remis en état par l'activité des officiers et de l'équipage, et par les secours qui furent donnés par ceux qui l'avaient si bien défendu. Le lendemain ce bâtiment appareilla pour remplir sa mission. J'ai été informé depuis que cette attaque avait coûté à l'ennemi une vingtaine d'hommes tués ou blessés.

« Après les succès obtenus au port Impérial, j'avais considéré qu'il fallait profiter de la victoire et qu'il importait d'établir une croisière sur l'île Bonaparte, soit pour intercepter les navires de l'ennemi qui pouvaient y arriver, soit pour détruire *la Bodicea*, si la division Hamelin n'avait pas eu ce bonheur. Le capitaine Bouvet, aussitôt sa jonction opérée, devait en outre détacher une de ses corvettes pour aller explorer les côtes de Madagascar, où je présumais qu'on pourrait rencontrer des bâtiments ennemis occupés à y prendre des approvisionnements.

« J'ai annexé à ma précédente lettre le rapport de M. Hamelin, dans lequel Votre Excellence verra que seulement quelques chances des vents, favorables à *la Bodicea*, l'avaient sauvée de tomber en notre pouvoir, ainsi que les motifs du retour de cette division à l'Ile-de-France.

« A mon retour au port Napoléon, le 14 septembre, je reçus l'agréable nouvelle qu'un transport ennemi avait été aperçu la veille au mouillage de l'Ile-Plate : le lieutenant Morice, commandant la corvette *le Victor*, s'en était emparé et l'avait amené dans le port. Il y avait à bord trois cent cinquante cipayes, des munitions de guerre, entre autres quarante milliers de poudre, et 30,000 piastres environ.

« L'enseigne Gauthier, pris avec la mouche n° 23, dans le mois de juin, se trouva sur ce transport. Il apprit que ce navire venait de Rodrigue; que la frégate *l'Africaine*, capitaine Corbet, partie de Londres à la fin de juin, y avait touché, et que de là cette frégate s'était dirigée pour venir à l'Ile-de-France, etc.

« Alors il n'y eut pas de doute que ce bâtiment qui avait paru devant le port Impérial le 10 septembre, et qui avait entrepris de s'emparer de nouveau de la mouche n° 23, sur la côte du nord de l'Ile-de-France, était la frégate *l'Africaine*.

« C'était un surcroît de force pour l'ennemi, sur lequel je n'avais pas dû compter; c'était le capitaine Corbet, l'âme de toutes les entreprises de destruction exercées contre ces deux îles.

« Sur ces entrefaites on signala, le 17, à huit heures du matin, une voile à trois mâts au vent. Ses manœuvres la faisant juger suspecte, je prévins le capitaine Hamelin de se tenir prêt à sortir au premier ordre. Une heure après, les vigies dirent que ce bâtiment se dirigeait pour venir devant le port Napoléon, et qu'il était vaisseau de guerre. Vers midi, quand il fut en vue du port, on le jugea vaisseau de la compagnie.

« *La Vénus* et *le Victor* firent de suite leurs dispositions d'appareillage, sortirent du port et donnèrent chasse à l'ennemi, qui pouvait alors se trouver à environ douze milles sous le vent du port, dont il avait passé à peu près à la même distance au moment de l'appareillage. Un caboteur qui rentrait annonça à M. le capitaine Hamelin qu'ayant passé assez près de ce bâtiment, qui avait expédié après lui une embarcation, laquelle lui avait envoyé quelques coups de fusil, il lui avait paru être un vaisseau de compagnie. D'après ce récit, on supposait que c'était encore un bâtiment chargé de troupes, et on dut s'attendre à le voir revenir le lendemain avec *la Vénus*.

« Le 18, les vigies ne signalèrent qu'un brick sous le vent.

« Le 19, à huit heures du matin, elles signalèrent un trois mâts arrivant du vent sur l'Ile-de-France; il fut reconnu ennemi, faisant route pour passer devant le port Napoléon; il s'y trouva entre onze heures et midi. Son éloignement ne permettait pas de bien juger ce qu'il était; on le présuma cependant être un vaisseau de transport. Comme j'avais dans le port l'aviso *le Lutin*, petite goëlette d'une marche supérieure, que j'ai fait construire afin d'avoir un moyen d'aller aux nouvelles, j'expédiai cet aviso, commandé par le lieutenant de vaisseau provisoire Dutertre, et je lui donnai l'ordre d'aller à la reconnaissance de ce bâtiment et d'agir à cet égard selon qu'il le jugerait à propos.

« Le même jour entra un parlementaire que j'avais expédié le 7 à l'île Bonaparte pour y porter des femmes et des enfants, et quel-

ques hommes du nombre de la grande quantité de prisonniers de la division Duperré, ainsi que pour pressentir M. le gouverneur sur un échange.

« Le capitaine de ce parlementaire m'apporta des dépêches de sir Farquhar, m'annonçant que son devoir ne lui permettait point de faire des échanges. On lui remit cependant les personnes que je lui avais envoyées.

« Il ne fut pas permis au capitaine du parlementaire de descendre à terre; on lui envoya, avec les paquets à me remettre, des *Moniteurs* jusqu'au 25 mai, provenant de la goëlette *la Clara*, sortie de Bayonne et arrivée en soixante-quinze jours. Le capitaine de ce bâtiment a laissé prendre les dépêches de Votre Excellence. Dans une gazette du 13 août, les Anglais ont fait imprimer une partie de votre lettre du 31 mars 1810. Votre Excellence verra dans cette gazette, ainsi que dans les exemplaires de deux proclamations qu'on avait aussi joints aux *Moniteurs*, tout ce qu'on a fait pour subjuguer l'esprit de la majorité des habitants de l'île Bonaparte, qui est loin d'éprouver de la satisfaction d'être sous le joug anglais.

« Dans l'après-midi du 20, on signala de nouveau des bâtiments louvoyant pour approcher de terre. On supposait toujours que c'était *la Vénus* avec des prises. Enfin le lendemain 21, deux de ces bâtiments furent reconnus être *l'Iphigénie* et *l'Astrée*, avec une prise faite la veille : tous les trois prirent mouillage au port Napoléon, à quatre heures après midi. Le capitaine Bouvet descendit bientôt à terre. Je m'attendais qu'il allait m'annoncer que c'étaient les forces supérieures de l'ennemi qui l'avaient déterminé à rentrer, et qu'il n'avait eu d'autres succès que la prise qu'il avait faite à la vue des vigies (c'est une corvette de la compagnie, *l'Aurore*, armée de 16 bouches à feu, cent hommes d'équipage, et partie de Madras le 16 août); mais, Monseigneur, le capitaine Bouvet avait cueilli de nouveaux lauriers. Vous verrez dans son rapport ci-joint, comment les deux frégates sous son commandement ont combattu et réduit en une heure un quart la frégate anglaise de 40 canons *l'Africaine*.

« Malheureusement on n'a pu avoir de cette frégate que ce qui restait d'hommes qui n'avaient point été tués ou blessés, et quelques munitions.

« Le 22, dans le moment où les deux frégates de S. M. qui viennent de soutenir si glorieusement l'honneur du pavillon français arrivaient au mouillage, on signala *le Victor*. Je conjecturai que si *la Vénus* ne l'accompagnait pas, c'est qu'elle était plus en arrière : *le Victor* n'arriva au port que le lendemain 23.

« Il est bien pénible, Monseigneur, de troubler à présent la satisfaction qu'excitent des actions aussi brillantes que celles dont j'ai l'honneur de présenter le tableau, par le récit d'une action encore plus éclatante, laquelle malheureusement n'a point été couronnée de tous les succès auxquels le capitaine Hamelin avait tant de droits de prétendre.

« Le bâtiment sur lequel il s'était dirigé le 17, était une frégate qui s'était masquée; entre autres déguisements, elle avait une fausse dunette. Le capitaine Hamelin l'atteignit pendant la nuit, quoiqu'elle eût près de quinze milles d'avance, lorsque *la Vénus* appareilla. Elle fut vivement attaquée, combattue sous toutes les voiles, ne voulant point s'arrêter, et forcée de se rendre après deux heures et demie de combat.

« *Le Victor,* qui n'eut pas ce jour-là une marche aussi avantageuse qu'à son ordinaire, ne put arriver que lorsque l'ennemi ne tirait plus; car autrement cette corvette aurait coopéré sans doute à une plus prompte reddition; *la Vénus* n'aurait pas eu probablement autant d'avaries, et tous ensemble ils ne se seraient pas trouvés aussi rapprochés de la côte de l'île Bonaparte, où se termina le combat; voisinage qui donna l'éveil aux forces ennemies, qui sortirent de Saint-Paul pour venir attaquer *la Vénus* avec sa prise, ce qui malheureusement leur réussit. Après trois quarts d'heure de combat, le capitaine Hamelin se trouva dans la pénible obligation d'amener son pavillon, qu'il avait si vaillamment honoré. Avant de s'engager de nouveau avec l'ennemi, il avait donné ordre au *Victor* de faire route pour l'Ile-de-France, afin de m'informer de

ce fâcheux revers de fortune, dont les circonstances sont exposées dans le rapport de M. Morice, annexé à la présente.

« La frégate ennemie réduite à amener son pavillon par *la Vénus*, est *le Ceylan*, de 40 canons; elle portait le général Abercrombie, destiné à prendre le commandement de l'île Bonaparte.

« Je suis heureux d'avoir à prier Votre Excellence de mettre tant d'actions éclatantes sous les yeux de S. M. Les capitaines, les officiers et équipages de ses forces navales dans ces mers ne peuvent mieux se recommander que par le tableau de leurs faits d'armes.

« *Signé* Decaen. »

RAPPORT DE M. BOUVET,

Capitaine de vaisseau, commandant une division des forces navales de S. M I. et R.,

A S. E. LE CAPITAINE GÉNÉRAL DECAEN.

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte du résultat de l'expédition que vous avez ordonnée des frégates de S. M. *l'Iphigénie* et *l'Astrée*, pour croiser vers l'île Bonaparte, où vous espériez qu'elles rencontreraient un ennemi inférieur et encore troublé des succès de la bataille du port Impérial.

« Le 12 au matin, j'eus connaissance d'un bâtiment sous voiles devant Saint-Denis : je poussai une bordée sur le cap Bernard, et je reconnus ce bâtiment pour une frégate; elle était en panne, et je vis aborder à son bord des embarcations chargées d'hommes expédiés de terre.

« Nous louvoyâmes pour rejoindre l'ennemi, qui aussitôt qu'il eut embarqué ses canots, fit de la voile et manœuvra pour s'élever aussi dans le vent.

« Je présumai que cette frégate était *la Bodicea*, commodore Rowley.

« Vers trois heures après midi, au bout d'une de mes bordées au

large, j'aperçus trois autres voiles sortant de la baie de Saint-Paul et se dirigeant sur nous, deux à trois mâts et un brick. Je jugeai que la plus apparente en force était le vaisseau de la compagnie *le Windham*, que l'on nous avait dit avoir été armé en guerre, et les deux autres, les corvettes *l'Otter* et *le Staunch*.

« Au coucher du soleil je fis rallier *l'Astrée* à portée de voix dans mes eaux, et nous tînmes la bordée du large, le vent à l'E. petit frais.

« La frégate anglaise se dirigea alors sur nous, avec une marche considérablement supérieure : cependant quand elle fut à environ portée et demie de canon de nous, elle balança sa vitesse sur la nôtre.

« Mon intention était de l'entraîner au large tant que je pourrais et de ne la charger que le lendemain matin, comptant toujours sur l'infériorité des forces qui s'avançaient pour la soutenir. Je fis part de ces dispositions à M. le capitaine Lemarant, et lui ordonnai de serrer *l'Iphigénie* en gouvernant sur sa hanche de sous le vent.

« Vers le milieu de la nuit, nous aperçûmes un autre bâtiment dans nos eaux, qui répondait aux signaux de conserve que lui faisait, de demi-heure en demi-heure, la frégate qui nous chassait. Soit par l'approche de ce renfort ou par l'effet de quelques intervalles de calme et de variété de brises, à la suite desquels l'ennemi nous avait beaucoup approchés, à quatre heures du matin il parut décidé à nous engager. *L'Astrée* se trouvant par son travers, il commença le feu sur cette frégate, qui lui répondit jusqu'à ce qu'ayant été désemparée de son petit hunier, elle força de voiles pour prendre mon travers; alors je brassai mes voiles d'arrière sur le mât, et à trois heures trente-cinq minutes j'engageai vergue à vergue la frégate ennemie, qui, bien qu'elle eût essuyé plusieurs bordées de *l'Astrée*, recommença un feu très-vif sur *l'Iphigénie;* mais après quelques volées, la frégate anglaise chercha d'abord à me passer à poupe en ralinguant ses voiles d'arrière. Je mis aussitôt sur le mât celles de *l'Iphigénie*, et conservai ma position. N'ayant pas réussi en ce sens, et de plus en plus fatigué dans notre feu,

l'ennemi força de voiles pour exécuter, par l'avant de *l'Iphigénie*, le mouvement qui devait le soustraire à notre travers et lui promettre, pour quelques instants, une position avantageuse; mais par ce mouvement il se découvrit et présenta l'avant au travers de *l'Astrée*, qui put le servir en enfilade, tandis qu'ayant toujours manœuvré comme l'ennemi, je le conservai constamment par mon travers, toutes ses tentatives n'ayant servi qu'à le rapprocher de moi, au point de me faire préparer pour l'abordage.

« A quatre heures et demie le pavillon anglais tomba, et l'ennemi me héla qu'il était amené. Je l'envoyai amariner par une yole, seule embarcation qui me restât intacte, et j'ordonnai à *l'Astrée* d'y envoyer aussi.

« Le jour nous montra près de nous une autre frégate; c'était, à mon grand étonnement, *la Bodicea*, commodore Rowley; celle que je venais de réduire était *l'Africaine*, capitaine Corbet, arrivée ce jour-là même d'Angleterre.

« Le commodore promena quelques instants ses regards sur le spectacle que nous avions l'honneur de lui présenter : son avant-garde démâtée au ras des ponts, la mer couverte de cadavres et de débris à l'entour, et les frégates de S. M. en ligne sur le champ de bataille. Le commodore prit le parti de se replier sur les forces qui lui restaient en arrière.

« Nous eûmes le temps d'extraire de *l'Africaine* tous les prisonniers bien portants et quelque peu de munitions de guerre dont *l'Iphigénie* se trouvait à court.

« Cette opération terminée, le reste des forces anglaises susdites arriva sur nous.

« Je jugeai à propos de ne pas attendre l'ennemi dans l'état de délabrement et de dénûment où je me trouvais. Je fus aussi contraint, à mon grand regret, de lui abandonner ma prise, quoique ce ne fût qu'une carcasse chargée de morts et de mourants; le capitaine Corbet était du nombre de ces derniers.

« Parmi les braves de *la Bellone*, de la *Minerve*, de *la Manche* et de *l'Entreprenant*, qui m'ont suivi à bord de *l'Iphigénie* pour cette expédition, se sont encore distingués ceux de *la Minerve;* officiers,

marins, soldats, tous ont fait leur devoir. MM. René Decaen et Mourgues méritent d'être considérés particulièrement : le premier comme mon second, par les bonnes dispositions, le sang-froid et l'ordre qu'il avait établis et entretenait dans tous les postes; le second, pour un égal mérite en bravoure et en talents, et l'obligation que je lui ai de m'avoir formé des canonniers parfaits. Depuis plusieurs années nous devons au concours de leurs talents et de leur zèle, avec tous nos efforts, une assez brillante série de succès. Dans cette dernière affaire, nous avons à regretter et à venger neuf hommes tués, dont un officier, M. Kuzée, et trente-deux blessés de *l'Iphigénie* et trois blessés de *l'Astrée*, dont un est mort de ses blessures.

« Le 15, ayant achevé de réparer le grément, assujetti les mâts et changé les voiles de *l'Iphigénie*, je retournai à la côte de l'île Bonaparte.

« Du 15 au 16 je ralliai *l'Entreprenant*, que j'avais depuis plusieurs jours placé en croisière sur la côte du vent.

« Le 17, *la Bodicea* parut en travers de devant et près de la rade de Saint-Denis : sa division, augmentée d'un grand bâtiment dont je n'ai pas pu juger la force, était sous le vent et manœuvrait pour la rallier. Je laissai arriver sur *la Bodicea* et mis en panne lorsque je fus parvenu à une distance d'environ deux milles au vent à elle; je désirais l'appeler au large, mais le commodore resta dans sa position, où il eût été au moins inutile de l'attaquer.

« Ce même jour, au soir, j'expédiai *l'Entreprenant* pour la destination que Votre Excellence lui attribuait par mes instructions, et dès ce moment j'ai manœuvré pour opérer mon retour à l'Ile-de-France.

« Je suis malheureux de la nécessité où je me trouve de retourner sitôt au port sans avoir obtenu un succès aussi avantageux pour la colonie que je l'eusse désiré; mais mon devoir et l'humanité me rappellent. Les mâts et les agrès de *l'Iphigénie* ne tiennent qu'à force de soins et de précautions, et manqueraient indubitablement au premier mauvais temps; son équipage affaibli par la perte de quelques-uns de ses meilleurs hommes, est réduit à deux

cent dix-sept, de deux cent cinquante-huit dont il était composé lorsque j'ai engagé l'action avec *l'Africaine*, hommes épuisés des fatigues d'une longue campagne terminée par des combats; et enfin nos blessés, faute d'une nourriture convenable, seraient en danger de périr dans un plus long séjour sur mer.

« La frégate *l'Astrée*, qui m'accompagne, quoique ayant eu l'honneur de porter les premiers coups à *l'Africaine*, n'a pas autant souffert que *l'Iphigénie*, et pourra bientôt être en mesure de suivre les opérations qu'il vous plaira d'ordonner.

« M. le capitaine Lemarant m'a rendu le compte le plus satisfaisant du zèle, de l'intelligence et du dévouement de ses officiers et équipage. La gloire de nos armes, la défense de la colonie, l'approbation de l'empereur et la vôtre sont les points qui fixent notre émulation : heureux si dans ce concours je réussis à justifier les marques distinguées de votre estime et de vos bontés pour moi.

« Le 20, nous avons pris à environ cinq lieues dans le N. O. du morne Brabant, la jolie corvette *l'Auròre*, venant de l'Inde. *L'Astrée*, que j'ai chargée de l'amariner, m'a rendu compte que cette corvette avait communiqué peu de jours auparavant avec deux fregates anglaises destinées pour l'île Bonaparte.

« Je termine, mon général, en vous priant de me replacer sur *la Minerve* et de continuer le commandement de *l'Iphigénie* à mon second, M. René Decaen, auquel je dois l'hommage le plus authentique de toute ma satisfaction pour le courage et les talents qu'il a constamment déployés depuis seize mois qu'il sert sous mes ordres en qualité de premier lieutenant.

« J'ai l'honneur d'être, mon général,

« Votre respectueux et obéissant serviteur.

« *Signé* Pre BOUVET. »

Ile-de-France, le 22 septembre 1810.

IV.

RAPPORT

DU LIEUTENANT DE VAISSEAU MORICE,

Commandant la corvette *le Victor*,

A S. E. LE GÉNÉRAL DECAEN.

« MON GÉNÉRAL,

« Le 17 septembre, étant appareillé du port Napoléon avec la frégate *la Vénus* pour donner la chasse à un bâtiment qui était en vue, je vis bientôt que *la Vénus* avait un avantage de marche considérable sur la corvette que je commandais. Je tentai tous les moyens que j'avais pour acquérir plus de vitesse, mais ce fut en vain, car à six heures du soir le commandant était à quatre ou cinq milles sur l'avant à moi, et le bâtiment ennemi m'avait beaucoup gagné.

« A deux heures du matin on aperçut quelques amorces qui étaient brûlées de l'avant et un peu sous le vent à moi. Je gouvernai d'où partaient ces feux, présumant bien que ce ne pouvait être que *la Vénus;* peu de temps après, ces amorces se répétèrent si vivement, que je ne doutai plus que le commandant avait atteint le bâtiment ennemi et le combattait. On voyait alors la terre de Bourbon par notre travers, à bâbord. Je ne pouvais reconnaître entre ces deux navires lequel était le commandant; enfin, à cinq heures, étant à portée de canon, je fis rentrer les bonnettes, carguer les basses voiles et les perroquets. Dans ce même moment, je m'aperçus que ces deux bâtiments étaient démâtés de leurs mâts de hune et un de son mât d'artimon; chacun était à son poste et prêt à combattre : le feu cessa alors, et je reconnus *la Vénus.* Je passai à portée de pistolet de l'ennemi sans qu'il tirât sur moi. Je laissai arriver lof pour lof et lui passai encore à la même distance sans qu'il tirât. Je vins auprès du commandant, qui m'ordonna de demander à ce bâtiment s'il était amené : j'exécutai l'ordre sur-le-champ, et vins lui rendre compte que l'ennemi s'était rendu. Je mis aussitôt en panne et j'envoyai un canot, commandé

par M. Ménager, enseigne de vaisseau, pour prendre les officiers de ce bâtiment et les transporter à bord de *la Vénus*.

« A six heures quinze minutes mon canot revint à bord, et j'appris par l'officier qui en avait le commandement que ce bâtiment était la frégate *le Ceylan*, de 40 canons. Le même canot porta à bord du commandant un officier général des troupes de terre, ainsi que le capitaine et autres officiers de cette frégate : nous étions alors par le travers de Saint-Denis, un peu sous le vent et à la distance de trois lieues.

« A huit heures, j'aperçus une voile sortant de la baie de Saint-Paul ; je la fis signaler au commandant : un instant après, elle fut reconnue à trois mâts, et deux autres, un trois mâts et un brick, appareillèrent aussi de la baie de Saint-Paul. Ensuite le commandant me donna l'ordre de remorquer la prise ; je manœuvrai en conséquence, et ce ne fut qu'à neuf heures que je parvins à la lui donner, parce que les lignes qui servaient à cette opération furent plusieurs fois cassées. A neuf heures trente minutes la remorque cassa ; m'approchant du commandant pour lui en rendre compte, il m'ordonna de la lui redonner en prenant un grelin à bord de la frégate prise, vu que je n'en avais pas. Dans le même instant il vint à bord de la corvette un bateau de *la Vénus*, et me porta l'ordre par un aspirant de fournir quinze hommes au *Ceylan*, et de donner au commandant, par écrit, des renseignements sur la position de la division du commandant Bouvet. J'exécutai ces ordres et lui écrivis que je n'étais pas certain de la position où croisait cette division ; mais que lorsque je quittai M. Bouvet, il me dit qu'il croiserait au vent et à l'île vers Saint-Benoît et Sainte-Rose. *La Vénus* était alors devant la grande chaloupe.

« Le commandant prit les amures à stribord et me dit qu'il m'attendrait lorsque j'aurais donné la remorque à la frégate *le Ceylan* ; je m'en approchai de très-près sous vent et lui envoyai quinze hommes commandés par M. Marcaille, aspirant. J'ordonnai au lieutenant de vaisseau M. Ducrest, commandant la frégate, de parer un grelin pour m'en envoyer le bout ; il me héla qu'il allait

y travailler, et ce ne fut qu'à onze heures trente minutes qu'il m'envoya le bout d'un grelin de six pouces qui me servit à le remorquer. Ce fut à cette même heure que je fis route sous les huniers, la misaine, le faux foc et la brigantine pour rallier le commandant qui était à une lieue et demie sur l'avant à moi, s'étant dégagé de son gréement et voiles, et ayant établi deux basses voiles; le vent toujours à l'E. S. E. bon frais et la mer grosse; la corvette faisant très-peu de chemin et dérivant beaucoup. La frégate prise ayant tout son gréement tombé sur ses basses voiles, et ces mêmes basses voiles sur le mât, je hélai à M. Ducrest de se dégager le plus tôt possible, afin que je pusse acquérir plus de vitesse. A midi on ne voyait plus les bâtiments que j'avais signalés le matin.

« A deux heures trois minutes j'aperçus et signalai au commandant trois voiles au vent à nous, et se dirigeant sur moi sous toutes voiles possibles : un de ces bâtiments, que je reconnus bientôt pour une frégate ennemie, m'approchait si promptement, que j'augmentai de voiles pour me rapprocher du commandant, ce qui me fit craindre que le grelin qui me servait de remorque ne vînt à casser. A trois heures trente minutes j'aperçus une quatrième voile sortant aussi de la baie de Saint-Paul : ces quatre bâtiments ennemis se dirigeaient sur nous. A quatre heures quinze minutes la remorque cassa, et je continuai ma route pour rallier le commandant, qui lui-même laissa arriver à moi : à quatre heures trente minutes j'en étais à portée de voix; je le prévins que la remorque venait de casser et lui demandai ses ordres; il me répondit que les bâtiments qui venaient sur nous étaient ennemis, et m'ordonna de faire route, sous toutes voiles possibles, pour le port Napoléon. Il prit alors les amures à bâbord pour courir sur l'ennemi, qui n'était plus qu'à deux milles de nous, et me facilita, par cette manœuvre, les moyens d'échapper à l'ennemi, auquel il était impossible de résister, cette division étant composée de deux frégates, une corvette et une autre voile que je n'ai pu distinguer assez pour la bien reconnaître.

« A quatre heures cinquante minutes la frégate ennemie la plus

près du commandant a cargué sa grande voile et tiré un coup de canon auquel *la Vénus* a répondu de toute sa volée. A quatre heures cinquante-quatre minutes le combat s'est engagé. A cinq heures la frégate ennemie a passé sous le vent du commandant, et l'a combattu dans cette position jusqu'à cinq heures vingt minutes que le feu a cessé, *la Vénus* ayant amené. Je pense que cette frégate était *la Bodicea;* car, outre ses couleurs anglaises, elle avait le guidon de commandant; les autres bâtiments l'ont ralliée et ont mis en panne pour amariner *la Vénus* et *le Ceylan*.

« Le 19, à une heure de l'après-midi, je vis une voile que je reconnus pour être une goëlette, et que je crus être le parlementaire expédié de l'Ile-de-France pour l'île Bonaparte : je continuai ma route sans la chasser; au point du jour je la revis tout près sous le vent à moi, et je la reconnus pour l'aviso *le Lutin*, je lui fis des signaux de reconnaissance auxquels il répondit, et nous continuâmes de faire route pour le port Napoléon, d'après l'événement qui venait d'arriver. Je me borne, mon général, à vous présenter les faits tels qu'ils se sont passés.

« J'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très-humble et très-obéissant serviteur.

« *Signé* MORICE. »

Le 23 septembre 1810.

Note 8, page 78.

Un lieutenant de vaisseau, officier de mérite et ayant de grandes connaissances, M. Parisot, que les prétendues épurations dont le corps de la marine fut victime en 1815 ont éloigné de notre métier depuis cette époque, a rappelé, dans un style si énergique et si clair en même temps, le combat heureux que soutinrent deux frégates françaises contre le même nombre de vaisseaux anglais qui bloquaient le port N. O. de l'Ile-de-France, que dans la crainte d'en affaiblir l'effet, je me bornerai à rapporter ici textuellement son article inséré dans les *Victoires et Conquêtes*, ouvrage vraiment national, pour lequel M. Parisot a rédigé la partie maritime des premiers volumes.

(Extrait de l'ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes.*)

« .... Quelques-uns de nos bâtiments de guerre, sortant à propos des ports de l'Ile-de-France, faisaient des irruptions dans les mers de l'Inde, fondaient à l'improviste sur les convois venant de ce pays ou de la Chine, faisaient leur proie d'une partie des riches navires qui les composaient, et ruinaient ainsi la compagnie anglaise et le commerce de la Grande-Bretagne. Dans ces expéditions lucratives, notre marine militaire était puissamment secondée par une multitude de corsaires qui amenaient dans les ports de l'Ile-de-France leurs nombreuses captures, dont la vente portait au plus haut point la prospérité de la colonie. On évaluait déjà à 150 millions de francs les prises qu'on y avait introduites depuis le commencement de la guerre.

« Résolu de mettre un terme à ces calamités, le gouverneur de l'Inde anglaise prépara, vers la fin de 1794, une expédition pour tenter de s'emparer de vive force de l'Ile-de-France, ou tout au moins, s'il ne pouvait réussir par ce moyen, de la réduire par la famine, en la tenant rigoureusement bloquée. Dans ce dessein, des vaisseaux avaient été armés à grands frais à Madras et à Bombay; tous les autres préparatifs étaient faits, et le rendez-vous avait été fixé à l'île Rodrigue, où l'on devait se réunir aux forces envoyées d'Europe, sous le commandement du général Meadows, ami du ministre Pitt, qui avait en lui la plus grande confiance. Déjà le commodore Newcome avait été détaché en avant avec une escadre qu'il partagea en deux divisions, dont l'une eut la mission de se porter dans les détroits, au-devant du convoi qui amenait des troupes d'Angleterre, et l'autre, composée des deux vaisseaux *le Centurion* et *le Diomède*, vint établir sa croisière sur les côtes de l'Ile-de-France.

« La position de la colonie était assez critique; confiants dans leur courage, les habitants ne craignaient point qu'elle fût prise par l'ennemi; mais ils redoutaient les funestes effets d'un blocus. Les subsistances commençaient à être rares, parce que les bâtiments qui devaient approvisionner la colonie étaient déjà en re-

tard, et l'on appréhendait le coup fatal que porterait au commerce de l'île la perte presque inévitable de tous ces corsaires, alors en croisière, et qui à leur retour ne trouveraient plus de refuge pour eux ni pour leurs prises. On tint à ce sujet un conseil, auquel assistèrent toutes les autorités civiles, les commandants des forces de terre et de mer, ainsi que plusieurs des principaux habitants de la colonie, et l'on résolut de tout tenter pour la débloquer. D'une voix unanime, on décida que la division française, composée des deux frégates *la Prudente* et *la Cybèle*, et du brick *le Coureur*, mettrait sur-le-champ à la voile pour aller attaquer les deux vaisseaux de ligne ennemis, et tâcher de les maltraiter au point qu'ils fussent obligés de lever le blocus pour aller réparer leurs avaries, ce qui assurerait la rentrée des bâtiments chargés de farine qu'on attendait, ainsi que celle des corsaires et de leurs prises.

« Malgré l'effrayante disproportion entre les forces navales de la république et celles de l'ennemi, l'intrépide Renaud, commandant la division française, reçoit avec joie l'ordre d'aller combattre, et jure de périr ou de forcer les deux vaisseaux à s'éloigner des côtes. Les équipages, renforcés par un grand nombre de volontaires marins ou citoyens appartenant à toutes les classes de la population du port N. O. [1], partagent l'enthousiasme de leur chef; et, le 1er brumaire (22 octobre), on appareille, aux cris mille fois répétés de *vive la république! mort aux Anglais!* Tout présage en ce moment sinon un succès complet, au moins une lutte opiniâtre et glorieuse. Bientôt l'on découvre les deux vaisseaux ennemis au vent, à environ huit lieues de la côte, et à trois heures et demie on se trouve à un quart de portée de canon de ces vaisseaux, *la Prudente* par le travers du *Centurion*, et *la Cybèle* par le travers du *Diomède*. Alors commence un combat terrible, où pour racheter la faiblesse de nos bâtiments, et pour remplir le but proposé de faire aux Anglais des avaries telles qu'ils soient contraints de s'éloigner de l'île pour aller se réparer, nos

[1] Parmi ces volontaires étaient M. Willaumez, aujourd'hui vice-amiral, et M. Clémendot, capitaine de vaisseau.

canonniers s'attachent peu à tuer du monde à l'ennemi ; ils pointent au contraire tous leurs coups, en rivalisant d'adresse, les uns sur les mâts et les vergues du vaisseau qu'ils ont par le travers, d'autres sur son gouvernail, d'autres enfin sur un même point de sa coque, au-dessous de la flottaison, pour le percer à l'eau. Malgré cette habile manœuvre, le combat était par trop inégal, et après une heure du feu le plus nourri et le mieux dirigé, les frégates se trouvant elles-mêmes un peu maltraitées dans leurs agrès, le commandant, dont le guidon est déployé à bord de *la Prudente,* fait forcer de voiles à cette frégate, en hissant le signal de s'éloigner de l'ennemi, pour s'assurer le temps de se regréer, afin de revirer de bord ensuite, et tâcher de gagner le vent aux vaisseaux. *La Cybèle,* qui a le plus souffert dans son gréement, tente vainement d'obéir à cet ordre ; elle ne peut réussir à dépasser *le Centurion.* C'est également en vain que le commandant lui fait alors le signal de *laisser arriver,* en faisant cette manœuvre lui-même ; couverte par le feu et la fumée de trois bâtiments, elle ne l'aperçoit pas, et d'ailleurs son capitaine sent bien toute l'imprudence qu'il y aurait à exécuter ce mouvement, qui lui ferait présenter l'arrière à l'ennemi, dont les boulets enfileraient sa batterie. Elle se voit donc obligée de continuer seule le combat le plus périlleux, car la retraite de *la Prudente* la laisse aux prises avec les deux vaisseaux, dont l'un la canonne par la hanche, tandis que l'autre la foudroie par le travers. Pendant assez longtemps elle essuie tout leur feu, auquel elle riposte de la manière la plus vigoureuse, soutenue par le petit brick, qui la seconde avec une audace d'autant plus admirable, qu'une seule volée du *Diomède,* qu'il a osé approcher, le coulerait à fond ; mais sa petitesse même le dérobe aux coups, et le bon état de son gréement lui permet de prendre une position avantageuse pour faire du mal à l'ennemi sans courir beaucoup de danger ; enfin *le Centurion* démâté de deux de ses mâts, démonté de son gouvernail, et faisant eau de toutes parts, quitte la ligne. *La Cybèle* peut alors effectuer son mouvement *d'arrivée,* et force de voiles. En vain *le Diomède* veut lui donner la chasse en lui ti-

rant quelques volées ; il est trop désemparé pour pouvoir la suivre, et bientôt ses boulets n'arrivent plus à bord. En ce moment *la Prudente*, qui avait viré pour retourner au feu, rejoint *la Cybèle*, lui donne la remorque, et la division rentre triomphante dans le port, aux acclamations de tous les colons qui couvraient le rivage. Dans l'action, *la Cybèle* eut vingt-deux hommes tués et soixante-deux blessés ; *la Prudente*, quinze hommes tués et vingt-huit blessés ; *le Coureur*, un homme tué et cinq blessés. Le brave commandant Renaud fut renversé de son banc de quart, et reçut quelques blessures, heureusement fort légères.

« Parmi les nombreux traits de courage auxquels ce beau combat donna lieu, nous citerons ces deux-ci : Lehyr, capitaine en second d'une des frégates, tombe frappé d'un biscaïen au talon ; des matelots veulent l'enlever pour le transporter au lieu où l'on panse les blessés. « Non, leur dit-il, j'ai juré de mou« rir à mon poste, je ne le quitterai pas. » Peu d'instants après, il reçoit un boulet dans les reins, et meurt en s'écriant : « Courage, « mes amis ! vengez-nous. » Le nommé Sixte Brunet, chargeur, a une main emportée au moment où on lui présente le refouloir ; il le saisit de la main qui lui reste, et achève de charger sa pièce avant d'aller se faire panser.

« Le résultat de cette brillante affaire fut tel qu'on l'avait eu en vue, sans cependant oser trop se flatter de pouvoir l'obtenir ; les vaisseaux anglais disparurent, levant le blocus ; les subsistances attendues arrivèrent, et tous les corsaires qui étaient en mer firent leur rentrée, amenant dans le port quantité de prises richement chargées. Transportés d'admiration pour le courage héroïque de nos marins, et pleins de reconnaissance pour le service important qu'ils venaient de rendre à la colonie, les habitants de l'Ile-de-France ouvrirent, au profit des familles des glorieuses victimes de ce combat mémorable, une souscription volontaire dont le produit s'éleva bientôt à la somme de 265,000 fr., qu'ils adressèrent au président de la Convention nationale, en le priant de la répartir conformément à leurs intentions.... »

Note 9, page 107.

Ce fut sous le gouvernement de deux officiers généraux de la marine que la colonie de Bourbon atteignit le plus haut point de prospérité. Le contre-amiral Millius gouverna Bourbon depuis 1818 jusqu'en 1821; c'est lui qui le premier réveilla chez les habitants de cette colonie l'esprit d'entreprises et d'associations commerciales qui ont eu de si favorables résultats. Son caractère ferme et très-droit à la fois sut contenir les esprits remuants, connaître et protéger avec discernement les hommes capables d'être utiles à leur pays et au gouvernement.

Le général Millius porta dans les autres colonies dont il fut successivement gouverneur, ces mêmes précieuses qualités d'homme d'état, et partout son administration bienfaisante et éclairée a laissé d'honorables regrets.

Au combat de Navarin, qui fut si glorieux pour notre marine et pour l'amiral de Rigny, M. Millius termina par un beau fait d'armes une carrière militaire aussi utile à sa patrie qu'honorable pour lui. Sa santé, dérangée par de longs et actifs services, ne le laissa pas, malheureusement pour l'état, jouir longtemps de l'honneur qu'il venait d'acquérir : il mourut le 11 août 1829.

Le contre-amiral Freycinet succéda au général Millius dans le gouvernement de Bourbon. Non-seulement il mit à fin toutes les entreprises utiles commencées par son prédécesseur, mais sous son gouvernement fut fondée la banque coloniale; les communications entre les divers points de la colonie furent établies, et les Indiens employés à la culture des terres. Ses belles qualités, la grandeur et le noble désintéressement de son caractère, lui avaient assuré un pouvoir sans bornes sur les habitants de Bourbon, dont il reçut à son départ des témoignages d'affection et de regrets aussi touchants que mérités.

Appelé dans des circonstances difficiles au gouvernement de la Martinique, M. Freycinet sut y maintenir l'ordre, et capter en même temps l'estime et l'attachement des colons. Rentré mainte-

nant au milieu de son corps, et major général à Toulon, le contre-amiral Freycinet exerce sur le nombreux état major de cet important arsenal maritime une autorité que ses talents, comme officier de marine, et son aménité font aimer généralement.

Note 10, page 132.

A Mahé, je vis une carte très-nouvelle de la côte d'Afrique et de Madagascar, dressée par le capitaine Owen, qui, après des recherches longues et dangereuses, avait trouvé Jean-de-Nova. La partie occidentale de cette île est par 48° 49′ E.; elle était donc encore éloignée de 37 milles vers l'O., quand la nuit nous força de cesser les recherches.

Il serait à désirer, pour la sûreté de la navigation, qu'une carte de la multitude de petites îles et de rochers, à peine connus ou très-mal déterminés, qui couvrent ces parages, fût faite par les bâtiments légers de la station de Bourbon.

Note 11, page 163.

Le célèbre hydrographe anglais Horsburgh, qui, marchant sur les traces de notre d'Après de Mannevillette, a réuni dans son admirable ouvrage sur les mers de l'Inde tout ce que l'expérience des navigateurs anciens et modernes, et la sienne propre, pouvaient fournir de renseignements certains, n'a rien laissé à dire sur ces parages si fréquentés maintenant. Je me bornerai donc seulement à joindre ici mon hommage et mes remercîments à ceux de tant de capitaines qui, dans les mauvais temps, ont béni si souvent les connaissances et les travaux de M. Horsburgh, et admiré la clarté, l'exactitude parfaite de tous les renseignements qu'il a donnés sur la navigation d'une grande partie du globe.

Honneur au marin qui, ayant consacré ses veilles et sa vie presque entière aux intérêts de la navigation et du commerce, a guidé heureusement tant de navires au milieu des dangers, et conservé tant d'équipages à leur patrie!

Note 12, page 260.

Ces radeaux, appelés *catimarons* dans le pays, sont composés de trois pièces de bois réunies; la plus forte et la plus longue tient le milieu et forme en même temps les deux extrémités en pointe du radeau, dont les parties, solidement assemblées avec des morceaux de lianes, sont séparées cependant chaque soir pour être portées sur le sable à l'abri du ressac. Les Indiens, accroupis sur l'étroite surface du catimaron, passent facilement les grosses lames qui brisent presque constamment sur la côte, et vont assez loin au large pour pêcher. Les seuls ennemis à craindre pour eux sont les requins, qui fourmillent sur les rivages de l'Inde, et dévorent souvent les matelots tombés à la mer, ou le pauvre pêcheur qu'une lame a renversé de son catimaron.

Ces radeaux sont quelquefois de très-grande dimension; alors ils servent à transporter à bord des bâtiments mouillés sur les rades, des objets très-pesants et ne craignant pas l'humidité: c'est ainsi qu'à Madras nous reçûmes à bord les deux ancres et la chaîne, malgré une forte brise et la grosse mer.

Note 13, page 263.

Je joins ici le rapport que me fit M. Boissieu à son retour; je pense qu'il ne sera pas sans quelque intérêt pour le lecteur.

A bord de *la Favorite*, le 2 juillet 1830.

« Commandant,

« De retour à bord de la mission que vous m'avez confiée, je m'empresse de vous en rendre compte.

« La mer étant étale au moment où vous me donnâtes l'ordre de m'embarquer, je ne perdis pas un instant, et muni de cinquante roupies qui m'avaient été remises par l'agent comptable, je descendis sur le catimaron, suivi du matelot Bourgain. Les quatre Indiens qui le montaient poussèrent de suite au large, et après

m'avoir indiqué la manière de me tenir assis, en saisissant fortement les liens qui réunissaient les trois morceaux de bois formant le radeau, ils s'occupèrent d'accoster la côte le plus promptement possible. Les fortes lames de barre qui tombaient sur nous exigeaient l'emploi de toutes nos forces pour leur résister. Un quart d'heure après avoir quitté le bord, nous débarquâmes sur une plage brûlante. Deux des Indiens me guidèrent vers le gros bateau que nous avions vu le matin, en me faisant passer dans une flaque d'eau déposée par la marée, et à travers un bras de rivière assez large, mais qui n'avait pas plus de trois pieds de profondeur. Rendu au bateau, que je jugeai, malgré sa mauvaise et vieille construction, susceptible de nous rendre de grands services, j'essayai, mais inutilement, de me faire entendre du chef des dix ou douze Indiens qui le montaient. Un flux de paroles fut leur seule réponse à mes gestes, et il en a été de même pendant tout le temps de mon séjour à terre. Je n'ai pu obtenir une seule fois, malgré tous mes efforts, qu'ils essayassent de me faire comprendre par des signes le sens de leurs paroles. Le seul mot de *roupa* (roupie) avait une signification parfaitement comprise des deux côtés. Il était impossible de songer à se rendre à bord dans cette après-midi. Le vent qui était encore bon frais et la marée qui montait étaient des obstacles invincibles; je me résignai donc à attendre le lendemain, et je commençai contre les moustiques qui me dévoraient, une lutte qui n'a cessé qu'à mon retour à bord, et m'a empêché de jouir pendant mon séjour à terre d'un seul instant de repos.

« Vers cinq heures du soir, les Indiens me firent remonter le fleuve dans la direction de l'O. à environ trois milles. J'ignorais où ils me menaient, et je n'étais pas sans un peu d'inquiétude, que du reste rien ne justifia. La pirogue appelée *soulier*, dans laquelle j'étais, suivait la rive droite du fleuve. Cette rive, espèce de delta composé de plusieurs îles, est basse, marécageuse, et doit être submergée par la crue des eaux. Celles-ci y déposent une fange peu propre, à ce qu'il paraît, à la végétation, car elle ne donne naissance qu'à des roseaux et à des joncs rabougris

et clair-semés; de l'autre côté du fleuve, le terrain, un peu plus élevé, paraissait plus fertile, et probablement quelques habitations existent au pied des bouquets de palmiers et de cocotiers qui se laissaient apercevoir. Nous parvînmes enfin près d'un village situé sur une petite éminence de sable; je passai, sur les épaules d'un Indien, le marais qu'il fallait traverser pour y arriver. Les huttes en bambous dont ce village est composé ont leurs toits joints entre eux par des claies, et forment un carré dans l'intérieur duquel se trouve une cour servant d'étable et de point de réunion, et sur lequel donnent les seules ouvertures qu'il y ait à ces cabanes, dont l'entrée ne m'a pas été permise; je n'ai pas longtemps profité de la faculté de rester dans la cour, car j'en fus vite chassé par les moustiques et par l'odeur insupportable qu'exhalaient les buffles. Du reste, ces bons Indiens me reçurent de leur mieux; ils m'offrirent une volaille vivante que mon compagnon de voyage fit rôtir, et du lait de buffle chaud, qui m'a paru être leur seule boisson, les eaux du fleuve étant tellement fangeuses qu'elles ne doivent être potables qu'après avoir longtemps reposé. Il pouvait y avoir dans ce village de quatre-vingts à cent personnes, tout compris.

« Le lendemain, à la pointe du jour, je grimpai sur un tamarinier qui était tout près du village, et le seul arbre des environs. Il ventait encore beaucoup, et je vis les lames couvrir la corvette. Mon désir d'arriver à bord avec le bateau en fut encore augmenté, et j'attendis avec une vive impatience que l'heure du jusant arrivât. J'allai rejoindre le bateau, mais il ventait trop encore; enfin à deux heures, le vent étant moins fort, je parvins, à force de prières et de supplications, à obtenir des Indiens qu'ils profitassent du reste de jusant, et nous nous mîmes en route. Ils poussaient de fond avec de longs bambous, et ne manquaient pas d'adresse pour ralentir ou augmenter l'aire du bateau, selon qu'il fallait amortir le choc des lames ou profiter de l'intervalle qu'elles laissaient entre elles. Je leur donnais la voix, et battais la mesure en faisant sauter dans mes mains des poignées de roupies. Mais j'avais trop compté sur la hardiesse de mes nouveaux compagnons; j'aurais dû savoir ce-

pendant qu'ils sont les plus poltrons de tous les hommes. Un de leurs bambous tombé à la mer suffit pour les troubler entièrement. Le désordre se mit parmi eux; le bateau vint en travers, et malgré mes cris, ma colère et mes menaces, ils hissèrent leur voile et rentrèrent dans le fleuve, quoique nous fussions aux deux tiers du chemin. J'avais la rage dans le cœur; je voulais retourner à bord avec le catimaron, mais il était trop tard, la marée montait. Je pris mon parti, et me laissai reconduire au village par le gros bateau lui-même, qui vint s'amarrer en face des cabanes. La nuit qui commençait à se faire ne m'empêcha pas cependant d'apercevoir, du haut du tamarinier, deux autres semblables bateaux qui étaient mouillés à trois ou quatre milles plus haut dans le fleuve. Je tâchai de faire comprendre aux Indiens combien ce renfort me serait utile, et parvins, moyennant une récompense, à les envoyer le chercher. J'espérais que la concurrence établirait l'émulation et les rendrait plus hardis. Je passai cette nuit comme la précédente à me promener, et j'eus au jour la satisfaction de voir les trois bateaux amarrés près les uns des autres. Je promis à chaque patron quatre-vingts roupies, ce qu'ils comprirent en m'entendant prononcer le mot de *roupa* à mesure que je comptais les quatre-vingts morceaux d'un pot de terre que j'avais cassé. Le vent et la mer étaient tombés, et de mon tamarinier je pus voir que la corvette souffrait moins. A dix heures, après beaucoup de réflexions et de longues conversations, les Indiens se décidèrent à partir. Je remontai sur le même bateau, qui partit le premier et échoua sur un des bancs qui encombrent le lit du fleuve, ce qui nous retarda d'une heure. Rendus à l'embouchure, même contre-temps, mais cette fois c'était volontairement. Ils adressèrent une invocation à Vichnou; pour moi, je les maudissais de bon cœur. Tous les ustensiles du bateau débarqués à terre, chaque Indien fit son ablution, en se plongeant trois fois dans l'eau, puis vint aider à dresser un petit autel, sur lequel on mit du lait et du riz; à peu de distance furent placés la voile, les bambous, les avirons, etc. etc.... La prière faite, le lait et le riz partagés et mangés, tout fut rembarqué, et les Indiens se mirent en route avec un air de résolu-

tion qui était de bon augure : les deux autres bateaux nous suivaient de près et accomplirent la même cérémonie. Vichnou exauça leurs vœux, car le vent et la mer étant devenus beaucoup plus calmes, j'eus une heure après le bonheur de me retrouver à bord au milieu de mes camarades, dont la franche et affectueuse réception me dédommagea de ce que j'avais souffert pendant ces deux jours d'absence.

« Je ne puis trop me louer de la douceur et des attentions de ces bons Indiens, incapables, j'en suis persuadé, de me maltraiter ou de me dérober une roupie. Ceux du bateau que je montais appartenaient en partie, je crois, au village, dont les habitants de tout âge et de tout sexe n'ont été occupés, pendant mon séjour, qu'à filer du coton au moyen d'une bobine qu'ils faisaient tourner entre leurs doigts. Je n'ai pas remarqué qu'ils eussent une autre branche d'industrie, mais j'ai pu m'assurer que, malgré leur pauvreté, ils étaient loin d'être misérables, et qu'ils jouissaient de quelques-unes des douceurs de la vie indienne. N'ayant pu pénétrer dans leurs cases, j'en ignore l'arrangement; mais elles sont très-obscures et doivent être malpropres, comme l'annonce l'odeur qui s'en exhale. Il est probable que les habitants de ce village sont des Macouas ou Parias marins.

« J'aurais pris, commandant, la liberté de terminer mon rapport en recommandant ces Indiens à votre générosité, si je n'avais vu que vous les traitiez avec une libéralité à laquelle sans doute ils étaient loin de s'attendre.

« Veuillez agréer les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, commandant, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« E. de Boissieu. »

Note 14, page 271.

Lorsque j'arrivai à Canton, les capitaines de vaisseau de la compagnie anglaise des Indes mirent un aimable empressement à me faire lire, dans une gazette de Calcutta, la lettre suivante, dont je donne ici la traduction mot à mot :

A L'ÉDITEUR DU CHRONICLE DU BENGALE.

« Monsieur, j'ai lu, il y a quelques jours, dans je ne me souviens pas laquelle de vos feuilles, un article où il était dit que la corvette française *la Favorite,* commandée par le capitaine Laplace, ayant échoué sur la fausse pointe d'Yvi, avait été forcée de relâcher à Coringui pour réparer ses avaries. Le sens de cette phrase porterait les lecteurs à croire que ce bâtiment a beaucoup souffert, ce qui, je puis vous assurer, n'est nullement fondé. J'ai visité moi-même *la Favorite* sur la rade de Mazulipatnam très-peu de jours après son accident, et j'ai eu la certitude que toutes les pertes de ce bâtiment, quoiqu'il fût resté sept jours échoué à une des embouchures de la Chrisna, se sont bornées à une ancre abandonnée. Le mouillage de *la Favorite* à Coringui n'a eu d'autre motif que celui d'une visite au comptoir français de Yanaon. Le capitaine Laplace témoignait le plus vif regret que la perte de temps occasionnée par cet événement l'eût empêché d'aller à Calcutta, comme il en avait l'intention en quittant Madras; c'est ainsi que les *bonnes personnes* de la capitale du Bengale ont été privées de la vue du plus beau bâtiment peut-être qui ait jamais visité ces mers. *La Favorite* est une brillante corvette portant 24 caronades de 30 livres françaises; elle a 120 pieds de long et 33 de large, espèce de bâtiment inconnu, je crois, dans notre marine militaire; sa poupe est ronde et travaillée avec beaucoup de soin; l'intérieur de cette corvette, qui a fait partout l'admiration des hommes du métier, est parfaitement installé pour la mer et le combat. *La Favorite* est d'une construction neuve, et exécute un voyage autour du monde.

« Un Lecteur. »

J'eus l'heureuse occasion, avant de quitter la Chine, de pouvoir remercier, dans la personne du capitaine qui avait visité *la Favorite* à Mazulipatnam, l'auteur de cet article, aussi honorable pour notre marine que pour le caractère loyal et sans préventions d'un officier de la marine royale anglaise.

ringui, fond de vase molle, profonde et noirâtre. Le courant de la rivière était très-fort et le flot très-faible; aussi pendant plusieurs heures de suite l'eau était-elle douce autour de la corvette, mais chargée de boue. Les vents de S. O. ont été presque constamment très-frais, avec une mer toujours très-belle. Parfois le jusant très-fort a coulé nos bouées. Je crois donc prudent, pour éviter de les perdre, et même des ancres, comme il nous est arrivé, de tenir toujours à bord le bout de l'orin.

Les instructions sur la navigation de ces côtes assurent que la rade de Coringui est extrêmement dangereuse, et même qu'elle n'est pas tenable dans la mousson de N. E. Les habitants du pays prétendent le contraire, et assurent que jamais le mauvais temps ne se fait sentir au mouillage; mais comme, il y a trente ans environ, un coup de vent de N. E. fut si violent, que la mer poussée vers le fond de la baie inonda, submergea même Coringui, je pense qu'il ne serait pas prudent de s'y fier.

Note 16, page 310.

PASSAGE

DES DÉTROITS DE MALACA ET DE SINCAPOUR.

(Extrait des journaux du bord.)

Le 8 août 1832, la corvette courant largue, avec une petite brise de nord variable au N. O., aperçut à trois heures quarante-cinq minutes du soir les terres du détroit; à six heures on avait reconnu Poulo-Bouton, vu à grande distance dans l'E. 10° N. On continua à gouverner à l'E. 34° S., de manière à donner dans le détroit en passant à grande distance de Poulo-Bouton. Le fond, dans la nuit, fut de cinquante brasses, sable et gravier.

Le 9 au matin le temps était à grains, le ciel couvert et pluvieux; les vents avaient passé au S. O. On apercevait à la fois les îles Poulo-Bouton, Lancava, Ladas et Poulo-Pera. Nous gouvernions sur Poulo-Pinang: toutes ces terres sont très-hautes et peuvent se voir d'environ quarante à cinquante milles. Poulo-Bouton,

qui à huit heures avait été relevée au N. 3° O., fut perdue de vue à midi ainsi que Poulo-Pera. La brise de S. O. était devenue fraîche. Dans l'après-midi nous avons reconnu Poulo-Pinang, autrement île du Prince-de-Galles, où les Anglais ont formé un bel établissement, que nous laissâmes à quatre ou cinq milles; les terres en sont très-hautes et couvertes d'arbres élevés: on peut les voir d'au moins vingt lieues. A quatre heures un canot parti de cette île et monté par des naturels a accosté la corvette pour nous vendre quelques fruits et nous faire voir un registre de pilotage: c'étaient des pilotes de Poulo-Pinang. Dans la nuit la brise a été faible, variable du S. O. au S. E. et à l'E.; le fond a varié de trente-cinq à vingt-cinq brasses, vase et gravier. Les courants ont porté au S. et à l'O. (cinq au S. et sept à l'O. en vingt-quatre heures).

Le 10 au matin le vent était O. et N. O. petite brise; la mer très-belle, le ciel clair. On apercevait une grande partie de la côte comprise entre Poulo-Pinang et les Dinding: les terres en sont montueuses et élevées, taillées en mamelons assez semblables entre eux. A midi Poulo-Pinang nous restait au N. 13° E.; on distinguait alors la côte de Quedo-False-Dinding, reconnaissable, quand on vient du N. O., par les trois mamelons, Poulo-Dinding, les Sambilangs ou Neuf-Iles, et Poulo-Jarra: ces terres sont très-hautes. Les Dinding peuvent se voir de quinze lieues, les Sambilangs de dix et Poulo-Jarra de sept. Le fond a varié de trente-deux à trente-quatre brasses, vase et gravier. Dans la nuit temps à grains; à onze heures le vent a sauté de l'O. au N. O., et a soufflé grand frais pendant une demi-heure. Après avoir doublé les Sambilangs, nous avons gouverné pour aller reconnaître l'accore N. O. du grand banc.

Le 11, au jour, on apercevait Poulo-Dinding dans le N. N. E. et la côte de la presqu'île, ou du moins les hautes montagnes qui la bordent; la brise faible et variable du S. O. au N. O. A midi le point nous mettait à petite distance de l'accore N. O. du grand banc par la latitude duquel nous étions: le fond était de quarante-deux brasses, vase. Les terres hautes de Sumatra se voyaient du haut des mâts: d'en bas on pouvait voir quelques parties élevées de la presqu'île. Les Aroas se voyaient aussi du haut des mâts. A deux heures on a

commencé à voir d'en bas comme un point Round-Aroa, quelquefois appelée *Poulo-Jamar*. Nous en étions alors à quatorze ou quinze milles : le fond était de trente-six brasses, vase. Plus tard on l'a un peu mieux vue, et on a reconnu aussi la grande Aroa. A trois heures le mont Parcelar a été signalé par la vigie; mais à la nuit on ne le voyait pas d'en bas. Le fond à trois heures était de vingt-six brasses, vase. De quatre à sept heures du soir le fond a passé de vingt à dix-huit brasses, vase et sable; à six heures quarante minutes nous relevions Round-Aroa à l'O. 10° S. : ce relèvement est un de ceux qui indiquent qu'il faut mettre le cap à l'E. pour passer entre les bancs, ce que l'on ne doit pas faire de nuit, à moins que le mont Parcelar ne soit distingué parfaitement. Nous avons mouillé par dix-huit brasses, sable et vase, pour attendre le jour. Le temps s'est mis à grains; la pluie est tombée par torrents toute la nuit. Alors le courant de jusant portait au N. O. avec une vitesse d'un à un demi-mille : le vent était du S., variable au S. E. et au S. O., faible brise.

Le 12, au jour, nous avons mis sous voiles avec une faible brise d'O. N. O. pour doubler les bancs. Nous avons gouverné en tenant Round-Aroa à l'O. 10° S. et Parcelar[1] à l'E. 2° N. : ces terres servent de remarque pour éviter le banc de deux brasses et demie. Il ne faut jamais, pour bien chenaler, surtout quand on est obligé de louvoyer, relever Round-Aroa au N. de l'O. et le mont Parcelar au S. de l'E. Si on dépassait ce relèvement, on serait exposé à être porté sur les bancs par la marée avant d'avoir pu les éviter. Round-Aroa ayant disparu à l'horizon avant qu'on soit paré de tous les bancs, le mont Parcelar reste seul. Il faut donc conserver avec soin son relèvement, et attendre pour venir sur tribord que les terres basses qui sont dans le N., depuis Callans jusqu'au S. du mont Parcelar, s'aperçoivent très-distinctement de dessus le pont. On approchera même ces terres jusqu'à cinq milles, avant de venir tout à fait sur tribord. A cette distance de la côte, on voit des

[1] Le mont Parcelar est très-reconnaissable en ce qu'il est entièrement isolé et offre de loin l'aspect d'une île dont on ne verrait pas le littoral.

terres dans le nord, qui sont Callans, Poulo-Romound, etc. etc. A une heure nous étions en position de faire de la route au S.; le fond variait constamment de vingt-huit à trente-quatre brasses. A partir de cette heure, nous avons prolongé, avec une petite brise de N. O. et d'O., la côte depuis le mont Parcelar jusqu'à la pointe de ce nom. De quatre à huit heures du soir, les sondes ont été de vingt à trente brasses, mais quelquefois de dix-huit et de trente-neuf. Nous nous maintenions à une distance de six à huit milles de terre. La côte depuis Callans est extrêmement boisée et unie; quelques arbres plus élevés que les autres en varient seulement l'uniformité sur le bord de la mer, qui paraît baigner le pied des arbres. La côte fait alors l'effet d'un mur noir et à pic. Dans l'intérieur on aperçoit des terres plus hautes, qui sont également couvertes d'arbres jusqu'au sommet. La pointe Parcelar, que nous avons distinguée un peu avant la nuit, est la partie la plus basse de cette côte; mais elle est saine. La route nous a fait passer entre le banc du S., sur lequel il y a de petits pâtés de sable avec une brasse d'eau, et la terre ferme qui est bordée de bancs en certains endroits. Dans le chenal il est prudent de conserver le fond de vingt-cinq à trente brasses : à dix-huit on est trop près de la côte; à quarante on approche des têtes de sable du banc du S., près duquel le fond, plus considérable, diminue subitement. De huit heures à minuit la sonde a été de vingt-cinq à trente brasses. A cette heure le temps était parfois très-sombre; des grains se préparaient dans le S. O., où brillaient des éclairs fréquents : les grains de pluie et de vent se succédaient rapidement.

Le 13, de minuit à quatre heures, la sonde a légèrement varié de vingt-huit à trente brasses; de quatre à huit heures elle a été de vingt-huit à trente-deux. Au jour le temps était à grains et la brise variable de l'O. au N. O. De huit heures à midi la sonde a été de vingt-neuf à vingt brasses, et la brise a varié jusqu'au N. N. O. en mollissant beaucoup. A midi nous relevions le cap Rachado au N. 13° E. à quatre milles; c'est un gros morne assez élevé et couvert d'arbres. Les relèvements que nous avons pris dessus n'ont jamais pu cadrer avec les autres, d'où il suit qu'il n'est proba-

blement pas bien placé sur la carte d'Horsburg dont nous nous servions.

Les terres depuis le cap Rachado jusqu'à Malaca sont basses et couvertes d'arbres; nous les avons prolongées en sondant de seize à vingt-quatre brasses. De hautes montagnes se voient dans l'intérieur. A cinq heures du soir la corvette a mouillé par vingt-deux brasses pour attendre le jour; le 14, à cinq heures trente minutes du matin, nous avons appareillé et mis le cap sur le mât de pavillon. Quand on arrive à Malaca, le mât de pavillon, placé à côté du phare sur un monticule, paraît en même temps que les îles à l'Eau et la touffe d'arbres voisine qui sert de point de relèvement. L'île aux Pêcheurs ne paraît que lorsque l'on est proche de la ville. Il est essentiel de prolonger la côte à trois ou quatre milles de distance pour ne pas manquer le mouillage. En approchant de celui-ci, on voit l'île aux Pêcheurs se détacher peu à peu de la côte : il faut en passer à trois quarts de mille environ, en conservant un fond de quinze brasses, et ne revenir sur bâbord que quand elle reste au N. N. O.; le fond, alors de seize à dix-huit brasses, diminue rapidement. A neuf heures du matin nous avons mouillé par cinq brasses, vase molle, à un mille et demi environ du débarcadère, en relevant le mât de pavillon au N. 65° E., la grande île à l'Eau au S. 54° E., l'île à l'Eau le plus S. au S. 40° E., et l'île aux Pêcheurs au N. 65° O.; mais nous nous trouvions trop près du banc de vase qui borde la côte. Les canots des bâtiments de guerre ne peuvent accoster le rivage devant Malaca qu'à demi ou tiers de marée. Alors on gouverne sur le phare jusqu'à une encâblure ou demi-encâblure de terre; puis il faut revenir sur bâbord en serrant à longueur d'aviron la rive gauche de la rivière. A marée basse on est obligé de se faire prendre à certaine distance de terre par les embarcations légères du pays, qui vous conduisent à la cale.

Nous n'avons passé que trente-six heures sur la rade de Malaca. Pendant ce temps les vents ont été très-faibles de l'E. au S. E. et au N. E. : le temps à grains. Les marées ont porté S. S. O. et N. N. E. avec une vitesse d'un mille et demi environ.

Le 15, à trois heures de l'après-midi, la corvette a mis sous voiles

avec une faible brise de S. E. variable. Nous avions à bord un pratique pour Sincapour. La brise nous forçant de louvoyer, nous avons passé assez près des îles à l'Eau, entre lesquelles le pratique nous a dit qu'il y avait passage, mais non pas entre la terre et la grande île. Dans la nuit il a fait presque constamment calme.

Le 16 au jour, nous avions en vue la côte depuis les îles à l'Eau jusqu'au mont Formose : elle est basse sur le bord de la mer, et de hautes montagnes se voient dans l'intérieur. Le mont Moar est un petit morne isolé qui s'aperçoit de Malaca sous la forme d'un îlot. Les brises de S. E., très-faibles et variables, nous ont forcés de louvoyer et de manœuvrer constamment. Le fond a varié entre dix-huit et vingt-deux brasses.

Pendant toute la nuit le temps a été menaçant ; les grains très-noirs qui s'étaient formés dans le S. O. ne sont tombés à bord que le matin, et encore sans pluie et seulement avec une faible brise de N. O. et de N. Ordinairement les grains viennent avant minuit, mais passé cette heure ils n'éclatent qu'au jour.

Le 17 au matin, nous relevions le mont Formose au N. 20° E. C'est une grosse et belle montagne conique qui a plusieurs petites ramifications : la côte continuait d'être basse ; les brises variaient du S. au S. O. et au S. E. Nous avons gouverné pour nous rapprocher de Poulo-Pisang. A quatre heures nous en étions à trois ou quatre milles dans le N. 86° O., le fond étant de vingt-deux brasses, roches. Nous avons continué à louvoyer pour profiter des brises. La corvette a eu beaucoup de peine à gouverner convenablement pendant cette journée, ce qui doit sans doute être attribué à la force des courants qui commencent à devenir plus forts et plus variables en approchant de la petite Carimon.

De quatre heures du soir à minuit nous avons toujours continué à louvoyer pour nous élever, et la sonde a rapporté de dix-neuf à vingt-deux brasses, vase.

Le 18, à une heure du matin, par un temps clair et assez beau, la sonde a rapporté subitement dix brasses. Mouillé de suite. Nous nous trouvions alors sur un banc très-sain qui ne s'étend pas à grande distance au S. de Poulo-Pisang. Jusqu'à six heures du

matin, que nous avons remis sous voiles, les courants ont porté au N. O. avec une vitesse d'un mille et demi. Notre route, de huit heures à midi, nous a fait passer à trois ou quatre milles de Poulo-Cocob et de la pointe qui vient après. Celle-ci est bordée d'un bas-fond dangereux qui s'étend à un mille au large. A huit heures nous relevions Poulo-Pisang au N. du monde et la pointe E. de la petite Carimon au S. 37° E. A midi nous étions près de la côte de la presqu'île. La marée nous portait alors en route avec une grande rapidité; le vent était S. S. O., jolie brise. Nous avions appareillé de Poulo-Pisang à six heures du matin, avec commencement de jusant portant au S. E. Rendus par le travers de la petite Carimon, nous y avons trouvé le commencement de flot portant aussi au S. E : c'est le point du détroit où les marées se rencontrant changent cap pour cap de direction. Cette observation peut être utile quand, comme nous, on se trouvera à même de pouvoir profiter des deux marées. A midi le vent au S., jolie brise, et le temps très-beau. Nous avons aperçu l'île Barn. A une heure on a gouverné un peu au vent; à deux heures trente minutes aperçu le Sec-aux-Arbres. On apercevait alors les îles Carimons, Barn, Alligator, Longue, Sincapour, Bintang, Battang, et beaucoup d'autres îles ainsi qu'une partie du continent. A cinq heures nous avions doublé les rochers Rabbit et Coney, qui se trouvent à la pointe de l'île Barn. On a fait alors diverses routes pour gagner le mouillage de Sincapour, en doublant la pointe S. de l'île Saint-Jean.

Entre les Carimons et l'île Barn, le banc appelé *Sec-aux-Arbres* est le seul danger; on l'évite en tenant la pointe N. de la petite Carimon à l'O. 5° S., ou bien les *Frères* ouverts par cette pointe. On en passe alors à un mille et demi environ. C'est un îlot de sable cerné par un banc de rochers, à l'accore duquel on trouve dix-sept brasses. Trois arbres qui sont sur ce banc le font reconnaître d'un peu loin. Des pêcheurs d'olothuries s'y établissent dans la saison de cette pêche. Entre Carimon et l'île Barn les courants deviennent très-irréguliers et changent de direction à mesure que l'on ouvre ou que l'on ferme les nombreux canaux que forment entre elles les îles qui sont groupées et entassées dans cette partie jusqu'à Sin-

capour. Dans le N. de Sincapour on aperçoit le vieux détroit. Un passage entre les îles, praticable pour les bâtiments de la dimension de *la Favorite*, existe au N. de l'île Barn et abrége un peu le chemin. La force des courants entre les Carimons et Barn est d'environ deux milles; mais leur direction n'est jamais constante, et il arrive quelquefois que là, comme entre l'île Barn et Sincapour, quand les vents de S. ont régné longtemps (cinq à six jours par exemple), le courant sort constamment, c'est-à-dire porte à l'E.

Il y a dans l'O. de l'île Barn, par quinze brasses environ, un mouillage devant de nombreuses pêcheries. Des bateaux apportent du poisson aux bâtiments qui passent. Il paraît cependant qu'ils ne viennent pas à bord des bâtiments de guerre, dont ils ont peur. Après avoir doublé les rochers Rabbit et Coney, on est obligé de se rendre à Sincapour sans mouiller, car les courants sont tellement forts dans la partie du détroit comprise entre l'île Barn et l'île Saint-Jean, que les bâtiments qui y mouilleraient seraient exposés à perdre leurs câbles ou chaînes et leurs ancres : le fond d'ailleurs y est de roche et de vingt-cinq à trente-cinq brasses. On n'est en position de mouiller qu'après avoir doublé l'île Saint-Jean quand on trouve le fond à vingt brasses. Il est alors de vase, tandis qu'à vingt-quatre brasses il est de sable et vase. Le mouillage sur la rade de Sincapour est par sept à huit brasses à un demi-mille de terre environ. Pour y arriver nous avons contourné la pointe sud de l'île Saint-Jean, de manière à l'ouvrir un peu avec un îlot qui se trouve à son extrémité, et alors nous sommes venus sur bâbord pour gouverner sur la ville. Cette route fait éviter un banc qui se trouve dans l'E. de Saint-Jean. A neuf heures nous avons mouillé par six brasses en relevant la maison du gouverneur au N. 39° O., le mont Johorre au N. 61° E., et la pointe S. de l'île Saint-Jean au S. 30° O. Nous étions dans une partie de la rade où il y a une espèce de banc, car à terre de nous le fond augmentait.

Nous sommes restés sur la rade de Sincapour jusqu'au 25. Pendant notre séjour les brises ont été fraîches et constamment de l'O.,

variables au N. le matin et au S. le soir, ce qui peut être attribué à un coup de vent de N. O. qui s'est fait sentir à Malaca et a duré vingt-quatre heures. Nous avons eu des grains chaque jour sans beaucoup de vent, mais avec une pluie abondante. Ils sont venus à toute heure, mais plus souvent le soir ou dans la nuit. Les courants S. O. et N. E. n'ont pas eu une force de plus d'un mille et demi, quoique la mer marne au moins de sept à huit pieds.

Le 25 août au matin, nous avons mis sous voiles et fait route pour sortir du détroit en tenant le milieu du canal. Nous avions en vue les monts Johorre, Saddle-Hill dans l'île Bintang; les îles Sincapour, Battang, Bintang, et la côte de la presqu'île de Malaca. Le petit Johorre, qui se trouve dans le N. E. du grand morne qui porte le même nom, est une petite montagne un peu dans l'intérieur, conique du côté de l'O., et plate du côté opposé. Le mont Johorre, plus considérable, est tout à fait sur le bord de la mer, et se joint au rivage par une pente douce. Vu de l'E., il ressemble à un gros cap. Le petit Johorre est exactement N. et S. avec un banc dangereux, sur lequel il n'y a que deux brasses, et au S. duquel il faut passer. On en est paré quand on est sur le méridien de Johorre. Il paraîtrait, d'après nos relèvements, que Johorre ne serait pas très-bien situé, les angles pris sur ce morne n'ayant pu cadrer avec les autres. La petite brise d'O. N. O., qui nous avait fait appareiller, a presque tout à fait molli dans la journée. Les sondes au milieu du canal nous ont donné toujours quarante brasses, tandis qu'Horsburgh n'y marque que de dix-huit à vingt-cinq brasses. A cinq heures du soir la brise est venue au S. E. Nous avons pris le plus près tribord amures. Le mont Barbucet et les îlots de la pointe Romania se sont alors bien dessinés. Le fond a diminué de quarante à quinze brasses. A sept heures nous avons laissé tomber l'ancre au mouillage de la pointe Romania par treize brasses, fond de corail, à deux milles environ de terre, et en relevant le mont Barbucet au N. 38° E., la pointe Romania au N. 44° E., et l'îlot le plus N. au N. 56° E. Les îlots de Romania sont un groupe de rochers, dont l'un est beaucoup plus

gros que les autres. Les courants à ce mouillage ont porté dans l'E. avec une vitesse d'un mille et demi à deux milles.

Le 26, à la pointe du jour, nous avons remis sous voiles avec une petite brise d'E., variable au N. E. et au N. Nous avons relevé dans le N. le mont Barbucet, qui est la dernière montagne du détroit sur la presqu'île : c'est un petit monticule parfaitement isolé et conique, principalement quand on le relève dans le N. O., il prend alors l'aspect d'un cône très-régulier et très-pointu. Les côtes de Bintang, dont notre route nous a rapprochés, étant très-saines, peuvent être hantées sans danger. Le mouillage y est bon, et deux montagnes isolées et très-remarquables servent de reconnaissance. La plus grosse est appelée *Saddle-Hill* par les Anglais, à cause des deux mamelons qui forment les extrémités E. et O. de son sommet, et qui lui donnent effectivement la forme d'une selle lorsqu'on la voit du N.; l'autre montagne est appelée *False-Bintang*. A midi la brise de N. étant presque nulle, le temps est devenu orageux et s'est mis à grains. A une heure des grains sont tombés à bord. Le vent variait à chaque instant, les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Nous avons mouillé par dix-huit brasses, vase, au milieu d'un grain qui ne nous permettait plus de voir la terre. Alors le mont Barbucet était relevé au N. 25° O., les îlots de Romania au N., et Saddle-Hill au S. 53° E. A trois heures la brise s'est fixée, joli frais, au S. S. E. Nous avons remis sous voiles et fait route pour passer dans le S. de Pedro Blanco. En suivant cette direction il est nécessaire de passer à au moins deux milles de ce rocher, dont à cinq heures nous étions N. et S. On est paré de tout danger quand on amène False-Bintang par Saddle-Hill, c'est-à-dire quand on relève cette dernière au S. du monde; alors on peut faire route pour aller reconnaître Poulo-Aor, lorsque, comme nous, on voudra entrer dans la mer de Chine. Au soir la brise a fraîchi et est devenue variable au S. et au S. O. A la nuit nous étions tout à fait en dehors du détroit de Malaca.

Note 17, page 312.

Plusieurs personnes, qui par leur position devaient être bien

instruites des affaires de la compagnie dans l'Inde, m'ont assuré qu'elle avait dépensé par jour 10,000 livres sterling (environ 250,000 francs) pendant les quinze mois qu'avait duré la guerre contre les Birmans. Grand nombre de bâtiments particuliers employés dans l'expédition ont été affrétés, pour un seul voyage, à un prix supérieur à leur valeur. Les dilapidations, les concussions les plus criantes ont eu lieu, et les coupables jouissent en paix du fruit de leurs méfaits. Quels revenus, quel gouvernement même pourraient résister longtemps à une semblable administration?

Note 18, page 352.

(Extrait de mon journal, pour servir de renseignements sur l'attérage et le mouillage de Manille.)

Le 2 septembre, jour qui précéda notre arrivée à Manille, les vents du S. O. au S. avaient soufflé violemment dans la matinée; mais avant la nuit ils avaient considérablement perdu de leur force, et le ciel s'était éclairci: déjà nous sentions l'approche des terres. Pendant la nuit la brise varia jusqu'au S. E., avec des grains et un peu de pluie: la température était chaude et pesante. A minuit nous étions, d'après les montres marines, à vingt-deux lieues dans l'O. de l'île Cabrera; je fis forcer de voiles, et le vent qui était revenu au S. S. E. nous permit de gouverner à l'E. Au jour, les vigies aperçurent la terre un peu dans le S. de notre route, et bientôt je la reconnus pour les îles Luban et Cabre. Nous gouvernions dessus quand la brise hala de nouveau le S. E., puis, à mesure que je fis arriver vers le N. pour aller reconnaître l'entrée de la baie de Manille, elle tourna à l'E., presque calme, mais avec une forte houle venant de l'O. A onze heures j'avais parfaitement reconnu la haute montagne de Marivelle, mais elle restait au vent de notre route; cependant le vent revint peu à peu vers le S., et la corvette put mettre le cap sur le Corrégidor. Le temps était alors clair et très-beau, la mer faiblement agitée par la houle d'O. De

hautes terres se dessinaient dans le N. L'île Cabre, placée, d'après nos chronomètres, quelques minutes trop à l'E. sur la carte d'Horsburgh, est basse, couverte d'arbres, et peut être aperçue de six lieues par un temps assez clair; mais de nuit, avec un ciel couvert, il faudrait en être très-près pour la distinguer. Luban au contraire est élevée et se voit de très-loin. Ambil est une terre ronde qui s'aperçoit également du large à grande distance.

La pointe de Mindoro surtout peut être distinguée de douze lieues environ.

Pendant la nuit les baromètres ont descendu à vingt-huit pouces sans aucun changement apparent dans le temps.

A une heure nous eûmes connaissance du Corrégidor, qui parut d'abord comme plusieurs petits points noirs à l'horizon. A cinq heures la corvette passait entre cette île et la Monha, rocher conique très-accore de tous les côtés. Sur la côte N. de la grande terre, la mer brisait avec violence sur les roches appelées *Cochinos*. La brise était très-faible, et ne nous permit de dépasser qu'à sept heures la pointe E. du Corrégidor, sur lequel flottait le pavillon espagnol. Je venais de faire arborer le nôtre quand une grande chaloupe, que nous avions aperçue à la chute du jour, tira un coup de pierrier, et se montra à petite distance de la corvette, que je fis mettre en panne. L'embarcation accosta, et un officier espagnol monta à bord. Il m'adressa les questions faites ordinairement par les stationnaires, et nous quitta en laissant un pratique pour conduire la corvette au mouillage devant Manille. Il était alors sept heures et demie; le ciel s'était un peu couvert, les nuages entouraient le sommet de la montagne de Marivelle, des grains se formaient de tous côtés à l'horizon, mais ce n'était que la fin d'un beau jour. La brise, toujours faible, varia jusqu'au S., puis se fixa au S. O., et le temps redevint peu à peu aussi beau qu'auparavant.

Le pratique donna successivement plusieurs routes, l'E. N. E., le N. E.; mais je pense qu'une seule à l'E. N. E. 1/2 N. aurait suffi: je fus même forcé de diriger moi-même le bâtiment, car autrement nous aurions été dans la partie N. de la baie. Avant minuit, le feu très-faible qui, placé sur une des jetées de la rivière, en

marque l'embouchure, nous restait au S., ainsi que les bâtiments mouillés sur la rade. Un instant après la corvette mouilla par six brasses et demie, à environ un grand mille de terre. La lune était pleine; il y avait flot, et le courant filant un nœud portait au S. E.

Après Horsburgh et d'Après, il ne reste rien à dire sur l'entrée de Manille; cependant je crois que, malgré les instructions données par ces deux savants hydrographes, il est peu facile de reconnaître la baie, alors éloignée de quatorze lieues, quand on double dans le N. les îles Cabre et Luban. Les terres dans le S. ne paraissent que très-imparfaitement, et l'on voit dans le N. de très-hautes montagnes qui, à cette grande distance, semblent former entre elles l'entrée de la baie, et peuvent d'autant plus facilement induire en erreur, que les plans sont très-imparfaits et donnent de mauvais relèvements. Il faut donc, je crois, quand on a dépassé les îles Luban et Cabre, dont on doit venir prendre connaissance, laisser sur bâbord toutes les hautes terres que l'on aperçoit, au nombre de trois, car celles du N. se distinguent déjà, et bientôt, en faisant le N. E. 1/2 E. ou l'E. N. E., suivant la distance où l'île Cabre est restée dans le S., on prendra connaissance de l'île du Corrégidor; alors les terres au S. de l'entrée de la baie se développeront davantage, et enfin quelques heures de bonne route et une brise fraîche peuvent mettre un navire assez en dedans pour recevoir l'embarcation que le fort du Corrégidor envoie toujours, et qu'il faut attendre avant d'entrer.

Il paraît que la passe le long de la côte du S. est très-fréquentée par les bâtiments qui sortent avec les vents du large; mais je pense que, pour ceux qui n'ont pas de pratique, le canal au N. du Corrégidor est préférable, quels que soient les vents.

Peu de jours après notre arrivée, un officier de port espagnol vint nous amarrer pour la mauvaise saison. L'ancre du large fut mouillée dans le S. O. par six brasses, celle à terre par cinq brasses et demie, fond de vase, et sur chacune quatre-vingt-dix brasses de chaîne. Nous relevions le fanal de la jetée au N. 37° E., pointe Cavite S. 32° O., Corrégidor S. 59° O., Cavallero S. 54° O., enfin Marivelle

S. 84° E. La corvette dans cette position était à plus d'un grand mille de la jetée, mais un peu moins éloignée du rivage, vis-à-vis les murailles de la ville.

Pendant le mois de septembre nous avons éprouvé tous les inconvénients de la mauvaise saison dans laquelle nous étions. Pas un jour ne s'est écoulé sans grains accompagnés de torrents de pluie. Le 27 septembre le ciel, qui jusqu'à cette époque n'avait pas été encore entièrement sombre, se couvrit tout à fait, et fit perdre la vue des hautes terres qui entourent la baie. La mer grondait au rivage; depuis plusieurs jours les baromètres avaient descendu lentement, mais d'une manière constante, jusqu'à vingt-sept pouces quatre lignes; alors les vents, ayant passé du N. presque calme, temps pluvieux, au S. O., commencèrent à souffler avec une extrême violence; la pluie tombait sans interruption et avec une force que je n'avais encore observée nulle part: la nuit suivante fut encore plus mauvaise. La corvette, qui avait ses mâts de hune calés et ses basses vergues amenées, chassa peu à peu, et vint presque à pic de son ancre du N. E. La mer était affreuse; les longues et énormes lames qui arrivaient du large embarquaient à bord par-dessus le gaillard d'avant: le ciel était toujours sombre et la pluie ne discontinuait pas. Dans la soirée du 28 le vent tourna un peu au S. E. en perdant de sa violence; les baromètres commencèrent à remonter, le ciel s'éclaircit, et le 29 au matin le beau temps était revenu.

Ces coups de vent de S. O., très-communs dans les mois de septembre et octobre, sont appelés *collas* par les Espagnols, qui autrefois envoyaient pendant cette saison leurs bâtiments au mouillage devant Cavite; depuis quelques années cependant les navires de guerre ont donné un exemple contraire en restant toute l'année devant Manille: mais pour les imiter il faut avoir des chaînes ou de très-bonnes amarres, autrement on serait exposé à se perdre sur la côte.

L'ancien préjugé qui a fait considérer dans la saison des *collas* (depuis juillet jusqu'en septembre) la rade de Cavite comme plus sûre que celle de Manille, eut sans doute quelque fondement à l'époque où le commerce des Philippines à l'extérieur était fait par

trois ou quatre galions qui, arrivant à des époques fixes, passaient dans la petite rivière, servant de port à l'arsenal, le temps de leur séjour à Luçon, et n'en sortaient que pour appareiller avec la mousson de N. E. Le commerce du pays n'employait alors que des bâtiments de moyenne grandeur, qui dans la mauvaise saison pouvaient mouiller devant Cavite fort près du rivage, et étaient ainsi abrités par la pointe très-basse qui s'étend au N. O. Mais maintenant que les plus grands navires fréquentent dans toutes les saisons la baie de Manille, leur éloignement du chef-lieu, centre du commerce, et où s'embarquent et se débarquent toutes les marchandises, la difficulté que les bateaux éprouvent souvent pour arriver à Cavite dans une saison où les beaux temps durent à peine quelques heures, doivent les entraîner dans de grands frais, en rendant les transports extrêmement dispendieux, incertains et même dangereux.

Dans le *colla* que nous reçûmes devant Manille, les grands bâtiments mouillés sur la rade de Cavite furent exposés à une très-grosse mer, surtout lorsque dans les grains le vent halait l'O. Plusieurs chassèrent sur leurs ancres, d'autres allèrent à la côte, et tous éprouvèrent des avaries.

Cavite offre seulement l'avantage d'une communication plus facile avec la terre, et moins souvent interrompue qu'à Manille, dont la barre est souvent forte sans que la brise du large se fasse même sentir; mais à l'un comme à l'autre mouillage, dans les mauvais temps, les relations avec la côte sont également impossibles.

Note 19, page 381.

L'abaca, produit d'un arbre de l'espèce des bananiers, ressemble beaucoup au chanvre : peigné avec soin, il en a à peu près la couleur; mais on le trouve rarement en cet état dans le commerce. Cependant depuis quelques années, l'emploi de cette marchandise, qui précédemment avait été borné aux seuls bâtiments de la colonie, est devenu très-commun à bord des navires marchands venus d'Europe, et son exportation ayant fait des pro-

grès considérables, les ouvriers chinois et indigènes donnent plus de soin à la confection du cordage d'abaca; malgré cela, il est encore inégal, mal commis et bien loin d'être comparable au cordage de chanvre européen.

L'amirauté anglaise, qui ne néglige rien de ce qui peut être utile à la marine, a fait faire dans les grands arsenaux d'Angleterre des épreuves sur l'abaca, qui a paru pouvoir soutenir la comparaison avec le chanvre d'Europe, pour la force, la finesse des fils et leur flexibilité; mais comme, malheureusement, il ne prend pas le goudron, l'humidité fait gonfler le cordage, le pourrit ou le met hors de service en peu de temps. J'ai voulu, par économie, remplacer à bord de *la Favorite* de vieilles manœuvres courantes par de l'abaca; mais bientôt j'ai été forcé d'y renoncer. Le nouveau cordage, gonflé par l'humidité, ne passait plus dans les poulies; séché ensuite par le soleil, il avait perdu toute sa consistance et ne pouvait inspirer que très-peu de confiance dans les mauvais temps.

L'abaca tenu constamment dans l'eau de mer, n'y pourrit pas: aussi je le crois très-bon pour amarres. Je l'ai vu ainsi employé à bord d'une corvette anglaise à la satisfaction de son commandant.

Note 20, page 410.

Lors de mon passage à Manille, le rhum étranger et l'eau-de-vie étaient prohibés; les vins de France payaient l'énorme droit de cinquante pour %; par une singulière exception, le Champagne seul et le cidre n'étaient soumis qu'au droit de quatorze pour %; mais cette dernière clause avait été limitée à trois années.

La manière dont ces droits sont levés ferait honneur aux nations commerçantes les plus civilisées, dont souvent les douanes n'emploient pas des procédés aussi favorables aux intérêts du commerce que ceux que l'on suit à Manille. C'est sur la facture de la cargaison, et d'après les prix courants, que les droits sont

établis dans cette colonie; et il arrive fréquemment que le marchand obtient une diminution, quand il donne des preuves irrécusables qu'une ou plusieurs parties de sa cargaison ont été vendues au-dessous du prix coté à son débarquement. De vastes magasins bien entretenus reçoivent en entrepôt les marchandises moyennant le seul droit d'un pour °/₀ par an. Enfin les négociants de toutes les nations se louent beaucoup de la protection désintéressée qu'ils trouvent dans l'administration des douanes de Manille, et surtout du système grand et libéral qu'elle suit à leur égard.

Note 21, page 424.

Rarement plusieurs années s'écoulent sans que Luçon soit visitée par un de ces terribles *ty-fongs* auxquels nous avions échappé en 1830. Le 27 octobre de l'année suivante, un de ces ouragans ravagea la colonie d'une manière effrayante: il se déclara à minuit et dura quatre heures; le vent commença au N. N. O. et finit à l'E. N. E. Ce fut au N. que le *ty-fong* souffla avec une rage dont les habitants n'avaient pas encore vu d'exemple: l'air semblait embrasé; tous les navires mouillés devant Manille et Cavite allèrent à la côte et se perdirent en grande partie; une frégate anglaise seule, *le Crocodile,* amarrée solidement avec des chaînes-câbles, au même mouillage qu'avait occupé *la Favorite* l'année précédente, résista et n'éprouva que de légères avaries. A terre, le *ty-fong* ne causa pas moins de désastres : les moissons furent détruites, les arbres brisés ou arrachés, toutes les cases du faubourg au S. de Manille disparurent, et dans Bidondo même la plupart des maisons eurent leurs toits enlevés.

Dans la Laguna, abritée cependant au N. par de hautes montagnes, l'ouragan se fit sentir plus fortement encore peut-être qu'au chef-lieu : la ville de Santa-Cruz fut très-maltraitée, et parmi la grande quantité de bêtes à cornes que l'effroyable violence du vent et les torrents des montagnes entraînèrent dans le lac, plus de quatre-vingts bœufs ou buffles traversèrent un canal de trois

lieues, et vinrent, noyés ou encore vivants, aborder sur la presqu'île de *Hala-hala*.

L'habitation de M. de la Gironnière, que j'avais visitée un an auparavant, souffrit beaucoup par le vent et l'inondation qui ravagèrent les champs de cannes à sucre et détruisirent entièrement le joli petit village de *Hala-hala*. Heureusement qu'au fléau ne vinrent pas se joindre, comme il est arrivé quelquefois, des tremblements de terre et des éruptions de volcans.

Note 22, page 456.

TRAVERSÉE

DE MANILLE (ILE LUÇON) A MACAO (CHINE).

(Extrait des journaux du bord.)

Le mardi 2 novembre 1830, *la Favorite* mit à la voile et fit route pour sortir de la baie de Manille. A sept heures du soir, après avoir éprouvé des brises variables du S. S. E., elle était sortie de la baie et la route fut donnée au N. O. 1/2 O. Alors nous commençâmes à sentir la forte houle du large, la brise fraîchit un peu et permit de prolonger la côte jusqu'à la pointe Capones. Cette pointe est très-haute et très-saine; toutes ses parties ne sont pas également boisées; elle est reconnaissable par un groupe d'îlots, peu distant de son extrémité: les courants nous portèrent dans la nuit de trois milles au S. et de cinq à l'O. A midi, nous relevions la pointe Capones au N. 23° E.; dans le reste du jour la brise, extrêmement variable et faible, ne permit de faire que très-peu de chemin.

Le 4 novembre, beau temps, petite brise d'E. et de N. E.: nous trouvâmes les brises près de terre plus faibles et plus variables qu'au large. A midi, le courant nous avait portés de douze milles à l'E. dans les vingt-quatre heures: une grosse houle de N. N. O. se faisait sentir; le reste de la journée la brise continua d'être molle et variable.

Le 5 à minuit, la brise se fit au N. N. O. assez fraîche; la mer devint très-houleuse, les lames longues, la corvette fatiguait beaucoup. Malgré la baisse des baromètres, nous n'eûmes pas de mauvais temps : le ciel resta pur, avec une température douce. Au jour, les brises devinrent faibles et variables. Un trois mâts faisait la même route que nous. Dans cette partie de Luçon, la côte vient en déclinant jusqu'au cap Bolinao; depuis la pointe Arena les terres sont basses; on aperçoit cependant des mornes dans l'intérieur.

Dans le jour, beau temps, grosse houle, calme et brises très-variables de N. E. dont nous ne pûmes profiter à cause de la force de la houle qui empêchait le bâtiment de gouverner.

Le 6, même temps. Nous avions un peu approché le cap Bolinao; la houle continuait et nous faisait casser beaucoup de manœuvres; les courants nous avaient portés de deux milles au N. Au soir la brise se fit un peu du N. E.

Le 7, la brise parut vouloir s'établir; la mer était très-grosse du N. N. O., et les coups de tangage des plus violents. Nous gouvernions au N. N. O., et à mesure que nous nous écartions de la côte, nous ressentions la mousson de N. E., qui paraissait bien établie au large. Dans la journée, la brise et la mer augmentèrent encore; le grand mât de hune craqua : nous diminuâmes de voiles. Au soir, la route n'étant pas favorable, on vira et on porta sur la terre, qui était très-embrumée; les courants nous avaient, dans les vingt-quatre heures, portés de dix-sept milles au N.

Le 8, la brise devint moins forte en approchant de terre, mais la houle resta toujours aussi grosse. Au jour, on apercevait les terres au N. du cap Bolinao: elles sont élevées, montueuses, arrondies et paraissent boisées. La première terre reconnaissable au N. du cap Bolinao est la pointe Dille, qui se projette un peu au large, et au N. de laquelle il y a un gros morne: vu du large, ce dernier ressemble à une île. A onze heures, petite brise de S. Le grand mât de hune fut dépassé et remplacé.

Le 9, la mer resta toujours très-houleuse : la brise reprit au N. E., joli frais; le baromètre se tint haut. Au jour, on vit les terres au N. de la pointe Dille; elles continuent d'être élevées;

on apercevait quelquefois de hautes montagnes en deuxième et troisième plan, dont les sommets paraissaient en général plats et arrondis. Cependant près de la Coupée de Bigan, plusieurs montagnes sont crénelées et présentent des pics dont quelques-uns sont doubles et font la fourche : la Coupée de Bigan, vue du N., forme un angle très-aigu dont le sommet est en bas. Un peu au N. de cette montagne s'en trouve une autre dont le sommet, affaissé dans le milieu, lui donne la forme de deux grosses mamelles : c'est la montagne du Bigan. Pendant le jour, la brise fraîchit et la mer devint plus grosse ; nous avions été portés de douze milles au N. : nous commençâmes alors à sentir ce violent courant au N. qui prolonge la côte O. de Luçon, et permet de remonter contre la mousson de N. E. ; il était sans doute la cause de la grosseur de la houle de N. et de N. N. O. qui fatiguait la corvette.

Le 10, ciel couvert, mer très-grosse, bon frais de N. E. : nous louvoyâmes pour nous élever dans le N. Au jour, nous étions assez près de terre. Le long de la côte, à partir du N. de Bigan, il y a trois îles (l'île Bantay, la plus au S., puis Salimangua et Sinay, la plus au N., qui est voisine de la pointe Culile). Ces trois îles sont basses, bordées de récifs et de plages de sable ; elles forment de petits ports le long de Luçon, dont l'un, celui de Salimagua ou Solo-Solot, est le meilleur de cette partie de la côte, appelée *Hocos*. Les courants nous portèrent de vingt et un milles au N.

Le 11, temps brumeux, petite pluie par intervalles, grand frais de N. E., mer très-grosse : les terres étaient couvertes de nuages, l'horizon brumeux ; le baromètre montait à mesure que le temps devenait plus mauvais ; les lames étaient longues et courtes. Au jour, même temps, violentes rafales : nous continuâmes à louvoyer. De l'île Sinay à la pointe Culile, les terres sont basses et sablonneuses près de la mer, mais les hautes montagnes sont encore très-voisines du rivage.

La pointe Culile est un petit morne boisé situé au bout d'une plage. Au soir, même temps : on louvoya en virant lof pour lof. Courants au N., treize milles.

Le 12, coup de vent de N. E., violentes rafales et mer très-

grosse : les terres avaient disparu sous les nuages : les baromètres se soutenaient très-haut, et leurs légères oscillations indiquaient un peu d'accalmie quand la colonne de mercure baissait ; et quand celle-ci remontait, le mauvais temps augmentait : l'humidité était très-grande. A onze heures du matin, la corvette fatiguant beaucoup, je fis prendre la cape sous le foc d'artimon et le petit foc. Courants au S., trois milles.

Le 13, même temps : le coup de vent de N. E. continua ; les courants nous portèrent au S. de dix milles : nous manœuvrâmes pour que la cape ne nous éloignât point trop de la terre.

Le 14 dans la nuit et la matinée, le temps resta le même ; mais vers midi, il s'éclaircit et le vent tomba ; la mer était très-grosse : au soir, nous forçâmes de voiles. Les courants nous portèrent au S. de onze milles.

Le 15 dans la nuit, calme plat et houle très-forte ; ciel couvert. Au jour, brise très-faible de N. ; nous nous retrouvâmes sous la Coupée de Bigan : les terres étaient dégagées de nuages ; le baromètre avait baissé. Au soir, la brise fraîchit un peu. Les courants nous avaient portés de vingt-quatre milles au N.

Le 16, temps couvert et petite brise de N. E. ; grosse houle de N. N. O. Au jour, le temps devint pluvieux et la brise inégale. A partir de onze heures, pluie continuelle jusqu'à trois : la houle se fit du N., et la brise fraîchit un peu au N. E. A trois heures, la brume s'étant dissipée, les terres qu'elle laissa alors apercevoir nous étaient inconnues, sauf la pointe Culile que nous reconnûmes à grande distance dans le S. La houle était très-forte ; les lames, creuses et courtes, ressemblaient parfaitement à de grosses lames de barre et déferlaient de la même manière. On sonda à quatre-vingt-quinze brasses sans fond : tout indiquait que ces lames étaient le résultat d'un violent courant opposé à la direction de la houle, et que nous nous trouvions rendus au cap Boyador. Les observations avaient été ce jour-là impossibles ; mais d'après l'estime, nous aurions été portés au N. de quarante milles au moins dans les dernières vingt-quatre heures. A cinq heures trente minutes, nous prîmes le bord du large, en forçant de voiles.

Le 17 dans la nuit, jolie brise de N. E. variable; mer houleuse. Au jour, même temps; ciel sombre. La brise varia un peu. Ce jour à midi, on trouva que dans quarante-huit heures, les courants nous avaient portés au N. de cinquante-quatre milles. A quelque distance de la côte de Luçon, nous trouvâmes le temps plus clair et la mer bien moins grosse : la brise était maniable.

Le 18 dans la nuit, très-beau temps, jolie brise de N. E., mer houleuse; au jour, même temps. Nous gouvernâmes pour passer à environ trente milles au N. du banc de Pratas, qui découvre et sur lequel la mer brise avec force. Les courants nous avaient portés de trente-cinq milles au N.

Le 19 dans la nuit, beau temps, jolie brise de N. E., mer un peu houleuse de la même partie. A trois heures trente minutes du matin, ayant doublé le banc de Pratas, nous mîmes le cap à l'O. N. O. 1/2 O. Au jour, même temps. A dix heures, nous avions en vue une trentaine de bateaux de pêche chinois amarrés deux à deux et remorquant un filet. Les courants nous avaient portés de dix-huit milles au S. : comme nous nous trouvions assez près de terre, on diminua de voiles, afin de rester en position d'entrer à Macao le lendemain matin. La quantité de bateaux en vue à la nuit était très-considérable.

Le 20 dans la nuit, beau temps, bonne brise d'E. N. E., mer un peu houleuse. Les sondes rapportèrent de vingt-cinq à trente brasses, vase. Au jour, la terre que nous aperçûmes était très-élevée; on remarquait une grosse montagne dont le sommet est un plateau; Piedra Blanca était vue aussi, du haut des mâts, dans l'E. N. E.; les îles qui bordent la côte, quand on approche de Lema, ont leurs sommets formés de pitons coniques; elles sont hautes, déchirées, arides, nues, et faciles à approcher, malgré quelques rochers hors de l'eau et très-près de terre : le ciel était gris et couvert de nuages qui ne s'abaissaient pas sur les montagnes. A onze heures, nous étions dans le canal entre Lema et Poo-Toy : une jolie embarcation nous accosta et mit à bord deux pilotes pour nous conduire au mouillage de Macao, moyennant vingt piastres fortes d'Espagne. Nous gouvernâmes pour passer entre l'île

Lantao et les îles au S.; Lantao est la plus haute de ces îles et a des pics remarquables. Après avoir doublé ce canal, nous mîmes le cap à l'O. pour aller au mouillage. La sonde varia graduellement de quinze à quatre brasses, vase molle. A quatre heures, mouillé par quatre brasses, vase molle, à cinq milles environ de la ville, relevant Macao au S. 70° E., Cow-Point au S. 63° E., la plus E. des Neuf-Sœurs au N. 10° E. à un mille et demi environ. Quelques jours après, nous prîmes un second mouillage à deux milles environ de la ville, relevant Cow-Point au S. 16° E., le fort de la ville au N. 60° O., et la plus N. des Neuf-Sœurs au N. 39° E.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.





Pour s
E N
ouvelle
30
0
Spitzberg
Méridien de
male
de l'Aurore
Terre de la Roche
MÉRIDIONAL
I. Bouvet
I^s. de Sandwich
60
0
Ecrit par Hacq


30
0
E N
Spitzberg
Méridien de
Nouvelle
de l'Aurore
Terre de la Roche
MÉRIDIONAL
I. Bouvet
Iˢ. de Sandwich
male
60
30
0
Ecrit par Hacq

DEC 1966